Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski

LES POSSÉDÉS

Publication en 1872
Traduit du russe par Victor Derély en 1886.

Table des matières

Quand vous me tueriez, je ne vois nulle trace ;
Nous nous sommes égarés, qu'allons-nous faire ?
Le démon nous pousse sans doute à travers les champs
Et nous fait tourner en divers sens.

Combien sont-ils ? Où les chasse-t-on ?
Pourquoi chantent-ils si lugubrement ?
Enterrent-ils un farfadet,
Ou marient-ils une sorcière ?

A. POUCHKINE.

Or, il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur la montagne ; et les démons Le priaient qu'Il leur permit d'entrer dans ces pourceaux, et Il le leur permit. Les démons, étant donc sortis de cet homme, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita de ce lieu escarpé dans le lac, et fut noyé. Et ceux qui les paissaient, voyant ce qui était arrivé, s'enfuirent et le racontèrent dans la ville et à la campagne. Alors les gens sortirent pour voir ce qui s'était passé ; et étant venu vers Jésus, ils trouvèrent l'homme duquel les démons étaient sortis, assis aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens ; et ils furent saisis de frayeur. Et ceux qui avaient vu ces choses leur racontèrent comment le démoniaque avait été délivré.

(*Évangile selon saint Luc*, ch. VIII, 32-27.)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

EN GUISE D'INTRODUCTION : QUELQUES DÉTAILS BIOGRAPHIQUES CONCERNANT LE TRÈS HONORABLE STÉPAN TROPHIMOVITCH VERKHOVENSKY.

I

Pour raconter les événements si étranges survenus dernièrement dans notre ville, je suis obligé de remonter un peu plus haut et de donner au préalable quelques renseignements biographiques sur une personnalité distinguée : le très-honorable Stépan Trophimovitch Verkhovensky. Ces détails serviront d'introduction à la chronique que je me propose d'écrire.

Je le dirai franchement : Stépan Trophimovitch a toujours tenu parmi nous, si l'on peut ainsi parler, l'emploi de citoyen ; il aimait ce rôle à la passion, je crois même qu'il serait mort plutôt que d'y renoncer. Ce n'est pas que je l'assimile à un comédien de profession : Dieu m'en préserve, d'autant plus que, personnellement, je l'estime. Tout, dans son cas, pouvait être l'effet de l'habitude, ou mieux, d'une noble tendance qui, dès ses premières années, avait constamment poussé à rêver une belle situation civique. Par exemple, sa position de « persécuté » et d'« exilé » lui plaisait au plus haut point. Le prestige classique de ces deux petits mots l'avait séduit une fois pour toutes ; en se

les appliquant, il se grandissait à ses propres yeux, si bien qu'il finit à la longue par se hisser sur une sorte de piédestal fort agréable à la vanité.

Je crois bien que, vers la fin, tout le monde l'avait oublié, mais il y aurait injustice à dire qu'il fut toujours inconnu. Les hommes de la dernière génération entendirent parler de lui comme d'un des coryphées du libéralisme. Durant un moment, – une toute petite minute, – son nom eut, dans certains milieux, à peu près le même retentissement que ceux de Tchaadaïeff, de Biélinsky, de Granovsky et de Hertzen qui débutait alors à l'étranger. Malheureusement, à peine commencée, la carrière active de Stépan Trophimovitch s'interrompit, brisée qu'elle fût, disait-il par le « tourbillon des circonstances ». À cet égard, il se trompait. Ces jours-ci seulement j'ai appris avec une extrême surprise, – mais force m'a été de me rendre à l'évidence, – que, loin d'être en exil dans notre province, comme chacun le pensait chez nous, Stépan Trophimovitch n'avait même jamais été sous la surveillance de la police. Ce que c'est pourtant que la puissance de l'imagination ! Lui-même crut toute sa vie qu'on avait peur de lui en haut lieu, que tous ses pas étaient comptés, toutes ses démarches épiées, et que tout nouveau gouverneur envoyé dans notre province arrivait de Pétersbourg avec des instructions précises concernant sa personne. Si l'on avait démontré clair comme le jour au très-honorable Stépan Trophimovitch qu'il n'avait absolument rien à craindre, il en aurait été blessé à coup sûr. Et cependant c'était un homme fort intelligent…

Revenu de l'étranger, il occupa brillamment vers 1850 une chaire de l'enseignement supérieur, mais il ne fit que quelques leçons, – sur les Arabes, si je ne me trompe. De plus, il soutint avec éclat une thèse sur l'importance civique et hanséatique qu'aurait pu avoir la petite ville allemande de Hanau dans la période comprise entre les années 1413 et 1428, et sur les causes obscures qui l'avaient empêchée d'acquérir ladite importance. Cette dissertation était remplie de traits piquants à l'adresse des

slavophiles d'alors ; aussi devint-il du coup leur bête noire. Plus tard, – ce fut, du reste, après sa destitution et pour montrer quel homme l'Université avait perdu en lui, – il fit paraître, dans une revue mensuelle et progressiste, le commencement d'une étude très savante sur les causes de l'extraordinaire noblesse morale de certains chevaliers à certaine époque. On a dit, depuis, que la suite de cette publication avait été interdite par la censure. C'est bien possible, vu l'arbitraire effréné qui régnait en ce temps-là. Mais, dans l'espèce, le plus probable est que seule la paresse de l'auteur l'empêcha de finir son travail. Quant à ses leçons sur les Arabes, voici l'incident qui y mit un terme : une lettre compromettante, écrite par Stépan Trophimovitch à un de ses amis, tomba entre les mains d'un tiers, un rétrograde sans doute ; celui-ci s'empressa de la communiquer à l'autorité, et l'imprudent professeur fut invité à fournir des explications. Sur ces entrefaites, justement, on saisit à Moscou, chez deux ou trois étudiants, quelques copies d'un poème que Stépan Trophimovitch avait écrit à Berlin six ans auparavant, c'est-à-dire au temps de sa première jeunesse. En ce moment même j'ai sur ma table l'œuvre en question : pas plus tard que l'an dernier, Stépan Trophimovitch m'en a donné un exemplaire autographe, orné d'une dédicace, et magnifiquement relié en maroquin rouge. Ce poème n'est pas dépourvu de mérite littéraire, mais il me serait difficile d'en raconter le sujet, attendu que je n'y comprends rien. C'est une allégorie dont la forme lyrico-dramatique rappelle la seconde partie de *Faust*. L'an passé, je proposai à Stépan Trophimovitch de publier cette production de sa jeunesse, en lui faisant observer qu'elle avait perdu tout caractère dangereux. Il refusa avec un mécontentement visible. L'idée que son poème était complètement inoffensif lui avait déplu, et c'est même à cela que j'attribue la froideur qu'il me témoigna pendant deux mois. Eh bien, cet ouvrage qu'il n'avait pas voulu me laisser publier ici, on l'inséra peu après dans un recueil révolutionnaire édité à l'étranger, et, naturellement, sans en demander la permission à l'auteur. Cette nouvelle inquiéta d'abord Stépan Trophimovitch : il courut chez le gouverneur et écrivit à

Pétersbourg une très noble lettre justificative qu'il me lut deux fois, mais qu'il n'envoya point, faute de savoir à qui l'adresser. Bref, durant tout un mois, il fut en proie à une vive agitation. J'ai néanmoins la conviction que, dans l'intime de son être, il était profondément flatté. Il avait réussi à se procurer un exemplaire du recueil, et ce volume ne le quittait pas, – du moins, la nuit ; pendant le jour Stépan Trophimovitch le cachait sous un matelas, et il défendait même à sa servante de refaire son lit. Quoiqu'il s'attendît d'instant en instant à voir arriver un télégramme, l'amour-propre satisfait perçait dans toute sa manière d'être. Aucun télégramme ne vint. Alors il se réconcilia avec moi, ce qui atteste l'extraordinaire bonté de son cœur doux et sans rancune.

II

Je ne nie absolument pas son martyre. Seulement, je suis convaincu aujourd'hui qu'il aurait pu, en donnant les explications nécessaires, continuer tout à son aise ses leçons sur les Arabes. Mais l'ambition de jouer un rôle le tenta, et il mit un empressement particulier à se persuader une fois pour toutes que sa carrière était désormais brisée par le « tourbillon des circonstances ». Au fond, la vraie raison pour laquelle il abandonna l'enseignement public fut une proposition que lui fit à deux reprises et en termes fort délicats Barbara Pétrovna, femme du lieutenant général Stavroguine : cette dame, puissamment riche, pria Stépan Trophimovitch de vouloir bien diriger en qualité de haut pédagogue et d'ami le développement intellectuel de son fils unique. Inutile de dire qu'à cette place étaient attachés de brillants honoraires. Quand il reçut pour la première fois ces ouvertures, Stépan Trophimovitch était encore à Berlin, et venait justement de perdre sa première femme. Celle-ci était une demoiselle de notre province, jolie, mais fort

légère, qu'il avait épousée avec l'irréflexion de la jeunesse. L'insuffisance de ressources pour subvenir aux besoins du ménage, et d'autres causes d'une nature plus intime, rendirent cette union très malheureuse. Les deux conjoints se séparèrent, et, trois ans après, madame Verkhovensky mourut à Paris, laissant à son époux un fils de cinq ans, « fruit d'un premier amour joyeux et sans nuages encore », comme s'exprimait un jour devant moi Stépan Trophimovitch. On se hâta d'expédier le baby en Russie, où il fut élevé par des tantes dans un coin perdu du pays. Cette fois Verkhovensky déclina les offres de Barbara Pétrovna, et, moins d'un an après avoir enterré sa première femme, il épousa en secondes noces une taciturne Allemande de Berlin. D'ailleurs, un autre motif encore le décida à refuser l'emploi de précepteur : la renommée d'un professeur très célèbre alors l'empêchait de dormir, et il aspirait à entrer au plus tôt en possession d'une chaire d'où il pût, lui aussi, prendre son vol vers la gloire. Et voilà que maintenant ses ailes étaient coupées ! À ce déboire s'ajouta la mort prématurée de sa seconde femme. Il n'avait plus alors aucune raison pour se dérober aux insistances de Barbara Pétrovna, d'autant plus que cette dame lui portait des sentiments vraiment affectueux. Disons le franchement, Barbara Pétrovna lui ouvrait les bras, il s'y précipita. Qu'on n'aille point toutefois donner à mes paroles un sens bien éloigné de ma pensée : pendant les vingt ans que dura la liaison de ces deux êtres si remarquables, ils ne furent unis que par le lien le plus fin et le plus délicat.

D'autres considérations encore agirent sur l'esprit de Stépan Trophimovitch pour lui faire accepter la place de précepteur. D'abord, le très-petit bien laissé par sa première femme était situé tout à côté du superbe domaine de Skvorechniki que les Stavroguine possédaient aux environs de notre ville. Et puis, dans le silence du cabinet, n'ayant pas à compter avec les mille assujettissements de l'existence universitaire, il pourrait toujours se consacrer à la science, enrichir de profondes recherches la littérature nationale. S'il ne réalisa pas cette partie de son

programme, par contre il put, pendant tout le reste de sa vie, être, selon l'expression du poète, le « reproche incarné ». Cette attitude, Stépan Trophimovitch la conservait même au club, en s'asseyant devant une table de jeu. Il était à peindre alors. Toute sa personne semblait dire : « Eh bien, oui, je joue aux cartes ! À qui la faute ? Qui est-ce qui m'a réduit à cela ? Qui est-ce qui a brisé ma carrière ? Allons, périsse la Russie ! » Et noblement il coupait avec du cœur.

La vérité, c'est qu'il adorait le tapis vert. Dans les derniers temps surtout, cette passion lui attira fréquemment des scènes désagréables avec Barbara Pétrovna, d'autant plus qu'il perdait toujours. Du reste, j'aurai l'occasion de revenir là-dessus. Je remarquerai seulement ici que Stépan Trophimovitch avait de la conscience (du moins quelquefois), aussi était-il souvent triste. Trois ou quatre fois par an il lui prenait des accès de « chagrin civique », c'est-à-dire tout bonnement d'hypocondrie, cependant nous usions entre nous de la première dénomination qui plaisait davantage à la générale Stavroguine Plus tard, outre cela, il s'adonna aussi au champagne ; toutefois Barbara Pétrovna sut toujours le préserver des inclinations vers tout penchant trivial. Assurément, il avait besoin d'une tutelle, car il était parfois très étrange. Au milieu de la plus noble tristesse, il se mettait tout à coup à rire de la façon la plus vulgaire. À de certains moments, il s'exprimait sur son propre compte en termes humoristiques, ce qui contrariait vivement Barbara Pétrovna, femme imbue des traditions classiques et constamment guidée dans son mécénatisme par des vues d'ordre supérieur. Cette grande dame eut durant vingt ans une influence capitale sur son pauvre ami. Il faudrait parler un peu d'elle, c'est ce que je vais faire.

III

Il y a des amitiés bizarres. Deux amis voudraient presque s'entre-dévorer, et ils passent toute leur vie ainsi sans pouvoir se séparer l'un de l'autre. Bien plus, celui des deux qui romprait la chaîne en deviendrait malade tout le premier et peut-être en mourrait. Plus d'une fois, et souvent à la suite d'un entretien intime avec Barbara Pétrovna, Stépan Trophimovitch, bondissant de dessus son divan, se mit à frapper le mur à coups de poing.

Je n'exagère rien : un jour même, dans un de ces transports furieux, il déplâtra la muraille. On me demandera peut-être comment un semblable détail est parvenu à ma connaissance. Je pourrais répondre que la chose s'est passée sous mes yeux, je pourrais dire que, nombre de fois, Stépan Trophimovitch a sangloté sur mon épaule, tandis qu'avec de vives couleurs il me peignait tous les dessous de son existence. Mais voici ce qui arrivait d'ordinaire après ces sanglots : le lendemain il se fût volontiers crucifié de ses propres mains pour expier son ingratitude ; il se hâtait de me faire appeler ou accourait lui-même chez moi, à seule fin de m'apprendre que Barbara Pétrovna était « un ange d'honneur et de délicatesse, et lui tout opposé ». Non content de verser ces confidences dans mon sein, il en faisait part à l'intéressée elle-même, et ce dans des épîtres fort éloquentes signées de son nom en toutes lettres. « Pas plus tard qu'hier, confessait-il, j'ai raconté à un étranger que vous me gardiez par vanité, que vous étiez jalouse de mon savoir et de mes talents, que vous me haïssiez, mais que vous n'osiez manifester ouvertement cette haine de peur d'être quittée par moi, ce qui nuirait à votre réputation littéraire. En conséquence, je me méprise, et j'ai résolu de me donner la mort ; j'attends de vous un dernier mot qui décidera de tout », etc., etc. On peut se figurer, d'après cela, où en arrivait parfois dans ses accès de nervosisme ce quinquagénaire d'une innocence enfantine. Je lus moi-même un

jour une de ces lettres. Il l'avait écrite à la suite d'une querelle fort vive, quoique née d'une cause futile. Je fus épouvanté et je le conjurai de ne pas envoyer ce pli.

– Il le faut… c'est plus honnête… c'est un devoir… je mourrai, si je ne lui avoue pas tout, tout ! répondit-il avec exaltation, et il resta sourd à toutes mes instances.

La différence entre Barbara Pétrovna et lui, c'est que la générale n'aurait jamais envoyé une pareille lettre. Il est vrai que Stépan Trophimovitch aimait passionnément à noircir du papier. Alors qu'elle et lui habitaient la même maison, il lui écrivait jusqu'à deux fois par jour dans ses crises nerveuses. Je sais de bonne source qu'elle lisait toujours ces lettres avec la plus grande attention, même quand elle en recevait deux en vingt-quatre heures. Ensuite, elle les serrait dans une cassette spéciale ; de plus, elle en prenait note dans sa mémoire. Puis, après avoir laissé son ami sans réponse pendant tout un jour, lorsque Barbara Pétrovna le revoyait, elle lui montrait le visage le plus tranquille, comme s'il ne s'était rien passé de particulier entre eux. Peu à peu elle le dressa si bien, que lui-même n'osait plus parler de l'incident de la veille, il se bornait à la regarder furtivement dans les yeux. Mais elle n'oubliait rien, tandis que Stépan Trophimovitch, rassuré par le calme de la générale, oubliait parfois trop vite. Souvent, le même jour, s'il arrivait des amis et qu'on bût du champagne, il riait, folâtrait comme un écolier. Quel regard venimeux elle dardait probablement sur lui dans ces moments-là ! Et il ne s'en apercevait pas ! Au bout de huit jours, d'un mois, de six mois, elle lui rappelait à brûle-pourpoint telle expression de telle lettre, puis la lettre tout entière, avec toutes les circonstances. Aussitôt il rougissait de honte, et son trouble se traduisait ordinairement par une légère attaque de cholérine.

En effet, Barbara Pétrovna se prenait très souvent à le haïr. Mais, chose qu'il ne remarqua jamais, elle avait fini par le re-

garder comme son enfant, sa création, on pourrait même dire son acquisition ; il était devenu la chair de sa chair, et si elle le gardait, l'entretenait, ce n'était pas seulement parce qu'elle était « jalouse de ses talents ». Oh ! combien devaient la blesser de telles suppositions ! Un amour intense se mêlait en elle à la haine, à la jalousie et au mépris qu'elle éprouvait sans cesse à l'égard de Stépan Trophimovitch. Pendant vingt-deux ans elle l'entoura de soins, veilla sur lui avec la sollicitude la plus infatigable. Dès que se trouvait en jeu la réputation littéraire, scientifique ou civique de son ami, Barbara Pétrovna perdait le sommeil. Elle l'avait inventé, et elle croyait elle-même la première à son invention. Il était pour elle quelque chose comme un rêve. Mais, en revanche, elle exigeait beaucoup de lui, parfois même elle le traitait en esclave. Elle était rancunière à un degré incroyable…

IV

Au mois de mai 1855, on apprit à Skvorechniki le décès du lieutenant général Stavroguine. Sans doute Barbara Pétrovna ne pouvait pas regretter beaucoup le défunt, car, depuis quatre ans, les deux époux vivaient séparés l'un de l'autre pour cause d'incompatibilité d'humeur, et la femme servait une pension au mari. (En dehors de son traitement, le lieutenant général ne possédait que cent cinquante âmes ; toute la fortune, y compris le domaine de Skvorechniki, appartenait à Barbara Pétrovna, fille unique d'un riche fermier des boissons.) Néanmoins, elle reçut une forte secousse de cet événement imprévu et se retira tout à fait du monde. Naturellement, Stépan Trophimovitch fut en permanence auprès d'elle.

Le printemps déployait toutes ses magnificences ; les putiets fleuris remplissaient l'air de leur parfum ; les dernières

heures du jour prêtaient à la nature un charme particulièrement poétique. Chaque soir les deux amis se retrouvaient au jardin, et, jusqu'à la tombée de la nuit, assis sous une charmille, ils se confiaient leurs sentiments et leurs idées. Sous l'impression du changement intervenu dans sa destinée, Barbara Pétrovna parlait plus que de coutume ; son cœur semblait chercher celui de son ami. Ainsi se passèrent plusieurs soirées. Une supposition étrange se présenta tout à coup à l'esprit de Stépan Trophimovitch : « Cette veuve inconsolable n'a-t-elle pas des vues sur moi ? N'attend-elle pas de moi une demande en mariage à l'expiration de son deuil ? » Pensée cynique, mais plus on est cultivé, plus on est enclin aux pensées de ce genre, par cela seul que le développement de l'intelligence permet d'embrasser une plus grande variété de points de vue. En examinant cette conjecture, il la trouva assez vraisemblable et devint songeur : « Certes, la fortune est immense, mais... » Le fait est que Barbara Pétrovna n'avait rien d'une beauté : c'était une femme grande, jaune, osseuse, dont le visage démesurément allongé offrait quelque analogie avec une tête de cheval. Stépan Trophimovitch hésitait de plus en plus et souffrait cruellement de ne pouvoir prendre un parti. Deux fois même son irrésolution lui arracha des larmes (il pleurait assez facilement). Le soir, sous la charmille, son visage exprimait, comme malgré lui, un mélange de tendresse, de moquerie, de fatuité et d'arrogance. Ces jeux de physionomie sont indépendants de la volonté, et ils se remarquent d'autant mieux que l'homme est plus noble. Dieu sait ce qu'il en était au fond, mais il est probable que Stépan Trophimovitch se faisait quelque illusion sur la nature du sentiment né dans l'âme de Barbara Pétrovna. Elle n'aurait pas échangé son nom de Stavroguine contre celui de Verkhovensky, quelque glorieux que fût ce dernier. Peut-être n'était-ce de sa part qu'un amusement féminin, peut-être obéissait-elle tout bonnement à ce besoin de flirter, si naturel aux dames dans certains cas.

Il est à supposer que la veuve ne tarda pas à lire dans le cœur de son ami. Elle ne manquait pas de pénétration, et il était

quelquefois fort ingénu. Quoi qu'il en soit, les soirées se passaient comme de coutume, les causeries étaient toujours aussi poétiques et aussi intéressantes. Un jour, à l'approche de la nuit, après un entretien plein d'animation et de charme, la générale et le précepteur, échangeant une chaleureuse poignée de main se séparèrent à l'entrée du pavillon où logeait Stépan Trophimovitch. Chaque été, il transportait ses pénates dans ce petit bâtiment qui faisait presque partie du jardin. Rentré chez lui, il se mit à la fenêtre pour fumer un cigare, mais à peine s'était-il approché de la croisée qu'un léger bruit le fit soudain tressaillir. Il retourna la tête et aperçut devant lui Barbara Pétrovna. Il n'y avait pas cinq minutes qu'ils s'étaient quittés. Le visage jaune de la générale avait pris une teinte bleuâtre, un frémissement presque imperceptible agitait ses lèvres serrées. Pendant dix seconde elle garda le silence, fixant sur Stépan Trophimovitch un regard d'une dureté implacable, puis de sa bouche sortirent ces quelques mots murmurés rapidement :

– Jamais je ne vous pardonnerai cela !

Dix ans plus tard, quand il me raconta cette histoire à voix basse et après avoir d'abord fermé les portes, il me dit qu'il était resté pétrifié de stupeur ; il avait tellement perdu l'usage de ses sens qu'il ne vit ni n'entendit Barbara Pétrovna quitter la chambre. Comme jamais dans la suite elle ne fit la moindre allusion à cet incident, il fut toujours porté à croire qu'il avait été le jouet d'une hallucination due à un état morbide. Supposition d'autant plus admissible que, cette nuit même, il tomba malade et fut souffrant pendant quinze jours, ce qui mit fort à propos un terme aux entrevues dans le jardin.

V

Le costume que Stépan Trophimovitch porta toute sa vie, était une invention de Barbara Pétrovna. Cette tenue élégante et caractéristique mérite d'être mentionnée : redingote noire à longs pans, boutonnée presque jusqu'en haut ; chapeau mou à larges bords (en été c'était un chapeau de paille) ; cravate de batiste blanche à grand nœud et à bouts flottants ; canne à pomme d'argent. Stépan Trophimovitch se rasait la barbe et les moustaches, il laissait tomber sur ses épaules ses cheveux châtains qui ne commencèrent à blanchir un peu que dans les derniers temps. Jeune, il était, dit-on, extrêmement beau. Dans sa vieillesse il avait encore, à mon avis, un air assez imposant avec sa haute taille, sa maigreur et sa chevelure mérovingienne. À la vérité, un homme de cinquante-trois ans ne peut pas s'appeler un vieillard. Mais, par une sorte de coquetterie civique, loin de chercher à se rajeunir, il aurait plus volontiers posé pour le patriarche.

Dans les premières années, ou, pour mieux dire, durant la première moitié de son existence chez Barbara Pétrovna, Stépan Trophimovitch pensait toujours à composer un ouvrage. Plus tard nous l'entendîmes souvent répéter : « Mon travail est prêt, mes matériaux sont réunis, et je ne fais rien ! Je ne puis me mettre à l'œuvre ! » En prononçant ces mots, il inclinait douloureusement sa tête sur sa poitrine. Un tel aveu de son impuissance devait ajouter encore à notre respect pour ce martyr chez qui la persécution avait tout tué !

Vers 1860, Barbara Pétrovna, voulant produire son ami sur un théâtre digne de lui, l'emmena à Pétersbourg. Elle-même d'ailleurs désirait se rappeler à l'attention du grand monde où elle avait vécu autrefois. Ils passèrent un hiver presque entier dans la capitale, mais sans atteindre aucun des résultats espérés. Les anciennes connaissances avec qui Barbara Pétrovna essaya de renouer des relations accueillirent très froidement ses avances, ou même ne les accueillirent pas du tout. De dépit, la générale se jeta dans les « idées nouvelles », elle songea à fon-

der une revue et donna des soirées auxquelles elle invita les gens de lettres. En même temps elle organisa des séances littéraires destinées à mettre en évidence le talent de Stépan Trophimovitch. Mais, hélas ! le libéral de 1840 n'était plus dans le mouvement. En vain, pour complaire à la jeune génération, reconnut-il que la religion était un mal et l'idée de patrie une absurdité ridicule, ces concessions ne le préservèrent pas d'un fiasco lamentable. Le malheureux conférencier ayant eu l'audace de déclarer qu'il préférait de beaucoup Pouchkine à une paire de bottes, il n'en fallut pas plus pour déchaîner contre lui une véritable tempête de sifflets et de clameurs injurieuses. Bref, on le conspua comme le plus vil des rétrogrades. Sa douleur fut telle en se voyant traiter de la sorte, qu'il fondit en larmes avant même d'être descendu de l'estrade.

Décidément il n'y avait rien à faire à Pétersbourg. La générale et son ami revinrent à Skvorechniki.

VI

Peu après Barbara Pétrovna envoya Stépan Trophimovitch « se reposer » à l'étranger. Il partit avec joie. « Là je vais ressusciter ! » s'écriait-il, « là je me reprendrai enfin à la science ! » Mais dès ses premières lettres reparut la note désolée. « Mon cœur est brisé », écrivait-il à Barbara Pétrovna, « je ne puis rien oublier ! Ici, à Berlin, tout me rappelle mon passé, mes premières ivresses et mes premiers tourments. Où est-elle ? Où sont-elles maintenant toutes deux ? Qu'êtes-vous devenus, anges dont je ne fus jamais digne ? Où est mon fils, mon fils bien-aimé ? Enfin, moi-même, où suis-je ? Que suis-je devenu, moi jadis fort comme l'acier, inébranlable comme un roc, pour qu'un Andréieff puisse briser mon existence en deux ? » etc., etc. Depuis la naissance de son fils bien-aimé, Stépan Trophimovitch

ne l’avait vu qu’une seule fois, c’était pendant son dernier séjour à Pétersbourg où l’enfant, devenu un jeune homme, se préparait à entrer à l’Université. Pierre Stépanovitch, comme je l’ai dit, avait été élevé chez ses tantes dans le gouvernement de O..., à sept cents verstes de Skvorechniki (Barbara Pétrovna faisait les frais de son entretien). Quant à Andréieff, c’était un marchand de notre ville ; il devait encore quatre cents roubles à Stépan Trophimovitch, qui lui avait vendu le droit de faire des coupes de bois dans son bien sur une étendue de quelques dessiatines. Quoique Barbara Pétrovna n’eût pas plaint les subsides à son ami en l’envoyant à Berlin, celui-ci comptait bien toucher ces quatre cents roubles avant son départ : il en avait sans doute besoin pour quelques dépenses secrètes, et peu s’en fallut qu’il ne pleurât, lorsque Andréieff le pria d’attendre un mois. D’ailleurs le marchand était parfaitement fondé à demander un répit, car, sur le désir de Stépan Trophimovitch qui n’osait avouer certain découvert à la générale, il avait fait le premier versement six mois avant l’échéance obligatoire.

Dans la seconde lettre reçue de Berlin le thème s'était modifié : « Je travaille douze heures par jour (s'il travaillait seulement onze heures ! grommela en lisant ces mots Barbara Pétrovna), je fouille les bibliothèques, je compulse, je prends des notes, je fais des courses : je suis allé voir des professeurs. J'ai renouvelé connaissance avec l'excellente famille Doundasoff. Que Nadejda Nikolaïevna est charmante encore à présent ! Elle vous salue. Son jeune mari et ses trois neveux sont à Berlin. Je passe les soirées avec la jeunesse, nous causons jusqu'au lever du jour. Ce sont presque des soirées athéniennes, mais seulement au point de vue de la délicatesse et de l'élégance. Tout y est noble : on fait de la musique, on rêve la rénovation de l'humanité, on s'entretient de la beauté éternelle... » etc., etc.

– Ce ne sont que des contes à dormir debout ! décida Barbara Pétrovna en serrant cette lettre dans sa cassette, – si les soirées athéniennes se prolongent jusqu'au lever du jour, il ne

donne pas douze heures au travail. Était-il ivre quand il a écrit cela ? Et cette Doundasoff, comment ose-t-elle m'envoyer des saluts ? Du reste, qu'il se promène !

Mais il ne se promena pas longtemps ; au bout de quatre mois il n'y tint plus et raccourut en toute hâte à Skvorechniki. Certains hommes sont aussi attachés à leur niche que les chiens d'appartement.

VII

Dès lors commença une période d'accalmie qui dura près de neuf années consécutives. Les explosions nerveuses et les sanglots sur mon épaule se reproduisaient à intervalles réguliers sans altérer notre bonheur. Je m'étonne que Stépan Trophimovitch n'ait pas pris du ventre à cette époque. Son nez seulement rougit un peu, ce qui ajouta à la débonnaireté de sa physionomie. Peu à peu se forma autour de lui un cercle d'amis qui, du reste, ne fut jamais bien nombreux. Quoique Barbara Pétrovna ne s'occupât guère de nous, néanmoins nous la reconnaissions tous pour notre patronne. Après la leçon reçue à Pétersbourg, elle s'était fixée définitivement en province ; l'hiver elle habitait sa maison de ville, l'été son domaine suburbain. Jamais elle ne jouit d'une influence aussi grande que durant ces sept dernières années, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement du gouverneur actuel. Le prédécesseur de celui-ci, notre inoubliable Ivan Osipovitch, était le proche parent de la générale Stavroguine, qui lui avait autrefois rendu de grands services. La gouvernante sa femme tremblait à la seule pensée de perdre les bonnes grâces de Barbara Pétrovna. À l'instar de l'auguste couple, toute la société provinciale témoignait la plus haute considération à la châtelaine de Skvorechniki. Naturellement, Stépan Trophimovitch bénéficiait, par ricochet, de cette brillante situation. Au club où

il était beau joueur et perdait galamment, il avait su s'attirer l'estime de tous, quoique beaucoup ne le regardassent que comme un « savant ». Plus tard, lorsque Barbara Pétrovna lui eut permis de quitter sa maison, nous fûmes encore plus libres. Nous nous réunissions chez lui deux fois la semaine, cela ne manquait pas d'agrément, surtout quand il offrait du champagne. Le vin était fourni par Andréieff dont j'ai parlé plus haut. Barbara Pétrovna réglait la note tous les six mois, et d'ordinaire les jours de payement étaient des jours de cholérine.

Le plus ancien membre de notre petit cercle était un employé provincial nommé Lipoutine, grand libéral, qui passait en ville pour athée. Cet homme n'était plus jeune ; il avait épousé en secondes noces une jolie personne passablement dotée ; de plus, il avait trois filles déjà grandelettes. Toute sa famille était maintenue par lui dans la crainte de Dieu, et gouvernée despotiquement. D'une avarice extrême, il avait pu, sur ses économies d'employé, s'acheter une petite maison et mettre encore de l'argent de côté. Son caractère inquiet et l'insignifiance de sa situation bureaucratique étaient cause qu'on avait peu de considération pour lui ; la haute société ne le recevait pas. En outre, Lipoutine était très cancanier, ce qui, plus d'une fois, lui avait valu de sévères corrections. Mais, dans notre groupe, on appréciait son esprit aiguisé, son amour de la science et sa gaieté maligne. Quoique Barbara Pétrovna ne l'aimât point, il trouvait pourtant moyen de capter sa bienveillance.

Elle n'aimait pas non plus Chatoff, qui ne fit partie de notre cercle que dans la dernière année. Chatoff était un ancien étudiant, exclu de l'Université à la suite d'une « manifestation ». Dans son enfance, il avait été l'élève de Stépan Trophimovitch. La naissance l'avait fait serf de Barbara Pétrovna ; il était en effet le fils d'un valet de chambre de la générale Stavroguine, et celle-ci l'avait comblé de bontés. Elle ne l'aimait pas à cause de sa fierté et de son ingratitude ; ce qu'elle ne pouvait lui pardonner, c'était de n'être pas venu la trouver aussitôt après son ex-

pulsion de l'Université. Elle lui écrivit alors et n'obtint pas même une réponse. Plutôt que de s'adresser à Barbara Pétrovna, il préféra accepter un préceptorat chez un marchand civilisé, et il accompagna à l'étranger la famille de cet homme. À vrai dire, sa position était moins celle d'un précepteur que d'un menin, mais, à cette époque, Chatoff avait un très vif désir de visiter l'Europe. Les enfants avaient aussi une gouvernante : c'était une intrépide demoiselle russe, qui était entrée dans la maison à la veille même du voyage ; on l'avait engagée sans doute parce qu'elle ne demandait pas cher. Au bout de deux mois, le marchand la mit à la porte à cause se de ses « idées indépendantes ». Chatoff suivit la gouvernante et, peu après, l'épousa à Genève. Ils vécurent ensemble pendant trois semaines, puis ils se quittèrent comme des gens qui n'attachent aucune importance au lien conjugal ; d'ailleurs, la pauvreté des deux époux dut être pour quelque chose dans cette prompte séparation. Demeuré seul, Chatoff erra longtemps en Europe, vivant Dieu sait de quoi. On dit qu'il décrotta les bottes sur la voie publique, et que, dans un port de mer, il fut employé comme homme de peine. Il y a un an, nous le vîmes enfin revenir dans notre ville. Il se mit en ménage avec une vieille tante qu'il enterra un mois après. Sa sœur Dacha, élevée comme lui par les soins de Barbara Pétrovna, continuait à habiter la maison de la générale qui la traitait presque en fille adoptive ; il avait fort peu de rapports avec elle. Dans notre cercle, il gardait le plus souvent un morne silence, mais, de temps à autre, quand on touchait à ses principes, il éprouvait une irritation maladive qui lui faisait perdre toute retenue de langage. « Si l'on veut discuter avec Chatoff, il faut commencer par le lier », disait parfois, en plaisantant, Stépan Trophimovitch, qui cependant l'aimait. À l'étranger, les anciennes convictions socialistes de Chatoff s'étaient radicalement modifiées sur plusieurs points, et il avait donné aussitôt dans l'excès contraire. Il était de ces Russes qu'une idée forte quelconque frappe soudain, annihilant du même coup chez eux toute faculté de résistance. Jamais ils ne parviennent à réagir contre elle, ils y croient passionnément et passent le reste de

leur vie comme haletants sous une pierre qui leur écrase la poitrine. L'extérieur rébarbatif de Chatoff répondait tout à fait à ses convictions : c'était un homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, petit, blond, velu, avec des épaules larges, de grosses lèvres, un front ridé, des sourcils blancs et très touffus. Ses yeux avaient une expression farouche, et il les tenait toujours baissés comme si un sentiment de honte l'eût empêché de les lever. Sur sa tête se dressait un épi de cheveux rebelle à tous les efforts du peigne. « Je ne m'étonne plus que sa femme l'ait lâché » dit un jour Barbara Pétrovna, après l'avoir considéré attentivement. Malgré son excessive pauvreté, il s'habillait le plus proprement possible. Ne voulant point recourir à son ancienne bienfaitrice, il vivait de ce que Dieu lui envoyait, et travaillait chez des marchands quand il en trouvait l'occasion. Une fois, il fut sur le point de partir en voyage pour le compte d'une maison de commerce, mais il tomba malade au moment de se mettre en route. On imaginerait difficilement l'excès de misère que cet homme était capable de supporter sans même y penser. Lorsqu'il fut rétabli, Barbara Pétrovna lui envoya cent roubles sous le voile de l'anonyme. Chatoff découvrit néanmoins d'où lui venait cet argent ; après réflexion, il se décida à l'accepter, et alla remercier la générale. Elle fit un accueil très cordial au visiteur qui, malheureusement, s'en montra fort peu digne. Muet, les yeux fixés à terre, un sourire stupide sur les lèvres, il écouta pendant cinq minutes ce que Barbara Pétrovna lui disait ; puis, sans même la laisser achever, il se leva brusquement, salua d'un air gauche et tourna les talons. La démarche qu'il venait d'accomplir était, à ses yeux, le comble de l'humiliation. Dans son trouble, il heurta par mégarde un meuble de prix, une petite table à ouvrage en marqueterie, qu'il fit choir et qui se brisa sur le parquet. Cette circonstance s'ajouta encore à la confusion de Chatoff, et il était plus mort que vif lorsqu'il sortit de la maison. Plus tard, Lipoutine lui reprocha amèrement de n'avoir pas repoussé avec mépris ces cent roubles, et, – chose pire, – d'être allé remercier l'insolente aristocrate qui les lui avait envoyés. C'était au bout de la ville que demeurait Chatoff ; il vivait seul, et les

visites lui déplaisaient, même quand le visiteur était l'un des nôtres. Il était très assidu aux soirées de Stépan Trophimovitch, qui lui prêtait des journaux et des livres.

À ces réunions assistait aussi un certain Virguinsky, jeune homme d'une trentaine d'années, marié comme Chatoff ; mais à cela s'arrêtait la ressemblance entre eux. Virguinsky était d'un caractère extrêmement doux, et possédait une sérieuse instruction qu'il devait en grande partie à lui-même. Pauvre employé, il avait à sa charge la tante et la sœur de sa femme ; ces dames étaient toutes trois fort entichées des principes nouveaux ; du reste, il suffisait qu'une idée quelconque fût admise dans les cercles progressistes de la capitale, pour qu'elles l'adoptassent aussitôt sans plus ample examen. Madame Virguinsky exerçait dans notre ville la profession de sage-femme ; jeune fille, elle avait longtemps habité Pétersbourg. Quant à son mari, c'était un homme d'une pureté de cœur peu commune, et j'ai rarement rencontré chez quelqu'un une plus honnête chaleur d'âme. « Jamais, jamais je ne renoncerai à ces sereines espérances », me disait-il avec des yeux rayonnants. Lorsque Virguinsky vous parlait des « sereines espérances », il baissait toujours la voix, comme s'il vous eût confié quelque secret. Son extérieur était fort chétif : assez grand mais très fluet, il avait les épaules étroites, les cheveux extrêmement clairsemés et d'une nuance roussâtre. Quand Stépan Trophimovitch raillait certaines de ses idées, il prenait très bien ces plaisanteries et trouvait souvent des réponses dont la solidité embarrassait son contradicteur.

Au sujet de Virguinsky courait un bruit malheureusement trop fondé. À ce qu'on racontait, moins d'un an après son mariage sa femme lui avait brusquement déclaré qu'elle le mettait à la retraite et qu'elle le remplaçait par Lébiadkine. Ce dernier, arrivé depuis peu dans notre ville où il se donnait faussement pour un ancien capitaine d'état-major, était, comme on le vit par la suite, un personnage fort sujet à caution. Il ne savait que friser ses moustaches, boire, et débiter toutes les sottises qui lui

passaient par la tête. Cet homme eut l'indélicatesse d'aller s'installer chez les Virguinsky, et, non content de se faire donner par eux le vivre et le couvert, il en vint même à regarder du haut de sa grandeur le maître de la maison. On prétendait qu'en apprenant son remplacement, Virguinsky avait dit à sa femme : « Ma chère, jusqu'à présent je n'avais eu pour toi que de l'amour, maintenant je t'estime », mais il est douteux que cette parole romaine ait été réellement prononcée ; suivant une autre version plus croyable, le malheureux époux aurait, au contraire, pleuré à chaudes larmes. Quinze jours après le remplacement, toute la famille alla, avec des connaissances, prendre le thé dans un bois voisin de la ville. On organisa un petit bal champêtre ; Virguinsky manifestait une gaieté fiévreuse, il prit part aux danses, mais tout à coup, sans querelle préalable, au moment où son successeur exécutait une fantaisie cavalier seul, il le saisit des deux mains par les cheveux et se mit à lui secouer violemment la tête ; en même temps, il pleurait et poussait des cris furieux. Le géant Lébiadkine eut si peur qu'il ne se défendit même pas et se laissa houspiller sans presque souffler mot. Mais lorsque son ennemi eut lâché prise, il montra toute la susceptibilité d'un galant homme qui vient de subir un traitement indigne. Virguinsky passa la nuit suivante aux genoux de sa femme, lui demandant un pardon qu'il n'obtint point, parce qu'il ne consentit pas à aller faire des excuses à Lébiadkine. Le capitaine d'état-major disparut peu après, et ne revint chez nous que dans les derniers temps, ramenant avec lui sa sœur. J'aurai à parler plus loin des visées qu'il se mit dès lors à poursuivre. On comprend que le pauvre Virguinsky ait cherché une distraction dans notre société. Jamais, du reste, il ne causait avec nous de ses affaires domestiques. Une fois seulement, comme lui et moi revenions ensemble de chez Stépan Trophimovitch, il laissa échapper une vague allusion à son infortune conjugale, mais pour s'écrier aussitôt après en me saisissant la main :

Ce n'est rien, c'est seulement un cas particulier, cela ne gêne en rien l' « œuvre commune » !

Notre petit cercle recevait aussi des visiteurs d'occasion, tels que le capitaine Kartouzoff et le Juif Liamchine. Ce dernier était employé à la poste, il possédait un grand talent de pianiste ; en outre, il imitait à merveille le bruit du tonnerre, les grognements du cochon, les cris d'une femme en couche et les vagissements d'un nouveau-né. Sa présence était un élément de gaieté dans nos réunions.

CHAPITRE II

LE PRINCE HARRY. – UNE DEMANDE EN MARIAGE.

I

Il existait sur la terre un être à qui Barbara Pétrovna n'était pas moins attachée qu'à Stépan Trophimovitch : c'était son fils unique, Nicolas Vsévolodovitch Stavroguine. Il avait huit ans lorsque sa mère le confia aux soins d'un précepteur. Rendons justice à Stépan Trophimovitch : il sut se faire aimer de son élève. Tout son secret consistait en ce que lui-même était un enfant. Il ne me connaissait pas encore à cette époque ; or, comme toute sa vie il eut besoin d'un confident, il n'hésita pas à investir de ce rôle le petit garçon, dès que celui-ci eût atteint sa dixième ou sa onzième année. La plus franche intimité s'établit entre eux, nonobstant la différence des âges et des situations. Plus d'une fois, Stépan Trophimovitch éveilla son jeune ami, à seule fin de lui révéler, avec des larmes dans les yeux, les amertumes dont il était abreuvé, ou bien encore il lui découvrait quelque secret domestique sans songer que cette manière d'agir était très blâmable. Ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre et pleuraient. L'enfant savait que sa mère l'aimait beaucoup ; la payait-il de retour ? j'en doute. Elle lui parlait peu et ne le contrariait guère, mais elle le suivait constamment des yeux, et il éprouvait toujours une sorte de malaise en sentant ce regard

attaché sur lui. Pour tout ce qui concernait l'instruction et l'éducation de son fils, Barbara Pétrovna s'en remettait pleinement à Stépan Trophimovitch, car, dans ce temps-là, elle le voyait encore à travers ses illusions. Il est à croire que le maître détraqua plus ou moins le système nerveux de son élève. Quand, à l'âge se seize ans, Nicolas Vsévolodovitch fut envoyé au lycée, c'était un adolescent débile et pâle dont la douceur et l'humeur rêveuse avaient quelque chose d'étrange. (Plus tard il se distingua par une force physique extraordinaire.) En tout cas, on fit bien de séparer les deux amis ; peut-être même aurait-on dû prendre cette mesure plus tôt.

Pendant les deux premières années de son séjour au lycée, le jeune homme revint passer ses vacances à Skvorechniki. Lorsque Barbara Pétrovna se fut rendue à Pétersbourg avec Stépan Trophimovitch, il assista à quelques unes des soirées littéraires qui avaient lieu chez elle. Parlant peu, tranquille et timide comme autrefois, il se bornait à écouter et à observer. Son ancienne affection pour Stépan Trophimovitch ne semblait pas refroidie, mais elle était devenue moins expansive. Après avoir terminé ses études, il entra au service militaire, sur le désir de Barbara Pétrovna. Bientôt on le fit passer dans un des plus brillants régiments de la garde à cheval. Il n'alla point montrer son uniforme à sa mère, et ne lui écrivit que rarement. Barbara Pétrovna ne lésinait point sur les envois d'argent, bien que l'abolition du servage eût tout d'abord réduit de moitié son revenu. Du reste, les économies faites par elle depuis de longues années avaient fini par former un capital assez rondelet. Elle s'intéressait vivement aux succès de son fils dans la haute société pétersbourgeoise. C'était en quelque sorte la revanche de ses ambitions déçues. Elle était heureuse de se dire que les portes dont elle n'avait pu franchir le seuil s'ouvraient toutes grandes devant ce jeune officier riche et plein d'avenir. Mais des bruits assez étranges ne tardèrent pas à arriver aux oreilles de Barbara Pétrovna : à en croire ces récits, Nicolas Vsévolodovitch avait brusquement commencé une existence de folies. Ce n'était pas

qu'il jouât ou s'adonnât outre mesure à la boisson ; non, on signalait seulement chez lui des excentricités sauvages, on parlait de gens écrasés par ses chevaux ; on lui reprochait un procédé féroce à l'égard d'une dame de la bonne société qu'il avait outragée publiquement après avoir eu des relations intimes avec elle. Il y avait même quelque chose de particulièrement ignoble dans cette affaire. De plus, on le dépeignait comme un bretteur cherchant noise à tout le monde, insultant les gens pour le plaisir de les insulter. L'inquiétude s'empara de la générale. Stépan Trophimovitch lui assura qu'une organisation trop riche devait nécessairement jeter sa gourme, que la mer avait ses orages, et que tout cela ressemblait à la jeunesse du prince Harry que Shakespeare nous représente faisant la noce en compagnie de Falstaff, de Poins et de mistress Quickly. Cette fois, loin de traiter de « sornettes » les paroles de son ami, comme elle avait coutume de le faire depuis quelque temps, Barbara Pétrovna, au contraire, les écouta très volontiers ; elle se les fit expliquer avec plus de détails et lut même très attentivement l'immortel ouvrage du tragique anglais. Mais cette lecture ne lui procura aucun apaisement : les analogies signalées par Stépan Trophimovitch ne la frappèrent point. Voulant être fixée sur la conduite de son fils, elle écrivit à Pétersbourg, et attendit fiévreusement la réponse à ses lettres. Le courrier lui apporta bientôt les plus fâcheuses nouvelles : le prince Harry avait eu, presque coup sur coup, deux duels dans lesquels tous les torts se trouvaient de son côté ; il avait tué roide l'un de ses adversaires, blessé l'autre grièvement, et, à raison de ces faits, il allait passer en conseil de guerre. L'affaire se termina par sa dégradation et son envoi comme simple soldat dans un régiment d'infanterie ; encore usa-t-on d'indulgence à son égard.

En 1863, ayant eu l'occasion de se distinguer, Nicolas Vsévolodovitch fut décoré et promu sous-officier ; peu après on lui rendit même l'épaulette. Durant tout ce temps, Barbara Pétrovna expédia à la capitale peut-être cent lettres, pleines de supplications et d'humbles prières : le cas était trop exceptionnel pour

qu'elle ne rabattît pas un peu de son orgueil. À peine réintégré dans son grade, le jeune homme s'empressa de donner sa démission, mais il ne revint pas à Skvorechniki, et cessa complètement d'écrire à sa mère. On apprit enfin, par voie indirecte, qu'il était encore à Pétersbourg, seulement il ne voyait plus du tout la société qu'il fréquentait autrefois ; on aurait dit qu'il se cachait. À force de recherches, on découvrit qu'il vivait dans un monde étrange ; il s'était acoquiné au rebut de la population pétersbourgeoise, à des employés faméliques, à d'anciens militaires toujours ivres et n'ayant d'autre ressource qu'une mendicité plus ou moins déguisée ; il visitait les misérables familles de ces gens là, passait les jours et les nuits dans d'obscurs taudis, et ne prenait plus aucun soin de sa personne ; apparemment cette existence lui plaisait. Sa mère ne recevait de lui aucune demande d'argent ; il vivait sur le revenu du petit bien que son père lui avait laissé et que, disait-on, il avait affermé à un Allemand de la Saxe. Finalement, Barbara Pétrovna le supplia de revenir auprès d'elle, et le prince Harry fit son apparition dans notre ville. C'est alors que je le vis pour la première fois, auparavant je ne le connaissais que de réputation.

C'était un fort beau jeune homme de vingt-cinq ans, et j'avoue que son extérieur ne répondit nullement à mon attente. Je m'étais figuré Nicolas Vsévolodovitch comme une sorte de bohème débraillé, aux traits flétris par le vice et les excès alcooliques. Je trouvai au contraire en lui le gentleman le plus correct que j'eusse jamais rencontré ; sa mise ne laissait absolument rien à désirer, et ses façons étaient celles d'un monsieur habitué à vivre dans le meilleur monde. Il n'y eut pas que moi de surpris, la ville entière partagea mon étonnement, car chacun chez nous connaissait déjà toute la biographie de M. Stavroguine. Son arrivée mit en révolution tous les cœurs féminins ; il eut parmi nos dames des admiratrices et des ennemies, mais les unes et les autres raffolèrent de lui. Il plaisait à celles-ci parce qu'il y avait peut-être un affreux secret dans son existence, et à celles-là parce qu'il avait positivement tué quelqu'un. De plus,

on le trouvait fort instruit ; à la vérité, il n'était pas nécessaire de posséder un grand savoir pour exciter notre admiration, mais, outre cela, il jugeait avec un bon sens remarquable les diverses questions courantes. Je note ce point comme une particularité curieuse : presque dès le premier jour, tous chez nous s'accordèrent à reconnaître en lui un homme extrêmement sensé. Il était peu causeur, élégant sans recherche, et d'une modestie étonnante, ce qui ne l'empêchait pas d'être plus hardi et plus sûr de soi que personne. Nos fashionables lui portaient envie et s'effaçaient devant lui. Son visage me frappa aussi : il avait des cheveux très noirs, des yeux clairs d'une sérénité et d'un calme peu communs, un teint blanc et délicat, des dents semblables à des perles, et des lèvres qui rivalisaient avec le corail. Cette tête faisait l'effet d'un beau portrait, et cependant il y avait en elle un je ne sais quoi de repoussant. On disait qu'elle avait l'air d'un masque. D'une taille assez élevée, Nicolas Vsévolodovitch passait pour un homme exceptionnellement vigoureux. Barbara Pétrovna le considérait avec orgueil, mais à ce sentiment se mêlait toujours de l'inquiétude. Pendant un semestre, il vécut tranquillement chez nous ; strict observateur des lois de l'étiquette provinciale, il allait dans le monde où il ne paraissait guère s'amuser ; il avait ses grandes et ses petites entrées chez le gouverneur, qui était son parent du côté paternel. Mais, au bout de six mois, le fauve se révéla tout à coup.

Affable et hospitalier, notre cher Ivan Osipovitch était plutôt fait pour être maréchal de la noblesse au bon vieux temps, que gouverneur à une époque comme la nôtre. On avait coutume de dire que ce n'était pas lui qui gouvernait la province, mais Barbara Pétrovna. Mot plus méchant que juste, car, malgré la considération dont toute la société l'entourait, la générale avait depuis plusieurs années abdiqué toute action sur la marche des affaires publiques, et maintenant elle ne s'occupait plus que de ses intérêts privés. Deux ou trois ans lui suffirent pour faire rendre à son domaine à peu près ce qu'il rapportait avant l'émancipation des paysans. Le besoin d'amasser, de thésauri-

ser, avait remplacé chez elle les aspirations poétiques de jadis. Elle éloigna même Stépan Trophimovitch de sa personne en lui permettant de louer un appartement dans une autre maison (depuis longtemps lui-même sollicitait cette permission sous divers prétextes).

Nous tous qui avions nos habitudes chez la générale, nous comprenions que son fils lui apparaissait maintenant comme une nouvelle espérance, comme un nouveau rêve. Sa passion pour lui datait de l'époque où le jeune homme avait obtenu ses premiers succès dans la société pétersbourgeoise, et elle était devenue plus ardente encore à partir du moment où il avait été cassé de son grade. Mais en même temps Barbara Pétrovna avait évidemment peur de Nicolas Vsévolodovitch, et, devant lui, son attitude était presque celle d'une esclave. Ce qu'elle craignait, elle-même n'aurait pu le préciser, c'était quelque chose d'indéterminé et de mystérieux. Souvent elle regardait Nicolas à la dérobée, comme si elle eût cherché sur son visage une réponse à des questions qui la tourmentaient… et tout à coup la bête féroce sortit ses griffes.

II

Brusquement, sans rime ni raison, notre prince fit à diverses personnes deux ou trois insolences inouïes. Cela ne ressemblait à rien, ne s'expliquait par aucun motif, et dépassait de beaucoup les gamineries ordinaires que peut se permettre un jeune écervelé. Un des doyens les plus considérés de notre club, Pierre Pavlovitch Gaganoff, homme âgé et ancien fonctionnaire, avait contracté l'innocente habitude de dire à tout propos d'un ton de colère : « Non, on ne me mène pas par le nez ! » Un jour, au club, dans un groupe composé de gens qui n'étaient pas non plus les derniers venus, il lui arriva de répéter sa phrase favo-

rite. Au même instant, Nicolas Vsévolodovitch qui se trouvait un peu à l'écart et à qui personne ne s'adressait, s'approcha du vieillard, le saisit par le nez, et, le tirant avec force, l'obligea à faire ainsi deux ou trois pas à sa suite. Il n'avait aucune raison d'en vouloir à M. Gaganoff. On aurait pu ne voir là qu'une simple espièglerie d'écolier, espièglerie impardonnable, il est vrai ; cependant les témoins de cette scène racontèrent plus tard qu'au cours de l'opération la physionomie du jeune homme était rêveuse, « comme s'il avait perdu l'esprit ». Mais ce fut longtemps après que cette circonstance revint à la mémoire, et donna à réfléchir. Sur le moment, on ne remarqua que l'attitude de Nicolas Vsévolodovitch dans l'instant qui suivit l'offense faite par lui à Pierre Pavlovitch : il comprenait très bien l'acte qu'il venait de commettre, et, loin d'en éprouver aucune confusion, il souriait avec une gaieté maligne, rien en lui n'indiquait le moindre repentir. L'incident provoqua un vacarme indescriptible. Un cercle, d'où partaient des exclamations indignées, s'était formé autour du coupable. Celui-ci, sans répondre à personne, se contentait d'observer tous ces visages dont les bouches s'ouvraient pour proférer des cris. À la fin, fronçant le sourcil, il s'avança d'un pas ferme vers Gaganoff :

– Vous m'excuserez, naturellement… Je ne sais pas, en vérité, comment cette idée m'est venue tout à coup… une bêtise… murmura-t-il à la hâte d'un air vexé.

Cette façon cavalière de s'excuser équivalait à une nouvelle insulte. Les vociférations redoublèrent. Nicolas Vsévolodovitch haussa les épaules et sortit.

Tout cela était fort bête en même temps que de la dernière inconvenance. Calculé et prémédité, comme à première vue il semblait l'être, l'insolent procédé dont Pierre Pavlovitch avait été victime était un outrage rejaillissant sur toute notre société. Ainsi en jugea l'opinion publique. Le club commença par rejeter de son sein M. Stavroguine, dont l'exclusion fut votée à

l’unanimité ; ensuite, on se décida à adresser une plainte au gouverneur : Son Excellence était priée, – en attendant le dénouement que cette affaire pourrait recevoir devant les tribunaux, – d’user immédiatement des pouvoirs administratifs à elle confiés, pour mettre à la raison un querelleur et un bretteur de la capitale, dont les agissements brutaux compromettaient la tranquillité de tous les gens comme il faut de notre ville. On ajoutait avec une pointe de causticité que M. Stavroguine lui-même n’était peut-être pas au-dessus des lois. Cette phrase était une allusion maligne à l’influence présumée de Barbara Pétrovna sur le gouverneur. Celui-ci se trouvait alors absent, mais on savait qu’il reviendrait bientôt : il était allé dans une localité voisine tenir sur les fonts baptismaux l’enfant d’une jeune et jolie veuve, que son mari, en mourant, avait laissée dans une situation intéressante. En attendant, on fit à l’offensé Pierre Pavlovitch une véritable ovation : on lui prodigua les poignées de mains et les embrassades, toute la ville l’alla voir ; on songea même à lui offrir un banquet par souscription, et l’on ne renonça à cette idée que sur ses instantes prières ; peut-être aussi les organisateurs de la manifestation finirent-ils par comprendre qu’après tout il n’y avait pas lieu de tant glorifier un homme parce qu’on l’avait mené par le nez.

Et pourtant comment cela était-il arrivé ? Comment cela avait-il pu arriver ? Chose digne de remarque, personne chez nous n’attribuait à la folie l’acte étrange de Nicolas Vsévolodovitch. Donc, on croyait que, même en possession de sa raison, il était capable de se conduire ainsi. De mon côté, aujourd’hui encore je ne sais comment expliquer le fait, bien qu’un événement survenu peu après ait paru en fournir une explication satisfaisante. J’ajouterai que, quatre ans plus tard, Nicolas Vsévolodovitch, discrètement questionné par moi à ce sujet, répondit en fronçant le sourcil : « Oui, je n’étais pas très bien à cette époque. » Mais n’anticipons pas.

Je ne fus pas peu étonné non plus du débordement de haine qui alors se produisit partout contre « le querelleur et bretteur de la capitale ». On voulait absolument voir dans son cas un affront fait de propos délibéré à la société tout entière. Évidemment cet homme n'avait rallié autour de lui aucune sympathie, et s'était au contraire aliéné tout le monde, mais comment cela ? Jusqu'à l'affaire du club, il n'avait eu de querelle avec personne, n'avait offensé âme qui vive, s'était toujours montré d'une politesse irréprochable. Je suppose qu'on le haïssait à cause de son orgueil. Nos dames elles-mêmes, qui avaient commencé par l'adorer, criaient maintenant contre lui encore plus que les hommes.

Barbara Pétrovna était consternée. Elle avoua plus tard à Stépan Trophimovitch qu'elle avait prévu cela longtemps en avance, que chaque jour, depuis six mois, elle s'attendait précisément à quelque incartade de ce genre. Aveu remarquable dans la bouche d'une mère. –« Voilà le commencement ! » pensait-elle frissonnante. Le lendemain de l'incident survenu au club, elle décida qu'elle aurait un entretien avec son fils, mais, malgré son caractère résolu, la pauvre femme ne pouvait s'empêcher de trembler. Après une nuit sans sommeil, elle alla tout au matin conférer avec Stépan Trophimovitch, et pleura chez lui, elle qui n'avait jamais pleuré devant personne. Elle voulait que Nicolas lui dit au moins quelque chose, daignât s'expliquer. Nicolas, toujours si poli et si respectueux avec sa mère, l'écouta pendant quelque temps d'un air maussade, mais très sérieusement ; tout à coup il se leva, lui baisa la main et sortit sans répondre un mot. Comme par un fait exprès, le soir de ce même jour eut lieu un nouveau scandale, qui, sans avoir à beaucoup près la gravité du premier, accrut encore l'irritation d'un public déjà très mal disposé.

Cette fois ce fut notre ami Lipoutine qui écopa. Il arriva chez Nicolas Vsévolodovitch au moment où celui-ci venait d'avoir son explication avec sa mère : ce jour-là l'employé don-

nait une petite soirée pour célébrer l'anniversaire de la naissance de sa femme, et il venait prier M. Stavroguine de lui faire l'honneur d'y assister. Depuis longtemps, Barbara Pétrovna était désolée de voir que son fils aimait surtout à fréquenter les gens de bas étage, mais elle n'osait lui adresser aucune observation à ce sujet. Il n'était pas encore allé chez Lipoutine, quoiqu'il se fût déjà rencontré avec lui. Dans la circonstance présente, il n'eut pas de peine à deviner pourquoi on lui faisait la politesse d'une invitation : en sa qualité de libéral, Lipoutine était enchanté du scandale de la veille, et il estimait qu'il fallait procéder ainsi à l'égard des notabilités du club. Nicolas Vsévolodovitch sourit et promit d'aller chez l'employé.

Il trouva là une société nombreuse et peu choisie, mais pleine d'entrain. Lipoutine, qui ne recevait que deux fois par an, ne regardait pas à la dépense dans ces rares occasions. Stépan Trophimovitch, le plus considérable des invités, n'avait pu venir parce qu'il était malade. Le thé, l'eau-de-vie et les rafraîchissements d'usage figuraient en aussi grande abondance qu'on pouvait le désirer ; les joueurs occupaient trois tables, et la jeunesse dansait au piano en attendant le souper. Nicolas Vsévolodovitch engagea la maîtresse de la maison, charmante petite dame que cet honneur intimida fort ; ils firent deux tours ensemble ; puis le jeune homme s'assit à côté de madame Lipoutine, se mit à causer avec elle et l'égaya par sa conversation. Remarquant enfin combien elle était jolie quand elle riait, il la saisit tout à coup par la taille, et, à trois reprises, devant tout le monde, la baisa amoureusement sur les lèvres. Épouvantée, la pauvre femme s'évanouit. Nicolas Vsévolodovitch prit son chapeau et s'approcha du mari qui avait perdu la tête au milieu de la confusion générale ; en le regardant, lui-même se troubla. « Ne vous fâchez pas », murmura-t-il rapidement, et il sortit. Lipoutine courut après lui, le rejoignit dans l'antichambre, lui donna sa pelisse et le reconduisit cérémonieusement jusqu'au bas de l'escalier. Mais cette histoire, au fond relativement innocente,

eut le lendemain un épilogue assez drôle qui, par la suite, valut à Lipoutine la réputation d'un homme très perspicace.

À dix heures du matin, sa servante Agafia arriva à la maison de Barbara Pétrovna. C'était une fille de trente ans, au visage vermeil et aux allures très décidées. Elle demanda instamment à voir Nicolas Vsévolodovitch en personne, disant que son maître l'avait chargé d'une commission pour lui. Quoique le jeune homme eût fort mal à la tête, il ne laissa pas de la recevoir. Le hasard fit que la générale assista à l'entretien.

– Serge Vasilitch, commença bravement Agafia, m'a chargée de vous remettre ses salutations et de m'informer de votre santé : il désire savoir si vous avez bien dormi et comment vous vous trouvez depuis la soirée d'hier.

Nicolas Vsévolodovitch sourit.

– Tu présenteras mes saluts et mes remerciements à ton maître ; tu lui diras aussi de ma part, Agafia, qu'il est l'homme le plus intelligent de toute la ville.

– Quant à cela, reprit plus hardiment encore la servante, il m'a ordonné de vous répondre qu'il n'a pas besoin que vous le lui appreniez, et qu'il vous souhaite la même chose.

– Bah ! Mais comment a-t-il pu savoir ce que je te dirais ?

– Je ne sais pas de quelle manière il l'a deviné, mais j'étais déjà loin de la maison quand il a couru après moi tête nue : « Agafiouchka, me dit-il, si par hasard on t'ordonne de dire à ton maître qu'il est l'homme le plus intelligent de toute la ville, ne manque pas de répondre aussitôt : Nous le savons très bien nous-mêmes, et nous vous souhaitons la même chose… »

III

Enfin eut lieu aussi une explication avec le gouverneur. À peine de retour de la ville, notre cher Ivan Osipovitch dut prendre connaissance de la plainte déposée au nom du club. Sans doute il fallait faire quelque chose, mais quoi ? Notre aimable vieillard se trouvait assez embarrassé, car lui-même n'était pas sans avoir une certaine peur de son jeune parent. À la fin pourtant, il s'arrêta à la combinaison suivante : agir sur Nicolas Vsévolodovitch pour le décider à présenter au club ainsi qu'à l'offensé des excuses satisfaisantes, écrites même, au besoin, puis lui insinuer en douceur qu'il ferait bien de nous quitter, d'entreprendre, par exemple, un voyage d'agrément en Italie ou dans tout autre pays de l'Europe. Le jeune homme qui, comme membre de la famille, avait accès dans toute la maison, fut cette fois reçu à la salle. Un employé de confiance, Alexis Téliatnikoff, était assis devant une table, dans un coin, et décachetait les dépêches. Dans la pièce suivante, près de la fenêtre la plus rapprochée de la porte de la salle, se trouvait un colonel gros et bien portant qui, de passage dans notre ville, était venu faire visite à son ami et ancien camarade Ivan Osipovitch. Ce militaire tournait le dos à la salle et lisait le *Golos :* évidemment il ne s'occupait pas de ce qui se passait derrière lui. Le gouverneur commença à voix basse un discours hésitant et quelque peu confus. Nicolas, assis près du vieillard, l'écoutait avec une physionomie qui n'avait rien d'aimable ; pâle, les yeux baissés, il fronçait les sourcils comme un homme qui lutte contre une violente souffrance.

– Votre cœur, Nicolas, est bon et noble, dit entre autres choses le gouverneur, – vous êtes un homme fort instruit, vous avez vécu dans la haute société, et, ici même, jusqu'à présent, votre conduite pouvait être citée en exemple ; vous faisiez le bonheur d'une mère que nous aimons tous… Et voici que maintenant tout prend un aspect énigmatique et inquiétant pour tout

le monde ! Je vous parle comme un ami de votre famille, comme un vieillard qui vous porte un sincère intérêt, comme un parent dont le langage ne peut offenser… Dites-moi, qu'est-ce qui vous pousse à commettre ces excentricités en dehors de toutes les règles et de toutes les conventions sociales ? Que peuvent dénoter ces frasques, pareilles à des actes de démence ?

Nicolas écoutait avec colère et impatience. Soudain une expression narquoise passa dans ses yeux.

– Soit, je vais vous le dire, répondit-il d'un air maussade, et, après avoir jeté un regard derrière lui, il se pencha à l'oreille du gouverneur. Alexis Téliatnikoff fit trois pas vers la fenêtre, et le colonel toussa derrière son journal. Le pauvre Ivan Osipovitch sans défiance se hâta de tendre l'oreille ; il était extrêmement curieux. Et alors se produisit quelque chose d'impossible, mais dont, malheureusement, il n'y avait pas moyen de douter. Au moment où le vieillard s'attendait à recevoir la confidence d'un secret intéressant, il sentit tout à coup la partie supérieure de son oreille happée par les dents de Nicolas et serrée avec assez de force entre les mâchoires du jeune homme. Il se mit à trembler, le souffle s'arrêta dans son gosier.

– Nicolas, qu'est-ce que cette plaisanterie ? gémit-il machinalement, d'une voix qui n'était plus sa voix naturelle.

Alexis et le colonel n'avaient encore eu le temps de rien comprendre, d'ailleurs ils ne voyaient pas bien ce qui se passait, et jusqu'à la fin ils crurent à une conversation confidentielle entre les deux hommes. Cependant le visage désespéré du gouverneur les inquiéta. Ils se regardèrent l'un l'autre avec de grands yeux, ne sachant s'ils devaient s'élancer au secours du vieillard, comme cela était convenu, ou s'il fallait attendre encore un peu. Nicolas remarqua peut-être leur hésitation, et ses dents serrèrent plus fort que jamais l'oreille d'Ivan Osipovitch.

– Nicolas, Nicolas ! gémit de nouveau celui-ci, – allons… la plaisanterie a assez duré…

Encore un moment, et sans doute le pauvre homme serait mort de peur ; mais le scélérat eut pitié de sa victime et lâcha prise. Le vieillard qui avait été dans des transes mortelles pendant toute une longue minute eut une attaque à la suite de cette scène. Une demi-heure après, Nicolas fut arrêté, emmené au corps de garde et enfermé dans une cellule spéciale, à la porte de laquelle on plaça un factionnaire muni d'instructions très rigoureuses. Cette mesure sévère contrastait avec la douceur habituelle de notre aimable gouverneur, mais il était si fâché qu'il ne craignit pas d'en assumer la responsabilité, au risque d'exaspérer Barbara Pétrovna. À la nouvelle de l'arrestation de son fils, cette dame entra dans une violente colère et se rendit aussitôt chez Ivan Osipovitch, décidée à réclamer de lui des explications immédiates. L'étonnement fut grand en ville, quand on apprit que le gouverneur avait refusé de la recevoir ; elle-même croyait rêver.

Et enfin tout s'expliqua ! À deux heures de l'après-midi, le prisonnier, qui jusqu'alors était resté fort calme et même avait dormi, commença soudain à faire du tapage ; il asséna de furieux coups de poing contre la porte, arracha par un effort presque surhumain le grillage en fer placé devant l'étroite fenêtre de sa cellule, brisa la vitre et se mit les mains en sang. L'officier de garde accourut avec ses hommes pour maîtriser le forcené, mais, en pénétrant dans la casemate, on s'aperçut qu'il était en proie à un accès de *delirium tremens* des mieux caractérisés, et on le transporta chez sa mère. Cet événement fut une révélation. Les trois médecins de notre ville émirent l'avis que les facultés mentales du malade étaient peut-être altérées depuis trois jours déjà, et que, durant ce laps de temps, ses actes, tout en offrant l'apparence de l'intentionnalité et même de la ruse, avaient pu être accomplis en dehors de la volonté et du jugement ; les faits, du reste, confirmaient cette manière de voir. La conclusion qui

ressortait de là, c'est que Lipoutine avait montré plus de sagacité que tout le monde. Ivan Osipovitch, homme délicat et sensible, fut fort confus, mais sa conduite prouvait que lui aussi avait cru Nicolas Vsévolodovitch capable de commettre en état de raison les actes les plus insensés. Au club, on eut honte de s'être si fort échauffé contre un irresponsable, et l'on s'étonna que nul n'ait songé à la seule explication possible de toutes ces étrangetés. Naturellement, il y eut aussi des sceptiques, mais ils ne tardèrent pas à être débordés par le courant de l'opinion générale.

Nicolas garda le lit pendant plus de deux mois. Un célèbre médecin de Moscou fut appelé en consultation ; toute la ville alla voir Barbara Pétrovna. Elle pardonna. Au printemps, comme son fils était tout à fait rétabli, elle lui proposa de partir pour l'Italie, ce à quoi il consentit sans soulever la moindre objection. Le jeune homme montra la même docilité lorsque sa mère l'engagea à aller dire adieu à ses connaissances et à profiter de cette occasion pour présenter des excuses là où il y avait lieu de le faire. Sur ce point encore, il céda de très bonne grâce. On sut au club que chez Pierre Pavlovitch Gaganoff, il s'était expliqué dans les termes les plus délicats avec ce dernier et l'avait laissé entièrement satisfait. Durant cette tournée de visites, Nicolas fut très sérieux et même un peu sombre. Partout on le reçut avec toutes les apparences de l'intérêt, mais partout aussi on se sentait gêné et l'on était bien aise de savoir qu'il allait en Italie. Lorsqu'il vint prendre congé d'Ivan Osipovitch, le vieillard versa des larmes, mais ne put se résoudre à l'embrasser, même au moment des derniers adieux. À la vérité, plusieurs chez nous restaient convaincus que le vaurien s'était simplement moqué de toute notre population et que sa maladie n'avait été qu'une frime. Nicolas passa également chez Lipoutine.

– Dites-moi, lui demanda-t-il, – comment avez-vous pu deviner à l'avance ce que je dirais de votre intelligence et charger Agafia d'une réponse *ad hoc ?*

– Parce que je vous considère, moi aussi, comme un homme intelligent, fit en riant Lipoutine, – je pouvais par conséquent prévoir votre réponse.

– La coïncidence n’en est pas moins remarquable. Mais pourtant permettez : ainsi vous me considériez comme un homme intelligent, et non comme un fou, quand vous avez envoyé Agafia ?

– Comme un homme très intelligent et très sensé ; seulement, j’ai fait semblant de croire que vous n’aviez pas votre bon sens… Vous-même alors vous avez immédiatement pénétré ma pensée et vous m’avez fait remettre par Agafia une patente d’homme d’esprit.

– Eh bien, ici vous vous trompez un peu ; le fait est que… je ne me portais pas bien… balbutia Nicolas Vsévolodovitch en fronçant le sourcil, – bah ! s’écria-t-il, pouvez-vous croire en réalité que, possédant toute ma raison, je sois capable de me jeter sur les gens ? Mais pourquoi donc ferais-je cela ?

Lipoutine ne sut que répondre, mais sa physionomie répondit pour lui. Nicolas pâlit légèrement, du moins l’employé crut le voir pâlir.

– En tout cas, vous avez une tournure d’esprit fort amusante, poursuivit le jeune homme, – mais, quant à la visite d’Agafia, je comprends, naturellement, que c’était un affront que vous me faisiez.

– Aurait-il fallu vous appeler sur le terrain ?

– Hum ! j’ai entendu dire que vous n’êtes pas partisan du duel…

– C'est une traduction du français ! répliqua Lipoutine avec moue désagréable.

– Vous tenez pour la nationalité ?

L'expression de la mauvaise humeur s'accentua sur le visage de Lipoutine.

– Bah, bah ! Que vois-je ? s'exclama Nicolas remarquant tout à coup un volume de Considérant bien en vue sur la table, – est-ce que vous seriez fouriériste ? J'en ai peur ! Eh bien, et cela, ajouta-t-il avec un rire, tandis que ses doigts tambourinaient sur le livre, – est-ce que ce n'est pas aussi une traduction du français ?

– Non, ce n'est pas une traduction du français ! reprit avec une sorte d'emportement Lipoutine, – ce sera une traduction de la langue humaine universelle et pas seulement du français ! De la langue de la république sociale humanitaire et de l'harmonie cosmopolite, voilà ! Mais pas du français seulement !...

– Diable ! mais cette langue-là n'existe pas ! répondit le jeune homme avec un nouveau rire.

Parfois une niaiserie même nous frappe et retient longtemps notre attention. De toutes les impressions que son séjour dans notre ville laissa à Nicolas Vsévolodovitch, aucune ne se grava dans son esprit en traits aussi ineffaçables que le souvenir de cet entretien avec Lipoutine. Qu'un petit employé provincial, un tyran domestique, un usurier de bas étage, un ladre enfermant sous clef les restes du dîner et les bouts de chandelle, qu'un Lipoutine enfin rêvât Dieu sait quelle future république sociale et quelle harmonie cosmopolite, – décidément cela passait la compréhension de Nicolas.

IV

Notre prince voyagea pendant plus de trois ans, si bien qu'en ville on finit par l'oublier ou à peu près. Nous sûmes par Stépan Trophimovitch qu'après avoir visité toute l'Europe, il était allé en Égypte et à Jérusalem. Ensuite il prit part à une expédition scientifique en Islande. On nous apprit aussi que, durant un hiver, il avait suivi des cours dans une université d'Allemagne. Il écrivait à sa mère de six mois en six mois, et même quelquefois à intervalles plus éloignés. Recevant si rarement des nouvelles de son fils, Barbara Pétrovna ne lui en voulait point pour cela ; puisque leurs relations étaient établies sur ce pied, elle acceptait la chose sans murmures ; mais, dans son for intérieur, et quoiqu'elle n'en dit rien à personne, elle ne cessait de songer à son Nicolas, dont l'absence la faisait beaucoup souffrir. Elle élaborait à part soi divers plans et semblait devenue plus avare encore que par le passé. À mesure qu'elle se montrait plus soucieuse d'amasser, elle témoignait aussi plus de colère à Stépan Trophimovitch quand ce dernier perdait au jeu.

Enfin, au mois d'avril de la présente année, Barbara Pétrovna reçut de Paris une lettre à elle écrite par la générale Prascovie Ivanovna Drozdoff, son amie d'enfance. Depuis huit ans les deux dames ne s'étaient pas vues et n'avaient eu aucune correspondance ensemble. « Les meilleurs rapports existent entre Nicolas Vsévolodovitch et nous », écrivait Prascovie Ivanovna, « il a lié amitié avec ma Lisa et se propose de nous accompagner en Suisse, à Vernex-Montreux, où nous irons cet été. Ce sera de sa part un sacrifice méritoire, car il est reçu comme un fils chez le comte K… en ce moment à Paris, et l'on peut presque dire qu'il a son domicile dans cette maison… » (Le comte K… était un personnage très influent à Pétersbourg.) La lettre était courte et révélait clairement son but, quoiqu'elle se bornât à exposer des faits sans en tirer aucune conclusion. Les réflexions de Barbara Pétrovna ne furent pas longues, en un instant son

parti fut pris : elle fit ses préparatifs de départ, et, au milieu d'avril, se rendit à Paris, emmenant avec elle sa protégée Dacha (la sœur de Chatoff). Ensuite elle alla en Suisse et revint en Russie au mois de juillet. Elle avait laissé Dacha chez les dames Drozdoff, qui elles-mêmes promettaient d'arriver chez nous à la fin d'août.

La famille Drozdoff était propriétaire d'un fort beau domaine dans notre province, mais le service du général Ivan Ivanovitch l'avait toujours mise dans l'impossibilité d'y séjourner. Le général étant mort l'année précédente, l'inconsolable Prascovie Ivanovna se rendit avec sa fille à l'étranger. Ce voyage était motivé par diverses raisons : la générale voulait notamment faire une cure de raisin à Vernex-Montreux, pendant la seconde moitié de l'été. Après son retour en Russie, elle comptait se fixer définitivement parmi nous. Elle possédait en ville une grande maison qu'on n'avait pas habitée depuis de longues années et dont les volets restaient fermés. Les Drozdoff étaient des gens riches. Prascovie Ivanovna, mariée en premières noces au capitaine de cavalerie Touchine, était, comme son amie de pension Barbara Pétrovna, la fille d'un opulent fermier qui lui avait constitué une grosse dot en la donnant pour femme à M. Touchine. Ce dernier n'était pas non plus sans ressource, et, quand il mourut, il laissa un joli capital à sa fille unique Lisa, alors âgée de sept ans. Maintenant qu'Élisabeth Nikolaïevna approchait de sa vingt-deuxième année, on pouvait hardiment évaluer sa fortune personnelle à deux cents mille roubles, sans parler de l'héritage qui devait lui revenir après la mort de sa mère, celle-ci n'ayant pas eu d'enfant de son second mariage.

Barbara Pétrovna rentra dans ses foyers, enchantée du résultat de son voyage. Elle s'applaudissait d'avoir réussi à s'entendre avec Prascovie Ivanovna ; aussi, à peine arrivée, se hâta-t-elle de tout raconter à Stépan Trophimovitch ; elle se montra même fort expansive avec lui, ce qu'elle n'était plus guère depuis quelque temps.

– Hurrah ! s'écria-t-il en faisant claquer ses doigts.

Il était ravi, et cela d'autant plus que jusqu'au retour de son amie il avait été fort abattu. En partant pour l'étranger, elle ne lui avait même pas fait des adieux convenables et ne lui avait rien confié de ses projets, peut-être par crainte qu'il ne commît quelque indiscrétion. La générale était alors fâchée contre lui parce qu'il venait d'attraper une forte culotte au club. Mais, avant même de quitter la Suisse, elle avait senti qu'elle ne devait plus lui battre froid à son retour, et, de fait, la punition durait depuis assez longtemps. Déjà fort affligé d'un départ si brusque et si mystérieux, Stépan Trophimovitch avait encore eu bien d'autres contrariétés. Son grand tourment était un engagement pécuniaire considérable auquel il ne pouvait faire face sans recourir à Barbara Pétrovna. De plus, au mois de mai, s'était produit un événement grave : notre bon gouverneur Ivan Osipovitch avait été relevé de ses fonctions, et l'arrivée de son successeur, André Antonovitch Von Lembke, commençait à modifier sensiblement les dispositions de presque toute la société provinciale à l'égard de la générale Stavroguine, et, par suite, de Stépan Trophimovitch. Du moins, celui-ci avait déjà recueilli plusieurs observations désagréables, quoique précieuses, et son inquiétude était grande. Ne l'avait-on pas dénoncé au nouveau gouverneur comme un homme dangereux ? Il tenait de bonne source que certaines de nos dames étaient décidées à ne plus voir Barbara Pétrovna. Quant à la future gouvernante (qu'on n'attendait pas avant l'automne), on répétait, pour l'avoir entendu dire, qu'elle était fière, mais on ajoutait qu'en revanche elle appartenait à la véritable aristocratie, et non à la noblesse de pacotille « comme notre pauvre Barbara Pétrovna ». À en croire les bruits répandus partout, les deux dames s'étaient autrefois rencontrées dans le monde, et il y avait eu entre elles de tels froissements que madame Stavroguine ne pouvait plus entendre parler de madame Von Lembke sans éprouver une sensation maladive. L'air triomphant de Barbara Pétrovna et

l'indifférence méprisante avec laquelle elle apprit le revirement de l'opinion publique à son égard remontèrent le moral du craintif Stépan Trophimovitch. Subitement ragaillardi, il se mit à raconter sur le mode humoristique l'arrivée du nouveau gouverneur.

– Vous savez sans aucun doute, excellente amie, commença-t-il en traînant les mots avec une intonation coquette, – ce que c'est qu'un administrateur russe en général, et en particulier un administrateur russe nouvellement installé. Mais c'est bien au plus si vous avez pu apprendre pratiquement ce que c'est que l'ivresse administrative…

– L'ivresse administrative ? Je ne sais pas ce que cela veut dire.

– C'est… Vous savez, chez nous… En un mot, prenez la dernière nullité, préposez-la à la vente des billets dans une gare de chemin de fer, et aussitôt cette nullité, pour vous montrer son pouvoir, se croira en droit de trancher du Jupiter avec vous quand vous irez prendre un billet. « Sache que tu es sous ma coupe ! » a-t-elle l'air de dire. Eh bien, c'est un effet de l'ivresse administrative…

– Abrégez, si vous pouvez, Stépan Trophimovitch.

– M. Von Lembke est maintenant en tournée dans la province. En un mot, cet André Antonovitch, quoique Allemand, appartient, je le reconnais, à la religion orthodoxe ; je conviens encore que c'est un fort bel homme, de quarante ans…

– Où avez-vous pris que c'est un bel homme ? Il a des yeux de mouton.

– Parfaitement exact. Mais je me suis fait ici l'écho de nos dames…

– Dispensez-moi de ces détails, Stépan Trophimovitch, je vous en prie ! À propos, vous portez des cravates rouges, depuis quand ?

– C'est… c'est aujourd'hui seulement que je…

– Et faites-vous de l'exercice ? vous devez abattre vos six verstes tous les jours, est-ce que vous vous conformez à l'ordonnance du médecin ?

– Non… pas toujours.

– Je m'en doutais ! En Suisse déjà je l'avais pressenti ! cria d'une voix irritée Barbara Pétrovna, – à présent ce n'est pas six verstes que vous ferez, c'est dix verstes ! vous vous affaissez terriblement, terriblement ! Vous êtes, je ne dirai pas vieilli, mais décrépit… tantôt, quand je vous ai aperçu, cela m'a frappée, en dépit de votre cravate rouge… Quelle idée rouge ! Continuez votre récit, si vous avez réellement quelque chose à me dire au sujet de Von Lembke, et dépêchez-vous, je vous en prie ; je suis fatiguée.

– En un mot, je voulais seulement dire que c'est un de ces administrateurs qui débutent à quarante ans, après avoir végété dans l'obscurité jusqu'à cet âge, un de ces hommes sortis tout à coup du néant, grâce à un mariage ou à quelque autre moyen non moins désespéré… Il est maintenant parti… je veux dire qu'on s'est empressé de me dépeindre à lui comme un corrupteur de la jeunesse, un prédicateur de l'athéisme… Aussitôt il est allé aux informations…

– Mais est-ce vrai ?

– J'ai même pris mes mesures. Quand on lui a « rapporté » que vous « gouverniez la province », vous savez, – il s'est permis de répondre qu' « il n'y aurait plus rien de semblable ».

– Il a dit cela ?

– Oui, et avec cette morgue… Sa femme, Julie Mikhaïlovna, nous la verrons ici à la fin d'août, elle arrivera directement de Pétersbourg.

– De l'étranger. Nous nous y sommes rencontrés.

– Vraiment ?

– À Paris et en Suisse. C'est une parente des Drozdoff.

– Une parente ? Quelle singulière coïncidence ! On la dit ambitieuse, et… elle a, paraît-il, des relations influentes ?

– Allons donc ! Des relations de rien du tout ! N'ayant pas un kopek, elle est restée fille jusqu'à quarante ans. Maintenant qu'elle a agrippé son Von Lembke, elle ne pense plus qu'à le pousser. Ce sont deux intrigants.

– Et elle a, dit-on, deux ans de plus que lui ?

– Cinq ans. À Moscou, sa mère balayait mon seuil avec la traîne de sa robe ; elle mendiait des invitations à mes bals, du temps de Vsévolod Nikolaïévitch. Quant à Julie Mikhaïlovna, elle passait toute la nuit seule, assise dans un coin, avec sa mouche en turquoise sur le front ; personne ne la faisait danser, si bien que vers trois heures, par pitié, je lui envoyais un cavalier. Elle avait alors vingt-cinq ans, et l'on continuait à la mener dans le monde vêtue d'une robe courte, comme une petite fille. Il devenait indécent de recevoir chez soi ces gens-là.

– Il me semble que je vois cette mouche.

– Je vous le dis, en arrivant je suis tombée au milieu d'une intrigue. Vous avez lu la lettre de Prascovie Ivanovna, que pouvait-il y avoir de plus clair ? Eh bien, qu'est-ce que je trouve ? Cette même imbécile de Prascovie, – elle n'a jamais été qu'une imbécile, – me regarde avec ébahissement : elle a l'air de me demander pourquoi je suis venue. Vous pouvez vous figurer combien j'ai été surprise. Je promène mes yeux autour de moi : je vois cette Lembke qui ourdit ses trames et, à côté d'elle, ce cousin, un neveu du vieux Drozdoff, – tout s'explique ! Naturellement, en un clin d'œil j'ai rétabli la situation, et Prascovie fait de nouveau cause commune avec moi, mais une intrigue, une intrigue !

– Que vous avez pourtant déjouée. Oh ! vous êtes un Bismarck !

– Sans être un Bismarck, je suis cependant capable de discerner la fausseté et la bêtise où je les rencontre. Lembke, c'est la fausseté, et Prascovie la bêtise. J'ai rarement rencontré une femme plus affaiblie, sans compter qu'elle a les jambes enflées et qu'avec cela elle est bonne. Que peut-il y avoir de plus bête que la bêtise d'une bonne personne ?

– Celle d'un méchant, ma chère amie : un sot méchant est encore plus bête, observa noblement Stépan Trophimovitch.

– Vous avez peut-être raison. Vous souvenez-vous de Lisa ?

– Charmante enfant !

– Maintenant ce n'est plus une enfant, mais une femme, et une femme de caractère. Une nature noble et ardente. Ce que j'aime en elle, c'est qu'elle ne se laisse pas dominer par sa mère,

cette créature imbécile. Il a failli y avoir une histoire à propos du cousin.

– Bah ! mais, au fait, entre lui et Élisabeth Nikolaïevna la parenté n'existe pas… Est-ce qu'il a des vues ?

– Voyez-vous, c'est un jeune officier qui parle fort peu, qui est même modeste. Je tiens à être toujours juste. Il me semble que, personnellement, il est opposé à cette intrigue et qu'il ne désire rien ; je ne vois dans cette machination que l'œuvre de la Lembke. Il avait beaucoup de considération pour Nicolas. Vous comprenez, toute l'affaire dépend de Lisa, mais je l'ai laissée dans les meilleurs termes avec Nicolas, et lui-même m'a formellement promis sa visite en novembre. Il n'y a donc en cause ici que la rouerie de la Lembke et l'aveuglement de Prascovie. Cette dernière m'a dit que tous mes soupçons n'étaient que de la fantaisie ; je lui ai répondu en la traitant d'imbécile. Je suis prête à l'affirmer au jugement dernier. Et si Nicolas ne m'avait priée d'attendre encore, je ne serais pas partie sans avoir démasqué cette créature artificieuse. Elle cherchait à s'insinuer, par l'entremise de Nicolas, dans les bonnes grâces du comte K…, elle voulait brouiller le fils avec la mère. Mais Lisa est de notre côté, et je me suis entendue avec Prascovie. Vous savez, Karmazinoff est mon parent ?

– Comment ! il est parent de madame Von Lembke ?

– Oui. Parent éloigné.

– Karmazinoff, le romancier ?

– Eh ! oui, l'écrivain, qu'est-ce qui vous étonne ? Sans doute il se prend pour un grand homme. C'est un être bouffi de vanité ! Elle arrivera avec lui, actuellement ils sont ensemble à l'étranger. Elle a l'intention de fonder quelque chose dans notre ville, d'organiser des réunions littéraires. Il viendra passer un

mois chez nous, il veut vendre le dernier bien qu'il possède ici. J'ai failli le rencontrer en Suisse, et je n'y tenais guère. Du reste, j'espère qu'il daignera me reconnaître. Dans le temps il m'écrivait et venait chez moi. Je voudrais vous voir soigner un peu plus votre mise, Stépan Trophimovitch ; de jour en jour vous la négligez davantage… Oh ! quel chagrin vous me faites ! Qu'est-ce que vous lisez maintenant ?

– Je… Je…

– Je comprends. Toujours les amis, toujours la boisson, le club, les cartes et la réputation d'athée. Cette réputation ne me plaît pas, Stépan Trophimovitch. Je n'aime pas qu'on vous appelle athée, surtout à présent. Je ne l'aimais pas non plus autrefois, parce que tout cela n'est que du pur bavardage. Il faut bien le dire à la fin.

– Mais, ma chère…

– Écoutez, Stépan Trophimovitch, en matière scientifique, sans doute, je ne suis vis-à-vis de vous qu'une ignorante, mais j'ai beaucoup pensé à vous pendant que je faisais route vers la Russie. Je suis arrivée à une conviction.

– Laquelle ?

– C'est que nous ne sommes pas, à nous deux, plus intelligents que tout le reste du monde, et qu'il y a plus intelligent que nous…

– Votre observation est très juste. Il y a plus intelligent que nous, par conséquent on peut avoir plus raison que nous, par conséquent nous pouvons nous tromper, n'est-ce pas ? Mais, ma bonne amie, mettons que je me trompe, après tout ma liberté de conscience est un droit humain, éternel, supérieur ! J'ai le droit de ne pas être un fanatique et un bigot, si je le veux, et à cause

de cela naturellement je serai haï de divers messieurs jusqu'à la consommation des siècles. Et puis, comme on trouve toujours plus de moines que de raisons, et que je suis tout à fait de cet avis…

– Comment ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

– J'ai dit : on trouve toujours plus de moines que de raisons, et comme je suis tout à fait de cet…

– Cela n'est certainement pas de vous ; vous avez dû prendre ce mot-là quelque part.

– C'est Pascal qui l'a dit.

– Je me doutai bien que ce n'était pas vous ! Pourquoi vous-même ne parlez-vous jamais ainsi ? Pourquoi, au lieu de vous exprimer avec cette spirituelle précision, êtes-vous toujours si filandreux ? Cela est bien mieux dit que toutes vos paroles de tantôt sur l'ivresse administrative…

– Ma foi, chère, pourquoi ?… D'abord, apparemment, parce que je ne suis pas Pascal, et puis… en second lieu, nous autres Russes, nous ne savons rien dire dans notre langue… Du moins, jusqu'à présent on n'a encore rien dit…

– Hum ! ce n'est peut-être pas vrai. Du moins, vous devriez prendre note de tels mots et les retenir pour les glisser, au besoin, dans la conversation… Ah ! Stépan Trophimovitch, je voulais vous parler sérieusement !

– Chère, chère amie !

– Maintenant que tous ces Lembke, tous ces Karmazinoff… Oh ! mon Dieu, comme vous vous galvaudez ! Oh ! que vous me désolez !… Je désirerais que ces gens-là ressentent de l'estime

pour vous, parce qu'ils ne valent pas votre petit doigt, et comment vous tenez-vous ? Que verront-ils ? Que leur montrerai-je ? Au lieu d'être par la noblesse de votre attitude une leçon vivante, un exemple, vous vous entourez d'un tas de fripouilles, vous avez contracté des habitudes pas possibles, vous vous abrutissez, les cartes et le vin sont devenus indispensable à votre existence, vous ne lisez que Paul de Kock et vous n'écrivez rien, tandis que là-bas ils écrivent tous ; tout votre temps se dépense en bavardage. Peut-on, est-il permis de se lier avec une canaille comme votre inséparable Lipoutine ?

– Pourquoi donc l'appelez-vous *mon inséparable ?* protesta timidement Stépan Trophimovitch.

– Où est-il maintenant ? demanda d'un ton sec Barbara Pétrovna.

– Il… il vous respecte infiniment, et il est allé à S… pour recueillir l'héritage de sa mère.

– Il ne fait, paraît-il, que toucher de l'argent. Et Chatoff ? Toujours le même ?

– Irascible, mais bon.

– Je ne puis souffrir votre Chatoff ; il est méchant, et a une trop haute opinion de lui-même.

– Comment se porte Daria Pavlovna ?

– C'est de Dacha que vous parlez ? Quelle idée vous prend ? répondit Barbara Pétrovna en fixant sur lui un regard curieux. – Elle va bien, je l'ai laissée chez les Drozdoff… En Suisse, j'ai entendu parler de votre fils, on n'en dit pas de bien, au contraire.

– Oh ! c'est une histoire bien bête ! Je vous attendais, ma bonne amie, pour vous raconter…

– Assez, Stépan Trophimovitch, laissez-moi la paix, je n'en puis plus. Nous avons le temps de causer, surtout de pareilles choses. Vous commencez à envoyer des jets de salive quand vous riez, c'est un signe de sénilité ! Et quel rire étrange vous avez maintenant !… Mon Dieu, que de mauvaises habitudes vous avez prises ! Allons, assez, assez, je tombe de fatigue ! On peut bien avoir enfin pitié d'une créature humaine !

Stépan Trophimovitch « eut pitié de la créature humaine », mais il se retira tout chagrin.

V

Dans les derniers jours d'août, les dames Drozdoff revinrent enfin, elles aussi. Leur arrivée, qui précéda de peu celle de notre nouvelle gouvernante, fit en général sensation dans la société. Mais je parlerai de cela plus tard ; je me bornerai à dire, pour le moment, que Prascovie Ivanovna, attendue avec tant d'impatience par Barbara Pétrovna, lui apporta une nouvelle des plus étranges : Nicolas avait quitté les dames Drozdoff dès le mois de juillet ; ensuite, ayant rencontré le comte K… sur les bords du Rhin, il était parti pour Pétersbourg avec ce personnage et sa famille. (*N. B*. Le comte avait trois filles à marier.)

– Je n'ai rien pu tirer d'Élisabeth, trop fière et trop entêtée pour répondre à mes questions, acheva Prascovie Ivanovna, – mais j'ai vu de mes yeux qu'il y avait quelque chose entre elle et Nicolas Vsévolodovitch. Je ne connais pas les causes de la brouille ; vous pouvez, je crois, ma chère Barbara Pétrovna, les demander à votre Daria Pavlovna. Selon moi, elle n'y est pas

étrangère. Je suis positivement enchantée de vous ramener enfin votre favorite et de la remettre entre vos mains, c'est un fardeau de moins sur mes épaules.

Ces mots venimeux furent prononcés d'un ton plein d'amertume. On voyait que la « femme affaiblie » les avait préparés à l'avance et qu'elle en attendait un grand effet. Mais, avec Barbara Pétrovna, les allusions voilées et les réticences énigmatiques manquaient leur but. Elle somma carrément son interlocutrice de mettre les points sur les *i*. Prascovie Ivanovna changea aussitôt de langage : aux paroles fielleuses succédèrent les larmes et les épanchements du cœur. Comme Stépan Trophimovitch, cette dame irascible, mais sentimentale, avait toujours besoin d'une amitié sincère, et ce qu'elle reprochait surtout à sa fille Élisabeth Nikolaïevna, c'était de ne pas être pour elle une amie.

Mais de toutes ses explications et de tous ses épanchements il ne ressortait avec netteté qu'un seul point : Lisa et Nicolas s'étaient brouillés ; du reste, Prascovie Ivanovna ne se rendait évidemment aucun compte précis de ce qui avait amené cette brouille. Quant aux accusations portées contre Daria Pavlovna, non seulement elle ne les maintint pas, mais elle pria instamment Barbara Pétrovna de n'attacher aucune importance à ses paroles de tantôt, parce qu'elle les avait prononcées « dans un moment de colère ». Bref, tout prenait un aspect fort obscur et même louche. Au dire de la générale Drozdoff, la rupture était due à l'esprit obstiné et moqueur de Lisa ; quoique fort amoureux, Nicolas Vsévolodovitch s'était senti blessé dans son amour-propre par les railleries de la jeune fille, et il lui avait riposté sur le même ton.

– Peu après, ajouta Prascovie Ivanovna, nous avons fait la connaissance d'un jeune homme qui doit être le neveu de votre « professeur », du moins, il porte le même nom…

– C’est son fils et non pas son neveu, rectifia Barbara Pétrovna.

Prascovie Ivanovna ne pouvait jamais retenir le nom de Stépan Trophimovitch, et, en parlant de lui, l’appelait toujours « le professeur ».

– Eh bien, va pour son fils ; moi, cela m’est égal. C’est un jeune homme comme les autres, très vif et très dégourdi, mais voilà tout. Ici, Lisa elle-même agit mal : elle se mit en frais d’amabilité pour le jeune homme afin d’éveiller la jalousie chez Nicolas Vsévolodovitch. Je ne la blâme pas trop d’avoir eu recours à un procédé que les jeunes filles ont coutume d’employer et qui est même assez gentil. Seulement, loin de devenir jaloux, Nicolas Vsévolodovitch se lia d’amitié avec son rival ; on aurait dit qu’il ne remarquait rien ou que tout cela lui était indifférent. Lisa en fut irritée. Le jeune homme partit brusquement, comme si une affaire urgente l’eût obligé de nous quitter sans retard. Dès que la moindre occasion s’en présentait, Lisa cherchait noise à Nicolas Vsévolodovitch. Elle s’aperçut que celui-ci causait quelquefois avec Dacha, ce qui la rendit furieuse. Pour moi, matouchka, je ne vivais plus. Les médecins m’ont défendu les émotions violentes, et ce lac si vanté avait fini par m’exaspérer : je n’y avais gagné qu’un mal de dents et un rhumatisme. J’ai lu, imprimé quelque part, que le lac de Genève fait du tort aux dents : c’est une propriété qu’il a. Sur ces entrefaites, Nicolas Vsévolodovitch reçut une lettre de la comtesse, et, le même jour, prit congé de nous. Ma fille et lui se séparèrent en amis. Pendant qu’elle le conduisait à la gare, Lisa fut fort gaie, fort insouciante, et rit beaucoup, seulement, c’était une gaieté d’emprunt. Lorsqu’il fut parti, elle devint très soucieuse, mais ne prononça plus un seul mot à son sujet. Je vous conseillerais même pour le moment, chère Barbara Pétrovna, de ne pas entreprendre Lisa sur ce chapitre, vous ne feriez que nuire à l’affaire. Si vous vous taisez, c’est elle qui vous parlera la première, et alors vous en saurez davantage. À mon avis, l’accord se rétablira entre eux, si

toutefois Nicolas Vsévolodovitch ne tarde pas à arriver comme il l'a promis.

– Je vais lui écrire tout de suite. Si les choses se sont passées ainsi, cette brouille ne signifie rien ! D'ailleurs, pour ce qui est de Daria, je la connais trop bien ; cela n'a pas d'importance.

– J'ai eu tort, je le confirme, de vous parler de Dachenka comme je l'ai fait. Elle n'a eu avec Nicolas Vsévolodovitch que des conversations banales à haute voix. Mais alors tout cela m'avait tellement énervée… Lisa elle-même n'a pas tardé à lui rendre ses bonnes grâces…

Barbara Pétrovna écrivit le même jour à Nicolas et le supplia d'avancer son retour, ne fût-ce que d'un mois. Cependant cette affaire continuait à l'intriguer. Elle passa toute la soirée et toute la nuit à réfléchir. L'opinion de Prascovie Ivanovna lui semblait pécher par un excès de naïveté et de sentimentalisme. « Prascovie a toujours eu l'esprit romanesque », se disait-elle, « en pension elle était déjà comme cela. Nicolas n'est pas homme à battre en retraite devant les plaisanteries d'une fillette. La brouille, si réellement brouille il y a, doit avoir une autre cause. Cet officier pourtant est ici, elles l'ont amené avec elles, et il loge dans leur maison, comme un parent. Et puis, en ce qui concerne Daria, Prascovie s'est rétractée trop vite : elle a certainement gardé par devers soi quelque chose qu'elle n'a pas voulu dire… »

Le lendemain matin, Barbara Pétrovna avait arrêté un projet destiné à trancher l'une au moins des questions qui la préoccupaient. Ce projet brillait surtout par l'imprévu. Au moment où elle l'élaborait, qu'y avait-il dans son cœur ? il serait difficile de le dire, et je ne me charge pas d'accorder les contradictions nombreuses dont il fourmillait. En ma qualité de chroniqueur, je me borne à relater les faits exactement comme ils se sont produits, ce n'est pas ma faute s'ils paraissent invraisemblables.

Je dois pourtant déclarer que le matin, il ne restait à la générale aucun soupçon concernant Dacha ; à la vérité, elle n'en avait jamais conçu, ayant toute confiance dans sa protégée. Elle ne pouvait même admettre que son Nicolas eût été entraîné par sa Daria. Quand toutes deux se mirent à table pour prendre le thé, Barbara Pétrovna fixa sur la jeune fille un regard attentif et prolongé, après quoi, pour la vingtième fois peut-être depuis la veille, elle se répéta avec assurance :

– C'est absurde !

La générale remarqua seulement que Dacha avait l'air fatiguée et qu'elle était plus tranquille et plus apathique encore qu'à l'ordinaire. Après le thé, suivant leur habitude invariable, les deux femmes s'occupèrent d'un ouvrage de main. Barbara Pétrovna exigea un compte rendu détaillé des impressions que Dacha avait rapportées de son voyage à l'étranger ; elle la questionna sur la nature, les villes, les populations, les mœurs, les arts, l'industrie, etc., laissant absolument de côté les Drozdoff et l'existence que Dacha avait menée chez eux. Assise près de sa bienfaitrice, devant une table à ouvrage, la jeune fille parla pendant une demi-heure d'une voix coulante, monotone et un peu faible.

– Daria, interrompit tout à coup Barbara Pétrovna, – tu n'as rien de particulier à me communiquer ?

Daria réfléchit durant une seconde.

– Non, rien, répondit-elle en levant ses yeux limpides sur Barbara Pétrovna.

– Tu n'as rien sur le cœur, sur la conscience ?

– Rien.

Ce mot fut prononcé d'un ton bas, mais avec une sorte de fermeté morne.

– J'en étais sûre ! Sache, Daria, que je ne douterai jamais de toi. À présent, assieds-toi et écoute. Mets-toi sur cette chaise, assieds-toi en face de moi, je veux te voir tout entière. Là, c'est bien. Écoute, – veux-tu te marier ?

Un long regard interrogateur, point trop étonné, du reste, fut la réponse de Dacha.

– Attends, tais-toi. D'abord, il y a une différence d'âge, une différence très grande ; mais, mieux que personne, tu sais combien cela est insignifiant. Tu es raisonnable, et il ne doit pas y avoir d'erreur dans ta vie. D'ailleurs, c'est encore un bel homme. En un mot, c'est Stépan Trophimovitch que tu as toujours estimé. Eh bien ?

Cette fois la physionomie de Dacha exprima plus que de la surprise, une vive rougeur colora son visage.

– Attends, tais-toi, ne te presse pas ! Sans doute, je ne t'oublierai pas dans mon testament, mais si je meurs, que deviendras-tu, même avec de l'argent ? On te trompera, on te volera ton argent, et tu seras perdue. Mariée à Stépan Trophimovitch, tu seras la femme d'un homme connu. Maintenant, envisage l'autre face de la question : si je viens à mourir, même en lui laissant de quoi vivre, – que deviendra-t-il ? C'est sur toi que je compte. Attends, je n'ai pas fini ; il est frivole, veule, dur, égoïste, il a des habitudes basses, mais apprécie-le tout de même, d'abord parce qu'il y a beaucoup pire que lui. Voyons, t'imagines-tu que je voudrais te donner à un vaurien ? Ensuite et surtout tu l'apprécieras parce que c'est mon désir, fit-elle avec une irritation subite, – entends-tu ? Pourquoi t'obstines-tu à ne pas répondre ?

Dacha se taisait toujours et écoutait.

– Attends encore, je n'ai pas tout dit. C'est une femmelette, – mais cela n'en vaut que mieux pour toi. Une pitoyable femmelette, à vrai dire ; ce ne serait pas la peine de l'aimer pour lui-même, mais il mérite d'être aimé parce qu'il a besoin de protection, aime-le pour ce motif. Tu me comprends ? Comprends-tu ?

Dacha fit de la tête un signe affirmatif.

J'en étais sûre, je n'attendais pas moins de toi. Il t'aimera parce qu'il le doit, il le doit ; il est tenu de t'adorer ! vociféra avec une véhémence particulière Barbara Pétrovna, – du reste, même en écartant cette considération, il s'amourachera de toi, je le sais. Et puis, moi-même je serai là. Ne t'inquiète pas, je serai toujours là. Il se plaindra de toi, il te calomniera, il racontera au premier venu tes prétendus torts envers lui, il geindra continuellement ; habitant la même maison que toi, il t'écrira des lettres, parfois deux dans la même journée, mais il ne pourra se passer de toi, et c'est l'essentiel. Fais-toi obéir ; si tu ne sais pas lui imposer ta volonté, tu seras une imbécile. Il menacera de se pendre, ne fais pas attention à cela : dans sa bouche de telles menaces ne signifient rien. Mais, sans les prendre au sérieux, ne laisse pas cependant d'ouvrir l'œil. À un moment donné il pourrait se pendre en effet : de pareilles gens se suicident, non parce qu'ils sont forts, mais parce qu'ils sont faibles. Aussi ne le pousse jamais à bout, c'est la première règle dans un ménage. Rappelle-toi en outre que Stépan Trophimovitch est un poète. Écoute, Dacha : il n'y a pas de bonheur qui l'emporte sur le sacrifice de soi-même. Et puis tu me feras un grand plaisir, et c'est là l'important. Ne prends pas ce mot pour une naïveté que j'aurais laissé échapper par mégarde ; je comprends ce que je dis. Je suis égoïste, sois-le aussi. Je ne te force pas, tout dépend de toi, il sera fait comme tu l'auras décidé. Eh bien, parle !

– Cela m'est égal, Barbara Pétrovna, s'il faut absolument que je me marie, répondit Dacha d'un ton ferme.

– Absolument ? À quoi fais-tu allusion ? demanda la générale en attachant sur elle un regard sévère.

La jeune fille resta silencieuse.

– Quoique tu sois intelligente, tu viens de dire une sottise. Il est vrai, en effet, que je tiens absolument à te marier, mais ce n'est pas par nécessité, c'est seulement parce que cette idée m'est venue, et je ne veux te faire épouser que Stépan Trophimovitch. Si je n'avais pas ce parti en vue pour toi, je ne penserais pas à te marier tout de suite, quoique tu aies déjà vingt ans… Eh bien ?

– Je ferai ce qu'il vous plaira, Barbara Pétrovna.

– Alors tu consens ! Attends, tais-toi, où vas-tu donc ? je n'ai pas fini. Tu étais inscrite sur mon testament pour quinze mille roubles, tu les recevras dès maintenant, – après la cérémonie nuptiale. Là-dessus, tu lui donneras huit mille roubles, c'est-à-dire pas à lui, mais à moi. Il a une dette de huit mille roubles ; je la payerai, mais il faut qu'il sache que c'est avec ton argent. Il te restera sept mille roubles, ne lui en donne jamais un seul. Ne paye jamais ses dettes. Si tu le fais une fois, ce sera toujours à recommencer. Du reste, je serai là. Vous recevrez annuellement de moi douze cents roubles, et, en cas de besoins extraordinaires, quinze cents, indépendamment du logement et de la table qui seront aussi à ma charge ; je vous défrayerai sous ce rapport, comme je le défraye déjà. Vous n'aurez à payer que le service. Vous toucherez en une seule fois tout le montant de la pension annuelle que je vous fais. C'est à toi, entre tes mains que je remettrai l'argent. Mais aussi sois bonne ; donne-lui quelque chose de temps en temps et permets-lui de recevoir ses amis une fois par semaine ; s'ils viennent plus souvent, mets-les

à la porte. Mais je serai là. Si je viens à mourir, votre pension continuera à vous être servie jusqu'à son décès, tu entends, jusqu'à *son* décès seulement, parce que cette pension, ce n'est pas à toi que je la fais, mais à lui. Quant à toi, en dehors des sept mille roubles dont j'ai parlé tout à l'heure et que tu conserveras intégralement si tu n'es pas une bête, je te laisserai encore huit mille roubles par testament. Tu n'auras pas davantage de moi, il faut que tu le saches. Eh bien, tu consens ? Répondras-tu, à la fin ?

– J'ai déjà répondu, Barbara Pétrovna.

– N'oublie pas que tu es parfaitement libre : il sera fait comme tu l'as voulu.

– Permettez-moi seulement une question, Barbara Pétrovna : est-ce que Stépan Trophimovitch vous a déjà dit quelque chose ?

– Non, il n'a rien dit, il ne sait rien encore, mais… il va parler tout de suite.

Elle quitta vivement sa place et jeta sur ses épaules son châle noir. Une légère rougeur se montra de nouveau sur les joues de Dacha, qui suivit la générale d'un regard interrogateur. Barbara Pétrovna se retourna soudain vers elle, le visage enflammé de colère :

– Tu es une sotte ! Une sotte et une ingrate ! Qu'as-tu dans l'esprit ? Peux-tu supposer que je veuille te mettre dans une position fausse ? Mais il viendra lui-même demander ta main à genoux, il doit mourir de bonheur, voilà comment la chose se fera ! Voyons, tu sais bien que je ne t'exposerais pas à un affront ! Ou bien crois-tu qu'il t'épousera pour ces huit mille roubles, et que j'aie hâte maintenant d'aller te vendre ? Sotte, sotte, vous êtes toutes des sottes et des ingrates ! Donne-moi un parapluie !

Et elle courut à pied chez Stépan Trophimovitch, bravant l'humidité des trottoirs de brique et des passerelles de bois.

VI

C'était vrai qu'elle n'aurait pas exposé Daria à un affront en ce moment même, elle croyait lui rendre un signalé service. L'indignation la plus noble et la plus légitime s'était allumée dans son âme quand, en mettant son châle, elle avait surpris, attaché sur elle, le regard inquiet et défiant de sa protégée. Daria Pavlovna était bien, comme l'avait dit la générale Drozdoff, la favorite de Barbara Pétrovna qui l'avait prise en affection quand elle n'était encore qu'une enfant. Depuis longtemps, madame Stavroguine avait décidé, une fois pour toutes, que le caractère de Daria ne ressemblait pas à celui de son frère (Ivan Chatoff), qu'elle était douce, tranquille, capable d'une grande abnégation, pleine de dévouement, de modestie, de bon sens et surtout de reconnaissance. Jusqu'à présent, Dacha paraissait avoir complètement répondu à l'attente de sa bienfaitrice. « Il n'y aura pas d'erreurs dans cette vie », avait dit Barbara Pétrovna, lorsque la fillette n'était âgée que de douze ans, et, comme elle avait pour habitude de s'attacher passionnément à ses idées, elle résolut sur le champ de donner à Dacha l'éducation qu'elle aurait donnée à sa propre fille. Elle confia l'enfant aux soins d'une gouvernante anglaise, miss Kreegs ; cette personne resta dans la maison jusqu'à ce que son élève eût seize ans, puis on se priva brusquement de ses services. On fit venir des professeurs du gymnase, entre autres un Français authentique, ce dernier était chargé d'enseigner la langue française à Dacha, mais il se vit, lui aussi, brusquement congédié presque chassé. On engagea comme maîtresse de piano une dame noble, veuve et sans fortune. Toutefois le principal percepteur fut Stépan Trophimo-

vitch. À vrai dire, il avait le premier découvert Dacha ; cette enfant tranquille l'avait intéressé, et il s'était mis à lui donner des leçons, avant que Barbara Pétrovna s'occupât d'elle. Je le répète, il exerçait sur les babies une séduction étonnante. De huit à onze ans, Élisabeth Nikolaïevna Touchine étudia sous sa direction (bien entendu, il l'instruisait gratuitement, et, pour rien au monde, il n'aurait consenti à accepter de l'argent des Drozdoff). Mais lui-même s'était épris de la charmante enfant et lui racontait toutes sortes de poèmes sur l'origine de l'univers, la formation de la terre, l'histoire de l'humanité. Les leçons concernant les premiers peuples et l'homme primitif étaient plus attachantes que des contes arabes. Lisa se pâmait à ces récits, et, chez elle, imitait son professeur de la façon la plus comique. Stépan Trophimovitch le sut ; il la guetta, et un jour la surprit en flagrant délit de parodie. Lisa confuse se jeta dans ses bras en pleurant ; il pleura aussi – de tendresse. Mais bientôt Lisa quitta le pays, et Dacha resta seule. Quand celle-ci eut pour maîtres des professeurs du gymnase, Stépan Trophimovitch ne s'occupa plus de son éducation, et, peu à peu, cessa de faire attention à elle. Longtemps plus tard, un jour qu'il dînait chez Barbara Pétrovna, l'extérieur agréable de son ancienne élève le frappa tout à coup ; Dacha avait alors dix-sept ans. Il engagea la conversation avec elle, fut satisfait de ses réponses, et finit par proposer de lui faire un cours d'histoire de la littérature russe. Barbara Pétrovna le remercia de cette idée qu'elle trouvait fort louable. La jeune fille fut enchantée. La première leçon eut lieu en présence de la générale. Elle avait été préparée avec le plus grand soin, et le professeur réussit à intéresser vivement ses auditrices. Mais quand, ayant terminé, il annonça le sujet qu'il traiterait la fois prochaine, Barbara Pétrovna se leva brusquement et déclara qu'il n'y aurait plus de leçons. La mine de Stépan Trophimovitch s'allongea, toutefois il ne répondit rien. Dacha rougit. Ainsi prit fin le cours d'histoire de la littérature russe. Ce fut juste trois ans après que vint à l'esprit de Barbara Pétrovna l'étrange fantaisie matrimoniale dont il est question en ce moment.

Le pauvre Stépan Trophimovitch était seul dans son logis et ne se doutait de rien. En proie à la mélancolie, il regardait de temps à autre par la fenêtre, espérant voir arriver quelqu'une de ses connaissances. Mais il n'apercevait personne. Au dehors, il bruinait, le froid commençait à se faire sentir ; il fallait chauffer le poêle ; Stépan Trophimovitch soupira. Soudain une vision terrible s'offrit à ses yeux : par un temps pareil, à une heure aussi indue, Barbara Pétrovna venait chez lui ! Et à pied ! Dans sa stupeur, il oublia même de changer de costume et la reçut vêtu de la camisole rose ouatée qu'il portait habituellement.

– Ma bonne amie !... s'exclama-t-il d'une voix faible, en voyant entrer la générale.

– Vous êtes seul, j'en suis bien aise ; je ne puis pas souffrir vos amis ! Comme vous fumez toujours ! Seigneur, quelle atmosphère ! Vous n'avez pas encore fini de prendre votre thé, et il est plus de midi ! Vous trouvez votre bonheur dans le désordre, vous vous complaisez dans la saleté ! Qu'est-ce que c'est que ces papiers déchirés qui jonchent le parquet ? Nastasia, Nastasia ! Que fait votre Nastasia ? matouchka, ouvre les fenêtres, les vasistas, les portes, il faut aérer ici. Nous allons passer dans la salle ; je suis venue chez vous pour affaire. Donne au moins un coup de balai dans ta vie, matouchka !

– Il salit tant ! grommela la servante.

– Mais toi, balaye, balaye quinze fois par jour ! Votre salle est affreuse, ajouta Barbara Pétrovna quand ils furent entrés dans cette pièce. – Fermez mieux la porte, elle pourrait se mettre aux écoutes et nous entendre. Il faut absolument que vous changiez ce papier. Je vous ai envoyé un tapissier avec des échantillons, pourquoi n'avez-vous rien choisi ? Asseyez-vous et écoutez. Asseyez-vous donc enfin, je vous prie. Où allez-vous donc ? Où allez-vous donc ?

– Je suis à vous tout de suite ! cria de la chambre voisine Stépan Trophimovitch, – me revoici !

– Ah ! vous êtes allé faire toilette ! dit-elle en le considérant d'un air moqueur. (Il avait passé une redingote par-dessus sa camisole.) En effet, cette tenue est plus en situation… étant donné l'objet de notre entretien. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Elle lui exposa ses intentions, carrément, sans ambages, en femme sûre d'être obéie. Elle fit allusion aux huit mille roubles dont il avait un besoin urgent, et entra dans des explications détaillées au sujet de la dot. Tremblant, ouvrant de grands yeux, Stépan Trophimovitch écoutait tout, mais sans se faire une idée nette de ce qu'il entendait. Chaque fois qu'il voulait parler, la voix lui manquait. Il savait seulement que la volonté de Barbara Pétrovna s'accomplirait, qu'il aurait beau répliquer, refuser son consentement, il était à partir de ce moment un homme marié.

– Mais, ma bonne amie, pour la troisième fois et à mon âge… et avec une pareille enfant ! objecta-t-il enfin. – Mais c'est une enfant !

– Une enfant qui a vingt ans, grâce à Dieu ! Ne tournez pas ainsi vos prunelles, je vous prie, vous n'êtes pas un acteur de mélodrame. Vous êtes fort intelligent et fort instruit, mais vous ne comprenez rien à la vie, vous avez besoin qu'on s'occupe continuellement de vous. Si je meurs, que deviendrez-vous ? Elle sera pour vous une excellente niania ; c'est une jeune fille modeste, sensée, d'un caractère ferme ; d'ailleurs, moi-même je serai là, je ne vais pas mourir tout de suite. C'est une femme de foyer, un ange de douceur. J'étais encore en Suisse quand cette heureuse idée m'est venue. Comprenez-vous, quand je vous dis moi-même qu'elle est un ange de douceur ! s'écria la générale dans un brusque mouvement de colère. – Vous vivez dans la

saleté, elle fera régner la propreté chez vous, tout sera en ordre, on pourra se mirer dans vos meubles… Eh ! vous vous figurez peut-être qu'en vous offrant un trésor pareil, je dois encore vous supplier à mains jointes de l'accepter ! Mais c'est vous qui devriez tomber à mes genoux !… Oh ! homme vain et pusillanime !

– Mais… je suis déjà un vieillard.

– Vous avez cinquante-trois ans, la belle affaire ! Cinquante ans, ce n'est pas la fin, mais le milieu de la vie. Vous êtes un bel homme, et vous le savez vous-même. Vous savez aussi combien elle vous estime. Que je vienne à mourir, qu'adviendra-t-il d'elle ? Avec vous elle sera tranquille, et ce sera également une sécurité pour moi. Vous avez une signification, un nom, un cœur aimant ; vous toucherez une pension que je me ferai un devoir de vous servir. Peut-être sauverez-vous cette jeune fille ! En tout cas, vous serez pour elle un porte-respect. Vous la formerez à la vie, vous développerez son cœur, vous dirigerez ses pensées. Combien se perdent aujourd'hui par suite d'une mauvaise direction intellectuelle ! Votre ouvrage sera prêt pour ce temps-là, et, du même coup, vous vous rappellerez à l'attention publique.

– Justement, je me dispose à écrire mes *Récits de l'histoire d'Espagne,* murmura Stépan Trophimovitch sensible à l'adroite flatterie de Barbara Pétrovna.

– Eh bien, vous voyez, cela tombe à merveille.

– Mais… elle ? Vous lui avez parlé ?

– Ne vous inquiétez pas d'elle ; vous n'avez pas à vous enquérir de cela. Sans doute, vous devez vous-même demander sa main, la supplier de vous faire cet honneur, vous comprenez ? Mais soyez tranquille, je serai là. D'ailleurs, vous l'aimez…

Le vertige commençait à saisir Stépan Trophimovitch ; les murs tournaient autour de lui. Il ne pouvait s'arracher à l'obsession d'une idée terrible.

– Excellente amie, fit-il tout à coup d'une voix tremblante, – je… je ne me serais jamais imaginé que vous vous décideriez à me marier… à une autre… femme !

– Vous n'êtes pas une demoiselle, Stépan Trophimovitch ; on ne marie que les demoiselles, vous vous marierez vous-même, répliqua d'un ton sarcastique Barbara Pétrovna.

– Oui, j'ai pris un mot pour un autre. Mais… c'est égal, dit-il en la regardant d'un air égaré.

– Je vois que c'est égal, répondit-elle avec mépris. – Seigneur ! il s'évanouit ! Nastasia, Nastasia ! De l'eau !

Mais l'eau ne fut pas nécessaire. Il ne tarda pas à revenir à lui. Barbara Pétrovna prit son parapluie.

– Je vois qu'il n'y a pas moyen de causer avec vous maintenant…

– Oui, oui, je suis incapable…

– Mais vous réfléchirez d'ici à demain. Restez chez vous, s'il arrive quelque chose, faites-le moi savoir, fût-ce de nuit. Ne m'écrivez pas, je ne lirais pas vos lettres. Demain, à cette heure-ci, je viendrai moi-même, seule, chercher votre réponse définitive, et j'espère qu'elle sera satisfaisante. Faites en sorte qu'il n'y ait personne, et que votre logement soit propre. Cela, à quoi ça ressemble-t-il ? Nastasia ! Nastasia !

Naturellement, le lendemain il consentit. D'ailleurs, il ne pouvait pas faire autrement. Il y avait ici une circonstance particulière…

VII

Ce qu'on appelait chez nous le bien de Stépan Trophimovitch (un domaine de cinquante âmes attenant à Skvorechniki) n'était pas à lui mais avait appartenu à sa première femme, et, comme tel, se trouvait être maintenant la propriété de leur fils, Pierre Stépanovitch Verkhovensky. Stépan Trophimovitch n'en avait que l'administration, d'abord comme tuteur de son fils, puis comme fondé de pouvoirs de celui-ci, qui, devenu majeur, avait donné procuration à son père pour gérer sa fortune. L'arrangement était fort avantageux pour le jeune homme : chaque année il recevait de son père mille roubles comme revenu d'un bien qui, depuis l'abolition du servage, en rapportait à peine cinq cents. Dieu sait comment avaient été établies de pareilles conventions. Du reste, ces mille roubles, c'est Barbara Pétrovna qui les envoyait, sans que Stépan Trophimovitch y fût pour un kopek. Bien plus, non content de garder dans sa poche tout le revenu de la propriété, il finit par la dévaster en l'affermant à un industriel et en vendant, à diverses reprises, à l'insu de Barbara Pétrovna, le droit de faire des coupes dans un bois qui constituait la principale valeur du domaine. Il retira ainsi quatre mille roubles de futaies qui en valaient au moins huit mille. Mais force lui était de battre monnaie d'une façon quelconque, lorsque la fortune l'avait trop maltraité au club et qu'il n'osait recourir à la bourse de la générale. Celle-ci grinça des dents quand enfin elle apprit tout. Or, maintenant, Pierre Stépanovitch annonçait qu'il allait venir vendre lui-même ses propriétés et chargeait son père de s'occuper sans retard de cette vente. Comme bien on pense, le noble et désintéressé Sté-

pan Trophimovitch se sentait des torts envers « ce cher enfant » (leur dernière rencontre remontait à neuf ans : il s'étaient vus à Pétersbourg au moment où le jeune homme venait d'entrer à l'Université). Primitivement, le domaine avait pu valoir treize ou quatorze mille roubles, à présent on devait s'estimer heureux s'il trouvait acquéreur pour cinq mille. Sans doute Stépan Trophimovitch, muni qu'il était d'une procuration en bonne forme, avait parfaitement le droit de vendre le bois ; d'autre part, il pouvait alléguer à sa décharge cet impossible revenu de mille roubles que, depuis tant d'années, il envoyait à son fils. Mais Stépan Trophimovitch était un homme doué de sentiments nobles et généreux. Dans sa tête germa une idée grande : quand Pétroucha arriverait, déposer soudain sur la table le prix maximum du domaine, c'est-à-dire quinze mille roubles, sans faire la moindre allusion aux sommes expédiées jusqu'alors, puis, les larmes aux yeux, serrer fortement ce « cher fils » contre sa poitrine et terminer ainsi tous les comptes. Avec beaucoup de précaution il déroula ce petit tableau devant Barbara Pétrovna ; il lui fit entendre que cela donnerait même comme un cachet particulier de noblesse à leur amicale liaison… à leur « idée ». Cela montrerait combien l'ancienne génération l'emportait en grandeur d'âme et en désintéressement sur la mesquine jeunesse contemporaine. Il invoqua encore plusieurs autres considérations ; Barbara Pétrovna l'écouta en silence ; finalement elle lui déclara d'un ton sec qu'elle consentait à acheter le domaine, et qu'elle le payerait au prix le plus élevé, c'est-à-dire six ou sept mille roubles (on aurait même pu l'avoir pour cinq), mais elle ne dit pas un mot au sujet des huit mille roubles qu'il aurait fallu pour indemniser Pétroucha de la destruction du bois.

Cet entretien qui eut lieu un mois avant la demande en mariage laissa Stépan Trophimovitch soucieux. Naguère on pouvait encore espérer que son fils ne se montrerait jamais dans nos parages. En m'exprimant ainsi, je me place au point de vue d'un étranger, car, comme père, Stépan Trophimovitch aurait repoussé avec indignation l'idée même d'un pareil espoir. Quoi

qu'il en soit, précédemment des bruits étranges s'étaient répandus chez nous en ce qui concernait Pétroucha. Il avait terminé ses études depuis six ans et, au sortir de l'Université, avait mené une existence désœuvrée sur le pavé de Pétersbourg. Tout à coup nous apprîmes qu'il avait pris part à la rédaction d'un placard séditieux, puis qu'il avait quitté la Russie, qu'il se trouvait en Suisse, à Genève : on avait donc lieu de le croire en fuite.

Cela m'étonne, nous disait alors Stépan Trophimovitch fort contrarié de cette nouvelle, – Pétroucha, c'est une si pauvre tête ; il est bon, noble, très sensible, et, à Pétersbourg, j'étais fier de lui en le comparant à la jeunesse moderne, mais c'est un pauvre sire tout de même… Et, vous savez, cela provient toujours de ce défaut de maturité, de ce sentimentalisme ! Ce qui les fascine, ce n'est pas le réalisme, mais le côté idéaliste, mystique, pour ainsi dire, du socialisme… Et pour moi, pour moi quelle affaire ! J'ai ici tant d'ennemis, *là-bas* j'en ai encore plus, ils attribueront à l'influence du père… Mon Dieu ! Pétroucha un agitateur ! Dans quel temps nous vivons !

Du reste, Pétroucha ne tarda pas à envoyer de Suisse son adresse exacte, afin de continuer à recevoir ses fonds : donc il n'était pas tout à fait un réfugié. Et voici que, maintenant, après un séjour de quatre ans à l'étranger, il reparaissait dans sa patrie, et annonçait sa prochaine arrivée chez nous : donc, il n'était inculpé de rien. Bien plus, il semblait même que quelqu'un s'intéressât à lui et le protégeât. Sa lettre venait du sud de la Russie, où il se trouvait alors chargé d'une mission qui, pour n'avoir rien d'officiel, ne laissait pas d'être importante. Tout cela était très bien, mais où prendre les sept à huit mille roubles destinés à parfaire le prix maximum du domaine ? Et s'il surgissait des contestations, si, au lieu d'un touchant tableau de famille, c'était un procès qu'on allait avoir ? Quelque chose disait à Stépan Trophimovitch que le sensible Pétroucha défendrait ses intérêts mordicus. « J'ai remarqué », me faisait-il observer un jour, « que tous ces socialistes fanatiques, tous ces communistes

enragés sont en même temps les individus les plus avares, les propriétaires les plus durs à la détente ; on peut même affirmer que plus un homme est socialiste, plus il tient à ce qu'il a. D'où cela vient-il ? Serait-ce encore une conséquence du sentimentalisme ? » J'ignore si cette observation est juste ; tout ce que je puis dire, c'est que Pétroucha avait eu quelque connaissance de la vente du bois, etc., et que Stépan Trophimovitch le savait. Il m'arriva aussi de lire des lettres de Pétroucha à son père : il écrivait fort rarement, une fois par an tout au plus. Dernièrement, néanmoins, ayant à annoncer sa prochaine arrivée, il avait envoyé deux missives presque coup sur coup. Courtes et sèches, toutes les lettres du jeune homme traitaient exclusivement d'affaires, et comme, à Pétersbourg, le père et le fils avaient adopté entre eux le tutoiement à la mode, la correspondance de Pétroucha rappelait à s'y méprendre les instructions que les propriétaires du temps passé adressaient de la capitale aux serfs chargés d'administrer leurs biens. Et maintenant, la somme indispensable pour sauver la situation, voici que Barbara Pétrovna l'offrait avec la main de Dacha, donnant clairement à entendre qu'on n'obtiendrait jamais l'une si l'on n'acceptait pas l'autre. Naturellement, Stépan Trophimovitch s'exécuta.

Dès que la générale l'eût quitté, il m'envoya chercher et consigna tous les autres à sa porte pour toute la journée. Comme on le devine, il pleura un peu, dit beaucoup de belles choses, divagua aussi passablement, fit par hasard un calembour et en fut enchanté, puis eut une légère cholérine, – bref, tout se passa dans l'ordre accoutumé. Après quoi, il détacha du mur le portrait de son Allemande décédée depuis vingt ans, et l'interpella d'un ton plaintif : « Me pardonnes-tu ? » En général, il ne semblait pas dans son assiette. Pour noyer son chagrin, il se mit à boire avec moi. Du reste, il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil paisible. Le lendemain matin, il s'habilla avec soin, noua artistement sa cravate blanche, et alla à plusieurs reprises se regarder dans la glace. Il parfuma même son mouchoir, mais il se hâta de le fourrer sous un coussin et d'en pren-

dre un autre, aussitôt qu'il eût aperçu par la fenêtre Barbara Pétrovna.

– C'est très bien ! dit-elle en apprenant qu'il consentait. – D'abord, vous avez pris là une noble résolution, et ensuite vous avez prêté l'oreille à la voix de la raison que vous écoutez si rarement dans vos affaires privées. Du reste, rien ne presse, ajouta-t-elle après avoir remarqué le superbe nœud de cravate de Stépan Trophimovitch, – pour le moment, taisez-vous, je me tairai aussi. C'est bientôt l'anniversaire de votre naissance, j'irai chez vous avec elle. Vous donnerez une soirée, mais, je vous prie, point de liqueurs, ni de victuailles, rien que du thé. Du reste, j'organiserai tout moi-même. Vous inviterez vos amis, – nous ferons ensemble un choix parmi eux. La veille vous confèrerez avec elle, si c'est nécessaire. Votre soirée ne sera pas précisément une soirée de fiançailles, nous nous bornerons à annoncer le mariage, sans aucune solennité. Et quinze jours après, la noce sera célébrée avec le moins de fracas possible. Vous pourriez même, à l'issue de la cérémonie nuptiale, partir tous deux en voyage, aller à Moscou, par exemple. Je vous accompagnerai peut-être… Mais l'essentiel, c'est que, d'ici là, vous vous taisiez.

Ce langage étonna Stépan Trophimovitch. Il balbutia que cela n'était pas possible, qu'il fallait bien au préalable s'entretenir avec sa future, mais Barbara Pétrovna lui répliqua avec irritation :

– Pourquoi cela ? D'abord, il se peut encore que la chose ne se fasse pas.

– Comment, il se peut qu'elle ne se fasse pas ? murmura le futur complètement abasourdi.

– Oui, il faut encore que je voie… Mais, du reste, tout aura lieu comme je l'ai dit, ne vous inquiétez pas, je la préparerai moi-même. Votre intervention est absolument inutile. Tout le

nécessaire sera dit et fait, vous n'avez aucun besoin de vous mêler de cela. À quoi bon ? Quel serait votre rôle ? Ne venez pas, n'écrivez pas non plus. Et pas un mot à personne, je vous prie. Je me tairai aussi.

Elle refusa décidément de s'expliquer, et se retira en proie à une agitation visible. Elle avait été frappée, semblait-il, de l'excessif empressement de Stépan Trophimovitch. Hélas ! celui-ci était loin de comprendre sa situation, et n'avait pas encore envisagé la question sous toutes ses faces. Il se mit à faire le rodomont :

– Cela me plaît ! s'écria-t-il en s'arrêtant devant moi et en écartant les bras, – vous l'avez entendue ? Elle fera si bien, qu'à la fin je ne voudrai plus. C'est que je puis aussi perdre patience, et… ne plus vouloir ! « Restez chez vous, vous n'avez pas besoin de venir », mais pourquoi, au bout du compte, faut-il absolument que je me marie ? Parce qu'une fantaisie ridicule lui a passé par la tête ? Mais je suis un homme sérieux, et je puis refuser de me soumettre aux caprices baroques d'une écervelée ! J'ai des devoirs envers mon fils et… envers moi-même ! Je fais un sacrifice, – comprend-elle cela ? Si j'ai consenti, c'est peut-être parce que la vie m'ennuie, et que tout m'est égal. Mais elle peut me pousser à bout, et alors tout ne me sera plus égal : je me fâcherai, et je retirerai mon consentement. Et enfin, le ridicule… Que dira-t-on au club ? Que dira… Lipoutine ? « Il se peut encore que la chose ne se fasse pas », – en voilà une, celle-là ! ça, c'est le comble ! *Je suis un forçat, un Badinguet*[1], un homme collé au mur !…

À travers ces doléances perçait une sorte de fatuité et d'enjouement. Du reste, nous nous remîmes à boire.

---

[1] Les mots en italique sont en français dans le texte.

CHAPITRE III

LES PÉCHÉS D'AUTRUI.

I

Huit jours s'écoulèrent, et la situation commença à s'éclaircir un peu.

Je noterai en passant que, durant cette malheureuse semaine, j'eus beaucoup d'ennui, car ma qualité de confident m'obligea à rester, pour ainsi dire, en permanence auprès de mon pauvre ami. Ce qui le faisait le plus souffrir, c'était la honte, et pourtant il n'avait à rougir devant personne, attendu que, pendant ces huit jours, notre tête-à-tête ne fut troublé par aucune visite. Mais en ma présence même il se sentait honteux, et cela à tel point que plus il s'ouvrait à moi, plus ensuite il m'en voulait d'avoir reçu ses aveux. Par suite de son humeur soupçonneuse, il se figurait que la ville entière savait déjà tout ; aussi n'osait-il plus se montrer ni au club, ni même dans son petit cercle. Bien plus, il attendait la tombée de la nuit pour faire la promenade nécessaire à sa santé.

Au bout de huit jours, il ignorait encore s'il était ou non fiancé, et toutes ses démarches pour être fixé à ce sujet étaient restées infructueuses. Il n'avait pas encore vu sa future, et il ne savait même pas s'il était autorisé à lui donner ce nom ; bref, il en était à se demander s'il y avait quelque chose de sérieux dans

tout cela ! Barbara Pétrovna refusait absolument de le recevoir. À une de ses premières lettres (il lui en écrivit une foule) elle répondit net en le priant de la dispenser momentanément de tous rapports avec lui, parce qu'elle était occupée. « J'ai moi-même », ajoutait-elle, « plusieurs choses fort importantes à vous communiquer, j'attends pour cela un moment où je sois plus libre qu'à présent : je vous ferai savoir moi-même, en temps utile, quand vous pourrez venir chez moi. » Elle promettait de renvoyer à l'avenir, non décachetées, les lettres de Stépan Trophimovitch, attendu que ce n'était que de la « polissonnerie ». Je lus moi-même ce billet, il me le montra.

Et pourtant toutes ces grossièretés, toutes ces incertitudes n'étaient rien en comparaison du principal souci qui le tourmentait. Cette inquiétude le harcelait sans relâche, le démoralisait, le faisait dépérir, c'était quelque chose dont il se sentait plus honteux que de tout le reste, et dont il ne pouvait se résoudre à me parler ; loin de là, à l'occasion, il mentait et cherchait à m'abuser par des faux-fuyants dignes d'un petit écolier ; cependant lui-même me faisait appeler tous les jours, il ne pouvait rester deux heures sans me voir, je lui étais devenu aussi nécessaire que l'air ou l'eau.

Une telle conduite blessait un peu mon amour-propre. Il va sans dire que depuis longtemps j'avais deviné ce grand secret. Dans la profonde conviction où j'étais alors, la révélation du souci qui tourmentait tant Stépan Trophimovitch ne lui aurait pas fait honneur ; c'est pourquoi, jeune comme je l'étais, j'éprouvais quelque indignation devant la grossièreté de ses sentiments et la vilenie de certains de ses soupçons. Peut-être le condamnais-je trop sévèrement, sous l'influence de l'ennui que me causait mon rôle de confident forcé. J'avais la cruauté de vouloir lui arracher des aveux complets, tout en admettant, du reste, qu'il était difficile d'avouer certaines choses. Lui aussi m'avait compris : il voyait clairement que j'avais deviné son secret, et même que j'étais fâché contre lui ; à son tour, il ne pou-

pouvait me pardonner ni ma perspicacité, ni mon mécontentement. Certes, dans le cas présent, mon irritation était fort bête mais l'amitié la plus vive ne résiste guère à un tête-à-tête indéfiniment prolongé. Sous plusieurs rapports, Stépan Trophimovitch se rendait un compte exact de sa situation, et même il en précisait très finement les côtés sur lesquels il ne croyait pas nécessaire de garder le silence.

– Oh ! est-ce qu'elle était ainsi dans le temps ? me disait-il quelquefois en parlant de Barbara Pétrovna. – Est-ce qu'elle était ainsi, jadis, quand nous causions ensemble… Savez-vous qu'alors elle savait encore causer ? Pourrez-vous le croire ? elle avait alors des idées, des idées à elle. Maintenant elle n'est plus à reconnaître ! Elle dit que tout cela n'était que du bavardage ! Elle méprise le passé… À présent, elle est devenue une sorte de commis, d'économe, une créature endurcie, et elle se fâche toujours…

– Pourquoi donc se fâcherait-elle maintenant que vous avez déféré à son désir ? répliquai-je.

Il me regarda d'un air fin.

– Cher ami, si j'avais refusé, elle aurait été furieuse, fu-ri-euse ! Moins toutefois qu'elle ne l'est maintenant que j'ai consenti.

Sa phrase lui parut joliment tournée, et nous bûmes ce soir-là une petite bouteille. Mais cette accalmie ne dura guère ; le lendemain, il fut plus maussade et plus insupportable que jamais.

Je lui reprochais surtout de ne pouvoir se résoudre à aller faire visite aux dames Drozdoff ; elles-mêmes, nous le savions, désiraient renouer connaissance avec lui, car, depuis leur arrivée, elles avaient plus d'une fois demandé de ses nouvelles, et,

et, de son côté, il mourait d'envie de les voir. Il parlait d'Élisabeth Nikolaïevna avec un enthousiasme incompréhensible pour moi. Sans doute il se rappelait en elle l'enfant qu'il avait tant aimée jadis ; mais, en dehors de cela, il s'imaginait, je ne sais pourquoi, qu'auprès d'elle il trouverait tout de suite un soulagement à ses peines présentes, et même une réponse aux graves points d'interrogation posés devant lui. Élisabeth Nikolaïevna lui faisait, par avance, l'effet d'une créature extraordinaire. Et pourtant il n'allait pas chez elle, quoique chaque jour il en formât le projet. Pour dire toute la vérité, j'étais moi-même très désireux alors d'être présenté à cette jeune fille, et je ne voyais que Stépan Trophimovitch qui pût me servir d'introducteur auprès d'elle. Je l'avais plus d'une fois aperçue se promenant à cheval en compagnie du bel officier, qui passait pour son cousin (le neveu du feu général Drozdoff), et elle avait produit sur moi une impression extraordinaire. Mon aveuglement fut de fort courte durée ; je reconnus vite combien ce rêve était irréalisable, mais avant qu'il se dissipât, on comprend la colère que je dus souvent éprouver en voyant mon pauvre ami s'obstiner dans son existence d'ermite.

Dès le début, tous les nôtres avaient été officiellement informés que les réceptions de Stépan Trophimovitch étaient momentanément suspendues. Quoi que je fisse pour l'en dissuader, il tint à leur notifier la chose. Sur sa demande, je passai donc chez toutes nos connaissances, je leur dis que Barbara Pétrovna avait confié un travail extraordinaire à notre « vieux » (c'était ainsi que nous appelions entre nous Stépan Trophimovitch), qu'il avait à mettre en ordre une correspondance embrassant plusieurs années, qu'il s'était enfermé, que je l'aidais dans sa besogne, etc., etc. Lipoutine était le seul chez qui je ne fusse pas encore allé, je remettais toujours cette visite, et, à dire vrai, je n'osais pas la faire. « Il ne croira pas un mot de ce que je lui raconterai », me disais-je, « il ne manquera pas de s'imaginer qu'il y a là un secret qu'on veut lui cacher, à lui surtout, et, dès que je l'aurai quitté, il courra toute la ville pour re-

cueillir des informations et répandre des cancans. » Tandis que je me faisais ces réflexions, je le rencontrai par hasard dans la rue. Les nôtres, que je venais de prévenir, l'avaient déjà mis au courant. Mais, chose étrange, loin de me questionner et de témoigner aucune curiosité à l'endroit de Stépan Trophimovitch, il m'interrompit dès que je voulus m'excuser de n'être pas encore allé chez lui, et aborda aussitôt un autre sujet de conversation. À la vérité, ce n'était pas la matière qui lui manquait, il avait une grande envie de causer et était enchanté d'avoir trouvé en moi un auditeur. Il commença à parler des nouvelles de la ville, de l'arrivée de la gouvernante, de l'opposition qui se formait déjà au club, etc., etc. Bref, il bavarda pendant un quart d'heure et d'une façon si amusante que je ne me lassais pas de l'entendre. Quoique je ne pusse le souffrir, j'avoue qu'il avait le talent de se faire écouter, surtout quand il pestait contre quelque chose. Cet homme, à mon avis, était né espion. Il savait toujours les dernières nouvelles et connaissait toute la chronique secrète de la ville, particulièrement les vilenies ; on ne pouvait que s'étonner en voyant combien il prenait à cœur des choses qui, parfois, ne le concernaient pas du tout. Il m'a toujours semblé que le trait dominant de son caractère était l'envie. Le même soir, je fis part à Stépan Trophimovitch de ma rencontre avec Lipoutine et de l'entretien que nous avions eu ensemble. À ma grande surprise, il parut extrêmement agité et me posa cette étrange question : « Lipoutine sait-il ou non ? » J'essayai de lui démontrer que, dans un temps si court, Lipoutine n'avait rien pu apprendre ; d'ailleurs, par qui aurait-il été mis au fait ? mais Stépan Trophimovitch ne se rendit point à mes raisonnements.

– Croyez-le ou non, finit-il par me dire, – moi, je suis persuadé que non seulement il connaît *notre* situation dans tous ses détails, mais que, de plus, il sait encore quelque chose que ni vous ni moi ne savons, quelque chose que nous ne saurons peut-être jamais, ou que nous apprendrons quand il sera trop tard, quand il n'y aura plus moyen de revenir en arrière !…

Je ne répondis rien, mais ces paroles donnaient fort à penser. Durant les cinq jours qui suivirent, il ne fut plus du tout question de Lipoutine entre nous. Je voyais très bien que Stépan Trophimovitch regrettait vivement de n'avoir pas su retenir sa langue et d'avoir manifesté de tels soupçons devant moi.

II

Sept ou huit jours après le consentement donné par Stépan Trophimovitch à son mariage, tandis que je me rendais, selon mon habitude, vers onze heures du matin chez le pauvre fiancé, il m'arriva une aventure en chemin.

Je rencontrai Karmazinoff[2], « le grand écrivain », comme l'appelait Lipoutine. Ses romans sont connus de toute la dernière génération et même de la nôtre ; dès l'enfance, je les avais lus et j'en avais été enthousiasmé ; ils avaient fait la joie de mes jeunes années. Plus tard, je me refroidis un peu pour les productions de sa plume. Les ouvrages à tendance de sa seconde manière me plurent moins que les premiers où il y avait tant de poésie spontanée ; les derniers me déplurent tout à fait.

À en croire la renommée, il n'était rien que Karmazinoff mît au-dessus de ses relations avec les hommes puissants et avec la haute société. On racontait qu'il vous faisait l'accueil le plus charmant, vous comblait d'amabilités, vous séduisait par sa bonhomie, surtout s'il avait besoin de vous, et si, bien entendu, vous lui aviez été présenté au préalable. Mais, à l'arrivée du premier prince, de la première comtesse, du premier person-

---

[2] C'est Tourguéneff que Dostoïevsky a voulu représenter ici sous le nom de Karmazinoff. Il est à peine besoin de faire remarquer que ce prétendu portrait n'est qu'une injurieuse caricature.

nage dont il avait peur, il s'empressait de vous oublier avec le dédain le plus insultant, comme un copeau, comme une mouche, et cela avant même que vous fussiez sorti de chez lui ; cette manière d'agir lui paraissait le suprême du bon ton. Malgré une connaissance parfaite du savoir-vivre, il était, disait-on, si follement vaniteux qu'il ne pouvait cacher son irascibilité d'écrivain même dans les milieux sociaux où l'on ne s'occupe guère de littérature. Si quelqu'un semblait se soucier peu de ses ouvrages, il en était mortellement blessé et ne respirait que vengeance.

Dès que s'était répandu chez nous le bruit de la prochaine arrivée de Karmazinoff, j'avais conçu un vif désir de le voir, et, si c'était possible, de faire sa connaissance. Je savais que je pourrais y arriver par Stépan Trophimovitch qui avait été son ami autrefois. Et voilà que, tout à coup, je le rencontre dans un carrefour. Je le reconnus tout de suite. Trois jours auparavant, on me l'avait montré se promenant en calèche avec sa gouvernante.

C'était un petit homme aux airs pincés, qu'on aurait pris pour un vieillard, quoiqu'il n'eût pas plus de cinquante ans ; d'épaisses boucles de cheveux blancs sortaient de dessous son chapeau à haute forme et s'enroulaient autour d'oreilles petites et rosées. Son visage assez vermeil n'était pas fort beau ; il avait un nez un peu gros, de petits yeux vifs et spirituels, des lèvres longues et minces dont le pli dénotait l'astuce. Sur ses épaules était négligemment jeté un manteau comme on en aurait porté à cette saison en Suisse ou dans l'Italie septentrionale. Mais, du moins, tous les menus accessoires de son costume : boutons de manchettes, lorgnon, bague, etc., étaient d'un goût irréprochable. Je suis sûr qu'en été il doit porter des bottines de prunelle à boutons de nacre. Quand nous nous rencontrâmes, il était arrêté au coin d'une rue et cherchait à s'orienter. S'apercevant que je le regardais avec curiosité, il m'adressa la parole d'une petite voix mielleuse, quoiqu'un peu criarde :

– Permettez-moi de vous demander le plus court chemin pour aller rue des Bœufs.

– Rue des Bœufs ? Mais c'est ici tout près, m'écriai-je en proie à une agitation extraordinaire. – Vous n'avez qu'à suivre cette rue et prendre ensuite la deuxième à gauche.

– Je vous suis bien reconnaissant.

Minute maudite ! je crois que j'étais intimidé et que ma physionomie avait une expression servile. Il remarqua tout cela en un clin d'œil, et, à l'instant sans doute, comprit tout, c'est-à-dire, que je savais qui il était, que je l'avais lu, que je l'admirais depuis mon enfance, et qu'en ce moment je me sentais troublé devant lui. Il sourit, inclina encore une fois la tête, et se mit en marche dans la direction que je lui avais indiquée. J'ignore comment il se fit qu'au lieu de continuer ma route, je le suivis à quelques pas de distance. Tout à coup il s'arrêta de nouveau.

– Ne pourriez-vous pas me dire où je trouverais une station de fiacres ? me cria-t-il.

Vilain cri ! vilaine voix !

– Une station de fiacres ? Mais il y en a une à deux pas d'ici… près de la cathédrale ; c'est toujours là que les cochers se tiennent, répondis-je, et peu s'en fallut que je ne courusse chercher une voiture à Karmazinoff. Je présume qu'il attendait justement cela de moi. Bien entendu, je me ravisai à l'instant même et n'en fis rien, mais mon mouvement ne lui échappa point, et l'odieux sourire de tout à l'heure reparut sur ses lèvres. Alors se produisit un incident que je n'oublierai jamais.

Il laissa soudain tomber un sac minuscule qu'il tenait dans sa main gauche. Du reste, ce n'était pas, à proprement parler, un sac, mais une petite boîte, ou plutôt un petit portefeuille, ou,

mieux encore, un ridicule dans le genre de ceux que les dames portaient autrefois. Enfin, je ne sais pas ce que c'était ; tout ce que je sais, c'est que je me précipitai pour ramasser cet objet.

Je suis parfaitement convaincu que je ne le ramassai pas, mais le premier mouvement fait par moi était incontestable, il n'y avait plus moyen de le cacher, et je rougis comme un imbécile. Le malin personnage tira aussitôt de la circonstance tout ce qu'il lui était possible d'en tirer.

– Ne vous donnez pas la peine, je le ramasserai moi-même, me dit-il avec une grâce exquise quand il fut bien sûr que je ne lui rendrais pas ce service. Puis il ramassa son ridicule en ayant l'air de prévenir ma politesse, et s'éloigna, après m'avoir une dernière fois salué d'un signe de tête. Je restai tout sot. C'était exactement comme si j'avais moi-même ramassé son sac. Pendant cinq minutes, je me figurais que j'étais un homme déshonoré. Ensuite je partis d'un éclat de rire. Cette rencontre me parut si drôle que je résolus de la raconter à Stépan Trophimovitch pour l'égayer un peu.

III

Cette fois je constatai, non sans surprise, un changement extraordinaire en lui. Dès que je fus entré, il s'avança vers moi avec un empressement particulier et se mit à m'écouter ; seulement il avait l'air si distrait qu'il ne comprit évidemment pas les premiers mots de mon récit. Mais à peine eus-je prononcé le nom de Karmazinoff que je le vis perdre tout sang-froid.

– Ne me parlez plus, taisez-vous ! s'écria-t-il avec une sorte de rage, – voilà, voilà, regardez, lisez ! lisez !

Il prit dans un tiroir et jeta sur la table trois petits morceaux de papier, sur lesquels Barbara Pétrovna avait griffonné à la hâte quelques lignes au crayon. Le premier billet remontait à l'avant-veille, le second avait été écrit la veille, et le dernier était arrivé depuis une heure. Tous trois, fort insignifiants, avaient trait à Karmazinoff, et dénotaient chez Barbara Pétrovna la crainte puérile que le grand écrivain n'oubliât de lui faire visite.

Premier billet :

« S'il daigne enfin vous aller voir aujourd'hui, je vous prie de ne pas lui parler de moi. Pas le moindre mot. Ne me rappelez d'aucune manière à son attention.

« B. S. »

Deuxième billet :

« S'il se décide enfin à vous faire visite ce matin, vous agirez, je crois, plus noblement en refusant de le recevoir. Voilà mon avis, je ne sais comment vous en jugerez.

« B. S. »

Troisième et dernier billet :

« Je suis sûre qu'il y a chez vous une pleine charretée d'ordures, et que la fumée de tabac empoisonne votre logement. Je vous enverrai Marie et Thomas ; dans l'espace d'une demi-heure, ils mettront tout en ordre. Mais ne les gênez pas, et restez dans votre cuisine, pendant qu'ils nettoieront. Je vous envoie un tapis de Boukharie et deux vases chinois ; depuis longtemps je me proposais de vous les offrir ; j'y joins mon Téniers (que je vous prête). On peut placer les vases sur une fenêtre ; quant au Téniers, pendez-le à droite sous le portrait de Gœthe, là il sera plus en vue. S'il se montre enfin, recevez-le avec une

politesse raffinée, mais tâchez de mettre la conversation sur des riens, sur quelque sujet scientifique, faites comme si vous retrouviez un ami que vous auriez quitté hier. Pas un mot de moi. Peut-être passerai-je chez vous dans la soirée.

« B. S. »

« *P. S.* S'il ne vient pas aujourd'hui, il ne viendra jamais. »

Après avoir pris connaissance de ces billets, je m'étonnai de l'agitation que de pareilles niaiseries causaient à Stépan Trophimovitch. En l'observant d'un œil anxieux, je remarquai tout à coup que, pendant ma lecture, il avait remplacé sa cravate blanche accoutumée par une cravate rouge. Son chapeau et sa canne se trouvaient sur la table. Il était pâle, et ses mains tremblaient.

– Je ne veux pas connaître ses préoccupations ! cria-t-il avec colère en réponse au regard interrogateur que je fixais sur lui. – Je m'en fiche ! Elle a le courage de s'inquiéter de Karmazinoff, et elle ne répond pas à mes lettres ! Tenez, voilà la lettre qu'elle m'a renvoyée hier, non décachetée ; elle est là, sur la table, sous le livre, sous l'*Homme qui rit*. Que m'importent ses tracas au sujet de Ni-ko-lenka ! Je m'en fiche, et je proclame ma liberté. Au diable le Karmazinoff ! Au diable la Lembke ! Les vases, je les ai cachés dans l'antichambre ; le Téniers, je l'ai fourré dans une commode, et je l'ai sommée de me recevoir à l'instant même. Vous entendez, je l'ai sommée ! J'ai fait comme elle, j'ai écrit quelques mots au crayon sur un chiffon de papier, je n'ai même pas cacheté ce billet, et je l'ai fait porter par Nastasia, maintenant j'attends. Je veux que Daria Pavlovna elle-même s'explique avec moi à la face du ciel, ou, du moins, devant vous. Vous me seconderez, n'est-ce pas ? comme ami et témoin. Je ne veux pas rougir, je ne veux pas mentir, je ne veux pas de secrets, je n'en admets pas dans cette affaire ! Qu'on m'avoue tout, franchement, ingénument, noblement, et alors … alors

peut-être étonnerai-je toute la génération par ma magnanimité !… Suis-je un lâche, oui ou non, monsieur ? acheva-t-il tout à coup en me regardant d'un air de menace comme si je l'avais pris pour un lâche.

Je l'engageai à boire de l'eau ; je ne l'avais pas encore vu dans un pareil état. Tout en parlant, il courait d'un coin de la chambre à l'autre, mais, soudain, il se campa devant moi dans une attitude extraordinaire.

– Pouvez-vous penser, reprit-il en me toisant des pieds à la tête, – pouvez-vous supposer que moi, Stépan Verkhovensky, je ne trouverai pas en moi assez de force morale pour prendre ma besace, – ma besace de mendiant ! – pour en charger mes faibles épaules et pour m'éloigner à jamais d'ici, quand l'exigeront l'honneur et le grand principe de l'indépendance ? Ce ne sera pas la première fois que Stépan Verkhovensky aura opposé la grandeur d'âme au despotisme, fût-ce le despotisme d'une femme insensée, c'est-à-dire le despotisme le plus insolent et le plus cruel qui puisse exister au monde, en dépit du sourire que mes paroles viennent, je crois, d'amener sur vos lèvres, monsieur ! Oh ! vous ne croyez pas que je puisse trouver en moi assez de grandeur d'âme pour savoir finir mes jours en qualité de précepteur chez un marchand, ou mourir de faim au pied d'un mur ! Répondez, répondez sur le champ : le croyez-vous ou ne le croyez-vous pas ?

Je me tus, comme un homme qui craint d'offenser son interlocuteur par une réponse négative, mais qui ne peut en conscience lui répondre affirmativement. Dans toute cette irritation il y avait quelque chose dont j'étais décidément blessé, et pas pour moi, oh ! non ! Mais… je m'expliquerai plus tard.

Il pâlit.

– Peut-être vous vous ennuyez avec moi, G...ff (c'est mon nom), et vous désireriez... mettre fin à vos visites ? dit-il de ce ton glacé qui précède d'ordinaire les grandes explosions. Inquiet, je m'élançai vers lui ; au même instant entra Nastasia. Elle tendit silencieusement un petit papier à Stépan Trophimovitch. Il le regarda, puis me le jeta. C'était la réponse de Barbara Pétrovna, trois mots écrits au crayon : « Restez chez vous ».

Stépan Trophimovitch prit son chapeau et sa canne, sans proférer une parole, et sortit vivement de la chambre ; machinalement, je le suivis. Tout à coup un bruit de voix et de pas pressés se fit entendre dans le corridor. Il s'arrêta comme frappé d'un coup de foudre.

– C'est Lipoutine, je suis perdu ! murmura-t-il en me saisissant la main.

Comme il achevait ces mots, Lipoutine entra dans la chambre.

IV

Pourquoi était-il perdu par le fait de l'arrivée de Lipoutine ? je l'ignorais, et, d'ailleurs, je n'attachais aucune importance à cette parole ; je mettais tout sur le compte des nerfs. Mais sa frayeur ne laissait pas d'être étrange, et je me promis d'observer attentivement ce qui allait suivre.

À première vue, la physionomie de Lipoutine montrait que, cette fois, il avait un droit particulier d'entrer, en dépit de toutes les consignes. Il était accompagné d'un monsieur inconnu de nous, et sans doute étranger à notre ville. En réponse au regard

hébété de Stépan Trophimovitch que la stupeur avait cloué sur place, il s'écria aussitôt d'une voix retentissante :

– Je vous amène un visiteur, et pas le premier venu ! Je me permets de troubler votre solitude. M. Kiriloff, ingénieur et architecte très remarquable. Mais le principal, c'est qu'il connaît votre fils, le très estimé Pierre Stépanovitch ; il le connaît tout particulièrement, et il a été chargé par lui d'une commission pour vous. Il vient seulement d'arriver.

– La commission, c'est vous qui l'avez inventée, observa d'un ton roide le visiteur, – je ne suis chargé d'aucune commission, mais je connais en effet Verkhovensky. Je l'ai laissé, il y a dix jours, dans le gouvernement de Kh…

Stépan Trophimovitch lui tendit machinalement la main et l'invita du geste à s'asseoir ; puis il me regarda, regarda Lipoutine, et, comme rappelé soudain au sentiment de la réalité, il se hâta de s'asseoir lui-même ; mais, sans le remarquer, il tenait toujours à la main sa canne et son chapeau.

– Bah ! mais vous vous disposiez à sortir ! On m'avait pourtant dit que vos occupations vous avaient rendu malade.

– Oui, je suis souffrant, c'est pour cela que je voulais maintenant faire une promenade, je…

Stépan Trophimovitch s'interrompit, se débarrassa brusquement de sa canne et de son chapeau, et – rougit.

Pendant ce temps j'examinais le visiteur. C'était un jeune homme brun, de vingt-sept ans environ, convenablement vêtu, svelte et bien fait de sa personne. Son visage pâle avait une nuance un peu terreuse ; ses yeux étaient noirs et sans éclat. Il semblait légèrement distrait et rêveur ; sa parole était saccadée et incorrecte au point de vue grammatical ; s'il avait à construire

une phrase de quelque longueur, il avait peine à s'en tirer et transposait singulièrement les mots. Lipoutine remarqua très bien l'extrême frayeur de Stépan Trophimovitch et en éprouva une satisfaction visible. Il s'assit sur une chaise de jonc qu'il plaça presque au milieu de la chambre, de façon à se trouver à égale distance du maître de la maison et de M. Kiriloff, lesquels s'étaient assis en face l'un de l'autre sur deux divans opposés. Ses yeux perçants furetaient dans tous les coins.

– Je… je n'ai pas vu Pétroucha depuis longtemps… C'est à l'étranger que vous vous êtes rencontrés ? balbutia Stépan Trophimovitch en s'adressant au visiteur.

– Et ici et à l'étranger.

– Alexis Nilitch est lui-même tout fraîchement arrivé de l'étranger où il a séjourné quatre ans, intervint Lipoutine ; – il y était allé pour se perfectionner dans sa spécialité, et il est venu chez nous parce qu'il a lieu d'espérer qu'on l'emploiera à la construction du pont de notre chemin de fer : en ce moment il attend une réponse. Il a fait, par l'entremise de Pierre Stépanovitch, la connaissance de la famille Drozdoff et d'Élisabeth Nikolaïevna.

L'ingénieur écoutait avec une impatience mal dissimulée. Il me faisait l'effet d'un homme vexé.

– Il connaît aussi Nicolas Vsévolodovitch.

– Vous connaissez aussi Nicolas Vsévolodovitch ? demanda Stépan Trophimovitch.

– Oui.

– Je… il y a un temps infini que je n'ai vu Pétroucha, et… je me sens si peu en droit de m'appeler son père… c'est le mot ; je… comment donc l'avez-vous laissé ?

– Mais je l'ai laissé comme à l'ordinaire… il viendra lui-même, répondit M. Kiriloff qui semblait pressé de couper court à ces questions. Décidément il était de mauvaise humeur.

– Il viendra ! Enfin je… voyez-vous, il y a trop longtemps que je n'ai vu Pétroucha ! reprit Stépan Trophimovitch empêtré dans cette phrase ; – maintenant j'attends mon pauvre garçon envers qui… oh ! envers qui je suis si coupable ! Je veux dire que, dans le temps, quand je l'ai quitté à Pétersbourg, je le considérais comme un zéro. Vous savez, un garçon nerveux, très sensible et… poltron. Au moment de se coucher, il se prosternait jusqu'à terre devant l'icône, et faisait le signe de la croix sur son oreiller pour ne pas mourir dans la nuit… je m'en souviens. Enfin, aucun sentiment du beau, rien d'élevé, par le moindre germe d'une idée future… c'était comme un petit idiot. Du reste, moi-même je dois avoir l'air d'un ahuri, excusez-moi, je… vous m'avez trouvé…

– Vous parlez sérieusement quand vous dites qu'il faisait le signe de la croix sur son oreiller ? demanda brusquement l'ingénieur que ce détail paraissait intéresser.

– Oui, il faisait le signe de la croix…

– Cela m'étonne de sa part ; continuez.

Stépan Trophimovitch interrogea des yeux Lipoutine.

– Je vous suis bien reconnaissant de votre visite, mais, je l'avoue, maintenant je… je ne suis pas en état… Permettez-moi pourtant de vous demander où vous habitez.

– Rue de l'Épiphanie, maison Philippoff.

– Ah ! c'est là où demeure Chatoff, fis-je involontairement.

– Justement, c'est dans la même maison, s'écria Lipoutine, – seulement Chatoff habite en haut, dans la mezzanine tandis qu'Alexis Nilitch s'est installé en bas, chez le capitaine Lébiadkine. Il connaît aussi Chatoff et la femme de Chatoff. Il s'est trouvé en rapports très intimes avec elle pendant son séjour à l'étranger.

– Comment ! Se peut-il que vous sachiez quelque chose concernant le malheureux mariage de ce pauvre ami et que vous connaissiez cette femme ? s'écria avec une émotion soudaine Stépan Trophimovitch, – vous êtes le premier que je rencontre l'ayant connue personnellement ; et si toutefois…

– Quelle bêtise ! répliqua l'ingénieur dont le visage s'empourpra, – comme vous brodez, Lipoutine ! Jamais je n'ai été en rapports intimes avec la femme de Chatoff ; une fois, il m'est arrivé de l'apercevoir de loin, voilà tout… Chatoff, je le connais. Pourquoi donc inventez-vous toujours des histoires ?

Il se tourna tout d'une pièce sur le divan et prit son chapeau, puis il s'en débarrassa et se rassit à sa première place. En même temps ses yeux noirs étincelaient, fixés sur Stépan Trophimovitch avec une expression de défi. Je ne pouvais comprendre une irritation si étrange.

– Excusez-moi, reprit d'un ton digne Stépan Trophimovitch, – je comprends que cette affaire est peut-être fort délicate…

– Il n'y a ici aucune affaire délicate, répondit M. Kiriloff, – et quand j'ai crié : « Quelle bêtise ! » ce n'est pas à vous que j'en avais, mais à Lipoutine, parce qu'il invente toujours. Pardon-

nez-moi, si vous avez pris cela pour vous. Je connais Chatoff, mais je ne connais pas du tout sa femme… pas du tout !

– J'ai compris, j'ai compris ; si j'insistais, c'est seulement parce que j'aime beaucoup notre pauvre ami, notre irascible ami, et parce que je me suis toujours intéressé… Cet homme a eu tort, selon moi, de renoncer si complètement à ses anciennes idées, qui péchaient peut-être par un excès de jeunesse, mais qui ne laissaient pas d'être justes au fond. À présent, il divague à un tel point sur « notre sainte Russie », que j'attribue cette lésion de son organisme, – je ne veux pas appeler la chose autrement, – à quelque forte secousse domestique, et notamment à son malheureux mariage. Moi qui ai étudié à fond notre pauvre Russie, et consacré toute ma vie au peuple russe, je puis vous assurer qu'il ne le connaît pas, et que de plus…

– Moi non plus je ne connais nullement le peuple russe, et… je n'ai pas le temps de l'étudier ! fit brusquement l'ingénieur interrompant Stépan Trophimovitch au beau milieu de sa phrase.

– Il l'étudie, il l'étudie, remarqua Lipoutine, – il a déjà commencé à l'étudier, il est en train d'écrire un article très curieux sur les causes qui multiplient les cas de suicide en Russie, et, d'une façon générale, sur les influences auxquelles est due l'augmentation ou la diminution des suicides dans la société. Il est arrivé à des résultats étonnants.

L'ingénieur se fâcha.

– Vous n'avez aucunement le droit de dire cela, grommela-t-il avec colère, – je ne fais pas du tout d'article. Je ne donne pas dans ces stupidités. Je vous ai demandé quelques renseignements en confidence et tout à fait par hasard. Il n'est pas question d'article ; je ne publie rien, et vous n'avez pas le droit…

Cette irritation semblait faire le bonheur de Lipoutine.

– Pardon, j'ai pu me tromper en donnant le nom d'article à votre travail littéraire. Alexis Nilitch se borne à recueillir des observations et ne touche pas du tout au fond de la question, à ce qu'on pourrait appeler son côté moral ; bien plus, il repousse absolument la morale elle-même et tient pour le principe moderne de la destruction universelle comme préface à la réforme sociale. Il réclame plus de cent millions de têtes pour établir en Europe le règne du bon sens : c'est beaucoup plus qu'on n'en a demandé au dernier congrès de la paix. En ce sens, Alexis Nilitch va plus loin que personne.

L'ingénieur écoutait, un pâle et méprisant sourire sur les lèvres. Pendant une demi-minute, tout le monde se tut.

– Tout cela est bête, Lipoutine, dit enfin avec une certaine dignité M. Kiriloff. – Si je vous avais exposé ma manière de voir, vous seriez libre de la critiquer. Mais vous n'avez pas ce droit-là, parce que je ne parle jamais à personne. Je dédaigne de parler… Si j'ai telle ou telle conviction, c'est que cela est clair pour moi… et le langage que vous venez de tenir est bête. Je ne disserte pas sur les points qui sont tranchés pour moi. Je ne puis souffrir la discussion, je ne veux jamais raisonner…

– Et peut-être vous faites bien, ne put s'empêcher d'observer Stépan Trophimovitch.

– Je vous demande pardon, mais ici je ne suis fâché contre personne, poursuivit avec vivacité le visiteur ; – depuis quatre ans, j'ai vu peu de monde ; pendant ces quatre années j'ai peu causé ; j'évitais les rapports avec les gens parce que cela était sans utilité pour mes buts. Lipoutine a découvert cela, et il en rit. Je le comprends et je n'y fais pas attention, je suis seulement vexé de la liberté qu'il prend. Mais si je ne vous expose pas mes idées, acheva-t-il à l'improviste en nous enveloppant tous d'un

regard assuré, ce n’est pas du tout que je craigne d’être dénoncé par vous au gouvernement ; non ; je vous en prie, n’allez pas vous figurer des bêtises pareilles…

Personne ne répondit à ces mots ; nous nous contentâmes de nous regarder les uns les autres. Lipoutine lui-même cessa de rire.

– Messieurs, je suis désolé, dit Stépan Trophimovitch se levant avec résolution, – mais je ne me sens pas bien. Excusez-moi.

– Ah ! il faut s’en aller, remarqua M. Kiriloff en prenant son chapeau, – vous avez bien fait de le dire, sans cela je n’y aurai pas pensé.

Il se leva et avec beaucoup de bonhomie s’avança, la main tendue, vers le maître de la maison.

– Je regrette d’être venu vous déranger alors que vous êtes souffrant.

– Je vous souhaite chez vous tout le succès possible, répondit Stépan Trophimovitch en lui serrant cordialement la main, – Si, comme vous le dites, vous avez vécu si longtemps à l’étranger, si vous avez, dans l’intérêt de vos buts, évité le commerce des gens et oublié la Russie, je comprends que vous vous trouviez un peu dépaysé au milieu de nous autres, Russes primitifs. Mais cela se passera. Il y a seulement une chose qui me chiffonne : vous voulez construire notre pont et en même temps vous vous déclarez partisan de la destruction universelle. On ne vous confiera pas la construction de notre pont !

– Comment ! que dites-vous ?… Ah diable ! s’écria Kiriloff frappé de cette observation, et il se mit à rire avec la plus franche gaieté. Durant un instant son visage prit une expression

tout à fait enfantine qui, me sembla-t-il, lui allait très bien. Lipoutine se frottait les mains, enchanté du mot spirituel de Stépan Trophimovitch. Et moi je ne cessais de me demander pourquoi ce dernier avait eu si peur de Lipoutine, pourquoi, en entendant sa voix, il s'était écrié : « Je suis perdu ! »

V

Nous nous arrêtâmes tous sur le seuil de la porte. C'était le moment où maîtres de maison et visiteurs échangent les dernières civilités avant de se séparer.

– S'il est de mauvaise humeur aujourd'hui, dit brusquement Lipoutine, – c'est parce qu'il a eu tantôt une prise de bec avec le capitaine Lébiadkine à propos de la sœur de celui-ci. Elle est folle, et chaque jour le capitaine Lébiadkine lui donne le fouet. Il la fustige matin et soir avec une vraie nagaïka de Cosaque. Alexis Nilitch s'est même transféré dans un pavillon attenant à la maison pour ne plus être témoin de ces scènes. Allons, au revoir.

– Une sœur ? Malade ? Avec une nagaïka ? s'écria Stépan Trophimovitch, comme si on l'avait lui-même cinglé d'un coup de fouet. – Quelle sœur ? Quel Lébiadkine ?

Sa frayeur de tantôt l'avait ressaisi instantanément.

– Lébiadkine ! Mais c'est un capitaine en retraite ; auparavant il s'intitulait seulement capitaine d'état-major…

– Eh ! que m'importe son grade ? Quelle sœur ? Mon Dieu… Lébiadkine, dites-vous ? Mais nous avons eu ici un Lébiadkine…

– C’est celui-là même, c’est *notre* Lébiadkine, celui de Virguinsky, vous vous rappelez ?

– Mais celui-là a été pris faisant circuler de faux assignats ?

– Eh bien, il est revenu, il y a à peu près trois semaines, et dans des circonstances très particulières.

– Mais c’est un vaurien ?

– Comme s’il ne pouvait pas y avoir de vauriens chez nous ! fit brusquement Lipoutine ; il souriait, et ses petits yeux malins semblaient vouloir fouiller dans l’âme de Stépan Trophimovitch.

– Ah ! mon Dieu, ce n’est pas du tout de cela que je… quoique, du reste, je sois parfaitement d’accord avec vous sur ce point. Mais la suite, la suite ! Que vouliez-vous dire par là ? Voyons, vous vouliez certainement dire quelque chose !

– Tout cela n’a aucune importance… D’après toutes les apparences, ce n’est pas une affaire de faux billets qui a motivé, dans le temps, le départ de ce capitaine ; il a quitté notre ville simplement pour se mettre en quête de sa sœur ; celle-ci, paraît-il, s’était réfugiée dans un endroit inconnu, espérant se dérober à ses recherches ; eh bien, il vient de la ramener ici, voilà toute l’histoire ! on dirait que vous avez peur, Stépan Trophimovitch ; pourquoi cela ? Du reste, je ne fais que répéter ici les propos qu’il tient sous l’influence de la boisson ; quand il n’est pas ivre, il se tait là-dessus. C’est un homme irascible, et, pour ainsi dire, un militaire frotté d’esthétique, mais de mauvais goût. Quant à sa sœur, elle est non seulement folle, mais encore boiteuse. Il paraît qu’elle a été séduite par quelqu’un, et que, depuis plusieurs années déjà, M. Lébiadkine reçoit du séducteur un tribut annuel en réparation du préjudice causé à l’honneur de sa fa-

mille ; du moins, voilà ce qui ressort de ses bavardages ; mais, à mon avis, ce ne sont que des paroles d'ivrogne et pures hâbleries. Les lovelaces s'en tirent à bien meilleur marché. Quoi qu'il en soit, une chose certaine, c'est qu'il a de l'argent. Il y a une douzaine de jours, il allait pieds nus, et, maintenant, je l'ai vu moi-même, il a des centaines de roubles à sa disposition. Sa sœur a tous les jours des accès durant lesquels elle pousse des cris, et il la morigène à coups de nagaïka. « C'est ainsi, dit-il, qu'il faut inculquer le respect à la femme. » Je ne comprends pas comment Chatoff qui demeure au-dessus d'eux n'a pas encore déménagé. Alexis Nilitch n'a pas pu y tenir ; il avait fait leur connaissance à Pétersbourg, mais il n'est resté que trois jours chez eux ; à présent, pou être tranquille, il s'est installé dans le pavillon.

– Tout cela est vrai ? demanda Stépan Trophimovitch à l'ingénieur.

– Vous êtes fort bavard, Lipoutine, murmura d'un ton fâché M. Kiriloff.

– Des mystères, des secrets ! Comment se fait-il qu'il y ait tout à coup chez nous tant de secrets et de mystères ! s'écria Stépan Trophimovitch incapable de se contenir.

L'ingénieur fronça le sourcil, rougit, et, avec un haussement d'épaules, sortit de la chambre.

– Alexis Nilitch lui a même arraché son fouet qu'il a brisé et jeté par la fenêtre ; ils ont eu une vive altercation ensemble, ajouta Lipoutine.

– À quoi bon ces bavardages, Lipoutine ? C'est bête, à quoi bon ? dit Alexis Nilitch en faisant un pas en arrière.

– Pourquoi donc cacher, par modestie, les nobles mouvements de son âme, c'est-à-dire de votre âme ? je ne parle pas de la mienne.

– Comme c'est bête… et cela ne sert à rien… Lébiadkine est bête et absolument futile… inutile pour l'action et… tout à fait nuisible. Pourquoi racontez-vous toutes ces choses-là ? Je m'en vais.

– Ah ! quel dommage ! s'écria en souriant Lipoutine, – sans cela, Stépan Trophimovitch, je vous aurais encore amusé avec une petite anecdote. J'étais même venu dans l'intention de vous la raconter, quoique, du reste, vous la connaissiez déjà, j'en suis sûr. Allons, ce sera pour une autre fois, Alexis Nilitch est si pressé… Au revoir. Il s'agit, dans cette anecdote, de Barbara Pétrovna, elle m'a fait rire avant-hier ! elle m'a envoyé chercher exprès, c'est à se tordre, positivement. Au revoir.

Mais Stépan Trophimovitch le saisit violemment par l'épaule, le ramena de force dans la chambre et le fit asseoir sur une chaise. Lipoutine eut même peur.

– Mais comment donc ? commença-t-il de lui-même, tandis qu'il observait avec une attention inquiète le visage de Stépan Trophimovitch, – elle me fait venir tout à coup chez elle et me demande « confidentiellement » mon opinion personnelle sur l'état mental de Nicolas Vsévolodovitch. N'est-ce pas renversant ?

– Vous avez perdu l'esprit, grommela Stépan Trophimovitch, et, soudain, comme hors de lui, il ajouta :

– Lipoutine, vous le savez trop bien, vous n'êtes venu que pour me communiquer quelque vilenie de ce genre et… pire encore !

Je me rappelai immédiatement ce qu'il m'avait dit peu de jours auparavant : « Non seulement Lipoutine connaît notre position mieux que nous, mais il sait encore quelque chose que nous-mêmes ne saurons jamais. »

– Allons donc, Stépan Trophimovitch ! balbutia Lipoutine qui paraissait fort effrayé, – allons donc !...

– Trêve de dénégations ! Commencez ! Je vous prie instamment, monsieur Kiriloff, de rentrer aussi dans la chambre, je désire que vous soyez présent ! Asseyez-vous. Et vous, Lipoutine, commencez votre récit franchement, simplement... n'essayez pas de recourir à des échappatoires !

– Si j'avais su que cela vous ferait tant d'effet, je n'aurais rien dit... Mais je pensais que Barbara Pétrovna elle-même vous avait déjà mis au courant.

– Vous ne pensiez pas cela du tout ! Commencez, commencez donc, vous dit-on !

– Mais, vous aussi, asseyez-vous, je vous prie. Je ne pourrai pas parler si vous continuez à vous agiter ainsi devant moi.

Dominant son émotion, Stépan Trophimovitch s'assit avec dignité sur un fauteuil. L'ingénieur regardait le plancher d'un air sombre. Lipoutine le considéra avec une joie maligne.

– Mais je ne sais comment entrer en matière... vous m'avez tellement troublé...

VI

– Tout à coup, avant-hier, elle m'envoie un de ses domestiques avec prière de l'aller voir le lendemain à midi. Pouvez-vous vous imaginer cela ? Toute affaire cessante, hier, à midi précis, je me rends chez elle. On m'introduit immédiatement au salon, où je n'ai à attendre qu'une minute : elle entre, m'offre un siège, et s'assied en face de moi. J'osais à peine y croire ; vous savez vous-même quelle a toujours été sa manière d'être à mon égard ! Elle aborde la question sans préambule, selon sa coutume. « Vous vous rappelez », me dit-elle, « qu'il y a quatre ans, Nicolas Vsévolodovitch, étant malade, a commis quelques actes étranges, dont personne en ville ne savait que penser, jusqu'au moment où tout s'est éclairci. Vous avez vous-même été atteint par un de ses actes. Nicolas Vsévolodovitch, après son retour à la santé, est allé chez vous, sur le désir que je lui en ai témoigné. Je sais aussi qu'auparavant il avait déjà causé plusieurs fois avec vous. Dites-moi franchement et sans détours comment vous… (à cet endroit de son discours sa parole devint hésitante) – comment vous avez trouvé alors Nicolas Vsévolodovitch… Quel effet a-t-il produit sur vous… quelle opinion avez-vous pu vous faire de lui, et… avez-vous maintenant ?… » Ici, son embarras fut tel qu'elle dut s'interrompre pendant une minute, et qu'elle rougit tout à coup. J'étais inquiet. Elle reprit d'un ton non pas ému – l'émotion ne lui va pas – mais fort imposant : « Je désire que vous me compreniez bien. Je vous ai envoyé chercher parce que je vous considère comme un homme plein de pénétration et de finesse, capable, par conséquent, de faire des observations exactes. (Comment trouvez-vous ces compliments ?) Vous comprendrez aussi sans doute que c'est une mère qui vous parle… Nicolas Vsévolodovitch a éprouvé dans la vie certains malheurs, et traversé plusieurs vicissitudes. Tout cela a pu influer sur l'état de son esprit. Bien entendu, il n'est pas question ici, il ne saurait être question d'aliénation mentale ! (Ces mots furent prononcés d'un ton ferme et hautain) Mais il a pu résulter de là quelque chose d'étrange, de particulier, un certain tour d'idées, une disposition à voir les choses sous un jour spécial. » Ce sont ses expressions textuelles, et j'admirais, Stépan Trophimovitch, avec

quelle précision Barbara Pétrovna savait s'expliquer. C'est une dame d'une haute intelligence ! « Du moins », continua-t-elle, « j'ai moi-même remarqué chez lui une sorte d'inquiétude constante et une tendance à des inclinations particulières. Mais je suis mère, et vous, vous êtes un étranger ; par suite, vous êtes en mesure, avec votre intelligence, de vous former une opinion plus indépendante. Je vous supplie enfin (c'est ainsi qu'elle s'est exprimée : je vous supplie) de me dire toute la vérité, sans aucune réticence, et si, en outre, vous me promettez de ne jamais oublier le caractère confidentiel de cet entretien, vous pouvez compter qu'à l'avenir je ne négligerai aucune occasion de vous témoigner ma reconnaissance ». Eh bien, qu'est-ce que vous en dites ?

– Vous... vous m'avez tellement stupéfié... bégaya Stépan Trophimovitch, – que je ne vous crois pas...

Lipoutine n'eut pas l'air de l'avoir entendu.

– Non, notez encore ceci, poursuivit-il, il fallait qu'elle fût joliment inquiète et agitée pour avoir adressé, elle si grande dame, une pareille question à un homme comme moi, et pour s'être abaissée même jusqu'à me demander le secret. Qu'est-ce qu'il y a donc ? Aurait-on appris quelque nouvelle inattendue concernant Nicolas Vsévolodovitch ?

– Je ne sais... aucune nouvelle... je n'ai pas vu Barbara Pétrovna depuis plusieurs jours... balbutia Stépan Trophimovitch, qui évidemment avait peine à renouer le fil des ses idées, – mais je vous ferai observer, Lipoutine... je vous ferai observer que, si l'on vous a parlé en confidence, et qu'à présent devant tout le monde vous...

– Tout à fait en confidence ! Que la foudre me frappe si je mens ! Voilà si je... Mais puisque c'est ici... eh bien, qu'est-ce

que cela fait ? Voyons, nous tous, ici présents, y compris même Alexis Nilitch, est-ce que nous sommes des étrangers ?

– Je ne partage pas cette manière de voir ; sans doute, nous sommes ici trois qui garderons le silence, mais pour ce qui est de vous, je ne crois pas du tout à votre discrétion.

– Que dites-vous donc ? Je suis plus intéressé que personne à me taire, puisqu'on m'a promis une reconnaissance éternelle ! Et, tenez, je voulais justement, à ce propos, vous signaler un cas extrêmement étrange, plutôt psychologique, pour ainsi dire, que simplement étrange. Hier soir, encore tout remué par mon entretien avec Barbara Pétrovna (vous pouvez vous figurer vous-même quelle impression il a produite sur moi), je questionnai Alexis Nilitch : Vous avez connu, lui dis-je, Nicolas Vsévolodovitch tant à l'étranger qu'à Pétersbourg, comment le trouvez-vous sous le rapport de l'esprit et des facultés ? Il me répond laconiquement, à sa manière, que c'est un homme d'un esprit fin et d'un jugement sain. Mais, reprends-je, n'avez-vous jamais remarqué chez lui une certaine déviation d'idées, un tour d'esprit particulier, comme qui dirait une sorte de folie ? Bref, je répète la question que m'avait posée Barbara Pétrovna elle-même. Alors, figurez-vous, je vois Alexis Nilitch devenir tout à coup pensif et faire une mine renfrognée, tenez, tout à fait comme à présent. « Oui, dit-il, quelque chose m'a parfois paru étrange. » Or, pour qu'une chose paraisse étrange à Alexis Nilitch, il ne faut pas demander si elle doit l'être, n'est-ce pas ?

– C'est vrai ? fit Stépan Trophimovitch en s'adressant à l'ingénieur.

Celui-ci releva brusquement la tête, ses yeux étincelaient.

– Je désirerais ne pas parler de cela, répondit-il, – je veux contester votre droit, Lipoutine. Vous n'avez nullement le droit d'invoquer mon témoignage. Je suis loin de vous avoir dit toute

ma pensée. J'ai fait la connaissance de Nicolas Vsévolodovitch à Pétersbourg, mais il y a longtemps de cela, et, quoique je l'aie revu depuis, je le connais fort peu. Je vous prie de me laisser en dehors de vos cancans.

Lipoutine écarta les bras comme un innocent injustement accusé.

– Moi un cancanier ! Pourquoi pas tout de suite un espion ? Vous l'avez belle, Alexis Nilitch, à critiquer les autres quand vous vous tenez en dehors de tout. Voilà le capitaine Lébiadkine, vous ne sauriez croire, Stépan Trophimovitch, à quel point il est bête, on n'ose même pas le dire ; il y a en russe une comparaison qui exprime ce degré de bêtise. Il croit, lui aussi, avoir à se plaindre de Nicolas Vsévolodovitch, dont il reconnaît cependant la supériorité intellectuelle. « Cet homme m'étonne, dit-il, c'est un très sage serpent. » Telle sont ses propres paroles. Hier, je l'interroge à son tour (j'étais toujours sous l'influence de ma conversation avec Barbara Pétrovna, et je songeais aussi à ce que m'avait dit Alexis Nilitch). « Eh bien, capitaine, lui dis-je, qu'est-ce que vous pensez de votre très sage serpent ? Est-il fou, ou non ? » À ces mots, le croiriez-vous ? il sursauta comme si je lui avais soudain asséné, sans sa permission, un coup de fouet par derrière. « Oui, répondit-il, oui, seulement cela ne peut influer… » sur quoi ? il ne l'a pas dit, mais ensuite il est tombé dans une rêverie si profonde et si sombre que son ivresse s'est dissipée. Nous étions alors attablés au traktin Philipoff. Une demi-heure se passa ainsi, puis, brusquement, il déchargea un coup de poing sur la table. « Oui, dit-il, il est fou, seulement cela ne peut pas influer… » Et de nouveau il laissa sa phrase inachevée. Naturellement, je ne vous donne qu'un extrait de notre conversation, la pensée est facile à comprendre : interrogez qui vous voulez vous retrouvez chez tous la même idée, et pourtant, autrefois, cette idée-là n'était venue à l'idée de personne : « Oui dit-on, il est fou ; c'est un homme fort intelligent, mais il peut être fou tout de même. »

Stépan Trophimovitch restait soucieux.

– Et comment Lébiadkine connaît-il Nicolas Vsévolodovitch ?

– Vous pourriez le demander à Alexis Nilitch, qui tout à l'heure, ici, m'a traité d'espion. Moi, je suis un espion et je ne sais rien, mais Alexis Nilitch connaît le fond des choses et se tait.

– Je ne sais rien ou presque rien, répliqua avec irritation l'ingénieur, – vous payez à boire à Lébiadkine pour lui tirer les vers du nez. Vous m'avez amené ici pour me faire parler. Donc vous êtes un espion !

– Je ne lui ai pas encore payé à boire, j'estime que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle ; j'ignore quelle importance ses secrets ont pour vous, mais pour moi ils n'en ont aucune. Au contraire, c'est lui qui me régale de champagne et non moi qui lui en paye. Il y a une douzaine de jours, il est venu me demander quinze kopeks, et maintenant il jette l'argent par les fenêtres. Mais vous me donnez une idée et, s'il le faut, je lui payerai à boire, précisément pour arriver à connaître tous vos petits secrets… répondit aigrement Lipoutine.

Stépan Trophimovitch considérait avec étonnement ces deux visiteurs qui le rendaient témoin de leur dispute. Je me doutais que Lipoutine nous avait amené cet Alexis Nilitch exprès pour lui faire arracher par un tiers ce que lui-même avait envie de savoir ; c'était sa manœuvre favorite.

– Alexis Nilitch connaît très bien Nicolas Vsévolodovitch, poursuivit-il avec colère, seulement il est cachottier. Quant au capitaine Lébiadkine au sujet de qui vous m'interrogiez, il l'a connu avant nous tous ; leurs relations remontent à cinq ou six

ans ; il se sont rencontrés à Pétersbourg à l'époque où Nicolas Vsévolodovitch menait une existence peu connue et ne pensait pas encore à nous favoriser de sa visite. Il faut supposer que notre prince choisissait assez singulièrement sa société dans ce temps-là. C'est aussi alors, paraît-il, qu'il a fait la connaissance d'Alexis Nilitch.

– Prenez garde, Lipoutine, je vous avertis que Nicolas Vsévolodovitch va bientôt venir ici et qu'il ne fait pas bon se frotter à lui.

– Qu'est-ce que je dis ? Je suis le premier à proclamer que c'est un homme d'un esprit très fin et très distingué ; j'ai donné hier à Barbara Pétrovna les assurances les plus complètes sous ce rapport. « Par exemple, ai-je ajouté, je ne puis répondre de son caractère » Lébiadkine m'a parlé hier dans le même sens : « J'ai souffert de son caractère », m'a-t-il dit. Eh ! Stépan Trophimovitch, vous avez bonne grâce à me traiter de cancanier et d'espion quand c'est vous-même, remarquez-le, qui m'avez forcé à vous raconter tout cela. Voyez-vous, hier, Barbara Pétrovna a touché le vrai point : « Vous avez été personnellement intéressé dans l'affaire, m'a-t-elle dit, voilà pourquoi je m'adresse à vous. » En effet, c'est bien le moins que je puisse m'occuper de Nicolas Vsévolodovitch après avoir dévoré une insulte personnelle qu'il m'a faite devant toute la société. Dans ces conditions, il me semble que, sans être cancanier, j'ai bien le droit de m'intéresser à ses faits et gestes. Aujourd'hui il vous serre la main, et demain, sans rime ni raison, en remerciement de votre hospitalité, il vous soufflette sur les deux joues devant toute l'honorable société, pour peu que la fantaisie lui en vienne. C'est un homme gâté par la fortune ! Mais surtout c'est un enragé coureur, un Petchorine[3] ! Vous qui n'êtes pas marié, Stépan Trophimovitch, vous l'avez belle à me traiter de cancanier parce

---

[3] Ce nom, emprunté au célèbre ouvrage de Larmontoff : *le Héros de notre temps*, est devenu en Russie synonyme de Don Juan.

que je m'exprime ainsi sur le compte de Son Excellence. Mais si jamais vous épousiez une jeune et jolie femme, – vous êtes encore assez vert pour cela, – je vous conseillerais de bien fermer votre porte à notre prince, et de vous barricader dans votre maison. Tenez, cette demoiselle Lébiadkine à qui l'on donne le fouet, n'était qu'elle est folle et bancale, je croirais vraiment qu'elle a été aussi victime des passions de notre général, et que le capitaine fait allusion à cela quand il dit qu'il a été blessé « dans son honneur de famille. » À la vérité, cette conjecture s'accorde peu avec le goût délicat de Nicolas Vsévolodovitch, mais ce n'est pas une raison pour l'écarter *a priori* : quand ces gens-là ont faim, ils mangent le premier fruit que le hasard met à leur portée. Vous allez encore dire que je fais des cancans, mais est-ce que je crie cela ? C'est le bruit public, je me borne à écouter ce que crie toute la ville et à dire oui : il n'est pas défendu de dire oui.

– La ville crie ? À propos de quoi ?

– C'est-à-dire que c'est le capitaine Lébiadkine qui va crier par toute la ville quand il est ivre, mais n'est-ce pas la même chose que si toute la place criait ? En quoi suis-je coupable ? Je ne m'entretiens de cela qu'avec des amis, car, ici, je crois me trouver avec des amis, ajouta Lipoutine en nous regardant d'un air innocent. – Voici le cas qui vient de se produire : Son Excellence étant en Suisse a, paraît-il, fait parvenir trois cents roubles au capitaine Lébiadkine par l'entremise d'une demoiselle très comme il faut, d'une modeste orpheline, pour ainsi dire, que j'ai l'honneur de connaître. Or, peu de temps après, Lébiadkine a appris d'un monsieur que je ne veux pas nommer, mais qui est aussi très comme il faut et partant très digne de foi, que la somme envoyée s'élevait à mille roubles et non à trois cents !… Maintenant donc Lébiadkine crie partout que cette demoiselle lui a volé sept cents roubles, et il va la traîner devant les tribunaux, du moins il menace de le faire, il clabaude dans toute la ville.

– C’est une infamie, une infamie de votre part ! vociféra l’ingénieur qui se leva brusquement.

– Mais, voyons, vous-même êtes ce monsieur très comme il faut à qui je faisais allusion. C’est vous qui avez affirmé à Lébiadkine, au nom de Nicolas Vsévolodovitch, que ce dernier lui avait expédié non pas trois cents roubles, mais mille. Le capitaine lui-même me l’a raconté étant ivre.

– C’est… c’est un déplorable malentendu. Quelqu’un s’est trompé, et il est arrivé que… Cela ne signifie rien, et vous commettez une infamie !…

– Oui, je veux croire que cela ne signifie rien ; pourtant, vous aurez beau dire, le fait n’en est pas moins triste, car voilà une demoiselle très comme il faut, qui est d’une part accusée d’un vol de sept cents roubles, et d’autre part convaincue de relations intimes avec Nicolas Vsévolodovitch. Mais qu’est-ce qu’il en coûte à Son Excellence de compromettre une jeune fille ou de perdre de réputation une femme mariée, comme le cas s’est produit pour moi autrefois ? On a sous la main un homme plein de magnanimité, et on lui fait couvrir de son nom honorable les péchés d’autrui. Tel est le rôle que j’ai joué ; c’est de moi que je parle…

Stépan Trophimovitch pâlissant se souleva de dessus son fauteuil.

– Prenez garde, Lipoutine, fit-il.

– Ne le croyez pas, ne le croyez pas ! Quelqu’un s’est trompé, et Lébiadkine est un ivrogne… s’écria l’ingénieur en proie à une agitation inexprimable, tout s’expliquera, mais je ne puis plus… et je considère comme une bassesse… assez, assez !

Il sortit précipitamment.

– Qu’est-ce qui vous prend ? Je vais avec vous ! cria Lipoutine inquiet, et il s’élança hors de la chambre à la suite d’Alexis Nilitch.

VII

Stépan Trophimovitch resta indécis pendant une minute et me regarda, probablement sans me voir ; puis, prenant sa canne et son chapeau, il sortit sans bruit de la chambre. Je le suivis comme tantôt. En mettant le pied dans la rue, il m’aperçut à côté de lui et me dit :

– Ah ! oui, vous pouvez être témoin… de l’accident. Vous m’accompagnerez, n’est-ce pas ?

– Stépan Trophimovitch, est-il possible que vous retourniez encore là ? songez-y, que peut-il résulter de cette démarche ?

Il s’arrêta un instant, et, avec un sourire navré dans lequel il y avait de la honte et du désespoir, mais aussi une sorte d’exaltation étrange, il me dit à voix basse :

– Je ne puis pas épouser « les péchés d’autrui » !

C’était le mot que j’attendais. Enfin lui échappait, après toute une semaine de tergiversations et de grimaces, le secret dont il avait tant tenu à me dérober à la connaissance. Je ne pus me contenir.

– Et une pensée si honteuse, si… basse, a pu trouver accès chez vous, Stépan Trophimovitch, dans votre esprit éclairé dans votre brave cœur, et cela… avant même la visite de Lipoutine ?

Il me regarda sans répondre et poursuivit son chemin. Je ne voulais pas en rester là. Je voulais porter témoignage contre lui devant Barbara Pétrovna.

Qu'avec sa facilité à croire le mal il eût simplement ajouté foi aux propos d'une mauvaise langue, je le lui aurais encore pardonné, mais non, il était clair maintenant que lui-même avait eu cette idée longtemps avant l'arrivée de Lipoutine : ce dernier n'avait fait que confirmer des soupçons antérieurs et verser de l'huile sur le feu. Dès le premier jour, sans motif aucun, avant même les prétendues raisons fournies par Lipoutine, Stépan Trophimovitch n'avait pas hésité à incriminer *in petto* la conduite de Dacha. Il ne s'expliquait les agissements despotiques de Barbara Pétrovna que par son désir ardent d'effacer au plus tôt les peccadilles aristocratiques de son inappréciable Nicolas en mariant la jeune fille à un homme respectable ! Je voulais absolument qu'il fût puni d'une telle supposition.

– Ô Dieu qui est si grand et si bon ! Oh ! qui me rendra la tranquillité ? soupira-t-il en s'arrêtant tout à coup après avoir fait une centaine de pas.

– Rentrez immédiatement chez vous, et je vous expliquerai tout ! criai-je en lui faisant faire demi-tour dans la direction de sa demeure.

– C'est lui ! Stépan Trophimovitch, c'est vous ? Vous ?

Fraîche, vibrante, juvénile, la voix qui prononçait ces mots résonnait à nos oreilles comme une musique.

Nous ne voyions rien, mais soudain apparut à côté de nous une amazone, c'était Élisabeth Nikolaïevna accompagnée de son cavalier habituel. Elle arrêta sa monture.

– Venez, venez vite ! cria-t-elle gaiement, – je ne l'avais pas vu depuis douze ans et je l'ai reconnu, tandis que lui… Est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas ?

Stépan Trophimovitch prit la main qu'elle lui tendait et la baisa pieusement. Il regarda la jeune fille avec une expression extatique, sans pouvoir proférer un mot.

– Il m'a reconnu et il est content ! Maurice Nikolaïévitch, il est enchanté de me voir ! Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu durant ces quinze jours ? Tante assurait que vous étiez malade et qu'on ne pouvait pas aller vous déranger ; mais je savais bien que ce n'était pas vrai. Je frappais du pied, je vous donnais tous les noms possibles, mais je voulais absolument que vous vinssiez vous-même le premier, c'est pourquoi je n'ai pas même envoyé chez vous. Mon Dieu, mais il n'est pas du tout changé ! ajouta-t-elle en se penchant sur sa selle pour examiner Stépan Trophimovitch, c'est ridicule à quel point il est peu changé ! Ah ! si fait pourtant, il y a de petites rides, beaucoup de petites rides autour des yeux et sur les tempes ; il y a aussi des cheveux blancs, mais les yeux sont restés les mêmes ! Et moi, suis-je changée ? Suis-je changée ? Pourquoi donc vous taisez-vous toujours ?

Je me rappelai en ce moment qu'il m'avait raconté comme quoi elle avait pensé être malade quand, à l'âge de onze ans, on l'avait emmenée à Pétersbourg : elle pleurait et demandait sans cesse Stépan Trophimovitch.

– Vous… je… bégaya-t-il dans l'excès de sa joie, – je venais de m'écrier : « Qui me rendra la tranquillité ? » lorsque j'ai en-

tendu votre voix… Je considère cela comme un miracle et je commence à croire.

– En Dieu ? En Dieu qui est là-haut et qui est si grand et si bon ? Voyez-vous, j'ai retenu par cœur toutes vos leçons. Maurice Nikolaïévitch, quelle foi il me prêchait alors en Dieu, qui est si grand et si bon ! Et vous rappelez-vous quand vous me parliez de la découverte de l'Amérique, des matelots de Colomb qui criaient : Terre ! terre ! Mon ancienne bonne Aléna Frolovna dit que la nuit suivante j'ai rêvé et qu'en dormant je criais : Terre ! terre ! Vous rappelez-vous que vous m'avez raconté l'histoire du prince Hamlet ? Et comme vous me décriviez le voyage des pauvres émigrants européens qui vont en Amérique ! Vous en souvenez-vous ? Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela, j'ai pu m'en assurer plus tard, mais si vous saviez, Maurice Nikolaïévitch, quelles belles choses il inventait ! C'était presque mieux que la vérité ! Pourquoi regardez-vous ainsi Maurice Nikolaïévitch ? C'est l'homme le meilleur et le plus sûr qu'il y ait sur le globe terrestre, et il faut absolument que vous l'aimiez comme vous m'aimez ! Il fait tout ce que je veux. Mais, cher Stépan Trophimovitch, vous êtes donc encore malheureux pour crier au milieu de la rue : « Qui me rendra la tranquillité ? » Vous êtes malheureux, n'est-ce pas ? Oui ?

– À présent je suis heureux…

– Tante vous fait des misères ? – continua-t-elle sans l'écouter, – elle est toujours aussi méchante et aussi injuste, cette inappréciable tante ! Vous rappelez-vous le jour où vous vous êtes jeté dans mes bras au jardin et où je vous ai consolé en pleurant ?… Mais n'ayez donc pas peur de Maurice Nikolaïévitch, il sait depuis longtemps tout ce qui vous concerne, tout ; vous pourrez pleurer tant que vous voudrez sur son épaule, il vous la prêtera fort complaisamment !… Ôtez votre chapeau pour une minute, levez la tête, dressez-vous sur la pointe des pieds, je veux vous embrasser sur le front, comme je vous ai

embrassé pour la dernière fois, quand nous nous sommes dit adieu. Voyez, cette demoiselle nous regarde par la fenêtre… Allons, plus haut, plus haut ; mon Dieu, comme il a blanchi !

Et, se courbant sur sa selle, elle le baisa au front.

– Allons, maintenant retournez chez vous ! Je sais où vous demeurez. J'irai vous voir d'ici à une minute. C'est moi qui vous ferai visite la première, entêté que vous êtes ! Mais ensuite je veux vous avoir chez moi pour toute une journée. Allez donc vous préparer à me recevoir.

Sur ce, elle piqua des deux, suivie de son cavalier. Nous rebroussâmes chemin. De retour chez lui, Stépan Trophimovitch s'assit sur un divan et fondit en larmes.

– Dieu ! Dieu ! s'écria-t-il, enfin une minute de bonheur !

Moins d'un quart d'heure après, Élisabeth Nikolaïevna arriva selon sa promesse, escortée de son Maurice Nikolaïévitch.

– Vous et le bonheur, vous arrivez en même temps ! dit Stépan Trophimovitch en se levant pour aller au-devant de la visiteuse.

– Voici un bouquet pour vous, je viens de chez madame Chevalier, elle aura des fleurs tout l'hiver. Voici également Maurice Nikolaïévitch, je vous prie de faire connaissance avec lui. J'aurais voulu vous apporter un pâté plutôt qu'un bouquet, mais Maurice Nikolaïévitch prétend que c'est contraire à l'usage russe.

Le capitaine d'artillerie qu'elle appelait Maurice Nikolaïévitch était un grand et bel homme de trente-cinq ans ; il avait un extérieur très comme il faut, et sa physionomie imposante paraissait même sévère à première vue. Cependant on ne pouvait

l'approcher sans deviner presque aussitôt en lui une bonté étonnante et des plus délicates. Fort taciturne, il semblait très flegmatique et d'un caractère peu liant. Chez nous, dans la suite, on parla de lui comme d'un esprit borné, ce qui n'était pas tout à fait juste.

Je ne décrirai pas la beauté d'Élisabeth Nikolaïevna. Déjà elle avait arraché un cri d'admiration à toute la ville, quoique certaines de nos dames et de nos demoiselles protestassent avec indignation contre un pareil enthousiasme. Plusieurs parmi elles avaient déjà pris en grippe Élisabeth Nikolaïevna, surtout à cause de sa fierté. Les dames Drozdoff n'avaient encore fait, pour ainsi dire, aucune visite, et, quoique ce retard fût dû en réalité à l'état maladif de Prascovie Ivanovna, on ne laissait pas d'en être mécontent. Un autre grief qu'on avait contre la jeune fille, c'était sa parenté avec la gouvernante ; enfin on lui reprochait de monter à cheval tous les jours. On n'avait pas encore vu d'amazones dans notre ville ; la société devait naturellement trouver mauvais qu'Élisabeth Nikolaïevna se promenât à cheval avant même d'avoir fait les visites exigées par l'étiquette provinciale. Tout le monde savait, d'ailleurs, que ces promenades lui avaient été ordonnées par les médecins, et, à ce propos, on parlait malignement de son défaut de santé. Elle ne se portait pas bien en effet. Ce qui se remarquait en elle à première vue, c'était une inquiétude maladive et nerveuse, une incessante fébrilité. Hélas ! l'infortunée souffrait beaucoup, et tout s'expliqua plus tard. En évoquant aujourd'hui mes souvenirs, je ne dis plus qu'elle était une beauté, bien qu'elle me parût telle alors. Peut-être son physique laissait-il à désirer sur plus d'un point. Grande, mince, mais souple et forte, elle frappait par l'irrégularité de ses traits. Ses yeux étaient disposés un peu obliquement, à la kalmouke ; les pommettes de ses joues s'accusaient avec un relief particulier sur son visage maigre et pâle, de la pâleur propre aux brunes ; mais il y avait dans ce visage un charme dominateur et attirant. Une sorte de puissance se révélait dans le regard brûlant de ces yeux sombres ! Élisa-

beth Nikolaïevna apparaissait « comme une victorieuse et pour vaincre ». Elle semblait fière, parfois même insolente. J'ignore si la bonté était dans sa nature, je sais seulement qu'elle faisait sur elle-même les plus grands efforts pour être bonne. Sans doute il y avait en elle beaucoup de tendances nobles et d'aspirations élevées, mais l'équilibre manquait à son tempérament moral, et les divers éléments qui le composaient, faute de pouvoir trouver leur assiette, formaient un véritable chaos toujours en ébullition.

Elle s'assit sur un divan et promena ses yeux autour de la chambre.

– D'où vient que, dans de pareils moments, je suis toujours triste ? expliquez-moi cela, savant homme ! Dieu sait combien je m'attendais à être heureuse lorsqu'il me serait donné de vous revoir, et voilà qu'à présent je n'éprouve guère de joie malgré toute mon affection pour vous… Ah ! Dieu, il a mon portrait ! Donnez-le-moi, que je voie comment j'étais dans ce temps-là !

Neuf ans auparavant, les Drozdoff avaient envoyé de Pétersbourg à l'ancien précepteur de leur fille une ravissante petite aquarelle représentant Lisa à l'âge de douze ans. Depuis lors ce portrait était toujours resté accroché à un mur chez Stépan Trophimovitch.

– Est-ce que vraiment j'étais si jolie que cela, étant enfant ? Est-ce là mon visage ?

Elle se leva, et, tenant le portrait à la main, alla se regarder dans une glace.

– Vite, reprenez-le ! s'écria-t-elle en rendant l'aquarelle, – ne le remettez pas à sa place maintenant, vous le rependrez plus tard, je ne veux plus l'avoir sous les yeux. – Elle se rassit sur le divan. – Une vie a fini, une autre lui a succédé qui à son tour

s'est écoulée comme la première, pour être remplacée par une troisième, et toujours ainsi, et chaque fin est une amputation. Voyez quelles banalités je débite, mais pourtant que cela est vrai !

Elle me regarda en souriant ; plusieurs fois déjà elle avait jeté les yeux sur moi, mais Stépan Trophimovitch, dans son agitation, avait oublié sa promesse de me présenter.

– Pourquoi donc mon portrait est-il pendu chez vous sous des poignards ? Et pourquoi avez-vous tant d'armes blanches ?

Le fait est que Stépan Trophimovitch avait, je ne sais pourquoi, orné son mur d'une petite panoplie consistant en deux poignards croisés l'un contre l'autre au-dessous d'un sabre tcherkesse. Tandis qu'Élisabeth Nikolaïevna posait cette question, son regard était si franchement dirigé sur moi que je faillis répondre ; néanmoins, je gardai le silence. À la fin, Stépan Trophimovitch comprit mon embarras et me présenta à la jeune fille.

– Je sais, je sais, dit-elle, – je suis enchantée. Maman a aussi beaucoup entendu parler de vous. Je vous prierai également de faire connaissance avec Maurice Nikolaïévitch, c'est un excellent homme. Je m'étais déjà fait de vous une idée ridicule : vous êtes le confident de Stépan Trophimovitch, n'est-ce pas ?

Je rougis.

– Ah ! pardonnez-moi, je vous prie, je ne voulais pas dire cela, j'ai pris un mot pour un autre ; ce n'est pas ridicule du tout, mais… (elle rougit et se troubla). – Du reste, pourquoi donc rougiriez-vous d'être un brave homme ? Allons, il est temps de partir, Maurice Nikolaïévitch ! Stépan Trophimovitch, il faut que vous soyez chez vous dans une demi-heure ! Mon Dieu, que de

choses nous nous dirons ! Dès maintenant, je suis votre confidente, et vous me raconterez *tout*, vous entendez ?

À ces mots, l'inquiétude se manifesta sur le visage de Stépan Trophimovitch.

– Oh ! Maurice Nikolaïévitch sait tout, sa présence ne doit pas vous gêner.

– Que sait-il donc ?

– Mais qu'est-ce que vous avez ? fit avec étonnement Élisabeth Nikolaïevna. – Bah ! c'est donc vrai qu'on le cache ? Je ne voulais pas le croire. On cache aussi Dacha. Tante m'a empêchée d'aller voir Dacha, sous prétexte qu'elle avait mal à la tête.

– Mais… mais comment avez-vous appris… ?

– Ah ! mon Dieu, comme tout le monde. Cela n'était pas bien malin !

– Mais est-ce que tout le monde… ?

– Eh ! comment donc ? Maman, à la vérité, a d'abord su la chose par Aléna Frolovna, ma bonne, à qui votre Nastasia avait couru tout raconter. Vous en avez parlé à Nastasia ? Elle dit tenir tout cela de vous-même.

– Je… je lui en ai parlé une fois… balbutia Stépan Trophimovitch devenu tout rouge, – mais… je me suis exprimé en termes vagues… j'étais si nerveux, si malade, et puis…

Elle se mit à rire.

– Et puis, vous n'aviez pas de confident sous la main, et Nastasia s'est trouvée là pour en tenir lieu, – allons, cela se

comprend ! Mais Nastasia est en rapport avec tout un monde de commères ! Eh bien, après tout, quel mal y a-t-il à ce qu'on sache cela ? c'est même préférable. Ne tardez pas à arriver, nous dînons de bonne heure… Ah ! J'oubliais… ajouta-t-elle en se rasseyant, dites-moi, qu'est-ce que c'est que Chatoff ?

– Chatoff ? C'est le frère de Daria Pavlovna…

– Cela, je le sais bien ; que vous êtes drôle, vraiment ! interrompit-elle avec impatience. Je vous demande quelle espèce d'homme c'est.

– C'est un songe-creux d'ici. C'est le meilleur et le plus irascible des hommes.

– J'ai moi-même entendu parler de lui comme d'un type un peu étrange. Du reste, il ne s'agit pas de cela. Il sait, m'a-t-on dit, trois langues, notamment l'anglais, et il peut s'occuper d'un travail littéraire. En ce cas, j'aurai beaucoup de besogne pour lui ; il me faut un collaborateur, et plus tôt je l'aurai, mieux cela vaudra. Acceptera-t-il ce travail ? On me l'a recommandé…

– Oh ! certainement, et vous ferez une bonne action…

– Ce n'est nullement pour faire une bonne action, c'est parce que j'ai besoin de quelqu'un.

– Je connais assez bien Chatoff, et, si vous avez quelque chose à lui faire dire, je vais me rendre chez lui à l'instant même, proposai-je.

– Dites-lui de venir chez nous demain à midi. Voilà qui est parfait ! Je vous remercie. Maurice Nikolaïévitch, vous êtes prêt ?

Ils sortirent. Naturellement, je n'eus rien de plus pressé que de courir chez Chatoff. Stépan Trophimovitch s'élança à ma suite et me rejoignit sur le perron.

– Mon ami, me dit-il, – ne manquez pas de passer chez moi à dix heures ou à onze, quand je serai rentré. Oh ! j'ai trop de torts envers vous et… envers tous, envers tous.

VIII

Je ne trouvai pas Chatoff chez lui ; je revins deux heures après et ne fus pas plus heureux. Enfin, vers huit heures, je fis une dernière tentative, décidé, si je ne le rencontrais pas, à lui laisser un mot ; cette fois encore, il était absent. Sa porte était fermée, et il vivait seul, sans domestique. Je pensai à frapper en bas et à m'informer de Chatoff chez le capitaine Lébiadkine ; mais le logement de ce dernier était fermé aussi, et paraissait vide : on n'y apercevait aucune lumière, on n'y entendait aucun bruit. En passant devant la porte du capitaine, j'éprouvai une certaine curiosité, car les récits de Lipoutine me revinrent alors à l'esprit. Je résolus de repasser le lendemain de grand matin. Connaissant l'entêtement et la timidité de Chatoff, je ne comptais pas trop, à vrai dire, sur l'effet de mon billet. Au moment où, maudissant ma malchance, je sortais de la maison, je rencontrai tout à coup M. Kiriloff qui y entrait. Il me reconnut le premier. En réponse à ses questions, je lui appris sommairement le motif qui m'avait amené, et lui parlai de ma lettre.

– Venez avec moi, dit-il, – je ferai tout.

Je me rappelai ce qu'avait raconté Lipoutine : en effet, l'ingénieur avait loué depuis le matin un pavillon en bois dans la cour. Ce logement, trop vaste pour un homme seul, il le parta-

geait avec une vieille femme sourde qui faisait son ménage. Le propriétaire de l'immeuble possédait dans une autre rue une maison neuve dont il avait fait un traktir, et il avait laissé cette vieille, – sans doute une de ses parentes, – pour le remplacer dans sa maison de la rue de l'Épiphanie. Les chambres du pavillon étaient assez propres, mais la tapisserie était sale. La pièce où nous entrâmes ne contenait que des meubles de rebut achetés d'occasion : deux tables de jeu, une commode en bois d'aune, une grande table en bois blanc, provenant sans doute d'une izba ou d'une cuisine quelconque, des chaises et un divan avec des dossiers à claire-voie, et de durs coussins de cuir. Dans un coin se trouvait un icône devant lequel la femme, avant notre arrivée, avait allumé une lampe. Aux murs étaient pendus deux grands portraits à l'huile ; ces toiles enfumées représentaient, l'une l'empereur Nicolas Pavlovitch, l'autre je ne sais quel évêque.

En entrant, M. Kiriloff alluma une bougie ; sa malle, qu'il n'avait pas encore défaite, était dans un coin ; il y alla prendre un bâton de cire à cacheter, une enveloppe et un cachet en cristal.

– Cachetez votre lettre et mettez l'adresse.

Je répliquai que ce n'était pas nécessaire, mais il insista. Après avoir écrit l'adresse sur l'enveloppe, je pris ma casquette.

– Mais je pensais que vous prendriez du thé, dit-il, – j'ai acheté du thé, en voulez-vous ?

Je ne refusai pas. La femme ne tarda point à arriver, apportant une énorme théière pleine d'eau chaude, une petite pleine de thé, deux grandes tasses de grès grossièrement peinturlurées, du pain blanc et une assiette couverte de morceaux de sucre.

– J’aime le thé, dit M. Kiriloff, – j’en bois la nuit en me promenant jusqu’à l’aurore. À l’étranger, il n’est pas facile d’avoir du thé la nuit.

– Vous vous couchez à l’aurore ?

– Toujours, depuis longtemps. Je mange peu, c’est toujours du thé que je prends. Lipoutine est rusé, mais impatient.

Je remarquai avec surprise qu’il avait envie de causer ; je résolus de profiter de l’occasion.

– Il s’est produit tantôt de fâcheux malentendus, observai-je.

Son visage se renfrogna.

– C’est une bêtise, ce sont de purs riens. Tout cela n’a aucune importance, attendu que Lébiadkine est un ivrogne. Je n’ai pas parlé à Lipoutine, je ne lui ai dit que des choses insignifiantes ; c’est là-dessus qu’il a brodé toute une histoire. Lipoutine a beaucoup d’imagination : avec des riens il a fait des montagnes. Hier, je croyais à Lipoutine.

– Et aujourd’hui, à moi ? fis-je en riant.

– Mais vous savez tout depuis tantôt. Lipoutine est ou faible, ou impatient, ou nuisible, ou… envieux.

Ce dernier mot me frappa.

– Du reste, vous établissez tant de catégories qu’il doit probablement rentrer dans l’une d’elles.

– Ou dans toutes à la fois.

– C’est encore possible. Lipoutine est un chaos. C’est vrai qu’il a blagué, tantôt, quand il a parlé d’un ouvrage que vous seriez en train d’écrire ?

L’ingénieur fronça de nouveau les sourcils et se mit à considérer le parquet.

– Pourquoi donc a-t-il blagué ?

Je m’excusai et me défendis de toute curiosité indiscrète. M. Kiriloff rougit.

– Il a dit la vérité ; j’écris. Mais tout cela est indifférent.

Nous nous tûmes pendant une minute. Tout à coup je vis reparaître sur son visage le sourire enfantin que j’avais déjà observé chez lui.

– Il a mal compris. Je cherche seulement les causes pour lesquelles les hommes n’osent pas se tuer ; voilà tout. Du reste, cela aussi est indifférent.

– Comment, ils n’osent pas se tuer ? Vous trouvez qu’il y a peu de suicides ?

– Fort peu.

– Vraiment, c’est votre avis ?

Sans répondre, il se leva et, rêveur, commença à se promener de long en large dans la chambre.

– Qu’est-ce donc qui, selon vous, empêche les gens de se suicider ? demandai-je.

Il me regarda d'un air distrait comme s'il cherchait à se rappeler de quoi nous parlions.

– Je… je ne le sais pas encore bien… deux préjugés les arrêtent, deux choses ; il n'y en a que deux, l'une est fort insignifiante, l'autre très sérieuse. Mais la première ne laisse pas elle-même d'avoir beaucoup d'importance.

– Quelle est-elle ?

– La souffrance.

– La souffrance ? Est-il possible qu'elle joue un si grand rôle… dans ce cas ?

– Le plus grand. Il faut distinguer : il y a des gens qui se tuent sous l'influence d'un grand chagrin, ou par colère ou parce qu'ils sont fous, ou parce que tout leur est égal. Ceux-là se donnent la mort brusquement et ne pensent guère à la souffrance. Mais ceux qui se suicident par raison y pensent beaucoup.

– Est-ce qu'il y a des gens qui se suicident par raison ?

– En très grand nombre. N'étaient les préjugés, il y en aurait encore plus : ce serait la majorité, ce serait tout le monde.

– Allons donc, tout le monde ?

L'ingénieur ne releva pas cette observation.

– Mais n'y a-t-il pas des moyens de se donner la mort sans souffrir ?

– Représentez-vous, dit-il en s'arrêtant devant moi, une pierre de la grosseur d'une maison de six étages, supposez-la

suspendue au-dessus de vous : si elle vous tombe sur la tête, aurez-vous mal ?

– Une pierre grosse comme une maison ? sans doute c'est effrayant.

– Je ne parle pas de frayeur ; aurez-vous mal ?

– Une pierre de la grosseur d'une montagne ? une pierre d'un million de pouds[4] ? naturellement je ne souffrirai pas.

– Mais tant qu'elle restera suspendue au-dessus de vous vous aurez grand'peur qu'elle ne vous fasse mal. Personne pas même l'homme le plus savant ne pourra se défendre de cette impression. Chacun saura que la chute de la pierre n'est pas douloureuse, et chacun la craindra comme une souffrance extrême.

– Eh bien, et la seconde cause, celle que vous avez déclarée sérieuse ?

– C'est l'autre monde.

– C'est-à-dire la punition ?

– Cela, ce n'est rien. L'autre monde tout simplement.

– Est-ce qu'il n'y a pas des athées qui ne croient pas du tout à l'autre monde ?

M. Kiriloff ne répondit pas.

– Vous jugez peut-être d'après vous ?

---

[4] Le poud équivaut à peu près à 20 kilogrammes.

– On ne peut jamais juger que d'après soi, dit-il en rougissant. – La liberté complète existera quand il sera indifférent de vivre ou de ne pas vivre. Voilà le but de tout.

– Le but ? Mais alors personne ne pourra et ne voudra vivre ?

– Personne, reconnut-il sans hésitation.

– L'homme a peur de la mort parce qu'il aime la vie, voilà comme je comprends la chose, observai-je, et la nature l'a voulu ainsi.

– C'est une lâcheté greffée sur une imposture ! répliqua-t-il avec un regard flamboyant. – La vie est une souffrance, la vie est une crainte, et l'homme est un malheureux. Maintenant il n'y a que souffrance et crainte. Maintenant l'homme aime la vie parce qu'il aime la souffrance et la crainte. C'est ainsi qu'on l'a fait. On donne maintenant la vie pour une souffrance et une crainte, ce qui est un mensonge. L'homme d'à présent n'est pas encore ce qu'il doit être. Il viendra un homme nouveau, heureux et fier. Celui à qui il sera égal de vivre ou ne pas vivre, celui-là sera l'homme nouveau. Celui qui vaincra la souffrance et la crainte, celui-là sera dieu. Et l'autre Dieu n'existera plus.

– Alors, vous croyez à son existence ?

– Il existe sans exister. Dans la pierre il n'y a pas de souffrance, mais il y en a une dans la crainte de la pierre. Dieu est la souffrance que cause la crainte de la mort. Qui triomphera de la souffrance et de la crainte deviendra lui-même dieu. Alors commencera une nouvelle vie, un nouvel homme, une rénovation universelle…Alors on partagera l'histoire en deux périodes : depuis le gorille jusqu'à l'anéantissement de Dieu, et depuis l'anéantissement de Dieu jusqu'au…

– Jusqu'au gorille ?

– Jusqu'au changement physique de l'homme et de la terre. L'homme sera dieu et changera physiquement. Une transformation s'opèrera dans le monde, dans les pensées, les sentiments, les actions. Croyez-vous qu'alors l'homme ne subira pas un changement physique ?

– S'il devient indifférent de vivre ou de ne pas vivre, tout le monde se tuera, et voilà peut-être en quoi consistera le changement.

– Cela ne fait rien. On tuera le mensonge. Quiconque aspire à la principale liberté ne doit pas craindre de se tuer. Qui ose se tuer a découvert où gît l'erreur. Il n'y a pas de liberté qui dépasse cela ; tout est là, et au-delà il n'y a rien. Qui ose se tuer est dieu. À présent chacun peut faire qu'il n'y ait plus ni Dieu, ni rien. Mais personne ne l'a encore fait.

– Il y a eu des millions de suicidés.

– Mais jamais ils ne se sont inspirés de ce motif ; toujours ils se sont donné la mort avec crainte et non pour tuer la crainte. Celui qui se tuera pour tuer la crainte, celui-là deviendra dieu aussitôt.

– Il n'en aura peut-être pas le temps, remarquai-je.

– Cela ne fait rien, répondit M. Kiriloff avec une fierté tranquille et presque dédaigneuse. – Je regrette que vous ayez l'air de rire, ajouta-t-il une demi-minute après.

– Et moi, je m'étonne que vous, si irascible tantôt, vous soyez maintenant si calme, nonobstant la chaleur avec laquelle vous parlez.

– Tantôt ? Tantôt c'était ridicule, reprit-il avec un sourire ; – je n'aime pas à quereller et je ne me le permets jamais, ajouta-t-il d'un ton chagrin.

– Elles ne sont pas gaies, les nuits que vous passez à boire du thé.

Ce disant, je me levai et pris ma casquette.

– Vous croyez ? fit l'ingénieur en souriant d'un air un peu étonné, pourquoi donc ? Non, je… je ne sais comment font les autres, mais je sens que je ne puis leur ressembler. Chacun pense successivement à diverses choses ; moi, j'ai toujours la même idée dans l'esprit, et il m'est impossible de penser à une autre. Dieu m'a tourmenté toute ma vie, acheva-t-il avec une subite et singulière expansion.

– Permettez-moi de vous demander pourquoi vous parlez si mal le russe. Se peut-il qu'un séjour de cinq ans à l'étranger vous ai fait oublier à ce point votre langue maternelle ?

– Est-ce que je parle mal ? Je n'en sais rien. Non, ce n'est pas parce que j'ai vécu à l'étranger. J'ai parlé ainsi toute ma vie… Cela m'est égal.

– Encore une question, celle-ci est plus délicate : je suis persuadé que vous disiez vrai quand vous déclariez avoir peu de goût pour la conversation. Dès lors, pourquoi vous êtes-vous mis à causer avec moi ?

– Avec vous ? Vous avez eu tantôt une attitude fort convenable, et vous… du reste, tout cela est indifférent… vous ressemblez beaucoup à mon frère, la ressemblance est frappante, dit-il en rougissant ; il est mort il y a sept ans, il était beaucoup plus âgé que moi.

– Il a dû avoir une grande influence sur la tournure de vos idées.

– N-non, il parlait peu ; il ne disait rien. Je remettrai votre lettre.

Il m'accompagna avec une lanterne jusqu'à la porte de la maison pour la fermer quand je serais parti. « Assurément il est fou », décidai-je à part moi. Au moment de sortir, je fis une nouvelle rencontre.

IX

Comme j'allais franchir le seuil, je me sentis empoigné tout à coup en pleine poitrine par une main vigoureuse ; en même temps quelqu'un criait :

– Qui es-tu ? Ami ou ennemi ? Réponds !

– C'est un des nôtres, un des nôtres ! fit la voix glapissante de Lipoutine, – c'est M. G…ff, un jeune homme qui a fait des études classiques et qui est en relation avec la plus haute société.

– J'aime qu'on soit en relation avec la société… classique… par conséquent très instruit… le capitaine en retraite Ignace Lébiadkine, à la disposition du monde et des amis… s'ils sont vrais, les coquins !

Le capitaine Lébiadkine, dont la taille mesurait deux archines dix verchoks[5], était un gros homme à la tête crépue et au

---

[5] Un mètre 82 centimètres.

visage rouge ; en ce moment, il était tellement ivre qu'il avait peine à se tenir sur ses jambes et parlait avec beaucoup de difficulté. Du reste, j'avais déjà eu auparavant l'occasion de l'apercevoir de loin.

– Ah ! encore celui-ci ! vociféra-t-il de nouveau à la vue de Kiriloff qui était encore là avec sa lanterne ; il leva le poing, mais s'en tint à ce geste.

– Je pardonne en considération du savoir ! Ignace Lébiadkine est un homme cultivé…

L'obus d'un amour aussi brûlant que fol
Avait éclaté dans le cœur d'Ignace,
Et tristement séchait sur place
Le manchot de Sébastopol.

– À la vérité, je n'ai pas été à Sébastopol et je ne suis même pas manchot, mais quels vers ! dit-il en avançant vers moi sa trogne enluminée.

– Il n'a pas le temps, il est pressé, il faut qu'il rentre chez lui, fit observer Lipoutine au capitaine, – demain il dira cela à Élisabeth Nikolaïevna.

– À Élisabeth !… reprit Lébiadkine, – attends, ne t'en va pas ! Variante :

Passe au trot d'un cheval fringant
Une étoile que l'on admire ;
Elle m'adresse un doux sourire,
L'a-ris-to-cra-tique enfant.

« À une étoile-amazone. »

– Mais, voyons, c’est un hymne ! C’est un hymne, si tu n’es pas un âne ! Ils ne comprennent rien ! Attends ! fit-il en se cramponnant à mon paletot malgré mes efforts pour me dégager, – dis-lui que je suis un chevalier d’honneur, mais que Dachka… Dachka, avec mes deux doigts je la… c’est une serve, et elle n’osera pas…

Grâce à une violente secousse qui le jeta par terre, je réussis à m’arracher de ses mains et je m’élançai dans la rue. Lipoutine s’accrocha à moi.

– Alexis Nilitch le relèvera. Savez-vous ce que le capitaine Lébiadkine vient de m’apprendre ? me dit-il précipitamment, – vous avez entendu ses vers ? Eh bien, cette même poésie dédiée à une « étoile-amazone », il l’a signée, mise sous enveloppe, et demain il l’enverra à Élisabeth Nikolaïevna. Quel homme !

– Je parierais qu’il a fait cela à votre instigation.

– Vous perdriez ! répondit en riant Lipoutine, – il est amoureux comme un matou. Et figurez-vous que cette passion a commencé par la haine. D’abord il détestait Élisabeth Nikolaïevna parce qu’elle s’adonne à l’équitation ; il la haïssait au point de l’invectiver à haute voix dans la rue ; avant-hier encore, au moment où elle passait à cheval, il lui a lancé une bordée d’injures ; – par bonheur, elle ne les a pas entendues, et tout à coup aujourd’hui des vers ! Savez-vous qu’il veut risquer une demande en mariage ? Sérieusement, sérieusement !

– Je vous admire, Lipoutine : partout où se manigance quelque vilenie de ce genre, on est sûr de retrouver votre main ! dis-je avec colère.

– Vous allez un peu loin, monsieur G…ff ; n’est-ce pas la peur d’un rival qui agite votre petit cœur ?

– Quoi ? criai-je en m’arrêtant.

– Pour vous punir, je ne dirai rien de plus ! Vous voudriez bien en apprendre davantage, n’est-ce pas ? Allons, sachez encore une chose : cet imbécile n’est plus maintenant un simple capitaine, mais un propriétaire de notre province, et même un propriétaire assez important, attendu que dernièrement, Nicolas Vsévolodovitch lui a vendu tout son bien évalué, suivant l’ancienne estimation, à deux cents âmes. Dieu est témoin que je ne vous mens pas ! J’ai eu tout à l’heure seulement connaissance du fait, mais je le tiens de très bonne source. Maintenant à vous de découvrir le reste, je n’ajoute plus un mot ; au revoir !

X

Stépan Trophimovitch m’attendait avec une impatience extraordinaire. Il était de retour depuis une heure. Je le trouvai comme en état d’ivresse ; du moins pendant les cinq premières minutes je le crus ivre. Hélas ! sa visite aux dames Drozdoff l’avait mis sens dessus dessous.

– Mon ami, j’ai complètement perdu le fil… J’aime Lisa et je continue à vénérer cet ange comme autrefois ; mais il me semble qu’elle et sa mère désiraient me voir uniquement pour me faire parler, c’est-à-dire pour m’extirper des renseignements ; je pense qu’elles n’avaient pas d’autre but en m’invitant à aller chez elles… C’est ainsi.

– Comment n’êtes-vous pas honteux de dire cela ? répliquai-je violemment.

– Mon ami, je suis maintenant tout seul. Enfin, c’est ridicule. Figurez-vous qu’il y a là tout un monde de mystères. Ce

qu'elles m'ont questionné à propos de ces nez, de ces oreilles et de divers incidents obscurs survenus à Pétersbourg ! Elles n'ont appris que depuis leur arrivée dans notre ville les farces que Nicolas a faites chez nous il y a quatre ans : « Vous étiez ici, vous l'avez vu, est-il vrai qu'il soit fou ? » Je ne comprends pas d'où cette idée leur est venue. Pourquoi Prascovie Ivanovna veut-elle absolument que Nicolas soit fou ? C'est qu'elle y tient, cette femme, elle y tient ! Ce Maurice Nikolaïévitch est un brave homme tout de même, mais est-ce qu'elle travaillerait pour lui, après qu'elle-même a écrit la première de Paris à cette pauvre amie ?... Enfin cette Prascovie est un type, elle me rappelle Korobotchka, l'inoubliable création de Gogol ; seulement c'est une Korobotchka en grand, en beaucoup plus grand...

– Allons donc, est-ce possible ?

– Si vous voulez, je dirai : en plus petit, cela m'est égal, mais ne m'interrompez pas, vous achèveriez de me dérouter. Elles sont maintenant à couteaux tirés ; je ne parle pas de Lise qui est toujours fort bien avec « tante », comme elle dit. Lise est une rusée, et il y a encore quelque chose là. Des secrets. Mais avec la vieille la rupture est complète. Cette pauvre « tante », il est vrai, tyrannise tout le monde... et puis la gouvernante, l'irrévérence de la société, l'« irrévérence » de Karmazinoff, l'idée que son fils est peut-être fou, ce Lipoutine, ce que je ne comprends pas, – bref, elle a dû, dit-on, s'appliquer sur la tête une compresse imbibée de vinaigre. Et c'est alors que nous venons l'assassiner de nos plaintes et de nos lettres... Oh ! combien je l'ai fait souffrir, et dans quel moment ! Je suis un ingrat ! Imaginez-vous qu'en rentrant j'ai trouvé une lettre d'elle, lisez, lisez ! Oh ! quelle a été mon ingratitude !

Il me tendit la lettre qu'il venait de recevoir de Barbara Pétrovna. La générale, regrettant sans doute son : « Restez chez vous » du matin, avait cette fois écrit un billet poli, mais néanmoins ferme et laconique. Elle priait Stépan Trophimovitch de

venir chez elle après-demain dimanche à midi précis, et lui conseillait d'amener avec lui quelqu'un de ses amis (mon nom était mis entre parenthèses). De son côté elle promettait d'inviter Chatoff, comme frère de Daria Pavlovna. « Vous pourrez recevoir d'elle une réponse définitive : cela vous suffira-t-il ? Est-ce cette formalité que vous aviez tant à cœur ? »

– Remarquez l'agacement qui perce dans la phrase finale. Pauvre, pauvre amie de toute ma vie ! J'avoue que cette décision *inopinée* de mon sort m'a, pour ainsi dire, écrasé… Jusqu'alors j'espérais toujours, mais maintenant tout est dit, je sais que c'est fini ; c'est terrible. Oh ! si ce dimanche pouvait ne pas arriver, si les choses pouvaient suivre leur train-train accoutumé…

– Tous ces ignobles commérages de Lipoutine vous ont mis l'esprit à l'envers.

– Vous venez de poser votre doigt d'ami sur un autre endroit douloureux. Ces doigts d'amis sont en général impitoyables, et parfois insensés ; pardon, mais, le croirez-vous ? J'avais presque oublié tout cela, toutes ces vilenies ; c'est-à-dire que je ne les avais pas oubliées du tout, seulement, bête comme je le suis, pendant tout le temps de ma visite chez Lise, j'ai tâché d'être heureux et je me suis persuadé que je l'étais. Mais maintenant… oh ! maintenant je songe à cette femme magnanime, humaine, indulgente pour mes misérables défauts, – je me trompe, elle n'est pas indulgente du tout, mais moi-même, que suis-je avec mon vain et détestable caractère ? Un gamin, un être qui a tout l'égoïsme d'un enfant sans en avoir l'innocence. Pendant vingt ans elle a eu soin de moi comme une niania, cette pauvre tante, ainsi que l'appelle gracieusement Lise… Tout à coup, au bout de vingt ans, l'enfant a voulu se marier : eh bien, va, marie-toi. Il écrit, elle répond – avec sa tête dans le vinaigre, et… et voilà que dimanche l'enfant sera un homme marié… Pourquoi moi-même ai-je insisté ? Pourquoi ai-je écrit ces lettres ? Oui, j'oubliais : Lise adore Daria Pavlovna, elle l'assure du

moins. « C’est un ange, dit-elle en parlant d’elle, seulement elle est un peu dissimulée. » Elle et sa mère m’ont conseillé… c'est-à-dire que Prascovie ne m’a rien conseillé. Oh ! que de venin il y a dans cette Korobotchka ! Et même Lise, ce n’est pas précisément un conseil qu’elle m’a donné. « À quoi bon vous marier ? m’a-t-elle dit, c’est assez pour vous des joies de la science. » Là-dessus elle s’est mise à rire. Je le lui ai pardonné, parce qu’elle a aussi sa grosse part de chagrin. Pourtant, m’ont-elles dit, vous ne pouvez pas vous passer de femme. Les infirmités vont venir, il vous faut quelqu’un qui s’occupe de votre santé… Ma foi, moi-même, tout le temps que je suis resté enfermé avec vous, je me disais *in petto* que la Providence m’envoyait Daria Pavlovna au déclin de mes jours orageux, qu’elle s’occuperait de ma santé, qu’elle mettrait de l’ordre dans mon ménage… Il fait si sale chez moi ! regardez, tout est en déroute, tantôt j’ai ordonné de ranger, eh bien, voilà encore un livre qui traîne sur le plancher. La pauvre amie se fâchait toujours en voyant la malpropreté de mon logement… Oh ! maintenant sa voix ne se fera plus entendre ! Vingt ans ! Elle reçoit, paraît-il, des lettres anonymes ; figurez-vous, Nicolas aurait vendu son bien à Lébiadkine. C’est un monstre ; et enfin qu’est-ce que c’est que Lébiadkine ? Lise écoute, écoute, oh ! il faut la voir écouter ! Je lui ai pardonné son rire en remarquant quelle attention elle prêtait à cela, et ce Maurice… je ne voudrais pas être à sa place en ce moment ; c’est un brave homme tout de même, mais un peu timide ; du reste, que Dieu l’assiste !

La fatigue l’obligea à s’arrêter, d’ailleurs ses idées se troublaient de plus en plus ; il baissa la tête, et, immobile, se mit à regarder le plancher d’un air las. Je profitai de son silence pour raconter ma visite à la maison Philippoff ; à ce propos, j’émis froidement l’opinion qu’en effet la sœur de Lébiadkine (que je n’avais pas vue) pouvait avoir été victime de Nicolas, à l’époque où celui-ci menait, suivant l’expression de Lipoutine, une existence énigmatique ; dès lors, il était fort possible que Lébiadkine reçût de l’argent de Nicolas, mais c’était tout. Quant aux ra-

contars concernant Daria Pavlovna, je les traitai de viles calomnies, en m'autorisant du témoignage d'Alexis Nilitch, dont il n'y avait pas lieu de mettre en doute la véracité. Stépan Trophimovitch m'écouta d'un air distrait, comme si la chose ne l'eût aucunement intéressé. Je lui fis part aussi de ma conversation avec Kiriloff, et j'ajoutai que ce dernier était peut-être fou.

– Il n'est pas fou, mais c'est un homme à idées courtes, – répondit-il avec une sorte d'ennui. Ces gens-là supposent la nature et la société humaine autres que Dieu ne les a faites, et qu'elles ne sont réellement. On coquette avec eux, mais du moins ce n'est pas Stépan Trophimovitch. Je les ai vus dans le temps à Pétersbourg, avec cette chère amie (oh ! combien je l'ai offensée alors !), et je n'ai eu peur ni de leurs injures, ni même de leurs éloges. Je ne les crains pas davantage maintenant, mais parlons d'autre chose… Je crois que j'ai fait de terribles sottises ; imaginez-vous que j'ai écrit hier à Daria Pavlovna, et… combien je m'en repens !

– Qu'est-ce que vous lui avez donc écrit ?

– Oh ! mon ami, soyez sûr que j'ai obéi à un sentiment très noble. Je l'ai informée que j'avais écrit cinq jours auparavant à Nicolas ; la délicatesse m'avait aussi inspiré cette démarche.

– À présent, je comprends, fis-je avec véhémence, – de quel droit vous êtes-vous permis de les mettre ainsi tous les deux sur la sellette ?

– Mais, mon cher, n'achevez pas de m'écraser, épargnez-moi vos cris ; je suis déjà aplati comme… comme une blatte, et enfin je trouve que ma conduite a été pleine de noblesse. Supposez qu'il y ait eu en effet quelque chose… en Suisse… ou un commencement. Je dois, au préalable, interroger leurs cœurs, pour… enfin, pour ne pas me jeter à la traverse de leurs amours,

pour ne pas être un obstacle sur leur chemin… Tout ce que j'en ai fait, ç'a été par noblesse d'âme.

– Oh ! mon Dieu, que vous avez agi bêtement ! ne pus-je m'empêcher de m'écrier.

– Bêtement ! bêtement ! répéta-t-il avec une sorte de jouissance ; jamais vous n'avez rien dit de plus sage, c'était bête, mais que faire ? tout est dit. De toute façon, je me marie, dussé-je épouser les « péchés d'autrui », dès lors quel besoin avais-je d'écrire ? N'est-il pas vrai ?

– Vous revenez encore là-dessus !

– Oh ! à présent faites-moi grâce de vos reproches, vous n'avez plus maintenant devant vous l'ancien Stépan Verkhovensky ; celui-là est enterré ; enfin tout est dit. D'ailleurs, pourquoi criez-vous ? Uniquement parce que vous-même ne vous mariez pas, et que vous n'êtes point dans le cas de porter sur la tête certain ornement. Vous froncez encore le sourcil ? Mon pauvre ami, vous ne connaissez pas la femme, et moi je n'ai fait que l'étudier. « Si tu veux vaincre le monde, commence par te vaincre », c'est la seule belle parole qu'ait jamais dite un autre romantique comme vous, Chatoff, mon futur beau-frère. Je lui emprunte volontiers son aphorisme. Eh bien, voilà, je suis prêt à me vaincre, je vais me marier, et pourtant je ne vois pas quelle espèce de victoire je remporterai, sans même parler de celle sur le monde ! Ô mon ami, le mariage, c'est la mort morale de toute âme fière, de toute indépendance. La vie conjugale me pervertira, m'enlèvera mon énergie, mon courage pour le service de la cause ; j'aurai des enfants, et, qui pis est, des enfants dont je ne serai pas le père ; le sage ne craint pas de regarder la vérité en face… Lipoutine me conseillait tantôt de me barricader pour me mettre à l'abri de Nicolas ; il est bête, Lipoutine. La femme trompe même l'œil qui voit tout. Le bon Dieu, en créant la femme, savait sans doute à quoi il s'exposait, mais je suis

convaincu qu'elle-même lui a imposé ses idées, qu'elle l'a forcé à la créer avec telle forme et… tels attributs ; autrement, qui donc aurait voulu s'attirer tant d'ennuis sans aucune compensation ?

– Il n'aurait pas été lui-même, s'il n'avait pas lâché quelqu'une de ces faciles plaisanteries voltairiennes, qui étaient si à la mode au temps de sa jeunesse, mais, après s'être ainsi égayé durant une minute, il recommença à broyer du noir.

– Oh ! pourquoi faut-il que cette journée d'après-demain arrive ! s'écria-t-il tout à coup avec un accent désespéré, – pourquoi n'y aurait-il pas une semaine sans dimanche, si le miracle existe ? Voyons, qu'est-ce qu'il en coûterait à la Providence de biffer un dimanche du calendrier, ne fût-ce que pour prouver son pouvoir à un athée ? Oh ! que je l'ai aimée ! Vingt années ! Vingt années entières, et jamais elle ne m'a compris !

– Mais de qui parlez-vous ? Je ne vous comprends pas non plus ! demandai-je avec étonnement.

– Vingt ans ! Et pas une seule fois elle ne m'a compris oh ! c'est dur ! Et se peut-il qu'elle croie que je me marie par crainte, par besoin ? Oh ! honte ! Tante, tante, c'est pour toi que je le fais !… Oh ! qu'elle sache, cette tante, qu'elle est la seule femme dont j'aie été épris pendant vingt ans ! Elle doit le savoir, sinon cela ne se fera pas, sinon il faudra employer la force pour me traîner sous ce qu'on appelle la viénetz[6] !

C'était la première fois que j'entendais cet aveu qu'il formulait si énergiquement. Je ne cacherai pas que j'eus une terrible envie de rire. Elle était fort déplacée.

---

[6] En Russie, une couronne *(viénetz*) est posée sur la tête des jeunes époux pendant la cérémonie nuptiale.

Soudain une pensée nouvelle s'offrit à l'esprit de Stépan Trophimovitch.

– À présent je n'ai plus que lui, il est ma seule espérance ! s'écria-t-il en frappant tout à coup ses mains l'une contre l'autre, – seul, maintenant, mon pauvre garçon me sauvera, et… Oh ! pourquoi donc n'arrive-t-il pas ? Ô mon fils ! Ô mon Petroucha !… Sans doute, je suis indigne du nom de père, je mériterais plutôt celui de tigre, mais… laissez-moi, mon ami, je vais me mettre un moment au lit pour recueillir mes idées. Je suis si fatigué, si fatigué, et vous-même, il est temps que vous alliez vous coucher, voyez-vous, il est minuit…

CHAPITRE IV

LA BOITEUSE.

I

Chatoff ne fit pas la mauvaise tête, et, conformément à ce que je lui avais écrit, alla à midi chez Élisabeth Nikolaïevna. Nous arrivâmes presque en même temps lui et moi ; c'était aussi la première fois que je me rendais chez les dames Drozdoff. Elles se trouvaient dans la grande salle avec Maurice Nikolaïévitch, et une discussion avait lieu entre ces trois personnes au moment où nous entrâmes. Prascovie Ivanovna avait prié sa fille de lui jouer une certaine valse, et Lisa s'était empressée de se mettre au piano ; mais la mère prétendait que la valse jouée n'était pas celle qu'elle avait demandée. Maurice Nikolaïévitch avait pris parti pour la jeune fille avec sa simplicité accoutumée, et soutenait que Prascovie Ivanovna se trompait ; la vieille dame pleurait de colère. Elle était souffrante et marchait même avec difficulté. Ses pieds étaient enflés, ce qui la rendait grincheuse ; aussi depuis quelques jours ne cessait-elle de chercher noise à tout son entourage, bien qu'elle eût toujours une certaine peur de Lisa. On fut content de nous voir. Élisabeth Nikolaïevna rougit de plaisir, et, après m'avoir dit merci, sans doute parce que je lui avais amené Chatoff, elle avança vers ce dernier en l'examinant d'un œil curieux.

Il était resté sur le seuil, fort embarrassé de sa personne. Elle le remercia d'être venu, puis le présenta à sa mère.

– C'est M. Chatoff, dont je vous ai parlé, et voici M. G…ff, un grand ami à moi et à Stépan Trophimovitch. Maurice Nikolaïévitch a aussi fait sa connaissance hier.

– Lequel est professeur ?

– Mais ni l'un ni l'autre, maman.

– Si fait, tu m'as dit toi-même qu'il viendrait un professeur ; ce doit être celui-ci, fit Prascovie Ivanovna et montrant Chatoff avec un air de mépris.

– Je ne vous ai jamais annoncé la visite d'un professeur. M. G…ff est au service, et M. Chatoff est un ancien étudiant.

– Étudiant, professeur, c'est toujours de l'Université. Il faut que tu aies bien envie de me contredire pour chicaner là-dessus. Mais celui que nous avons vu en Suisse avait des moustaches et une barbiche.

– Maman veut parler du fils de Stépan Trophimovitch, elle lui donne toujours le nom de professeur, dit Lisa qui emmena Chatoff à l'autre bout de la salle et l'invita à s'asseoir sur un divan.

– Quand ses pieds enflent, elle est toujours ainsi, vous comprenez, elle est malade, ajouta à voix basse la jeune fille en continuant à observer avec une extrême curiosité le visiteur, dont l'épi de cheveux attirait surtout son attention.

– Vous êtes militaire ? me demanda la vieille dame avec qui Lisa avait eu la cruauté de me laisser en tête-à-tête.

– Non, je sers…

– M. G…ff est un grand ami de Stépan Trophimovitch, se hâta de lui expliquer sa fille.

– Vous servez chez Stépan Trophimovitch ? Mais il est aussi professeur ?

– Ah ! maman, vous n'avez que des professeurs dans l'esprit, je suis sûre que vous en voyez même en rêve, cria Lisa impatientée.

– C'est bien assez d'en voir quand on est éveillé. Mais toi, tu ne sais que faire de l'opposition à ta mère. Vous étiez ici il y a quatre ans, quand Nicolas Vsévolodovitch est revenu de Pétersbourg ?

Je répondis affirmativement.

– Il y avait un anglais ici parmi vous ?

– Non, il n'y en avait pas.

Lisa se mit à rire.

– Tu vois bien qu'il n'y avait pas du tout d'Anglais, par conséquent ce sont des mensonges. Barbara Pétrovna et Stépan Trophimovitch mentent tous les deux. Du reste, tout le monde ment.

– Ma tante et Stépan Trophimovitch ont trouvé chez Nicolas Vsévolodovitch de la ressemblance avec le prince Harry mis en scène dans le *Henri IV* de Shakespeare, et maman objecte qu'il n'y avait pas d'Anglais, nous expliqua Lisa.

– Puisqu'il n'y avait pas de Harry, il n'y avait pas d'Anglais. Seul Nicolas Vsévolodovitch a fait des fredaines.

– Je vous assure que maman le fait exprès, crut devoir observer la jeune fille en s'adressant à Chatoff, elle connaît fort bien Shakespeare. Je lui ai lu moi-même le premier acte d'*Othello*, mais maintenant elle souffre beaucoup. Maman, entendez-vous ? Midi sonne, il est temps de prendre votre médicament.

– Le docteur est arrivé, vint annoncer une femme de chambre.

– Zémirka, Zémirka, viens avec moi ! cria Prascovie Ivanovna en se levant à demi.

Au lieu d'accourir à la voix de sa maîtresse, Zémirka, vieille et laide petite chienne, alla se fourrer sous le divan sur lequel était assise Élisabeth Nikolaïevna.

– Tu ne veux pas ? Eh bien, reste là. Adieu, batuchka, je ne connais ni votre prénom, ni votre dénomination patronymique, me dit la vieille dame.

– Antoine Lavrentiévitch…

– Peu importe, ça m'entre par une oreille et ça sort par l'autre. Ne m'accompagnez pas, Maurice Nikolaïévitch, je n'ai appelé que Zémirka. Grâce à Dieu, je sais encore marcher seule, et demain j'irai me promener.

Elle s'en alla fâchée.

– Antoine Lavrentiévitch, vous causerez pendant ce temps-là avec Maurice Nikolaïévitch ; je vous assure que vous gagnerez tous les deux à faire plus intimement connaissance ensemble,

dit Lisa, et elle adressa un sourire amical au capitaine d'artillerie qui devint rayonnant lorsque le regard de la jeune fille se fixa sur lui. Faute de mieux, force me fut de dialoguer avec Maurice Nikolaïévitch.

II

À ma grande surprise, l'affaire qu'Élisabeth Nikolaïevna avait à traiter avec Chatoff était, en effet, exclusivement littéraire. Je ne sais pourquoi, mais je m'étais toujours figuré qu'elle l'avait fait venir pour quelque autre chose. Comme ils ne se cachaient pas de nous et causaient très haut, nous nous mîmes, Maurice Nikolaïévitch et moi, à écouter leur conversation, ensuite ils nous invitèrent à y prendre part. Il s'agissait d'un livre qu'Élisabeth Nikolaïevna jugeait utile, et que, depuis longtemps, elle se proposait de publier, mais, vu sa complète inexpérience, elle avait besoin d'un collaborateur. Je fus même frappé du sérieux avec lequel elle exposa son plan à Chatoff. « Sans doute elle est dans les idées nouvelles, pensai-je, ce n'est pas pour rien qu'elle a séjourné en Suisse. » Chatoff écoutait attentivement, les yeux fixés à terre, et ne remarquait pas du tout combien le projet dont on l'entretenait était peu en rapport avec les occupations ordinaires d'une jeune fille de la haute société.

Voici de quel genre était cette entreprise littéraire. Il paraît chez nous, tant dans la capitale qu'en province, une foule de gazettes et de revues qui, chaque jour, donnent connaissance d'une quantité d'événements. L'année se passe, les journaux sont entassés dans les armoires, ou bien on les salit, on les déchire, on les fait servir à toutes sortes d'usages. Beaucoup des incidents rendus publics par la presse produisent une certaine impression et restent dans la mémoire du lecteur, mais avec le temps ils s'oublient. Bien des gens plus tard voudraient se ren-

seigner, mais quel travail pour trouver ce que l'on cherche dans cet océan de papier imprimé, d'autant plus que, souvent, on ne sait ni le jour, ni le lieu, ni même l'année où l'événement s'est passé ? Si pour toute une année on rassemblait ces divers faits dans un livre, d'après un certain plan et une certaine idée, en mettant des tables, des index, en groupant les matières par mois et par jour, un pareil recueil pourrait, dans son ensemble, donner la caractéristique de la vie russe durant toute une année, bien que les événements livrés à la publicité soient infiniment peu nombreux en comparaison de tous ceux qui arrivent.

– Au lieu d'une multitude de feuilles, on aura quelques gros volumes, voilà tout, observa Chatoff.

Mais Élisabeth Nikolaïevna défendit son projet avec chaleur, nonobstant la difficulté qu'elle avait à s'exprimer. L'ouvrage, assurait-elle, ne devait pas former plus d'un volume, et même il ne fallait pas que ce volume fût très gros. Si pourtant on était obligé de le faire gros, du moins il devait être clair ; aussi l'essentiel était-il le plan et la manière de présenter les faits. Bien entendu, il ne s'agissait pas de tout recueillir. Les ukases, les actes du gouvernement, les règlements locaux, les lois, tous ces faits, malgré leur importance, ne rentraient pas dans le cadre de la publication projetée. On pouvait laisser de côté bien des choses et se borner à choisir les événements exprimant plus ou moins la vie morale de la nation, la personnalité du peuple russe à un moment donné. Sans doute rien n'était systématiquement exclu du livre, tout y avait sa place : les anecdotes curieuses, les incendies, les dons charitables ou patriotiques, les bonnes ou les mauvaises actions, les paroles et les discours, à la rigueur même le compte rendu des inondations et certains édits du gouvernement, pourvu qu'on prît seulement dans tout cela ce qui peignait l'époque ; le tout serait classé dans un certain ordre, avec une intention, une idée éclairant l'ensemble du recueil. Enfin le livre devait être intéressant et d'une lecture facile, indépendamment de son utilité comme répertoire. Ce serait,

pour ainsi dire, le tableau de la vie intellectuelle, morale, intérieure de la Russie pendant toute une année. « Il faut, acheva Lisa, que tout le monde achète cet ouvrage, qu'il se trouve sur toutes les tables. Je comprends que la grande affaire ici, c'est le plan ; voilà pourquoi je m'adresse à vous. » Elle s'animait fort, et quoique ses explications manquassent souvent de netteté et de précision, Chatoff comprenait.

– Alors ce sera une œuvre de tendance, les faits seront groupés suivant une certaine idée préconçue, murmura-t-il sans relever la tête.

– Pas du tout ; le groupement des faits ne doit accuser aucune tendance, il ne faut tendre qu'à l'impartialité.

– Mais la tendance n'est pas un mal, reprit Chatoff ; d'ailleurs, il n'y a pas moyen de l'éviter du moment qu'on fait un choix. La manière dont les faits seront recueillis et distribués impliquera déjà une appréciation. Votre idée n'est pas mauvaise.

– Ainsi vous croyez qu'un pareil livre est possible ? demanda Lisa toute contente.

– Il faut voir et réfléchir. C'est une très grosse affaire. On ne trouve rien du premier coup, et l'expérience est indispensable. Quand nous publierons le livre, c'est tout au plus si nous saurons comment il faut s'y prendre. On ne réussit qu'après plusieurs tâtonnements, mais il y a là une idée, une idée utile.

Lorsque enfin il releva la tête, ses yeux rayonnaient, tant était vif l'intérêt qu'il prenait à cette conversation.

– C'est vous-même qui avez imaginé cela ? demanda-t-il à Lisa d'une voix caressante et un peu timide.

Elle sourit.

– Imaginer n'est pas difficile, le tout est d'exécuter. Je n'entends presque rien à ces choses-là et ne suis pas fort intelligente ; je poursuis seulement ce qui est clair pour moi…

– Vous poursuivez ?

– Ce n'est probablement pas le mot ? questionna vivement la jeune fille.

– N'importe, ce mot-là est bon tout de même.

– Pendant que j'étais à l'étranger, je me suis figuré que je pouvais moi aussi rendre quelques services. J'ai de l'argent dont je ne sais que faire, pourquoi donc ne travaillerais-je pas comme les autres à l'œuvre commune ? L'idée que je viens de vous exposer s'est offerte tout à coup à mon esprit, je ne l'avais pas cherchée du tout et j'ai été enchanté de l'avoir, mais j'ai reconnu aussitôt que je ne pouvais me passer d'un collaborateur, attendu que moi-même je ne sais rien. Naturellement ce collaborateur sera aussi mon associé dans la publication de l'ouvrage. Nous y serons chacun pour moitié : vous vous chargerez du plan et du travail, moi je fournirai, outre l'idée première, les capitaux que nécessite l'entreprise. Le livre couvrira les frais !

– Il se vendra, si nous parvenons à trouver un bon plan.

– Je vous préviens que ce n'est pas pour moi une affaire de lucre, mais je désire beaucoup que l'ouvrage ait du succès, et je serai fière s'il fait de l'argent.

– Eh bien, mais quel sera mon rôle dans cette combinaison ?

– Je vous invite à être mon collaborateur… pour moitié. Vous trouverez le plan.

– Comment savez-vous si je suis capable de trouver un plan ?

– On m'a parlé de vous, et j'ai entendu dire ici… je sais que vous êtes fort intelligent… que vous vous occupez de *l'affaire* et que vous pensez beaucoup. Pierre Stépanovitch Verkhovensky m'a parlé de vous en Suisse, ajouta-t-elle précipitamment. – C'est un homme très intelligent, n'est-il pas vrai ?

Chatoff jeta sur elle un regard rapide, puis il baissa les yeux.

– Nicolas Vsévolodovitch m'a aussi beaucoup parlé de vous…

Chatoff rougit tout à coup.

– Du reste, voici les journaux, dit la jeune fille qui se hâta de prendre sur une chaise un paquet de journaux noués avec une ficelle, – j'ai essayé de noter ici les faits qu'on pourrait choisir et j'ai mis des numéros… vous verrez.

Le visiteur prit le paquet.

– Emportez cela chez vous, jetez-y un coup d'œil, où demeurez-vous ?

– Rue de l'Épiphanie, maison Philipoff.

– Je sais. C'est là aussi, dit-on, qu'habite un certain capitaine Lébiadkine ? reprit vivement Lisa.

Pendant toute une minute, Chatoff resta sans répondre, les yeux attachés sur le paquet.

– Pour ces choses-là vous feriez mieux d'en choisir un autre, moi je ne vous serai bon à rien, dit-il enfin d'un ton extrêmement bas.

Lisa rougit.

– De quelles choses parlez-vous ? Maurice Nikolaïévitch ! cria-t-elle, donnez-moi la lettre qui est arrivée ici tantôt.

Maurice Nikolaïévitch s'approcha de la table, je le suivis.

– Regardez cela, me dit-elle brusquement en dépliant la lettre avec agitation. Avez-vous jamais rien vu de pareil ? Lisez tout haut, je vous prie ; je tiens à ce que M. Chatoff entende.

Je lus à haute voix ce qui suit :

À LA PERFECTION DE MADEMOISELLE TOUCHINE

Mademoiselle Élisabeth Nikolaïevna

Ah ! combien est charmante Élisabeth Touchine,
Quand, à côté de son parent,
D'un rapide coursier elle presse l'échine
Et que sa chevelure ondoie au gré du vent,
Ou quand avec sa mère on la voit au saint temple
Courber devant l'autel son visage pieux !
En rêvant à l'hymen alors je la contemple,
Et d'un regard mouillé je les suis toutes deux !

« Composé par un ignorant au cours d'une discussion.

« MADEMOISELLE,

– Je regrette on ne peut plus de n’avoir pas perdu un bras pour la gloire à Sébastopol, mais j’ai fait toute la campagne dans le service des vivres, ce que je considère comme une bassesse. Vous êtes une déesse de l’antiquité ; moi, je ne suis rien, mais en vous voyant j’ai deviné l’infini. Ne regardez cela que comme des vers et rien de plus, car les vers ne signifient rien, seulement ils permettent de dire ce qui en prose passerait pour une impertinence. Le soleil peut-il se fâcher contre l’infusoire, si, dans la goutte d’eau où il se compte par milliers, celui-ci compose une poésie en son honneur ? Même la Société protectrice des animaux, qui siège à Pétersbourg et qui s’intéresse au chien et au cheval, méprise l’humble infusoire, elle le dédaigne parce qu’il n’a pas atteint son développement. Moi aussi je suis resté à l’état embryonnaire. L’idée de m’épouser pourrait vous paraître bouffonne, mais j’aurai bientôt une propriété de deux cents âmes, actuellement possédée par un misanthrope, méprisez-le. Je puis révéler bien des choses et, grâce aux documents que j’ai en main, je me charge d’envoyer quelqu’un en Sibérie. Ne méprisez pas ma proposition. La lettre de l’infusoire, naturellement, est en vers.

Le capitaine Lébiadkine, votre très obéissant ami, qui a des loisirs. »

– Cela a été écrit par un homme en état d’ivresse et par un vaurien ! m’écriai-je indigné, – je le connais !

– J’ai reçu cette lettre hier, nous expliqua en rougissant Lisa, – j’ai compris tout de suite qu’elle venait d’un imbécile, et je ne l’ai pas montrée à maman, pour ne pas l’agiter davantage. Mais, s’il revient à la charge, je ne sais comment faire. Maurice Nikolaïévitch veut aller le mettre à la raison. Vous considérant comme mon collaborateur, dit-elle ensuite à Chatoff. – et sachant que vous demeurez dans la même maison que cet homme,

je désirerais vous questionner à son sujet, pour être édifiée sur ce que je puis attendre de lui.

– C’est un ivrogne et un vaurien, fit en rechignant Chatoff.

– Est-ce qu’il est toujours aussi bête ?

– Non, quand il n’a pas bu, il n’est pas absolument bête.

– J’ai connu un général qui faisait des vers tout pareils à ceux-là, observai-je en riant.

– Cette lettre même prouve qu’il n’est pas un niais, déclara soudain Maurice Nikolaïévitch qui jusqu’alors était resté silencieux.

– Il a, dit-on, une sœur avec qui il habite ? demanda Lisa.

– Oui, il habite avec sa sœur.

– On dit qu’il la tyrannise, c’est vrai ?

Chatoff jeta de nouveau sur la jeune fille un regard sondeur, quoique rapide.

– Est-ce que je m’occupe de cela ? grommela-t-il en fronçant le sourcil, et il se dirigea vers la porte.

– Ah ! attendez un peu ! cria Lisa inquiète, – où allez-vous donc ? Nous avons encore tant de points à examiner ensemble…

– De quoi parlerions-nous ? Demain, je vous ferai savoir…

– Mais de la chose principale, de l’impression ! Croyez bien que je ne plaisante pas, et que je veux sérieusement entreprendre cette affaire, assura Lisa dont l’inquiétude ne faisait que

s'accroître. – Si nous nous décidons à publier l'ouvrage, où l'imprimerons-nous ? C'est la question la plus importante, car nous n'irons pas à Moscou pour cela, et il est impossible de confier un tel travail à l'imprimerie d'ici. Depuis longtemps j'ai résolu de fonder un établissement typographique qui sera à votre nom, si vous y consentez. À cette condition, maman, je le sais, me laissera carte blanche…

– Pourquoi donc me supposez-vous capable d'être imprimeur ? répliqua Chatoff d'un ton maussade.

– Pendant que j'étais en Suisse, Pierre Stépanovitch vous a désigné à moi comme un homme connaissant le métier d'imprimeur, et en état de diriger un établissement typographique. Il m'avait même donné un mot pour vous, mais je ne sais pas ce que j'en ai fait.

Chatoff, je me le rappelle maintenant, changea de visage. Au bout de quelques secondes, il sortit brusquement de la chambre.

Lisa se sentit prise de colère.

– Est-ce qu'il en va toujours ainsi ? me demanda-t-elle. Je haussai les épaules ; tout à coup Chatoff rentra, et alla droit à la table, sur laquelle il déposa le paquet de journaux qu'il avait pris avec lui :

– Je ne serai pas votre collaborateur, je n'ai pas le temps…

– Pourquoi donc ? Pourquoi donc ? Vous avez l'air fâché ? fit Lisa d'un ton affligé et suppliant.

Le son de cette voix parut produire une certaine impression sur Chatoff ; pendant quelques instants, il regarda fixement

la jeune fille, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme.

– N'importe, murmura-t-il presque tout bas, – je ne veux pas…

Et il se retira cette fois pour tout de bon. Lisa resta positivement consternée ; je ne comprenais même pas qu'un incident semblable pût l'affecter à ce point.

– C'est un homme singulièrement étrange ! observa d'une voix forte Maurice Nikolaïévitch.

III

Certes, oui, il était « étrange », mais dans tout cela il y avait bien du louche, bien des sous-entendus. Décidément, je ne croyais pas à la publication projetée ; ensuite la lettre du capitaine Lébiadkine, toute stupide qu'elle était, ne laissait pas de contenir une allusion trop claire à certaine dénonciation possible, appuyée sur des « documents » ; personne pourtant n'avait relevé ce passage, on avait parlé de toute autre chose. Enfin cette imprimerie et le brusque départ de Chatoff dès les premiers mots prononcés à ce sujet ? Toutes ces circonstances m'amenèrent à penser qu'avant mon arrivée il s'était passé là quelque chose dont on ne m'avait pas donné connaissance ; que, par conséquent, j'étais de trop et que toutes ces affaires ne me regardaient pas. D'ailleurs, il était temps de partir, pour une première visite j'étais resté assez longtemps. Je me mis donc en devoir de prendre congé.

Elisabeth Nikolaïevna semblait avoir oublié ma présence dans la chambre. Toujours debout à la même place, près de la

table, elle réfléchissait profondément, et, la tête baissée, tenait ses yeux fixés sur un point du tapis.

– Ah ! vous vous en allez aussi, au revoir, fit-elle avec son affabilité accoutumée. – Remettez mes salutations à Stépan Trophimovitch, et engagez-le à venir me voir bientôt. Maurice Nikolaïévitch, Antoine Lavrentiévitch s'en va. Excusez maman, elle ne peut pas venir vous dire adieu…

Je sortis, et j'étais déjà en bas de l'escalier, quand un domestique me rejoignit sur le perron.

– Madame vous prie instamment de remonter…

– Madame, ou Élisabeth Nikolaïevna ?

– Élisabeth Nikolaïevna.

Je trouvai Lisa non plus dans la grande salle où nous étions tout à l'heure, mais dans une pièce voisine. La porte donnant accès à cette salle, où il n'y avait plus maintenant que Maurice Nikolaïévitch, était fermée hermétiquement.

Lisa me sourit, mais elle était pâle. Debout au milieu de la chambre, elle semblait hésitante, travaillée par une lutte intérieure ; tout à coup elle me prit par le bras, et, sans proférer un mot, m'emmena vivement près de la fenêtre.

– Je veux *la* voir sans délai, murmura-t-elle en fixant sur moi un regard ardent, impérieux, n'admettant pas l'ombre d'une réplique ; – je dois *la* voir de mes propres yeux, et je sollicite votre aide.

Elle était dans un état d'exaltation qui rend capable de tous les coups de tête.

– Qui désirez-vous voir, Élisabeth Nikolaïevna ? demandai-je effrayé.

– Cette demoiselle Lébiadkine, cette boiteuse… C’est vrai qu’elle est boiteuse ?

Je restai stupéfait.

– Je ne l’ai jamais vue, mais j’ai entendu dire qu’elle l’est, on me l’a encore dit hier, balbutiai-je rapidement et à voix basse.

– Il faut absolument que je la voie. Pourriez-vous me ménager une entrevue avec elle aujourd’hui même ?

Elle m’inspirait une profonde pitié.

– C’est impossible, et même je ne vois pas du tout comment je pourrais m’y prendre, répondis-je, – je passerai chez Chatoff…

– Si vous n’arrangez pas cela pour demain, j’irai moi-même chez elle, je m’y rendrai seule parce que Maurice Nikolaïévitch a refusé de m’accompagner. Je n’espère qu’en vous, je ne puis plus compter sur aucun autre ; j’ai parlé bêtement à Chatoff… Je suis sûre que vous êtes un très honnête homme, peut-être m’êtes-vous dévoué, tâchez d’arranger cela.

J’éprouvais le plus vif désir de lui venir en aide par tous les moyens en mon pouvoir.

– Voici ce que je ferai, dis-je après un instant de réflexion, – je vais aller là-bas, et aujourd’hui *pour sûr*, je la verrai ! Je ferai en sorte de la voir, je vous en donne ma parole d’honneur ; seulement permettez-moi de mettre Chatoff dans la confidence de votre dessein.

– Dites-lui que j'ai ce désir et que je ne puis plus attendre, mais que je ne l'ai pas trompé tout à l'heure. S'il est parti, c'est peut-être parce qu'il est très honnête et qu'il a cru que je voulais le prendre pour dupe. Je lui ai dit la vérité ; mon intention est, en effet, de publier un livre et de fonder une imprimerie.

– Il est honnête, fort honnête, confirmai-je avec chaleur.

– Du reste, si la chose n'est pas arrangée pour demain, j'irai moi-même, quoi qu'il advienne, dût toute la ville le savoir.

– Je ne pourrai pas être chez vous demain avant trois heures, observai-je.

– Eh bien, je vous attendrai à trois heures. Ainsi je ne m'étais pas trompée hier chez Stépan Trophimovitch en supposant que vous m'étiez quelque peu dévoué ? ajouta-t-elle avec un sourire, puis elle me serra la main, et courut retrouver Maurice Nikolaïévitch.

Je sortis fort préoccupé de ma promesse ; je ne comprenais rien à ce qui se passait. J'avais vu une femme au désespoir qui ne craignait pas de se compromettre en se confiant à un homme qu'elle connaissait à peine. Son sourire féminin dans un moment si difficile pour elle, et cette allusion aux sentiments qu'elle avait remarqués en moi la veille, avaient fait leur trouée dans mon cœur comme des coups de poignard, mais ce que j'éprouvais était de la pitié et rien de plus ! Les secrets d'Élisabeth Nikolaïevna avaient pris soudain à mes yeux un caractère sacré, et si, en ce moment, on avait entrepris de me les révéler, je crois que je me serais bouché les oreilles pour ne pas en savoir davantage. Je pressentais seulement quelque chose… Avec tout cela je n'avais pas la moindre idée de la manière dont j'arrangerais cette entrevue. Tout mon espoir était dans Chatoff,

bien que je pusse prévoir qu'il ne me serait d'aucune utilité. Néanmoins je courus chez lui.

IV

Je ne pus le trouver à son domicile que le soir vers huit heures. Chose qui m'étonna, il avait du monde : Alexis Nilitch et un autre monsieur que je connaissais un peu, un certain Chigaleff, frère de madame Virguinsky.

Ce Chigaleff était depuis deux mois l'hôte de notre ville ; je ne sais d'où il venait ; j'ai seulement entendu dire qu'il avait publié un article dans une revue progressiste de Pétersbourg. Virguinsky nous avait présentés l'un à l'autre par hasard, dans la rue. Je n'avais jamais vue de physionomie aussi sombre, aussi renfrognée, aussi maussade que celle de cet homme. Il avait l'air d'attendre la fin du monde pour demain à dix heures vingt-cinq. Dans la circonstance que je rappelle, nous nous parlâmes à peine et nous bornâmes à échanger une poignée de main avec la mine de deux conspirateurs. Chigaleff me frappa surtout par l'étrangeté de ses oreilles longues, larges, épaisses et très écartées de la tête. Ses mouvements étaient lents et disgracieux. Si Lipoutine rêvait pour un temps plus ou moins éloigné l'établissement d'un phalanstère dans notre province, celui-ci savait de science certaine le jour et l'heure où cet événement s'accomplirait. Il produisit sur moi une impression sinistre. Dans le cas présent, je fus d'autant plus étonné de le rencontrer chez Chatoff que ce dernier, en général, n'aimait pas les visites.

De l'escalier j'entendis le bruit de leur conversation ; ils parlaient tous trois à la fois, et probablement se disputaient ; mais à mon apparition ils se turent. Pendant la discussion ils s'étaient levés ; lorsque j'entrai, tous s'assirent brusquement, si

bien que je dus m'asseoir aussi. Durant trois minutes régna un silence bête. Quoique Chigaleff m'eût reconnu, il fit semblant de ne m'avoir jamais vu, – non par hostilité à mon égard, mais c'était son genre. Alexis Nilitch et moi, nous nous saluâmes sans nous rien dire et sans nous tendre la main. Chigaleff, fronçant le sourcil, se mit à me regarder d'un œil sévère, naïvement convaincu que j'allais décamper aussitôt. Enfin Chatoff se souleva légèrement sur son siège, les visiteurs se levèrent alors et sortirent sans prendre congé. Toutefois, sur le seuil, Chigaleff dit à Chatoff qui le reconduisait :

– Rappelez-vous que vous avez des comptes à rendre.

– Je me moque de vos comptes et je n'en rendrai à aucun diable, répondit Chatoff, après quoi il ferma la porte au crochet.

– Bécasseaux ! fit-il en me regardant avec un sourire désagréable.

Son visage exprimait la colère, et je remarquai non sans étonnement qu'il prenait le premier la parole. Presque toujours, quand j'allais chez lui (ce qui, du reste, arrivait très rarement), il restait maussade dans un coin et répondait d'un ton fâché ; à la longue seulement il s'animait et trouvait du plaisir à causer. En revanche, au moment des adieux, sa mine redevenait invariablement grincheuse, et, en vous reconduisant, il avait l'air de mettre à la porte un ennemi personnel.

– J'ai bu du thé hier chez cet Alexis Nilitch, observai-je ; – il paraît avoir la toquade de l'athéisme.

– L'athéisme russe n'a jamais dépassé le calembour, grommela Chatoff en remplaçant par une bougie neuve le lumignon qui se trouvait dans le chandelier.

– Celui-là ne m'a pas fait l'effet d'un calembouriste, à peine sait-il parler le langage le plus simple.

– Ce sont des hommes de papier ; tout cela vient du servilisme de la pensée, reprit Chatoff qui s'était assis sur une chaise dans un coin et tenait ses mains appuyées sur ses genoux.

– Il y a là aussi de la haine, poursuivit-il après une minute de silence ; – ils seraient les premiers horriblement malheureux si, tout d'un coup, la Russie se transformait, même dans un sens conforme à leurs vues ; si, de façon ou d'autre, elle devenait extrêmement riche et heureuse. Ils n'auraient plus personne à haïr, plus rien à conspuer ! Il n'y a là qu'une haine bestiale, immense, pour la Russie, une haine qui s'est infiltrée dans l'organisme… Et c'est une sottise de chercher, sous le rire visible, des larmes invisibles au monde ! La phrase concernant ces prétendues larmes invisibles est la plus mensongère qui ait encore été dite chez nous ! vociféra-t-il avec une sorte de fureur.

– Allons, vous voilà parti ! fis-je en riant.

Chatoff sourit à son tour.

– C'est vrai, vous êtes un « libéral modéré ». Vous savez, j'ai peut-être eu tort de parler du « servilisme de la pensée », car vous allez sûrement me répondre : « Parle pour toi qui es né d'un laquais, moi je ne suis pas un domestique. »

– Je ne songeais pas du tout à vous répondre cela, comment pouvez-vous supposer une chose pareille ?

– Ne vous excusez pas, je n'ai pas peur de ce que vous pouvez dire. Autrefois je n'étais que le fils d'un laquais, à présent je suis devenu moi-même un laquais, tout comme vous. Le libéral russe est avant tout un laquais, il ne pense qu'à cirer les bottes de quelqu'un.

– Comment, les bottes ? Qu'est-ce que c'est que cette figure ?

– Il n'y a point là de figure. Vous riez, je le vois… Stépan Trophimovitch ne s'est pas trompé en me représentant comme un homme écrasé sous une pierre dont il s'efforce de secouer le poids ; la comparaison est très juste.

– Stépan Trophimovitch assure que l'Allemagne vous a rendu fou, dis-je en riant, – nous avons toujours emprunté quelque chose aux Allemands.

– Ils nous ont prêté vingt kopeks, et nous leur avons rendu cent roubles.

Nous nous tûmes pendant une minute.

– Lui, c'est en Amérique qu'il a gagné son mal.

– Qui ?

– Je parle de Kiriloff. Là-bas, pendant quatre mois, nous avons tous les deux couché par terre dans une cabane.

– Mais est-ce que vous êtes allé en Amérique ? demandai-je avec étonnement ; – vous n'en avez jamais rien dit.

– À quoi bon parler de cela ? Il y a deux ans, nous sommes partis à trois pour les États-Unis, à bord d'un steamer chargé d'émigrants ; nous avons sacrifié nos dernières ressources pour faire ce voyage : nous voulions mener la vie de l'ouvrier américain et connaître ainsi, par notre expérience *personnelle*, l'état de l'homme dans la condition sociale la plus pénible. Voilà quel était notre but.

Je me mis à rire.

– Vous n'aviez pas besoin de traverser la mer pour faire cette expérience, vous n'aviez qu'à aller dans n'importe quel endroit de notre province à l'époque des travaux champêtres.

– Arrivés en Amérique, nous louâmes nos services à un entrepreneur : nous étions là six Russes : des étudiants, et même des propriétaires et des officiers, tous se proposant le même but grandiose. Eh bien, nous travaillâmes comme des nègres, nous souffrîmes le martyre ; à la fin, Kiriloff et moi n'y pûmes tenir, nous étions rendus, à bout de forces, malades. En nous réglant, l'entrepreneur nous retint une partie de notre salaire ; il nous devait trente dollars, je n'en reçus que huit et Kiriloff quinze ; on nous avait aussi battus plus d'une fois. Après cela, nous restâmes quatre mois sans travail dans une méchante petite ville ; Kiriloff et moi, nous couchions côte à côte, par terre, lui pensant à une chose et moi à une autre.

– Se peut-il que votre patron vous ait battus, et cela en Amérique ? Vous avez dû joliment le rabrouer !

– Pas du tout. Loin de là, dès le début, nous avions posé en principe, Kiriloff et moi, que nous autres Russes, nous étions vis-à-vis des Américains comme de petits enfants, et qu'il fallait être né en Amérique ou du moins y avoir vécu de longues années pour se trouver au niveau de ce peuple. Que vous dirai-je ? quand, pour un objet d'un kopek, on nous demandait un dollar, nous payions non seulement avec plaisir, mais même avec enthousiasme. Nous admirions tout : le spiritisme, la loi de Lynch, les revolvers, les vagabonds. Une fois, pendant un voyage que nous faisions, un quidam introduisit sa main dans ma poche, prit mon peigne et commença à se peigner avec. Nous nous contentâmes, Kiriloff et moi, d'échanger un coup d'œil, et nous décidâmes que cette façon d'agir était la bonne…

– Il est étrange que, chez nous, non seulement on ait de pareilles idées, mais qu'on les mette à exécution, observai-je.

– Des hommes de papier, répéta Chatoff.

– Tout de même, s'embarquer comme émigrant, se rendre dans un pays qu'on ne connaît pas, à seule fin d' « apprendre par une expérience personnelle », etc., – cela dénote une force d'âme peu commune… Et comment avez-vous quitté l'Amérique ?

– J'ai écrit à un homme en Europe, et il m'a envoyé cent roubles.

Jusqu'alors, Chatoff avait parlé en tenant ses yeux fixés à terre selon son habitude ; tout à coup il releva la tête :

– Voulez-vous savoir le nom de cet homme ?

– Qui est-ce ?

– Nicolas Stavroguine.

Il se leva brusquement, s'approcha de son bureau en bois de tilleul, et se mit à y chercher quelque chose. Le bruit s'était répandu chez nous que sa femme avait été pendant quelque temps, à Paris, la maîtresse de Nicolas Stavroguine ; il y avait deux ans de cela ; par conséquent, c'était à l'époque où Chatoff se trouvait en Amérique ; – il est vrai que, depuis longtemps, une séparation avait eu lieu à Genève entre les deux époux. « S'il en est ainsi, pensai-je, pourquoi donc a-t-il tant tenu à me dire le nom de son bienfaiteur ? »

Il se tourna soudain vers moi :

– Je ne lui ai pas encore remboursé cette somme, continua-t-il, puis, me regardant fixement, il se rassit à sa première place, dans le coin, et me demanda d'une voix saccadée qui jurait singulièrement avec le ton de la conversation précédente :

– Vous êtes sans doute venu pour quelque chose ; qu'est-ce qu'il vous faut ?

Je racontai tout de point en point, j'ajoutai que, tout en comprenant maintenant combien je m'étais imprudemment avancé, je n'en éprouvais que plus d'embarras : je sentais que l'entrevue souhaitée par Élisabeth Nikolaïevna était fort importante pour elle, j'avais le plus vif désir de lui venir en aide, malheureusement je ne savais comment faire pour tenir ma promesse. Ensuite j'affirmai solennellement à Chatoff qu'Élisabeth Nikolaïevna n'avait jamais songé à le tromper, qu'il y avait eu là un malentendu, et que son brusque départ avait causé un grand chagrin à la jeune fille.

Il m'écouta très attentivement jusqu'au bout.

– Peut-être qu'en effet, selon mon habitude, j'ai fait une bêtise tantôt… Eh bien, si elle n'a pas compris pourquoi je suis parti ainsi, tant mieux pour elle.

Il se leva, alla ouvrir la porte, et se mit aux écoutes sur le carré.

– Vous désirez vous-même voir cette personne ?

– Il le faut, mais comment faire ? répondis-je.

– Il n'y a qu'à aller la trouver pendant qu'elle est seule. Lorsqu'il reviendra, il la battra s'il apprend que nous sommes venus. Je vais souvent la voir en cachette. Tantôt j'ai dû employer la force pour l'empêcher de la battre.

– Bah ! Vraiment ?

– Oui, pendant qu'il la rossait, je l'ai empoigné par les cheveux ; alors, il a voulu me battre à mon tour, mais je lui ai fait peur, et cela a fini ainsi. Quand il reviendra ivre, je crains qu'il ne se venge sur elle, s'il se rappelle la scène que nous avons eue ensemble.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée.

V

La porte des Lébiadkine n'était pas fermée à clef, nous n'eûmes donc pas de peine à entrer. Tout leur logement consistait en deux vilaines petites chambres, dont les murs enfumés étaient garnis d'une tapisserie sale et délabrée. Ces deux pièces avaient jadis fait partie de la gargote de Philippoff, avant que celui-ci eût transféré son établissement dans une maison neuve ; sauf un vieux fauteuil auquel manquait un bras, le mobilier se composait de bancs grossiers et de tables en bois blanc. Dans un coin de la seconde chambre se trouvait un lit couvert d'une courte-pointe d'indienne ; c'était là que couchait mademoiselle Lébiadkine ; quant au capitaine, qui chaque nuit rentrait ivre, il cuvait son vin sur le plancher. Partout régnaient le désordre et la malpropreté ; une grande loque toute mouillée traînait au milieu de la pièce, à côté d'une vieille savate. Il était évident que personne, là, ne s'occupait de rien ; on n'allumait pas les poêles, on ne faisait pas la cuisine. Les Lébiadkine, à ce que m'apprit Chatoff, ne possédaient même pas de samovar. Quand le capitaine était arrivé avec sa sœur, il tirait le diable par la queue, et, comme l'avait dit Lipoutine, il avait commencé par aller mendier dans les maisons ; depuis qu'il avait le gousset

garni, il s'adonnait à la boisson, et l'ivrognerie lui faisait négliger complètement le soin de son intérieur.

Mademoiselle Lébiadkine, que je désirais tant voir, était tranquillement assise sur un banc dans un coin de la chambre, devant une table de cuisine. Lorsque nous ouvrîmes la porte, elle ne proféra pas un mot et ne bougea même pas de sa place. Chatoff me dit que l'appartement n'était jamais fermé, et qu'une fois elle avait passé toute la nuit dans le vestibule avec la porte grande ouverte. À la faible clarté d'une mince bougie fichée dans un chandelier de fer, j'aperçus une femme qui pouvait avoir une trentaine d'années, et qui était d'une maigreur maladive. Elle portait une vieille robe d'indienne de couleur sombre ; son long cou était entièrement à découvert ; ses rares cheveux, d'une nuance foncée, étaient réunis sur sa nuque en un chignon gros comme le poing d'un enfant de deux ans. Elle nous regarda d'un air assez gai ; outre le chandelier, il y avait devant elle sur la table une petite glace entourée d'un cadre de bois, un vieux jeu de cartes, un recueil de chansons et un petit pain blanc déjà un peu entamé. On voyait que mademoiselle Lébiadkine se mettait du fard et se colorait les lèvres. Elle se teignait aussi les sourcils, qu'elle avait d'ailleurs longs, fins et noirs. Nonobstant son maquillage, trois longues rides apparaissaient assez nettement sur son front étroit et élevé. Je savais déjà qu'elle était boiteuse, autrement je ne me serais pas douté de son infirmité, car elle ne se leva ni ne marcha en notre présence. Jadis, dans la première jeunesse, ce visage émacié n'avait peut-être pas été laid ; les yeux gris, doux et tranquilles, étaient restés remarquables ; leur regard paisible, presque joyeux, avait quelque chose de rêveur et de sincère. Cette joie calme, qui se manifestait aussi dans le sourire de la pauvre femme, m'étonna après tout ce que j'avais entendu dire des mauvais traitements auxquels elle était en butte de la part de son frère. Loin d'éprouver la sensation de dégoût et même de crainte qui s'éveille d'ordinaire à la vue de ces malheureuses créatures frappées par la colère de Dieu, dans le premier moment je considérai mademoiselle Lébiadkine avec une sorte

de plaisir, et, ensuite, l'impression qu'elle produisit sur moi fut de la pitié, mais nullement du dégoût.

– Elle passe ainsi les journées entières, toute seule, sans bouger : elle se tire les cartes ou se regarde dans la glace, dit Chatoff en me la montrant du seuil, – il ne la nourrit même pas. La vieille du pavillon lui apporte de temps en temps quelque chose pour l'amour du Christ. Comment la laisse-t-on ainsi seule avec une bougie ?

J'étais étonné d'entendre Chatoff prononcer ces mots à haute voix comme si elle n'avait pas été dans la chambre.

– Bonjour, Chatouchka ! dit d'un ton affable mademoiselle Lébiadkine.

– Je t'amène un visiteur, Marie Timoféievna, répondit Chatoff.

– Eh bien, on lui fera honneur. Je ne sais qui tu m'amènes, je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu, reprit-elle en me regardant attentivement à la lueur de la bougie ; puis elle se remit à causer avec Chatoff, et pendant toute la durée de la conversation elle ne fit pas plus d'attention à moi que si je ne m'étais pas trouvé à côté d'elle.

– Cela t'ennuyait, n'est-ce pas ? de te promener tout seul dans ta chambrette ? demanda-t-elle avec un rire qui découvrit deux rangées de dents admirables.

– Oui, c'est pourquoi je suis venu te voir.

Chatoff approcha un escabeau de la table, s'assit et m'invita à en faire autant.

– J’aime toujours à causer, seulement je te trouve drôle, Chatouchka, tu es comme un moine. Quand t’es-tu peigné ? Donne-moi encore ta tête, dit-elle en tirant un peigne de sa poche, – je suis sûre que tu n’as pas touché à ta chevelure depuis que je t’ai peigné ?

– Mais je n’ai pas de peigne, répondit en riant Chatoff.

– Vraiment ? Eh bien, je t’en donnerai un, pas celui-ci, un autre ; seulement n’oublie pas de t’en servir.

Elle commença à le peigner de l’air le plus sérieux, lui fit même une raie sur le côté, puis, après s’être un peu rejetée en arrière pour contempler son ouvrage et s’assurer qu’il ne laissait rien à désirer, elle remit son peigne dans sa poche.

– Sais-tu une chose, Chatouchka ? dit-elle en hochant la tête, – tu es un homme de sens, et pourtant tu t’ennuies. Vous m’étonnez tous quand je vous regarde. Je ne comprends pas que des gens s’ennuient. Moi, je m’amuse.

– Tu t’amuses avec ton frère ?

– Tu parles de Lébiadkine ? C’est mon laquais. Il m’est absolument égal qu’il soit ici ou qu’il n’y soit pas. Je lui crie : Lébiadkine, apporte-moi de l’eau ; Lébiadkine, donne-moi mes souliers, il court me les chercher ; quelquefois il se trompe, et je me moque de lui.

– C’est la vérité, me fit observer Chatoff parlant cette fois encore à haute voix sans s’inquiéter aucunement de la présence de Marie Timoféievna ; – elle le traite tout à fait comme un laquais ; je l’ai moi-même entendue crier : « Lébiadkine, apporte-moi de l’eau », et elle riait en lui donnant cet ordre ; seulement, au lieu d’obéir, il la bat, mais elle n’a pas du tout peur de lui. Elle est sujette à des attaques nerveuses qui se renouvellent

presque chaque jour et lui enlèvent la mémoire ; à la suite de ces accès, elle oublie tout ce qui vient de se passer et perd toute notion du temps. Vous croyez qu'elle se rappelle comment nous sommes entrés ? c'est possible, mais à coup sûr elle a déjà tout arrangé à sa façon et nous prend maintenant Dieu sait pour qui, bien qu'elle n'oublie pas que je suis Chatouchka. Cela ne fait rien que je parle tout haut ; elle cesse au bout d'un instant d'écouter ceux qui causent avec elle, et se met à rêver à part soi. En ce moment, son esprit bat la campagne. Elle est extraordinairement distraite. Durant huit heures consécutives, durant une journée entière, elle reste assise à la même place. Vous voyez ce pain sur la table : elle n'en a peut-être mangé qu'une bouchée, depuis ce matin, et elle l'achèvera demain. Tenez, à présent elle se tire les cartes…

– Oui, Chatouchka, je me tire les cartes, mais cela ne sert à rien, dit brusquement Marie Timoféievna qui avait entendu la dernière parole de Chatoff, et elle tendit sa main gauche vers le pain, sans, du reste, le regarder (son attention avait sans doute été attirée aussi par la phrase où il en était question). À la fin, elle prit le pain, mais, entraînée par le plaisir de causer, elle le remit inconsciemment sur la table après l'avoir gardé pendant quelques temps dans sa main gauche sans y mordre une seule fois.

– Ce sont toujours les mêmes réponses : un voyage, un méchant homme, la perfidie de quelqu'un, un lit de mort, une lettre qui arrivera de quelque part, une nouvelle inattendue, – je considère tout cela comme des mensonges, et toi, Chatouchka, qu'en penses-tu ? Si les hommes mentent, pourquoi les cartes ne mentiraient-elles pas ? ajouta-t-elle en brouillant tout à coup le jeu ? – C'est ce que j'ai dit un jour à la Mère Prascovie, une femme respectable, qui venait sans cesse me trouver dans ma cellule, à l'insu de la Mère supérieure, pour me prier de lui tirer les cartes. Et elle ne venait pas seule. Toutes ces religieuses étaient là, poussant des exclamations, hochant la tête, faisant

des commentaires. « Voyons, Mère Prascovie, dis-je en riant, comment recevriez-vous une lettre, quand il ne vous en ait pas venu depuis douze ans ? » Elle avait une fille mariée à quelqu'un qui l'avait emmenée en Turquie, et, depuis douze ans, elle était sans nouvelles d'elle. Le lendemain soir, je pris le thé chez la Mère supérieure (elle appartient à une famille princière). Il y avait là deux personnes étrangères : une dame très rêveuse et un moine du mont Athos, homme assez drôle à mon avis. Eh bien, Chatouchka, dans la matinée, ce même moine avait apporté de Turquie à la Mère Prascovie une lettre de sa fille ! Pendant que nous buvions du thé, le religieux du mont Athos dit à la Mère supérieure : « Révérende Mère igoumène, il faut que votre couvent soit particulièrement béni de Dieu, pour posséder un trésor aussi précieux. » – « Quel trésor ? » demanda la supérieure. – « Mais la bienheureuse Mère Élisabeth. » Cette bienheureuse Élisabeth occupe une niche longue d'une sagène et haute de deux archines, pratiquée dans le mur d'enceinte du couvent ; elle est là depuis dix-sept ans derrière un grillage ; hiver et été elle ne porte qu'une chemise de chanvre dont elle se fait un cilice en fourrant des fétus de paille dans la toile ; elle ne dit rien, ne se peigne pas, ne se lave pas depuis dix-sept ans. En hiver, on lui passe une peau de mouton par l'ouverture de sa niche, c'est aussi comme cela qu'on lui donne chaque jour une pinte d'eau et une croûte de pain. Les pèlerins la contemplent avec vénération, et, après l'avoir vue, font une offrande au monastère. « Un fameux trésor ! répond avec colère la supérieure qui ne pouvait souffrir Élisabeth, elle ne reste là que par entêtement ; c'est une hypocrite. » Ces mots me déplurent, car moi-même je voulais alors adopter le genre de vie des recluses. « Selon moi, dis-je, Dieu et la nature, c'est tout un. » – « En voilà une, celle-là ! » s'écrièrent-ils tous d'une commune voix. La supérieure se mit à rire, puis elle parla tout bas à la dame, m'appela auprès d'elle et me fit des caresses ; la dame me donna un petit nœud de ruban rose, veux-tu que je te le montre ? Quant au moine, il commença aussitôt à me faire un sermon, me parla fort doucement, fort gentiment, et, sans doute, avec beaucoup d'esprit ; je l'écoutai

sans rien dire. « As-tu compris ? » me demanda-t-il. – « Non, répondis-je, je n'ai rien compris, laissez-moi en repos. » Depuis ce moment, Chatouchka, on me laissa parfaitement tranquille. Et, un jour, une de nos religieuses, qui était en pénitence dans le couvent parce qu'elle faisait des prophéties, me dit tout bas au sortir de l'église : « La Mère de Dieu, qu'est-ce que c'est, à ton avis ? » – « La grande mère, répondis-je, c'est l'espérance du genre humain. » – « Oui, reprit-elle, la Mère de Dieu, la grande Mère, c'est la terre, et il y a dans cette pensée une grande joie pour l'homme. Tout chagrin terrestre, toute larme terrestre est une jouissance pour nous. Quand tu abreuveras la terre de tes larmes, quand tu lui en feras présent, la tristesse s'évanouira aussitôt, et tu seras toute consolée : c'est une prophétie. » Ces paroles firent une profonde impression sur moi. Depuis, quand, en priant, je me prosterne contre le sol, je ne manque jamais de baiser la terre chaque fois, je la baise en pleurant. Et, vois-tu, Chatouchka, il n'y a rien de pénible dans ces larmes ; quoiqu'on n'ait aucun chagrin, on pleure tout de même, mais c'est de joie. Un jour, je vais sur les bords du lac : notre monastère est situé d'un côté, de l'autre s'élève une montagne escarpée qu'on appelle le mont Aigu. Je gravis cette montagne, je tourne mon visage vers l'orient, je me prosterne contre le sol et je pleure, je pleure je ne sais combien de temps. Ensuite je me relève, je rebrousse chemin, et le soleil se couche, si grand, si splendide, – aimes-tu à regarder le soleil, Chatouchka ? C'est beau, mais c'est triste. Je me retourne de nouveau vers l'orient, et l'ombre de notre montagne court comme un flèche au loin sur le lac, elle est étroite et longue, longue de plus d'une verste, elle s'étend jusqu'à l'île même qui est dans le lac, là elle se coupe en deux parties égales. Le soleil a complètement disparu, tout est soudain plongé dans l'obscurité. Alors je commence à m'inquiéter, la mémoire me revient brusquement, j'ai peur des ténèbres, Chatouchka. Quand il fait noir, je pleure toujours davantage mon petit enfant…

– Est-ce que tu as eu un enfant ? dit Chatoff en me poussant du coude ; il n'avait cessé de prêter la plus grande attention aux paroles de Marie Timoféievna.

– Comment donc ! Un joli baby rose avec de si petits ongles… tout mon chagrin est de ne pouvoir me rappeler si c'était un garçon ou une fille. Après sa naissance, je l'ai enveloppé dans de la batiste et de la dentelle, j'ai noué de petits rubans roses tout autour, je l'ai couvert de fleurs, je l'ai bien pomponné ; puis j'ai dit une prière au-dessus de lui et je l'ai emporté non baptisé à travers une forêt. J'ai peur dans les bois, et ce qui m'épouvante le plus, ce qui me fait surtout pleurer, c'est que j'ai eu un enfant sans connaître d'homme.

– Mais peut-être que tu as été mariée ? hasarda Chatoff.

– Tu m'amuses, Chatouchka, avec ta supposition. Peut-être bien qu'en effet j'ai eu un mari, mais qu'importe, si c'est exactement comme si je n'en avais pas eu ? Tiens, voilà une énigme qui n'est pas difficile, devine-là ! répondit-elle en riant.

– Où donc as-tu porté ton enfant ?

– Je suis allée le jeter dans un étang, soupira-t-elle.

Chatoff me donna encore un coup de coude.

– Mais si, par hasard, tu n'avais jamais eu d'enfant, si tout cela n'était que l'effet du délire ? Hein ?

En entendant émettre cette conjecture, mademoiselle Lébiadkine ne témoigna aucun étonnement.

– Tu me poses une question difficile, Chatouchka, reprit-elle d'un air pensif ; – je ne te dirai rien à ce sujet, peut-être bien n'ai-je pas eu d'enfant ; à mon avis, cela n'intéresse que ta

curiosité, pour moi peu importe, je ne cesserai pas de le pleurer : ne l'ai-je pas vu en songe ? Et de grosses larmes se montrèrent dans ses yeux. – Chatouchka, Chatouchka, est-ce vrai que ta femme t'a abandonné ? continua-t-elle en lui mettant brusquement ses deux mains sur les épaules et en le considérant avec une expression de pitié. Ne te fâche pas, j'ai aussi mes peines. Sais-tu, Chatouchka ? j'ai fait un rêve : il revient vers moi, il m'appelle de la voix et du geste : « Ma petite chatte, dit-il, viens près de moi ! » J'ai été on ne peut plus contente en l'entendant me nommer sa « petite chatte » : il m'aime, je crois.

– Peut-être qu'il viendra aussi en réalité, murmura à demi-voix Chatoff.

– Non, Chatouchka, cela peut arriver en songe, mais pas en réalité. Tu connais la chanson :

Je n'ai pas besoin d'un palais,
Je resterai dans cette humble retraite,
Où je ne cesserai jamais
D'appeler les faveurs du Très-Haut sur ta tête.

– Oh ! Chatouchka, Chatouchka, mon cher, pourquoi ne me demandes-tu jamais rien ?

– Parce que tu ne répondrais pas, voilà pourquoi je m'abstiens de t'interroger.

– Je ne parlerai pas, je ne parlerai pas, me mit-on le couteau sur la gorge, je ne dirai rien, reprit vivement Marie Timoféievna. – On peut me brûler vive, on peut me faire souffrir tous les tourments, je me tairai, les gens ne sauront rien !

– Tu vois bien ; à chacun ses affaires, observa Chatoff d'un ton plus bas encore.

– Pourtant, si tu me le demandais, peut-être que je parlerais, oui, peut-être ! répéta-t-elle avec exaltation. – Pourquoi ne m'interroges-tu pas ? Questionne-moi, questionne-moi gentiment, Chatouchka, peut-être que je te répondrai ; supplie-moi, Chatouchka, afin que je consente… Chatouchka, Chatouchka !

Peine perdue, Chatouchka resta muet. Pendant une minute le silence régna dans la chambre. Des larmes coulaient sur les joues fardées de Marie Timoféievna ; elle avait oublié ses mains sur les épaules de Chatoff, mais elle ne le regardait plus.

Il se leva brusquement.

– Eh ! qu'ai-je besoin de savoir tes affaires ? Levez-vous donc ! ajouta-t-il en s'adressant à moi, puis il tira violemment l'escabeau sur lequel j'étais assis et alla le reporter à son ancienne place.

– Quand il reviendra, il ne faut pas qu'il se doute de notre visite ; maintenant il est temps de partir.

– Ah ! tu parles encore de mon laquais ! fit avec un rire subit mademoiselle Lébiadkine, – tu as peur ! Eh bien, adieu, bons visiteurs ; mais écoute une minute ce que je vais te dire. Tantôt ce Nilitch est arrivé ici avec Philippoff, le propriétaire, qui a une barbe rousse ; mon laquais était en train de me maltraiter. Le propriétaire l'a saisi par les cheveux et l'a traîné ainsi à travers la chambre. Le pauvre homme criait : « Ce n'est pas ma faute, je souffre pour la faute d'un autre ! » Tu ne saurais croire combien nous avons tous ri !…

– Eh ! Timoféievna, ce n'est pas un homme à barbe rousse, c'est moi qui tantôt ai pris ton frère par les cheveux pour l'empêcher de te battre ; quant au propriétaire, il est venu faire une scène chez vous avant-hier, tu as confondu.

– Attends un peu, en effet, j'ai confondu, c'est peut-être bien toi. Allons, à quoi bon discuter sur des vétilles ? que ce soit celui-ci ou celui-là qui l'ait tiré par les cheveux, pour lui n'est-ce pas la même chose ? dit-elle en riant.

– Partons, dit Chatoff qui me saisit soudain le bras, – la grand'porte vient de s'ouvrir ; s'il nous trouve ici, il la rossera.

Nous n'avions pas encore eu le temps de monter l'escalier que, sous la porte cochère, se fit entendre un cri d'ivrogne, suivi de mille imprécations. Chatoff me poussa dans son logement, dont il ferma la porte.

– Il faut que vous restiez ici une minute, si vous ne voulez pas qu'il y ait une histoire. Il crie comme un cochon de lait, sans doute il aura encore bronché sur le seuil ; chaque fois il pique un plat ventre.

Pourtant les choses ne se passèrent pas sans « histoire ».

VI

Debout près de sa porte fermée, Chatoff prêtait l'oreille ; tout à coup il fit un saut en arrière.

– Il vient ici, je m'en doutais ! murmura-t-il avec rage, – à présent nous n'en serons pas débarrassé avant minuit.

Bientôt retentirent plusieurs coups de poing assénés contre la porte.

– Chatoff, Chatoff, ouvre ! commença à crier le capitaine, – Chatoff, mon ami !...

Je suis venu te saluer,
Te r-raconter que le soleil est levé,
Que sous sa br-r-rûlante lumière
Le… bois… commence à tr-r-rssaillir ;
Te raconter que je me suis éveillé, le diable t'emporte !
Que je me suis éveillé sous la feuillée…

– Chatoff, comprends-tu qu'il fait bon vivre en ce bas monde ?

Ne répondez pas, me dit tout bas Chatoff.

– Ouvre donc ! comprends-tu qu'il y a quelque chose au-dessus d'une rixe… parmi les humains ? il y a les moments d'un noble personnage… Chatoff, je suis bon, je te pardonne… Chatoff, au diable les proclamations, hein ?

Silence.

– Comprends-tu, âne, que je suis amoureux ? J'ai acheté un frac, regarde un peu ce frac de l'amour, il a coûté quinze roubles ; l'amour d'un capitaine doit se plier aux convenances mondaines… Ouvre ! beugla tout à coup Lébiadkine, et de nouveau il cogna furieusement à la porte.

– Va-t'en au diable ! cria brusquement Chatoff.

– Esclave ! serf ! Ta sœur aussi est une esclave et une serve… une voleuse !

– Et toi, tu as vendu ta sœur.

– Tu mens ! Je subis une accusation calomnieuse quand je puis d'un seul mot… comprends-tu qui elle est ?

– Qui est-elle ? demanda Chatoff, et, curieux, il s'approcha de la porte.

– Le comprends-tu ?

– Je le comprendrai quand tu me l'auras dit.

– J'oserai le dire ! J'ose toujours tout dire en public !…

– C'est bien au plus si tu l'oseras, reprit Chatoff, qui espérait le faire parler en irritant son amour-propre, et il me fit signe d'écouter.

– Je n'oserai pas ?

– Je ne le crois pas.

– Je n'oserai pas ?

– Eh bien, parle, si tu ne crains pas les verges d'un barine… Tu es un poltron, tout capitaine que tu es !

– Je… je… elle… elle est… balbutia Lébiadkine d'une voix agitée et tremblante.

– Allons ? dit Chatoff tendant l'oreille.

Il y eut au moins une demi-minute de silence.

– Gr-r-redin ! vociféra enfin le capitaine derrière la porte, puis nous l'entendîmes descendre l'escalier ; il soufflait comme un samovar et trébuchait contre chaque marche.

– Non, c'est un malin, même en état d'ivresse il sait se taire, observa Chatoff en s'éloignant de la porte.

– Qu’est-ce qu’il y a donc ? demandai-je.

Chatoff fit un geste d’impatience ; il ouvrit la porte, se mit à écouter sur le palier et descendit même quelques marches tout doucement ; après avoir longtemps prêté l’oreille, il finit par rentrer.

– On n’entend rien, il a laissé sa sœur tranquille ; à peine arrivé chez lui, il sera sans doute tombé comme une masse sur le plancher, et, maintenant, il dort. Vous pouvez vous en aller.

– Écoutez, Chatoff, que dois-je à présent conclure de tout cela ?

– Eh ! concluez ce que vous voudrez ! me répondit-il d’une voix qui exprimait la lassitude et l’ennui, ensuite il s’assit devant son bureau.

Je me retirai. Dans mon esprit se fortifiait de plus en plus une idée invraisemblable. Je songeais avec inquiétude à la journée du lendemain…

VII

Cette journée du lendemain, – c'est-à-dire ce même dimanche où le sort de Stépan Trophimovitch devait être irrévocablement décidé, – est une des plus importantes que j’aie à mentionner dans ma chronique. Ce fut une journée pleine d’imprévu, qui dissipa les ténèbres sur plusieurs points et les épaissit sur d’autres, qui dénoua certaines complications et en fit naître de nouvelles. Dans la matinée, le lecteur le sait déjà, j’étais tenu d’accompagner mon ami chez Barbara Pétrovna, qui, elle-même, avait exigé ma présence, et, à trois heures de l’après-

midi, je devais être chez Élisabeth Nikolaïevna pour lui raconter – je ne savais quoi, et l'aider – je ne savais comment. Toutes ces questions furent tranchées comme personne ne se serait attendu à ce qu'elles le fussent. En un mot, le hasard amena, durant cette journée, les rencontres et les événements les plus étranges.

Pour commencer, lorsque nous arrivâmes, Stépan Trophimovitch et moi, chez Barbara Pétrovna à midi précis, heure qu'elle nous avait fixée, nous ne la trouvâmes pas ; elle n'était pas encore revenue de la messe. Mon pauvre ami était dans un tel état d'esprit que cette circonstance l'atterra ; presque défaillant, il se laissa tomber sur un fauteuil du salon. Je l'engageai à boire un verre d'eau ; mais, nonobstant sa pâleur et le tremblement de ses mains, il refusa avec dignité. Je ferai remarquer en passant que son costume se distinguait cette fois par une élégance extraordinaire : sa chemise de batiste brodée était presque une chemise de bal ; il avait une cravate blanche, un chapeau neuf qu'il tenait à la main, des gants jaune paille, et il s'était tant soit peu parfumé. À peine fûmes-nous assis que parut Chatoff, introduit par le valet de chambre ; il était clair que lui aussi avait reçu de Barbara Pétrovna une invitation en règle. Stépan Trophimovitch se leva à demi pour lui tendre la main, mais Chatoff, après nous avoir examinés attentivement tous les deux, alla s'asseoir dans un coin, sans même nous faire un signe de tête. Stépan Trophimovitch me regarda de nouveau d'un air inquiet.

Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi dans un profond silence. Stépan Trophimovitch se mit soudain à murmurer quelques mots à mon oreille, mais il parlait si bas et si vite que je ne pouvais rien comprendre à ses paroles ; du reste, son agitation ne lui permit pas de continuer. Le valet de chambre entra encore une fois sous couleur d'arranger quelque chose sur la table, mais en réalité, je crois, pour jeter un coup d'œil sur nous. Brusquement Chatoff l'interpella d'une voix forte :

– Alexis Égoritch, savez-vous si Daria Pavlona est allée avec elle ?

– Barbara Pétrovna est allée seule à la cathédrale, Daria Pavlona est restée dans sa chambre, elle ne se porte pas très-bien, répondit Alexis Égoritch avec la gravité compassée d'un domestique bien stylé.

Mon pauvre ami me lança encore un regard anxieux, cela finit par m'ennuyer à un tel point que je me tournai d'un autre côté. Soudain retentit le bruit d'une voiture s'approchant du perron, et un certain mouvement dans la maison nous avertit que la générale était de retour. Nous nous levâmes tous précipitamment, mais une nouvelle surprise nous était réservée : les pas nombreux que nous entendîmes prouvaient que Barbara Pétrovna n'était pas rentrée seule, et cela était déjà assez étrange, attendu qu'elle-même nous avait indiqué cette heure-là. Enfin nous perçûmes le bruit d'une marche extrêmement rapide, d'une sorte de course qui n'était nullement dans les habitudes de Barbara Pétrovna. Et tout à coup celle-ci, essoufflée, en proie à une agitation extraordinaire, fit irruption dans la chambre. Quelques instants après entra beaucoup plus tranquillement Élisabeth Nikolaïevna, tenant par la main – Marie Timoféievna Lébiadkine ! Si j'avais vu la chose en rêve, je n'y aurais pas cru.

Pour expliquer un fait si bizarre, il faut que je raconte une aventure singulière survenue une heure auparavant à Barbara Pétrovna, pendant qu'elle était à la cathédrale.

Je dois d'abord noter que presque toute la ville était à la messe ; quand je dis toute la ville, j'entends, comme bien on pense, les couches supérieures de notre société. On savait que la gouvernante s'y montrerait pour la première fois depuis son arrivée chez nous. Soit dit en passant, le bruit courait déjà qu'elle était libre penseuse et imbue des « nouveaux principes ».

Nos dames n'ignoraient pas non plus que Julie Mikhaïlovna serait vêtue avec un luxe et une élégance extraordinaires ; aussi elles-mêmes faisaient-elles assaut de toilettes luxueuses et élégantes. Seule, Barbara Pétrovna était mise simplement, comme de coutume ; depuis quatre ans, elle s'habillait toujours en noir. Arrivée à la cathédrale, elle alla occuper sa place habituelle au premier rang à gauche, et un laquais en livrée déposa devant elle un coussin en velours pour les génuflexions. Bref, tout se passa comme à l'ordinaire. Mais on remarqua aussi que, cette fois, elle pria pendant tout l'office avec une ferveur inaccoutumée ; plus tard, quand on se rappela tout, on prétendit même avoir vu des larmes dans ses yeux. À l'issus de la cérémonie, notre archiprêtre, le père Paul, monta en chaire. Ses sermons étaient très-goûtés chez nous, et on l'engageait souvent à les faire imprimer, mais il ne pouvait s'y résoudre. Dans la circonstance présente, il parla fort longuement.

Pendant qu'il prêchait, une dame arriva à la cathédrale dans une légère voiture de louage, un de ces drochkis du temps passé où les dames ne pouvaient s'asseoir que de côté en se tenant à la ceinture du cocher, ce qui, du reste, ne les empêchait pas d'être secouées comme l'herbe au souffle du vent. Ces véhicules incommodes se rencontrent encore aujourd'hui dans notre ville. Le drochki s'arrêta au coin de la cathédrale, car devant la porte stationnaient une foule d'équipages et même des gendarmes. La dame descendit et offrit quatre kopecks au cocher.

– Eh bien ! tu trouves que ce n'est pas assez, Vanka ? s'écria-t-elle en voyant qu'il faisait la grimace, et elle ajouta d'une voix plaintive : – C'est tout ce que j'ai.

– Allons, que Dieu t'assiste ! je t'ai chargée sans convenir du prix, répondit avec un geste de résignation Vanka dont le regard semblait dire : « Toi, ce serait péché de te faire de la peine. » Ensuite il serra dans son sein sa bourse de cuir, fouetta son cheval et s'éloigna poursuivi par les lazzi des autres

cochers. Les railleries et les marques d'étonnement accompagnèrent aussi la dame pendant tout le temps qu'elle mit à se frayer un passage à travers les équipages et les valets qui encombraient les abords de la cathédrale. Le fait est qu'il y avait quelque chose d'étrange dans l'apparition soudaine d'une semblable personne au milieu de la foule. D'une maigreur maladive, elle boitait un peu et avait le visage excessivement fardé de rouge et de blanc. Quoique le temps fût froid et venteux, elle allait le col nu, la tête nue, sans mouchoir, sans bournous, n'ayant pour tout vêtement qu'une vielle robe de couleur sombre. Dans son chignon était piquée une de ces roses artificielles dont on couronne les chérubins le dimanche des Rameaux. Justement la veille, lors de ma visite chez Marie Timoféievna, j'avais remarqué dans un coin, au-dessous des icônes, un de ces chérubins dont le chef était ainsi orné de roses en papier. Pour comble, bien que la dame baissât modestement les yeux, elle ne laissait pas d'avoir sur les lèvres un gai et malicieux sourire. Si elle avait encore tardé un instant à pénétrer dans la cathédrale, on lui en aurait peut-être interdit l'entrée ; elle réussit néanmoins à s'y glisser, et, une fois dans le temple, continua sa marche à travers la foule des fidèles qui remplissaient le saint lieu.

Le prédicateur était au milieu de son sermon, et tout le monde l'écoutait avec l'attention la plus recueillie ; cependant quelques regards curieux se portèrent furtivement vers la nouvelle venue. Elle se prosterna jusqu'à terre, inclina son visage fardé sur le pavement de la cathédrale et resta longtemps dans cette position ; on aurait dit qu'elle pleurait. Ensuite elle se releva et ne tarda pas à recouvrer sa bonne humeur. Gaiement, avec tous les signes d'une extrême satisfaction, elle commença à promener ses yeux autour d'elle, contemplant les murs de l'église, examinant les figures des assistants, parfois même se haussant sur la pointe des pieds pour mieux voir certaines dames ; à deux reprises elle eut un petit rire étrange. Le sermon fini, la croix fut offerte à la vénération des fidèles. La gouvernante s'approcha la première pour la baiser, mais elle n'avait

pas fait deux pas qu'elle s'arrêta avec l'intention évidente de laisser passer Barbara Pétrovna, qui, de son côté, s'avançait bravement sans paraître remarquer qu'il y avait quelqu'un devant elle. Sans doute l'excessive politesse de Julie Mikhaïlovna cachait une arrière-pensée maligne ; personne ne s'y trompa, la générale Stavroguine pas plus que les autres ; néanmoins son assurance ne se démentit point : imperturbable, elle s'approcha de la croix, et, après l'avoir baisée, se dirigea vers la sortie. Son laquais en livrée la précédait pour lui ouvrir un chemin, ce qui, du reste, était inutile, car tous s'écartaient respectueusement devant elle. Mais, arrivée sur le parvis, Barbara Pétrovna dut s'arrêter un instant en face d'un épais rassemblement qui lui barrait le passage. Soudain une créature d'un aspect bizarre, une femme portant sur la tête une rose artificielle, fendit la foule et vint s'agenouiller devant la générale. Celle-ci, qui ne perdait pas facilement sa présence d'esprit, surtout en public, la regarda d'un air sévère et imposant.

Il faut noter que, tout en étant devenue dans ces dernières années fort économe et même avare, Barbara Pétrovna ne laissait pas, à l'occasion de faire l'aumône d'une façon très large. Elle était membre d'une société de bienfaisance établie dans la capitale, et, récemment, lors d'une famine, elle avait envoyé à Pétersbourg cinq cents roubles pour les indigents. Enfin, tout dernièrement, avant la nomination du nouveau gouverneur, elle avait entrepris de créer chez nous un comité de dames charitables, afin de venir en aide aux femmes en couches les plus nécessiteuses de la ville et de la province. Notre société lui reprochait de faire le bien avec trop d'ostentation, mais la fougue de son caractère, jointe à une rare opiniâtreté, avaient presque triomphé de tous les obstacles ; le comité était à peu près organisé, et l'idée primitive prenait des proportions de plus en plus vaste dans l'esprit enthousiasmé de la fondatrice ; déjà elle rêvait d'établir une société semblable à Moscou et d'en étendre l'action dans toute la Russie. Les choses en étaient là, quand tout à coup, Von Lembke fut nommé gouverneur en remplace-

ment d'Ivan Osipovitch. La nouvelle gouvernante ne tarda pas, dit-on, à s'exprimer en termes moqueurs au sujet des visées philanthropiques de Barbara Pétrovna, qui n'étaient, suivant elle, que d'ambitieuses chimères. Ces propos, considérablement amplifiés, comme il arrive toujours, furent rapportés à Barbara Pétrovna. Dieu seul connaît le fond des cœurs, mais je suppose que dans la circonstance présente, la générale était bien aise d'être ainsi arrêtée à la porte de la cathédrale sachant que la gouvernante passerait tout à l'heure à côté d'elle. « Tant mieux ! devait-elle se dire, que tout le monde voie, qu'elle voie elle-même combien me sont indifférentes ses critiques sur ma façon de faire la charité ! »

– Eh bien, ma chère, que demandez-vous ? commença Barbara Pétrovna après avoir examiné plus attentivement la femme agenouillée devant elle.

Troublée, confuse, la solliciteuse regarda timidement celle qui lui parlait, puis tout à coup partit d'un éclat de rire.

– Qu'est-ce qu'elle a ? Qui est-elle ? fit la générale en promenant un regard interrogateur sur le groupe qui l'entourait.

Personne ne répondit.

– Vous êtes malheureuse ? Vous avez besoin d'un secours ?

– J'ai besoin… je suis venue… balbutia la « malheureuse » d'une voix entrecoupée. Je suis venue seulement pour vous baiser la main… Et elle se remit à rire. Avec le regard câlin des enfants qui veulent obtenir quelque chose, elle tendit le bras pour saisir la main de Barbara Pétrovna ; ensuite, comme effrayée, elle ramena brusquement son bras en arrière.

– Vous n'êtes venue que pour cela ? dit avec un sourire de compassion Barbara Pétrovna, et, tirant de son porte-monnaie

de nacre un assignat de dix roubles, elle l'offrit à l'inconnue. Celle-ci le prit. Cette rencontre intriguait fort la générale, qui, évidemment, se doutait bien qu'elle n'avait pas affaire à une mendiante de profession.

– Eh ! voyez donc, elle lui a donné dix roubles, remarqua quelqu'un dans la foule.

– Donnez-moi votre main, reprit d'une voix hésitante l'étrange créature qui serrait avec force entre les doigts de sa main gauche le billet qu'elle venait de recevoir. Comme elle ne le tenait que par un coin, l'assignat flottait au vent.

Barbara Pétrovna fronça le sourcil, et, d'un air sérieux, presque sévère, tendit sa main. La « malheureuse » la baisa avec le plus profond respect, tandis qu'une reconnaissance exaltée mettait une flamme dans ses yeux. Sur ces entrefaites s'approcha la gouvernante accompagnée d'un grand nombre de dames et de hauts fonctionnaires. Force fut à Julie Mikhaïlovna de s'arrêter durant une minute, tant était compact le groupe qui encombrait le parvis de la cathédrale.

– Vous tremblez, vous avez froid ? observa soudain Barbara Pétrovna ; puis se débarrassant de son bournous que le laquais saisit au vol, elle ôta de dessus ses épaules un châle noir d'un assez grand prix, et en enveloppa elle-même la solliciteuse toujours agenouillée.

– Mais levez-vous donc, levez-vous, je vous prie !

L'inconnue obéit.

– Où demeurez-vous ? Se peut-il que personne ne sache où elle demeure ? fit impatiemment la générale en promenant de nouveau ses yeux autour d'elle. Mais le rassemblement n'était plus composé des mêmes personnes que tout à l'heure ;

c'étaient maintenant des connaissances de Barbara Pétrovna, des gens du monde qui contemplaient cette scène, les uns d'un air aussi étonné que sévère, les autres avec une curiosité narquoise et l'espoir d'un petit scandale ; plusieurs même commençaient à rire.

Parmi les assistants se trouvait notre respectable marchand Andréieff ; il était là en costume russe, avec ses lunettes, sa barbe blanche et un chapeau rond qu'il tenait à la main.

– Je crois que cette personne est une Lébiadkine, dit enfin le brave homme en réponse à la question de Barbara Pétrovna ; – elle habite dans la maison Philippoff, rue de l'Épiphanie.

– Lébiadkine ? la maison Philippoff ? J'en ai entendu parler… je vous remercie, Nikon Séménitch, mais qu'est-ce que c'est que Lébiadkine ?

– Il se donne pour capitaine, c'est un homme inconsidéré, on peut le dire. Cette femme est certainement sa sœur ; il faut croire qu'elle a réussi à tromper sa surveillance, reprit Nikon Séménitch en baissant la voix, et il adressa à Barbara Pétrovna un regard qui complétait sa pensée.

– Je vous comprends ; merci, Nikon Séménitch. Ma chère, vous êtes madame Lébiadkine ?

– Non, je ne suis pas madame Lébiadkine.

– Alors, c'est peut-être votre frère qui s'appelle Lébiadkine ?

– Oui.

– Voici ce que je vais faire, je vais vous ramener chez moi, ma chère, et ensuite ma voiture vous remettra à votre domicile ; vous voulez bien venir avec moi ?

– Oh ! oui, acquiesça Marie Timoféievna en frappant ses mains l'une contre l'autre.

– Tante, tante ! Ramenez-moi aussi avec vous ! cria Élisabeth Nikolaïevna.

Elle avait accompagné la gouvernante à la messe, tandis que sa mère, sur l'ordre du médecin, faisait une promenade en voiture et avait pris avec elle, pour se distraire, Maurice Nikolaïévitch. Lisa quitta brusquement Julie Mikhaïlovna et courut à Barbara Pétrovna.

– Ma chère, tu sais que je suis toujours bien aise de t'avoir, mais que dira ta mère ? observa avec dignité la générale Stavroguine, qui toutefois se troubla soudain en voyant l'extrême agitation de Lisa.

– Tante, tante, il faut absolument que j'aille avec vous, supplia la jeune fille en embrassant Barbara Pétrovna.

– Mais qu'avez-vous donc, Lise ? demanda en français la gouvernante étonnée.

Lisa revint rapidement auprès d'elle.

– Ah ! pardonnez-moi, chère cousine, je vais chez ma tante.

Ce disant, Élisabeth Nikolaïevna embrassa par deux fois sa « chère cousine », désagréablement surprise.

– Dites aussi à maman de venir me chercher dans un instant chez ma tante ; maman voulait absolument venir, elle me

l'a dit elle-même tantôt, j'ai oublié de vous en parler, poursuivit précipitamment Lisa, – pardon, ne vous fâchez pas, Julie… chère cousine… tante, je suis à vous !

– Si vous ne m'emmenez pas, tante, je courrai derrière votre voiture en criant tout le temps, murmura-t-elle avec un accent désespéré à l'oreille de Barbara Pétrovna. Ce fut encore heureux que personne ne l'entendît. Barbara Pétrovna recula d'un pas. Après un regard pénétrant jeté sur la folle jeune fille, elle se décida à emmener Lisa.

– Il faut mettre fin à cela, laissa-t-elle échapper. – Bien, je te prendrai volontiers avec moi, Lisa, ajouta-t-elle à haute voix, – naturellement, si Julie Mikhaïlovna le permet, acheva-t-elle se tournant d'un air plein de dignité vers la gouvernante.

– Oh ! sans doute, je ne veux pas la priver de ce plaisir, d'autant plus que moi-même… répondit très aimablement celle-ci, – moi-même… je sais bien quelle petite tête fantasque et volontaire nous avons sur nos épaules (Julie Mikhaïlovna prononça ces mots avec un charmant sourire)…

– Je vous suis on ne peut plus reconnaissante, dit Barbara Pétrovna en s'inclinant avec une politesse de grande dame.

– Cela m'est d'autant plus agréable, balbutia Julie Mikhaïlovna sous l'influence d'une sorte de transport joyeux qui faisait même monter le rouge à ses joues, – qu'en dehors du plaisir d'aller chez vous, Lisa est en ce moment entraînée par un sentiment si beau, si élevé, puis-je dire… la pitié… (elle montra des yeux la « malheureuse »)… et… et sur le parvis même du temple…

– Cette manière de voir vous fait honneur, approuva majestueusement Barbara Pétrovna. La gouvernante tendit sa main avec élan. La générale Stavroguine ne se montra pas

moins empressée à lui donner la sienne. L'impression produite fut excellente, plusieurs des assistants rayonnaient de satisfaction, des sourires courtisanesques apparaissaient sur quelques visages.

Bref, toute la ville découvrit soudain que ce n'était pas Julie Mikhaïlovna qui avait dédaigné jusqu'à présent de faire visite à Barbara Pétrovna, mais que c'était au contraire la seconde qui avait tenu la première à distance. Quand on fut convaincu que, sans la crainte d'être mise à la porte, la gouvernante serait allée chez la générale Stavroguine, le prestige de cette dernière se releva d'une façon incroyable.

– Prenez place, ma chère, dit Barbara Pétrovna à mademoiselle Lébiadkine en lui montrant la calèche qui s'était approchée ; la « malheureuse » s'avança joyeusement vers la portière, et un laquais l'aida à monter.

– Comment ! vous boitez ! s'écria la générale épouvantée et elle pâlit. (Tous le remarquèrent alors, mais sans comprendre…)

La voiture partit. De la cathédrale à la maison de Barbara Pétrovna la distance était fort courte. À ce que me raconta plus tard Élisabeth Nikolaïevna, mademoiselle Lébiadkine ne cessa de rire nerveusement pendant les trois minutes que dura le trajet. Quant à Barbara Pétrovna, elle était « comme plongée dans un sommeil magnétique », suivant l'expression même de Lisa.

CHAPITRE V

LE TRÈS SAGE SERPENT.

I

Barbara Pétrovna sonna et se laissa tomber sur un fauteuil près de la fenêtre.

– Asseyez-vous ici, ma chère, dit-elle à Marie Timoféievna en lui indiquant une place au milieu de la chambre, devant la grande table ronde ; – Stépan Trophimovitch, qu'est-ce que c'est ? Tenez, regardez cette femme, qu'est-ce que c'est ?

– Je… je… commença péniblement Stépan Trophimovitch.

Entra un laquais.

– Une tasse de café, tout de suite, le plus tôt possible. Qu'on ne dételle pas.

– *Mais, chère et excellente amie, dans quelle inquiétude…* gémit d'une voix défaillante Stépan Trophimovitch.

– Ah ! du français, du français ! On voit tout de suite qu'on est ici dans le grand monde ! s'écria en battant des mains Marie Timoféievna qui, d'avance, se faisait une joie d'assister à une

conversation en français. Barbara Pétrovna la regarda presque avec effroi.

Nous attendions tous en silence le mot de l'énigme. Chatoff ne levait pas la tête, Stépan Trophimovitch était consterné comme s'il eût eu tous les torts ; la sueur ruisselait sur ses tempes. J'observai Lisa (elle était assise dans un coin à très peu de distance de Chatoff). Le regard perçant de la jeune fille allait sans cesse de Barbara Pétrovna à la boiteuse et *vice versa* ; un mauvais sourire tordait ses lèvres. Barbara Pétrovna le remarqua. Pendant ce temps, Marie Timoféievna s'amusait fort bien. Nullement intimidée, elle prenait un vif plaisir à contempler le beau salon de la générale, – le mobilier, les tapis, les tableaux, les peintures du plafond, le grand crucifix de bronze pendu dans un coin, la lampe de porcelaine, les albums et le bibelot placés sur la table.

– Tu es donc ici aussi, Chatouchka ? dit-elle tout à coup ; – figure-toi, je te vois depuis longtemps, mais je me disais : Ce n'est pas lui ! Par quel hasard serait-il ici ? Et elle se mit à rire gaiement.

– Vous connaissez cette femme ? demanda aussitôt Barbara Pétrovna à Chatoff.

– Je la connais, murmura-t-il ; en faisant cette réponse il fut sur le point de se lever, mais il resta assis.

– Que savez-vous d'elle ? Parlez vite, je vous prie !

– Eh bien, quoi ?… répondit-il avec un sourire assez peu en situation, – vous le voyez vous-même.

– Qu'est-ce que je vois ? Allons, dites quelque chose !

– Elle demeure dans la même maison que moi… avec son frère… un officier.

– Eh bien ?

– Ce n'est pas la peine d'en parler… grommela-t-il, et il se tut.

– De vous, naturellement, il n'y a rien à attendre ! reprit avec colère Barbara Pétrovna.

Elle voyait maintenant que tout le monde savait quelque chose, mais qu'on n'osait pas répondre à ses questions, qu'on voulait la laisser dans l'ignorance.

Le laquais revint, apportant sur un petit plateau d'argent la tasse de café demandée ; il la présenta d'abord à sa maîtresse, qui lui fit signe de l'offrir à Marie Timoféievna.

– Ma chère, vous avez été transie de froid tantôt, buvez vite, cela vous réchauffera.

Marie Timoféievna prit la tasse et dit en français « merci » au domestique ; puis elle se mit à rire à la pensée de l'inadvertance qu'elle venait de commettre, mais, rencontrant le regard sévère de Barbara Pétrovna, elle se troubla et posa la tasse sur la table.

– Tante, vous n'êtes pas fâchée ? murmura-t-elle d'un ton enjoué.

Ces mots firent bondir sur son siège Barbara Pétrovna.

– Quoi ? cria-t-elle en prenant son air hautain, – est-ce que je suis votre tante ? Que voulez-vous dire par là ?

Marie Timoféievna ne s’attendait pas à ce langage courroucé ; un tremblement convulsif agita tout son corps, et elle se recula dans le fond de son fauteuil.

– Je… je pensais qu’il fallait vous appeler ainsi, balbutia-t-elle en regardant avec de grands yeux Barbara Pétrovna, – j’ai entendu Lisa vous donner ce nom.

– Comment ? Quelle Lisa ?

– Eh bien, cette demoiselle, répondit Marie Timoféievna en montrant du doigt Élisabeth Nikolaïevna.

– Ainsi, pour vous elle est déjà devenue Lisa ?

– C’est vous-même qui tantôt l’avez appelée ainsi, reprit avec un peu plus d’assurance Marie Timoféievna. – Il me semble avoir vu en songe cette charmante personne, ajouta-t-elle tout à coup en souriant.

À la réflexion, Barbara Pétrovna se calma un peu ; la dernière parole de mademoiselle Lébiadkine amena même un léger sourire sur ses lèvres. La folle s’en aperçut, se leva et de son pas boiteux s’avança timidement vers la générale.

– Prenez-le, j’avais oublié de vous le rendre, ne vous fâchez pas de mon impolitesse, dit-elle en se dépouillant soudain du châle noir que Barbara Pétrovna lui avait mis sur les épaules peu auparavant.

– Remettez-le tout de suite et gardez-le. Allez vous asseoir, buvez votre café, et, je vous en prie, n’ayez pas peur de moi, ma chère, rassurez-vous. Je commence à vous comprendre.

Stépan Trophimovitch voulut de nouveau prendre la parole :

– Chère amie…

– Oh ! faites-nous grâce de vos discours, Stépan Trophimovitch ; nous sommes déjà assez déroutés comme cela ; si vous vous en mêlez, ce sera complet… Tirez, je vous en prie, le cordon de sonnette que vous avez près de vous, il communique avec la chambre des servantes.

Il y eut un silence. La maîtresse de la maison promenait sur chacun de nous un regard soupçonneux et irrité. Entra Agacha, sa femme de chambre favorite.

– Donne-moi le mouchoir à carreaux que j'ai acheté à Genève. Que fait Daria Pavlovna ?

– Elle n'est pas très bien portante.

– Va la chercher. Dis-lui que je la prie instamment de venir malgré son état de santé.

En ce moment, des pièces voisines arriva à nos oreilles un bruit de pas et de voix semblable à celui de tout à l'heure, et soudain parut sur le seuil Prascovie Ivanovna. Elle était agitée et hors d'haleine ; Maurice Nikolaïévitch lui donnait le bras.

– Oh ! Seigneur, ce que j'ai eu de peine à me traîner jusqu'ici ! Lisa, tu es folle d'en user ainsi avec ta mère ! gronda-t-elle, mettant dans ce reproche une forte dose d'acrimonie, selon l'habitude des personnes faibles, mais irascibles.

– Matouchka, Barbara Pétrovna, je viens chercher ma fille chez vous !

La générale Stavroguine la regarda de travers, se leva à demi, et, d'un ton où perçait une colère mal contenue :

– Bonjour, Prascovie Ivanovna, dit-elle, fais-moi le plaisir de t'asseoir. J'étais sûre que tu viendrais.

II

Un pareil accueil n'avait rien qui pût surprendre Prascovie Ivanovna. Depuis l'enfance, Barbara Pétrovna avait toujours traité despotiquement son ancienne camarade de pension, et, sous prétexte d'amitié, elle lui témoignait un véritable mépris. Mais, actuellement, les deux dames se trouvaient vis-à-vis l'une de l'autre dans une situation particulière : elles étaient complètement brouillées depuis quelques jours. Barbara Pétrovna ignorait encore les causes de cette rupture qui, par suite, n'en était que plus offensante pour elle. D'ailleurs, avant même que les choses en vinssent là, Prascovie Ivanovna avait, contre sa coutume, pris une attitude fort hautaine à l'égard de son amie. Comme bien on pense, cela avait profondément ulcéré Barbara Pétrovna. D'un autre côté, il était arrivé jusqu'à elle certains bruits étranges qui l'irritaient surtout par leur caractère vague. Nature franche et droite, la générale Stavroguine ne pouvait souffrir les accusations sourdes et mystérieuses ; elle leur préférait toujours la guerre ouverte. Quoi qu'il en soit, depuis cinq jours les deux dames avaient cessé de se voir. La dernière visite avait été faite par Barbara Pétrovna, qui était revenue de chez « la Drozdoff », cruellement blessée. Je crois pouvoir le dire sans crainte de me tromper, en ce moment Prascovie Ivanovna venait chez son amie, naïvement convaincue que celle-ci devait trembler devant elle ; cela se voyait sur son visage. Or, Barbara Pétrovna devenait un démon d'orgueil dès qu'elle pouvait soupçonner que quelqu'un pensait la tenir à sa merci. Quant à Prascovie Ivanovna, comme beaucoup de personnes faibles qui se sont longtemps laissé fouler aux pieds sans mot dire, elle

s'emportait avec une violence inouïe sitôt que les circonstances lui fournissaient l'occasion de prendre sa revanche. À présent, il est vrai, elle était souffrante, et la maladie la rendait toujours plus irritable. J'ajouterai enfin que notre présence dans le salon n'était pas faite pour imposer beaucoup de réserve aux deux camarades d'enfance et les empêcher de donner un libre cours à leurs ressentiments ; nous étions tous plus ou moins des clients, des inférieurs devant qui elles n'avaient pas à se gêner. Stépan Trophimovitch, resté debout depuis l'arrivée de Barbara Pétrovna, s'affaissa sur un siège en entendant crier Prascovie Ivanovna et me jeta un regard désespéré. Chatoff fit brusquement demi-tour sur sa chaise et bougonna à part soi. Je crois qu'il avait envie de s'en aller. Lise se leva à demi, mais se rassit aussitôt, sans même écouter comme elle l'aurait dû la semonce maternelle. Évidemment, ce n'était pas le fait d'un « caractère obstiné », mais d'une préoccupation exclusive sous l'influence de laquelle elle se trouvait alors. La jeune fille regardait vaguement en l'air et avait même cessé de faire attention à Marie Timoféievna.

III

– Aïe, ici ! fit Prascovie Ivanovna en indiquant un fauteuil près de la table, puis elle s'assit péniblement avec le secours de Maurice Nikolaïévitch ; sans ses jambes, matouchka, je ne m'assiérais pas chez vous ! ajouta-t-elle d'un ton fielleux.

Barbara Pétrovna leva un peu la tête, sa physionomie exprimait la souffrance ; elle appliqua les doigts de sa main droite contre sa tempe, où elle sentait évidemment un tic douloureux.

– Qu'est-ce que tu dis, Prascovie Ivanovna ? Pourquoi ne t'assiérais-tu pas chez moi ? Ton défunt mari m'a témoigné

toute sa vie une sincère amitié ; toi et moi, à la pension, nous avons joué ensemble à la poupée, étant gamines.

Prascovie Ivanovna se mit à agiter les bras.

– J'en étais sûre ! La pension vous sert toujours d'entrée en matière quand vous vous préparez à me dire des choses désagréables, c'est votre truc.

– Décidément, tu es mal disposée aujourd'hui ; comment vont tes jambes ? On va t'apporter du café, bois-en une tasse, je t'en prie, et ne te fâche pas.

– Matouchka, Barbara Pétrovna, vous me traitez tout à fait comme une petite fille. Je ne veux pas de café, voilà !

Et, quand le domestique s'approcha d'elle pour la servir, elle le repoussa d'un geste brutal. (Du reste, sauf Maurice Nikolaïévitch et moi, tout le monde refusa de prendre du café. Stépan Trophimovitch, qui en avait d'abord accepté, laissa sa tasse sur la table ; Marie Timoféievna aurait bien voulu en avoir encore, déjà même elle tendait la main, mais le sentiment des convenances lui revint, et elle refusa, visiblement satisfaite de cette victoire sur elle-même.)

Un sourire venimeux plissa les lèvres de Barbara Pétrovna.

– Sais-tu une chose, ma chère Prascovie Ivanovna ? Tu es sûrement venue ici avec une idée que tu t'es encore mise dans la tête. Toute ta vie tu n'as vécu que par l'imagination. Tout à l'heure, quand j'ai parlé de la pension, tu t'es fâchée, mais te rappelles-tu le jour où tu es venue raconter à toute la classe que le hussard Chablykine t'avait demandée en mariage ? Madame Lefébure t'a alors convaincue de mensonge, et pourtant tu ne mentais pas, tu t'étais simplement fourré dans l'esprit une chi-

mère qui te faisait plaisir. Eh bien, parle, qu'est-ce que tu as maintenant ? Qu'as-tu encore imaginé pour être si mécontente ?

– Et vous, à la pension, vous vous êtes amourachée du pope qui enseignait la loi divine, vous devez vous souvenir de cela aussi, puisque vous avez si bonne mémoire ! ha, ha, ha !

Elle eut un rire sardonique auquel succéda un accès de toux.

– Ah ! tu n'as pas oublié le pope… reprit Barbara Pétrovna en lançant à son interlocutrice un regard haineux.

Son visage était devenu vert. Prascovie Ivanovna prit tout à coup un air de dignité.

– Maintenant, matouchka, je n'ai pas envie de rire, je désire savoir pourquoi devant toute la ville vous avez mêlé ma fille à votre scandale, voilà pourquoi je suis venue.

Barbara Pétrovna se redressa brusquement.

– À mon scandale ? fit-elle d'une voix menaçante.

– Maman, je vous prie de veiller davantage sur vos expressions, observa soudain Élisabeth Nikolaïevna.

– Comment as-tu dit ? répliqua la mère, qui allait de nouveau commencer une mercuriale, mais qui s'arrêta court devant le regard étincelant de sa fille.

– Comment avez-vous pu, maman, parler de scandale ? continua en rougissant Lisa ; – je suis venue ici de moi-même, avec la permission de Julie Mikhaïlovna, parce que je voulais connaître l'histoire de cette malheureuse, pour lui être utile.

– « L'histoire de cette malheureuse ! » répéta ironiquement Prascovie Ivanovna ; – quel besoin as-tu de t'immiscer dans de pareilles « histoires » ? Oh ! matouchka ! Nous en avons assez, de votre despotisme, poursuivit-elle avec rage en se tournant vers Barbara Pétrovna. – On dit, à tort ou à raison, que vous teniez toute cette ville sous votre joug, mais il paraît que vos beaux jours sont passés !

Barbara Pétrovna était comme une flèche prête à partir. Immobile, elle regarda sévèrement pendant dix secondes Prascovie Ivanovna.

– Allons, prie Dieu, Prascovie, pour que toutes les personnes ici présentes soient des gens sûrs, dit-elle enfin avec une tranquillité sinistre, – tu as beaucoup trop parlé.

– Moi, ma mère, je n'ai pas si peur que d'autres de l'opinion publique ; c'est vous qui, nonobstant vos airs hautains, tremblez devant le jugement du monde. Et si les personnes ici présentes sont des gens sûrs, tant mieux pour vous.

– Tu es devenue intelligente cette semaine ?

– Non, mais cette semaine la vérité s'est fait jour.

– Quelle vérité s'est fait jour cette semaine ? Écoute, Prascovie Ivanovna, ne m'irrite pas, explique-toi à l'instant, je t'adjure de parler : quelle vérité s'est fait jour, et que veux-tu dire par ces mots ?

Prascovie Ivanovna se trouvait dans un état d'esprit où l'homme, tout au désir de frapper un grand coup, ne s'inquiète plus des conséquences.

– Mais la voilà, toute la vérité ! elle est assise là ! répondit-elle en montrant du doigt Marie Timoféievna. Celle-ci, qui

n'avait cessé de considérer Prascovie Ivanovna avec une curiosité enjouée, se mit à rire en se voyant ainsi désignée par la visiteuse irritée, et s'agita gaiement sur son fauteuil.

– Seigneur Jésus-Christ, ils sont tous fous ! s'écria Barbara Pétrovna, qui blêmit et se renversa sur le dossier de son siège.

Sa pâleur nous alarma. Stépan Trophimovitch s'élança le premier vers elle ; je m'approchai aussi ; Lisa elle-même se leva, sans, du reste, s'éloigner de son fauteuil ; mais nul ne manifesta autant d'inquiétude que Prascovie Ivanovna ; elle se leva du mieux qu'elle put et se mit à crier d'une voix dolente :

– Matouchka, Barbara Pétrovna, pardonnez-moi ma sottise et ma méchanceté ! Mais que quelqu'un lui donne au moins de l'eau !

– Ne pleurniche pas, je te prie, Prascovie Ivanovna ; et vous, messieurs, écartez-vous, s'il vous plaît, je n'ai pas besoin d'eau ! dit avec fermeté Barbara Pétrovna, quoique la parole eût encore peine à sortir de ses lèvres décolorées.

– Matouchka ! reprit Prascovie Ivanovna un peu tranquillisée, – ma chère Barbara Pétrovna, sans doute j'ai eu tort de vous tenir un langage inconsidéré, mais toutes ces lettres anonymes dont me bombardent de petites gens m'avaient poussée à bout ; si encore ils vous les adressaient, puisque c'est à propos de vous qu'ils les écrivent ! moi, matouchka, j'ai une fille !

Les yeux tout grands ouverts, Barbara Pétrovna la regardait en silence et l'écoutait avec étonnement. Sur ces entrefaites, une porte latérale s'ouvrit sans bruit, et Daria Pavlovna fit son apparition. Elle s'arrêta un instant sur le seuil pour promener ses yeux autour d'elle ; notre agitation la frappa. Il est probable qu'elle ne remarqua pas tout de suite Marie Timoféievna, dont personne ne lui avait annoncé la présence. Stépan Trophimo-

vitch aperçut le premier la jeune fille ; il fit un mouvement brusque et s'écria en rougissant : « Daria Pavlovna ! » À ces mots, tous les regards se portèrent vers la nouvelle venue.

– Comment, ainsi c'est là votre Daria Pavlovna ! s'exclama Marie Timoféievna ; – eh bien, matouchka, ta sœur ne te ressemble pas ! Comment donc mon laquais peut-il dire : « la serve, la fille de Dachka », en parlant de cette charmante personne !

Daria Pavlovna s'était déjà rapprochée de Barbara Pétrovna, mais l'exclamation de mademoiselle Lébiadkine lui fit brusquement retourner la tête, et elle resta debout devant sa chaise, les yeux attachés sur la folle.

– Assieds-toi, Dacha, dit Barbara Pétrovna avec un calme effrayant ; plus près, là, c'est bien ; tu peux voir cette femme, tout en étant assise. Tu la connais ?

– Je ne l'ai jamais vue, répondit tranquillement Dacha, et, après un silence, elle ajouta : – C'est sans doute la sœur malade d'un M. Lébiadkine.

– Moi aussi, mon âme, je vous voie aujourd'hui pour la première fois, mais depuis longtemps déjà je désirais faire votre connaissance, parce que chacun de vos geste témoigne de votre éducation, fit avec élan Marie Timoféievna. – Quant aux criailleries de mon laquais, est-il possible, en vérité, que vous lui ayez pris de l'argent, vous si bien élevée et si gentille ? Car vous êtes gentille, gentille, gentille, je vous le dis sincèrement ! acheva-t-elle enthousiasmée.

– Comprends-tu quelque chose ? demanda avec une dignité hautaine Barbara Pétrovna.

– Je comprends tout…

– De quel argent parle-t-elle ?

– Il s'agit sans doute de l'argent que, sur la demande de Nicolas Vsévolodovitch, je me suis chargée d'apporter de Suisse à ce M. Lébiadkine, le frère de cette femme.

Un silence suivit ces mots.

– Nicolas Vsévolodovitch lui-même t'a priée de faire cette commission ?

– Il tenait beaucoup à envoyer cet argent, une somme de trois cents roubles, à M. Lébiadkine. Mais il ignorait son adresse, il savait seulement que ce monsieur devait venir dans notre ville, c'est pourquoi il m'a chargée de lui remettre cette somme à son arrivée ici.

– Quel argent a donc été… perdu ? À quoi cette femme vient-elle de faire allusion ?

– Je n'en sais rien ; j'ai entendu dire aussi que M. Lébiadkine m'accusait d'avoir détourné une partie de la somme, mais je ne comprends pas ces paroles. On m'avait donné trois cents roubles, j'ai remis trois cents roubles.

Daria Pavlovna avait presque entièrement recouvré son calme. En général il était difficile de troubler longtemps cette jeune fille et de lui ôter sa présence d'esprit, quelque émotion qu'elle éprouvât dans son for intérieur. Toutes les réponses qu'on a lues plus haut, elle les donna posément, sans hésitation, sans embarras, d'une voix nette, égale et tranquille. Rien en elle ne laissait soupçonner la conscience d'aucune faute. Tant que dura cet interrogatoire, Barbara Pétrovna ne quitta pas des yeux sa protégée, ensuite elle réfléchit pendant une minute.

– Si, dit-elle avec force (tout en ne regardant que Dacha, elle s'adressait évidemment à toute l'assistance), – si Nicolas Vsévolodovitch, au lieu de me confier cette commission, t'en a chargée, c'est sans doute qu'il avait des raisons d'agir ainsi. Je ne me crois pas le droit de les rechercher, du moment qu'on me les cache ; d'ailleurs le seul fait de ta participation à cette affaire me rassure pleinement à leur égard, sache cela, Daria. Mais vois-tu, ma chère, quand on ne connaît pas le monde, on peut, avec les intentions les plus pures, commettre un acte inconsidéré, et c'est ce que tu as fait en acceptant d'entrer en rapports avec ce coquin. Les bruits répandus par ce drôle prouvent que tu as manqué de tact. Mais je prendrai des renseignements sur lui, et, comme c'est à moi qu'il appartient de te défendre, je saurai le faire. Maintenant il faut en finir avec tout cela.

– Quand il viendra chez vous, le mieux sera de l'envoyer à l'antichambre, observa tout à coup Marie Timoféievna en se penchant en dehors de son fauteuil. – Là il jouera aux cartes sur le coffre avec les laquais, tandis qu'ici nous boirons du café. Vous pourrez tout de même lui en faire porter une petite tasse, mais je le méprise profondément, acheva-t-elle avec un geste expressif.

– Il faut en finir, répéta Barbara Pétrovna qui avait écouté attentivement mademoiselle Lébiadkine, sonnez, je vous prie, Stépan Trophimovitch.

Celui-ci obéit et brusquement s'avança tout agité vers la maîtresse de la maison.

– Si… si je… bégaya-t-il en rougissant, – si j'ai aussi entendu raconter la nouvelle ou, pour mieux dire, la calomnie la plus odieuse, c'est avec la plus grande indignation… enfin cet homme est un misérable et quelque chose comme un forçat évadé…

Il ne put achever ; Barbara Pétrovna l'examina des pieds à la tête en clignant les yeux. Entra le correct valet de chambre Alexis Égorovitch.

– La voiture, ordonna la générale Stavroguine, – et toi, Alexis Égorovitch, prépare-toi à ramener mademoiselle Lébiadkine chez elle, elle t'indiquera elle-même où elle demeure.

– M. Lébiadkine l'attend lui-même en bas depuis un certain temps, et il a vivement insisté pour être annoncé.

– Cela ne se peut pas, Barbara Pétrovna, fit aussitôt d'un air inquiet Maurice Nikolaïévitch, qui jusqu'alors avait observé un silence absolu : – permettez-moi de vous le dire, ce n'est pas un homme qu'on puisse recevoir, c'est… c'est… c'est… un homme impossible, Barbara Pétrovna.

– Qu'il attende un peu, répondit cette dernière à Alexis Égorovitch.

Le valet de chambre se retira.

– C'est un homme malhonnête, et je crois même que c'est un forçat évadé ou quelque chose dans ce genre, murmura de nouveau, le rouge au visage, Stépan Trophimovitch.

Prascovie Ivanovna se leva.

– Lisa, il est temps de partir, dit-elle d'un ton rogue.

Elle semblait déjà regretter de s'être traitée elle-même de sotte tantôt dans un moment d'émoi. C'était avec un pli dédaigneux sur les lèvres qu'elle avait écouté tout à l'heure les explications de Daria Pavlovna. Mais rien ne me frappa autant que la physionomie d'Élisabeth Nikolaïevna depuis l'entrée de Dacha : la haine et le mépris se lisaient dans ses yeux flamboyants.

– Attends encore une minute, je te prie, Prascovie Ivanovna, fit, toujours avec le même calme extraordinaire, Barbara Pétrovna, – aie la bonté de te rasseoir, je suis décidée à tout dire, et tu as mal aux jambes. Là, c'est bien, je te remercie. Tantôt je ne me connaissais plus, et je t'ai adressé quelques paroles trop vives. Pardonne-moi, je te prie, j'ai agi bêtement, et je suis la première à le confesser, parce qu'en tout j'aime la justice. Sans doute, toi aussi tu étais hors de toi tout à l'heure, quand tu as parlé de lettres anonymes. Toute communication non signée ne mérite que le mépris. Si tu as une autre manière de voir, je ne te l'envie pas. En tout cas, à ta place, j'aurais cru me salir en relevant de pareilles vilenies. Mais puisque tu as commencé, je te dirai que moi-même, il y a six jours, j'ai aussi reçu une lettre anonyme, une chose bouffonne. Dans cette lettre, un drôle quelconque m'assure que Nicolas Vsévolodovitch est devenu fou, et que je dois craindre une boiteuse qui « jouera un rôle extraordinaire dans ma destinée » : je me rappelle l'expression. Sachant que mon fils a une foule d'ennemis, j'ai aussitôt fait venir ici celui qui le hait secrètement de la haine la plus basse et la plus implacable ; en causant avec cet homme, j'ai découvert tout de suite de quelle méprisable officine est sortie la lettre anonyme. Si toi aussi, ma pauvre Prascovie Ivanovna, on t'a inquiétée *à cause de moi*, et, comme tu dis, « bombardée » de ces misérables écrits, sans doute je suis la première à regretter d'en avoir été innocemment la cause. Voilà tout ce que je voulais te dire comme explication. Je vois avec peine que tu n'en peux plus, et qu'en ce moment tu n'es pas dans ton assiette. En outre, je suis bien décidée, non pas à *recevoir*, mais à *laisser entrer* (ce qui n'est pas la même chose) l'équivoque personnage dont il était question tout à l'heure. La présence de Lisa en particulier est inutile ici. Viens près de moi, Lisa, ma chère, et laisse-moi t'embrasser encore une fois.

Lisa traversa la chambre et s'arrêta en silence devant Barbara Pétrovna. Celle-ci l'embrassa, lui prit les mains et,

l'écartant un peu de sa personne, la considéra avec émotion, puis elle fit le signe de la croix sur la jeune fille et se remit à l'embrasser.

– Allons, adieu, Lisa (il y avait comme des larmes dans la voix de Barbara Pétrovna), crois que je ne cesserai pas de t'aimer, quoi que te réserve désormais la destinée... Que Dieu t'assiste. J'ai toujours béni sa sainte volonté.

Elle voulait encore ajouter quelque chose, mais, faisant un effort sur elle-même, elle se tut. Lisa retournait à sa place, toujours silencieuse et pensive, quand, soudain, elle s'arrêta devant sa mère.

– Maman, je ne pars pas tout de suite, je vais encore rester un moment chez ma tante, dit-elle d'une voix douce, mais dénotant néanmoins une résolution indomptable.

– Mon Dieu, qu'est-ce que c'est ? cria, en frappant ses mains l'une contre l'autre, Prascovie Ivanovna.

Lisa, sans répondre, sans même paraître entendre, alla se rasseoir dans son coin et regarda de nouveau en l'air.

Une expression de triomphe se montra sur le visage de Barbara Pétrovna.

– Maurice Nikolaïévitch, j'ai un grand service à vous demander : ayez la bonté d'aller en bas jeter un coup d'œil sur cet homme, et, s'il y a quelque possibilité de le *laisser entrer*, amenez-le ici.

Maurice Nikolaïévitch s'inclina et sortit. Une minute après, il revint avec M. Lébiadkine.

IV

J'ai déjà esquissé le portrait du capitaine : c'était un grand et gros gaillard de quarante ans, portant barbe et moustaches ; il avait des cheveux crépus, un visage rouge et un peu bouffi, des joues flasques qui tremblaient à chaque mouvement de sa tête, et de petits yeux injectés, parfois assez malins. La pomme d'Adam était, chez lui, très saillante, ce qui ne l'avantageait pas. Mais, dans la circonstance présente, je remarquai surtout son frac et son linge propre. « Il y a des gens à qui le linge propre ne va pas », comme disait Lipoutine, un jour que Stépan Trophimovitch lui reprochait sa malpropreté. Le capitaine avait aussi des gants noirs ; il était parvenu, non sans peine, à mettre à demi celui de la main gauche ; quant à l'autre, il le tenait dans sa main droite, ainsi qu'un superbe chapeau rond qui, assurément, servait pour la première fois. Je pus donc me convaincre que le « frac de l'amour » dont il avait parlé la veille à Chatoff était bel et bien une réalité. Habit et linge avaient été achetés (je le sus plus tard) sur le conseil de Lipoutine, en vue de certains projets mystérieux. Il n'y avait pas à douter non plus que la visite actuelle de Lébiadkine ne fût due également à une inspiration étrangère ; seul, il n'aurait pu ni en concevoir l'idée, ni la mettre à exécution dans l'espace de trois quarts d'heure, à supposer même qu'il eût été immédiatement instruit de la scène qui s'était passée sur le parvis de la cathédrale. Il n'était pas ivre, mais se trouvait dans cet état de pesanteur et d'abrutissement où vous laisse une orgie prolongée durant plusieurs jours consécutifs.

Au moment où il entrait comme une trombe dans le salon, il trébucha dès le seuil sur le tapis. Marie Timoféievna éclata de rire. Le capitaine lui lança un regard féroce et s'avança rapidement vers Barbara Pétrovna.

– Je suis venu, madame… commença-t-il d'une voix tonnante.

– Faites-moi le plaisir, monsieur, dit Barbara Pétrovna en se redressant, de vous asseoir là, sur cette chaise. Je vous entendrai fort bien de là, et je pourrai mieux vous voir.

Le capitaine s'arrêta, regarda devant lui d'un air hébété, mais revint sur ses pas et s'assit à la place indiquée, c'est-à-dire tout près de la porte. Sa physionomie était celle d'un homme qui joint à une grande défiance de lui-même une forte dose d'impudence et d'irascibilité. Il ne se sentait pas à son aise, cela était évident, mais, d'un autre côté, son amour-propre souffrait, et l'on pouvait prévoir que, le cas échéant, l'orgueil blessé ferait un effronté de ce timide. Conscient de sa gaucherie, il osait à peine bouger. Comme tout le monde l'a remarqué, la principale souffrance des messieurs de ce genre, quand par grand hasard ils apparaissent dans un salon, c'est de ne savoir que faire de leurs mains. Le capitaine, tenant dans les siennes son chapeau et ses gants, restait les yeux fixés sur le visage sévère de Barbara Pétrovna. Il aurait peut-être voulu regarder plus attentivement autour de lui, mais il ne pouvait encore s'y résoudre. Marie Timoféievna partit d'un nouvel éclat de rire, trouvant sans doute fort ridicule la contenance embarrassée de son frère. Celui-ci ne remua pas. Barbara Pétrovna eut l'inhumanité de le laisser ainsi sur les épines pendant toute une minute.

– D'abord, permettez-moi d'apprendre de vous-même votre nom, dit-elle enfin d'un ton glacial, après avoir longuement examiné le visiteur.

– Le capitaine Lébiadkine, répondit ce dernier de sa voix sonore ; je suis venu, madame…

– Permettez ! interrompit de nouveau Barbara Pétrovna, – cette malheureuse personne qui m'a tant intéressée est en effet votre sœur ?

– Oui, madame ; elle a échappé à ma surveillance, car elle est dans une position…

Il rougit soudain et commença à patauger.

– Entendez-moi bien, madame, un frère ne salira pas… dans une position, cela ne veut pas dire dans une position… qui entache la réputation… depuis quelques temps…

Il s'arrêta tout à coup.

– Monsieur ! fit la maîtresse de la maison en relevant la tête.

– Voici dans quelle position elle est, acheva brusquement le visiteur, et il appliqua son doigt sur son front.

Il y eut un silence.

– Et depuis quand souffre-t-elle de cela ? demanda négligemment Barbara Pétrovna.

– Madame, je suis venu vous remercier de la générosité dont vous avez fait preuve sur le parvis, je suis venu vous remercier à la russe, fraternellement…

– Fraternellement ?

– C'est-à-dire, pas fraternellement, mais en ce sens seulement que je suis le frère de ma sœur, madame, et croyez, madame, poursuivit-il précipitamment, tandis que son visage devenait cramoisi, – croyez que je ne suis pas aussi mal élevé que

je puis le paraître à première vue dans votre salon. Ma sœur et moi, nous ne sommes rien, madame, comparativement au luxe que nous remarquons ici. Ayant, de plus, des calomniateurs… Mais Lébiadkine tient à sa réputation, madame, et… et… je suis venu vous remercier… Voilà l'argent, madame !

Sur ce, il tira de sa poche un portefeuille et y prit une liasse de petites coupures qu'il se mit à compter. Mais l'impatience faisait trembler ses doigts, d'ailleurs lui-même sentait qu'il avait l'air encore plus bête avec cet argent dans les mains. Aussi se troubla-t-il définitivement ; pour l'achever un billet de banque vert s'échappa du portefeuille et s'envola sur le tapis.

– Vingt roubles, madame, dit le capitaine dont le visage ruisselait de sueur, et, sa liasse de papier-monnaie à la main, il s'avança vivement vers la maîtresse de la maison. Apercevant le billet de banque tombé par terre, il se baissa d'abord pour le ramasser, puis il rougit de ce premier mouvement et, avec un geste d'indifférence :

– Ce sera pour vos gens, madame, dit-il, – pour le laquais qui le ramassera ; il se souviendra de Lébiadkine.

– Je ne puis permettre cela, se hâta de répondre Barbara Pétrovna un peu inquiète.

– En ce cas…

Il ramassa l'assignat, devint pourpre, et, s'approchant brusquement de son interlocutrice, lui tendit l'argent qu'il venait de compter.

– Qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-elle positivement effrayée cette fois, et elle se recula même dans son fauteuil. Maurice Nikolaïévitch, Stépan Trophimovitch et moi, nous nous avançâmes aussitôt vers elle.

– Calmez-vous, calmez-vous, je ne suis pas fou, je vous assure que je ne suis pas fou ! répétait à tout le monde le capitaine fort agité.

– Si, monsieur, vous avez perdu l'esprit.

– Madame, tout cela n'est pas ce que vous pensez ! Sans doute je suis un insignifiant chaînon… Oh ! madame, somptueuse est votre demeure, tandis que bien pauvre est celle de Marie l'Inconnue, ma sœur, née Lébiadkine, mais que nous appellerons pour le moment Marie l'Inconnue, en attendant, madame, *en attendant* seulement, car Dieu ne permettra pas qu'il en soit toujours ainsi ! Madame, vous lui avez donné dix roubles, et elle les a reçus, mais parce qu'ils venaient de *vous*, madame ! Écoutez, madame ! De personne au monde cette Marie l'Inconnue n'acceptera rien, autrement frémirait dans la tombe l'officier d'état-major, son grand-père, qui a été tué au Caucase sous les yeux même d'Ermoloff, mais de vous, madame, de vous elle acceptera tout. Seulement, si d'une main elle reçoit, de l'autre elle vous offre vingt roubles sous forme de don à l'un des comités philanthropiques dont vous êtes membre, madame… car vous-même, madame, avez fait insérer dans la *Gazette de Moscou* un avis comme quoi l'on peut souscrire ici chez vous au profit d'une société de bienfaisance…

Le capitaine s'interrompit tout à coup ; il respirait péniblement, comme après l'accomplissement d'une tâche laborieuse. La phrase sur la société de bienfaisance avait été probablement préparée d'avance, peut-être dictée par Lipoutine. Le visiteur était en nage. Barbara Pétrovna fixa sur lui un regard pénétrant.

– Le livre se trouve toujours en bas chez mon concierge, répondit-elle sévèrement, – vous pouvez y inscrire votre offrande, si vous voulez. En conséquence, je vous prie maintenant

de serrer votre argent et de ne pas le brandir en l'air. C'est cela. Je vous prie aussi de reprendre votre place. C'est cela. Je regrette fort, monsieur, de m'être trompée sur le compte de votre sœur et de lui avoir fait l'aumône, alors qu'elle est si riche. Il y a seulement un point que je ne comprends pas : pourquoi de moi seule peut-elle accepter quelque chose, tandis qu'elle ne voudrait rien recevoir des autres ? Vous avez tellement insisté là-dessus que je désire une explication tout à fait nette.

– Madame, c'est un secret qui ne peut être enseveli que dans la tombe ! reprit le capitaine.

– Pourquoi donc ? demanda Barbara Pétrovna d'un ton qui semblait déjà un peu moins ferme.

– Madame, madame !...

S'enfermant dans un sombre silence, il regardait à terre, la main droite appuyée sur son cœur. Barbara Pétrovna attendait, sans le quitter des yeux.

– Madame, cria-t-il tout à coup, – me permettez-vous de vous faire une question, une seule, mais franchement, ouvertement, à la russe ?

– Parlez.

– Avez-vous souffert dans votre vie, madame ?

– Vous voulez dire simplement que vous avez souffert ou que vous souffrez par le fait de quelqu'un ?

– Madame, madame ! Dieu lui-même, au jugement dernier, s'étonnera de tout ce qui a bouillonné dans ce cœur ! répliqua le capitaine en se frappant la poitrine.

– Hum, c’est beaucoup dire.

– Madame, je me sers peut-être d’expressions trop vives…

– Ne vous inquiétez pas, je saurai vous arrêter moi-même quand il le faudra.

– Puis-je vous soumettre encore une question, madame ?

– Voyons ?

– Peut-on mourir par le seul fait de la noblesse de son âme ?

– Je n’en sais rien, je ne me suis jamais posé cette question.

– Vous n’en savez rien ! Vous ne vous êtes jamais posé cette question ! cria Lébiadkine avec une douloureuse ironie ; – eh bien, puisqu’il en est ainsi, puisqu’il en est ainsi, –

Tais-toi, cœur sans espoir !

Et il s’allongea un violent coup de poing dans la poitrine.

Ensuite il commença à se promener dans la chambre. Le trait caractéristique de ces gens-là est une complète impuissance à refouler en soi leurs désirs : ceux-ci à peine conçus tendent irrésistiblement à se manifester, et souvent au mépris de toutes les convenances. Hors de son milieu, un monsieur de ce genre commencera d’ordinaire par se sentir gêné, mais, pour peu que vous lui lâchiez la bride, il deviendra tout de suite insolent. Le capitaine fort échauffé allait çà et là en gesticulant, il n’écoutait pas ce qu’on lui disait, et parlait avec une telle rapidité que parfois il bredouillait ; alors, sans achever sa phrase, il en commençait une autre. À la vérité, il était peut-être en partie sous l’influence d’une sorte d’ivresse : dans le salon se trouvait

Élisabeth Nikolaïevna qu'il ne regardait pas, mais dont la présence devait suffire pour lui tourner la tête. Du reste, ce n'est là qu'une supposition de ma part. Sans doute Barbara Pétrovna avait ses raisons pour triompher de son dégoût et consentir à entendre un pareil homme. Prascovie Ivanovna était toute tremblante, bien que, à vrai dire, elle ne parût pas savoir au juste de quoi il s'agissait. Stépan Trophimovitch tremblait aussi, mais lui c'était, au contraire, parce qu'il croyait trop bien comprendre. Maurice Nikolaïévitch semblait être là comme un ange tutélaire ; Lisa était pâle, et ses yeux grands ouverts ne pouvaient se détacher de l'étrange capitaine. Chatoff avait toujours la même attitude ; mais, chose plus surprenante que tout le reste, la gaieté de Marie Timoféievna avait fait place à la tristesse ; le coude droit appuyé sur la table, la folle, pendant que son frère pérorait, ne cessait de le considérer d'un air chagrin. Seule, Daria Pavlovna me parut calme.

À la fin, Barbara Pétrovna se fâcha :

– Toutes ces allégories ne signifient rien, vous n'avez pas répondu à ma question : « Pourquoi ? » J'attends impatiemment une réponse.

– Je n'ai pas répondu au « pourquoi ? » Vous attendez une réponse au « pourquoi ? » reprit le capitaine avec un clignement d'yeux ; – ce petit mot « pourquoi ? » est répandu dans tout l'univers depuis la naissance du monde, madame ; à chaque instant toute la nature crie à son créateur « pourquoi ? » et voilà sept mille ans qu'elle attend en vain une réponse. Se peut-il que le capitaine Lébiadkine seul réponde à cette question et que sa réponse soit juste, madame ?

– Tout cela est absurde et ne rime à rien ! répliqua Barbara Pétrovna irritée, – ce sont des allégories ; de plus, vous parlez trop pompeusement, monsieur, ce que je considère comme une impertinence.

– Madame, poursuivit le capitaine sans l'écouter, – je désirerais peut-être m'appeler Ernest, et pourtant je suis condamné à porter le vulgaire nom d'Ignace, – pourquoi cela, selon vous ? Je voudrais pouvoir m'intituler prince de Montbar, et je ne suis que Lébiadkine tout court, – pourquoi cela ? Je suis poète, madame, poète dans l'âme, je pourrais recevoir mille roubles d'un éditeur, et cependant je suis forcé de vivre dans un taudis, pourquoi ? pourquoi ? Madame, à mon avis, la Russie est un jeu de la nature, rien de plus !

– Décidément vous ne pouvez rien dire de plus précis ?

– Je puis vous réciter une poésie, le *Cancrelas,* madame !

– Quoi ?

– Madame, je ne suis pas encore fou ! Je le deviendrai certainement, mais je ne le suis pas encore ! Madame, un de mes amis, un homme très noble, a écrit une fable de Kryloff, intitulée le *Cancrelas*, puis-je vous en donner connaissance ?

– Vous voulez réciter une fable de Kryloff ?

– Non, ce n'est pas une fable de Kryloff que je veux réciter, mais une fable de moi, de ma composition. Croyez-le bien, madame, je ne suis ni assez inculte, ni assez abruti pour ne pas comprendre que la Russie possède dans Kryloff un grand fabuliste à qui le ministre de l'instruction publique a érigé un monument dans le Jardin d'Été. Tenez, madame, vous demandez : « pourquoi ? » La réponse est au fond de cette fable, en lettres de feu !

– Récitez votre fable !

Il existait sur la terre

Un modeste cancrelas ;
Un jour le pauvret, hélas !
Se laissa choir dans un verre
Or, ce verre était rempli
D'un aliment pour les mouches…

– Seigneur, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Barbara Pétrovna.

– En été, quand on veut prendre des mouches, on met dans un verre un aliment dont elles sont friandes, se hâta d'expliquer le capitaine avec la mauvaise humeur d'un auteur troublé dans sa lecture, – n'importe quel imbécile comprendra, n'interrompez pas, n'interrompez pas, vous verrez, vous verrez…

À cette vue, un grand cri,
S'adressant à Jupiter,
Sort aussitôt de leurs bouches
« Ne peux-tu donc pas ôter
« Ces intrus de votre verre ? »
Arrive un vieillard sévère,
Le très noble Nikifor.

– Je n'ai pas encore fini, mais cela ne fait rien, je vais vous raconter le reste en prose : Nikifor prend le verre, et, sans s'inquiéter des cris, jette les mouches, le cancrelas et tout le tremblement dans le bac aux ordures, ce qu'il aurait fallu faire depuis longtemps. Mais remarquez, remarquez, madame, que le cancrelas ne murmure pas ! Voilà la réponse à votre question, ajouta le capitaine en élevant la voix avec un accent de triomphe : « le cancrelas ne murmure pas ! » – Quant à Nikifor, il représente la nature, acheva-t-il rapidement, et, enchanté de lui-même, il reprit sa promenade dans la chambre.

– Permettez-moi de vous demander, dit Barbara Pétrovna outrée de colère, – comment vous avez osé accuser une personne appartenant à ma maison d'avoir détourné une partie de l'argent à vous envoyé par Nicolas Vsévolodovitch.

– Calomnie ! vociféra Lébiadkine avec un geste tragique.

– Non, ce n'est pas une calomnie.

– Madame, dans certaines circonstances on se résigne à subir un déshonneur domestique, plutôt que de proclamer hautement la vérité. Lébiadkine se taira, madame !

Sentant sa position très forte, il était comme grisé par la conscience de ses avantages sur son interlocutrice ; il éprouvait un besoin de blesser, de salir, de montrer sa puissance.

– Sonnez, s'il vous plait, Stépan Trophimovitch, dit Barbara Pétrovna.

– Lébiadkine n'est pas un niais, madame ! continua le capitaine en clignant de l'œil avec un vilain sourire, – c'est un malin, mais chez lui aussi un vestibule est ouvert aux passions ! Et ce vestibule, c'est la vieille bouteille du hussard, chantée par Denis Davydoff. Voilà, quand il est dans ce vestibule, madame, il lui arrive d'envoyer une lettre en vers, lettre très noble, mais qu'il voudrait ensuite n'avoir pas écrite ; oui, il donnerait, pour la ravoir, les larmes de toute sa vie, car le sentiment du beau y est blessé. Malheureusement, lorsque l'oiseau a pris son vol, on ne peut pas le saisir par la queue ! Eh bien, dans ce vestibule, madame, sous le coup de la généreuse indignation éveillée en lui par les affronts dont il est abreuvé, Lébiadkine a pu aussi s'exprimer en termes inconsidérés sur le compte d'une noble demoiselle, et ses calomniateurs en ont profité. Mais Lébiadkine est rusé, madame ! En vain un loup sinistre l'obsède continuellement et ne cesse de lui verser à boire, espérant le faire parler :

Lébiadkine se tait, et, au fond de la bouteille, ce qui chaque fois se rencontre au lieu du mot attendu, c'est – la ruse de Lébiadkine ! Mais assez, oh ! assez ! Madame, votre somptueuse habitation pourrait appartenir au plus noble des êtres, mais le cancrelas ne murmure pas ! Remarquez donc, remarquez enfin qu'il ne murmure pas, et reconnaissez sa grandeur d'âme !

En bas, dans la loge du concierge, se fit entendre un coup de sonnette, et presque au même instant se montra Alexis Égoritch que Stépan Trophimovitch avait sonné tout à l'heure. Le vieux domestique aux allures si correctes était en proie à une agitation extraordinaire.

– Nicolas Vsévolodovitch vient d'arriver, et il sera ici dans un moment, déclara-t-il en réponse au regard interrogateur de sa maîtresse.

Je me rappelle très bien comment Barbara Pétrovna accueillit cette nouvelle : d'abord elle pâlit, mais soudain ses yeux étincelèrent. Elle se redressa sur son fauteuil, et son visage prit une expression d'énergie qui frappa tout le monde. Outre que l'arrivée de Nicolas Vsévolodovitch était complètement imprévue, puisqu'on ne l'attendait pas avant un mois, cet événement, dans les conjonctures présentes, semblait un véritable coup de la fatalité. Le capitaine lui-même s'arrêta, comme pétrifié, au milieu de la chambre, et resta bouche béante, regardant la porte d'un air extrêmement bête.

Dans la pièce voisine retentirent des pas légers et rapides, puis quelqu'un fit brusquement irruption dans le salon, mais ce n'était pas Nicolas Vsévolodovitch.

V

Je demande la permission de décrire en quelques mots ce visiteur inattendu. C'était un jeune homme de vingt-sept ans environ, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, aux cheveux blonds, clairsemés et assez longs, avec un soupçon de moustaches et de barbiche. Il était vêtu proprement et même à la mode, mais sans recherche. À première vue, il paraissait voûté et lent dans ses mouvements, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre. Il avait aussi un faux air d'excentrique ; pourtant, quand on le connut chez nous, on fut unanime à trouver ses manières très convenables et son langage des plus sérieux.

Personne ne le disait laid, mais sa figure ne plaisait à personne. Sa tête était allongée vers la nuque et comme aplatie sur les côtés, disposition qui prêtait à son visage quelque chose d'anguleux. Il avait le front haut et étroit, l'œil perçant, le nez petit et pointu, les lèvres longues et minces. Avec le pli sec qui se remarquait sur ses joues et autour de ses pommettes, il donnait l'impression d'un convalescent à peine remis d'une maladie grave, mais ce n'était qu'une apparence : en réalité, il se portait à merveille et n'avait même jamais été malade.

Sans être pressé, il marchait précipitamment. Il semblait que rien ne pût le troubler. Dans quelques circonstances, dans quelque société qu'il se trouvât, il conservait une assurance imperturbable. À son insu, il possédait une dose énorme de présomption.

Extraordinairement disert, il parlait avec une volubilité qui ne nuisait, d'ailleurs, ni à la netteté, ni à la distinction de son débit. Sa parole abondante était en même temps d'une clarté, d'une précision et d'une justesse remarquables. D'abord on l'écoutait avec plaisir, mais ensuite cette élocution facile et toujours prête éveillait des idées désagréables dans l'esprit de

l'auditeur : on se demandait quelle conformation étrange devait avoir la langue d'un monsieur si loquace.

Dès son entrée dans le salon, ce jeune homme donna cours à sa faconde, je crois même qu'il entra en continuant un *speech* commencé dans la pièce voisine. En un clin d'œil il fut devant Barbara Pétrovna et se mit à dégoiser :

– Figurez-vous, Barbara Pétrovna, j'entre croyant le trouver ici depuis un quart-d'heure déjà ; il y a une heure et demie qu'il est arrivé, nous avons été ensemble chez Kiriloff ; voilà une demi-heure qu'il l'a quitté pour venir directement ici où il m'avait donné rendez-vous dans un quart d'heure…

– Mais qui ? demanda Barbara Pétrovna, – qui vous a donné rendez-vous ici ?

– Eh bien, Nicolas Vsévolodovitch ! se peut-il que vous ignoriez encore son arrivée ? Son bagage, du moins, doit être ici depuis longtemps, comment donc ne vous a-t-on rien dit ? Alors, je suis le premier à vous donner cette nouvelle. On pourrait l'envoyer chercher, mais, du reste, il va venir lui-même tout à l'heure, il viendra à coup sûr, et, autant que j'en puis juger, le moment sera des mieux choisis, ajouta le visiteur, tandis que ses yeux parcouraient la chambre et s'arrêtaient avec une attention particulière sur le capitaine.

– Ah ! Élisabeth Nikolaïevna, que je suis aise de vous rencontrer dès mon premier pas ! Enchanté de vous serrer la main ! Et il s'élança vers Lisa pour saisir la main que la jeune fille lui tendait avec un gai sourire. – À ce qu'il me semble, la très honorée Prascovie Ivanovna n'a pas oublié non plus son « professeur », et même elle n'est pas fâchée contre lui, comme elle l'était toujours en Suisse. Mais ici comment vont vos jambes, Prascovie Ivanovna ? Les médecins suisses ont-ils eu raison de vous ordonner l'air natal ?… Comment ? Des épithèmes liqui-

des ? Ce doit être fort bon. Mais combien j'ai regretté, Barbara Pétrovna, poursuivit-il en s'adressant de nouveau à la maîtresse de la maison, – combien j'ai regretté de n'avoir pu me rencontrer avec vous à l'étranger pour vous offrir personnellement l'hommage de mon respect ! De plus, j'avais tant de choses à vous communiquer… J'ai bien écrit à mon vieux, mais sans doute, selon son habitude, il…

– Pétroucha ! s'écria Stépan Trophimovitch qui, sortant soudain de sa stupeur, frappa ses mains l'une contre l'autre et courut à son fils. – Pierre, mon enfant, je ne te reconnaissais pas !

Il le serrait dans ses bras, et des larmes coulaient de ses yeux.

– Allons, ne fais pas de sottises, ces gestes sont inutiles ; allons, assez, assez, je te prie, murmurait Pétroucha en cherchant à se dégager.

– Toujours, toujours j'ai été coupable envers toi !

– Allons, assez ; nous parlerons de cela plus tard. Je m'en doutais, que tu ferais des enfantillages. Allons, sois un peu plus raisonnable, je te prie.

– Mais je ne t'ai pas vu depuis dix ans !

– C'est une raison pour être moins démonstratif…

– Mon enfant !

– Eh bien, je crois à ton affection, j'y crois, mais ôte tes mains. Tu vois bien que tu gênes les autres… Ah ! voilà Nicolas Vsévolodovitch ; tâche donc de te tenir tranquille à la fin, je te prie !

Nicolas Vsévolodovitch venait, en effet, d'arriver ; il entra sans bruit, et, avant de pénétrer dans la chambre, promena un regard tranquille sur toute la société.

Comme quatre ans auparavant, lors de ma première rencontre avec lui, en ce moment encore son aspect me frappa. Certes, je ne l'avais pas oublié, mais il y a, je crois, des physionomies qui, à chaque apparition nouvelle, offrent toujours, si l'on peut ainsi parler, quelque chose d'inédit, quelque chose que vous n'avez pas encore remarqué en elles, les eussiez-vous déjà vues cent fois. En apparence, Nicolas Vsévolodovitch n'avait pas changé depuis quatre ans : son extérieur était aussi distingué, sa démarche aussi imposante qu'à cette époque ; il semblait même être resté presque aussi jeune. Je retrouvai dans son léger sourire la même affabilité de commande, dans son regard la même expression sévère, pensive et distraite qu'au temps où il m'était apparu pour la première fois. Mais un détail me surprit. Jadis, quoiqu'on le considérât déjà comme un bel homme, son visage en effet « avait l'air d'un masque », ainsi que le faisaient observer certaines mauvaises langues féminines. À présent, autant que j'en pouvais juger, on ne pouvait plus dire cela, et Nicolas Vsévolodovitch avait acquis, à mon sens, une beauté qui défiait tout critique. Était-ce parce qu'il était un peu plus pâle qu'autrefois et semblait légèrement maigri ? Ou parce qu'une pensée nouvelle mettait maintenant une flamme dans ses yeux ?

Barbara Pétrovna n'alla pas au-devant de lui, elle se redressa sur son fauteuil, et, arrêtant son fils d'un geste impérieux, lui cria :

– Nicolas Vsévolodovitch, attends une minute !

Pour expliquer la terrible question qui suivit tout à coup ce geste et cette parole, – question dont l'audace me stupéfia même chez une femme comme Barbara Pétrovna, je prie le lec-

teur de se rappeler que, dans certains cas extraordinaires, cette dame, nonobstant sa force d'âme, son jugement et son tact pratique, s'abandonnait sans réserve à toute l'impétuosité de son caractère. Peut-être le moment était-il pour elle un de ceux où se concentre brusquement comme en un foyer le fond de toute sa vie, – passée, présente et future.

Je signalerai aussi la lettre anonyme qu'elle avait reçue et dont elle avait parlé tout à l'heure en termes si irrités à Prascovie Ivanovna, mais sans en citer le passage principal. Dans cette lettre se trouvait peut-être l'explication de la hardiesse avec laquelle la mère interpella soudain son fils.

– Nicolas Vsévolodovitch, répéta-t-elle en détachant chaque syllabe d'une voix forte où perçait un menaçant défi, – avant de quitter votre place, dites-moi, je vous prie : est-il vrai que cette pauvre créature, cette boiteuse... tenez, regardez-là ! Est-il vrai qu'elle soit... votre femme légitime ?

Je me rappelle très bien ce moment : le jeune homme ne sourcilla pas ; il regarda fixement sa mère, et pas un muscle de son visage ne tressaillit. À la fin, une sorte de sourire indulgent lui vint aux lèvres ; sans répondre un mot, il s'approcha doucement de Barbara Pétrovna, lui prit la main et la baisa avec respect. Dans cette circonstance même la générale subissait à un tel point l'ascendant de son fils qu'elle n'osa pas lui refuser sa main. Elle se borna à attacher ses yeux sur Nicolas Vsévolodovitch, mettant dans ce regard l'interrogation la plus pressante.

Mais il resta silencieux. Après avoir baisé la main de sa mère, il examina de nouveau les personnes qui l'entouraient, puis, sans se hâter, alla droit à Marie Timoféievna. Il est des minutes dans la vie des gens où leur physionomie est fort difficile à décrire. Par exemple, je me souviens qu'à l'approche de Nicolas Vsévolodovitch, Marie Timoféievna, saisie de frayeur, se leva et joignit les mains comme pour le supplier ; mais en même

temps, je me le rappelle aussi, dans son regard brillait une joie insensée qui altérait presque ses traits, une de ces joies immenses que l'homme est souvent incapable de supporter… Je ne me charge pas d'expliquer cette coexistence de sentiments contraires, toujours est-il que, me trouvant alors à peu de distance de mademoiselle Lébiadkine, je m'avançai vivement vers elle : je croyais qu'elle allait s'évanouir.

– Votre place n'est pas ici, – lui dit Nicolas Vsévolodovitch d'une voix caressante et mélodique, tandis que ses yeux avaient une expression extraordinaire de tendresse. Il était debout devant elle, dans l'attitude la plus respectueuse, lui parlant comme on parle à la femme que l'on considère le plus. Marie Timoféievna haletante balbutia sourdement quelques mots entrecoupés :

– Est-ce que je puis… tout maintenant… me mettre à genoux devant vous ?

– Non, vous ne le pouvez pas, répondit-il avec un beau sourire qui fit rayonner le visage de la malheureuse ; puis, du ton grave et doux qu'on prend pour faire entendre raison à un enfant, il ajouta :

– Songez que vous êtes une jeune fille et que, tout en étant votre ami le plus dévoué, je ne suis cependant qu'un étranger pour vous : je ne suis ni un mari, ni un père, ni un fiancé. Donnez-moi votre bras et allons-nous en ; je vais vous mettre en voiture, et, si vous le permettez, je vous ramènerai moi-même chez vous.

Marie Timoféievna l'écouta jusqu'au bout et inclina la tête d'un air pensif.

– Allons-nous en, dit-elle avec un soupir, et elle lui donna son bras.

Mais alors il arriva un petit malheur à la pauvre femme. Au moment où elle se retournait, un faux mouvement de sa jambe boiteuse lui fit perdre l'équilibre, et elle serait tombée par terre si un fauteuil ne se fût trouvé là pour l'arrêter dans sa chute. Nicolas Vsévolodovitch la saisit aussitôt et la soutint solidement contre son bras. Cette mésaventure affligea vivement Marie Timoféievna ; confuse, rouge de honte, elle se retira en silence et les yeux baissés, accompagnée de son cavalier qui la conduisait avec des précautions infinies. Lorsqu'ils se dirigèrent vers la porte, je vis Lisa se lever brusquement. Elle les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, puis elle se rassit sans mot dire, mais un mouvement convulsif agitait son visage comme si elle avait touché un reptile. Durant toute cette scène entre Nicolas Vsévolodovitch et Marie Timoféievna, la stupéfaction nous avait tous rendus muets ; on aurait entendu une mouche voler dans la chambre ; mais à peine furent-ils sortis que s'engagea une conversation fort animée.

VI

Du reste, on proférait des cris plutôt que des paroles suivies, et les propos échangés étaient si incohérents qu'il m'est impossible d'en donner un compte rendu. Stépan Trophimovitch lâcha une exclamation en français et frappa ses mains l'une contre l'autre, mais Barbara Pétrovna ne fit pas la moindre attention à lui. Maurice Nikolaïévitch lui-même murmura précipitamment quelques mots. Le plus échauffé de tous était Pierre Stépanovitch ; à grand renfort de gestes, il s'efforçait de persuader quelque chose à Barbara Pétrovna, mais je fus longtemps sans pouvoir comprendre ce qu'il lui disait. Il s'adressait aussi à Prascovie Ivanovna et à Élisabeth Nikolaïevna, une fois même il cria je ne sais quoi à son père. Bref, il s'agitait extrê-

mement. Barbara Pétrovna, toute rouge, quitta brusquement sa place : « As-tu entendu, as-tu entendu ce qu'il lui a dit ici tout à l'heure ? » cria-t-elle à Prascovie Ivanovna. Celle-ci, pour toute réponse, remua le bras en grommelant quelques paroles inintelligibles. La pauvre femme avait bien du souci : à chaque instant elle tournait la tête vers Lisa qu'elle regardait d'un air inquiet, mais elle n'osait pas se lever, avant que sa fille eût donné le signal du départ. Pendant ce temps, le capitaine, je m'en aperçus, essaya d'esquiver. Depuis l'apparition de Nicolas Vsévolodovitch, il était en proie à une frayeur incontestable, mais Pierre Stépanovitch le saisit par le bras et lui coupa la retraite.

– C'est nécessaire, il le faut, – ne cessait de dire le jeune homme debout devant le fauteuil sur lequel Barbara Pétrovna s'était rassise ; elle l'écoutait avidement ; il avait réussi à captiver toute l'attention de son interlocutrice.

– C'est nécessaire. Vous voyez vous-même, Barbara Pétrovna, qu'il y a ici un malentendu et que l'affaire paraît fort étrange, pourtant elle est claire comme une chandelle et simple comme le doigt. Je comprends très bien que personne ne m'a chargé de parler, et que j'ai l'air passablement ridicule quand je me mets ainsi en avant. Mais d'abord Nicolas Vsévolodovitch lui-même n'attache aucune importance à la chose, et enfin il y a des cas où l'intéressé se résout malaisément à donner une explication personnelle, il est plus facile à un tiers de raconter certaines particularités délicates. Croyez-le bien, Barbara Pétrovna, Nicolas Vsévolodovitch n'a aucun tort, quoiqu'il n'ait pas répondu à la question que vous lui avez adressée tout à l'heure. J'étais à Pétersbourg quand l'affaire s'est passée, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Bien plus, toute cette aventure ne peut que faire honneur à Nicolas Vsévolodovitch, s'il faut absolument employer un terme aussi vague que le mot « honneur »…

– Vous voulez dire que vous avez été témoin du fait qui a donné naissance à ce… malentendu ? demanda Barbara Pétrovna.

– J'en ai été témoin et j'y ai pris part, se hâta de répondre Pierre Stépanovitch.

– Si vous me donnez votre parole que cela ne blessera pas Nicolas Vsévolodovitch dans la délicatesse de ses sentiments pour moi à qui il ne cache rien… et si, en outre, vous êtes convaincu que par là vous lui ferez même plaisir…

– Certainement, et c'est pour cela que je tiens à parler. Je suis sûr que lui-même m'en prierait.

Ce monsieur tombé du ciel qui, de but en blanc, manifestait un si vif désir de raconter les affaires d'autrui, pouvait paraître assez étrange ; en tout cas, sa manière d'agir choquait les usages reçus. Mais il avait touché un endroit fort sensible, et Barbara Pétrovna était comme prise à l'hameçon. Je ne connaissais pas encore bien le caractère de cet homme, à plus forte raison ignorais-je ses desseins.

– On vous écoute, dit d'un ton plein de réserve Barbara Pétrovna qui s'en voulait un peu de sa condescendance.

– L'histoire n'est pas longue ; si vous voulez, ce n'est même pas, à proprement parler, une anecdote, commença Pierre Stépanovitch. – Du reste, un romancier désœuvré pourrait en tirer un roman. C'est une petite affaire assez intéressante, Prascovie Ivanovna, et je suis sûr qu'Élisabeth Nikolaïevna en écoutera le récit avec curiosité, parce qu'il s'y trouve plus d'un détail, je ne dis pas bizarre, mais très bizarre. Il y a cinq ans, à Pétersbourg, Nicolas Vsévolodovitch a connu ce monsieur, – tenez, ce même M. Lébiadkine qui est là bouche béante et qui tout à l'heure paraissait désireux de nous fausser compagnie. Excusez-moi, Bar-

bara Pétrovna. Du reste, je ne vous conseille pas de lever le pied, monsieur l'ex-employé aux subsistances (vous voyez que je me rappelle qui vous êtes). Nicolas Vsévolodovitch et moi savons trop bien les agissements auxquels vous vous êtes livré ici, n'oubliez pas que vous devrez en rendre compte. Encore une fois, je vous demande pardon Barbara Pétrovna. Nicolas Vsévolodovitch appelait alors ce monsieur son Falstaff : ce nom doit servir à désigner un personnage burlesque dont tout le monde se moque et qui se laisse tourner en ridicule, pourvu qu'on lui donne de l'argent. Nicolas Vsévolodovitch menait dans ce temps-là à Pétersbourg une vie « ironique », si l'on peut ainsi parler, – je ne trouve pas d'autre terme pour la définir ; il ne faisait rien et se moquait de tout. Ce que je dis ne s'applique pas qu'au passé, Barbara Pétrovna. Ce Lébiadkine avait une sœur, – c'est cette même personne qui tout à l'heure était assise là. Le frère et la sœur, n'ayant ni feu ni lieu, logeaient un peu partout. Le premier, toujours vêtu de son ancien uniforme, errait sous les arcades de Gostinoï Dvor, demandait l'aumône aux passants qui avaient l'air plus ou moins cossu, et buvait l'argent recueilli de la sorte. La seconde se nourrissait comme l'oiseau du ciel ; elle rendait quelques services dans les garnis où l'on consentait à la recevoir. Je ne raconterai pas en détail l'existence que, par originalité, Nicolas Vsévolodovitch menait alors dans les bas-fonds pétersbourgeois. Je parle seulement d'alors, Barbara Pétrovna ; quant au mot « originalité », c'est une expression que je lui emprunte à lui-même. Il n'a pas grand'chose de caché pour moi. Mademoiselle Lébiadkine qui, pendant un temps, eut trop souvent l'occasion de rencontrer Nicolas Vsévolodovitch, fut frappée de son extérieur. C'était, pour cette pauvre fille, comme un diamant tombé dans le fond vaseux de son existence. L'analyse des sentiments n'est pas mon fait ; aussi laisserai-je cela de côté ; quoi qu'il en soit, de vilaines petites gens en firent aussitôt des gorges chaudes, ce qui affligea vivement mademoiselle Lébiadkine. En général, on avait l'habitude de se moquer d'elle, mais auparavant elle ne le remarquait pas. À cette époque, elle avait déjà le cerveau détraqué, bien que ce ne fût pas

encore comme maintenant. Il y a lieu de supposer que, dans son enfance, elle a reçu quelque éducation grâce à une bienfaitrice. Nicolas Vsévolodovitch ne faisait jamais la moindre attention à elle ; la plupart du temps, il jouait aux cartes avec des employés, à quatre kopeks la partie. Mais un jour qu'on l'avait chagrinée, il saisit au collet un de ces individus, et, sans lui demander d'explication, le jeta par la fenêtre d'un deuxième étage. Il ne faut nullement voir là l'indignation d'une âme chevaleresque prenant parti pour l'innocence opprimée : l'exécution de l'insolent s'accomplit au milieu d'un rire général, et celui qui rit le plus fut Nicolas Vsévolodovitch lui-même ; l'affaire n'ayant eu aucune suite fâcheuse, on se réconcilia et l'on se mit à boire du punch. Mais l'innocence opprimée n'oublia pas la chose. Naturellement, il en résulta chez elle un ébranlement définitif des facultés mentales. Je le répète, je ne suis pas fort sur l'analyse des sentiments ; tout ce que je puis dire, c'est que le rêve tient ici la plus grande place. Et, comme s'il l'eût fait exprès, Nicolas Vsévolodovitch contribua encore par sa manière d'être à exciter cette imagination malade : au lieu de rire, il commença dès lors à témoigner une considération toute particulière à mademoiselle Lébiadkine. Kiriloff était alors à Pétersbourg (c'est un excentrique numéro un, Barbara Pétrovna ; vous le verrez peut-être quelque jour, il est maintenant ici) ; eh bien, ce Kiriloff, qui, d'ordinaire, n'ouvre pas la bouche, se fâcha soudain, et, je m'en souviens, fit observer à Nicolas Vsévolodovitch qu'en traitant cette dame comme une marquise, il portait le dernier coup à sa raison. J'ajoute que Nicolas Vsévolodovitch avait une certaine estime pour ce Kiriloff. Imaginez-vous ce qu'il lui a répondu : « Vous supposez, monsieur Kiriloff, que je me moque d'elle ; détrompez-vous, je la respecte en effet, parce qu'elle vaut mieux que nous tous. » Et si vous saviez de quel ton sérieux cette réponse a été faite ! Pourtant, durant ces deux ou trois mois, il n'adressa jamais la parole à mademoiselle Lébiadkine que pour lui dire *bonjour* et *adieu.* Moi qui étais là, je me rappelle très bien qu'elle en vint à le considérer comme un amoureux qui n'osait pas l' « enlever », uniquement parce qu'il avait beaucoup

d'ennemis et qu'il rencontrait des obstacles dans sa famille. Ce que l'on riait ! Enfin, lorsque Nicolas Vsévolodovitch dut se rendre ici, il voulut, avant son départ, assurer le sort de cette malheureuse et lui fit une pension annuelle assez importante : trois cents roubles, si pas plus. Bref, mettons que tout cela n'ait été de sa part qu'un caprice, un amusement d'homme blasé, ou même, comme le disait Kiriloff, une étude d'un genre bizarre entreprise par un désœuvré pour savoir jusqu'où l'on peut mener une femme folle et impotente. Soit, tout cela est possible, mais, au bout du compte, en quoi un homme est-il responsable des fantaisies d'une toquée, surtout, notez-le bien, quand il a tout au plus échangé deux phrases avec elle ? Il est des choses, Barbara Pétrovna, dont on ne peut parler sensément, et c'est même une sottise de les mettre sur le tapis. Enfin l'on peut voir là de l'originalité, si l'on veut, mais on n'y peut voir que cela, et pourtant on a bâti là-dessus une histoire… Je ne suis pas sans connaître un peu, Barbara Pétrovna, ce qui se passe ici.

Le narrateur s'interrompit brusquement et se tourna vers Lébiadkine, mais, au moment où il allait interpeller le capitaine, Barbara Pétrovna l'arrêta ; ce qu'elle venait d'entendre l'avait fort exaltée.

– Vous avez fini ? demanda-t-elle.

– Pas encore ; pour compléter mon récit, il me faudrait, si vous le permettiez, adresser quelques questions à ce monsieur… Vous verrez tout de suite de quoi il s'agit, Barbara Pétrovna.

– Assez, plus tard, reposez-vous une minute, je vous prie. Oh ! que j'ai bien fait de vous laisser parler !

– Eh bien ! Barbara Pétrovna, reprit Pierre Stépanovitch, – est-ce que Nicolas Vsévolodovitch pourrait lui-même vous expliquer tout cela tantôt, en réponse à votre question, – peut-être trop catégorique ?

– Oh ! oui, elle l’était trop !

– Et n’avais-je pas raison de vous dire que, dans certains cas, un tiers peut fournir des explications beaucoup plus facilement que l’intéressé lui-même ?

– Oui, oui… Mais vous vous êtes trompé sur un point, et je vois avec peine que vous persistez dans votre erreur.

– Vraiment ! En quoi me suis-je trompé ?

– Voyez-vous… Mais si vous vous asseyiez, Pierre Stépanovitch…

–Oh ! comme il vous plaira, le fait est que je suis fatigué, je vous remercie.

Il prit aussitôt un fauteuil et le plaça de façon à se trouver entre Barbara Pétrovna d’un côté et Prascovie Ivanovna de l’autre. Dans cette position il faisait face à M. Lébiadkine, qu’il ne quittait pas des yeux une minute.

– Vous vous trompez en appelant cela « originalité »…

– Oh ! si ce n’est que cela…

– Non, non, non, attendez, interrompit Barbara Pétrovna dont l’enthousiasme éprouvait évidemment le besoin de s’épancher dans un long discours. À peine Pierre Stépanovitch s’en fut-il aperçu qu’il devint tout attention.

– Non, il y avait là quelque chose de plus que de l’originalité, j’oserai dire quelque chose de sacré ! Mon fils est un homme fier, dont l’orgueil a été prématurément blessé, et qui en est venu à mener cette vie si justement qualifiée par vous

d'ironique ; – en un mot, c'est un prince Harry, comme l'appelait alors Stépan Trophimovitch ; cette comparaison serait tout à fait exacte, s'il ne ressemblait plus encore à Hamlet, du moins à mon avis.

– Et vous avez raison, observa avec sentiment Stépan Trophimovitch.

– Je vous remercie, Stépan Trophimovitch, je vous remercie surtout d'avoir toujours eu foi en Nicolas, d'avoir toujours cru à l'élévation de son âme et à la grandeur de sa mission. Cette foi, vous l'avez même soutenue en moi aux heures de doute et de découragement.

– Chère, chère… commença Stépan Trophimovitch.

Il fit un pas en avant, puis s'arrêta, jugeant qu'il serait dangereux d'interrompre.

– Et si Nicolas, poursuivit Barbara Pétrovna d'un ton un peu déclamatoire, – si Nicolas avait toujours eu auprès de lui un Horatio tranquille, grand dans son humilité, – autre belle expression de vous, Stépan Trophimovitch, – peut-être depuis longtemps aurait-il échappé à ce triste « démon de l'ironie » qui a désolé toute son existence. (Le « démon de l'ironie » est encore un beau mot que je vous restitue, Stépan Trophimovitch.) Mais Nicolas n'a jamais eu ni Horatio, ni Ophélie. Il n'a eu que sa mère, et que peut faire une mère seule et dans des conditions pareilles ? Vous savez, Pierre Stépanovitch, je comprends à merveille qu'un être comme Nicolas ait pu fréquenter les bas-fonds fangeux dont vous avez parlé. Je me représente si bien maintenant cette vie « ironique » (comme vous l'avez appelée avec tant de justesse), cette soif inextinguible de contraste, ce sombre fond de tableau, sur lequel il se détache comme un diamant, pour me servir encore de votre comparaison, Pierre Stépanovitch ! Et voilà qu'il rencontre là une créature maltraitée

par tout le monde, une infirme à demi-folle qui, en même temps, possède peut-être les sentiments les plus nobles !...

– Hum ! oui, c'est possible.

– Et après cela vous vous étonnez qu'il ne se moque pas d'elle comme les autres ! Oh ! les gens ! Vous ne comprenez pas qu'il la défende contre ses insulteurs, qu'il l'entoure de respect « comme une marquise » (ce Kiriloff doit avoir une profonde connaissance des hommes, bien qu'il n'ait pas compris Nicolas) ! Si vous voulez, c'est justement ce contraste qui a fait le mal ; si la malheureuse s'était trouvée dans d'autres conditions, peut-être n'en serait-elle pas venue à imaginer un tel rêve. Une femme, une femme seule peut comprendre cela, Pierre Stépanovitch, et quel dommage que vous... c'est-à-dire, non pas que vous ne soyez pas une femme, mais du moins pour cette fois, pour comprendre !

– Je vous comprends, Barbara Pétrovna, soyez tranquille.

– Dites-moi, Nicolas devait-il, vraiment pour étouffer le rêve dans l'organisme de l'infortunée (pourquoi Barbara Pétrovna se servait-elle ici du mot organisme ? je me le demande), devait-il lui-même se moquer d'elle et la traiter comme le faisaient les employés ? Se peut-il que vous méconnaissiez la pitié supérieure qui a inspiré la réponse de Nicolas à Kiriloff : « Je ne me moque pas d'elle. » Grande, sainte réponse !

– *Sublime !* murmura en français Stépan Trophimovitch.

– Et remarquez qu'il est loin d'être aussi riche que vous le pensez ; je suis riche, moi, mais lui pas, et alors il ne recevait presque rien de moi.

– Je comprends, je comprends tout cela, Barbara Pétrovna, répondit avec un peu d'impatience Pierre Stépanovitch.

– Oh ! c'est mon caractère ! Je me reconnais dans Nicolas. Je me retrouve dans cette jeunesse susceptible de fougues violentes, d'élans orageux… Et si un jour nous nous lions davantage ensemble, Pierre Stépanovitch, ce que pour mon compte je désire très sincèrement, surtout après les obligations que je vous ai, vous comprendrez peut-être alors…

– Oh ! croyez bien que je le désire aussi de mon côté, s'empressa de dire Pierre Stépanovitch.

– Vous comprendrez alors cette cécité d'un cœur ardent et noble, qui lui fait brusquement choisir un homme indigne de lui sous tous les rapports, un homme dont il est profondément méconnu, et qui en toute occasion l'abreuvera de chagrin ; malgré tout, on incarne dans un tel homme son idéal, son rêve, toutes ses espérances ; on s'incline devant lui, on l'aime toute sa vie, sans savoir pourquoi – peut-être justement parce qu'il est indigne de cet amour… Oh ! que j'ai souffert toute ma vie, Pierre Stépanovitch !

Stépan Trophimovitch, dont le visage avait pris une expression pénible, cherchait mon regard, mais je détournai à temps les yeux.

– … Et dernièrement encore, dernièrement, – oh ! que j'ai des torts envers Nicolas !… Vous ne le croirez pas, ils m'ont persécutée de toutes parts, tous, tous, les ennemis, les petites gens et les amis ; ces derniers peut-être plus que les ennemis. Quand j'ai reçu la première lettre anonyme, Pierre Stépanovitch, vous ne pourrez pas le croire, je n'ai pas eu la force de répondre par le mépris à cette infamie… Jamais, jamais je ne me pardonnerai ma lâcheté !

– J’ai déjà quelque peu entendu parler de ces lettres anonymes, fit avec une animation soudaine Pierre Stépanovitch, – et je saurai vous en découvrir les auteurs, soyez tranquille.

– Mais vous ne pouvez vous imaginer quelles intrigues ont été ourdies ici ! – on a même tourmenté notre pauvre Prascovie Ivanovna, – et elle, pour quel motif, je vous le demande ? J’ai peut-être été bien coupable envers toi aujourd’hui, ma chère Prascovie Ivanovna, ajouta-t-elle dans un magnanime transport dont l’attendrissement n’excluait pas une certaine pointe d’ironie triomphante.

– Laissez donc, matouchka, murmura d’un ton de mauvaise humeur la générale Drozdoff, – à mon sens, il faudrait en finir avec tout cela ; on a trop parlé… Et de nouveau elle regarda timidement Lisa, mais celle-ci avait les yeux fixés sur Pierre Stépanovitch.

– Et cette pauvre, cette malheureuse créature, cette folle qui a tout perdu et n’a conservé qu’un cœur, j’ai maintenant l’intention de l’adopter, s’écria tout à coup Barbara Pétrovna, – c’est un devoir que je suis décidée à remplir saintement. À partir d’aujourd’hui, je la prends sous ma protection.

– Et ce sera même très bien en un certain sens, approuva chaleureusement Pierre Stépanovitch. – Excusez-moi, je n’ai pas fini tantôt. J’en étais au chapitre de la protection. Figurez-vous qu’après le départ de Nicolas Vsévolodovitch (je reprends mon récit juste à l’endroit où je l’ai interrompu, Barbara Pétrovna), ce monsieur, ce même M. Lébiadkine ici présent, se crut aussitôt en droit de s’approprier la pension allouée à sa sœur et se l’appropria toute entière. Je ne sais pas exactement de quelle façon les choses avaient été réglées alors par Nicolas Vsévolodovitch, mais un an après, étant à l’étranger, il apprit ce qui se passait et dut prendre d’autres dispositions. Ici encore je ne connais pas les détails, il vous les dira lui-même, je sais seu-

lement qu'on plaça l'intéressante personne dans un monastère éloigné ; elle vivait là dans les meilleures conditions de confortable, mais sous une surveillance amicale, vous comprenez ? Devinez ce que fit alors M. Lébiadkine ! Il mit tout en œuvre pour découvrir le lieu où était cachée sa poule aux œufs d'or, autrement dit, sa sœur. C'est depuis peu seulement qu'il a atteint son but. S'autorisant de sa qualité de frère, il a fait sortir la pauvre femme du couvent et l'a amenée ici. Maintenant qu'ils habitent ensemble, il la laisse sans nourriture, la bat, la tyrannise. Il reçoit enfin de Nicolas Vsévolodovitch, par une voie quelconque, une somme importante, et aussitôt il s'adonne à la boisson ; au lieu de remercier, il en vient à provoquer insolemment Nicolas Vsévolodovitch, à lui adresser des sommations stupides, à le menacer d'un procès si, désormais, le payement de la pension n'est pas effectué entre ses mains. Ainsi il considère comme un tribut le don volontaire de Nicolas Vsévolodovitch, – pouvez-vous imaginer cela ? Monsieur Lébiadkine, est-ce vrai, tout ce que je viens de dire ici ?

Le capitaine, qui jusqu'alors était resté silencieux et tenait ses yeux fixés à terre, fit soudain deux pas en avant ; il était tout rouge.

– Pierre Stépanovitch, vous m'avez traité durement, articula-t-il avec effort.

– Durement ? Comment cela et pourquoi ? Mais permettez, nous parlerons plus tard de la dureté ou de la douceur, maintenant je vous prie seulement de répondre à cette question : *Tout* ce qu j'ai dit est-il vrai, oui ou non ? Si vous y trouvez quelque chose de faux, vous pouvez immédiatement le déclarer.

– Je… vous savez vous-même, Pierre Stépanovitch… balbutia le capitaine, et il ne put en dire davantage.

Je dois noter que Pierre Stépanovitch était assis dans un fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre, tandis que le capitaine se tenait debout devant lui dans l'attitude la plus respectueuse.

Les hésitations de M. Lébiadkine parurent déplaire vivement à son interlocuteur : dans l'irritation qu'éprouvait Pierre Stépanovitch, les muscles de son visage se contractèrent.

– Au fait, voulez-vous déclarer quelque chose ? reprit-il en observant le capitaine d'un œil cauteleux ; – en ce cas, parlez, on vous attend.

– Vous savez vous-même, Pierre Stépanovitch, que je ne puis rien déclarer.

– Non, je ne sais pas cela, c'est même la première nouvelle que j'en ai ; pourquoi donc ne pouvez-vous rien déclarer ?

Le capitaine garda le silence et baissa les yeux.

– Permettez-moi de me retirer, Pierre Stépanovitch, dit-il résolument.

– Pas avant que vous n'ayez fait une réponse quelconque à ma première question : *Tout* ce que j'ai dit est-il vrai ?

– Oui, fit d'une voix sourde Lébiadkine, et il leva les yeux sur son bourreau. La sueur ruisselait de ses tempes.

– *Tout* est vrai ?

– Tout est vrai.

– Ne trouvez-vous rien à ajouter, à faire observer ? Si vous vous sentez victime d'une injustice, déclarez-le ; protestez, révélez hautement vos griefs.

– Non, je ne trouve rien.

– Vous avez menacé dernièrement Nicolas Vsévolodovitch.

– C'était… c'était surtout l'effet du vin, Pierre Stépanovitch. (Il releva brusquement la tête.) Pierre Stépanovitch, est-il possible qu'on soit coupable si, parmi les hommes s'élève le cri de l'honneur domestique et d'une honte imméritée ? vociféra-t-il, s'oubliant tout à coup.

– N'êtes-vous pas pris de boisson en ce moment, monsieur Lébiadkine ? répliqua Pierre Stépanovitch en attachant sur le capitaine un regard sondeur.

– Non.

– Alors que signifient ces mots d'honneur domestique et de honte imméritée ?

– Je n'ai parlé de personne, je n'ai voulu désigner personne. C'est de moi qu'il s'agit… balbutia le capitaine de nouveau intimidé.

– Vous avez été très blessé, paraît-il, des expressions dont je me suis servi en parlant de vous et de votre conduite ? Vous êtes fort irascible, monsieur Lébiadkine. Mais permettez, je n'ai pas encore commencé à montrer votre conduite sous son vrai jour. Jusqu'ici j'ai réservé ce sujet d'entretien : il peut fort bien arriver que je l'aborde, mais je ne l'ai pas encore fait.

Le capitaine frissonna et regarda son interlocuteur d'un air étrange.

– Pierre Stépanovitch, maintenant seulement je commence à me réveiller !

– Hum ! et c'est moi qui vous ai éveillé ?

– Oui, c'est vous qui m'avez éveillé, Pierre Stépanovitch ; pendant quatre ans j'ai dormi sous un nuage. Puis-je enfin m'en aller, Pierre Stépanovitch ?

– À présent vous le pouvez, si toutefois Barbara Pétrovna elle-même ne croit pas nécessaire…

Mais d'un geste dédaigneux elle congédia le capitaine.

Lébiadkine s'inclina, fit deux pas pour se retirer, puis s'arrêta brusquement ; il mit la main sur son cœur, voulut dire quelque chose, ne le dit pas et gagna la porte en toute hâte, mais sur le seuil il rencontra Nicolas Vsévolodovitch ; celui-ci se rangea pour le laisser passer ; le capitaine se fit soudain tout petit devant lui et resta cloué sur place, fasciné à la vue du jeune homme, comme un lapin par le regard d'un boa. Après avoir attendu un moment, Nicolas Vsévolodovitch l'écarta doucement et entra dans le salon.

VII

Il était gai et tranquille. Peut-être venait-il de lui arriver quelque chose de très heureux que nous ignorions encore ; quoi qu'il en soit, il semblait éprouver une satisfaction particulière.

À son approche, Barbara Pétrovna se leva vivement.

– Me pardonnes-tu, Nicolas ? se hâta-t-elle de lui dire.

Il se mit à rire.

– C’en est fait ! s’écria-t-il plaisamment, – je vois que vous savez tout. Après être sorti d’ici, je songeais à part moi dans la voiture : « Il aurait fallu au moins raconter une anecdote, on ne s’en va pas ainsi ! » Mais je me suis souvenu que Pierre Stépanovitch était resté chez vous, et cela m’a rassuré.

Tandis qu’il prononçait ces mots, il promenait ses yeux autour de lui.

– Pierre Stépanovitch, reprit solennellement Barbara Pétrovna, – nous a raconté une aventure qu’eut jadis à Pétersbourg un homme fantasque, capricieux, insensé, mais toujours noble dans ses sentiments, toujours d’une générosité chevaleresque…

– Chevaleresque ? C’est aller un peu loin, répondit en riant Nicolas. – Du reste, je suis très reconnaissant à Pierre Stépanovitch de sa précipitation dans cette circonstance (en même temps il échangeait un rapide coup d’œil avec celui dont il parlait). Il faut vous dire, maman, que Pierre Stépanovitch est un réconciliateur universel ; c’est là son rôle, sa maladie, son dada, et je vous le recommande particulièrement à ce point de vue. Je devine le beau récit qu’il a dû vous faire ; quand il raconte, c’est comme s’il écrivait ; il a toute une chancellerie dans sa tête. Notez qu’en sa qualité de réaliste il ne peut pas mentir, et que la vérité lui est plus chère que le succès… bien entendu en dehors des cas particuliers où le succès lui est plus cher que la vérité. (Tout en parlant, il continuait à regarder autour de lui.) Ainsi vous voyez, maman que vous n’avez pas à me demander pardon, et que si une folie a été faite, c’est sans doute par moi. Au bout du compte, voilà une nouvelle preuve que je suis fou, – il faut bien soutenir la réputation dont je jouis ici.

Sur ce, il embrassa tendrement sa mère.

– En tout cas, cette affaire est maintenant finie, elle a été racontée, on peut par conséquent parler d'autre chose.

Ces derniers mots furent dits par Nicolas Vsévolodovitch d'un ton qui avait quelque chose de sec et de décidé. Barbara Pétrovna le remarqua, mais son exaltation ne tomba point, au contraire.

– Je ne t'attendais pas avant un mois, Nicolas !

– Bien entendu, maman, je vous expliquerai tout, mais maintenant…

Et il s'approcha de Prascovie Ivanovna.

Elle tourna à peine la tête de son côté, bien qu'une demi-heure auparavant la première apparition du jeune homme l'eût fort intriguée. Mais en ce moment la générale Drozdoff avait de nouveau soucis : lorsque le capitaine avait rencontré sur le seuil Nicolas Vsévolodovitch, Élisabeth Nikolaïevna, jusqu'alors fort sombre, s'était brusquement mise à rire, et cette hilarité, loin de cesser avec l'incident qui y avait donné lieu, devenait d'instant en instant plus bruyante. La jeune fille était toute rouge. Pendant l'entretien de Nicolas Vsévolodovitch avec Barbara Pétrovna, elle appela deux fois Maurice Nikolaïévitch auprès d'elle comme pour lui parler à voix basse ; mais sitôt que celui-ci se penchait vers elle, Lisa partait d'un éclat de rire ; on aurait pu en conclure qu'elle se moquait du pauvre Maurice Nikolaïévitch. Du reste, elle s'efforçait visiblement de reprendre son sérieux et appliquait un mouchoir contre ses lèvres. Nicolas Vsévolodovitch lui présenta ses civilités de l'air le plus innocent et le plus ingénu.

– Excusez-moi, je vous prie, répondit-elle précipitamment, vous… vous avez vu sans doute Maurice Nikolaïévitch… Mon Dieu, il n’est pas permis d’être grand comme vous l’êtes, Maurice Nikolaïévitch !

Nouveau rire. Le capitaine d’artillerie était grand, mais pas au point d’en être ridicule.

– Vous… vous êtes arrivé depuis longtemps ? murmura-t-elle en essayant de se contenir ; elle était même confuse, mais ses yeux étincelaient.

– Depuis plus de deux heures, répondit Nicolas qui l’observait attentivement.

Il était très convenable et très poli, mais avec cela il avait l’air fort indifférent, ennuyé même.

– Et où habiterez-vous ?

– Ici.

Barbara Pétrovna considérait aussi Lisa avec attention, mais une idée la frappa tout à coup.

– Où donc as-tu été pendant tout ce temps, Nicolas ? demanda-t-elle en s’approchant de son fils ; – le train arrive à dix heures.

– J’ai d’abord mené Pierre Stépanovitch chez Kiriloff ; je l’avais rencontré à la station de Matvéiévo (la troisième avant d’arriver ici), et nous avions fait ensemble le reste du voyage.

– J’attendais à Matvéiévo depuis l’aube, dit Pierre Stépanovitch, – les dernières voitures de notre train ont déraillé pendant la nuit, et nous avons failli avoir les jambes cassées !

– Que le Seigneur ait pitié de nous ! fit en se signant Prascovie Ivanovna.

– Maman, maman, chère maman, ne vous effrayez pas si par hasard je me casse en effet les deux jambes ; cela peut fort bien m'arriver, vous dites vous-même que j'ai tort de lancer mon cheval au grand galop comme je le fais chaque matin. Maurice Nikolaïévitch, vous me conduirez, quand je serai boiteuse ? ajouta la jeune fille en se mettant de nouveau à rire. – Si cela arrive, je ne me laisserai conduire par aucun autre que vous, comptez-y hardiment. Eh bien, mettons que je ne me casse qu'une jambe… Allons, soyez donc aimable, dites que ce sera un bonheur pour vous.

– Pourquoi voulez-vous que je sois heureux si vous vous cassez une jambe ? demanda sérieusement Maurice Nikolaïévitch dont la mine se renfrogna.

– Parce que seul vous aurez le privilège de me conduire, je ne veux personne d'autre !

– Même alors, c'est vous qui me conduirez, Élisabeth Nikolaïevna, grommela Maurice Nikolaïévitch devenu encore plus sérieux.

– Mon Dieu, mais il a voulu faire un calembour ! s'écria Lisa avec une sorte de frayeur. – Maurice Nikolaïévitch, ne vous avisez jamais de vous lancer dans cette voie ! Mais que vous êtes égoïste pourtant ! J'aime à croire, pour votre honneur, qu'en ce moment vous vous calomniez ; au contraire, du matin au soir vous ne cesserez alors de me répéter que, privée d'une jambe, je suis devenue plus intéressante ! Par malheur, vous êtes démesurément grand, et moi, avec une jambe de moins, je serai toute petite : comment donc ferez-vous pour me donner le bras ? ce ne sera pas commode !

En achevant ces mots, elle eut un rire nerveux. Ses plaisanteries étaient fort plates, mais évidemment elle ne visait pas au bel esprit.

– C'est une crise d'hystérie ! me dit à voix basse Pierre Stépanovitch. – Il faudrait lui donner tout de suite un verre d'eau.

Il avait deviné juste ; un instant après on s'empressa autour de Lisa, on lui apporta de l'eau. Elle embrassa chaleureusement sa mère et pleura sur l'épaule de la vieille ; puis, se rejetant en arrière, elle la regarda en pleine figure et éclata de rire. À la fin, Prascovie Ivanovna se mit elle-même à pleurer. Barbara Pétrovna se hâta de les conduire toutes deux dans sa chambre. Les trois dames sortirent par cette même porte qui tantôt s'était ouverte pour livrer passage à Daria Pavlovna. Mais leur absence ne dura pas plus de quatre minutes…

Je tâche de n'oublier aucune des particularités qui signalèrent les derniers moments de cette mémorable matinée. Quand les dames se furent retirées (Daria Pavlovna seule ne bougea pas de sa place), je me souviens que Nicolas Vsévolodovitch s'approcha successivement de chacun de nous pour lui souhaiter le bonjour ; toutefois il s'abstint d'aborder Chatoff toujours assis dans son coin et de plus en plus morose. Stépan Trophimovitch voulut dire quelque chose de très spirituel à son ancien élève ; celui-ci néanmoins le quitta dès les premiers mots pour se diriger vers Daria Pavlovna. Il avait compté sans Pierre Stépanovitch, qui le saisit au passage et l'emmena presque de force dans l'embrasure d'une fenêtre, où il commença à lui parler tout bas. Il s'agissait sans doute d'une communication très importante, à en juger par les gestes de Pierre Stépanovitch et par l'expression de son visage. Cependant Nicolas Vsévolodovitch, son sourire officiel sur les lèvres, ne prêtait aux propos de son interlocuteur qu'une oreille fort distraite, à la fin même l'impatience de s'en aller devint visible chez lui. Il s'éloigna de la

croisée juste au moment où les dames rentrèrent. Barbara Pétrovna força Lisa à reprendre son ancienne place, lui assurant qu'elle devait rester encore, ne fût-ce qu'une dizaine de minutes, pour donner à ses nerfs malades le temps de se calmer un peu avant d'affronter le grand air. Elle témoignait le plus vif intérêt à la jeune fille et s'assit elle-même à ses côtés. Pierre Stépanovitch accourut aussitôt auprès des deux dames, avec qui il se mit à causer d'une façon fort gaie et fort animée. Sans se presser, selon son habitude, Nicolas Vsévolodovitch s'avança alors vers Daria Pavlovna ; en le voyant s'approcher d'elle, Dacha fut fort émue, elle fit un brusque mouvement sur sa chaise, tandis que ses joues se couvraient de rougeur.

– Il paraît qu'on peut vous féliciter… ou bien est-il encore trop tôt ? dit le jeune homme dont la physionomie avait pris une expression particulière.

La réponse de Dacha n'arriva pas jusqu'à moi.

– Pardonnez-moi mon indiscrétion, reprit en élevant la voix Nicolas Vsévolodovitch, – mais j'avais reçu un avis spécial. Savez-vous cela ?

– Oui, je sais que vous avez été spécialement avisé.

– J'espère pourtant n'avoir rien gâté par mes félicitations, dit-il en riant, – et si Stépan Trophimovitch…

À ces mots, accourut Pierre Stépanovitch.

– À propos de quoi des félicitations ? demanda-t-il, – de quoi faut-il vous féliciter, Daria Pavlovna ? Bah ! mais n'est-ce pas de cela même ? L'incarnat qui colore votre visage prouve que je ne me suis pas trompé. Au fait, de quoi donc féliciter nos belles et vertueuses demoiselles, et quelles sont les félicitations qui les font le plus rougir ? Allons, recevez aussi les miennes, si

j'ai deviné juste, et payez votre part : vous vous rappelez, en Suisse vous aviez parié avec moi que vous ne vous marieriez jamais… Ah ! mais à propos de la Suisse, – où avais-je donc la tête ? Figurez-vous, c'est moitié pour cela que je suis venu, et un peu plus j'allais oublier : dis donc, ajouta-t-il tout à coup en s'adressant à son père, – quand vas-tu en Suisse ?

– Moi… en Suisse ? fit Stépan Trophimovitch interloqué.

– Comment ? est-ce que tu n'y vas pas ? Mais voyons, tu te maries aussi… tu me l'as écrit ?

– Pierre ! s'écria Stépan Trophimovitch.

– Quoi, Pierre… Vois-tu, si cela peut te faire plaisir, je suis venu par grande vitesse te déclarer que je n'ai absolument aucune objection contre, puisque tu tenais tant à avoir mon avis le plus tôt possible ; mais s'il faut te « sauver », comme tu m'en supplies dans cette même lettre, eh bien, je suis encore à ta disposition. Est-ce vrai qu'il se marie, Barbara Pétrovna ? demanda-t-il brusquement à la maîtresse de la maison. – J'espère que je ne commets pas d'indiscrétion ; lui-même m'écrit que toute la ville le sait et que tout le monde le félicite, à ce point que, pour échapper aux compliments, il ne sort plus que la nuit. J'ai la lettre dans ma poche. Mais croirez-vous, Barbara Pétrovna que je n'y comprends rien ! Dis-moi seulement une chose, Stépan Trophimovitch : faut-il te féliciter ou te « sauver » ? Figurez-vous qu'à côté de lignes ne respirant que le bonheur il s'en trouve de tout à fait désespérées. D'abord, il me demande pardon ; passe pour cela, c'est dans son caractère… Pourtant, il faut bien le dire, la chose est drôle tout de même : voilà un homme qui m'a vu deux fois dans sa vie, et comme par hasard ; or, maintenant, à la veille de convoler en troisièmes noces, il s'imagine tout à coup que ce mariage est une infraction à je ne sais quels devoirs paternels, il m'envoie à mille verstes de distance une lettre dans laquelle il me supplie de ne pas me fâcher

et sollicite mon autorisation ! Je t'en prie, ne t'offense pas de mes paroles, Stépan Trophimovitch, tu es l'homme de ton temps, je me place à un point de vue large et je ne te condamne pas ; si tu veux, je dirai même que cela te fait honneur, etc., etc. Mais il y a un autre point que je ne comprends pas et qui a plus d'importance. Il me parle de « péchés commis en Suisse ». Je me marie, dit-il, pour les péchés ou à cause des péchés d'un autre. Bref, il est question de péchés dans sa lettre. « La jeune fille, écrit-il, est une perle, un diamant », et, bien entendu, « il est indigne d'elle » – c'est son style ; mais, par suite de certains péchés commis là-bas ou de certaines circonstances, « il est forcé de subir le conjungo et d'aller en Suisse » ; puis la conclusion : « Plante-là tout et vient me sauver. » Comprenez-vous quelque chose à tout cela ? Mais, du reste, poursuivit Pierre Stépanovitch qui, la lettre à la main, considérait avec un innocent sourire les personnes présentes, – je m'aperçois, à l'expression des visages, que, selon mon habitude, je viens encore de faire une gaffe… c'est la faute de ma stupide franchise, ou, comme dit Nicolas Vsévolodovitch, de ma précipitation. Je pensais que nous étions ici entre nous, je veux dire, qu'il n'y avait ici que des amis, j'entends des amis à toi, Stépan Trophimovitch, car moi, je suis au fond un étranger, et je vois… je vois que tout le monde sait quelque chose dont moi j'ignore le premier mot.

Il regardait toujours l'assistance.

Livide, les traits altérés, les lèvres tremblantes, Barbara Pétrovna s'avança vers lui.

– Ainsi, demanda-t-elle, – Stépan Trophimovitch vous a écrit qu'il épousait « les péchés commis en Suisse par un autre » et il vous a prié de venir le « sauver », ce sont là ses expressions ?

– Voyez-vous, répondit d'un air effrayé Pierre Stépanovitch, – s'il y a là quelque chose que je n'ai pas compris, c'est sa

faute, naturellement : pourquoi écrit-il ainsi ? Vous savez, Barbara Pétrovna, il barbouille du papier à la toise, dans ces deux ou trois derniers mois je recevais de lui lettres sur lettres, et, je l'avoue, j'avais fini par ne plus les lire jusqu'au bout. Pardonne-moi, Stépan Trophimovitch, un aveu aussi bête, mais, tu dois en convenir, tes lettres, bien qu'elles me fussent adressées, étaient plutôt écrites pour la postérité ; par conséquent peut t'importait que je les lusse… Allons, allons, ne te fâche pas ; toi et moi nous sommes toujours parents ! Mais cette lettre, Barbara Pétrovna, cette lettre, je l'ai lue tout entière. Ces « péchés » – ces « péchés d'un autre », ce sont pour sûr, nos petits péchés à nous, et il y a gros à parier qu'ils sont les plus innocents du monde, mais nous avons imaginé de bâtir là-dessus une histoire terrible pour nous donner un vernis de noblesse, pas pour autre chose. C'est que, voyez-vous, nos comptes boitent un peu, il faut bien l'avouer enfin. Vous savez, nous avons la passion des cartes… du reste, ce sont là des paroles superflues, absolument superflues, pardon, je suis trop bavard, mais je vous assure, Barbara Pétrovna, qu'il m'avait positivement effrayé et que j'étais accouru en partie pour le « sauver ». Enfin, c'est pour moi-même une affaire de conscience. Est-ce que je viens lui mettre le couteau sur la gorge ? Est-ce que je suis un créancier impitoyable ? Il m'écrit quelque chose au sujet de la dot… Du reste, tu te maries, n'est-ce pas, Stépan Trophimovitch ? Eh bien, alors, trêve de vaines paroles, c'est bavarder uniquement pour faire du style… Ah ! Barbara Pétrovna, tenez, je suis sûr qu'à présent vous me condamnez, et justement parce que j'ai aussi fait du style…

– Au contraire, au contraire, je vois que vous êtes à bout de patience, et sans doute vous avez vos raisons pour cela, répondit d'un ton irrité Barbara Pétrovna.

Elle avait écouté avec un malin plaisir Pierre Stépanovitch témoignant ses regrets d'avoir bavardé de la sorte. Évidemment il venait de jouer un rôle, – lequel ? je l'ignorais encore, mais il était visible que sa prétendue « gaffe » avait été préméditée.

– Au contraire, continua Barbara Pétrovna, – je vous suis très reconnaissante d'avoir parlé ; sans vous je ne saurais rien encore. Pour la première fois depuis vingt ans j'ouvre les yeux. Nicolas Vsévolodovitch, vous avez dit tout à l'heure que vous aviez été informé spécialement : Stépan Trophimovitch vous aurait-il écrit aussi quelque chose dans le même genre ?

– J'ai reçu de lui une lettre très innocente et… et… très noble.

– Vous êtes embarrassé, vous cherchez vos mots, – assez ! Stépan Trophimovitch, j'attends de vous un dernier service, ajouta-t-elle tout à coup en regardant mon malheureux ami avec des yeux enflammés de colère, – faites-moi le plaisir de nous quitter à l'instant même, et ne franchissez plus jamais le seuil de ma maison.

Je prie le lecteur de se rappeler que la générale Stavroguine se trouvait encore dans un état particulier d'« exaltation ». À la vérité, ce n'était pas la faute de Stépan Trophimovitch ! Mais ce qui m'étonna au plus haut point, ce fut l'admirable fermeté de son attitude aussi bien devant les « accusations » de Pétroucha qu'il ne songea pas à interrompre, que devant la « malédiction » de Barbara Pétrovna. Où avait-il puisé tant de force d'âme ? Je savais seulement que, tantôt, lors de sa première rencontre avec Pétroucha, il avait été atteint au plus profond de son être par la froideur insultante de son fils. De même qu'un *vrai* chagrin donne parfois de l'intelligence aux imbéciles, il peut aussi, – momentanément du moins, – faire un stoïque de l'homme le plus pusillanime.

Stépan Trophimovitch salua avec dignité Barbara Pétrovna et ne prononça pas un mot (il est vrai qu'il ne lui restait plus rien à dire). Il voulait se retirer sur le champ, mais malgré lui il

s'approcha de Daria Pavlovna. C'était sans doute ce qu'avait prévu la jeune fille, qui, inquiète, se hâta de prendre la parole :

– Je vous en prie, Stépan Trophimovitch, pour l'amour de Dieu, ne dites rien, commença-t-elle d'une voix agitée tandis que sa physionomie trahissait une sensation de malaise. – Soyez sûr, poursuivit-elle en lui tendant la main, – que je vous apprécie toujours autant… que j'ai toujours pour vous la même estime… et pensez aussi du bien de moi, Stépan Trophimovitch, j'apprécierai extrêmement cela…

Il s'inclina fort bas devant elle.

– Tu es libre, Daria Pavlovna, tu sais que dans toute cette affaire une liberté complète t'a été laissée ! Tu l'as eue, tu l'as et tu l'auras toujours, dit gravement Barbara Pétrovna.

– Bah ! Mais maintenant je comprends tout ! s'écria en se frappant le front Pierre Stépanovitch. – Eh bien, dans quelle situation ai-je été placé ? Daria Pavlovna, je vous en prie, pardonnez-moi !… Voilà les sottises que tu me fais faire ! ajouta-t-il en s'adressant à son père.

– Pierre, tu pourrais bien prendre un autre ton avec moi, n'est-ce pas, mon ami ? observa avec la plus grande douceur Stépan Trophimovitch.

– Ne crie pas, je te prie, répliqua Pierre en agitant le bras, – sois bien persuadé que tout cela, c'est l'effet de nerfs vieux et malades, et qu'il ne sert à rien de crier. Réponds à ma question : tu devais bien supposer qu'à peine arrivé ici, je parlerais de cela : pourquoi donc ne m'as-tu pas prévenu ?

Stépan Trophimovitch attacha sur son fils un regard pénétrant.

– Pierre, se peut-il que toi, si au courant de ce qui se passe ici, tu n'aies réellement rien su de cette affaire, rien entendu dire ?

– Quo-o-i ! Voilà les gens ! Ainsi ce n'est pas assez pour nous d'être un vieil enfant, nous sommes, qui plus est, un enfant méchant ? Barbara Pétrovna avez-vous entendu ce qu'il a dit ?

Le salon se remplissait de bruit ; mais alors se produisit soudain un incident auquel personne ne pouvait s'attendre.

VIII

Avant tout, je signalerai l'agitation nouvelle qui se manifestait chez Élisabeth Nikolaïevna depuis deux ou trois minutes ; la jeune fille parlait rapidement à l'oreille de sa mère et de Maurice Nikolaïévitch penché vers elle. Son visage était inquiet, mais en même temps respirait l'énergie. À la fin elle se leva, visiblement pressée de partir et d'emmener sa mère ; de son côté celle-ci se mit en devoir de quitter son fauteuil avec le secours de Maurice Nikolaïévitch. Mais il était écrit que les dames Drozdoff ne s'en iraient pas avant d'avoir tout vu.

Chatoff était toujours assis dans son coin (non loin d'Élisabeth Nikolaïevna) ; tout le monde avait complètement oublié sa présence, et lui-même ne paraissait pas savoir pourquoi il restait là au lieu de s'en aller ; tout à coup il se leva, et, les yeux fixés sur le visage de Nicolas Vsévolodovitch, se dirigea vers ce dernier en traversant toute la chambre d'un pas lent, mais ferme. À son approche, Nicolas Vsévolodovitch sourit légèrement, mais, quand il le vit tout près de lui, il cessa de sourire.

Au moment où les deux hommes se trouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre, le silence se fit dans le salon, celui qui se tut le dernier fut Pierre Stépanovitch ; Lisa et sa mère s'arrêtèrent au milieu de la chambre. Ainsi s'écoulèrent cinq secondes ; sans dire un mot, Chatoff regardait en face Nicolas Vsévolodovitch ; celui-ci, dont la physionomie n'avait d'abord exprimé qu'une surprise insolente, fronça le sourcil avec colère, et soudain…

Soudain le bras long et lourd de Chatoff s'éleva en l'air, puis s'abattit de toute sa force sur la figure de Nicolas Vsévolodovitch, qui faillit être terrassé.

Au lieu de frapper avec le plat de la main comme il est reçu de donner des soufflets (si toutefois on peut s'exprimer ainsi), Chatoff avait frappé avec le poing, un gros poing pesant, osseux, couvert de poils roux et de lentilles. Si le coup avait atteint le nez, il l'aurait brisé. Mais il tomba sur la joue, frôlant le côté gauche de la lèvre et de la mâchoire supérieure, d'où le sang jaillit aussitôt.

Au même instant retentit, je crois, un cri, poussé peut-être par Barbara Pétrovna ; du reste, je n'affirme rien, car immédiatement tout retomba dans le silence. Cette scène ne dura guère plus d'une dizaine de secondes.

Néanmoins pendant un si court laps de temps bien des choses se passèrent.

Je rappellerai de nouveau au lecteur que Nicolas Vsévolodovitch avait un tempérament inaccessible à la peur. Dans un duel il pouvait attendre de sang-froid le coup de feu de son adversaire, viser lui-même ce dernier, et le tuer le plus tranquillement du monde. Souffleté, il était homme, non pas à appeler son insulteur sur le terrain, mais à le tuer sur place, et cela sans emportement, avec la pleine conscience de son acte. Je crois même qu'il n'a jamais connu ces aveugles transports de fureur

qui suppriment la faculté de raisonner. Au plus fort de la colère, il restait toujours maître de lui-même et pouvait, par conséquent, comprendre quelle différence existe au point de vue juridique entre le duel et l'assassinat ; néanmoins il aurait sans aucune hésitation assassiné un insulteur.

Plus tard j'ai beaucoup étudié Nicolas Vsévolodovitch, et je sais nombre d'anecdotes sur son compte. Je le comparerais volontiers à certains personnages d'autrefois dont le souvenir s'est conservé à l'état de légende dans notre société. Le dékabriste[7] L…ine, par exemple, a, dit-on, cherché toute sa vie le danger ; la sensation du péril l'enivrait et était devenue un besoin de sa nature ; jeune, il se battait en duel à propos de bottes ; en Sibérie, il allait chasser l'ours, n'ayant pour toute arme qu'un couteau ; il aimait à rencontrer dans les bois les forçats évadés qui, soit dit en passant, sont plus à craindre que les ours. Assurément ces braves légendaires étaient susceptibles d'éprouver, et peut-être même à un haut degré, le sentiment de la peur ; autrement ils auraient été beaucoup plus calmes et n'auraient pas transformé la sensation du danger en un besoin de leur nature. Mais vaincre en eux la poltronnerie, avoir conscience de cette victoire et penser que rien ne pouvait les faire reculer, – voilà, sans doute, ce qui les séduisait. Avant d'être envoyé en Sibérie, ce L…ine avait, durant un certain temps, lutté contre la faim et gagné sa vie par un travail pénible ; il appartenait cependant à une famille riche, mais il s'était résigné à la misère plutôt que de se soumettre à la volonté paternelle qu'il jugeait injuste. Donc il comprenait la lutte sous toutes les formes ; ce n'était pas seulement dans la chasse à l'ours et dans les duels qu'il appréciait chez lui le stoïcisme et la force de caractère.

Mais le nervosisme de la génération actuelle n'admet même plus le besoin de ces sensations franches et immédiates que recherchaient avec une telle ardeur certaines personnalités

---

[7] Nom donné en Russie aux insurgés du 14/26 décembre 1825.

inquiètes du bon vieux temps. Nicolas Vsévolodovitch aurait peut-être méprisé L…ine comme un fanfaron et une bravache, – à la vérité, il ne le lui aurait pas dit en face. Sur le terrain, il était tout aussi courageux que le célèbre dékabriste, et, le cas échéant, il aurait déployé la même intrépidité que lui vis-à-vis d'un ours ou d'un brigand rencontré dans un bois. Seulement, il n'aurait trouvé aucun plaisir dans cette lutte, il l'eût acceptée avec indolence et ennui, comme on subit une nécessité désagréable. Pour la colère, ni L…ine, ni même Lermontoff ne pouvaient être comparés à Nicolas Vsévolodovitch ; la colère de celui-ci était froide, calme, *raisonnable,* si l'on peut ainsi parler, – par conséquent plus terrible qu'aucun autre. Je le répète : tel que je l'ai connu, il était homme à égorger incontinent l'individu de qui il aurait reçu un soufflet ou quelque offense analogue.

Et néanmoins, dans la circonstance présente, il en fut tout autrement.

La violence du coup l'avait fait chanceler. Dès qu'il eut recouvré l'équilibre, son premier mouvement fut de saisir Chatoff par les épaules, mais, presque au même instant, il retira ses mains, les croisa derrière son dos, et, pâle comme un linge, regarda silencieusement Chatoff. Chose étrange, il n'y avait aucune flamme dans son regard. Au bout de dix secondes, – je suis sûr de ne pas mentir, – ses yeux étaient devenus froids et calmes. Seulement sa pâleur était effrayante. J'ignore, naturellement ce qui se passait au-dedans de lui ; je me borne à rapporter le spectacle dont je fus témoin. Un homme qui saisirait une barre de fer rougie au feu et la tiendrait dans sa main durant dix secondes pour essayer sa force d'âme, – cet homme là aurait, je crois, une impression pareille à celle qu'éprouvait alors Nicolas Vsévolodovitch.

Le premier des deux qui baissa les yeux fut Chatoff, évidemment il fut forcé de les baisser. Ensuite il tourna lentement sur ses talons et se retira, mais sa démarche n'était plus la

même que tantôt, quand il s'était approché de Nicolas Vsévolodovitch. Il sortit sans bruit, la tête inclinée vers le plancher, tandis qu'un mouvement particulièrement disgracieux soulevait ses épaules. Chemin faisant, il semblait raisonner à part soi et dialoguer avec lui-même. Après avoir traversé le salon en prenant ses précautions pour ne rien culbuter sur son passage, il entrebâilla la porte et se glissa presque de côté dans l'étroite ouverture.

Saisissant sa mère par l'épaule et Maurice Nikolaïévitch par le bras, Élisabeth Nikolaïevna se mit en devoir de les entraîner à sa suite hors de la chambre, mais tout à coup elle poussa un cri effrayant et tomba évanouie sur le parquet. En ce moment je crois encore entendre le bruit que fit le choc de sa nuque contre le tapis.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA NUIT.

I

Huit jours s'écoulèrent. Maintenant que tout cela est passé et que j'en écris la chronique, nous savons de quoi il s'agissait ; mais alors nous en étions réduits aux conjectures, et naturellement nous faisions les suppositions les plus étranges. Pendant les premiers temps, Stépan Trophimovitch et moi, nous restâmes enfermés, attendant avec inquiétude ce qui allait arriver. À vrai dire, je sortais encore un peu, et je rapportais à mon malheureux compagnon les nouvelles sans lesquelles il lui aurait été impossible de vivre.

Comme bien on pense, la ville n'avait pas tardé à apprendre le soufflet donné à Nicolas Vsévolodovitch, l'évanouissement d'Élisabeth Nikolaïevna, et les autres incidents survenus dans la journée du dimanche. Mais une chose nous intriguait : par qui tous ces faits avaient-ils pu être portés si vite et si exactement à la connaissance du public ? Aucune des personnes qui en avaient été témoins n'avait, semblait-il, le moindre intérêt à les ébruiter. Quant aux domestiques, pas un ne s'était trouvé à cette scène. Lébiadkine seul aurait pu jaser, plutôt parce qu'il ne savait pas retenir sa langue que par esprit de vengeance, car il était sorti alors en proie à une frayeur extrême, et la peur paralyse la rancune. Mais, le lendemain même,

Lébiadkine avait brusquement quitté avec sa sœur la maison Philippoff, et l'on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. Chatoff, à qui je voulais demander des nouvelles de Marie Timoféievna, s'était enfermé chez lui, et, pendant ces huit jours, il ne bougea pas de son logement, laissant même en souffrance ses occupations au dehors. Je me rendis à son domicile le mardi et frappai à sa porte. Je n'obtins pas de réponse, mais convaincu, d'après des indices certains, qu'il était chez lui, je cognai une seconde fois. Alors, à ce que je crus remarquer, il sauta en bas de son lit, puis il s'approcha vivement de la porte et me cria de sa voix la plus sonore : « Chatoff est absent ! » Là-dessus je m'en allai.

Tout en craignant de porter un jugement téméraire, Stépan Trophimovitch et moi nous nous arrêtâmes finalement à l'idée que le seul auteur des indiscrétions commises devait être Pierre Stépanovitch ; pourtant ce dernier, dans un entretien qu'il eut peu après avec son père, lui assura qu'il avait trouvé l'histoire dans toutes les bouches, notamment au club et que la gouvernante et son mari la connaissaient déjà jusque dans ses moindres détails. Voici encore un point à noter : le lundi, c'est-à-dire le lendemain, je rencontrai dans la soirée Lipoutine, et il était déjà parfaitement instruit de tout ce qui s'était passé la veille chez Barbara Pétrovna : donc il avait été informé un des premiers.

Nombre de dames (et des plus mondaines) témoignaient aussi quelque curiosité à l'endroit de l'« énigmatique boiteuse », comme on appelait Marie Timoféievna. Plusieurs même désiraient vivement la voir et entrer en rapports avec elle ; les messieurs qui s'étaient hâtés de faire disparaître les Lébiadkine avaient donc agi avec un à-propos incontestable. Mais ce qui tenait le premier rang dans les préoccupations publiques, c'était l'évanouissement d'Élisabeth Nikolaïevna ; tout le monde s'y intéressait par cela seul que cette affaire touchait directement Julie Mikhaïlovna en tant que parente et protectrice de made-

moiselle Touchine. Et que ne racontait-on pas ? Le mystère même faisait la partie belle au bavardage : les deux maisons ne s'ouvraient plus pour personne ; Élisabeth Nikolaïevna, assurait-on, était au lit, en proie à un accès de *delirium tremens* ; on en disait autant de Nicolas Vsévolodovitch, on ajoutait qu'il avait eu une dent cassée et que sa joue était gonflée par suite d'une fluxion. Bien plus, il se chuchotait dans les coins qu'un assassinat serait peut-être commis chez nous, que Stavroguine n'était pas homme à laisser impuni un tel outrage, et qu'il tuerait Chatoff, mais secrètement, à la façon corse. Cette idée rencontrait beaucoup de faveur ; cependant la majorité de notre jeunesse dorée écoutait tout cela avec mépris et d'un air de profonde indifférence ; bien entendu, c'était une pose. En général, l'opinion, depuis longtemps hostile à Nicolas Vsévolodovitch, se prononçait vivement contre lui. Les gens de poids eux-mêmes inclinaient à le condamner, sans, du reste, savoir pourquoi. De sourdes rumeurs l'accusaient d'avoir déshonoré Élisabeth Nikolaïevna : on prétendait qu'ils avaient eu ensemble une intrigue en Suisse. Sans doute les hommes sérieux se taisaient, mais ils ne laissaient pas de prêter avidement l'oreille à ce concert de diffamations. Dans un milieu plus restreint circulaient d'autres bruits d'une nature fort étrange : à en croire quelques personnes qui parlaient de cela en fronçant le sourcil, et Dieu sait sur quel fondement, Nicolas Vsévolodovitch remplissait dans notre province une mission particulière, le comte K… l'avait mis en relation à Pétersbourg avec plusieurs sommités du monde politique, et peut-être on l'avait envoyé chez nous comme fonctionnaire en lui donnant certaines instructions spéciales. Les gens raisonnables souriaient, ils faisaient judicieusement remarquer qu'un homme dont la vie n'avait été qu'une suite de scandales, et qui, pour ses débuts chez nous, avait reçu un soufflet, ne répondait guère à l'idée qu'on se fait généralement d'un employé de l'État. À quoi l'on répliquait que la mission de Nicolas Vsévolodovitch n'avait pas, à proprement parler, de caractère officiel, et que, pour un agent secret, le mieux était de ressembler le moins possible à un fonctionnaire public. Cette observation paraissait as-

sez plausible ; on savait dans notre ville que le zemstvo[8] de la province était à Pétersbourg l'objet d'une attention particulière. Plusieurs des bruits que je viens de mentionner avaient leur origine dans certains propos obscurs, mais malveillants, tenus au club par Artémi Pétrovitch Gaganoff, ancien capitaine de la garde revenu depuis peu de la capitale. Cet Artémi Pétrovitch, un des plus grands propriétaires de notre province en même temps qu'un des hommes les plus répandus dans la société pétersbourgeoise, était le fils de feu Pierre Pavlovitch Gaganoff, ce respectable vieillard que Nicolas Vsévolodovitch avait si grossièrement insulté quatre ans auparavant.

Il fut bientôt de notoriété publique que Julie Mikhaïlovna avait fait une visite extraordinaire à Barbara Pétrovna, et que, sur le perron de la maison, on lui avait déclaré que la générale Stavroguine « étant malade ne pouvait la recevoir ». On sut aussi que, deux jours après, Julie Mikhaïlovna avait envoyé demander des nouvelles de la santé de Barbara Pétrovna. Finalement on la vit « défendre » partout cette dernière. Faisait-on devant elle quelque allusion à l'histoire du dimanche, sa mine devenait froide et sévère, si bien que, les jours suivants, personne n'osa plus mettre, en sa présence, la conversation sur ce sujet. Ainsi s'accrédita partout l'idée que non seulement Julie Mikhaïlovna n'ignorait rien de cette mystérieuse affaire, mais qu'elle en connaissait aussi le sens caché et qu'elle-même était pour quelque chose là dedans. Je noterai à ce propos que la gouvernante commençait à acquérir chez nous cette haute influence, but de tous ses efforts, et que déjà elle se voyait « entourée ». Dans le monde beaucoup de gens lui trouvaient de l'esprit pratique et du tact. Par sa protection s'expliquaient pour nous jusqu'à un certain point les rapides succès de Pierre Stépanovitch dans notre société, – succès dont Stépan Trophimovitch était alors très frappé.

---

[8] Les *zemstros* sont des assemblées provinciales qui correspondent à peu près à nos conseils généraux.

Peut-être nous trompions-nous un peu, lui et moi. Quatre jours après son apparition dans notre ville, Pierre Stépanovitch y connaissait déjà à peu près tout le monde. Il était arrivé le dimanche, et le mardi je le rencontrai se promenant en calèche avec Artémi Pétrovitch Gaganoff, homme fier, irascible et d'un commerce assez difficile nonobstant ses façons mondaines. Pierre Stépanovitch était aussi reçu dans la maison du gouverneur, où sa position fut tout de suite celle d'un intime ; presque chaque jour il dînait à la table de Julie Mikhaïlovna. Il avait fait en Suisse la connaissance de cette dame, mais il n'en était pas moins singulier qu'un homme considéré naguère, à tort ou à raison, comme un réfugié politique, eût si vite réussi à se faufiler dans l'entourage de Son Excellence. À l'étranger, Pierre Stépanovitch avait pris part à des publications et à des congrès socialistes, « ce qu'on pouvait même prouver par les journaux », comme me le disait avec irritation Alexis Téliatnikoff, ce jeune favori d'Ivan Osipovitch qui, après le départ de son protecteur, avait dû, hélas ! quitter le service. Quoi qu'il en soit, une chose était certaine : de retour dans sa chère patrie, l'ancien révolutionnaire, loin d'être inquiété, avait au contraire trouvé en haut lieu des sympathies et des encouragements : donc on s'était peut-être trop pressé de voir en lui un conspirateur ayant des comptes à régler avec la troisième section. Un jour, Lipoutine me parla tout bas d'un bruit qui courait au sujet de Pierre Stépanovitch : rentré en Russie, il avait, disait-on, fait amende honorable de ses erreurs passées, et acheté la faveur du gouvernement en dénonçant plusieurs de ses coreligionnaires politiques. Je rapportai ce vilain propos à Stépan Trophimovitch, et il en fut très préoccupé, bien qu'il ne se trouvât guère alors en état de réfléchir. On découvrit plus tard que Pierre Stépanovitch était arrivé chez nous muni des meilleures références. Du moins, la lettre de recommandation qu'il remit à la gouvernante émanait d'une vieille dame dont le mari comptait parmi les hommes les plus influents de la capitale. Cette vieille dame, marraine de Julie Mikhaïlovna, lui écrivait que le comte K…

avait fait, par l'entremise de Nicolas Vsévolodovitch, la connaissance de Pierre Stépanovitch, et qu'il le tenait pour « un jeune homme de mérite malgré ses anciens égarements ». Julie Mikhaïlovna mettait tous ses soins à conserver le peu de relations qu'elle avait dans la société dirigeante de Pétersbourg, elle accueillit donc avec une extrême affabilité le nouveau venu recommandé par sa marraine. Je noterai encore, pour mémoire, que le grand écrivain se montra fort aimable à l'égard de Pierre Stépanovitch et lui adressa tout de suite une invitation. Un tel empressement chez un homme aussi infatué de lui-même étonna au plus haut point Stépan Trophimovitch, mais je m'expliquai facilement le fait. Ignorant l'état vrai des choses, M. Karmazinoff croyait l'avenir de la Russie entre les mains de la jeunesse révolutionnaire, et il s'aplatissait d'autant plus devant les nihilistes que ceux-ci ne faisaient aucune attention à lui.

II

Pierre Stépanovitch passa aussi deux fois chez son père, et, malheureusement pour moi, je me trouvai là chaque fois. Sa première visite eut lieu le mercredi, c'est-à-dire quatre jours seulement après leur première rencontre, encore vînt-il pour affaire. Les comptes entre le père et le fils au sujet du bien de ce dernier se réglèrent sans tapage, grâce à l'intervention de Barbara Pétrovna qui se chargea de tous les frais et désintéressa Pierre Stépanovitch, bien entendu en acquérant le domaine. Elle se contenta d'informer Stépan Trophimovitch que tout était terminé et de lui envoyer par son valet de chambre un papier à signer, ce qu'il fit en silence et avec une extrême dignité. Durant ces jours, j'avais peine à reconnaître notre « vieux », tant il était digne, silencieux et calme. Il n'écrivait même pas à Barbara Pétrovna, chose que j'aurais volontiers considérée comme un prodige. Évidemment il avait trouvé quelque idée qui lui procurait

une sorte de sérénité, et il s'affermissait dans cette idée. Du reste, au commencement, il fut malade, surtout le lundi : il eut une cholérine. Il ne pouvait pas non plus se passer de nouvelles, mais c'étaient seulement les faits qui l'intéressaient, et, dès que j'abordais le chapitre des conjectures, il me faisait signe de me taire. Ses deux entrevues avec son fils l'affectèrent douloureusement, sans toutefois ébranler sa fermeté. À la suite de chacune d'elles, il passa le reste de la journée couché sur un divan, ayant autour de la tête une compresse imbibée de vinaigre.

Parfois cependant il me laissait parler. Je croyais aussi remarquer de temps en temps que sa mystérieuse résolution semblait l'abandonner, et qu'il commençait à lutter contre la séduction d'une idée nouvelle. Je soupçonnais qu'il aurait bien voulu se rappeler à l'attention, sortir de sa retraite, livrer une dernière bataille.

– Cher, je les écraserais ! laissa-t-il échapper le jeudi soir, après la seconde visite de Pierre Stépanovitch, tandis qu'il était étendu sur un divan, la tête entourée d'un essuie-mains.

C'était la première parole qu'il m'adressait depuis le commencement de la journée.

– « Fils, fils chéri », etc., je conviens que toutes ces expressions sont absurdes et empruntées au lexique des cuisinières, je vois même à présent qu'il y a lieu de les laisser de côté. Je ne lui ai donné ni le manger ni le boire ; avant même qu'il soit sevré, je l'ai expédié, comme un colis postal, de Berlin dans le gouvernement de *** ; allons, oui, je reconnais tout cela… « Tu ne m'as pas nourri, dit-il, tu t'es débarrassé de moi en m'envoyant au loin comme un colis postal, et, qui plus est, ici tu m'as volé. » « Tu parles de colis postal, répliqué-je, mais, malheureux, toute ma vie j'ai eu le cœur malade en pensant à toi ! » Il rit. Allons, je conviens qu'il a raison… va pour colis postal ! acheva-t-il comme en délire.

– Passons, reprit-il au bout de cinq minutes. – Je ne comprends pas Tourguénieff. Son Bazaroff est un personnage fictif, dépourvu de toute réalité ; eux-mêmes, dans le temps, ont été les premiers à le désavouer, comme ne ressemblant à rien. Ce Bazaroff est un mélange obscur de Nozdreff et de Byron, c'est le mot ! Observez-les attentivement : ils gambadent et poussent des cris de joie comme les chiens au soleil, ils sont heureux, ils sont vainqueurs ! Où y a-t-il là du byronisme ?… Et avec cela quelle agitation ! Quelle misérable irritabilité d'amour-propre ! quelle banale manie de faire du bruit autour de son nom, sans songer que son nom… Ô caricature ! « Voyons, lui crié-je, tel que tu es, se peut-il que tu veuilles t'offrir aux hommes pour remplacer le Christ ? » Il rit. Il rit beaucoup, il rit trop, son sourire est étrange, sa mère ne souriait pas ainsi. Il rit toujours.

Il y eut de nouveau un silence.

– Ils sont rusés ; dimanche ils s'étaient concertés, lâcha-t-il tout à coup.

– Oh ! sans doute, répondis-je en dressant l'oreille, – tout cela n'était qu'une comédie arrangée d'avance, comédie fort mal jouée et dont les ficelles sautaient aux yeux.

– Je ne parle pas de cela. Savez-vous qu'ils ont fait exprès de ne pas cacher ces ficelles, pour qu'elles fussent remarquées de ceux… qui devaient les voir ? Comprenez-vous ?

– Non, je ne comprends pas.

– Tant mieux. Passons. Je suis fort agacé aujourd'hui.

– Mais pourquoi donc avez-vous disputé avec lui, Stépan Trophimovitch ? demandai-je d'un ton de reproche.

– Je voulais le convertir. Oui, vous pouvez rire, en effet. Cette pauvre tante, elle entendra de belles choses ! Oh ! mon ami, le croirez-vous ? tantôt j'ai reconnu en moi un patriote ! Du reste, je me suis toujours senti Russe… un vrai Russe, d'ailleurs, ne peut pas être autrement que vous et moi. Il y a là dedans quelque chose d'aveugle et de louche.

– Certainement, répondis-je.

– Mon ami, la vérité vraie est toujours invraisemblable, savez-vous cela ? Pour rendre la vérité vraisemblable, il faut absolument l'additionner de mensonge. C'est ce que les hommes ont toujours fait. Il y a peut-être ici quelque chose que nous ne comprenons pas. Qu'en pensez-vous ? y a-t-il quelque chose d'incompris pour nous dans ce cri de triomphe ? Je le voudrais.

Je gardai le silence. Il se tut aussi pendant fort longtemps.

– C'est, dit-on, l'esprit français… fit-il soudain avec véhémence, – mensonge ! il en a toujours été ainsi. Pourquoi calomnier l'esprit français ? Il n'y a ici que la paresse russe, notre humiliante impuissance à produire une idée, notre dégoûtant parasitisme. Ils sont tout simplement des paresseux, et l'esprit français n'a rien à voir là dedans. Oh ! les Russes devraient être exterminés pour le bien de l'humanité comme de malfaisants parasites ! Ce n'étaient nullement là nos aspirations ; je n'y comprends rien. J'ai cessé de comprendre ! « Si chez vous, lui crié-je, on met la guillotine au premier plan, c'est uniquement parce qu'il n'y a rien de plus facile que de couper des têtes, et rien de plus difficile que d'avoir une idée ! Vous êtes des paresseux ! votre drapeau est une guenille, une impuissance ! Ces charrettes qui apportent du blé aux hommes sont, dit-on, plus utiles que la Madone Sixtine. Mais comprends donc que le malheur est tout aussi nécessaire à l'homme que le bonheur ! » Il rit. « Toi, dit-il, tu es là à faire des phrases pendant que tu reposes tes membres (il s'est servi d'un terme beaucoup plus cru) sur

un confortable divan de velours… » Et remarquez où l'on en arrive avec ce tutoiement que les pères et les fils ont adopté entre eux, c'est très bien quand ils sont d'accord, mais s'ils s'injurient ?

La conversation resta de nouveau suspendue durant une minute, puis Stépan Trophimovitch se souleva à demi par un brusque mouvement.

– Cher, acheva-t-il, – savez-vous que cela finira nécessairement par quelque chose ?

– Sans doute, dis-je.

– Vous ne comprenez pas. Passons. Mais… d'ordinaire dans le monde rien ne finit, mais ici il y aura nécessairement une fin, nécessairement !

Il se leva, se promena dans la chambre comme un homme très agité, puis, à bout de forces, se recoucha sur le divan.

Le vendredi matin, Pierre Stépanovitch alla quelque part dans le district, et resta absent jusqu'au lundi. J'appris son départ de la bouche de Lipoutine qui, au cours de la conversation, me dit aussi que les Lébiadkine s'étaient transportés de l'autre côté de la rivière, dans le faubourg de la Poterie. « J'ai moi-même fait leur déménagement », ajouta Lipoutine ; ensuite, sans transition, il m'annonça qu'Élisabeth Nikolaïevna allait épouser Maurice Nikolaïévitch ; les bans n'étaient pas encore publiés, mais les promesses de mariage avaient été échangées, et c'était une affaire finie. Le lendemain, je rencontrai Élisabeth Nikolaïevna qui se promenait à cheval, escortée de Maurice Nikolaïévitch ; c'était la première sortie de la jeune fille depuis sa maladie. Elle tourna vers moi des yeux brillants, se mit à rire et me fit de la tête un salut très amical. Je racontai tout cela à Sté-

pan Trophimovitch ; il n'accorda une certaine attention qu'à la nouvelle concernant les Lébiadkine.

Maintenant que j'ai décrit notre situation énigmatique durant ces huit jours où nous ne savions encore rien, je passe au récit des événements ultérieurs ; je les rapporterai tels qu'ils nous apparaissent aujourd'hui, à la lumière des révélations qui ont surgi dernièrement.

À partir du lundi commença, à proprement parler, une « nouvelle histoire ».

III

Il était sept heures du soir. Nicolas Vsévolodovitch se trouvait seul dans son cabinet ; cette chambre qui lui avait toujours plu particulièrement était haute de plafond ; des meubles assez lourds, d'ancien style, la garnissaient ; des tapis couvraient le plancher. Assis sur le coin d'un divan, le jeune homme était habillé comme s'il avait eu à sortir, quoiqu'il ne se proposât d'aller nulle part. Sur la table en face de lui était posée une lampe munie d'un abat-jour. Les côtés et les coins de la vaste pièce restaient dans l'ombre. Le regard de Nicolas Vsévolodovitch avait une expression pensive, concentrée et un peu inquiète ; son visage était fatigué et légèrement amaigri. Il souffrait, en effet, d'une fluxion ; pour le surplus, la voix publique avait exagéré. La dent prétendument cassée n'avait été qu'ébranlée, et maintenant elle s'était raffermie ; la lèvre supérieure avait été fendue intérieurement, mais la plaie s'était cicatrisée. Quant à la fluxion, si elle subsistait encore au bout de huit jours, la faute en était au malade qui se refusait à voir un médecin et préférait attendre du temps seul sa guérison. Non content de repousser les secours de la science, il souffrait à peine que sa mère lui fit

chaque jour une visite d'une minute ; quand il la laissait entrer dans sa chambre, c'était toujours à l'approche de la nuit et avant qu'on eût apporté la lampe. Il ne recevait pas non plus Pierre Stépanovitch, qui, pourtant, avant son départ, venait deux et trois fois par jour chez Barbara Pétrovna. Le lundi matin, après trois jours d'absence, Pierre Stépanovitch reparut chez nous ; il courut toute la ville, dîna chez Julie Mikhaïlovna, et, le soir, se rendit chez Barbara Pétrovna qui l'attendait avec impatience. La consigne fut levée, Nicolas Vsévolodovitch consentit à recevoir le visiteur. La générale conduisit elle-même ce dernier jusqu'à la porte du cabinet de son fils ; depuis longtemps elle désirait cette entrevue, et Pierre Stépanovitch lui avait donné sa parole qu'en sortant de chez Nicolas il viendrait la lui raconter. Barbara Pétrovna frappa timidement, et, ne recevant pas de réponse, se permit d'entre-bâiller la porte.

–Nicolas, puis-je introduire Pierre Stépanovitch ? demanda-t-elle d'un ton bas en cherchant des yeux le visage de son fils que la lampe lui masquait.

Pierre Stépanovitch fit lui-même la réponse :

– On le peut, on le peut, sans doute ! cria-t-il gaiement, et, ouvrant la porte, il entra.

Nicolas Vsévolodovitch n'avait pas entendu cogner à la porte, l'apparition du visiteur le surprit avant qu'il eût pu répondre à la timide question de sa mère. Devant lui se trouvait une lettre qu'il venait de lire et qui l'avait rendu songeur. La voix de Pierre Stépanovitch le fit tressaillir, et il se hâta de fourrer la lettre sous un presse-papier, mais il ne réussit pas à la cacher entièrement : un des coins et presque toute l'enveloppe restaient à découvert.

– J’ai crié exprès le plus haut possible, pour vous donner le temps de prendre vos précautions, fit tout bas Pierre Stépanovitch.

Son premier mouvement avait été de courir vers la table, et il avait tout de suite aperçu le presse papier et le bout de lettre.

– Et sans doute vous avez déjà remarqué qu’à votre arrivée j’ai caché sous un presse-papier une lettre que je venais de recevoir, dit tranquillement Nicolas Vsévolodovitch, sans bouger de sa place.

– Une lettre ? Grand bien vous fasse, que m’importe, à moi ? s’écria le visiteur, mais… le principal, ajouta-t-il en sourdine, tandis qu’il se tournait du côté de la porte et faisait un signe de tête dans cette direction.

– Elle n’écoute jamais à la porte, observa froidement Nicolas Vsévolodovitch.

– C’est pour le cas où elle écouterait ! reprit Pierre Stépanovitch en élevant gaiement la voix, et il s’assit sur un fauteuil. – Je ne blâme pas cela, seulement je suis venu pour causer avec vous en tête à tête… Allons, enfin j’ai pu arriver jusqu’à vous ! Avant tout, comment va votre santé ? Je vois que vous allez bien, et que demain peut-être vous sortirez, hein ?

– Peut-être.

– Faites enfin cesser ma corvée ! s’écria-t-il avec une gesticulation bouffonne. – Si vous saviez ce que j’ai dû leur débiter de sottises ! Mais, du reste, vous le savez.

Il se mit à rire.

– Je ne sais pas tout. Ma mère m'a seulement dit que vous vous étiez beaucoup… remué.

– C'est-à-dire que je n'ai rien précisé, se hâta de répondre Pierre Stépanovitch, comme s'il eût eu à se défendre contre une terrible accusation, – vous savez, j'ai mis en avant la femme de Chatoff, ou, du moins, les bruits concernant vos relations avec elle à Paris, cela expliquait sans doute l'incident de dimanche… Vous n'êtes pas fâché ?

– Je suis sûr que vous avez fait tous vos efforts.

– Allons, voilà ce que je craignais. Qu'est-ce que cela signifie : « vous avez fait tous vos efforts » ? C'est un reproche. Du reste, vous y allez carrément. Ma grande crainte en venant ici était que vous ne pussiez vous résoudre à poser franchement la question.

– Je ne mérite pas l'éloge que vous m'adressez, dit Nicolas Vsévolodovitch avec une certaine irritation, mais aussitôt après il sourit.

– Je ne parle pas de cela, je ne parle pas de cela, comprenez-moi bien, il n'en est pas question, reprit en agitant les bras Pierre Stépanovitch qui s'amusait du mécontentement de son interlocuteur. – Je ne vous ennuierai pas avec *notre* affaire, surtout dans votre situation présente. Ma visite se rapporte uniquement à l'histoire de dimanche, et encore je ne veux vous en parler que dans la mesure la plus strictement indispensable. Il faut que nous ayons ensemble l'explication la plus franche, c'est surtout moi qui en ai besoin et non vous, – ceci soit dit pour rassurer votre amour-propre, et d'ailleurs c'est la vérité. Je suis venu pour être désormais franc.

– Alors vous ne l'étiez pas auparavant ?

– Vous le savez vous-même. J'ai rusé plus d'une fois… Vous avez souri, je suis enchanté de ce sourire qui me fournit l'occasion de vous donner un éclaircissement : c'est exprès que je me suis vanté de ma « ruse », je voulais vous mettre en colère. Vous voyez comme je suis devenu sincère à présent ! Eh bien, vous plaît-il de m'entendre ?

Bien que, par l'effronterie de ses naïvetés préparées d'avance et intentionnellement grossières, le visiteur eût évidemment pris à tâche d'irriter Nicolas Vsévolodovitch, celui-ci l'avait jusqu'alors écouté avec un flegme dédaigneux et même moqueur ; à la fin pourtant une curiosité un peu inquiète se manifesta sur son visage.

– Écoutez donc, poursuivit Pierre Stépanovitch en s'agitant de plus en plus : – quand je me suis rendu ici, c'est-à-dire dans cette ville, il y a dix jours, mon intention, sans doute, était de jouer un rôle. Le mieux serait de n'en prendre aucun et d'être soi, n'est-ce pas ? Être naturel, c'est le moyen de tromper tout le monde, parce que personne ne croit que vous l'êtes. J'avoue que je voulais d'abord me poser en imbécile, attendu que ce personnage est plus facile à jouer que le mien propre. Mais l'imbécillité est un extrême, et les extrêmes éveillent la curiosité ; cette considération m'a décidé en fin de compte à rester moi. Or que suis-je ? l'*aurea mediocritas,* un homme ni bête ni intelligent, passablement incapable, et tombé de la lune, comme disent ici les gens sages, n'est-il pas vrai ?

– Peut-être bien, fit avec un léger sourire Nicolas Vsévolodovitch.

– Ah ! vous l'admettez – enchanté ! Je savais d'avance que c'était votre opinion… Ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez pas, je ne suis pas fâché, et si tout à l'heure je me suis défini de la sorte, ce n'était nullement pour provoquer de votre part une protestation flatteuse, pour vous faire dire : « Allons donc, vous

n’êtes pas incapable, vous êtes intelligent… » Ah ! vous souriez encore !… Je n’ai pas rencontré juste. Vous n’auriez pas dit : « vous êtes intelligent », allons, soit, je ne me formalise de rien. Passons, comme dit papa. Entre parenthèses, soyez indulgent pour ma prolixité. Je suis diffus, parce que je ne sais pas parler. Ceux qui savent bien parler sont laconiques. Cela prouve encore mon incapacité, pourquoi n’en pas profiter artificiellement ? J’en profite. À la vérité, en venant ici, je pensais d’abord me taire, mais le silence est un grand talent, par conséquent il aurait été déplacé chez moi ; de plus, on se défie d’un homme silencieux. J’ai donc jugé décidément que le mieux pour moi était de parler, mais de parler en incapable, c'est-à-dire de bavarder à jet continu, de démontrer et de toujours m’embrouiller à la fin dans mes propres démonstrations, bref de fatiguer la patience de mes auditeurs. Il résulte de là trois avantages : vous faites croire à votre bonhomie, vous assommez votre monde, et vous n’êtes pas compris ! Qui donc, après cela, vous soupçonnera de desseins secrets ? Si quelqu’un vous en attribuait, il se ferait conspuer. En outre, j’amuse quelque fois les gens, et c’est précieux. À présent ils me pardonnent tout, par cela seul que l’habile agitateur de là-bas s’est montré ici plus bête qu’eux-mêmes. N’est-ce pas vrai ? Je vois à votre sourire que vous m’approuvez.

Nicolas Vsévolodovitch ne souriait pas du tout ; loin de là, il écoutait d’un air maussade et légèrement impatienté.

– Hein ? Quoi ? Vous avez dit, je crois : « Cela m’est égal » ? reprit Pierre Stépanovitch. (Nicolas Vsévolodovitch n’avait pas prononcé un mot.) – Sans doute, sans doute ; ce que j’en dis, je vous l’assure n’est nullement pour vous compromettre dans mes agissements. Mais vous êtes aujourd’hui terriblement ombrageux, je venais chez vous pour causer gaiement, à cœur ouvert, et vous cherchez des arrière-pensées sous mes moindres paroles. Je vous jure qu’aujourd’hui je laisse de côté

tout sujet délicat et que je souscris d'avance à toutes vos conditions !

Nicolas Vsévolodovitch gardait un silence obstiné.

– Hein ? Quoi ? Vous avez dit quelque chose ? Je vois que j'ai encore donné une entorse à la vérité, vous n'avez pas posé de conditions et vous n'en poserez pas, je le crois, je le crois, allons, calmez-vous ; je sais moi-même que ce n'est pas la peine d'en poser, n'est-ce pas ? Je réponds pour vous, et c'est sans doute encore l'effet de mon incapacité ; que voulez-vous ? quand on est incapable… Vous riez ? Hein ? Quoi ?

– Rien, répondit Nicolas Vsévolodovitch qui finit par sourire, – je viens de me rappeler qu'en effet je vous ai traité d'incapable, mais ce n'était pas en votre présence ; on vous a donc rapporté ce propos… Je vous prierais d'arriver un peu plus vite à la question.

– Mais j'y suis en plein, il s'agit précisément de l'affaire de dimanche ! Comment me suis-je montré ce jour-là, selon vous ? Avec ma précipitation d'incapable, je me suis emparé de la conversation d'une façon fort sotte, de force, pour ainsi dire. Mais on m'a tout pardonné, d'abord parce que je suis un échappé de la lune, c'est maintenant l'opinion universellement admise ici, ensuite parce que j'ai raconté une gentille petite histoire et tiré tout le monde d'embarras, n'est-ce pas ?

– C'est-à-dire que votre récit était fait pour donner l'idée d'une entente préalable, d'une connivence entre nous, tandis qu'il n'en existait aucune et que je ne vous avais nullement prié d'intervenir.

– Justement, justement ! reprit, comme transporté de joie, Pierre Stépanovitch. – J'ai fait exprès de vous laisser voir tout ce ressort ; c'est surtout pour vous que je me suis tant remué : je

vous tendais un piège et voulais vous compromettre. Je tenais principalement à savoir jusqu'à quel point vous aviez peur.

– Je serais curieux d'apprendre pourquoi maintenant vous démasquez ainsi vos batteries !

– Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas, ne me regardez pas avec des yeux flamboyants… Du reste, vos yeux ne flamboient pas. Vous êtes curieux de savoir pourquoi j'ai ainsi démasqué mes batteries ? Mais justement parce que maintenant tout est changé, tout est fini, mort et enterré. J'ai tout d'un coup changé d'idée sur votre compte. À présent j'ai complètement renoncé à l'ancien procédé, je ne vous compromettrai plus jamais par ce moyen, il en faut un nouveau.

– Vous avez modifié votre tactique ?

– Il n'y a pas de tactique. Maintenant vous êtes en tout parfaitement libre, c'est-à-dire que vous pouvez à votre gré dire *oui* ou *non*. Quant à *notre* affaire, je n'en soufflerai pas mot avant que vous-même me l'ordonniez. Vous riez ? À votre aise ; je ris aussi. Mais maintenant je parle sérieusement, très sérieusement, quoique celui qui se presse ainsi soit sans doute un incapable, n'est-il pas vrai ? N'importe, va pour incapable, mais je parle sérieusement.

En effet, son ton était devenu tout autre, et une agitation particulière se remarquait en lui ; Nicolas Vsévolodovitch le regarda avec curiosité.

– Vous dites que vous avez changé d'idée sur moi ? demanda-t-il.

– J'ai changé d'idée sur vous à l'instant où, ayant reçu un soufflet de Chatoff, vous vous êtes croisé les mains derrière le

dos. Assez, assez, je vous prie, ne m'interrogez pas, je ne dirai rien de plus.

Le visiteur se leva vivement en agitant les bras comme pour repousser les questions qu'il prévoyait, mais Nicolas Vsévolodovitch ne lui en fit aucune. Alors Pierre Stépanovitch, qui n'avait aucune raison pour s'en aller, se rassit sur son fauteuil et se calma un peu.

– À propos, dit-il précipitamment, – il y a ici des gens qui disent que vous le tuerez, ils en font le pari, si bien que Lembke pensait à mettre la police en mouvement, mais Julie Mikhaïlovna l'en a empêché… Assez, assez là-dessus, c'était seulement pour vous prévenir. Ah ! encore une chose : ce jour-là même j'ai fait passer l'eau aux Lébiadkine, vous le savez ; vous avec reçu le billet dans lequel je vous donnais leur adresse ?

– Oui.

– Ce que j'en ai fait, ce n'est pas par « incapacité », mais par zèle, par un zèle sincère. Il se peut que j'aie été incapable, du moins j'ai agi sincèrement.

– Oui, peut-être qu'il le fallait… dit d'un air pensif Nicolas Vsévolodovitch ; – seulement ne m'écrivez plus de lettres, je vous prie.

– Cette fois il n'y avait pas moyen de faire autrement.

– Alors Lipoutine sait ?

– Il était impossible de lui cacher la chose ; mais Lipoutine, vous le savez vous-même, n'osera pas… À propos, il faudrait aller chez les nôtres, chez eux, veux-je dire, car *les nôtres*, c'est une expression que vous n'aimez pas. Mais soyez tranquille, il n'est pas question d'y aller tout de suite, rien ne presse. Il va

pleuvoir. Je les avertirai, ils se réuniront, et nous nous rendrons là un soir. Ils attendent la bouche ouverte, comme une nichée de choucas, le cadeau que nous allons leur faire. Ce sont des gens pleins d'ardeur, ils se préparent à discuter. Virguinsky est un humanitaire, Lipoutine un fouriériste avec un penchant marqué pour les besognes policières ; je vous le dis, c'est un homme précieux sous un rapport, mais qui, sous tous les autres, demande à être sévèrement tenu en bride. Enfin, il y a cet homme aux longues oreilles qui donnera lecture d'un système de son invention. Et, vous savez, ils sont froissés parce que je ne me gêne pas avec eux, hé, hé ! Mais il faut absolument leur faire visite.

– Vous m'avez donné là comme un chef ? fit d'un ton aussi indifférent que possible Nicolas Vsévolodovitch.

Pierre Stépanovitch jeta sur son interlocuteur un regard rapide.

– À propos, se hâta-t-il de reprendre sans paraître avoir entendu la question qui lui était adressée, – j'ai passé deux ou trois fois chez la très honorée Barbara Pétrovna, et j'ai dû aussi beaucoup parler.

– Je me figure cela.

– Non, ne vous figurez rien, j'ai seulement dit que vous ne tueriez pas Chatoff, et j'ai ajouté d'autres bonnes paroles. Imaginez-vous : le lendemain elle savait déjà que j'avais fait passer la rivière à Marie Timoféievna ; c'est vous qui le lui avez dit ?

– Je n'y ai même pas pensé.

– Je me doutais bien que ce n'était pas vous, mais alors qui donc a pu le lui dire ? C'est curieux.

– Lipoutine, naturellement.

– N-non, ce n'est pas Lipoutine, murmura en fronçant le sourcil Pierre Stépanovitch ; – je saurai qui. M'est avis qu'il y a du Chatoff là dedans… Du reste, c'est insignifiant, laissons cela ! Si, pourtant, c'est une chose fort importante… À propos, je croyais toujours que votre mère allait tout d'un coup me poser la question principale… Ah ! oui, les autres fois elle était très sombre, et aujourd'hui, en arrivant, je l'ai trouvée rayonnante. D'où vient cela ?

– C'est que je lui ai donné aujourd'hui ma parole que dans cinq jours je demanderais la main d'Élisabeth Nikolaïevna, répondit avec une franchise inattendue Nicolas Vsévolodovitch.

– Ah ! eh bien… oui, sans doute, balbutia d'un air hésitant Pierre Stépanovitch, le bruit court qu'elle est fiancée ; – vous savez ? Elle l'est certainement. Mais vous avez raison, elle serait sous la couronne qu'elle accourrait au premier appel de vous. Vous n'êtes pas fâché que je parle ainsi ?

– Non, je ne suis pas fâché.

– Je remarque qu'aujourd'hui il est extrêmement difficile de vous mettre en colère, et je commence à avoir peur de vous. Je suis bien curieux de voir comment vous vous présenterez demain. Pour sûr, vous avez préparé plus d'un tour. Ce que je vous dis ne vous fâche pas ?

Nicolas Vsévolodovitch ne répondit rien, ce qui agaça au plus haut point son interlocuteur.

– À propos, c'est sérieux, ce que vous avez dit à votre maman au sujet d'Élisabeth Nikolaïevna ? demanda-t-il.

L'interpellé attacha sur Pierre Stépanovitch un regard froid et pénétrant.

– Ah ! Je comprends, vous lui avez dit cela à seule fin de la tranquilliser ; allons, oui.

– Et si c'était sérieux ? fit d'une voix ferme Nicolas Vsévolodovitch.

– Eh bien, à la grâce de Dieu, comme on dit en pareil cas ; cela ne nuira pas à l'affaire (vous voyez, je n'ai pas dit : à notre affaire, *notre* est un mot qui vous déplaît), et moi… moi, je suis à votre service, vous le savez vous-même.

– Vous pensez ?

– Je ne pense rien, reprit en riant Pierre Stépanovitch – car je sais que vous avez d'avance réfléchi à vos affaires et que votre parti est pris. Je me borne à vous dire sérieusement que je suis à votre disposition, toujours, partout, et en toute circonstance, en toute, vous comprenez ?

Nicolas Vsévolodovitch bâilla.

– Vous en avez assez de moi, dit le visiteur qui se leva brusquement et prit son chapeau rond tout neuf, comme s'il eût voulu sortir ; toutefois il ne s'en alla point et continua à parler, tantôt se tenant debout devant son interlocuteur, tantôt se promenant dans la chambre ; quand sa parole s'animait, il frappait sur son genou avec son chapeau.

– Je comptais vous amuser encore un peu en vous parlant des Lembke, dit-il gaiement.

– Non, plus tard. Pourtant comment va la santé de Julie Mikhaïlovna ?

– Quel genre mondain vous avez tous ! Vous vous souciez de sa santé tout juste autant que de celle d'un chat gris, et cependant vous en demandez des nouvelles. Cela me plaît. Julie Mikhaïlovna va bien, et elle a pour vous une considération que j'appellerai superstitieuse, elle attend beaucoup de choses de vous. Pour ce qui est de l'affaire de dimanche, elle n'en dit rien et elle est sûre que vous n'aurez qu'à paraître pour vaincre. Elle s'imagine, vraiment, que vous pouvez Dieu sait quoi. Du reste, vous êtes maintenant plus que jamais un personnage énigmatique et romanesque, – position extrêmement avantageuse. Vous avez mis ici tous les esprits en éveil ; ils étaient déjà fort échauffés quand je suis parti, mais je les ai retrouvés bien plus excités encore. À propos, je vous remercie de nouveau pour la lettre. Ils ont tous peur du comte K… Vous savez, ils vous considèrent, paraît-il, comme un mouchard. Je les confirme dans cette opinion. Vous n'êtes pas fâché ?

– Non.

– C'est sans importance, et plus tard cela aura son utilité. Ils ont ici leurs façons de voir. Moi, naturellement, j'abonde dans leur sens, je hurle avec les loups, avec Julie Mikhaïlovna d'abord, et ensuite avec Gaganoff… Vous riez ? Mais c'est une tactique de ma part : je débite force inepties, et tout à coup je fais entendre une parole sensée. Ils m'entourent, et je recommence à dire des sottises. Tous désespèrent déjà de faire quelque chose de moi : « Il y a des moyens, disent-ils, mais il est tombé de la lune. » Lembke m'engage à entrer au service pour me réformer. Vous savez, j'en use abominablement avec lui, c'est-à-dire que je le compromets, et il me regarde alors avec de grands yeux. Julie Mikhaïlovna me soutient. Ah ! dites donc, Gaganoff vous en veut horriblement. Hier, à Doukhovo, il m'a parlé de vous dans les termes les plus injurieux. Aussitôt je lui ai dit toute la vérité – plus ou moins bien entendu. J'ai passé une journée entière chez lui à Doukhovo. Il a une belle maison, une propriété magnifique.

Nicolas Vsévolodovitch fit un brusque mouvement en avant.

– Est-ce qu'il est maintenant encore à Doukhovo ? demanda-t-il.

– Non, il m'a ramené ici ce matin, nous sommes revenus ensemble, répondit Pierre Stépanovitch sans paraître remarquer aucunement l'agitation subite de son interlocuteur. – Tiens, j'ai fait tomber un livre, ajouta-t-il en se baissant pour ramasser un keepsake qu'il venait de renverser. – Les femmes de Balzac, avec des gravures. Je n'ai pas lu cela. Lembke aussi écrit des romans.

– Oui ? fit Nicolas Vsévolodovitch avec une apparence d'intérêt.

– Il écrit des romans russes, en secret, bien entendu. Julie Mikhaïlovna le sait et le lui permet. C'est un niais ; du reste, il a de la tenue, des manières parfaites, une irréprochable correction d'attitude. Voilà ce qu'il nous faudrait.

– Vous faites l'éloge de l'administration ?

– Certainement ! Il n'y a que cela de réussi en Russie… Allons, je me tais, adieu ; vous avez mauvaise mine.

– J'ai la fièvre.

– On s'en aperçoit, couchez-vous. À propos, il y a des skoptzi ici dans le district, ce sont des gens curieux… Du reste, nous en reparlerons plus tard. Allons, qu'est-ce que je vous dirai encore ? La fabrique des Chpigouline est intéressante ; elle occupe, comme vous le savez, cinq cents personnes ; il y a quinze ans qu'on ne l'a nettoyée, c'est un foyer d'épidémies. Les pa-

trons sont millionnaires, et ils exploitent atrocement leurs ouvriers. Je vous assure que parmi ceux-ci plusieurs ont une idée de l'Internationale. Quoi ? Vous souriez ? Vous verrez vous-même, seulement donnez-moi un peu de temps, je ne vous en demande pas beaucoup pour vous montrer… pardon, je ne dirai plus rien, ne faites pas la moue. Allons, adieu. Tiens, mais j'oubliais le principal, ajouta Pierre Stépanovitch en revenant tout à coup sur ses pas, – on m'a dit tout à l'heure que notre malle était arrivée de Pétersbourg.

– Eh bien ? fit Nicolas Vsévolodovitch qui le regarda sans comprendre.

– Je veux dire votre malle, vos effets. C'est vrai ?

– Oui, on me l'a dit tantôt.

– Ah ! alors ne pourrais-je pas tout de suite…

– Demandez à Alexis.

– Allons, ce sera pour demain. Avec vos affaires se trouvent là mon veston, mon frac, et les trois pantalons que Charmer m'a faits sur votre recommandation, vous vous rappelez ?

– À ce que j'ai entendu dire, vous posez ici pour le gentleman, observa en souriant Nicolas Vsévolodovitch. – Est-ce vrai que vous voulez apprendre à monter à cheval ?

Un sourire ou plutôt une grimace désagréable se montra sur les lèvres de Pierre Stépanovitch.

– Vous savez, répliqua-t-il d'une voix tremblante et saccadée, – vous savez, Nicolas Vsévolodovitch, nous laisserons de côté, une fois pour toutes, les personnalités, n'est-ce pas ? Libre à vous, sans doute, de me mépriser tant qu'il vous plaira si vous

trouvez ma conduite si ridicule, mais pour le moment vous pourriez bien, n'est-ce pas, m'épargner vos moqueries ?

– Bien, je ne le ferai plus, dit Nicolas Vsévolodovitch.

Le visiteur sourit, frappa avec son chapeau sur son genou, et ses traits recouvrèrent leur sérénité.

– Ici plusieurs me considèrent même comme votre rival auprès d'Élisabeth Nikolaïevna, comment donc ne soignerais-je pas mon extérieur ? fit-il en riant. – Qui pourtant vous a ainsi parlé de moi ? Hum. Il est juste huit heures ; allons, en route : j'avais promis à Barbara Pétrovna de passer chez elle, mais je lui ferai faux bond. Vous, couchez-vous, et demain vous serez plus dispos. Il pleut et il fait sombre, du reste j'ai pris une voiture parce qu'ici les rues ne sont pas sûres la nuit… Ah ! à propos, dans la ville et aux environs rôde à présent un forçat évadé de Sibérie, un certain Fedka ; figurez-vous que cet homme est un de mes anciens serfs ; il y a quinze ans, papa l'a mis, moyennant finances, à la disposition du ministre de la guerre. C'est une personnalité très remarquable.

Nicolas Vsévolodovitch fixa soudain ses yeux sur Pierre Stépanovitch.

– Vous… lui avez parlé ? demanda-t-il.

– Oui. Il ne se cache pas de moi. C'est une personnalité prête à tout ; pour de l'argent, bien entendu. Du reste, il a aussi des principes, à sa façon, il est vrai. Ah ! oui, dites donc, si vous avez parlé sérieusement tantôt, vous vous rappelez au sujet d'Élisabeth Nikolaïevna, je vous répète encore une fois que je suis moi aussi une personnalité prête à tout, dans tous les genres qu'il vous plaira, et entièrement à votre service… Eh bien, vous prenez votre canne ? Ah ! non, vous ne la prenez pas. Figurez-vous, il m'avait semblé que vous cherchiez une canne.

Nicolas Vsévolodovitch ne cherchait rien et ne disait mot, mais il s'était brusquement levé à demi, et son visage avait pris une expression étrange.

– Si, en ce qui concerne M. Gaganoff, vous avez aussi besoin de quelque chose, lâcha tout à coup Pierre Stépanovitch en montrant d'un signe de tête le presse-papier, – naturellement je puis tout arranger et je suis convaincu que vous ne me tromperez pas.

Il sortit sans laisser à Nicolas Vsévolodovitch le temps de lui répondre ; mais avant de s'éloigner définitivement, il entrebâilla la porte et cria par l'ouverture :

– Je dis cela, parce que Chatoff, par exemple, n'avait pas non plus le droit de risquer sa vie le dimanche où il s'est porté à une voie de fait sur vous, n'est-il pas vrai ? Je désirerais appeler votre attention là-dessus.

Il disparut sans attendre la réponse à ces paroles.

IV

Peut-être pensait-il que Nicolas Vsévolodovitch, laissé seul, allait frapper le mur à coups de poing, et sans doute il aurait été bien aise de s'en assurer si cela avait été possible ; mais son attente aurait été trompée : Nicolas Vsévolodovitch conserva son calme. Pendant deux minutes il garda la position qu'il occupait tout à l'heure debout devant la table et parut très songeur ; mais bientôt un vague et froid sourire se montra sur ses lèvres. Il reprit lentement son ancienne place sur le coin du divan et ferma les yeux comme par l'effet de la fatigue. Une partie de la lettre,

incomplètement cachée sous le presse-papier, était toujours en évidence ; il ne fit rien pour la dérober à la vue.

Le sommeil ne tarda pas à s'emparer de lui. Après le départ de Pierre Stépanovitch qui, contrairement à sa promesse, s'était retiré sans voir Barbara Pétrovna, celle-ci, fort tourmentée depuis quelques jours, ne put y tenir et prit sur elle de se rendre auprès de son fils, bien qu'elle ne fût pas autorisée à pénétrer en ce moment dans la chambre du jeune homme. « Ne me dira-t-il pas enfin quelque chose de définitif ? » se demandait-elle. Comme tantôt, elle frappa doucement à la porte et, ne recevant pas de réponse, se hasarda à ouvrir. À la vue de Nicolas assis et absolument immobile, elle s'approcha avec précaution du divan. Son cœur battait très fort. C'était pour Barbara Pétrovna une chose surprenante que son fils eût pu s'endormir si vite et d'un sommeil si profond dans une position à demi verticale. Sa respiration était presque imperceptible ; son visage était pâle et sévère, mais complètement inanimé ; ses sourcils étaient quelque peu froncés ; dans cet état il ressemblait tout à fait à une figure de cire. La générale, retenant son souffle, resta penchée au-dessus de lui pendant trois minutes ; puis, saisie de peur, elle s'éloigna sur la pointe des pieds ; avant de quitter la chambre, elle fit le signe de la croix sur le dormeur, et se retira sans avoir été remarquée, emportant de ce spectacle une nouvelle sensation d'angoisse.

Pendant longtemps, pendant plus d'une heure, Nicolas Vsévolodovitch demeura plongé dans ce lourd sommeil ; pas un muscle de son visage ne remuait, pas le moindre trace d'activité motrice ne se manifestait dans toute sa personne, ses sourcils étaient toujours rapprochés, donnant ainsi à sa figure une expression de dureté. Si Barbara Pétrovna était restée encore trois minutes, il est probable qu'elle n'aurait pu supporter la terrifiante impression de cette immobilité léthargique et qu'elle aurait réveillé son fils. Tout à coup celui-ci ouvrit les yeux, mais durant dix minutes il ne fit aucun mouvement ; il semblait

considérer avec une curiosité obstinée un objet placé dans un coin de la chambre, quoiqu'il n'y eût là rien de nouveau, rien qui dût attirer particulièrement son attention.

À la fin retentit le timbre d'une horloge sonnant un coup. Nicolas Vsévolodovitch tourna la tête avec une certaine inquiétude pour regarder l'heure au cadran, mais presque aussitôt s'ouvrit la porte de derrière, qui donnait accès dans le corridor, et le valet de chambre Alexis Égorovitch se montra. Il tenait d'une main un paletot chaud, une écharpe et un chapeau, de l'autre une petite assiette d'argent sur laquelle se trouvait une lettre.

– Il est neuf heures et demie, dit-il à voix basse, et, après avoir déposé sur une chaise dans un coin les vêtements qu'il avait apportés, il présenta l'assiette à son maître. La lettre n'était pas cachetée et ne contenait que deux lignes écrites au crayon. Quand Nicolas Vsévolodovitch les eut lues, il prit aussi un crayon sur la table, écrivit deux mots au bas du billet et replaça celui-ci sur l'assiette.

– Tu remettras cela dès que je serai sorti, habille-moi, dit-il et il se leva.

Remarquant qu'il avait sur lui un léger veston de velours, il réfléchit un instant et se fit donner une redingote de drap, vêtement plus convenable pour les visites du soir. Lorsque sa toilette fut entièrement terminée, il ferma la porte par laquelle était entrée Barbara Pétrovna, prit la lettre cachetée sous le presse-papier, et, sans mot dire, passa dans le corridor en compagnie d'Alexis Égorovitch. Puis tous deux descendirent l'étroit escalier de derrière et débouchèrent dans le vestibule conduisant au jardin. Une petite lanterne et un grand parapluie avaient été déposés d'avance dans un coin de ce vestibule.

– Avec cette pluie, la boue rend les rues impraticables, observa le domestique.

C'était une dernière et timide tentative qu'il faisait pour décider son barine à ne pas sortir. Mais, ouvrant le parapluie, Nicolas Vsévolodovitch pénétra silencieusement dans le vieux jardin alors humide et noir comme une cave. Le vent mugissait et secouait les cimes des arbres à demi dépouillés, les petits chemins sablés étaient fangeux et glissants. Alexis Égorovitch, en habit et sans chapeau, précédait son maître à la distance de trois pas pour l'éclairer avec la lanterne.

– Ne remarquera-t-on rien ? demanda brusquement Nicolas Vsévolodovitch.

– Des fenêtres on ne verra rien, d'ailleurs toutes les précautions ont été prises d'avance, répondit d'un ton bas et mesuré le domestique.

– Ma mère est couchée ?

– Elle s'est retirée dans sa chambre à neuf heures précises, selon son habitude depuis quelques jours, et il lui est impossible maintenant de rien savoir. À quelle heure faut-il vous attendre ? se permit-il ensuite de demander.

– Je rentrerai à une heure ou une heure et demie, en tout cas avant deux heures.

– Bien.

S'engageant dans des sentiers sinueux, ils firent le tour du jardin que tous deux connaissaient très bien, et arrivèrent à l'angle du mur d'enceinte où se trouvait une petite porte donnant issue dans une étroite ruelle. Cette porte était presque tou-

jours fermée, mais Alexis Égorovitch en avait maintenant la clef dans ses mains.

– Ne va-t-elle pas crier quand on l'ouvrira ? observa Nicolas Vsévolodovitch.

Le valet de chambre répondit que, la veille encore, il y avait mis de l'huile « de même qu'aujourd'hui ». Il était déjà tout trempé. Après avoir ouvert la porte, il tendit la clef à son maître.

– Si vous allez loin, je dois vous prévenir que je n'ai aucune confiance dans la populace d'ici ; c'est dans les impasses en particulier que les mauvaises rencontres sont à craindre, surtout de l'autre côté de l'eau, ne put s'empêcher de faire remarquer Alexis Égorovitch.

C'était un vieux serviteur qui avait été jadis le diadka[9] de Nicolas Vsévolodovitch ; homme sérieux et rigide, il aimait à entendre et à lire la parole de Dieu.

– Ne t'inquiète pas, Alexis Égorovitch.

– Dieu vous bénisse, monsieur, si toutefois vous ne projetez que de bonnes actions.

– Comment ? fit en s'arrêtant Nicolas Vsévolodovitch qui était déjà sorti du jardin.

Alexis Égorovitch renouvela d'une voix ferme le souhait qu'il venait de formuler. Jamais auparavant il ne se serait permis de tenir un tel langage devant son maître.

Nicolas Vsévolodovitch ferma la porte, mit la clef dans sa poche et s'engagea dans le péréoulok, où, à chaque pas, il enfon-

---

[9] Gardien d'un enfant.

çait dans la boue jusqu'au-dessus de la cheville. À la fin il arriva à une rue pavée, longue et déserte. Il connaissait la ville comme ses cinq doigts, mais la rue de l'Épiphanie était encore loin. Il était plus de dix heures quand il s'arrêta devant la porte fermée de la vieille et sombre maison Philippoff. Au rez-de-chaussée, où plus personne n'habitait depuis le départ des Lébiadkine, les fenêtres étaient condamnées, mais on apercevait de la lumière dans la mezzanine, chez Chatoff. Comme il n'y avait pas de sonnette, Nicolas Vsévolodovitch frappa à la porte. Une petite fenêtre s'ouvrit, et Chatoff se pencha à la croisée pour regarder dans la rue. L'obscurité était telle que, pendant une minute, il ne put rien distinguer.

– C'est vous ? demanda-t-il tout à coup.

– Oui, répondit le visiteur.

Chatoff ferma la fenêtre et alla ouvrir la grand'porte. Nicolas Vsévolodovitch franchit le seuil, et, sans dire un mot, se dirigea vers le pavillon occupé par Kiriloff.

V

Là, tout était ouvert. L'obscurité régnait dans le vestibule et dans les deux premières pièces, mais la dernière, où Kiriloff buvait son thé, était éclairée, des rires et des cris étranges s'y faisaient entendre. Nicolas Vsévolodovitch alla du côté où il apercevait la lumière ; toutefois, avant d'entrer, il s'arrêta sur le seuil. Le thé se trouvait sur la table. La parente du propriétaire était debout au milieu de la chambre. Tête nue, sans bas à ses pieds chaussés de savates, la vieille n'avait pour tout vêtement qu'un jupon et une sorte de mantelet en peau de lièvre. Elle tenait dans ses bras un enfant de dix-huit mois. Le baby, en che-

mise et les pieds nus, venait d'être retiré de son berceau. Il avait les joues très colorées, et ses petits cheveux blancs étaient ébouriffés. Sans doute il avait pleuré un peu auparavant, car on voyait encore des traces de larmes au-dessous de ses yeux, mais en ce moment il tendait ses petits bras, frappait ses mains l'une contre l'autre et riait avec des sanglots comme cela arrive aux enfants de cet âge. Devant lui Kiriloff jetait par terre une grosse balle élastique qui rebondissait jusqu'au plafond pour retomber ensuite sur le plancher, le baby criait : « Balle, balle ! » Kiriloff rattrapait la balle et la lui donnait, alors l'enfant la lançait lui-même avec ses petites mains maladroites, et de nouveau Kiriloff courait la ramasser. À la fin, la balle alla rouler sous une armoire. « Balle, balle ! » cria le moutard. Kiriloff se baissant jusqu'à terre étendit le bras sous l'armoire pour tâcher de trouver la balle. Nicolas Vsévolodovitch entra dans la chambre. À la vue du visiteur, l'enfant se mit à pousser des cris et se serra contre la vieille qui se hâta de l'emporter.

Kiriloff se releva, la balle en main.

– Stavroguine ? dit-il sans paraître aucunement surpris de cette visite inattendue. – Voulez-vous du thé ?

– Je ne refuse pas, s'il est chaud, répondit Nicolas Vsévolodovitch ; – Je suis tout trempé.

– Il est chaud, bouillant même, reprit avec satisfaction Kiriloff, – asseyez-vous ; vous êtes sale, cela ne fait rien ; tout à l'heure je mouillerai un torchon et je laverai le parquet.

Nicolas Vsévolodovitch s'assit et vida presque d'un seul trait la tasse de thé que lui avait versée l'ingénieur.

– Encore ? demanda celui-ci.

– Merci.

Kiriloff, qui jusqu'alors était resté debout, s'assit en face du visiteur.

– Qu'est-ce qui vous amène ? voulut-il savoir.

– Je suis venu pour affaire. Tenez, lisez cette lettre que j'ai reçue de Gaganoff ; vous vous rappelez, je vous ai parlé de lui à Pétersbourg.

Kiriloff prit la lettre, la lut, puis la posa sur la table et regarda son interlocuteur comme un homme qui attend une explication.

– Ainsi que vous le savez, commença Nicolas Vsévolodovitch, – j'ai rencontré il y a un mois à Pétersbourg ce Gaganoff que je n'avais jamais vu de ma vie. Trois fois le hasard nous a mis dans le monde en présence l'un de l'autre. Sans entrer en rapport avec moi, sans m'adresser la parole, il a trouvé moyen d'être très insolent. Je vous l'ai dit alors ; mais voici ce que vous ignorez : à la veille de quitter Pétersbourg d'où il est parti avant moi, il m'a tout à coup écrit une lettre, moins grossière que celle-ci, mais cependant des plus inconvenantes, et ce qu'il y a d'étrange, c'est que, dans cette lettre, il ne m'expliquait nullement à quel propos il m'écrivait ainsi. Je lui ai sur le champ répondu, par écrit aussi, et avec la plus grande franchise : je lui déclarais que, sans doute, il m'en voulait de ma manière d'agir à l'égard de son père ici, au club, il y a quatre ans, et que, de mon côté, j'étais prêt à lui faire toutes les excuses possibles pour un acte non prémédité et commis dans un état de maladie. Je le priais de prendre mes excuses en considération. Il n'a pas répondu et est parti ; mais voici que maintenant je le retrouve ici absolument enragé. On m'a rapporté certains propos tout à fait injurieux qu'il a publiquement tenus sur mon compte en les accompagnant d'accusations étonnantes. Enfin aujourd'hui arrive cette lettre. Assurément personne n'en a jamais reçu une pa-

reille. Elle contient des grossièretés ignobles, il se sert d'expressions comme « votre tête à claques ». Je suis venu dans l'espoir que vous ne refuserez pas d'être mon témoin.

– Vous avez dit que personne n'avait jamais reçu une pareille lettre, observa Kiriloff : – cela est arrivé plus d'une fois. Quand on est furieux, que n'écrit-on pas ? Vous connaissez la lettre de Pouchkine à Heeckeren. C'est bien. J'irai. Donnez-moi vos instructions.

Nicolas Vsévolodovitch dit à l'ingénieur qu'il désirait terminer cette affaire dans les vingt-quatre heures ; pour commencer, il voulait absolument renouveler ses excuses et même s'engager à écrire une seconde lettre dans ce sens ; mais, de son côté, Gaganoff promettrait de ne plus lui adresser de lettres ; quant à celle qu'il avait écrite, elle serait considérée comme non avenue.

– C'est beaucoup trop de concessions, et elles ne le satisferont pas, répondit Kiriloff.

– Avant tout j'étais venu vous demander si vous consentiriez à lui porter ces conditions.

– Je les lui porterai. C'est votre affaire. Mais il ne les acceptera pas.

– Je le sais bien.

– Il veut se battre. Dites-moi comment vous entendez que le duel ait lieu.

– Je tiens beaucoup à ce que tout soit fini demain. Allez chez lui à neuf heures. Vous lui ferez part de mes propositions, il les repoussera et vous abouchera avec son témoin, – il sera alors onze heures, je suppose. Vous confèrerez avec ce témoin, et, à

une heure ou à deux heures, tout le monde pourra se trouver sur le terrain. Je vous en prie, tâchez d'arranger les choses de la sorte. L'arme sera, naturellement, le pistolet. Les deux barrières seront séparées par un espace de dix pas, vous placerez chacun de nous à dix pas de sa barrière, et, au signal donné, nous marcherons l'un contre l'autre. Chacun devra nécessairement s'avancer jusqu'à sa barrière, mais il pourra tirer avant d'y être arrivé. Voilà tout, je pense.

– Dix pas entre les deux barrières, c'est une bien petite distance, objecta Kiriloff.

– Allons, mettons-en douze, mais pas plus, vous comprenez qu'il veut un duel sérieux. Vous savez charger un pistolet ?

– Oui. J'ai des pistolets ; je donnerai ma parole que vous ne vous en êtes pas servi. Son témoin en fera autant pour ceux qu'il aura apportés, et le sort décidera avec quelle paire de pistolets on se battra.

– Très bien.

– Voulez-vous voir mes pistolets ?

– Soit.

La malle de Kiriloff était dans un coin, il ne l'avait pas encore défaite, mais il en retirait ses affaires au fur et à mesure qu'il en avait besoin.

L'ingénieur y prit une boîte en bois de palmier, capitonnée de velours à l'intérieur, et contenant une paire de pistolets superbes.

– Tout est là : poudre, balles, cartouches. J'ai aussi un revolver ; attendez.

Il fouilla de nouveau dans sa malle et en sortit une autre boîte qui renfermait un revolver américain à six coups.

– Vous n'avez pas mal d'armes, et elles sont d'une grande valeur.

– D'une grande valeur.

Pauvre, presque indigent, Kiriloff, qui, du reste, ne s'apercevait jamais de sa misère, était évidemment bien aise d'exhiber aux yeux du visiteur ces armes de luxe dont l'achat avait sans doute entraîné pour lui bien des sacrifices.

– Vous êtes toujours dans les mêmes idées ? demanda Stavroguine après une minute de silence.

Nonobstant le vague de cette question, au ton dont elle était faite l'ingénieur devina immédiatement à quoi elle se rapportait.

– Oui, répondit-il laconiquement tandis qu'il serrait les armes étalées sur la table.

– Quand donc ? reprit en termes plus vagues encore Nicolas Vsévolodovitch après un nouveau silence.

Pendant ce temps, Kiriloff avait remis les deux boîtes dans la malle et s'était rassis à son ancienne place.

– Cela ne dépend pas de moi, comme vous savez ; quand on me le dira, marmotta-t-il entre ses dents ; cette question semblait le contrarier un peu, mais en même temps il paraissait disposé à répondre à toutes les autres. Ses yeux noirs et ternes restaient figés sur le visage de Stavroguine, leur regard tranquille était bon et affable.

Nicolas Vsévolodovitch se tut pendant trois minutes.

– Sans doute je comprends qu'on se brûle la cervelle, commença-t-il ensuite en fronçant légèrement les sourcils, – parfois moi-même j'ai songé à cela, et il m'est venu une idée nouvelle : si l'on commet un crime, ou pire encore, un acte honteux, déshonorant et… ridicule, un acte destiné à vous couvrir de mépris pendant mille ans, on peut se dire : « Un coup de pistolet dans la tempe, et plus rien de tout cela n'existera. » Qu'importent alors les jugements des hommes et leur mépris durant mille ans, n'est-il pas vrai ?

– Vous appelez cela une idée nouvelle ? demanda Kiriloff songeur…

– Je… je ne l'appelle pas ainsi… mais une fois, en y pensant, je l'ai sentie toute nouvelle.

– Vous l'avez « sentie » ? reprit l'ingénieur, – c'est bien dire. Il y a beaucoup d'idées qu'on a toujours eues, et qui, à un moment donné, paraissent tout d'un coup nouvelles. C'est vrai. À présent je vois bien des choses comme pour la première fois.

Sans l'écouter, Stavroguine poursuivit le développement de sa pensée :

– Mettons que vous ayez vécu dans la lune, c'est là, je suppose, que vous avez commis toutes ces vilenies ridicules… Ici vous savez, à n'en pas douter, que là on se moquera de vous pendant mille ans, que pendant toute l'éternité toute la lune crachera sur votre mémoire. Mais maintenant vous êtes ici, et c'est de la terre que vous regardez la lune : peu vous importent, n'est-ce pas, les sottises que vous avez faites dans cet astre, et il vous est parfaitement égal d'être pendant un millier d'années en butte au mépris de ses habitants ?

– Je ne sais pas, répondit Kiriloff, – je n’ai pas été dans la lune, ajouta-t-il sans ironie, simplement pour constater un fait.

– À qui est cet enfant que j’ai vu ici tout à l’heure ?

– La belle-mère de la vieille est arrivée ; c'est-à-dire, non, sa belle-fille... cela ne fait rien. Il y a trois jours. Elle est malade, avec un enfant ; la nuit il crie beaucoup, il a mal au ventre. La mère dort, et la vieille apporte l’enfant ici ; je l’amuse avec une balle. Cette balle vient de Hambourg. Je l’y ai achetée, pour la lancer et la rattraper ; cela fortifie le dos. C’est une petite fille.

– Vous aimez les enfants ?

– Je les aime, dit Kiriloff d’un ton assez indifférent, du reste.

–Alors vous aimez aussi la vie ?

–Oui, j’aime aussi la vie, cela vous étonne ?

– Mais vous êtes décidé à vous brûler la cervelle ?

– Eh bien ? Pourquoi mêler deux choses qui sont distinctes l’une de l’autre ? La vie existe et la mort n’existe pas.

– Vous croyez maintenant à la vie éternelle dans l’autre monde ?

– Non, mais à la vie éternelle dans celui-ci. Il y a des moments, vous arrivez à des moments où le temps s’arrête tout d’un coup pour faire place à l’éternité.

– Vous espérez arriver à un tel moment ?

– Oui.

– Je doute que dans notre temps ce soit possible.

Ces mots furent dits par Nicolas Vsévolodovitch sans aucune intention ironique ; il les prononça lentement et d'un air pensif.

– Dans l'Apocalypse, l'ange jure qu'il n'y aura plus de temps, observa-t-il ensuite.

– Je le sais. C'est très vrai. Quand tout homme aura atteint le bonheur, il n'y aura plus de temps parce qu'il ne sera plus nécessaire. C'est une pensée très juste.

– Où donc le mettra-t-on ?

– On ne le mettra nulle part. le temps n'est pas un objet, mais une idée. Cette idée s'effacera de l'esprit.

– Ce sont de vieilles rengaines philosophiques, toujours les mêmes depuis le commencement des siècles, grommela Stavroguine avec une pitié méprisante.

– Oui, les mêmes depuis le commencement des siècles, et il n'y en aura jamais d'autres ! reprit l'ingénieur dont les yeux s'illuminèrent comme si l'affirmation de cette idée eût été pour lui une sorte de victoire.

– Vous paraissez fort heureux, Kiriloff ?

– Je suis fort heureux, en effet, reconnut celui-ci du même ton dont il eût fait la réponse la plus ordinaire.

– Mais, il n'y a pas encore si longtemps, vous étiez de mauvaise humeur, vous vous êtes fâché contre Lipoutine ?

– Hum, à présent, je ne gronde plus. Alors je ne savais pas encore que j'étais heureux. Avez-vous quelquefois vu une feuille, une feuille d'arbre ?

– Oui.

– Dernièrement j'en ai vu une : elle était jaune, mais conservait encore en quelques endroits sa couleur verte, les bords étaient pourris. Le vent l'emportait. Quand j'avais dix ans, il m'arrivait en hiver de fermer les yeux exprès et de me représenter une feuille verte aux veines nettement dessinées, un soleil brillant. J'ouvrais les yeux et je croyais rêver, tant c'était beau, je les refermais encore.

– Qu'est-ce que cela signifie ? C'est une figure ?

– N-non… pourquoi ? Je ne fais point d'allégorie. Je parle seulement de la feuille. La feuille est belle. Tout est bien.

– Tout ?

– Oui. L'homme est malheureux parce qu'il ne connaît pas son bonheur, uniquement pour cela. C'est tout, tout ! Celui qui saura qu'il est heureux le deviendra tout de suite, à l'instant même. Cette belle-mère mourra et la petite fille restera. Tout est bien. J'ai découvert cela brusquement.

– Et si l'on meurt de faim, et si l'on viole une petite fille, – c'est bien aussi ?

– Oui. Tout est bien pour quiconque sait que tout est tel. Si les hommes savaient qu'ils sont heureux, ils le seraient, mais, tant qu'ils ne le sauront pas, ils seront malheureux. Voilà toute l'idée, il n'y en a pas d'autre !

– Quand donc avez-vous eu connaissance de votre bonheur ?

– Mardi dernier, ou plutôt mercredi, dans la nuit du mardi au mercredi.

– À quelle occasion ?

– Je ne me le rappelle pas ; c'est arrivé par hasard. Je me promenais dans ma chambre… cela ne fait rien. J'ai arrêté la pendule, il était deux heures trente-sept.

– Une façon emblématique d'exprimer que le temps doit s'arrêter ?

Kiriloff ne releva pas cette observation.

– Ils ne sont pas bons, reprit-il tout à coup, – parce qu'ils ne savent pas qu'ils le sont. Quand ils l'auront appris, ils ne violeront plus de petites filles. Il faut qu'ils sachent qu'ils sont bons, et instantanément ils le deviendront tous jusqu'aux dernier.

– Ainsi vous qui savez cela, vous êtes bon ?

– Oui.

– Là-dessus, du reste, je suis de votre avis, murmura en fronçant les sourcils Stavroguine.

– Celui qui apprendra aux hommes qu'ils sont bons, celui-là finira le monde.

– Celui qui le leur a appris, ils l'ont crucifié.

– Il viendra, et son nom sera : l'homme-dieu.

– Le dieu-homme ?

– L’homme-dieu, il y a une différence.

– C’est vous qui avez allumé la lampe devant l’icône ?

– Oui.

– Vous êtes devenu croyant ?

– La vieille aime à allumer cette lampe… mais aujourd’hui elle n’a pas eu le temps, murmura Kiriloff.

– Mais vous-même, vous ne priez pas encore ?

– Je prie tout. Vous voyez cette araignée qui se promène sur le mur, je la regarde et lui suis reconnaissant de se promener ainsi.

Ses yeux brillèrent de nouveau ; ils étaient obstinément fixés sur le visage de Stavroguine. Ce dernier semblait considérer son interlocuteur avec une sorte de dégoût, mais son regard n’avait aucune expression moqueuse.

Il se leva et prit son chapeau.

– Je parie, dit-il, que quand je reviendrai, vous croirez en Dieu.

– Pourquoi ? demanda l’ingénieur en se levant à demi.

– Si vous saviez que vous croyez en Dieu, vous y croiriez, mais comme vous ne savez pas encore que vous croyez en Dieu, vous n’y croyez pas, répondit en souriant Nicolas Vsévolodovitch.

– Ce n'est pas cela, reprit Kiriloff pensif, – vous avez parodié mon idée. C'est une plaisanterie d'homme du monde. Rappelez-vous que vous avez marqué dans ma vie, Stavroguine.

– Adieu, Kiriloff.

– Venez la nuit ; quand ?

– Mais n'avez-vous pas oublié notre affaire de demain ?

– Ah ! je l'avais oubliée, soyez tranquille, je serai levé à temps ; à neuf heures je serai là. Je sais m'éveiller quand je veux. En me couchant, je dis : à sept heures, et je m'éveille à sept heures, à dix heures – et je m'éveille à dix heures.

– Vous possédez des qualités remarquables, dit Nicolas Vsévolodovitch en examinant le visage pâle de Kiriloff.

– Je vais aller vous ouvrir la porte.

– Ne vous dérangez pas, Chatoff me l'ouvrira.

– Ah ! Chatoff. Bien, adieu !

VI

Le perron de la maison vide où logeait Chatoff était ouvert, mais quand Stavroguine en eut monté les degrés, un vestibule complètement sombre s'offrit à lui, et il dut chercher à tâtons l'escalier conduisant à la mezzanine. Soudain en haut s'ouvrit une porte, et il vit briller de la lumière ; Chatoff n'alla pas lui-même au devant du visiteur, il se contenta d'ouvrir sa porte.

Lorsque Nicolas Vsévolodovitch se trouva sur le seuil, il aperçut dans un coin le maître du logis qui l'attendait debout près d'une table.

– Je viens chez vous pour affaire, voulez-vous me recevoir ? demanda Stavroguine avant de pénétrer dans la chambre.

– Entrez et asseyez-vous, répondit Chatoff, – fermez la porte ; non, laissez, je ferai cela moi-même.

Il ferma la porte à la clef, revint près de la table et s'assit en face de Nicolas Vsévolodovitch. Durant cette semaine il avait maigri, et en ce moment il semblait être dans un état fiévreux.

– Vous m'avez beaucoup tourmenté, dit-il à voix basse et sans lever les yeux, – je me demandais toujours pourquoi vous ne veniez pas.

– Vous étiez donc bien sûr que je viendrais ?

– Oui, attendez, j'ai rêvé… je rêve peut-être encore maintenant… Attendez.

Il se leva à demi, et sur le plus haut des trois rayons qui lui servaient de bibliothèque, il prit quelque chose, c'était un revolver.

– Une nuit j'ai rêvé que vous viendriez me tuer, et le lendemain matin j'ai dépensé tout ce qui me restait d'argent pour acheter un revolver à ce coquin de Liamchine ; je voulais vendre chèrement ma vie. Ensuite j'ai recouvré le bon sens… Je n'ai ni poudre, ni balles ; depuis ce temps l'arme est toujours restée sur ce rayon. Attendez…

En parlant ainsi, il se disposait à ouvrir le vasistas ; Nicolas Vsévolodovitch l'en empêcha.

– Ne le jetez pas, à quoi bon ? il coûte de l'argent, et demain les gens diront qu'on trouve des revolvers traînant sous la fenêtre de Chatoff. Remettez-le en place ; là, c'est bien, asseyez-vous. Dites-moi, pourquoi me racontez-vous, comme un pénitent à confesse, que vous m'avez supposé l'intention de venir vous tuer ? En ce moment même je ne viens pas me réconcilier avec vous, mais vous parler de choses urgentes. D'abord, j'ai une explication à vous demander, ce n'est pas à cause de ma liaison avec votre femme que vous m'avez frappé ?

– Vous savez bien que ce n'est pas pour cela, répondit Chatoff, les yeux toujours baissés.

– Ni parce que vous avez cru à la stupide histoire concernant Daria Pavlovna ?

– Non, non, assurément non ! C'est une stupidité ! Dès le commencement ma sœur me l'a dit… répliqua Chatoff avec impatience et même en frappant légèrement du pied.

– Alors j'avais deviné et vous avez deviné aussi, poursuivit d'un ton calme Stavroguine, – vous ne vous êtes pas trompé : Marie Timoféievna Lébiadkine est ma femme légitime, je l'ai épousée à Pétersbourg il y a quatre ans et demi. C'est pour cela que vous m'avez donné un soufflet, n'est-ce pas ?

Chatoff stupéfait écoutait en silence.

– Je l'avais deviné, mais je ne voulais pas le croire, balbutia-t-il enfin en regardant Stavroguine d'un air étrange.

– Et pourtant vous m'avez frappé ?

Chatoff rougit et bégaya quelques mots presque incohérents :

– C'était pour votre chute… pour votre mensonge. En m'avançant vers vous, je n'avais pas l'intention de vous punir ; au moment où je me suis approché, je ne savais pas que je frapperais… J'ai fait cela parce que vous avez compté pour beaucoup dans ma vie… Je…

– Je comprends, je comprends, épargnez les paroles. Je regrette que vous soyez si agité ; l'affaire qui m'amène est des plus urgentes.

– Je vous ai attendu trop longtemps, reprit Chatoff qui tremblait de tout son corps, et il se leva à demi ; – dites votre affaire, je parlerai aussi… après…

Il se rassit.

– Cette affaire est d'un autre genre, commença Nicolas Vsévolodovitch en considérant son interlocuteur avec curiosité ; – certaines circonstances m'ont forcé à choisir ce jour et cette heure pour me rendre chez vous ; je viens vous avertir que peut-être on vous tuera.

Chatoff le regarda d'un air intrigué.

– Je sais qu'un danger peut me menacer, dit-il posément, – mais vous, vous, comment pouvez-vous savoir cela ?

– Parce que, comme vous, je leur appartiens, comme vous, je fais partie de leur société.

– Vous… vous êtes membre de la société ?

– Je vois à vos yeux que vous attendiez tout de moi, excepté cela, fit avec un léger sourire Nicolas Vsévolodovitch, – mais

permettez, ainsi vous saviez déjà qu'on doit attenter à vos jours ?

– Je me refusais à le croire. Et maintenant encore, malgré vos paroles, je ne le crois pas, pourtant… pourtant qui donc, avec ces imbéciles-là, peut répondre de quelque chose ! vociféra-t-il furieux en frappant du poing sur la table. – Je ne les crains pas ! J'ai rompu avec eux. Cet homme est passé quatre fois chez moi, et il m'a dit que je le pouvais… mais, ajouta-t-il en fixant les yeux sur Stavroguine, que savez-vous au juste ?

– Soyez tranquille, je ne vous tromperai pas, reprit assez froidement Nicolas Vsévolodovitch, comme un homme qui accomplit seulement un devoir. – Vous me demandez ce que je sais ? Je sais que vous êtes entré dans cette société à l'étranger, il y a quatre ans, avant qu'elle eût été reconstituée sur de nouvelles bases ; vous étiez alors à la veille de partir pour les États-Unis, et nous venions, je crois, d'avoir ensemble notre dernière conversation, celle dont il est si longuement question dans la lettre que vous m'avez écrite d'Amérique. À propos, pardonnez-moi de ne vous avoir pas répondu et de m'être borné…

– À un envoi d'argent, attendez, interrompit Chatoff qui prit vivement dans le tiroir de sa table un billet de banque couleur d'arc-en-ciel ; – tenez, voilà les cent roubles que vous m'avez envoyés ; sans vous je serai mort là-bas. Je ne vous aurais pas remboursé de sitôt, si votre mère ne m'était venue en aide. C'est elle qui m'a donné ces cent roubles il y a neuf mois pour soulager ma misère au moment où je relevais de maladie. Mais continuez, je vous prie…

Il étouffait.

– En Amérique, vos idées se sont modifiées, et, revenu en Suisse, vous avez voulu vous retirer de la société. Ils ne vous ont pas répondu, mais vous ont chargé de recevoir ici, en Russie,

des mains de quelqu'un, un matériel typographique, et de le garder jusqu'au jour où un tiers viendrait chez vous de leur part pour en prendre livraison. Vous avez consenti, espérant ou ayant mis pour condition que ce serait leur dernière exigence, et qu'à l'avenir ils vous laisseraient tranquille. Tout cela, vrai ou faux, ce n'est pas d'eux que je le tiens, le hasard seul me l'a appris. Mais voici une chose que, je crois, vous ignorez encore : ces messieurs n'entendent nullement se séparer de vous.

– C'est absurde ! cria Chatoff, – j'ai loyalement déclaré que j'étais en désaccord avec eux sur tous les points ! C'est mon droit, le droit de la conscience et de la pensée… Je ne souffrirai pas cela ! Il n'y a pas de force qui puisse…

– Vous savez, ne criez pas, observa très sérieusement Nicolas Vsévolodovitch, – ce Verkhovensky est un gaillard capable de nous entendre en ce moment ; qui sait s'il n'a pas dans votre vestibule son oreille ou celle d'un de ses affidés ? Il se peut que cet ivrogne de Lébiadkine ait été lui-même chargé de vous surveiller, comme peut-être vous l'aviez sous votre surveillance, n'est-ce pas ? Dites-moi plutôt ceci : est-ce que Verkhovensky s'est rendu à vos raisons ?

– Il s'y est rendu, il a reconnu que je pouvais me retirer, que j'en avais le droit…

– Eh bien, alors il vous trompe. Je sais que Kiriloff lui-même, qui est à peine des leurs, a fourni sur vous des renseignements ; ils ont beaucoup d'agents, et, parmi ceux-ci, plusieurs les servent sans le savoir. On a toujours eu l'œil sur vous ; Verkhovensky, notamment, est venu ici pour régler votre affaire, et il a de pleins pouvoirs pour cela : on veut, à la première occasion favorable, se débarrasser de vous parce que vous savez trop de choses et que vous pouvez faire des révélations. Je vous répète que c'est certain ; permettez-moi de vous le dire, ils sont absolument convaincus que vous êtes un espion et que, si vous

ne les avez pas encore dénoncés, vous comptez le faire. Est-ce vrai ?

À cette question qui lui était adressée du ton le plus ordinaire, Chatoff fit une grimace.

– Quand même je serais un espion, à qui les dénoncerais-je ? répliqua-t-il avec colère, sans répondre directement. – non, laissez-moi, que le diable m'emporte ! s'écria-t-il, revenant soudain à sa première idée qui, évidemment, le préoccupait cent fois plus que la nouvelle de son propre danger : – Vous, vous, Stavroguine, comment avez-vous pu vous fourvoyer dans cette sotte et effrontée compagnie de laquais ? Vous êtes entré dans leur société ! Est-ce là un exploit digne de Nicolas Stavroguine ?

Il prononça ces mots avec une sorte de désespoir, en frappant ses mains l'une contre l'autre ; rien, semblait-il ne pouvait lui causer un plus cruel chagrin qu'une révélation pareille.

– Pardon, fit Stavroguine étonné, – mais vous avez l'air de me considérer comme un soleil auprès duquel vous ne seriez, vous, qu'un petit scarabée. J'ai déjà remarqué cela dans la lettre que vous m'avez écrite d'Amérique.

– Vous… vous savez… Ah ! ne parlons plus de moi, plus du tout ! reprit vivement Chatoff. – Si vous pouvez me donner quelque explication en ce qui vous concerne, expliquez-vous… Répondez à ma question ! ajouta-t-il avec véhémence.

– Volontiers. Vous me demandez comment j'ai pu me fourvoyer dans un pareil milieu ? Après la communication que je vous ai faite, je me crois tenu de vous répondre sur ce point avec une certaine franchise. Voyez-vous, dans le sens strict du mot, je n'appartiens point à cette société, et je suis beaucoup plus que vous en droit de la quitter, attendu que je n'y suis pas entré. J'ai même eu soin de leur déclarer dès le début que je n'étais pas

leur associé, et que si je leur rendais par hasard quelque service, c'était seulement pour tuer le temps. J'ai pris une certaine part à la réorganisation de la société sur un plan nouveau, voilà tout. Mais maintenant ils se sont ravisés et ont décidé à part eux qu'il était dangereux de me rendre ma liberté ; bref, je suis aussi condamné, paraît-il.

– Oh ! les condamnations à mort ne leur coûtent rien à prononcer, ils sont là trois hommes et demi qui ont vite fait de libeller des sentences capitales sur des papiers revêtus de cachets. Et vous croyez qu'ils sont capables de les mettre à exécution !

– Il y a du vrai et du faux dans votre manière de voir répondit Nicolas Vsévolodovitch sans se départir de son ton flegmatique et indifférent. – Certes, la fantaisie joue ici un grand rôle comme dans tous les cas semblables : le groupe exagère son importance. Si vous voulez, je dirai même qu'à mon avis il tient tout entier dans la personne de Pierre Verkhovensky. Ce dernier est vraiment trop bon de ne se considérer que comme l'agent de sa société. Du reste, l'idée fondamentale n'est pas plus bête que les autres du même genre. Ils sont en relation avec l'Internationale, ils ont réussi à recruter des adeptes en Russie, et ils ont même trouvé une manière assez originale… mais, bien entendu, c'est seulement théorique. Quant à ce qu'ils veulent faire ici, le mouvement de notre organisation russe est une chose si obscure et presque toujours si inattendue que, chez nous, on peut en effet tout entreprendre. Remarquez que Verkhovensky est un homme opiniâtre.

– Cette punaise, cet ignorant, ce sot qui ne comprend rien à la Russie ! protesta avec irritation Chatoff.

– Vous ne le connaissez pas bien. C'est vrai que tous, en général, ils ne comprennent guère la Russie, mais sous ce rap-

port, vous et moi, nous sommes à peine un peu plus intelligents qu'eux ; en outre Verkhovensky est un enthousiaste.

– Verkhovensky un enthousiaste ?

– Oh ! oui. Il y a un point où il cesse d'être un bouffon pour devenir un… demi-fou. Je vous prie de vous rappeler une de vos propres paroles : « Savez-vous comment un seul homme peut être fort ? » Ne riez pas, s'il vous plaît, il est très capable de presser la détente d'un pistolet. Ils sont persuadés que je suis aussi un mouchard. Comme ils ne savent pas mener leur affaire, ils ont une tendance à voir partout des espions.

– Mais vous n'avez pas peur ?

– N-non… Je n'ai pas fort peur… Mais votre cas est bien différent du mien. Je vous ai prévenu pour que vous vous teniez sur vos gardes. Selon moi, vous auriez tort de mépriser le danger, sous prétexte que ce sont des imbéciles ; il ne s'agit pas ici de leur intelligence, et, du reste, leur main s'est déjà levée sur d'autres gens que vous et moi. Mais il est onze heures et quart, ajouta-t-il en regardant sa montre et en se levant ; – je désirerais vous adresser une question qui n'a aucunement trait à ce sujet.

– Pour l'amour de Dieu ! s'écria Chatoff, et il quitta précipitamment sa place.

– C'est-à-dire ? demanda le visiteur en interrogeant des yeux le maître du logis.

– Faites, faites votre question, pour l'amour de Dieu, répéta Chatoff en proie à une agitation indicible, – mais vous me permettrez de vous en faire une à mon tour. Je vous en supplie… je ne puis… faites votre question.

Après un moment de silence, Stavroguine commença :

– J'ai entendu dire que vous aviez ici une certaine influence sur Marie Timoféievna, qu'elle vous voyait et vous écoutait volontiers. Est-ce vrai ?

– Oui… elle m'écoutait… répondit Chatoff un peu troublé.

– Je compte d'ici à quelques jours rendre public mon mariage avec elle.

– Est-ce possible ? murmura Chatoff, la consternation peinte sur le visage.

– Dans quel sens l'entendez-vous ? Cette affaire ne souffrira aucune difficulté ; les témoins du mariage sont ici. Tout cela s'est fait à Pétersbourg dans les formes les plus régulières et les plus légales ; si la chose n'a pas été connue jusqu'à présent, c'est uniquement parce que les deux seuls témoins du mariage, Kiriloff et Pierre Verkhovensky, et enfin Lébiadkine lui-même (dont j'ai maintenant la satisfaction d'être le beau-frère), s'étaient engagés sur l'honneur à garder le silence.

– Je ne parlais pas de cela… Vous vous exprimez avec un tel calme… mais continuez ! Écoutez, est-ce qu'on ne vous a pas forcé à contracter ce mariage ?

– Non, personne ne m'a forcé, répondit Nicolas Vsévolodovitch que la supposition de Chatoff fit sourire.

– Mais elle prétend qu'elle a eu un enfant ? reprit avec vivacité Chatoff.

– Elle prétend qu'elle a eu un enfant ? Bah ! Je ne le savais pas, c'est vous qui me l'apprenez. Elle n'a pas eu d'enfant et n'a pu en avoir. Marie Timoféievna est vierge.

– Ah ! C'est aussi ce que je pensais ! Écoutez !

– Qu'est-ce que vous avez, Chatoff ?

Chatoff couvrit son visage de ses mains et se détourna, mais tout à coup il saisit avec force Stavroguine par l'épaule.

– Savez-vous, savez-vous, du moins, cria-t-il, – pourquoi vous avez fait tout cela, et pourquoi vous vous infligez maintenant une telle punition ?

– Laissons cela… nous en parlerons plus tard, attendez un peu ; parlons de l'essentiel, de la question principale : je vous ai attendu pendant deux ans.

– Oui ?

– Je vous ai attendu trop longtemps, je pensais sans cesse à vous. Vous êtes le seul homme qui puisse… Déjà je vous ai écrit d'Amérique à ce sujet.

– Je me souviens très bien de votre longue lettre.

– Trop longue pour être lue entièrement ? J'en conviens ; six feuilles de papier de poste. Taisez-vous, taisez-vous ! Dites-moi : pouvez-vous m'accorder encore dix minutes, mais maintenant, tout de suite… Je vous ai attendu trop longtemps.

– Soit, je vous accorderai une demi-heure, mais pas plus, si cela ne vous gêne pas.

– Et vous prendrez aussi un autre ton, répliqua avec irritation Chatoff. – Écoutez, j'exige quand je devrais prier… Comprenez-vous ce que c'est qu'exiger alors qu'on devrait recourir à la prière ?

– Je comprends que de la sorte vous vous mettez au-dessus de tous les usages, en vue de buts plus élevés, – répondit avec une nuance de raillerie Nicolas Vsévolodovitch ; – Je vois aussi avec peine que vous avez la fièvre.

– Je vous prie de me respecter ! cria Chatoff, – j'exige votre respect ! Je le réclame non pour ma personnalité, – je m'en moque ! – mais pour autre chose, durant les quelques instants que durera notre entretien… Nous sommes deux êtres qui se sont rencontrés dans l'infini… qui se voient pour la dernière fois. Laissez ce ton et prenez celui d'un homme ! Parlez au moins une fois dans votre vie un langage humain. Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous que je vous demande cela. Comprenez-vous que vous devez me pardonner ce coup de poing qui vous a fourni l'occasion de connaître votre immense force… Voilà encore sur vos lèvres ce dédaigneux sourire de l'homme du monde. Oh ! quand me comprendrez-vous ? Dépouillez donc le baritch[10] ! Comprenez donc que j'exige cela, je l'exige, sinon je me tais, je ne parlerai pour rien au monde !

Son exaltation touchait aux limites du délire. Nicolas Vsévolodovitch fronça le sourcil et devint plus sérieux.

– Si j'ai consenti à rester encore une demi-heure chez vous alors que le temps est si précieux pour moi, dit-il gravement, – croyez que j'ai l'intention de vous écouter à tout le moins avec intérêt et… et je suis sûr d'entendre sortir de votre bouche beaucoup de choses nouvelles.

Il s'assit sur une chaise.

– Asseyez-vous ! cria Chatoff qui lui-même prit brusquement un siège.

---

[10] Fils de gentilhomme.

– Permettez-moi pourtant de vous rappeler, reprit Stavroguine, – que j'avais commencé à vous parler de Marie Timoféievna, je voulais vous adresser, à son sujet, une demande qui, pour elle du moins, est fort importante…

– Eh bien ? fit Chatoff avec une mauvaise humeur subite ; il avait l'air d'un homme qu'on a interrompu tout à coup à l'endroit le plus intéressant de son discours, et qui, tout en tenant ses yeux fixés sur vous, n'a pas encore eu le temps de comprendre votre question.

– Vous ne m'avez pas laissé achever, répondit en souriant Nicolas Vsévolodovitch.

– Eh ! cela ne signifie rien, plus tard ! répliqua Chatoff avec un geste méprisant, et il aborda aussitôt le thème qui pour lui était le principal.

VII

Le corps penché en avant, l'index de la main droite levé en l'air par un mouvement évidemment machinal, Chatoff dont les yeux étincelaient commença d'une voix presque menaçante :

– Savez-vous quel est à présent dans l'univers entier le seul peuple « déifère », appelé à renouveler le monde et à le sauver par le nom d'un Dieu nouveau, le seul qui possède les clefs de la vie et de la parole nouvelle… Savez-vous quel est ce peuple et comment il se nomme ?

– D'après la manière dont vous posez la question, je dois forcément conclure et, je crois, le plus vite possible, que c'est le peuple russe…

– Et vous riez, ô quelle engeance ! vociféra Chatoff.

– Calmez-vous, je vous prie ; au contraire, j'attendais précisément quelque chose dans ce genre.

– Vous attendiez quelque chose dans ce genre ? Mais vous-même ne connaissez-vous pas ces paroles ?

– Je les connais très bien ; je ne vois que trop où vous voulez en venir. Toute votre phrase, y compris le mot de peuple « déifère », n'est que la conclusion de l'entretien que nous avons eu ensemble à l'étranger il y a plus de deux ans, un peu avant votre départ pour l'Amérique… autant du moins que je puis m'en souvenir à présent.

– Cette phrase est tout entière de vous et non de moi. Ce que vous appelez « notre » entretien n'en était pas un. Il y avait en face l'un de l'autre un maître prononçant de graves paroles et un disciple ressuscité d'entre les morts. J'étais ce disciple, vous étiez le maître.

– Mais, si je me rappelle bien, vous êtes entré dans cette société précisément après avoir entendu mes paroles, et c'est ensuite seulement que vous êtes allé en Amérique.

– Oui, et je vous ai écrit d'Amérique à ce propos ; je vous ai tout raconté. Oui, je n'ai pas pu me détacher immédiatement des convictions qui s'étaient enracinées en moi depuis mon enfance… Il est difficile de changer de dieux. Je ne vous ai pas cru alors, parce que je n'ai pas voulu vous croire, et je me suis enfoncé une dernière fois dans ce cloaque… Mais la semence est restée et elle a germé. Sérieusement, répondez-moi la vérité,

vous n'avez pas lu jusqu'au bout la lettre que je vous ai adressée d'Amérique ? Peut-être n'en avez-vous pas lu une ligne ?

– J'en ai lu trois pages, les deux premières et la dernière, de plus j'ai jeté un rapide coup d'œil sur le milieu. Du reste, je me proposais toujours…

– Eh ! qu'importe ? laissez-là ma lettre, qu'elle aille au diable ! répliqua Chatoff en agitant la main. – Si vous rétractez aujourd'hui ce que vous disiez alors du peuple, comment avez-vous pu tenir alors ce langage ?… Voilà ce qui m'oppresse maintenant.

– Je ne vous ai pas mystifié à cette époque-là ; en essayant de vous persuader, peut-être cherchais-je plus encore à me convaincre moi-même, répondit évasivement Stavroguine.

– Vous ne m'avez pas mystifié ! En Amérique j'ai couché durant trois mois sur la paille, côte à côte avec un… malheureux, et j'ai appris de lui que dans le temps même où vous implantiez les idées de Dieu et de patrie dans mon cœur, vous empoisonniez l'âme de cet infortuné, de ce maniaque, de Kiriloff… Vous avez fortifié en lui l'erreur et le mensonge, vous avez exalté son intelligence jusqu'au délire… Regardez-le maintenant, c'est votre œuvre… Du reste, vous l'avez vu.

– D'abord je vous ferai remarquer que Kiriloff lui-même vient de me dire tout à l'heure qu'il est heureux et qu'il est bon. Vous ne vous êtes guère trompé en supposant que tout cela a eu lieu dans un seul et même temps, mais que concluez-vous de cette simultanéité ? Je le répète, je ne me suis joué ni de vous ni de lui.

– Vous êtes athée maintenant ?

– Oui.

– Et alors ?

– C'était exactement la même chose.

– Ce n'est pas pour moi que je vous ai demandé du respect au début de cet entretien ; avec votre intelligence vous auriez pu le comprendre, grommela Chatoff indigné.

– Je ne me suis pas levé dès votre premier mot, je n'ai pas coupé court à la conversation, je ne me suis pas retiré ; au contraire, je reste là, je réponds avec douceur à vos questions et… à vos cris, par conséquent je ne vous ai pas encore manqué de respect.

Chatoff fit avec le bras un geste violent.

– Vous rappelez-vous vos expressions : « Un athée ne peut pas être Russe », « un athée cesse à l'instant même d'être Russe », vous en souvenez-vous ?

– J'ai dit cela ? questionna Nicolas Vsévolodovitch.

– Vous le demandez ? Vous l'avez oublié ? Pourtant vous signaliez là avec une extrême justesse un des traits les plus caractéristiques de l'esprit russe. Il est impossible que vous ayez oublié cela ! Je vous citerai d'autres de vos paroles, – vous disiez aussi dans ce temps-là : « Celui qui n'est pas orthodoxe ne peut pas être Russe. »

– Je suppose que c'est une idée slavophile.

– Non, les slavophiles actuels la répudient. Ils sont devenus des gens éclairés. Mais vous alliez plus loin encore : vous croyiez que le catholicisme romain n'était plus le christianisme. Selon vous, Rome prêchait un Christ qui avait cédé à la troisième ten-

tation du diable. En déclarant au monde entier que le Christ ne peut se passer d'un royaume terrestre, le catholicisme, disiez-vous, a par cela même proclamé l'Antéchrist et perdu tout l'Occident. Si la France souffre, ajoutiez-vous, la faute en est uniquement au catholicisme, car elle a repoussé l'infect dieu de Rome sans en chercher un nouveau. Voilà ce que vous avez pu dire alors ! Je me rappelle vos conversations.

– Si je croyais, sans doute je répèterais encore cela aujourd'hui ; je ne mentais pas quand je tenais le langage d'un croyant, reprit très sérieusement Nicolas Vsévolodovitch. – Mais je vous assure qu'il m'est fort désagréable de m'entendre rappeler mes idées d'autrefois. Ne pourriez-vous pas cesser ?

– Si vous croyiez ? vociféra Chatoff sans s'inquiéter aucunement du désir exprimé par son interlocuteur. – Mais ne m'avez-vous pas dit que si l'on vous prouvait mathématiquement que la vérité est en dehors du Christ, vous consentiriez plutôt à rester avec le Christ qu'avec la vérité ? M'avez-vous dit cela ? L'avez-vous dit ?

– Permettez-moi à la fin de vous demander, répliquant Stavroguine en élevant la voix, – à quoi tend tout cet interrogatoire passionné et… malveillant ?

– Cet interrogatoire n'est qu'un accident fugitif qui passera sans laisser aucune trace dans votre souvenir.

– Vous insistez toujours sur cette idée que nous sommes en dehors de l'espace et du temps…

– Taisez-vous ! cria soudain Chatoff, – je suis gauche et bête, mais que mon nom sombre dans le ridicule ! Me permettez-vous de reproduire devant vous ce qui était alors votre principale théorie… Oh ! rien que dix lignes, la conclusion seulement.

– Soit, si c'est seulement la conclusion…

Stavroguine voulut regarder l'heure à sa montre, mais il se retint.

De nouveau Chatoff se pencha en avant et leva le doigt en l'air…

– Pas une nation, commença-t-il, comme s'il eût lu dans un livre, et en même temps il continuait à regarder son interlocuteur d'un air menaçant, – pas une nation ne s'est encore organisée sur les principes de la science et de la raison ; le fait ne s'est jamais produit, sauf momentanément dans une minute de stupidité. Le socialisme, au fond, doit être l'athéisme, car dès le premier article de son programme, il s'annonce comme faisant abstraction de la divinité, et il n'entend reposer que sur des bases scientifiques et rationnelles. De tout temps la science et la raison n'ont joué qu'un rôle secondaire dans la vie des peuples, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles. Les nations se forment et se meuvent en vertu d'une force maîtresse dont l'origine est inconnue et inexplicable. Cette force est le désir insatiable d'arriver au terme, et en même temps elle nie le terme. C'est chez un peuple l'affirmation constante infatigable de son existence et la négation de la mort. « L'esprit de vie », comme dit l'Écriture, les « courants d'eau vive » dont l'Apocalypse prophétise le dessèchement, le principe esthétique ou moral des philosophes, la « recherche de Dieu », pour employer le mot le plus simple. Chez chaque peuple, à chaque période de son existence, le but de tout le mouvement national est seulement la recherche de Dieu, d'un Dieu à lui, à qui il croie comme au seul véritable. Dieu est la personnalité synthétique de tout un peuple, considéré depuis ses origines jusqu'à sa fin. On n'a pas encore vu tous les peuples ou beaucoup d'entre eux se réunir dans l'adoration commune d'un même Dieu, toujours chacun a eu sa divinité propre. Quand les cultes commencent à se généraliser, la des-

truction des nationalités est proche. Quand les dieux perdent leur caractère indigène, ils meurent, et avec eux les peuples. Plus une nation est forte, plus son dieu est distinct des autres. Il ne s'est encore jamais rencontré de peuple sans religion, c'est-à-dire sans la notion du bien et du mal. Chaque peuple entend ces mots à sa manière. Les idées de bien et de mal viennent-elles à être comprises de même chez plusieurs peuples, ceux-ci meurent, et la différence même entre le mal et le bien commence à s'effacer et à disparaître. Jamais la raison n'a pu définir le mal et le bien, ni même les distinguer, ne fût-ce qu'approximativement, l'un de l'autre ; toujours au contraire elle les a honteusement confondus ; la science a conclu en faveur de la force brutale. Par là surtout s'est distinguée la demi-science, ce fléau inconnu à l'humanité avant notre siècle et plus terrible pour elle que la mer, la famine et la guerre. La demi-science est un despote comme on n'en avait jamais vu jusqu'à notre temps, un despote qui a ses prêtres et ses esclaves, un despote devant lequel tout s'incline avec un respect idolâtrique, tout, jusqu'à la vraie science elle-même qui lui fait bassement la cour. Voilà vos propres paroles, Stavroguine, sauf les mots concernant la demi-science qui sont de moi, car je ne suis moi-même que demi-science, c'est pourquoi je la hais particulièrement. Mais vos pensées et même vos expressions, je les ai reproduites fidèlement, sans y changer un iota.

– J'en doute, observa Stavroguine ; – vous avez accueilli mes idées avec passion, et, par suite, vous les avez modifiées à votre insu. Déjà ce seul fait que pour vous Dieu se réduit à un simple attribut de la nationalité…

Il se mit à examiner Chatoff avec un redoublement d'attention, frappé moins de son langage que de sa physionomie en ce moment.

– Je rabaisse Dieu en le considérant comme un attribut de la nationalité ? cria Chatoff, – au contraire j'élève le peuple jus-

qu’à Dieu. Et quand en a-t-il été autrement ? Le peuple, c’est le corps de Dieu. Une nation ne mérite ce nom qu’aussi longtemps qu’elle a son dieu particulier et qu’elle repousse obstinément tous les autres ; aussi longtemps qu’elle compte avec son dieu vaincre et chasser du monde toutes les divinités étrangères. Telle a été depuis le commencement des siècles la croyance de tous les grands peuples, de tous ceux, du moins, qui ont marqué dans l’histoire, de tous ceux qui ont été à la tête de l’humanité. Il n’y a pas à aller contre un fait. Les Juifs n’ont vécu que pour attendre le vrai Dieu, et ils ont laissé le vrai Dieu au monde. Les Grecs ont divinisé la nature, et ils ont légué au monde leur religion, c'est-à-dire la philosophie de l’art. Rome a divinisé le peuple dans l’État, et elle a légué l’État aux nations modernes. La France, dans le cours de sa longue histoire, n’a fait qu’incarner et développer en elle l’idée de son dieu romain ; si à la fin elle a précipité dans l’abîme son dieu romain, si elle a versé dans l’athéisme qui s’appelle actuellement chez elle le socialisme, c’est seulement parce que, après tout, l’athéisme est encore plus sain que le catholicisme de Rome. Si un grand peuple ne croit pas qu’en lui seul se trouve la vérité, s’il ne se croit pas seul appelé à ressusciter et à sauver l’univers par sa vérité, il cesse immédiatement d’être un grand peuple pour devenir une matière ethnographique. Jamais un peuple vraiment grand ne peut se contenter d’un rôle secondaire dans l’humanité, un rôle même important ne lui suffit pas, il lui faut absolument le premier. La nation qui renonce à cette conviction renonce à l’existence. Mais la vérité est une, par conséquent un seul peuple peut posséder le vrai Dieu. Le seul peuple « déifère », c’est le peuple russe et… et… se peut-il que vous me croyiez assez bête, Stavroguine, fit-il soudain d’une voix tonnante, – pour rabâcher simplement une rengaine du slavophilisme moscovite ?… Que m’importe votre rire en ce moment ? Qu’est-ce que cela me fait d’être absolument incompris de vous ? Oh ! que je méprise vos airs dédaigneux et moqueurs.

Il se leva brusquement, l’écume aux lèvres.

– Au contraire, Chatoff, au contraire, reprit du ton le plus sérieux Nicolas Vsévolodovitch qui était resté assis, – vos ardentes paroles ont réveillé en moi plusieurs souvenirs très puissants. Pendant que vous parliez, je reconnaissais la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais il y a deux ans, et maintenant je ne vous dirai plus, comme tout à l'heure, que vous avez exagéré mes idées d'alors. Il me semble même qu'elles étaient encore plus exclusives, encore plus absolues, et je vous assure pour la troisième fois que je désirerais vivement confirmer d'un bout à l'autre tout ce que vous venez de dire, mais…

– Mais il vous faut un lièvre ?

– Quo-oi ?

Chatoff se rassit.

– Je fais allusion, répondit-il avec un rire amer, – à la phrase ignoble que vous avez prononcée, dit-on, à Pétersbourg : « Pour faire un civet de lièvre, il faut un lièvre ; pour croire en Dieu, il faut un dieu. »

– À propos, permettez-moi, à mon tour, de vous adresser une question, d'autant plus qu'à présent, me semble-t-il, j'en ai bien le droit. Dites-moi : votre lièvre est-il pris ou court-il encore ?

– N'ayez pas l'audace de m'interroger dans de pareils termes, exprimez-vous autrement ! répliqua Chatoff tremblant de colère.

– Soit, je vais m'exprimer autrement, poursuivit Nicolas Vsévolodovitch en fixant un œil sévère sur son interlocuteur ; – je voulais seulement vous demander ceci : vous-même, croyez-vous en Dieu, oui ou non ?

– Je crois à la Russie, je crois à son orthodoxie… Je crois au corps du Christ… Je crois qu'un nouvel avènement messianique aura lieu en Russie… Je crois… balbutia Chatoff qui dans son exaltation ne pouvait proférer que des paroles entrecoupées.

– Mais en Dieu ? En Dieu ?

– Je… je croirai en Dieu.

Stavroguine resta impassible. Chatoff le regarda avec une expression de défi, ses yeux lançaient des flammes.

– Je ne vous ai donc pas dit que je ne crois pas tout à fait ! s'écria-t-il enfin ; je ne suis qu'un pauvre et ennuyeux livre, rien de plus, pour le moment, pour le moment… Mais périsse mon nom ! Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous. Moi, je suis un homme sans talent, pas autre chose ; comme tel, je ne puis donner que mon sang ; eh bien, qu'il soit versé ! Je parle de vous, je vous ai attendu ici deux ans… Voilà une demi-heure que je danse tout nu pour vous. Vous, vous seul pourriez lever ce drapeau !…

Il n'acheva pas ; comme pris de désespoir, il s'accouda contre la table et laissa tomber sa tête entre ses mains.

– C'est une chose étrange, observa tout à coup Stavroguine, – que tout le monde me presse de lever un drapeau quelconque ! D'après les paroles qu'on m'a rapportées de lui, Pierre Stépanovitch est persuadé que je pourrais « lever le leur ». Il s'est mis dans la tête que je tiendrais avec succès chez eux le rôle de Stenka Razine, grâce à ce qu'il appelle mes « rares dispositions pour le crime ».

– Comment ? demanda Chatoff, – « grâce à vos rares dispositions pour le crime » ?

– Précisément.

– Hum ! Est-il vrai que le marquis de Sade aurait pu être votre élève ? Est-il vrai que vous séduisiez et débauchiez des enfants ? Parlez, ne mentez pas, cria-t-il hors de lui, – Nicolas Stavroguine ne peut pas mentir devant Chatoff qui l'a frappé au visage ! Dites tout, et, si c'est vrai, je vous tuerai sur place à l'instant même !

– J'ai dit ces paroles, mais je n'ai pas outragé d'enfants, déclara Nicolas Vsévolodovitch, seulement cette réponse ne vint qu'après un trop long silence. Il était pâle, et ses yeux jetaient des flammes.

– Mais vous l'avez dit ! poursuivit d'un ton de maître Chatoff qui fixait toujours sur lui un regard brûlant. – Est-il vrai que vous assuriez ne voir aucune différence de beauté entre la farce la plus grossièrement sensuelle et l'action la plus héroïque, fût-ce celle de sacrifier sa vie pour l'humanité ? Est-il vrai que vous trouviez dans les deux extrémités une beauté et une jouissance égales ?

– Il est impossible de répondre à de pareilles questions... Je refuse de répondre, murmura Stavroguine ; il aurait fort bien pu se lever et sortir, mais il n'en fit rien.

– Moi non plus je ne sais pas pourquoi le mal est laid et pourquoi le bien est beau, continua Chatoff tout tremblant, – mais je sais pourquoi le sentiment de cette différence se perd chez les Stavroguine. Savez-vous pourquoi vous avez fait un mariage si honteux et si lâche ? Justement parce que la honte et la stupidité de cet acte vous paraissent être du génie ! Oh ! vous ne flânez pas au bord de l'abîme, vous vous y jetez hardiment la tête la première !... Il y avait là un audacieux défi au sens commun, c'est ce qui vous a séduit ! Stavroguine épousant une

mendiante boiteuse et idiote ! Quand vous avez mordu l'oreille du gouverneur, avez-vous senti une jouissance ? En avez-vous senti ? Petit aristocrate désœuvré, en avez-vous senti ?

– Vous êtes un psychologue, – répondit Stavroguine de plus en plus pâle, – quoique vous vous soyez mépris en partie sur les causes de mon mariage… Qui, du reste, peut vous avoir donné tous ces renseignements ? ajouta-t-il avec un sourire forcé, – serait-ce Kiriloff ? Mais il ne prenait point part…

– Vous pâlissez ?

– Que voulez-vous donc ? répliqua Nicolas Vsévolodovitch élevant enfin la voix, – depuis une demi-heure je subis votre knout, et vous pourriez au moins me congédier poliment… si en effet vous n'avez aucun motif raisonnable pour en user ainsi avec moi.

– Aucun motif raisonnable ?

– Sans doute. À tout le moins vous deviez m'expliquer enfin votre but. J'attendais toujours que vous le fissiez, mais au lieu de l'explication espérée, je n'ai trouvé chez vous qu'une colère folle. Ouvrez-moi la porte, je vous prie.

Il se leva pour sortir. Chatoff furieux s'élança sur ses pas.

– Baisez la terre, arrosez-la de vos larmes, demandez pardon ! cria-t-il en saisissant le visiteur par l'épaule.

– Pourtant je ne vous ai pas tué… ce matin-là… j'ai retiré mes mains qui vous avaient déjà empoigné… fit presque douloureusement Stavroguine en baissant les yeux.

– Achevez, achevez ! vous êtes venu m'informer du danger que je cours, vous m'avez laissé parler, vous voulez demain ren-

dre public votre mariage !… Est-ce que je ne lis pas sur votre visage que vous êtes vaincu par une nouvelle et terrible pensée ?… Stavroguine, pourquoi suis-je condamné à toujours croire en vous ? Est-ce que j'aurais pu parler ainsi à un autre ? J'ai de la pudeur et je n'ai pas craint de me mettre tout nu, parce que je parlais à Stavroguine. Je n'ai pas eu peur de ridiculiser, en me l'appropriant, une grande idée, parce que Stavroguine m'entendait… Est-ce que je ne baiserai pas la trace de vos pieds, quand vous serez parti ? Je ne puis vous arracher de mon cœur, Nicolas Stavroguine !

– Je regrette de ne pouvoir vous aimer, Chatoff, dit froidement Nicolas Vsévolodovitch.

– Je sais que cela vous est impossible, vous ne mentez pas. Écoutez, je puis remédier à tout : je vous procurerai le lièvre !

Stavroguine garda le silence.

– Vous êtes athée, parce que vous êtes un baritch, le dernier baritch. Vous avez perdu la distinction du bien et du mal, vous avez cessé de connaître votre peuple… Il viendra une nouvelle génération, sortie directement des entrailles du peuple, et vous ne la reconnaîtrez pas, ni vous, ni les Verkhovensky, père et fils, ni moi, car je suis aussi un baritch, quoique fils de votre serf, le laquais Pachka… Écoutez, cherchez Dieu par le travail ; tout est là ; sinon, vous disparaîtrez comme une vile pourriture ; cherchez Dieu par le travail.

– Par quel travail ?

– Celui du moujik. Allez, abandonnez vos richesses… Ah ! vous riez, vous trouvez le moyen un peu roide ?

Mais Stavroguine ne riait pas.

– Vous supposez qu'on peut trouver Dieu par le travail et, en particulier, le travail du moujik ? demanda-t-il en réfléchissant, comme si en effet cette idée lui eût paru valoir la peine d'être examinée. – À propos, continua-t-il, – savez-vous que je ne suis pas riche du tout, de sorte que je n'aurai rien à abandonner ? J'ai à peine le moyen d'assurer l'existence de Marie Timoféievna… Voici encore une chose : j'étais venu vous prier de conserver, si cela vous est possible, votre intérêt à Marie Timoféievna, attendu que vous seul pouvez avoir une certaine influence sur son pauvre esprit… Je dis cela à tout hasard.

Chatoff qui, d'une main, tenait une bougie agita l'autre en signe d'impatience.

– Bien, bien, vous parlez de Marie Timoféievna, bien, plus tard… Écoutez, allez voir Tikhon.

– Qui ?

– Tikhon. C'est un ancien évêque, il a du quitter ses fonctions pour cause de maladie, et il habite ici en ville, au monastère de Saint-Euthyme.

– À quoi cela ressemblera-t-il ?

– Laissez-donc, c'est la chose la plus simple du monde. Allez-y, qu'est-ce que cela vous fait ?

– C'est la première fois que j'entends parler de lui et… je n'ai encore jamais fréquenté cette sorte de gens. Je vous remercie, j'irai.

Chatoff éclaira le visiteur dans l'escalier et ouvrit la porte de la rue.

– Je ne viendrai plus chez vous, Chatoff, dit à voix basse Stavroguine au moment où il mettait le pied dehors.

L'obscurité était toujours aussi épaisse, et la pluie n'avait rien perdu de sa violence.

CHAPITRE II

LA NUIT (suite).

I

Il suivit toute la rue de l'Épiphanie et atteignit enfin le bas de la montagne. Il trottait dans la boue, soudain s'offrit à lui comme un espace large et vide, à demi caché par le brouillard, – c'était la rivière. Les maisons n'étaient plus que des masures, la rue faisait mille tours et détours parmi lesquels il était difficile de se reconnaître. Néanmoins Nicolas Vsévolodovitch trouvait son chemin sans presque y songer. De tout autres pensées l'occupaient, et il ne fut pas peu surpris quand, sortant de sa rêverie et levant les yeux, il se vit tout à coup au milieu du pont. Pas une âme ne se montrait aux alentours. Grand fut donc l'étonnement de Stavroguine lorsqu'il s'entendit interpeller avec une familiarité polie par une voix qui semblait venir de dessous son coude. La voix, assez agréable du reste, avait ces inflexions douces qu'affectent chez nous les bourgeois trop civilisés et les élégants commis de magasin.

– Voulez-vous me permettre, monsieur, de profiter de votre parapluie ?

En effet, une forme humaine se glissait ou faisait semblant de se glisser sous le parapluie de Nicolas Vsévolodovitch. Celui-ci ralentit le pas et se pencha pour examiner, autant que

l'obscurité le permettait, le promeneur nocturne qui s'était mis à marcher côte à côte avec lui. Cet homme était de taille peu élevée et avait l'air d'un petit bourgeois, il n'était ni chaudement ni élégamment vêtu. Une casquette de drap toute mouillée que la visière menaçait d'abandonner bientôt coiffait sa tête noire et crépue. Ce devait être un individu de quarante ans, brun, maigre, robuste ; ses grands yeux noirs et brillants avaient un reflet jaune pareil à celui qu'on remarque chez les Tziganes. Il ne paraissait pas ivre.

– Tu me connais ? demanda Nicolas Vsévolodovitch.

– Monsieur Stavroguine, Nicolas Vsévolodovitch : il y a eu dimanche huit jours on vous a montré à moi à la station, aussitôt que le train s'est arrêté. D'ailleurs, j'avais déjà beaucoup entendu parles de vous.

– Par Pierre Stépanovitch ? Tu… tu es Fedka le forçat ?

– On m'a baptisé Fédor Fédorovitch ; j'ai encore ma mère qui habite dans ce pays-ci ; la bonne femme prie pour moi jour et nuit afin de ne pas perdre son temps sur le poêle où elle est continuellement couchée.

– Tu t'es évadé du bagne ?

– J'ai changé de carrière. J'ai renoncé aux affaires ecclésiastiques, parce qu'on en attrape pour trop longtemps quand on est placé ; j'avais déjà pris cette résolution étant au bagne.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Vous voyez, je me promène nuit et jour. Mon oncle est mort la semaine dernière dans la prison de la ville, il avait été arrêté comme faux-monnayeur ; voulant faire dire une messe à son intention, j'ai jeté une vingtaine de pierres à des chiens :

voilà toute mon occupation pour le moment. En dehors de cela, Pierre Stépanovitch doit me procurer un passeport de marchand que me permettra de voyager dans toute la *Rassie*, j'attends cet effet de sa bonté. Autrefois, dit-il, papa t'a risqué comme enjeu d'une parte de cartes au Club *Aglois*[11] et t'a perdu ; je trouve sa manière d'agir injuste et inhumaine. Vous devriez bien, monsieur, me donner trois roubles pour que je puisse me réchauffer avec un peu de thé.

– Ainsi tu t'étais posté sur ce pont pour m'attendre, je n'aime pas cela. Qui te l'avait ordonné ?

– Personne, seulement je connaissais votre générosité que nul n'ignore. Dans notre métier, vous le savez vous-même, il y a des hauts et des bas. Tenez, vendredi, je me suis fourré du pâté jusque-là, mais depuis trois jours je me brosse le ventre... Votre Grâce ne me fera-t-elle pas quelque largesse ? Justement j'ai, pas loin d'ici, une commère qui m'attend, seulement on ne peut pas se présenter chez elle quand on n'a pas de roubles.

– Pierre Stépanovitch t'a promis quelque chose de ma part ?

– Ce n'est pas qu'il m'ait promis quelque chose, il m'a dit que dans tel cas donné je pourrais être utile à Votre Grâce, mais de quoi s'agit-il au juste ? Il ne me l'a pas expliqué nettement, car Pierre Stépanovitch n'a aucune confiance en moi.

– Pourquoi donc ?

– Pierre Stépanovitch est *astrolome* et il connaît toutes les *planèdes* de Dieu, mais cela ne l'empêche pas d'avoir aussi ses

---

[11] « *Rassie* » pour « Russie », « *Aglois* » pour « Anglais » et plus bas « *astrolome* » pour « astronome », etc... traduisent un défaut de prononciation de Fedka le forçat. (Note de E-books Libres et Gratuits).

défauts. Je vous le dis franchement, monsieur, parce que j'ai beaucoup entendu parler de vous, et je sais que vous et Pierre Stépanovitch, ça fait deux. Lui, quand il a dit de quelqu'un : C'est un lâche, il ne sait plus rien de cet homme sinon que c'est un lâche. A-t-il décidé qu'un tel est un imbécile, il ne veut plus voir en lui que l'imbécillité. Mais je puis n'être un imbécile que le mardi et le mercredi, tandis que le jeudi je serai peut-être plus intelligent que lui-même. Par exemple, il sait qu'en ce moment je soupire après un passeport, – vu qu'en *Rassie* il faut absolument en avoir un, – et il croit par là me tenir tout à fait entre ses mains. Pierre Stépanovitch, je vous le dis, monsieur, se la coule fort douce, parce qu'il se représente l'homme à sa façon et ensuite ne démord plus de son idée. Avec cela, il est terriblement avare. Il pense que je n'oserai pas vous déranger avant qu'il m'en ait donné l'ordre, eh bien, vrai comme devant Dieu, monsieur, voilà déjà la quatrième nuit que j'attends Votre Grâce sur ce pont, car je n'ai pas besoin de Pierre Stépanovitch pour trouver mon chemin. Il vaut mieux, me suis-je dit, saluer une botte qu'une chaussure de tille[12].

– Mais qui t'a dit que je passerais nuitamment sur ce pont ?

– Je l'ai appris indirectement, surtout grâce à la bêtise du capitaine Lébiadkine qui ne sait rien garder pour lui… Ainsi Votre Grâce me donnera, par exemple, trois roubles pour les trois jours et les trois nuits que je me suis morfondu à l'attendre. Je ne parle pas de mes vêtements qui ont été tout trempés par la pluie, c'est un détail que je laisse de côté par délicatesse.

– Je vais à gauche et toi à droite, nous voici arrivés au bout du pont. Écoute, Fédor, j'aime que l'on comprenne mes paroles une fois pour toutes : je ne te donnerai pas un kopek, à l'avenir

---

[12] Proverbe russe qui correspond à notre proverbe français : *Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints*.

que je ne te rencontre plus ici ni ailleurs, je n'ai pas besoin de toi et n'en aurai jamais besoin. Si tu ne tiens pas compte de cet avertissement, je te garrotterai et te livrerai à la police. Décampe !

– Eh ! donnez-moi au moins quelque chose pour vous avoir tenu compagnie, j'ai égayé votre promenade.

– File !

– Mais connaissez-vous votre chemin par ici ? Il y a tant de ruelles qui s'entrecroisent… Je pourrais vous guider, car cette ville, on dirait vraiment que le diable la portait dans un panier et qu'il l'a éparpillée ensuite sur le sol.

– Attends, je vais te garrotter ! dit Nicolas Vsévolodovitch en se retournant vers Fedka d'un air menaçant.

– Oh ! monsieur, vous n'aurez pas le courage de faire du mal à un orphelin.

– Tu parais compter beaucoup sur toi !

– Ce n'est pas sur moi que je compte, monsieur, c'est sur vous.

– Je n'ai aucun besoin de toi, te dis-je !

– Mais moi, monsieur, j'ai besoin de vous, voilà ! Vous me retrouverez quand vous repasserez, je vous attendrai.

– Je te donne ma parole d'honneur que, si je te rencontre, je te garrotterai.

– Eh bien ! en ce cas, j'aurai soin de me munir d'une courroie. Bon voyage, monsieur ; en somme, vous avez abrité

l'orphelin sous votre parapluie, rien que pour cela je vous serai reconnaissant jusqu'au tombeau.

Il s'éloigna. Nicolas Vsévolodovitch poursuivit son chemin en s'abandonnant à ses réflexions. Cet homme tombé du ciel avait la conviction qu'il lui était nécessaire, et il s'était empressé de le lui déclarer sans y mettre aucunes formes. En général, on ne se gênait guère avec lui. Mais peut-être tout n'était-il pas mensonges dans les paroles du vagabond, peut-être en effet avait-il offert ses services de lui-même et à l'insu de Pierre Stépanovitch ; en ce cas, la chose était encore plus étrange.

II

La maison où se rendait Nicolas Vsévolodovitch était située dans un coin perdu, tout à l'extrémité de la ville ; complètement isolée, elle n'avait dans son voisinage que des jardins potagers. C'était une petite maisonnette en bois qui venait à peine d'être construite et n'avait pas encore son revêtement extérieur. À l'une des fenêtres on avait laissé exprès les volets ouverts, et sur l'appui de la croisée était placée une bougie évidemment destinée à guider le visiteur attendu à cette heure tardive. Nicolas Vsévolodovitch se trouvait encore à trente pas de la maison quand il aperçut, debout sur le perron, un homme de haute taille, sans doute le maître du logis, qui était sorti pour jeter un coup d'œil sur le chemin.

– C'est vous ? Vous ! cria ce personnage avec un mélange d'impatience et de timidité.

Nicolas Vsévolodovitch ne répondit que quand il fut tout près du perron.

– C'est moi, fit-il tandis qu'il fermait son parapluie.

– Enfin ! reprit en s'empressant autour du visiteur le maître de la maison qui n'était autre que le capitaine Lébiadkine ; donnez-moi votre parapluie ; il est tout mouillé, je vais l'étendre ici sur le parquet dans un coin ; entrez, je vous prie, entrez.

La porte du vestibule, grande ouverte, donnait accès dans une chambre éclairée par deux bougies.

– J'avais votre parole, sans cela, j'aurais désespéré de votre visite.

Nicolas Vsévolodovitch regarda sa montre.

– Minuit trois quarts, dit-il en pénétrant dans la chambre.

– Et puis la pluie, la distance qui est si longue… Je n'ai pas de montre, et de la fenêtre on n'aperçoit que des jardins, de sorte que… on est en retard sur les événements… mais je ne murmure pas, je ne voudrais pas me permettre ; seulement, depuis huit jours, je suis dévoré d'impatience, il me tarde d'arriver enfin… à une solution.

– Comment ?

– D'entendre l'arrêt qui décidera de mon sort, Nicolas Vsévolodovitch. Je vous en prie…

Il s'inclina en indiquant un siège à Stavroguine.

Ce dernier parcourut des yeux la chambre ; petite et basse, elle ne contenait en fait de meubles que le strict nécessaire : des chaises et un divan en bois, tout nouvellement fabriqués, sans garnitures et sans coussins ; deux petites tables de tilleul, l'une près du divan, l'autre dans un coin ; celle-ci, couverte d'une

nappe, était chargée de choses sur lesquelles on avait étendu une serviette fort propre. Du reste, toute la chambre paraissait tenue très proprement. Depuis huit jours la capitaine ne s'était pas enivré ; il avait le visage enflé et jaune ; son regard était inquiet, curieux et évidemment indécis ; on voyait que Lébiadkine ne savait pas encore quel ton il devait prendre et quelle attitude servirait le mieux ses intérêts.

– Voilà, dit-il en promenant le bras autour de lui, – je vis comme un Zosime. Sobriété, solitude et pauvreté : les trois vœux des anciens chevaliers.

– Vous supposez que les anciens chevaliers faisaient de tels vœux ?

– Je me suis peut-être trompé ! Hélas, je n'ai pas d'instruction ! J'ai tout perdu ! Le croirez-vous, Nicolas Vsévolodovitch ? ici, pour la première fois, j'ai secoué le joug des passions honteuses – pas un petit verre, pas une goutte ! J'ai un gîte, et depuis six jours je goûte les joies de la conscience. Ces murs mêmes ont une bonne odeur de résine qui rappelle la nature. Mais qu'étais-je ? Qu'étais-je ?

« N'ayant point d'abri pour la nuit,
pendant le jour tirant la langue »,

selon l'expression du poète ! Mais… vous êtes tout trempé… Voulez-vous prendre du thé ?

– Ne vous dérangez pas.

– Le samovar bouillait avant huit heures, mais… il est refroidi… comme tout dans le monde. Le soleil même, dit-on se refroidira à son tour… Du reste, s'il le faut, je vais donner des ordres à Agafia, elle n'est pas encore couchée.

– Dites-moi, Marie Timoféievna…

– Elle est ici, elle est ici, répondit aussitôt à voix basse Lébiadkine, – voulez-vous la voir ? ajouta-t-il en montrant une porte à demi fermée.

– Elle ne dort pas ?

– Oh ! non, non, est-ce possible ? Au contraire, elle vous attend depuis le commencement de la soirée, et, dès qu'elle a su que vous deviez venir, elle s'est empressée de faire toilette, reprit le capitaine ; en même temps il voulut esquisser un sourire jovial, mais il s'en tint à l'intention.

– Comment est-elle en général ? demanda Nicolas Vsévolodovitch dont les sourcils se froncèrent.

Le capitaine leva les épaules en signe de compassion.

– En général ? vous le savez vous-même, mais maintenant… maintenant elle se tire les cartes.

– Bien, plus tard ; d'abord il faut en finir avec vous.

Nicolas Vsévolodovitch s'assit sur une chaise.

Le capitaine n'osa pas s'asseoir sur le divan, il se hâta de prendre une autre chaise, et, anxieux, se prépara à entendre ce que Stavroguine avait à lui dire.

Soudain l'attention de celui-ci fut attirée par la table placée dans le coin.

– Qu'est-ce qu'il y a sous cette nappe ? demanda-t-il.

– Cela ? fit Lébiadkine en se retournant vers l'objet indiqué, – cela provient de vos libéralités : je voulais, pour ainsi dire, pendre ma crémaillère, et l'idée m'était venue aussi qu'après une si longue course vous auriez besoin de vous restaurer, acheva-t-il avec un petit rire ; puis il se leva, s'approcha tout doucement de la table et enleva la nappe avec précaution. Alors apparut une collation très proprement servie et offrant un coup d'œil fort agréable : il y avait là du jambon, du veau, des sardines, du fromage, un petit carafon verdâtre et une longue bouteille de bordeaux.

– C'est vous qui vous êtes occupé de cela ?

– Oui. Depuis hier je n'ai rien négligé pour faire honneur… Sur ce chapitre, vous le savez vous-même, Marie Timoféievna est fort indifférente. Mais, je le répète, tout cela provient de vos libéralités, tout cela est à vous, car vous êtes ici le maître, et moi, je ne suis en quelque sorte que votre employé ; néanmoins, Nicolas Vsévolodovitch, néanmoins, d'esprit je suis indépendant ! Ne m'enlevez pas ce dernier bien, le seul qui me reste ! ajouta-t-il d'un ton pathétique.

– Hum !… vous devriez vous asseoir.

– Re-con-nais-sant, reconnaissant et indépendant ! (Il s'assit.) Ah ! Nicolas Vsévolodovitch, ce cœur est si plein que je me demandais s'il n'éclaterait pas avant votre arrivée ! Voilà que maintenant vous allez décider mon sort et… celui de cette malheureuse ; et là… là, comme autrefois, comme il y a quatre ans, je m'épancherai avec vous ! Dans ce temps-là vous daigniez m'entendre, vous lisiez mes strophes… Alors vous m'appeliez votre Falstaff, mais qu'importe ? vous avez tant marqué dans ma vie !… J'ai maintenant de grandes craintes, de vous seul j'attends un conseil, une lumière. Pierre Stépanovitch me traite d'une façon effroyable !

Stavroguine l'écoutait avec curiosité et fixait sur lui un regard sondeur. Évidemment le capitaine Lébiadkine, quoiqu'il eût cessé de s'enivrer, était loin d'avoir recouvré la plénitude de ses facultés mentales. Les gens qui se sont adonnés à la boisson durant de longues années conservent toujours quelque chose d'incohérent, de trouble et de détraqué ; du reste, cette sorte de folie ne les empêche pas de se montrer rusés au besoin et de tromper leur monde presque aussi bien que les autres.

– Je vois que vous n'avez pas du tout changé, capitaine, depuis plus de quatre ans, observa d'un ton un peu plus affable Nicolas Vsévolodovitch. – Cela prouve que la seconde partie de la vie humaine se compose exclusivement des habitudes contractées pendant la première.

– Grande parole qui tranche le nœud gordien de la vie ! s'écria Lébiadkine avec une admiration moitié hypocrite, moitié sincère, car il aimait beaucoup les belles sentences. – Parmi toutes vos paroles, Nicolas Vsévolodovitch, il en est une surtout que je me rappelle, vous l'avez prononcée à Pétersbourg : « Il faut être un grand homme pour savoir résister au bon sens. » Voilà !

– Un grand homme ou un imbécile.

– C'est juste, mais vous, pendant toute votre vie, vous avez semé l'esprit à pleines mains, tandis qu'eux ? Que Lipoutine, que Pierre Stépanovitch émettent donc quelque pensée semblable ! Oh ! comme Pierre Stépanovitch a été dur pour moi !...

– Mais vous-même, capitaine, comment vous êtes-vous conduit ?

– J'étais en état d'ivresse ; de plus, j'ai une foule d'ennemis ! Mais maintenant c'est fini, je vais changer de peau comme le serpent. Nicolas Vsévolodovitch, savez-vous que je fais mon testament ? je l'ai même déjà écrit.

– C'est curieux. Quel héritage laissez-vous donc et à qui ?

– À la patrie, à l'humanité et aux étudiants. Nicolas Vsévolodovitch, j'ai lu dans les journaux la biographie d'un Américain. Il a légué toute son immense fortune aux fabriques et aux sciences positives, son squelette à l'académie de la ville où il résidait, et sa peau pour faire un tambour, à condition que nuit et jour on exécuterait sur ce tambour l'hymne national de l'Amérique. Hélas ! nous sommes des pygmées comparativement aux citoyens des États-unis ; la Russie est un jeu de la nature et non de l'esprit. J'ai eu l'honneur de servir, au début de ma carrière, dans le régiment d'infanterie Akmolinsky : si je m'avisais de lui léguer ma peau sous forme de tambour à condition que chaque jour l'hymne national russe fût exécuté sur ce tambour devant le régiment, on verrait là du libéralisme, on interdirait ma peau… c'est pourquoi je me suis borné aux étudiants. Je veux léguer mon squelette à une académie, mais en stipulant toutefois que sur son front sera collé un écriteau sur lequel on lira dans les siècles des siècles : « Libre penseur repentant. » Voilà !

Le capitaine avait parlé avec chaleur ; bien entendu, il trouvait fort beau le testament de l'Américain, mais c'était aussi un fin matois, et son principal but avait été de faire rire Nicolas Vsévolodovitch, près de qui il avait longtemps tenu l'emploi de bouffon. Cet espoir fut trompé. Stavroguine ne sourit même pas.

– Vous avez sans doute l'intention de faire connaître, de votre vivant, vos dispositions testamentaires, afin d'obtenir une récompense ? demanda-t-il d'un ton quelque peu sévère.

– Et quand cela serait, Nicolas Vsévolodovitch, quand cela serait ? répondit Lébiadkine. – Voyez quelle est ma situation ! J'ai même cessé de faire des vers, autrefois les productions de ma muse vous amusaient, Nicolas Vsévolodovitch, vous vous

souvenez de certaine pièce sur une bouteille ? Mais j'ai déposé la plume. Je n'ai écrit qu'une poésie, qui est pour moi le chant du cygne, comme l'a été pour Gogol sa *Dernière Nouvelle*. À présent, c'est fini.

– Quelle est donc cette poésie ?

– « Dans le cas où elle se casserait la jambe ! »

– Quo-oi ?

C'était ce qu'attendait le capitaine. Il avait la plus grande admiration pour ses poésies, mais le poète était chez lui doublé d'un parasite ; aussi livrait-il volontiers ses vers à la risée de Nicolas Vsévolodovitch qui d'ordinaire, à Pétersbourg, ne pouvait les entendre sans pouffer. Dans la circonstance présente Lébiadkine poursuivait un autre but d'une nature fort délicate. En donnant à la conversation cette tournure, il comptait se justifier sur un point qui l'inquiétait on ne peut plus, et où il se sentait très coupable.

– « Dans le cas où elle se casserait la jambe », c'est-à-dire dans le cas d'une chute de cheval. C'est une fantaisie, Nicolas Vsévolodovitch, un délire, mais un délire de poète : un jour, sur mon chemin, j'ai rencontré une amazone et je me suis posé la question : « Qu'arriverait-il alors ? » – c'est-à-dire dans ce cas. La chose est claire : tous les soupirants s'éclipseraient aussitôt, seul le poète, le cœur brisé, resterait immuablement fidèle. Nicolas Vsévolodovitch, un ver même pourrait être amoureux, les lois ne le lui défendent pas. Pourtant la personne s'est offensée et de la lettre et des vers. On dit que vous vous êtes fâché aussi, c'est désolant, je ne voulais même pas le croire. Voyons, à qui pourrai-je faire du tort par une simple imagination ? Et puis, je le jure sur l'honneur, c'est Lipoutine qui est cause de tout : « Envoie donc, envoie, ne cessait-il de me dire, le droit d'écrire appartient à tout homme. » Je n'ai fait que suivre ses conseils.

– Il paraît que vous avez fait une demande en mariage ?

– Mes ennemis, mes ennemis, toujours mes ennemis !…

– Récitez vos vers ! interrompit durement Nicolas Vsévolodovitch.

– C'est un délire, il ne faut pas considérer la chose autrement.

Néanmoins il se redressa, tendit le bras en avant et commença :

La beauté des beautés, par un destin fatal,
Las ! s'est estropiée en tombant de cheval,
Et son adorateur, depuis qu'elle est boiteuse
A senti redoubler son ardeur amoureuse.

– Allons, assez, fit Nicolas Vsévolodovitch avec un geste d'impatience.

Sans transition, Lébiadkine mit la conversation sur un autre sujet.

– Je rêve de Piter[13], j'aspire à me régénérer… Mon bienfaiteur ! Puis-je espérer que vous ne me refuserez pas les moyens de faire ce voyage ? Je vous ai attendu toute cette semaine comme un soleil.

– Non, pardonnez-moi, il ne me reste presque plus d'argent, et, d'ailleurs, pourquoi vous en donnerais-je ?

---

[13] Nom donné par les gens du peuple à Pétersbourg.

Cet appel de fonds semblait avoir irrité soudain Nicolas Vsévolodovitch. Sèchement, en peu de mots, il énuméra tous les méfaits du capitaine : son ivrognerie, ses sottises, sa conduite à l'égard de Marie Timoféievna dont il avait gaspillé la pension et qu'il avait fait sortir du couvent ; ses tentatives de chantage, sa manière d'agir avec Daria Pavlovna, etc., etc. Le capitaine s'agitait, gesticulait, essayait de répondre, mais, chaque fois, Nicolas Vsévolodovitch lui imposait silence.

– Permettez-moi d'ajouter un dernier mot, acheva-t-il, – dans toutes vos lettres vous parlez de « déshonneur domestique ». Quel déshonneur y a-t-il donc pour vous dans le mariage de votre sœur avec Stavroguine ?

– Mais ce mariage est ignoré, Nicolas Vsévolodovitch, personne ne le connaît, c'est un secret fatal. Je reçois de l'argent de vous, et tout à coup on me demande : À quel titre touchez-vous cet argent ? Je suis lié, je ne veux pas répondre, cela porte préjudice à la réputation de ma sœur, à l'honneur de mon nom.

Le capitaine avait élevé le ton : il aimait ce thème dont il attendait un effet sûr. Hélas ! quelle déception lui était réservée ! Tranquillement, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde, Nicolas Vsévolodovitch lui apprit que sous peu de jours, peut-être demain ou après-demain, il avait l'intention de porter son mariage à la connaissance « de la police aussi bien que de la société », ce qui trancherait du même coup et la question de l'honneur domestique et celle des subsides. Le capitaine écarquillait les yeux ; dans le premier moment il ne comprit pas, Nicolas Vsévolodovitch dut lui expliquer ses paroles.

– Mais c'est une… aliénée ?

– Je prendrai mes dispositions en conséquence.

– Mais… que dira votre mère ?

– Elle dira ce qu'elle voudra.

– Et vous introduirez votre femme dans votre maison ?

– Oui, peut-être. Du reste, cela ne vous regarde pas.

– Comment, cela ne me regarde pas ? s'écria le capitaine ; – mais moi, quelle sera donc ma situation ?

– Eh bien, naturellement, vous n'entrerez pas chez moi.

– Je suis pourtant un parent.

– Les parents comme vous, on les fuit. Pourquoi vous donnerais-je alors de l'argent ? Jugez-en vous-même.

– Nicolas Vsévolodovitch, Nicolas Vsévolodovitch, c'est impossible, vous réfléchirez peut-être encore, vous ne voudrez pas attenter… que pensera-t-on, que dira-t-on dans le monde ?

– J'ai bien peur de votre monde. J'ai épousé votre sœur parce qu'après un dîner, étant pris de vin, j'avais parié que je l'épouserais, et maintenant je le ferai savoir publiquement… si cela me plaît.

Il prononça ces mots avec une sorte de colère. Lébiadkine commença à croire que c'était sérieux, et l'épouvante s'empara de lui.

– Mais moi, voyons, le principal ici, c'est moi !… Vous plaisantez peut-être, Nicolas Vsévolodovitch !

– Non, je ne plaisante pas.

– Vous êtes libre, Nicolas Vsévolodovitch, mais je ne vous crois pas… alors je porterai plainte.

– Vous êtes terriblement bête, capitaine.

– Soit, mais c'est tout ce qu'il me reste à faire, – répliqua Lébiadkine qui ne savait plus ce qu'il disait ; – autrefois, à Pétersbourg, quand elle servait dans les maisons meublées, on nous donnait du moins le logement. Mais maintenant que deviendrai-je si vous m'abandonnez ?

– Ne voulez-vous donc pas vous rendre à Pétersbourg pour commencer une carrière nouvelle ? À propos, d'après ce que j'ai entendu dire, vous vous proposez d'aller faire des dénonciations, dans l'espoir d'obtenir votre pardon en signalant tous les autres ?

Le capitaine resta bouche béante, regardant avec de grands yeux son interlocuteur.

Nicolas Vsévolodovitch se pencha vers la table.

– Écoutez, capitaine, reprit-il tout à coup d'un ton extrêmement sérieux. Jusqu'alors il avait parlé d'une façon assez équivoque, si bien que Lébiadkine habitué au rôle de bouffon avait pu se demander si son barine était réellement fâché ou s'il voulait rire, s'il songeait pour tout de bon à rendre son mariage public ou si c'était seulement une plaisanterie. Maintenant il n'y avait plus à s'y méprendre : le visage de Nicolas Vsévolodovitch était tellement sévère qu'un frisson parcourut l'épine dorsale du capitaine. – Écoutez et dites la vérité, Lébiadkine : avez-vous révélé quelque chose ou ne l'avez-vous pas encore fait ? N'êtes-vous pas déjà entré dans la voie des dénonciations ? N'avez-vous point, par bêtise, écrit quelque lettre ?

– Non, je n'ai rien fait encore, et… je ne pensais même pas à cela, répondit le capitaine qui tenait toujours ses yeux fixés sur Stavroguine.

– Eh bien, vous mentez quand vous dites que vous ne pensiez pas à cela. C'est même dans cette intention que vous voulez aller à Pétersbourg. Si vous n'avez pas écrit, n'avez-vous pas lâché un mot de trop en causant ici avec quelqu'un ? Répondez franchement, j'ai entendu parler de quelque chose.

– J'ai causé avec Lipoutine, étant ivre. Lipoutine est un traître. Je lui ai ouvert mon cœur, murmura le capitaine devenu pâle.

– Il n'est pas défendu d'ouvrir son cœur, mais il ne faut pas être un sot. Si vous aviez cette idée, vous auriez dû la garder pour vous. Aujourd'hui les hommes intelligents se taisent au lieu de bavarder.

– Nicolas Vsévolodovitch ! dit en tremblant Lébiadkine ; – personnellement vous n'avez pris part à rien, je ne vous ai pas…

– Oh ! je sais bien que vous n'oseriez pas dénoncer votre vache à lait.

– Nicolas Vsévolodovitch, jugez, jugez !… Et désespéré, les larmes aux yeux, le capitaine fit le récit de sa vie depuis quatre ans. C'était la stupide histoire d'un imbécile qui, l'ivrognerie et la fainéantise aidant, se fourre dans une affaire pour laquelle il n'est pas fait et dont, jusqu'au dernier moment, il comprend à peine la gravité. Il raconta qu'à Pétersbourg il s'était laissé entraîner d'abord simplement par l'amitié, comme un brave étudiant, quoiqu'il ne fût pas étudiant : sans rien savoir, « le plus innocemment du monde », il semait divers papiers dans les escaliers, les déposait par paquets de dix sous les portes, les accrochait aux cordons des sonnettes, les distribuait en guise de

journaux, les glissait, au théâtre, dans les chapeaux et dans les poches des spectateurs. Ensuite on lui avait donné de l'argent pour faire cette besogne qu'il avait acceptée « parce qu'il fallait vivre ! » Dans deux provinces il avait colporté de district en district « toutes sortes de vilenies ». Ô Nicolas Vsévolodovitch, s'écria-t-il, rien ne me révoltait comme ces attaques dirigées contre les lois civiles et surtout celles de la patrie. « Prenez des fourches, lisait-on dans ces papiers, songez que celui qui, le matin, sortira pauvre de chez lui pourra, le soir, y rentrer riche. » « Fermez au plus tôt les églises, était-il dit dans une proclamation de cinq ou six lignes adressée à toute la Russie, anéantissez Dieu, abolissez le mariage, supprimez le droit d'hériter, prenez des couteaux. » Le diable sait ce qu'il y avait ensuite. Ces horreurs me faisaient frissonner, mais je les distribuais tout de même. Un jour il faillit m'en cuire : je fus surpris par des officiers au moment où j'essayais d'introduire dans une caserne cette proclamation de cinq lignes, heureusement ils se contentèrent de me rosser, après quoi ils me laissèrent partir : que Dieu les en récompense ! Ici, l'an dernier, je fus sur le point d'être arrêté quand je remis à Korovaïeff de faux assignats fabriqués en France, mais, grâce à Dieu, sur ces entrefaites Korovaïeff, étant ivre, se noya dans un étang, et l'on ne put rien prouver contre moi. Ici j'ai proclamé chez Virguinsky la liberté de la femme sociale. Au mois de juin j'ai de nouveau répandu différents papiers dans le district de ***. Il paraît qu'on veut encore m'y forcer… Pierre Stépanovitch me donne à entendre que je dois obéir. Depuis longtemps déjà il me menace. Et comme il m'a traité l'autre dimanche ! Nicolas Vsévolodovitch, je suis un esclave, je suis un ver, mais non un Dieu, par là seulement je me distingue de Derjavine. Vous voyez quelle est ma détresse.

Stavroguine l'écouta avec curiosité jusqu'au bout.

– Je ne savais pas tout cela, dit-il ; – naturellement, à un homme comme vous tout peut arriver… Écoutez, poursuivit-il après avoir réfléchi un instant, – si vous voulez, dites-leur, dites

à qui vous savez, que les propos de Lipoutine sont des contes et que vos menaces de dénonciation ne visaient que moi, parce que, me croyant compromis aussi, vous comptiez de la sorte m'extorquer plus d'argent… Vous comprenez ?

– Nicolas Vsévolodovitch, mon cher, se peut-il donc que je sois exposé à un pareil danger ? Il me tardait de vous voir pour vous questionner.

Le visiteur sourit.

– À coup sûr on ne vous laissera pas aller à Pétersbourg, quand même je vous donnerais de l'argent pour faire ce voyage… Mais il est temps que je voie Marie Timoféievna.

Il se leva.

– Nicolas Vsévolodovitch, – et quelles sont vos intentions par rapport à Marie Timoféievna ?

– Je vous les ai dites.

– Est-il possible que ce soit vrai ?

– Vous ne le croyez pas encore ?

– Ainsi vous allez me planter là comme une vieille botte hors d'usage ?

– Je verrai, répondit en riant Nicolas Vsévolodovitch, – allons, introduisez-moi.

– Voulez-vous que j'aille sur le perron ?… ici je pourrais, sans le faire exprès, entendre votre conversation… parce que les chambres sont toutes petites.

– Soit ; allez sur le perron. Prenez le parapluie.

– Le vôtre ? Suis-je digne de m'abriter dessous ?

– Tout le monde est digne d'un parapluie.

– Vous déterminez du coup le minimum des droits de l'homme.

Mais le capitaine prononça ces mots machinalement : il était écrasé, anéanti par les nouvelles qu'il venait d'apprendre. Et pourtant, à peine arrivé sur le perron, cet homme aussi roué qu'inconsistant se reprit à espérer, l'idée lui revint que Nicolas Vsévolodovitch cherchait à lui donner le change par des mensonges ; s'il en était ainsi, ce n'était pas à lui d'avoir peur, puisqu'on le craignait.

– « S'il ment, s'il ruse, quel est son but ? » se demandait Lébiadkine. La publication du mariage lui paraissait une absurdité : « Il est vrai que de la part d'un tel monstre rien ne doit étonner ; il ne vit que pour faire du mal aux gens. Mais qui sait si lui-même n'a pas peur, depuis l'affront inouï qu'il a reçu l'autre jour ? Il craint que je ne révèle son mariage, voilà pourquoi il s'est empressé de venir me dire qu'il allait lui-même le faire connaître. Holà, ne va pas te blouser, Lébiadkine ! Et pourquoi venir la nuit, en cachette, quand lui-même désire la publicité ? Mais s'il a peur, évidemment c'est depuis peu, son inquiétude doit être toute récente…Eh ! gare aux bévues, Lébiadkine !…

« Il m'effraye avec Pierre Stépanovitch. Oh ! voilà ce qu'il y a de terrible ! Et pourquoi ai-je fait des confidences à Lipoutine ? Le diable sait ce que manigancent ces démons, jamais je n'ai pu y voir clair. Ils recommencent à s'agiter comme il y a cinq ans. À qui, il est vrai, les dénoncerais-je ? « N'avez-vous pas écrit à quelqu'un par bêtise ? » Hum. Ainsi l'on pourrait

écrire comme par bêtise ? N'est-ce pas un conseil qu'il me donne ? « Vous allez pour cela à Pétersbourg. » Le coquin ! cette idée ne m'est pas plutôt venue à l'esprit qu'il l'a devinée ! On dirait que lui-même, sans en avoir l'air, me pousse à aller là-bas. Il n'y a ici que deux suppositions possibles : ou bien, je le répète, il a peur, parce qu'il s'est mis dans un mauvais cas, ou… ou il ne craint rien pour lui, et il m'excite sourdement à les dénoncer tous ! Oh ! la conjoncture est délicate, Lébiadkine, prends garde de faire une boulette !… »

Il était si absorbé dans ses réflexions qu'il ne pensa même pas à se mettre aux écoutes. Du reste, il lui aurait été difficile d'entendre la conversation : la porte était massive et à un seul battant ; d'autre part, on n'élevait guère la voix ; le capitaine ne percevait que des sons indistincts. Il lança un jet de salive et retourna siffler sur le perron.

III

Deux fois plus grande que la pièce occupée par le capitaine, la chambre de Marie Timoféievna ne renfermait pas un mobilier plus élégant ; mais la table qui faisait face au divan était couverte d'une nappe de couleur, sur tout le parquet s'étendait un beau tapis, et le lit était masqué par un long rideau vert qui coupait la chambre en deux ; il y avait en outre près de la table un grand et moelleux fauteuil sur lequel pourtant Marie Timoféievna n'était pas assise. Ici comme dans le logement de la rue de l'Épiphanie une lampe brûlait dans un coin devant une icône, et sur la table se retrouvaient aussi les mêmes objets : jeu de cartes, miroir, chansonnier, tout jusqu'au petit pain blanc ; de plus, on y voyait un album de photographies et deux livres avec des gravures coloriées : l'un était une relation de voyage arrangée à l'usage de la jeunesse, l'autre un recueil d'histoires mora-

les et pour la plupart chevaleresques. Ainsi que l'avait dit le capitaine, sans doute Marie Timoféievna avait attendu le visiteur, mais quand celui-ci entra chez elle, elle dormait, à demi couchée sur le divan. Nicolas Vsévolodovitch ferma sans bruit la porte derrière lui, et, sans bouger de place, se mit à considérer la dormeuse.

Le capitaine avait menti en disant que sa sœur avait fait toilette. Elle portait la robe de couleur sombre que nous lui avons vue chez Barbara Pétrovna. Maintenant comme alors son long cou décharné était à découvert, et ses cheveux étaient réunis sur sa nuque en un chignon minuscule. Le châle noir donné par Barbara Pétrovna était plié soigneusement et reposait sur le divan. Cette fois encore Marie Timoféievna était grossièrement fardée de blanc et de rouge. Moins d'une minute après l'apparition de Nicolas Vsévolodovitch, elle se réveilla soudain comme si elle eût senti son regard sur elle, ouvrit les yeux et se redressa vivement. Mais il est probable que le visiteur éprouvait lui-même une impression étrange : toujours debout près de la porte, il ne proférait pas un mot et ses yeux restaient obstinément fixés sur le visage de Marie Timoféievna. Peut-être avaient-ils quelque chose de particulièrement dur, peut-être exprimaient-ils le dégoût, même une joie maligne de la frayeur ressentie par la folle, ou bien cette dernière, mal éveillée, crut-elle seulement lire cela dans le regard de Nicolas Vsévolodovitch ? Quoi qu'il en soit, au bout d'un moment les traits de la pauvre femme prirent une expression de terreur extraordinaire ; des convulsions parcoururent son visage, elle leva les bras, les agita, et tout à coup fondit en larmes comme un enfant épouvanté ; encore un instant, et elle aurait crié. Mais le visiteur s'arracha à la contemplation, un brusque changement s'opéra dans sa physionomie, et ce fut avec le sourire le plus gracieux qu'il s'approcha de la table :

– Pardon, je vous ai fait peur, Marie Timoféievna, dit-il en lui tendant la main, – j'ai eu tort de venir vous surprendre ainsi au moment de votre réveil.

L'aménité de ce langage produisit son effet. La frayeur de Marie Timoféievna se dissipa, quoiqu'elle continuât à regarder Stavroguine avec appréhension, en faisant de visibles efforts pour comprendre. Elle tendit craintivement sa main. À la fin, un timide sourire se montra sur ses lèvres.

– Bonjour, prince, dit-elle à voix basse, tout en considérant d'un air étrange Nicolas Vsévolodovitch.

– Sans doute vous avez fait un mauvais rêve ? reprit-il avec un sourire de plus en plus aimable.

– Mais vous, comment savez-vous que j'ai rêvé *de cela ?…*

Et soudain son tremblement de tout à l'heure la ressaisit, elle se rejeta en arrière et leva le bras devant elle comme pour se protéger, peu s'en fallut qu'elle ne fondit de nouveau en larmes.

– Remettez-vous, de grâce ; pourquoi avoir peur ? Est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas ? ne cessait de répéter Nicolas Vsévolodovitch, mais, cette fois, il fut longtemps sans pouvoir la rassurer ; elle le regardait silencieusement, en proie à une cruelle incertitude, et l'on voyait qu'elle faisait de pénibles efforts pour concentrer sa pauvre intelligence sur une idée. Tantôt elle baissait les yeux, tantôt elle les relevait brusquement et enveloppait le visiteur d'un regard rapide. À la fin, elle parut, sinon se calmer, du moins prendre un parti.

– Asseyez-vous, je vous prie, à côté de moi, afin que plus tard je puisse vous examiner, dit-elle d'une voix assez ferme ; il était clair qu'une nouvelle pensée venait de se faire jour dans son esprit. – Mais, pour le moment, ne vous inquiétez pas, moi-

même je ne vous regarderai pas, je tiendrai les yeux baissés. Ne me regardez pas non plus jusqu'à ce que je vous le demande. Asseyez-vous donc, ajouta-t-elle avec impatience.

Elle était visiblement dominée de plus en plus par une impression nouvelle.

Nicolas Vsévolodovitch s'assit et attendit ; il y eut un assez long silence.

– Hum ! je trouve tout cela étrange, murmura-t-elle tout à coup d'un ton presque méprisant ; sans doute je fais beaucoup de mauvais rêves ; seulement pourquoi vous ai-je vu en songe sous ce même aspect ?

– Allons, laissons là les rêves, répliqua le visiteur impatienté, et, malgré la défense qu'elle lui en avait faite, il se retourna vers elle. Peut-être ses yeux avaient-ils la même expression que tantôt. À plusieurs reprises il remarqua que Marie Timoféievna aurait bien voulu le regarder, qu'elle en avait grande envie, mais que, se roidissant contre son désir, elle s'obstinait à contempler le parquet.

– Écoutez, prince, écoutez, dit-elle en élevant soudain la voix, – écoutez, prince…

– Pourquoi vous êtes-vous détournée ? Pourquoi ne me regardez-vous pas ? À quoi bon cette comédie ? interrompit-il violemment.

Mais elle n'eut pas l'air de l'avoir entendu ; sa physionomie était soucieuse et maussade.

– Écoutez, prince, répéta-t-elle pour la troisième fois d'un ton ferme ; – quand, l'autre jour, dans la voiture vous m'avez dit que vous feriez connaître notre mariage, je me suis effrayée à la

pensée que notre secret serait rendu public. Maintenant je ne sais pas, j'ai beaucoup réfléchi, et je vois clairement que je ne suis bonne à rien. Je sais m'habiller, à la rigueur je saurais aussi recevoir : il n'est pas bien difficile d'offrir une tasse de thé aux gens, surtout quand on a des domestiques. Mais, n'importe, on me regardera de travers. Dimanche, lors de ma visite dans cette maison-là, j'ai observé bien des choses. Cette jolie demoiselle m'a examinée tout le temps, surtout à partir du moment où vous êtes entré. C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes entré alors ? Sa mère, cette vieille dame du monde, est simplement ridicule. Mon Lébiadkine s'est distingué aussi ; pour ne pas éclater de rire, j'ai toujours regardé le plafond, il est orné de belles peintures. Sa mère *à lui* pourrait être supérieure d'un couvent ; j'ai peur d'elle, quoiqu'elle m'ait fait cadeau d'un châle noir. Toutes ces personnes ont dû donner un triste témoignage de moi, je ne leur en veux pas, seulement je me disais alors en moi-même : Quelle parente suis-je pour elles ? Sans doute on n'exige d'une comtesse que les qualités morales, – celles d'une femme de ménage ne lui sont pas nécessaires, car elle a une foule de laquais, – mettons qu'il lui faut aussi un peu de coquetterie mondaine pour être en état de recevoir les étrangers de distinction, voilà tout ! Mais, n'importe, dimanche on me regardait d'un air de désolation. Dacha seule est un ange. J'ai bien peur qu'on ne l'ait chagrinée en *lui* tenant des propos inconsidérés sur mon compte.

– N'ayez pas peur et ne vous tourmentez pas, dit Nicolas Vsévolodovitch avec un sourire qu'il ne réussit pas à rendre agréable.

– Du reste, quand même il serait un peu honteux de moi, cela ne me ferait rien, car il aura toujours plus de compassion que de honte ; j'en juge, naturellement, d'après le cœur humain. Il sait que c'est plutôt à moi de plaindre ces gens-là qu'à eux d'avoir pitié de moi.

– Vous avez été, paraît-il très blessée de leur manière d'être, Marie Timoféievna ?

– Qui ? Moi ? Non, répondit-elle en souriant avec bonhomie. – Pas du tout. Je vous regardais tous alors ; vous étiez tous fâchés, vous vous disputiez, ils se réunissent et ils ne savent pas rire de bon cœur. Tant de richesses et si peu de gaieté, cela me paraît horrible. Du reste, à présent je ne plains plus personne, je garde pour moi toute ma pitié.

– J'ai entendu dire qu'avec votre frère vous aviez la vie dure avant mon arrivée ?

– Qui est-ce qui vous a dit cela ? C'est absurde. Je suis bien plus malheureuse à présent. Je fais maintenant de mauvais rêves, et c'est parce que vous êtes arrivé. Pourquoi êtes-vous venu ? dites-le, je vous prie.

– Mais ne voulez-vous pas retourner au couvent ?

– Allons, je m'en doutais, qu'il allait encore me proposer cela ! Un beau venez-y voir que votre couvent ! Et pourquoi y retournerai-je ? Avec quoi maintenant y rentrerais-je ? Je suis toute seule à présent ! Il est trop tard pour commencer une troisième vie.

– Pourquoi vous emportez-vous ainsi ? N'avez-vous pas peur que je cesse de vous aimer ?

– Je ne m'inquiète pas du tout de vous. Je crains moi-même de ne plus guère aimer quelqu'un.

Elle eut un sourire de mépris.

– Je dois m'être donné envers *lui* un tort grave, ajouta-t-elle soudain comme se parlant à elle-même, – seulement voilà,

je ne sais pas en quoi consiste ce tort, et c'est ce qui fait mon éternel tourment. Depuis cinq ans je ne cessais de me dire nuit et jour que j'avais été coupable à son égard. Je priais, je priais, et toujours je pensais à ma grande faute envers lui. Et voilà qu'il s'est trouvé que c'était vrai.

– Mais quoi ?

– Toute ma crainte, c'est qu'*il* ne soit mêlé à cela, poursuivit-elle sans répondre à la question qu'elle n'avait même pas entendue. – Pourtant il ne peut pas s'être associé de nouveau à ces petites gens. La comtesse me mangerait volontiers, quoiqu'elle m'ait fait asseoir à côté d'elle dans sa voiture. Ils ont tous formé un complot – se peut-il qu'il y soit entré aussi ? Se peut-il que lui aussi soit un traître ? (Un tremblement agita ses lèvres et son menton.) Écoutez, vous : avez-vous lu l'histoire de Grichka Otrépieff qui a été maudit dans sept cathédrales ?

Nicolas Vsévolodovitch garda le silence.

– Mais, du reste, je vais maintenant me retourner vers vous et vous regarder, décida-t-elle subitement – tournez-vous aussi de mon côté et regardez-moi, mais plus fixement. Je veux enfin éclaircir mes doutes.

– Je vous regarde depuis longtemps déjà.

– Hum, fit Marie Timoféievna en observant attentivement le visiteur, – vous avez beaucoup engraissé…

La folle voulait encore dire quelque chose, mais soudain la terreur qu'elle avait éprouvée tantôt se peignit pour la troisième fois sur son visage, de nouveau elle recula en projetant le bras devant elle.

– Qu’avez-vous donc ? cria avec une sorte de rage Nicolas Vsévolodovitch.

Mais la frayeur de Marie Timoféievna ne dura qu’un instant ; un sourire sceptique et désagréable fit grimacer ses lèvres.

– Prince, levez-vous, je vous prie, et entrez, dit-elle tout à coup d’un ton ferme et impérieux.

– Comment, entrez ? Où voulez-vous que j’entre ?

– Pendant ces cinq années, je n’ai fait que me représenter de quelle manière *il* entrerait. Levez-vous tout de suite et retirez-vous derrière la porte, dans l’autre chambre. Je serai assise ici comme si je ne m’attendais à rien, j’aurai un livre dans les mains, et tout à coup vous apparaîtrez après cinq ans d’absence. Je veux voir cette scène.

Nicolas Vsévolodovitch grinçait des dents et grommelait à part soi des paroles inintelligibles.

– Assez, dit-il en frappant sur la table. – Je vous prie de m’écouter, Marie Timoféievna. Tâchez, s’il vous plaît, de me prêter toute votre attention. Vous n’êtes pas tout à fait folle ! laissa-t-il échapper dans un mouvement d’impatience. – Demain je rendrai public notre mariage. Jamais vous n’habiterez un palais, détrompez-vous à cet égard. Voulez-vous passer toute votre vie avec moi ? seulement ce sera fort loin d’ici. Nous irons demeurer dans les montagnes de la Suisse, il y a là un endroit… Soyez tranquille, je ne vous abandonnerai jamais et ne vous mettrai pas dans une maison de santé. J’ai assez d’argent pour vivre sans rien demander à personne. Vous aurez une servante ; vous ne vous occuperez d’aucun travail. Tous vos désirs réalisables seront satisfaits. Vous prierez, vous irez où vous voudrez, et vous ferez ce que bon vous semblera. Je ne vous toucherai pas. Je ne bougerai pas non plus du lieu où nous serons fixés. Si vous

voulez, je ne vous adresserai jamais la parole. Vous pourrez, si cela vous plaît, me raconter chaque soir vos histoires, comme autrefois à Pétersbourg. Je vous ferai des lectures si vous le désirez. Mais aussi vous devrez passer toute votre vie dans le même endroit, et c'est un pays triste. Vous consentez ? Vous ne regretterez pas votre résolution, vous ne m'infligerez pas le supplice de vos malédictions et de vos larmes ?

Elle avait écouté avec une attention extraordinaire et réfléchit longtemps en silence.

– Tout cela me paraît invraisemblable, dit-elle enfin d'un ton sarcastique. – Ainsi je passerai peut-être quarante ans dans ces montagnes.

Elle se mit à rire.

– Eh bien, oui, nous y passerons quarante ans, répondit en fronçant le sourcil Nicolas Vsévolodovitch.

– Hum… pour rien au monde je n'irai là.

– Même avec moi ?

– Mais qui êtes-vous donc pour que j'aille avec vous ? Quarante années durant être perchée sur une montagne avec lui – il me la baille belle ! Et quels gens patients nous avons aujourd'hui en vérité ! Non, il ne se peut pas que le faucon soit devenu un hibou. Ce n'est pas là mon prince ! déclara-t-elle en relevant fièrement la tête.

Le visage de Nicolas Vsévolodovitch s'assombrit.

– Pourquoi m'appelez-vous prince et… et pour qui me prenez-vous ? demanda-t-il vivement.

– Comment ? Est-ce que vous n'êtes pas prince ?

– Je ne l'ai même jamais été.

– Ainsi vous-même, vous avouez carrément devant moi que vous n'êtes pas prince !

– Je vous répète que je ne l'ai jamais été.

Elle frappa ses mains l'une contre l'autre.

– Seigneur ! Je m'attendais à tout de la part de *ses* ennemis, mais je n'aurais jamais cru possible une pareille insolence ! Vit-il encore ? vociféra-t-elle hors d'elle-même en s'élançant sur Nicolas Vsévolodovitch, – tu l'as tué, n'est-ce pas ? Avoue !

Stavroguine fit un saut en arrière.

– Pour qui me prends-tu ? dit-il ; ses traits étaient affreusement altérés, mais il était difficile en ce moment de faire peur à Marie Timoféievna, elle poursuivit avec un accent de triomphe :

– Qui le connaît ? Qui sait ce que tu es et d'où tu sors ? Mais durant ces cinq années mon cœur a pressenti toute l'intrigue ! Je m'étonnais aussi, je me disais : Qu'est ce que c'est que ce chat-huant ? Non, mon cher, tu es un mauvais acteur, pire même que Lébiadkine. Présente mes hommages à la comtesse et dis-lui que je la prie d'envoyer quelqu'un de plus propre. Elle t'a payé, parle ! Tu es employé comme marmiton chez elle ! j'ai percé à jour votre imposture, je vous comprends tous, jusqu'au dernier !

Il la saisit avec force par le bras ; elle lui rit au nez :

– Quant à lui ressembler, ça, oui, tu lui ressembles beaucoup, tu pourrais même être son parent, – homme fourbe ! Mais le mien est un faucon à l'œil perçant et un prince, tandis que toi tu es une chouette et un marchand ! Le mien ne se laisse pas marcher sur le pied ; toi, Chatouchka (il est bien gentil, je l'aime beaucoup !), Chatouchka t'a donné un soufflet, mon Lébiadkine me l'a raconté. Et pourquoi avais-tu peur, ce jour-là, quand tu es entré ? Qui est-ce qui t'avait effrayé ? Quand j'ai vu ton bas visage, au moment où je suis tombée et où tu m'as relevée, j'ai senti comme un ver qui se glissait dans mon cœur : Ce n'est pas *lui*, me suis-je dit, ce n'est pas *lui !* Mon faucon n'aurait jamais rougi de moi devant une demoiselle du grand monde ! Ô Seigneur ! Pendant cinq années entières, mon seul bonheur a été de penser que mon faucon était quelque part, là-bas derrière les montagnes, qu'il vivait, qu'il volait en regardant le soleil… Parle, imposteur, as-tu reçu une grosse somme pour jouer ce rôle ? T'as-t-on payé cher ? Moi, je ne t'aurais pas donné un groch[14]. Ha, ha, ha ! Ha, ha, ha !…

– Oh ! Idiote, fit en grinçant des dents Nicolas Vsévolodovitch qui lui serrait toujours le bras.

– Hors d'ici, imposteur ! ordonna-t-elle, je suis la femme de mon prince, je n'ai pas peur de ton couteau !

– De mon couteau ?

– Oui, de ton couteau. Tu as un couteau dans ta poche. Tu pensais que je dormais, mais je l'ai vu : quand tu es entré tout à l'heure, tu as tiré un couteau !

– Que dis-tu, malheureuse ? De quels rêves es-tu le jouet cria Nicolas Vsévolodovitch, et il repoussa Marie Timoféievna d'une façon si rude que la tête et les épaules de la folle heurtè-

---

[14] Pièce de deux kopeks.

rent violemment contre le divan. Il s'enfuit, mais elle courut après lui et, tout en boitant, le poursuivit jusque sur le perron. Lébiadkine, effrayé, la ramena de force dans la maison ; toutefois, avant que le visiteur eût disparu, elle put encore lui jeter à travers les ténèbres cette apostrophe accompagnée d'un rire strident :

– Grichka Ot-rep-ieff, a-na-thème !

IV

– « Un couteau ! un couteau ! » répétait Nicolas Vsévolodovitch en proie à une indicible colère, tandis qu'il marchait à grands pas dans la boue et dans les flaques d'eau sans remarquer où il posait ses pieds. Par moments, à la vérité, il éprouvait une violente envie de rire bruyamment, furieusement, mais il la refoulait en lui. Il ne recouvra un peu de sang-froid que quand il fut arrivé sur le pont, à l'endroit même où tantôt il avait fait la rencontre de Fedka. Cette fois encore le vagabond l'attendait ; en l'apercevant, il ôta sa casquette, découvrit gaiement ses mâchoires, et avec un joyeux sans gêne engagea la conversation. D'abord, Nicolas Vsévolodovitch passa son chemin, et même pendant un certain temps il n'entendit point le rôdeur qui s'était mis à lui emboîter le pas. Tout à coup il songea avec surprise qu'il l'avait complètement oublié, et cela alors même qu'il ne cessait de se répéter : « Un couteau ! un couteau ! » Il saisit le vagabond, et, de toute sa force que doublait la colère amassée en lui, l'envoya rouler sur le pont. L'idée d'une lutte traversa l'esprit de Fedka, mais presque aussitôt il comprit qu'il n'aurait pas le dessus, en conséquence il se tint coi et n'essaya même aucune résistance. À genoux, le corps incliné vers la terre, les coudes saillant derrière le dos, le rusé personnage attendit tran-

quillement l'issue de cette aventure qui ne semblait pas du tout l'inquiéter.

L'événement lui donna raison. Le premier mouvement de Nicolas Vsévolodovitch avait été d'ôter son cache-nez pour lier les mains de son prisonnier, mais il lâcha brusquement ce dernier et le repoussa loin de lui. En un clin d'œil Fedka fut debout, il se détourna, et, tout à coup, un couteau à la lame courte mais large brilla dans sa main.

– À bas le couteau, cache-le, cache-le tout de suite, *ordonna* avec un geste impatient Nicolas Vsévolodovitch, et le couteau disparut aussi vite qu'il s'était montré.

Stavroguine continua sa marche en silence et sans se retourner, mais l'obstiné vaurien ne le quitta point ; maintenant, il est vrai, il ne lui parlait plus et même le suivait respectueusement à un pas de distance. Tous deux traversèrent ainsi le pont, puis prirent à gauche et s'engagèrent dans un long et obscur péréoulok ; pour aller dans le centre de la ville, on avait plus court par là que par la rue de l'Épiphanie.

– Dernièrement, dit-on, tu as dévalisé une église ici dans le district, est-ce vrai ? demanda à brûle-pourpoint Nicolas Vsévolodovitch.

– C'est-à-dire que j'étais d'abord entré là pour prier, répondit le vagabond d'un ton grave et poli, comme si rien ne se fût passé entre lui et son interlocuteur ; il était même plus que grave, il était digne. La familiarité « amicale » de tantôt avait disparu. Fedka offrait maintenant tous les dehors d'un homme sérieux, injustement offensé, il est vrai, mais sachant oublier une offense.

– Quand le Seigneur m'eut conduit dans cette église, poursuivit-il, je me dis : « Eh ! c'est un bienfait du Ciel ! » Je fus

amené à cela par ma situation d'orphelin, car dans notre condition on ne peut pas se passer de secours. Eh bien, Dieu m'a puni de mes péchés : les objets que j'ai pris ne m'ont rapporté en tout que douze roubles. J'ai même dû donner par-dessus le marché la mentonnière en argent de saint-Nicolas, on m'a dit que c'était du faux.

– Tu as assassiné le gardien ?

– C'est-à-dire que ce gardien et moi, nous avions fait la chose ensemble, mais le matin, près de la rivière, nous nous sommes disputés sur la question de savoir qui porterait le sac, et, dans la discussion, il a reçu un mauvais coup.

– Continue à tuer et à voler.

– C'est mot pour mot le conseil que me donne aussi Pierre Stépanovitch, parce qu'il est extraordinairement avare et dur à la détente. En dehors de cela, il n'a pas pour un groch de foi au Créateur céleste qui a fait l'homme avec de la terre, il dit que la nature seule a tout organisé, jusqu'à la dernière bête. De plus, il ne comprend pas que dans notre position on ne peut se passer d'un secours bienfaisant. Vous voulez le lui faire comprendre, il vous regarde comme un mouton regarde l'eau. Tenez, quand le capitaine Lébiadkine, que vous êtes allé voir tout à l'heure, demeurait chez Philippoff, une fois sa porte est restée grande ouverte toute une nuit, lui-même était couché par terre ivre-mort, et sur le parquet traînait quantité d'argent qu'il avait laissé tomber de ses poches. J'ai eu l'occasion de le voir de mes yeux parce que, dans notre position, quand on n'est pas secouru, il faut pourtant vivre…

– Comment, de tes yeux ? Tu es donc entré chez lui pendant la nuit ?

– Peut-être, seulement personne ne le sait.

– Pourquoi ne l’as-tu pas assassiné ?

– Je m’en suis abstenu par calcul. Pourquoi, me suis-je dit, prendre maintenant cent cinquante roubles quand, en attendant un peu, je puis en prendre quinze cents ? Le capitaine Lébiadkine, en effet (je l’ai entendu de mes oreilles), a toujours beaucoup compté pour vous : il n’est pas de traktir, pas de cabaret où, étant ivre, il ne l’ait déclaré hautement ; ce que voyant, j’ai, moi aussi, mit tout mon espoir dans Votre Altesse. Je vous parle, monsieur, comme à un père ou à un frère, car jamais je ne dirai cela ni à Pierre Stépanovitch, ni à personne. Ainsi Votre Altesse aura-t-elle la bonté de me donner trois petits roubles ? Vous devriez bien, monsieur, me fixer, c'est-à-dire me faire connaître la vérité vraie, vu que nous ne pouvons nous passer de secours.

Nicolas Vsévolodovitch partit d’un bruyant éclat de rire, et, tirant de sa poche son porte-monnaie qui contenait environ cinquante roubles en petites coupures, il jeta successivement quatre assignats au vagabond. Celui-ci les saisit au vol ou les ramassa dans la boue en criant : « Eh ! eh ! » Nicolas Vsévolodovitch finit par lui jeter tout le paquet, et, riant toujours, poursuivit son chemin. Cette fois Fedka le laissa aller seul ; il se traînait sur le sol boueux pour chercher les assignats tombés dans les flaques d’eau, et, pendant une heure encore, on put l’entendre proférer au milieu de l’obscurité son petit cri : « Eh ! eh ! »

CHAPITRE III

LE DUEL.

I

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, eut lieu le duel projeté. Le violent désir qu'Artémii Pétrovitch Gaganoff éprouvait de se battre coûte que coûte contribua à la prompte issue de l'affaire. Il ne comprenait pas la conduite de son adversaire, et il était furieux. Depuis un mois, il l'insultait impunément sans pouvoir lui faire perdre patience. Cependant il fallait que la provocation vînt de Nicolas Vsévolodovitch, car tout prétexte plausible pour envoyer un cartel manquait à Gaganoff. La vraie cause de sa haine maladive contre Stavroguine, c'était l'offense faite à son père quatre ans auparavant, et lui-même sentait qu'il ne pouvait décemment alléguer un pareil motif, surtout après les humbles excuses déjà présentées à deux reprises par Nicolas Vsévolodovitch. Il considérait ce dernier comme un poltron éhonté et trouvait incompréhensible sa longanimité à l'égard de Chatoff ; c'est pourquoi, de guerre lasse, il se résolut à lui adresser la lettre outrageante qui décida enfin Nicolas Vsévolodovitch à proposer une rencontre. Après avoir envoyé cette lettre, Artémii Pétrovitch passa le reste de la journée à se demander anxieusement si elle aurait le résultat souhaité ; à tout hasard il se munit le soir même d'un témoin et fit choix de Maurice Nikolaïévitch Drozdoff, son ancien camarade d'école, qu'il estimait particulièrement. Aussi Kiriloff trouva-t-il le terrain

tout préparé quand, le lendemain, à neuf heures du matin, il se présenta comme mandataire de son ami. Gaganoff le laissa à peine s'expliquer et repoussa avec une irritation extraordinaire toutes les excuses, toutes les concessions de Nicolas Vsévolodovitch. Elles étaient pourtant d'une nature telle que Maurice Nikolaïévitch en fut stupéfait : il voulut parler dans le sens de la conciliation, mais remarquant qu'Artémii Pétrovitch avait deviné son intention et s'agitait sur sa chaise, il garda le silence. Sans la parole donnée à son ami, il se serait retiré sur le champ, et s'il ne renonça pas à sa mission, ce fut seulement dans l'espoir qu'au dernier moment son intervention pourrait être utile. Kiriloff transmit, au nom de son client, la demande d'une réparation par les armes ; toutes les conditions de la rencontre, telles qu'elles avaient été fixées par Stavroguine furent acceptées aussitôt sans le moindre débat. Gaganoff n'y fit qu'une addition, destinée, du reste, à rendre le duel plus meurtrier encore : il exigea l'échange de trois balles. Kiriloff eut beau protester, il se heurta à une résolution inébranlable, et tout ce qu'il put obtenir fut qu'en aucun cas le chiffre de trois balles ne serait dépassé. La rencontre ainsi réglée eut lieu à deux heures de l'après-midi dans le petit bois de Brykovo situé entre le domaine de Skvorechniki et la fabrique des Chpigouline. La pluie avait complètement cessé, mais le temps était humide, et il faisait beaucoup de vent. Dans le ciel froid flottaient de petits nuages gris ; la cime des arbres s'agitait bruyamment ; la journée avait quelque chose de lugubre.

Gaganoff et Maurice Nikolaïévitch arrivèrent sur le terrain dans un élégant break attelé de deux chevaux et conduit par Artémii Pétrovitch ; avec eux se trouvait un laquais. Presque au même instant parurent trois cavaliers : c'étaient Nicolas Vsévolodovitch et Kiriloff accompagnés d'un domestique. Kiriloff, qui montait à cheval pour la première fois de sa vie, avait en selle une attitude très crâne ; il tenait dans sa main droite sa lourde boîte de pistolets qu'il n'avait pas voulu confier au domestique et dans sa main gauche les rênes de sa monture, mais, par suite

de son inexpérience, il les tirait sans cesse ; aussi le cheval secouait la tête et manifestait l'envie de se cabrer, ce qui, du reste, n'effrayait nullement l'ingénieur. Ombrageux et facilement irritable, Gaganoff vit dans l'arrivée des cavaliers une nouvelle insulte pour lui : ses ennemis se croyaient donc bien sûrs du succès puisqu'ils avaient même négligé de se munir d'une voiture pour ramener le blessé, le cas échéant ! Il mit pied à terre, livide de rage, et sentit que ses mains tremblaient, ce dont il fit l'observation à Maurice Nikolaïévitch. Nicolas Vsévolodovitch le salua, il ne lui rendit point son salut et lui tourna le dos. Le sort consulté sur le choix des armes décida en faveur des pistolets de Kiriloff. Après avoir fixé la barrière, les témoins mirent en place les combattants, puis ordonnèrent aux laquais de se porter à trois cents pas plus loin avec le break et les chevaux. Ensuite on chargea les pistolets et on les remit aux adversaires.

Durant tous ces préparatifs, Maurice Nikolaïévitch était sombre et soucieux. Par contre, Kiriloff avait l'air parfaitement calme et indifférent. Il remplissait les obligations de son mandat avec le soin le plus minutieux, mais sans trahir la moindre inquiétude ; la perspective d'un dénouement fatal ne semblait pas l'émouvoir. Nicolas Vsévolodovitch, plus pâle que de coutume, était assez légèrement vêtu : il portait un paletot et un chapeau de castor blanc. Il paraissait très fatigué, fronçait le sourcil de temps à autre, et ne cherchait pas du tout à cacher le sentiment désagréable qu'il éprouvait. Mais de tous le plus remarquable en ce moment était Artémii Pétrovitch, attendu qu'il n'offrait rien de particulier à signaler.

II

Je n'ai pas encore parlé de son extérieur. C'était un homme de trente-trois ans, grand et assez gros, « bien nourri », comme

dit le peuple. Il avait le teint blanc, les cheveux blonds et rares ; ses traits ne manquaient pas de distinction. Artémii Pétrovitch avait quitté la carrière des armes avec le grade de colonel ; s'il eût continué à servir, il est très possible qu'il serait devenu un de nos bons généraux.

La principale cause pour laquelle il avait donné sa démission était l'idée fixe que son nom était déshonoré depuis l'insulte que Nicolas Vsévolodovitch avait faite à son père. Il croyait positivement qu'il ne pouvait plus rester dans l'armée, et que sa présence au régiment était une honte pour ses camarades, quoique aucun d'eux n'eût connaissance du fait. En ce moment, debout à sa place, il était en proie à une inquiétude extrême. Il lui semblait toujours que le duel n'aurait pas lieu, le moindre retard l'exaspérait. Une sensation maladive se manifesta sur son visage lorsque Kiriloff, au lieu de donner le signal du combat, adressa aux deux adversaires la question accoutumée :

– C'est seulement pour la forme ; maintenant que les pistolets sont en main et qu'on va commander le feu, une dernière fois voulez-vous vous réconcilier ? J'accomplis mon devoir de témoin.

Maurice Nikolaïévitch saisit la balle au bond : jusqu'alors il était resté silencieux, mais, depuis la veille, il s'en voulait de sa condescendance.

– Je m'associe complètement aux paroles de M. Kiriloff… Cette idée qu'on ne peut se réconcilier sur le terrain est un préjugé bon pour les Français… D'ailleurs, il y a longtemps que je voulais le dire, je ne vois point ici de motif à une rencontre… Car toutes les excuses sont offertes, n'est-ce pas ?

Il prononça ces mots le visage couvert de rougeur. Il n'avait pas l'habitude de parler aussi longtemps, et il était fort agité.

– Je renouvelle mon offre de présenter toutes les excuses possibles, répondit avec un empressement extraordinaire Nicolas Vsévolodovitch.

– Est-ce que c'est possible ? cria Gaganoff furieux (il s'adressait à Maurice Nikolaïévitch et trépignait de colère) ; – si vous êtes mon témoin et non mon ennemi, Maurice Nikolaïévitch, expliquez à cet homme (il montra avec son pistolet Nicolas Vsévolodovitch) – que de pareilles concessions ne font qu'aggraver l'offense ! Il se juge au-dessus de mes insultes !… Sur le terrain même il ne voit aucun déshonneur à refuser un duel avec moi ! Pour qui donc me prend-il après cela ? je vous le demande. Et vous êtes mon témoin ! Vous ne faites que m'irriter pour que je le manque.

De nouveau il frappa du pied, l'écume blanchissait ses lèvres.

– Les pourparlers sont terminés. Attention au commandement ! cria de toute sa force Kiriloff. – Un ! Deux ! Trois !

Au mot *trois*, Gaganoff et Stavroguine se dirigèrent l'un vers l'autre. Le premier leva aussitôt son pistolet, et, après avoir fait cinq ou six pas, tira. Durant une seconde il s'arrêta, puis, convaincu que son adversaire n'avait pas été atteint, il s'approcha rapidement de la barrière. Nicolas Vsévolodovitch s'avança aussi, leva son pistolet, mais fort haut, et tira presque sans viser. Ensuite il prit son mouchoir dont il entoura le petit doigt de sa main droite. Alors seulement on s'aperçut qu'Artémii Pétrovitch n'avait pas tout à fait manqué son ennemi, mais la balle ayant simplement frôlé les parties molles du doigt sans toucher l'os, il n'en était résulté pour Nicolas Vsévolodovitch qu'une égratignure insignifiante. Kiriloff déclara immédiatement que si les adversaires n'étaient pas satisfaits, le duel allait continuer.

Gaganoff s'adressa à Maurice Nikolaïévitch :

– Je déclare, fit-il d'une voix rauque (les mots avaient peine à sortir de sa gorge desséchée), – que cet homme (ce disant, il montrait encore Stavroguine avec son pistolet) a tiré en l'air exprès... de propos délibéré... C'est une nouvelle offense ! Il veut rendre le duel impossible !

– J'ai le droit de tirer comme je veux, pourvu que je me conforme aux règlements, – observa d'un ton ferme Nicolas Vsévolodovitch.

– Non, il ne l'a pas ! Faites-le-lui comprendre ! cria Gaganoff.

– Je partage tout à fait l'opinion de Nicolas Vsévolodovitch, dit à haute voix Kiriloff.

– Pourquoi m'épargne-t-il ? vociféra Artémii Pétrovitch, qui n'avait pas écouté l'ingénieur. – Je méprise sa clémence... Je crache dessus... Je...

– Je vous donne ma parole que je n'ai nullement voulu vous offenser, dit avec impatience Stavroguine, – j'ai tiré en l'air, parce que je ne veux plus tuer personne, pas plus vous qu'un autre ; ma résolution n'a rien qui vous soit personnel. Il est vrai que je ne me considère pas comme insulté, et je regrette que cela vous fâche. Mais je ne permets à personne de s'immiscer dans mon droit.

– S'il n'a pas peur de verser le sang, demandez-lui pourquoi il m'a appelé sur le terrain ! cria Gaganoff s'adressant comme toujours à Maurice Nikolaïévitch.

Ce fut Kiriloff qui répondit :

– Il fallait bien qu'il vous y appelât ! Vous ne vouliez rien entendre, comment donc se serait-il débarrassé de vous ?

– Je me bornerai à une observation, dit Maurice Nikolaïévitch qui avait suivi la discussion avec un effort pénible : – si l'un des adversaires déclare d'avance qu'il tirera en l'air, le duel en effet ne peut continuer… pour des raisons délicates et… faciles à comprendre.

– Je n'ai nullement déclaré que je tirerais en l'air chaque fois ! cria Stavroguine poussé à bout. – Vous ne savez pas du tout quelles sont mes intentions, et comment je tirerai tout à l'heure… Je n'empêche le duel en aucune façon.

– S'il en est ainsi, la rencontre peut continuer, dit Maurice Nikolaïévitch à Gaganoff.

À la reprise du combat, les mêmes incidents se reproduisirent ; la balle de Gaganoff s'égara encore, et celle de Stavroguine passa à une archine au-dessus du chapeau d'Artémii Pétrovitch. Cette fois, pour éviter de nouvelles récriminations, Nicolas Vsévolodovitch, bien que décidé à épargner son adversaire, avait feint de le viser, mais celui-ci ne s'y trompa point :

– Encore ! hurla-t-il en grinçant des dents ; – n'importe, j'ai été provoqué, et j'entends user des avantages de ma position. Je réclame l'échange d'une troisième balle.

– C'est votre droit, déclara Kiriloff.

Maurice Nikolaïévitch ne dit rien. Les combattants se remirent en place. Quand le signal fut donné, Gaganoff s'avança jusqu'à la barrière et là, c'est-à-dire à douze pas de distance, commença à coucher en joue Stavroguine. Ses mains tremblaient

trop pour lui permettre de bien tirer. Nicolas Vsévolodovitch, le pistolet baissé, attendait immobile le feu de son adversaire.

– C'est trop longtemps viser ! cria violemment Kiriloff ; – tirez ! tirez !

Au même instant une détonation retentit, et le chapeau de castor blanc de Nicolas Vsévolodovitch roula à terre. L'ingénieur le ramassa et le tendit à son ami. Le coup n'avait pas été mal dirigé, la coiffe était percée fort près de la tête, il s'en fallait de quatre verchoks que la balle n'eût atteint le crâne. Pendant que Stavroguine examinait son chapeau avec Kiriloff, il semblait avoir oublié Artémii Pétrovitch.

– Tirez, ne retenez pas votre adversaire ! cria Maurice Nikolaïévitch excessivement agité.

Nicolas Vsévolodovitch frissonna, il regarda Gaganoff, se détourna, et, cette fois, sans aucune cérémonie, lâcha son coup de pistolet dans le bois. Le duel était fini. Gaganoff resta comme écrasé. Maurice Nikolaïévitch s'approcha de lui et se mit à lui parler ; mais Artémii Pétrovitch n'eut pas l'air de comprendre. En s'en allant, Kiriloff ôta son chapeau et salua d'un signe de tête Maurice Nikolaïévitch. Quant à Stavroguine, il ne se piqua plus de courtoisie ; après avoir tiré comme je l'ai dit, il ne se retourna même pas vers la barrière, rendit son arme à Kiriloff et se dirigea à grand pas vers l'endroit où se trouvaient les chevaux. Son visage respirait la colère, il gardait le silence, Kiriloff se taisait aussi. Tous deux montèrent à cheval et partirent au galop.

III

Au moment où il approchait de sa demeure, Nicolas Vsévolodovitch interpella Kiriloff avec impatience :

– Pourquoi vous taisez-vous ?

– Qu'est-ce qu'il vous faut ? répliqua l'ingénieur.

Sa monture se cabrait, et il avait fort à faire pour n'être pas désarçonné.

Stavroguine se contint.

– Je ne voulais pas offenser ce… cet imbécile, et je l'ai encore offensé, dit-il en baissant le ton.

– Oui, vous l'avez encore offensé, répondit Kiriloff ; – et, d'ailleurs, ce n'est pas un imbécile.

– J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu.

– Non.

– Qu'est-ce qu'il fallait donc faire ?

– Ne pas le provoquer.

– Supporter encore un soufflet ?

– Oui.

– Je commence à n'y rien comprendre ! reprit avec colère Nicolas Vsévolodovitch, – pourquoi tous attendent-ils de moi ce qu'ils n'attendent pas des autres ? Pourquoi souffrirais-je ce que personne ne souffre, et me chargerais-je de fardeaux que personne ne peut supporter ?

– Je pensais que vous-même cherchiez ces fardeaux ?

– Je les cherche ?

– Oui.

– Vous… vous vous en êtes aperçu ?

– Oui.

– Cela se remarque donc ?

– Oui.

Ils gardèrent le silence pendant une minute. Stavroguine avait l'air très préoccupé.

– Si je n'ai pas tiré sur lui, c'est uniquement parce que je ne voulais pas le tuer ; je vous assure que je n'ai pas eu une autre intention, dit Nicolas Vsévolodovitch avec l'empressement inquiet de quelqu'un qui cherche à se justifier.

– Il ne fallait pas l'offenser.

– Comment devais-je faire alors ?

– Vous deviez le tuer.

– Vous regrettez que je ne l'aie pas tué ?

– Je ne regrette rien. Je croyais que vous vouliez le tuer. Vous ne savez pas ce que vous cherchez.

– Je cherche des fardeaux, fit en riant Stavroguine.

– Puisque vous-même ne vouliez pas verser son sang, pourquoi vous êtes-vous mis dans le cas d'être tué par lui.

– Si je ne l'avais pas provoqué, il m'aurait tué comme un chien.

– Ce n'est pas votre affaire. Il ne vous aurait peut-être pas tué.

– Il m'aurait seulement battu ?

– Ce n'est pas votre affaire. Portez votre fardeau. Autrement il n'y a pas de mérite.

– Foin de votre mérite ! je ne tiens à en acquérir aux yeux de personne.

– Je croyais le contraire, observa froidement Kiriloff.

Les deux cavaliers entrèrent dans la cour de la maison.

– Voulez-vous venir chez moi ? proposa Nicolas Vsévolodovitch.

– Non, je vais rentrer, adieu, dit Kiriloff.

Il descendit de cheval et mit sous son bras la boîte qui contenait ses pistolets.

– Du moins vous n'êtes pas fâché contre moi ? reprit Stavroguine qui tendit la main à l'ingénieur.

– Pas du tout ! répondit celui-ci en revenant sur ses pas pour serrer la main de son ami. – Si je porte facilement mon fardeau, c'est parce que ma nature s'y prête ; la vôtre vous rend peut-être votre charge plus pénible. Il n'y a pas à rougir de cela.

– Je sais que je n'ai pas de caractère, aussi je ne me donne pas pour un homme fort.

– Vous faites bien. Allez boire du thé.

Nicolas Vsévolodovitch rentra chez lui fort troublé.

IV

Fort contente d'apprendre que son fils s'était décidé à faire une promenade à cheval, Barbara Pétrovna avait elle-même donné l'ordre d'atteler, et elle était allée « comme autrefois respirer l'air pur » : telle fut la nouvelle qu'Alexis Égorovitch s'empressa de communiquer à son barine.

– Est-elle sortie seule ou avec Daria Pavlovna ? demanda aussitôt Nicolas Vsévolodovitch.

Sa mine se renfrogna lorsque le domestique répondit que Daria Pavlovna se sentant indisposée avait refusé d'accompagner la générale et se trouvait maintenant dans sa chambre.

– Écoute, vieux, commença Stavroguine, comme s'il eût pris une résolution subite, – tiens-toi aux aguets pendant toute cette journée et, si tu t'aperçois qu'elle se rend chez moi, empêche-la d'entrer ; dis-lui que d'ici à quelques jours je ne pourrai la recevoir, que je la prie de suspendre ses visites… et que je l'appellerai moi-même quand le moment sera venu, tu entends ?

– Je le lui dirai, fit Alexis Égorovitch.

Il baissait les yeux, et son chagrin semblait prouver que cette commission ne lui plaisait guère.

– Mais dans le cas seulement où tu la verrais prête à entrer chez moi.

– Soyez tranquille, il n'y aura pas d'erreur. C'est par mon entremise que ses visites ont eu lieu jusqu'à présent ; dans ces occasions, elle s'est toujours adressée à moi.

– Je le sais ; mais, je le répète, pas avant qu'elle vienne elle-même. Apporte-moi vite du thé.

Le vieillard venait à peine de sortir quand la porte se rouvrit ; sur le seuil se montra Daria Pavlovna. Elle avait le visage pâle, quoique son regard fût calme.

– D'où venez-vous ? s'écria Stavroguine.

– J'étais là, et j'attendais pour entrer qu'Alexis Égorovitch vous eût quitté. J'ai entendu ce que vous lui avez dit, et, quand il est sorti tout à l'heure, je me suis dissimulée derrière le ressaut, il ne m'a pas remarquée.

– Depuis longtemps je voulais rompre avec vous, Dacha… en attendant… ce temps-là. Je n'ai pas pu vous recevoir cette nuit, malgré votre lettre. Je voulais moi-même vous répondre, mais je ne sais pas écrire, ajouta-t-il avec une colère mêlée de dégoût.

– J'étais moi-même d'avis qu'il fallait rompre. Barbara Pétrovna soupçonne trop nos relations.

– Libre à elle.

– Il ne faut pas qu'elle s'inquiète. Ainsi maintenant c'est jusqu'à la fin ?

– Vous l'attendez donc toujours ?

– Oui, je suis certaine qu'elle viendra.

– Dans le monde rien ne finit.

– Ici il y aura une fin. Alors vous m'appellerez, je viendrai. Maintenant, adieu.

– Et quelle sera la fin ? demanda en souriant Nicolas Vsévolodovitch.

– Vous n'êtes pas blessé et… vous n'avez pas versé le sang ? demanda à son tour la jeune fille sans répondre à la question qui lui était faite.

– Ç'a été bête ; je n'ai tué personne, rassurez-vous. Du reste, vous apprendrez tout aujourd'hui même par la voix publique. Je suis un peu souffrant.

– Je m'en vais. Vous ne déclarerez pas votre mariage aujourd'hui ! ajouta-t-elle avec hésitation.

– Ni aujourd'hui, ni demain ; après-demain, je ne sais pas, peut-être que nous serons tous morts, et ce sera tant mieux. Laissez-moi, laissez-moi enfin.

– Vous ne perdrez pas l'autre… folle ?

– Je ne perdrai ni l'une ni l'autre des deux folles, mais celle qui est intelligente, je crois que je la perdrai : je suis si lâche et si vil, Dacha, que peut-être en effet je vous appellerai quand arri-

vera la « fin », comme vous dites, et malgré votre intelligence vous viendrez. Pourquoi vous perdez-vous vous-même ?

– Je sais qu'à la fin je resterai seule avec vous et… j'attends ce moment.

– Mais si alors je ne vous appelle pas, si je vous fuis ?

– C'est impossible, vous m'appellerez.

– Il y a dans cette conviction beaucoup de mépris pour moi.

– Vous savez qu'il n'y a pas que du mépris.

– C'est donc qu'il y en a tout de même ?

– Je n'ai pas dit cela. Dieu m'en est témoin, je souhaiterais on ne peut plus que vous n'eussiez jamais besoin de moi.

– Une phrase en vaut une autre. De mon côté, je désirerais ne point vous perdre.

– Jamais vous ne pourrez me perdre, et vous-même vous le savez mieux que personne, se hâta de répondre Daria Pavlovna qui mit dans ces paroles une énergie particulière. – Si je ne reste pas avec vous, je me ferai Sœur de la Miséricorde, garde-malade, ou colporteuse d'évangiles. J'y suis bien décidée. Je ne puis pas me marier pour tomber dans la misère, je ne puis pas non plus vivre dans des maisons comme celle-ci. Je ne le veux pas… Vous savez tout.

– Non, je n'ai jamais pu savoir ce que vous voulez ; votre sympathie pour moi me paraît ressembler à l'intérêt que certaines vieilles infirmières portent sans motif à tels ou tels malades plutôt qu'aux autres. Ou mieux, vous me rappelez ces vieilles

dévotes, habituées à assister aux enterrements, qui manifestent des préférences pour certains cadavres. Pourquoi me regardez-vous d'un air si étrange ?

Elle le considéra attentivement.

– Vous êtes fort malade ? demanda-t-elle d'un ton affectueux. – Mon Dieu ! et cet homme veut se passer de moi !

– Écoutez, Dacha, maintenant je vois toujours des apparitions. Hier, sur le pont, un petit diable m'a offert d'assassiner Lébiadkine et Marie Timoféievna, ce qui trancherait la question de mon mariage légal. Il m'a demandé trois roubles d'arrhes, mais il a laissé clairement entendre que l'opération tout entière ne coûterait pas moins de quinze cents roubles. Voilà un diable qui sait compter ! Un teneur de livres ! Ha, ha !

– Mais vous êtes bien sûr que c'était une apparition ?

– Oh ! non, ce n'était pas une apparition ! C'était tout bonnement Fedka le forçat, un brigand qui s'est évadé du bagne. Mais là n'est pas la question ; que croyez-vous que j'aie fait ? Je lui ai donné tout l'argent contenu dans mon porte-monnaie, et il est maintenant persuadé qu'il a reçu de moi des arrhes.

– Vous l'avez rencontré cette nuit, et il vous a fait une pareille proposition ? Ne voyez-vous pas qu'ils tendent leurs filets autour de vous ?

– Eh bien, qu'ils les tendent ! Mais, vous savez, il y a une question que vous avez envie de me faire, je le vois dans vos yeux, dit avec un mauvais sourire Nicolas Vsévolodovitch.

Dacha eut peur.

– Je ne songe à aucune question et je n'ai aucun doute, vous feriez mieux de vous taire ! répliqua-t-elle d'une voix inquiète.

– C'est-à-dire que vous sûre que je ne ferai pas marché avec Fedka ?

– Oh ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille en frappant ses mains l'une contre l'autre, – pourquoi me tourmentez-vous ainsi ?

– Allons, pardonnez-moi mon stupide badinage, sans doute je prends avec eux de mauvaises manières. Vous savez, depuis la nuit dernière j'ai une terrible envie de rire, c'est un besoin d'hilarité prolongée, continuelle ; je suis comme bourré de rire… Chut ! Ma mère est revenue ; je reconnais le bruit de sa voiture.

Dacha prit la main de Nicolas Vsévolodovitch.

– Que Dieu vous garde de votre démon, et… appelez-moi, appelez-moi le plus tôt possible !

– Mon démon, dites-vous ! Ce n'est qu'un pauvre petit diablotin scrofuleux, enrhumé, un malchanceux. Eh bien, Dacha, vous n'osez toujours pas me faire votre question ?

Elle le regarda avec une expression de douloureux reproche et se dirigea vers la porte.

Un sourire acerbe parut sur les lèvres de Stavroguine.

– Écoutez ! cria-t-il. – Si… eh bien, en un mot, *si*… vous comprenez, allons, si je traitais avec Fedka et qu'ensuite je vous appelasse, viendriez-vous tout de même ?

Elle sortit sans se retourner et sans répondre, le visage caché dans ses mains.

Stavroguine resta songeur.

– Elle viendra même après cela ! murmura-t-il avec un sentiment de dégoût. – Une garde-malade ! Hum !… Du reste, j'en ai peut-être besoin.

CHAPITRE IV

TOUT LE MONDE DANS L'ATTENTE.

I

L'histoire du duel ne tarda pas à se répandre dans la société et y produisit une impression tout à l'avantage de Nicolas Vsévolodovitch. Nombre de ses anciens ennemis se déclarèrent hautement en sa faveur. Quelques mots prononcés au sujet de cette affaire par une personne qui jusqu'alors avait réservé son jugement ne contribuèrent pas peu à ce revirement inattendu de l'esprit public. Voici ce qui arriva : le lendemain de la rencontre, toute la ville s'était rendue chez la femme du maréchal de la noblesse, dont on célébrait justement la fête ce jour-là. Dans l'assistance se remarquait Julie Mikhaïlovna venue avec Élisabeth Touchine ; la jeune fille était rayonnante de beauté et se montrait fort gaie, ce qui dès l'abord parut très louche à beaucoup de nos dames. Je dois dire que ses fiançailles avec Maurice Nikolaïévitch ne pouvaient plus être mises en doute. En réponse à une question badine d'un général retiré du service, mais encore important, Élisabeth Nikolaïevna déclara elle-même ce soir-là qu'elle était fiancée. Néanmoins pas une de nos dames ne voulait le croire. Toutes persistaient à supposer un roman, une aventure mystérieuse qui aurait eu lieu en Suisse et à laquelle on mêlait obstinément, – je ne sais pourquoi, – Julie Mikhaïlovna. Dès qu'elle entra, tous les regards se portèrent curieusement vers elle. Il est à noter que jusqu'à cette soirée le duel

n'était l'objet que de commentaires très discrets : l'événement était très récent ; d'ailleurs on ignorait encore les mesures prises par l'autorité. Autant qu'on pouvait le savoir, celle-ci n'avait pas inquiété les deux duellistes. Par exemple, il était de notoriété publique que le lendemain matin Artémii Pétrovitch avait librement regagné son domaine de Doukhovo. Comme de juste, tous attendaient avec impatience que quelqu'un se décidât à aborder ouvertement la grosse question du jour, et l'on comptait surtout pour cela sur le général dont j'ai parlé tout à l'heure.

Ce personnage, un des membres les plus qualifiés de notre club, avait, en effet, l'habitude d'attacher le grelot. C'était là, pour ainsi dire, sa spécialité dans le monde. Le premier il portait au grand jour de la discussion publique les choses dont les autres ne s'entretenaient encore qu'à voix basse.

Dans la circonstance présente le général avait une compétence particulière. Il était parent éloigné d'Artémii Pétrovitch, quoiqu'il fût en querelle et même en procès avec lui ; de plus, il avait eu lui-même deux affaires d'honneur dans sa jeunesse, et l'un de ces duels lui avait valu d'être envoyé comme simple soldat au Caucase. Quelqu'un vint à parler de Barbara Pétrovna qui, depuis deux jours, s'était remise à sortir, et à ce propos vanta son magnifique attelage provenant du haras des Stavroguine. Sur quoi le général observa brusquement qu'il avait rencontré dans la journée « le jeune Stavroguine » à cheval… Un vif mouvement d'attention se produisit aussitôt dans l'assistance. Le général poursuivit en tournant entre ses doigts une tabatière en or qui lui avait été donnée par le Tzar :

– Je regrette de ne pas m'être trouvé ici il y a quelques années… j'étais alors à Karlsbad… Hum. Ce jeune homme m'intéresse fort, j'ai tant entendu parler de lui à cette époque… Hum. Est-il vrai qu'il soit fou ? Quelqu'un l'a dit alors. L'autre jour on me racontait qu'outragé devant sa cousine par un étudiant, il s'était fourré sous la table, et, hier, Stépan Vysotzky

m'apprend que Stavroguine s'est battu en duel avec ce… Gaganoff. Il a galamment risqué sa vie, paraît-il, à seule fin de mettre un terme aux persécutions de cet enragé. Hum. C'était dans les mœurs de la garde il y a cinquante ans. Il fréquente ici chez quelqu'un ?

Le général se tut comme s'il eût attendu une réponse.

– Quoi de plus simple ? répliqua soudain en élevant la voix Julie Mikhaïlovna qui était vexée de voir tous les yeux se tourner vers elle comme par l'effet d'un mot d'ordre. – Peut-on s'étonner que Stavroguine se soit battu avec Gaganoff et qu'il ait dédaigné l'injure de l'étudiant ? Il ne pouvait pas appeler sur le terrain un homme qui avait été son serf !

L'idée était claire et simple, mais personne n'y avait encore songé. Ces paroles eurent un grand retentissement et retournèrent l'opinion de fond en comble. Les scandales, les commérages passèrent dès lors à l'arrière-plan. Nicolas Vsévolodovitch apparut comme un homme que l'on avait méconnu et qui possédait une sévérité de principes presque idéale. Mortellement outragé par un étudiant, c'est-à-dire par un individu qui avait reçu de l'éducation et qui était émancipé du servage, il méprisait l'offense, parce que l'offenseur était un de ses anciens serfs. La société frivole tient en mésestime l'homme qui se laisse souffleter impunément : il bravait les préjugés d'un monde peu éclairé.

On se rappela les relations de Nicolas Vsévolodovitch avec le comte K…, et l'on en conclut fort légèrement qu'il était fiancé à une des filles de ce haut fonctionnaire. Quant à sa prétendue intrigue en Suisse avec Élisabeth Nikolaïevna, les dames elles-mêmes cessèrent d'en parler. Prascovie Ivanovna et sa fille venaient enfin de se mettre en règle avec l'étiquette provinciale : elles avaient fait leurs visites. Tout le monde trouvait que mademoiselle Touchine était une jeune fille des plus ordinaires qui profitait seulement de ses nerfs malades pour se rendre intéres-

sante. Sa syncope, le jour de l'arrivée de Nicolas Vsévolodovitch, n'était plus attribuée maintenant qu'à la frayeur que la brutale conduite de l'étudiant avait dû lui causer. On exagérait même le prosaïsme des circonstances qu'on s'était plu d'abord à présenter sous des couleurs si fantastiques. De la boiteuse il n'était plus du tout question, un détail si insignifiant ne valait pas la peine qu'on en parlât. « Et quand il y aurait cent boiteuses ? Qui est-ce qui n'a pas été jeune ? » On s'étendait sur le respect de Nicolas Vsévolodovitch pour sa mère, on s'ingéniait à lui découvrir différentes vertus, on vantait l'instruction qu'il avait acquise par quatre années d'études dans les universités allemandes. La manière d'agir d'Artémii Pétrovitch était unanimement considérée comme un manque de tact, et tous s'accordaient à reconnaître chez Julie Mikhaïlovna une pénétration remarquable.

Aussi, lorsque enfin Nicolas Vsévolodovitch se montra, on l'accueillit de l'air le plus naïvement sérieux, et il put lire dans tous les yeux avec quelle impatience il était attendu. Il n'ouvrit pas la bouche, et son silence le servit mieux que ne l'eussent fait les plus belles paroles. En un mot, tout lui réussit, il fut à la mode. En province, si quelqu'un est allé une fois dans le monde, il est forcé d'y retourner. Nicolas Vsévolodovitch se prêta scrupuleusement à tout ce que les convenances exigeaient de lui. On ne le trouva pas gai : « C'est un homme qui a souffert », dit-on, « un homme qui n'est pas ce que sont les autres, il a beaucoup à penser. » On allait maintenant jusqu'à lui savoir gré de cette humeur fière et hautaine qui lui avait fait tant d'ennemis quatre ans auparavant.

Barbara Pétrovna était radieuse. Je ne puis dire si elle regrettait beaucoup l'évanouissement de ses rêves au sujet d'Élisabeth Nikolaïevna. Ici sans doute lui vint en aide l'orgueil familial. Chose étrange, Barbara Pétrovna croyait fermement que Nicolas, en effet, « avait choisi » chez le comte K..., et le plus singulier, c'est qu'elle croyait à cela, comme tout le monde, sur la foi des bruits parvenus à ses oreilles ; elle-même n'osait

adresser aucune question directe à Nicolas Vsévolodovitch. Deux ou trois fois pourtant la curiosité l'emporta sur la crainte, et la mère, d'un ton enjoué, reprocha à son fils de faire le cachottier avec elle. Le jeune homme sourit et continua à se taire. Son silence fut interprété comme une réponse affirmative. Eh bien, avec tout cela, Barbara Pétrovna n'oubliait jamais la boiteuse : alors même qu'elle rêvait au prochain mariage de son fils avec une des filles du comte K…, la pensée de Marie Timoféievna pesait toujours sur son cœur comme une pierre, comme un cauchemar, et l'inquiétait étrangement pour l'avenir.

Inutile de dire que la générale Stavroguine avait retrouvé dans la société la considération et les égards respectueux auxquels elle était accoutumée autrefois, mais elle ne profitait guère de cet avantage, allant fort peu dans le monde. Elle fit cependant une visite solennelle à la gouvernante. Naturellement personne n'avait été plus ravi que Barbara Pétrovna du langage tenu par Julie Mikhaïlovna chez la maréchale de la noblesse : ces paroles avaient ôté de son cœur un gros chagrin et tranché du coup plusieurs des questions qui la tourmentaient si fort depuis ce malheureux dimanche. « Je ne comprenais pas cette femme ! » décida-t-elle, et, franchement, avec sa spontanéité ordinaire, elle déclara à Julie Mikhaïlovna qu'elle était venue la *remercier*. La gouvernante fut flattée, mais se tint sur la réserve. Elle commençait à avoir le sentiment de son importance peut-être même l'avait-elle déjà un peu trop. Par exemple, elle observa, dans le cours de la conversation, qu'elle n'avait jamais entendu parler du mérite scientifique de Stépan Trophimovitch.

– Sans doute je reçois le jeune Verkhovensky et je m'intéresse à lui. Il est étourdi, mais on peut passer cela à son âge ; d'ailleurs il possède un solide savoir, et, après tout, ce n'est pas un critique fourbu.

Barbara Pétrovna se hâta de répondre que Stépan Trophimovitch n'avait jamais été critique, et qu'au contraire il avait

passé toute sa vie chez elle. Dans la première partie de sa carrière, des circonstances « trop connues de tout le monde » avaient appelé l'attention sur lui, et il s'était signalé dans ces derniers temps par des travaux sur l'histoire de l'Espagne. À présent, il se proposait d'écrire quelque chose sur la situation actuelle des universités allemandes, il songeait aussi à faire un article sur la Madone de Dresde. Bref, Barbara Pétrovna ne négligea rien pour relever Stépan Trophimovitch aux yeux de la gouvernante.

– Sur la Madone de Dresde ? Il s'agit de la Madame Sixtine ? Chère Barbara Pétrovna, j'ai passé deux heures devant cette toile, et je suis partie désenchantée. Je n'y ai rien compris, et j'étais stupéfaite. Karmazinoff dit aussi qu'il est difficile d'y comprendre quelque chose. À présent tous, Russes et Anglais, déclarent ne rien trouver dans ce tableau si admiré de l'ancienne génération.

– C'est une nouvelle mode, alors ?

– Je pense qu'il ne faut pas faire fi de notre jeunesse. On crie qu'elle est communiste, mais, à mon avis, on doit l'entourer d'égards et de sympathie. À présent, je lis tout, je reçois tous les journaux, je vois tout ce qui s'écrit sur l'organisation de la commune, les sciences naturelles et le reste, parce qu'il faut enfin savoir où l'on vit et à qui l'on a affaire. On ne peut passer toute sa vie dans les hautes régions de la fantaisie. Je me suis fait une règle d'être aimable avec les jeunes gens pour les arrêter sur la pente du précipice. Croyez-le, Barbara Pétrovna, c'est nous, la société, qui pouvons seul, par notre bienfaisante influence et notamment par des procédés gracieux, les retenir au bord de l'abîme où les pousse l'intolérance de toutes ces vieilles perruques. Du reste, je suis bien aise que vous m'ayez parlé de Stépan Trophimovitch. Vous m'avez donné une idée : il pourra prendre part à notre séance littéraire. J'organise, vous savez, une fête par souscription au profit des institutrices pauvres de

notre province. Elles sont dispersées dans toute la Russie ; on en compte jusqu'à six qui sont originaire de ce district ; il y a en outre deux télégraphistes, deux étudiantes en médecine et plusieurs qui voudraient aussi étudier, mais qui n'en ont pas le moyen. Le sort de la femme russe est terrible, Barbara Pétrovna ! On fait maintenant de cela une question universitaire, et même le conseil de l'Empire s'en est occupé dans une de ses séances. Dans notre étrange Russie on peut faire tout ce que l'on veut. Aussi, je le répète, si la société voulait, elle pourrait, rien que par des gentillesses et des procédés aimables, diriger dans la bonne voie ce grand mouvement des esprits. Oh ! mon Dieu, sont-ce les personnalités éclairées qui nous manquent ? Assurément non, mais elles sont isolées. Unissons-nous donc, et nous serons plus forts. En un mot, j'aurai d'abord une matinée littéraire, puis un léger déjeuner et le soir un bal. Nous voulions commencer la soirée par des tableaux vivants, mais il paraît que cela entraînerait beaucoup de frais ; aussi, pour le public, il y aura un ou deux quadrilles dansés par des masques qui auront des costumes de caractère et représenteront certaines tendances de la littérature. C'est Karmazinoff qui a suggéré l'idée de ce divertissement ; il m'est d'un grand secours. Vous savez, il nous lira sa dernière production que personne ne connaît encore. Il dépose la plume et renonce désormais à écrire ; cet article est son adieu au public. Une petite chose charmante intitulée « *Merci* ». Un titre français, mais il trouve cela plus piquant et même plus fin. Je suis aussi de cet avis, et c'est même sur mon conseil qu'il s'est décidé en faveur de ce titre. Stépan Trophimovitch pourrait aussi, je pense, faire une lecture, s'il a quelque chose de court et… qui ne soit pas trop scientifique. Pierre Stépanovitch prendra part également, je crois, à la matinée littéraire, et nous aurons peut-être encore un autre lecteur. Pierre Stépanovitch passera chez vous pour vous communiquer le programme ; ou plutôt, si vous voulez bien le permettre, je vous l'apporterai moi-même.

– De mon côté, je vous demande la permission de m'inscrire sur votre liste. Je ferai part de votre désir à Stépan Trophimovitch, et je tâcherai d'obtenir son consentement.

Barbara Pétrovna revint chez elle définitivement enchantée de Julie Mikhaïlovna et – je ne sais pourquoi – très fâchée contre Stépan Trophimovitch.

– Je suis amoureuse d'elle, je ne comprends pas comment j'ai pu me tromper ainsi sur cette femme, dit-elle à son fils et à Pierre Stépanovitch qui vint dans la soirée.

– Il faut pourtant vous réconcilier avec le vieux, conseilla Pierre Stépanovitch, – il est au désespoir. Sa disgrâce est complète. Hier il a rencontré votre voiture, il a salué, et vous vous êtes détournée. Vous savez, nous allons le produire, j'ai certaines vues sur lui, et il peut encore être utile.

– Oh ! Il lira.

– Je ne parle pas seulement de cela. Mais je voulais justement passer chez lui aujourd'hui. Ainsi je lui ferai la commission ?

– Si vous voulez. Je ne sais pas, du reste, comment vous arrangerez cela, dit Barbara Pétrovna avec hésitation. – Je comptais m'expliquer moi-même avec lui, je voulais lui fixer un rendez-vous, ajouta-t-elle, et son visage se renfrogna.

– Ce n'est pas la peine de lui donner un rendez-vous. Je lui dirai la chose tout bonnement.

– Soit, dites-la-lui. Mais ne manquez pas de lui dire aussi que je le verrai certainement un de ces jours.

Pierre Stépanovitch sortit en souriant. Autant que je me souviens, il était alors d'une humeur massacrante, et presque personne n'était à l'abri de ses boutades. Chose étrange, tout le monde les lui pardonnait, bien qu'elles passassent souvent toutes les bornes. L'idée s'était généralement répandue qu'il ne fallait pas le juger comme on aurait jugé un autre. Je noterai que le duel de Nicolas Vsévolodovitch l'avait mis dans une colère extrême. Cet événement fut pour lui une surprise, et il devint vert quand on le lui raconta. C'était peut-être son amour-propre qui souffrait : il n'avait appris l'affaire que le lendemain, alors qu'elle était déjà connue de toute la ville.

– Vous n'aviez pas le droit de vous battre, dit-il tout bas à Stavroguine qu'il aperçut par hasard au club cinq jours après. Il est à remarquer que durant tout ce temps ils ne s'étaient rencontrés nulle part, quoique Pierre Stépanovitch fût venu presque chaque jour chez Barbara Pétrovna.

Nicolas Vsévolodovitch le regarda silencieusement et d'un air distrait, comme s'il n'eût pas compris de quoi il s'agissait, mais il ne s'arrêta point et passa dans la grande salle pour se rendre au buffet.

Pierre Stépanovitch s'élança à sa suite et, comme par distraction, lui saisit l'épaule :

– Vous êtes allé aussi chez Chatoff… vous voulez rendre public votre mariage avec Marie Timoféievna.

Nicolas Vsévolodovitch se dégagea par un mouvement brusque, et, le visage menaçant, se retourna soudain vers Pierre Stépanovitch. Celui-ci le considéra en souriant d'une façon étrange. Cette scène ne dura qu'un instant. Stavroguine s'éloigna.

II

En sortant de chez Barbara Pétrovna, Pierre Stépanovitch alla aussitôt voir le « vieux ». S'il se pressait tant, c'était uniquement parce qu'il avait hâte de se venger d'une injure que j'ignorais encore. Dans leur dernière entrevue qui remontait au jeudi précédent, le père et le fils s'étaient pris de querelle. Après avoir lui-même entamé la dispute, Stépan Trophimovitch la termina en s'armant d'un bâton pour mettre Pierre Stépanovitch à la porte. Il m'avait caché ce fait, mais au moment où Pétroucha entra avec son sourire présomptueux et son regard fureteur, Stépan Trophimovitch me fit signe de ne pas quitter la chambre. Je fus ainsi édifié sur leurs véritables relations, car j'assistai à tout l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Stépan Trophimovitch était assis sur une couchette. Depuis la dernière visite de son fils, il avait maigri et jauni. Pierre Stépanovitch s'assit le plus familièrement du monde à côté de lui, croisa ses jambes à la turque sans la moindre cérémonie, et prit sur la couchette beaucoup plus de place qu'il n'aurait dû en occuper, s'il eût eu quelque souci de ne point gêner son père. Celui-ci ne dit rien et se rangea d'un air digne.

Un livre était ouvert sur la table. C'était le roman *Que faire ?* Hélas ! je dois avouer une étrange faiblesse de notre ami. L'idée qu'il devait sortir de sa retraite et livrer une suprême bataille séduisait de plus en plus son imagination. Je devinais pourquoi il s'était procuré l'ouvrage de Tchernychevsky : prévoyant les violentes protestations que son langage ne manquerait pas de soulever parmi les nihilistes, il étudiait leur catéchisme pour pouvoir en faire *devant elle* une triomphante réfutation. Oh ! que ce livre le désolait ! Parfois il le jetait avec désespoir, se levait vivement et arpentait la chambre en proie à une sorte d'exaltation :

– Je reconnais que l'idée fondamentale de l'auteur est vraie, me disait-il fiévreusement, – mais voilà ce qu'il y a de plus terrible ! Cette idée nous appartient, c'est nous qui les premiers l'avons semée et fait éclore ; – d'ailleurs, qu'est-ce qu'ils auraient pu dire de nouveau, après nous ? Mais, mon Dieu, comme tout cela est altéré, faussé, gâté ! s'écriait-il en frappant avec ses doigts sur le livre. – Était-ce à de pareilles conclusions que nous voulions aboutir ? Qui peut reconnaître là l'idée primitive ?

Pierre Stépanovitch prit le volume et en lut le titre.

– Tu t'éclaires ? fit-il avec un sourire. – Il est plus que temps. Si tu veux, je t'apporterai mieux que cela.

Stépan Trophimovitch resta silencieux et digne. Je m'assis dans un coin sur un divan.

Pierre Stépanovitch s'empressa de faire connaître l'objet de sa visite. Naturellement, Stépan Trophimovitch l'apprit avec une stupéfaction extrême. Pendant que son fils parlait, la frayeur et l'indignation se partageaient son âme.

– Et cette Julie Mikhaïlovna compte que j'irai lire chez elle !

– C'est-à-dire qu'elle n'a aucun besoin de toi. Au contraire, elle n'agit ainsi que par amabilité à ton égard et pour faire une lèche à Barbara Pétrovna. Mais il est clair que tu n'oseras pas refuser. D'ailleurs toi-même, je pense, tu ne demandes pas mieux que de faire cette lecture, ajouta en souriant Pierre Stépanovitch, – vous autres vieux, vous avez tous un amour-propre d'enfer. Pourtant, écoute, il ne faut pas que ce soit trop ennuyeux. Tu t'occupes de l'histoire de l'Espagne, n'est-ce pas ? L'avant-veille tu me montreras la chose, j'y jetterai un coup d'œil. Autrement, tu endormiras ton auditoire.

La grossièreté de ces observations était évidemment préméditée. Pierre Stépanovitch avait l'air de croire qu'il était impossible de parler plus poliment quand on s'adressait à Stépan Trophimovitch. Celui-ci feignait toujours de ne point remarquer les insolences de son fils, mais il était de plus en plus agité par les nouvelles qu'il venait d'apprendre.

– Et c'est elle, *elle-même,* qui me fait dire cela par… *vous ?* demanda-t-il en pâlissant.

– C'est-à-dire, vois-tu ? elle veut te donner un rendez-vous pour avoir une explication avec toi, c'est un reste de vos habitudes sentimentales. Tu as coqueté avec elle pendant vingt ans, et tu l'as accoutumée aux procédés les plus ridicules. Mais sois tranquille, maintenant ce n'est plus cela du tout ; elle-même répète sans cesse que maintenant seulement elle commence à « voir clair ». Je lui ai nettement fait comprendre que toute votre amitié n'était qu'un mutuel épanchement d'eau sale. Elle m'a raconté beaucoup de choses, mon ami ; fi ! quel emploi de laquais tu as rempli pendant tout ce temps. J'en ai même rougi pour toi.

– J'ai rempli un emploi de laquais ?

– Pire que cela. Tu as été un parasite, c'est-à-dire un laquais bénévole. Nous sommes paresseux, mais si nous n'aimons pas le travail, nous aimons bien l'argent. À présent elle-même comprend tout cela ; du moins elle m'en a terriblement raconté sur toi. Ce que j'ai ri, mon cher, en lisant les lettres que tu lui écrivais ! C'est vilain sans doute. Mais c'est que vous êtes si corrompus, si corrompus ! Il y a dans l'aumône quelque chose qui déprave à tout jamais, – tu en es un frappant exemple !

– Elle t'a montré mes lettres !

– Toutes. Sans cela, comment donc les aurais-je lues ? Oh ! combien de papier tu as noirci ! Je crois que j'ai bien vu là plus de deux mille lettres... Mais sais-tu, vieux ? Je pense qu'il y a eu un moment où elle t'aurait volontiers épousé. Tu as fort bêtement laissé échapper l'occasion ! Sans doute je parle en me plaçant à ton point de vue, mais après tout cela eût encore mieux valu que de consentir pour de l'argent à épouser les « péchés d'autrui ».

– Pour de l'argent ! Elle-même dit que c'était pour de l'argent ! fit douloureusement Stépan Trophimovitch.

– Et pour quoi donc aurait-ce été ? En lui disant cela, je t'ai défendu, car tu n'as pas d'autre excuse. Elle a compris elle-même qu'il te fallait de l'argent comme à tout le monde, et qu'à ce point de vue, dame ! tu avais raison. Je lui ai prouvé clair comme deux et deux font quatre, que vos relations étaient de part et d'autre fondées exclusivement sur l'intérêt : tu avais en elle une capitaliste, et elle avait en toi un bouffon sentimental. Du reste, ce n'est pas pour l'argent qu'elle est fâchée, quoique tu l'aies effrontément exploitée. Si elle t'en veut, c'est seulement parce que vingt années durant elle a cru en toi, parce que tu l'as prise au piège de ta prétendue noblesse et fait mentir pendant si longtemps. Elle n'avouera jamais qu'elle-même ait menti, mais tu n'en seras pas plus blanc, au contraire...Comment n'as-tu pas prévu qu'un jour ou l'autre il te faudrait régler tes comptes ? Tu n'étais pourtant pas sans quelque intelligence autrefois. Je lui ai conseillé hier de te mettre dans un hospice, sois tranquille, dans un établissement convenable, cela n'aura rien de blessant ; je crois qu'elle s'y décidera. Tu te rappelles ta dernière lettre, celle que tu m'as écrite il y a trois semaines, quand j'étais dans le gouvernement de Kh... ?

Stépan Trophimovitch se leva brusquement.

– Est-il possible que tu la lui aies montrée ? demanda-t-il épouvanté.

– Comment donc ! certainement ; je n’ai rien eu de plus pressé. C’est la lettre où tu m’informes qu’elle t’exploite et qu’elle est jalouse de ton talent ; tu parles aussi là des « péchés d’autrui ». À propos, mon ami, quel amour-propre tu as pourtant ! J’ai joliment ri. En général, tes lettres sont fort ennuyeuses, tu as un style terrible ; souvent je m’abstenais de les lire, il y en a encore une qui traîne chez moi et que je n’ai pas décachetée ; je te l’enverrai demain. Mais celle-là, la dernière, c’est le comble de la perfection ! Comme j’ai ri ! comme j’ai ri !

– Scélérat ! monstre ! vociféra le père.

– Ah ! diable, avec toi il n’y a pas moyen de causer. Écoute, tu vas encore te fâcher comme jeudi dernier ?

Stépan Trophimovitch se redressa d’un air menaçant :

– Comment oses-tu me tenir un pareil langage ?

– Que reproches-tu à mon langage ? N’est-il pas simple et clair ?

– Mais dis-moi donc enfin, monstre, si tu es ou non mon fils ?

– Tu dois savoir cela mieux que moi. Il est vrai que sur ce point tout père est porté à s’aveugler…

– Tais-toi ! tais-toi ! interrompit tout tremblant Stépan Trophimovitch.

– Vois-tu, tu cries et tu m’invectives, comme jeudi dernier tu as voulu lever ta canne, mais j’ai découvert alors un docu-

ment. Par curiosité, j'ai passé toute la soirée à fouiller dans la malle. À la vérité, il n'y a rien de précis, tu peux te tranquilliser. C'est seulement une lettre de ma mère à ce Polonais. Mais à en juger par son caractère…

– Encore un mot, et je te donne un soufflet.

– Voilà les gens ! observa Pierre Stépanovitch en s'adressant tout à coup à moi. – Vous voyez, ce sont là les rapports que nous avons ensemble depuis jeudi. Je suis bien aise qu'aujourd'hui, du moins, vous soyez ici, vous pourrez juger en connaissance de cause. D'abord il y a un fait : il me reproche la manière dont je parle de ma mère, mais n'est-ce pas lui qui m'a poussé à cela ? À Pétersbourg, quand j'étais encore au gymnase, ne me réveillait-il pas deux fois par nuit pour m'embrasser en pleurant comme une femme et me raconter quoi ? des anecdotes graveleuses sur le compte de ma mère. Il est le premier par qui je les ai apprises.

– Oh ! je parlais de cela alors dans un sens élevé ! Oh ! tu ne m'as pas compris, pas du tout !

– Mais tu en disais beaucoup plus que je n'en dis, conviens-en. Vois-tu, si tu veux, cela m'est égal. Je me place à ton point de vue ; quant à ma manière de voir, sois tranquille : je n'accuse pas ma mère ; que je sois ton fils ou le fils du Polonais, peu m'importe. Ce n'est pas ma faute si vous avez fait un si sot ménage à Berlin, mais pouvait-on attendre autre chose de vous ? Eh bien, n'êtes-vous pas des gens ridicules, après tout ? Et ne t'est-il pas égal que je sois ou non ton fils ? Écoutez, continua-t-il en s'adressant de nouveau à moi, – depuis que j'existe, il n'a pas dépensé un rouble pour moi ; jusqu'à l'âge de seize ans, j'ai vécu sans le connaître ; plus tard, il a ici dilapidé mon avoir ; et maintenant il proteste qu'il m'a toujours porté dans son cœur, il joue devant moi la comédie de l'amour paternel. Mais je ne suis pas Barbara Pétrovna pour donner dans de pareils godans !

Il se leva et prit son chapeau.

– Je te maudis ! fit en étendant la main au-dessus de son fils Stépan Trophimovitch pâle comme la mort.

– Peut-on être aussi bête que cela ! reprit d'un air étonné Pierre Stépanovitch ; – allons, adieu, vieux, je ne viendrai plus jamais chez toi. Quant à ton article, n'oublie pas de me l'envoyer au préalable, et tâche, si faire se peut, d'éviter les fadaises : des faits, des faits, des faits, mais surtout sois bref. Adieu.

III

Pierre Stépanovitch avait en effet certaines vues sur son père. Je crois qu'il voulait le pousser à bout et l'amener ainsi à faire quelque scandale. Il avait besoin de cela pour les buts qu'il poursuivait et dont il sera parlé plus loin. Parmi les autres personnages que Pierre Stépanovitch entendait faire servir, à leur insu, au succès de ses combinaisons, il y en avait un sur qui il comptait particulièrement : c'était M. Von Lembke lui-même.

André Antonovitch Von Lembke appartenait à cette bienheureuse race germanique qui fournit tant d'employés à la Russie. Quoique assez médiocrement apparenté (un de ses oncles était lieutenant-colonel du génie et un autre boulanger), il eut la chance de faire son éducation dans une de ces écoles aristocratiques dont l'accès n'est ouvert qu'aux jeunes gens issus de familles riches ou possédant des relations influentes. Presque aussitôt après avoir terminé leurs études, les élèves de cet établissement obtenaient, dans le service public, des emplois relativement considérables. André Antonovitch ne brilla point par ses succès scolaires, mais il était d'un caractère gai, et il se fit

aimer de tous ses camarades. Dans les classes supérieures où bon nombre de jeunes gens ont coutume de discuter si ardemment les grosses questions du jour, notre futur gouverneur continua à s'adonner aux plus innocentes farces d'écolier. Il amusait tout le monde par des facéties plus cyniques, il est vrai, que spirituelles. En classe, quand le professeur lui adressait une question, il se mouchait d'une façon étonnante, ce qui faisait rire tous les élèves et le professeur lui-même. Au dortoir, il représentait, au milieu des applaudissements universels, quelque tableau vivant d'un genre fort risqué. Parfois il exécutait sur le piano, rien qu'avec son nez, l'ouverture de *Fra Diavolo*, et il s'en tirait assez habilement. Pendant sa dernière année de lycée, il se mit à composer des vers russes. Quant à sa langue maternelle, Von Lembke, comme beaucoup de ses congénères, n'en avait qu'une connaissance fort imparfaite.

Au service, où il eut toujours pour chefs des Allemands, il franchit assez vite les premiers échelons de la hiérarchie bureaucratique. Du reste, à ses débuts, le jeune employé n'était guère ambitieux : il ne rêvait qu'une petite situation officielle bien sûre et comportant quelques profits indirects. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, il fabriquait divers ouvrages en papier d'un travail fort ingénieux : tantôt une salle de spectacle, tantôt une gare de chemin de fer, etc. Il lui arriva aussi d'écrire une nouvelle et de l'envoyer à une revue pétersbourgeoise, mais elle ne fut pas insérée.

Il était parvenu à l'âge de trente-huit ans lorsque sa bonne mine et sa belle prestance séduisirent Julie Mikhaïlovna qui avait déjà giflé la quarantaine. À partir de ce moment, la fortune d'André Antonovitch prit un rapide essor. Outre une dot évaluée, suivant l'ancienne estimation, à deux cents âmes, Julie Mikhaïlovna apportait à son mari une protection puissante. Von Lembke sentit qu'à présent l'ambition lui était permise. Peu après son mariage, il reçut plusieurs distinctions honorifiques, puis fut nommé gouverneur de notre province.

Dès son arrivée chez nous, Julie Mikhaïlovna s'efforça d'agir sur son époux. Selon elle, ce n'était pas un homme sans moyens : il savait se présenter, faire figure, écouter d'un air profond et garder un silence plein de dignité ; bien plus, il pouvait au besoin prononcer un discours, possédait quelques bribes d'idées, et avait acquis ce léger vernis de libéralisme indispensable à un administrateur moderne. Mais ce qui désolait la gouvernante, c'était de trouver chez son mari si peu de ressort et d'initiative : maintenant qu'il était arrivé, il ne semblait plus éprouver que le besoin du repos. Tandis qu'elle voulait lui infuser son ambition, il s'amusait à confectionner avec du papier un intérieur de temple protestant : le pasteur était en chaire, les fidèles l'écoutaient les mains jointes, une dame s'essuyait les yeux, un vieillard se mouchait, etc. Julie Mikhaïlovna n'eut pas plutôt appris l'existence de ce joli travail qu'elle s'empressa de le confisquer et de le serrer dans un meuble de son appartement. Pour dédommager Von Lembke, elle lui permit d'écrire un roman, à condition qu'il s'adonnerait en secret à cette occupation littéraire. Dès lors la gouvernante ne compta plus que sur elle-même pour imprimer une direction à la province. Quoique la mesure fît défaut à son imagination échauffée par un célibat trop prolongé, tout alla bien durant les deux ou trois premiers mois, mais, avec l'apparition de Pierre Stépanovitch, les choses changèrent de face.

Le fait est que tout d'abord le jeune Verkhovensky se montra fort irrespectueux à l'égard d'André Antonovitch et prit avec lui les libertés les plus étranges ; Julie Mikhaïlovna, toujours si jalouse du prestige de son mari, ne voulait pas remarquer cela, ou du moins n'y attachait pas d'importance. Elle avait fait du nouveau venu son favori ; il mangeait et buvait dans la maison, on pouvait presque dire qu'il y couchait. André Antonovitch essayait de se défendre, mais sans succès ; c'était en vain que, devant le monde, il appelait Verkhovensky « jeune homme », et lui frappait sur l'épaule d'un air protecteur : Pierre Stépanovitch

semblait toujours se moquer de Son Excellence, même quand il affectait de parler sérieusement, et il lui tenait en public les propos les plus extraordinaires. Un jour, Von Lembke, en rentrant chez lui, trouva le jeune homme endormi sur un divan dans son cabinet où il avait pénétré sans se faire annoncer. Pierre Stépanovitch expliqua qu'il était venu voir le gouverneur et que, celui-ci étant absent, il avait « profité de l'occasion pour faire un petit somme ». Von Lembke, blessé, se plaignit de nouveau à sa femme ; celle-ci railla la susceptibilité de son mari et observa malignement que sans doute lui-même ne savait pas se tenir sur un pied convenable ; « Du moins avec moi », dit-elle, « ce garçon ne se permet jamais de familiarités ; c'est du reste une nature franche et naïve à qui manque seulement l'usage du monde. » Von Lembke fit la moue. Cette fois Julie Mikhaïlovna réconcilia les deux hommes. Pierre Stépanovitch ne s'excusa point et se tira d'affaire par une grossière plaisanterie qui aurait pu passer pour une nouvelle insulte, mais qu'on voulut bien considérer comme l'expression d'un regret. Par malheur, André Antonovitch avait dès le début donné barre sur lui ; il avait commis la faute de confier son roman à Pierre Stépanovitch peu de jours après avoir fait la connaissance de ce dernier qu'il prenait pour un esprit poétique. Von Lembke, depuis longtemps désireux d'avoir un auditeur, s'était empressé de lui lire un soir deux chapitres de son ouvrage. Le jeune homme écouta sans cacher son ennui, bâilla impoliment et ne loua pas une seule fois l'écrivain, mais, au moment de se retirer, il demanda la permission d'emporter le manuscrit, voulant, dit-il, le lire chez lui à tête reposée pour pouvoir s'en faire une idée plus exacte. Von Lembke y consentit. Depuis lors, bien que les visites de Pierre Stépanovitch fussent quotidiennes, il oubliait toujours de rapporter le roman et se contentait de rire quand on lui en demandait des nouvelles ; à la fin il déclara l'avoir perdu dans la rue le jour même où le gouverneur le lui avait prêté. En apprenant cela, Julie Mikhaïlovna se fâcha sérieusement contre son mari.

– Est-ce que tu ne lui as pas aussi laissé emporter ton temple en papier ? fit-elle avec une sorte d'inquiétude.

Von Lembke commença à devenir soucieux, ce qui nuisait à sa santé et lui était défendu par les médecins. Outre que, comme administrateur, il avait de graves sujets de préoccupation, ainsi que nous le verrons plus loin, – comme homme privé, il souffrait cruellement : en épousant Julie Mikhaïlovna, il n'avait pas prévu que la discorde pût jamais régner dans son intérieur, et il se sentait incapable de tenir tête aux orages domestiques. Sa femme s'expliqua enfin franchement avec lui.

– Tu ne peux pas te fâcher pour cela, dit-elle, – parce que tu es trois fois plus raisonnable que lui et infiniment plus haut placé sur l'échelle sociale. Ce jeune homme a conservé beaucoup de l'ancien bousingot, et, à mon avis, sa façon d'agir est une simple gaminerie ; mais c'est peu à peu et non tout d'un coup que nous le corrigerons. Nous devons traiter notre jeunesse avec bienveillance ; je la prends par les procédés aimables et je la retiens sur le penchant de l'abîme.

– Mais il dit le diable sait quoi, répliqua Von Lembke. – Je ne puis rester impassible, lorsque devant les gens et en ma présence il déclare que le gouvernement encourage l'ivrognerie exprès pour abrutir le peuple et l'empêcher de se soulever. Représente-toi mon rôle quand je suis forcé d'entendre publiquement tenir ce langage.

En parlant ainsi, le gouverneur songeait à une conversation qu'il avait eue récemment avec Pierre Stépanovitch. Depuis 1859, Von Lembke, mû, non par une curiosité d'amateur, mais par un intérêt politique, avait recueilli toutes les proclamations lancées par les révolutionnaires russes tant chez nous qu'à l'étranger. Il s'avisa de montrer cette collection à Pierre Stépanovitch, dans l'espoir naïf de le désarmer par son libéralisme. Devinant la pensée d'André Antonovitch, le jeune homme

n'hésita pas à affirmer qu'une seule ligne de certaines proclamations renfermait plus de bon sens que n'importe quelle chancellerie prise dans son ensemble, « je n'excepte pas même la vôtre », ajouta-t-il.

La mine de Lembke s'allongea.

– Mais nous ne sommes pas encore mûrs pour cela, chez nous c'est prématuré, observa-t-il d'une voix presque suppliante en indiquant du geste les proclamations.

– Non, ce n'est pas prématuré, et la preuve, c'est que vous avez peur.

– Mais pourtant, tenez, par exemple, cette invitation à détruire les églises ?

– Pourquoi pas ? Vous, personnellement, vous êtes un homme intelligent et sans doute vous ne croyez pas, mais vous comprenez trop bien que la foi vous est nécessaire pour abrutir le peuple. La vérité est plus honorable que le mensonge.

– Je l'admets, je l'admets, je suis tout à fait de votre avis, mais chez nous il est encore trop tôt, reprit le gouverneur en fronçant le sourcil.

– S'il n'y a que la question d'opportunité qui nous divise, si, à cela près, vous êtes d'avis de brûler les églises et de marcher avec des piques sur Pétersbourg, eh bien, quel fonctionnaire du gouvernement êtes-vous donc ?

Pris à un piège aussi grossier, Lembke éprouva une vive souffrance d'amour-propre.

– Ce n'est pas cela, répondit-il avec animation ; – vous vous trompez parce que vous êtes un jeune homme et surtout

parce que vous n’êtes pas au courant de nos buts. Voyez-vous, très cher Pierre Stépanovitch, vous nous appelez fonctionnaires du gouvernement : c’est vrai, nous le sommes, mais, permettez, quelle est notre tâche ? Nous avons une responsabilité, et, au bout du compte, nous servons la chose publique aussi bien que vous. Seulement nous soutenons ce que vous ébranlez et ce qui sans nous tomberait en dissolution. Nous ne sommes pas vos ennemis, pas du tout ; nous vous disons : Allez de l’avant, ouvrez la voie au progrès, ébranlez même, j’entends, ébranlez tout ce qui est suranné, tout ce qui appelle une réforme, mais, quand il le faudra, nous vous retiendrons dans les limites nécessaires, car, sans nous, vous ne feriez que bouleverser la Russie. Pénétrez-vous de cette idée que vous, et nous avons besoin les uns des autres. En Angleterre, les whigs et les tories se font mutuellement contre-poids. Eh bien, nous sommes les tories et vous êtes les whigs, c’est ainsi que je comprends la chose.

André Antonovitch s’emballait. Déjà, à Pétersbourg, il aimait à parler en homme intelligent et libéral ; maintenant il le faisait d’autant plus volontiers que personne n’était aux écoutes. Pierre Stépanovitch se taisait et paraissait plus sérieux que de coutume. Ce fut un nouveau stimulant pour l’orateur.

– Savez-vous quelle est ma situation à moi « administrateur de la province » ? poursuivit-il en se promenant dans son cabinet. – J’ai trop d’obligations pour pouvoir en remplir une seule, et en même temps je puis dire, avec non moins de vérité, que je n’ai rien à faire. Tout le secret, c’est que mon action est entièrement subordonnée aux vues du gouvernement. Mettons que par politique, ou pour calmer les passions, le gouvernement établisse là-bas la république, par exemple, et que, d’un autre côté, parallèlement, il accroisse les pouvoirs des gouverneurs ; nous autres gouverneurs, nous avalerons la république ; que dis-je ? nous avalerons tout ce que vous voudrez, moi, du moins, je me sens capable d’avaler n’importe quoi… En un mot, que le gouvernement me télégraphie de déployer une activité dévo-

rante, je déploie une activité dévorante. J'ai dit ici, ouvertement, devant tout le monde : « Messieurs, pour la postérité de toutes les institutions provinciales, une chose est nécessaire : l'extension des pouvoirs conférés au gouverneur. » Voyez-vous, il faut que toutes ces institutions, soit territoriales, soit juridiques, vivent, pour ainsi dire, d'une vie double, c'est-à-dire, il faut qu'elles existent (j'admets cette nécessité), et il faut d'autre part qu'elles n'existent pas. Toujours suivant que le gouvernement le juge bon. Tel cas se produit où le besoin des institutions se fait sentir, à l'instant les voilà debout dans ma province ; cessent-elles d'être nécessaires ? à l'instant je les fais disparaître, et vous n'en trouvez plus trace. Voilà comme je comprends l'activité dévorante, mais elle est impossible si l'on n'augmente pas nos pouvoirs. Nous causons entre quatre yeux. Vous savez, j'ai déjà signalé à Pétersbourg la nécessité pour le gouverneur d'avoir un factionnaire particulier à sa porte. J'attends la réponse.

– Il vous en faut deux, dit Pierre Stépanovitch.

– Pourquoi deux ? demanda Von Lembke en s'arrêtant devant lui.

– Parce que ce n'est pas assez d'un seul pour vous faire respecter. Il vous en faut absolument deux.

André Antonovitch fit une grimace.

– Vous... Dieu sait ce que vous vous permettez, Pierre Stépanovitch. Vous abusez de ma bonté pour me décocher des sarcasmes, et vous vous posez en bourru bienfaisant...

– Allons, c'est possible, murmura entre ses dents Pierre Stépanovitch, – mais avec tout cela vous nous frayez le chemin et vous préparez notre succès.

– « Nous » qui ? Et de quel succès parlez-vous ? questionna Von Lembke en regardant avec étonnement son interlocuteur, mais il n'obtint pas de réponse.

Le compte-rendu de cet entretien mit Julie Mikhaïlovna de très mauvaise humeur.

André Antonovitch essaya de se justifier :

– Mais je ne puis le prendre sur un ton d'autorité avec ton favori, surtout dans une conversation en tête-à-tête… Je me suis peut-être imprudemment épanché… parce que j'ai bon cœur.

– Trop bon cœur. Je ne te connaissais pas ce recueil de proclamations, fais-moi le plaisir de me le montrer.

– Mais… mais il m'a prié de le lui prêter pour vingt-quatre heures.

– Et vous le lui avez encore laissé emporter ! s'écria avec colère Julie Mikhaïlovna ; – quel manque de tact !

– Je vais tout de suite l'envoyer reprendre chez lui.

– Il ne le rendra pas.

– Je l'exigerai ! répliqua avec force le gouverneur qui se leva brusquement. – Qui est-il pour être si redouté, et qui suis-je pour n'oser rien faire ?

– Asseyez-vous et soyez calme, je vais répondre à votre première question : il m'est recommandé dans les termes les plus chaleureux, il a des moyens et dit parfois des choses extrêmement intelligentes. Karmazinoff m'assure qu'il a des relations presque partout et qu'il possède une influence extraordinaire sur la jeunesse de la capitale. Si, par lui, je les attire et les

groupe tous autour de moi, je les arracherai à leur perte en montrant une nouvelle route à leur ambition. Il m'est entièrement dévoué et suit en tout mes conseils.

– Mais, balbutia Von Lembke, – pendant qu'on les caresse, ils peuvent… le diable sait ce qu'ils peuvent faire. Sans doute c'est une idée, mais… tenez, j'apprends qu'il circule des proclamations dans le district de ***.

– Ce bruit courait déjà l'été dernier, on parlait de placards séditieux, de faux assignats, que sais-je ? pourtant jusqu'à présent on n'en a pas trouvé un seul. Qui est-ce qui vous a dit cela ?

– Je l'ai su par Von Blumer.

– Ah ! laissez-moi tranquille avec votre Blumer et ne prononcez plus jamais son nom devant moi !

La colère obligea Julie Mikhaïlovna à s'interrompre pendant une minute. Von Blumer qui servait à la chancellerie du gouverneur était la bête noire de la gouvernante.

– Je t'en prie, ne t'inquiète pas de Verkhovensky, acheva-t-elle ; – s'il fomentait des désordres quelconques, il ne parlerait pas comme il parle, et à toi, et à tout le monde ici. Les phraseurs ne sont pas dangereux. Je dirai plus : s'il arrivait quelque chose, j'en serais la première informée par lui. Il m'est fanatiquement dévoué, fanatiquement !

Devançant les événements, je remarquerai que sans l'ambition de Julie Mikhaïlovna et sa présomptueuse confiance en elle-même, ces mauvaises petites gens n'auraient pu faire chez nous tout ce qu'ils y ont fait. La gouvernante a ici une grande part de responsabilité.

CHAPITRE V

AVANT LA FÊTE.

I

Plusieurs fois la fête au profit des institutrices de notre province fut annoncée pour tel jour, puis renvoyée à une date ultérieure. Outre Pierre Stépanovitch, Julie Mikhaïlovna avait en permanence autour d'elle le petit employé Liamchine, dont elle goûtait le talent musical, Lipoutine désigné pour être le rédacteur en chef d'un journal indépendant qu'elle se proposait de fonder, quelques dames et demoiselles, enfin Karmazinoff lui-même. Ce dernier se remuait moins que les autres, mais il déclarait d'un air satisfait qu'il étonnerait agréablement tout le monde quand commencerait le quadrille de la littérature. Dons et souscriptions affluaient, toute la bonne société s'inscrivait ; du reste, on acceptait aussi le concours pécuniaire de gens qui étaient loin d'appartenir à l'élite sociale. Julie Mikhaïlovna trouvait qu'il fallait parfois admettre le mélange des classes ; « sans cela, disait-elle, comment les éclairerait-on ? » Le comité organisateur qui se réunissait chez elle avait résolu de donner à la fête un caractère démocratique. Le prodigieux succès de la souscription était une invite à la dépense ; on voulait faire des merveilles, de là tous ces ajournements. On n'avait pas encore décidé où aurait lieu le bal : serait-il donné chez la maréchale de la noblesse qui offrait sa vaste maison, ou chez Barbara Pétrovna, à Skvorechniki ? Une objection s'élevait contre ce dernier

choix : Skvorechniki était un peu loin, mais plusieurs membres du comité faisaient observer que là on serait « plus libre ». Barbara Pétrovna elle-même désirait vivement obtenir la préférence pour sa maison. Il serait difficile de dire comment cette femme orgueilleuse en était venue presque à rechercher les bonnes grâces de Julie Mikhaïlovna. Apparemment elle était bien aise de voir que de son côté la gouvernante se confondait en politesses vis-à-vis de Nicolas Vsévolodovitch et le traitait avec une considération tout à fait exceptionnelle. Je le répète encore une fois : grâce aux demi-mots sans cesse chuchotés par Pierre Stépanovitch, toute la maison du gouverneur était persuadée que le jeune Stavroguine tenait par les liens les plus intimes au monde le plus mystérieux, et qu'assurément il avait été envoyé chez nous avec quelque mission.

L'état des esprits était alors étrange. Dans la société régnait une légèreté extraordinaire, un certain dévergondage d'idées qui avait quelque chose de drôle, sans être toujours agréable. Ce phénomène s'était produit brusquement. On eût dit qu'un vent de frivolité avait tout d'un coup soufflé sur la ville. Plus tard, quand tout fut fini, on accusa Julie Mikhaïlovna, son entourage et son influence. Mais il est douteux qu'elle ait été la seule coupable. Au début, la plupart louaient à l'envi la nouvelle gouvernante qui savait réunir les divers éléments sociaux et rendait ainsi l'existence plus gaie. Il y eut même quelques faits scandaleux dont Julie Mikhaïlovna fut, du reste, complètement innocente ; loin de s'en émouvoir, le public se contenta d'en rire. Les rares personnes qui avaient échappé à la contagion générale, si elles n'approuvaient pas, s'abstenaient de protester, du moins dans les commencements ; quelques-unes souriaient.

Dans la ville arriva une colporteuse de livres qui vendait l'Évangile ; c'était une femme considérée, quoiqu'elle fût de condition bourgeoise. Liamchine s'avisa de lui jouer un tour pendable. Il s'entendit avec un séminariste qui battait le pavé en attendant une place de professeur dans un collège ; puis tous

deux allèrent trouver la marchande sous prétexte de lui acheter des livres, et, sans qu'elle s'en aperçût, ils glissèrent dans son sac tout un lot de photographies obscènes que leur avait données expressément pour cet objet, comme on le sut plus tard, un vieux monsieur très respecté dont je tairai le nom. Ce vieillard, décoré d'un ordre des plus honorifiques, aimait, selon son expression, « le rire sain et les bonnes farces ». Quand la pauvre femme se mit en devoir d'exhiber au bazar sa pieuse marchandise, les photographies sortirent du sac mêlées aux évangiles. Ce furent d'abord des rires, puis des murmures ; un rassemblement se forma, et aux injures allaient succéder les coups, lorsque la police intervint. On emmena la colporteuse au poste, et, le soir seulement, elle fut relâchée grâce aux démarches de Maurice Nikolaïévitch qui avait appris avec indignation les détails intimes de cette vilaine histoire. Julie Mikhaïlovna voulut alors interdire à Liamchine l'accès de sa demeure, mais, le même soir, toute la bande des nôtres le lui amena et la conjura d'entendre une nouvelle fantaisie pour piano que le Juif venait de composer sous ce titre : « la Guerre franco-prussienne. » C'était une sorte de pot pourri où les motifs patriotiques de la *Marseillaise* alternaient avec les notes égrillardes de *Mein lieber Augustin*. Cette bouffonnerie obtint un succès de fou rire, et Liamchine rentra en faveur auprès de la gouvernante…

S'il faut en croire la voix publique, ce drôle prit part aussi à un autre fait non moins révoltant, que ma chronique ne peut passer sous silence.

Un matin, la population de notre ville apprit à son réveil qu'une odieuse profanation avait été commise chez nous. À l'entrée de notre immense marché est située la vieille église de la Nativité de la Vierge, l'un des monuments les plus anciens que possède notre cité. Dans le mur extérieur, près de la porte, existe une niche qui depuis un temps immémorial renferme un grand icône représentant la Mère de Dieu. Or, une nuit, quelqu'un pratiqua une brèche dans le grillage placé devant la niche,

brisa la vitre, et enleva plusieurs des perles et des pierres précieuses dont l'icône était orné. Avaient-elles une grande valeur ? Je l'ignore, mais au vol se joignait ici une dérision sacrilège : derrière la vitre brisée on trouva, dit-on, le matin, une souris vivante. Aujourd'hui, c'est-à-dire quatre mois après l'événement, on a acquis la certitude que le voleur fut le galérien Fedka, mais on ajoute que Liamchine participa à ce méfait. Alors personne ne parla de lui et ne songea à le soupçonner ; à présent tout le monde assure que c'est lui qui a déposé la souris dans la niche. Je me rappelle que sur le moment toutes nos autorités perdirent quelque peu la tête. Le peuple se rassembla aussitôt sur les lieux, et pendant toute la matinée une centaine d'individus ne cessa de stationner en cet endroit ; ceux qui s'en allaient était immédiatement remplacés par d'autres, les nouveaux venus faisaient le signe de la croix, baisaient l'icône, et déposaient une offrande sur un plateau près duquel se tenait un moine. Il était trois heures de l'après-midi quand l'administration se douta enfin qu'on pouvait interdire l'attroupement et obliger les curieux à circuler, une fois leur piété satisfaite. Cette malheureuse affaire produisit sur Von Lembke l'impression la plus déplorable. À ce que dit plus tard Julie Mikhaïlovna, c'est à partir de ce jour-là qu'elle commença à remarquer chez son mari cet étrange abattement qui ne l'a point quitté jusqu'à présent.

Vers deux heures, je passai sur la place du marché ; la foule était silencieuse, les visages avaient une expression grave et morne ; arriva en drojki un marchand gras et jaune ; descendu de voiture, il se prosterna jusqu'à terre, baisa l'icône et mit un rouble sur le plateau ; ensuite il remonta en soupirant dans son drojki et s'éloigna. Puis je vis s'approcher une calèche où se trouvaient deux de nos dames en compagnie de deux de nos polissons. Les jeunes gens (dont l'un n'était plus tout jeune) descendirent aussi de voiture et s'avancèrent vers l'icône en se frayant avec assez de sans-gêne un chemin à travers la cohue. Ni l'un ni l'autre ne se découvrit, et l'un d'eux mit son pince-nez. La

foule manifesta son mécontentement par un sourd murmure. Le jeune homme au pince-nez tira de sa poche un porte-monnaie bourré de billets de banque et y prit un kopek qu'il jeta sur le plateau ; après quoi ces deux messieurs, riant et parlant très haut, regagnèrent la calèche. Soudain arriva au galop Élisabeth Nikolaïevna qu'escortait Maurice Nikolaïévitch. Elle mit pied à terre, jeta les rênes à son compagnon resté à cheval sur son ordre, et s'approcha de l'obraz. À la vue du don dérisoire que venait de faire le monsieur au pince-nez, la jeune fille devint rouge d'indignation ; elle ôta son chapeau rond et ses gants, s'agenouilla sur le trottoir boueux en face de l'image, et à trois reprises se prosterna contre le sol. Ensuite elle ouvrit son porte-monnaie ; mais comme il ne contenait que quelques grivas[15], elle détacha aussitôt ses boucles d'oreilles en diamant et les déposa sur le plateau.

– On le peut, n'est-ce pas ? C'est pour la parure de l'icône ? demanda-t-elle au moine d'une voix agitée.

– On le peut, tout don est une bonne œuvre.

La foule muette assista à cette scène sans exprimer ni blâme, ni approbation ; Élisabeth Nikolaïevna, dont l'amazone était toute couverte de boue, remonta à cheval et disparut.

II

Deux jours après, je la rencontrai en nombreuse compagnie : elle faisait partie d'une société qui remplissait trois voitures autour desquelles galopaient plusieurs cavaliers. Dès qu'elle m'eût aperçu, elle m'appela d'un geste, fit arrêter la calèche et

[15] Pièces de dix kopeks.

exigea absolument que j'y prisse place. Ensuite elle me présenta aux dames élégantes qui l'accompagnaient, et m'expliqua que leur promenade avait un but fort intéressant. Élisabeth Nikolaïevna riait et paraissait extrêmement heureuse. Dans ces derniers temps, elle était devenue d'une pétulante gaieté. Il s'agissait en effet d'une partie de plaisir assez excentrique : tout ce monde se rendait de l'autre côté de la rivière, chez le marchant Sévostianoff qui, depuis dix ans, donnait l'hospitalité à Sémen Iakovlévitch, iourodivii[16] renommé pour sa sainteté et ses prophéties non seulement dans notre province, mais dans les gouvernements voisins et même dans les deux capitales. Quantité de gens allaient se prosterner devant ce fou et tâchaient d'obtenir une parole de lui ; les visiteurs apportaient avec eux des présents souvent considérables. Quand il n'appliquait pas à ses besoins les offrandes qu'il recevait, il en faisait don à une église, d'ordinaire au monastère de Saint-Euthyme ; aussi un moine de ce couvent était-il à demeure dans le pavillon occupé par l'iourodivii. Tous se promettaient beaucoup d'amusement. Personne dans cette société n'avait encore vu Sémen Iakovlévitch ; Liamchine seul était déjà allé chez lui auparavant : il racontait que le fou l'avait fait mettre à la porte à coups de balai et lui avait lancé de sa propre main deux grosses pommes de terre bouillies. Parmi les cavaliers je remarquai Pierre Stépanovitch ; il avait loué un cheval de Cosaque et se tenait très mal sur sa monture. Dans la cavalcade figurait aussi Stavroguine. Lorsque dans son entourage on organisait une partie de plaisir, il consentait parfois à en être et avait toujours, en pareil cas, l'air aussi gai que le voulaient les convenances, mais, selon son habitude, il parlait peu.

Au moment où la caravane arrivait vis-à-vis de l'hôtel qui se trouve près du pont, quelqu'un observa brusquement qu'un voyageur venait de se tirer un coup de pistolet dans cette maison, et qu'on attendait la police. Un autre proposa aussitôt

[16] Fou religieux.

d’aller voir le cadavre. Cette idée fut accueillie avec d’autant plus d’empressement que nos dames n’avaient jamais vu de suicidé. « On s’ennuie tant, dit l’une d’elles, qu’il ne faut pas être difficile en fait de distractions. » Deux ou trois seulement restèrent à la porte, les autres envahirent toutes ensembles le malpropre corridor, et parmi elles je ne fus pas peu surpris de remarquer Élisabeth Nikolaïevna elle-même. La chambre où gisait le corps était ouverte, et, naturellement, on n’osa pas nous en refuser l’entrée. Le défunt était un tout jeune homme, on ne lui aurait pas donné plus de dix-neuf ans ; avec ses épais cheveux blonds, son front pur et l’ovale régulier de son visage il avait dû être très beau. Ses membres étaient déjà roides, et sa face blanche semblait de marbre. Sur la table se trouvait un billet qu’il avait laissé pour qu’on n’accusât personne de sa mort. Il se tuait, écrivait-il, parce qu’il avait boulotté (*sic*) quatre cents roubles. Ces quelques lignes contenaient quatre fautes de grammaire. Un gros propriétaire qui, apparemment, connaissait le suicidé et occupait dans l’hôtel une chambre voisine, se penchait sur le cadavre en poussant force soupirs. Il nous apprit que ce jeune homme était le fils d’une veuve qui habitait la campagne ; il avait été envoyé dans notre ville par sa famille, c'est-à-dire par sa mère, ses tantes et ses sœurs, pour acheter le trousseau d’une de celles-ci qui allait se marier prochainement ; une parente domiciliée ici devait le guider dans ces emplettes. On lui avait confié quatre cents roubles, les économies de dix années, et on ne l’avait laissé partir qu’après lui avoir prodigué les recommandations et avoir passé à son cou toutes sortes d’objets bénits. Jusqu’alors il avait toujours été un garçon très rangé.

Arrivé à la ville, au lieu d’aller chez sa parente, le jeune homme descendit à l’hôtel, puis se rendit droit au club où il comptait trouver quelque étranger qui consentît à tailler une banque avec lui. Son espoir ayant été trompé, il revint vers minuit à l’hôtel, se fit donner du champagne, des cigares de la Havane, et demanda un souper de six ou sept plats. Mais le cham-

pagne l'enivra et le tabac lui causa des nausées ; bref, il ne put toucher au repas qu'on lui servit, et il se coucha presque sans connaissance. Le lendemain, il se réveilla frais comme une pomme et n'eut rien de plus pressé que d'aller chez des tsiganes dont il avait entendu parler au club. Pendant deux jours on ne le revit point à l'hôtel. Hier seulement, à cinq heures de l'après-midi, il était rentré ivre, s'était mis au lit et avait dormi jusqu'à dix heures du soir. À son réveil il avait demandé une côtelette, une bouteille de château-yquem, du raisin, tout ce qu'il faut pour écrire, enfin sa note. Personne n'avait rien remarqué de particulier en lui ; il était calme, doux et affable. Le suicide avait sans doute eu lieu vers minuit, quoique, chose étrange, on n'eût entendu aucune détonation d'arme à feu. C'était seulement aujourd'hui, à une heure de l'après-midi, que les gens de l'établissement avaient été pris d'inquiétude ; ils étaient allés frapper chez le voyageur, et, ne recevant pas de réponse, avaient enfoncé la porte. La bouteille de château-yquem était encore à moitié pleine ; il restait aussi une demi-assiette de raisin. Le jeune homme s'était servi d'un petit revolver à trois coups pour se loger une balle dans le cœur. La blessure saignait à peine ; les doigts du suicidé avaient laissé échapper l'arme qui était tombée sur le tapis. Le corps était à demi couché sur un divan. La mort avait dû être instantanée. Aucune trace de souffrance n'apparaissait sur le visage, dont l'expression était calme, presque heureuse, comme si la vie ne l'eût pas quitté. Toute notre société considérait le cadavre avec une curiosité avide. Qui que nous soyons, il y a en général dans le malheur d'autrui quelque chose qui réjouit nos yeux. Les dames regardaient en silence ; les messieurs faisaient de fines observations qui témoignaient d'une grande liberté d'esprit. L'un d'eux remarqua que c'était la meilleure issue, et que le jeune homme ne pouvait rien imaginer de plus sage. La conclusion d'un autre fut que du moins pendant un moment il avait bien vécu. Un troisième se demanda pourquoi les suicides étaient devenus si fréquents chez nous ; « il semble, dit-il, que le sol manque sous nos pieds ». Ce raisonneur n'obtint aucun succès. Liamchine qui mettait sa gloire à

jouer le rôle de bouffon, prit sur l'assiette une petite grappe de raisin ; un autre l'imita en riant, et un troisième avançait le bras vers la bouteille de château-yquem, quand survint le maître de police qui fit « évacuer » la chambre. Comme nous n'avions plus rien à voir, nous nous retirâmes aussitôt, bien que Liamchine essayât de parlementer avec le magistrat. La route s'acheva deux fois plus gaiement qu'elle n'avait commencé.

Il était juste une heure de l'après-midi lorsque nous arrivâmes à la maison du marchand Sévostianoff. On nous dit que Sémen Iakovlévitch était en train de dîner, mais qu'il recevrait néanmoins. Nous entrâmes tous à la fois. La chambre où le bienheureux prenait ses repas et donnait ses audiences était assez spacieuse, percée de trois fenêtres et coupée en deux parties égales par un treillage en bois qui s'élevait jusqu'à mi-corps. Le commun des visiteurs restait en deçà de cette clôture ; l'iourodivii se tenait de l'autre côté et ne laissait pénétrer auprès de lui que certains privilégiés ; il les faisait asseoir tantôt sur des fauteuils de cuir, tantôt sur un divan ; lui-même occupait un vieux voltaire dont l'étoffe montrait la corde. Âgé de cinquante-cinq ans, Sémen Iakovlévitch était un homme assez grand, aux petits yeux étroits, au visage rasé, jaune et bouffi ; sa tête presque entièrement chauve ne conservait plus que quelques cheveux blonds ; il avait la joue droite enflée, la bouche un peu déjetée et une grosse verrue près de la narine gauche. Sa physionomie était calme, sérieuse, presque somnolente. Vêtu, à l'allemande, d'une redingote noire, il ne portait ni gilet, ni cravate. Sous son vêtement se laissait voir une chemise propre mais d'une toile assez grossière. Ses pieds qui paraissaient malades étaient chaussés de pantoufles. C'était, disait-on, un ancien fonctionnaire, et il possédait un tchin. En ce moment il venait de manger une soupe au poisson et attaquait son second plat, – des pommes de terre en robe de chambre. À cela se réduisait invariablement sa nourriture, mais il aimait beaucoup le thé et en faisait une grande consommation. Autour de lui allaient et venaient trois domestiques gagés par le marchand ; l'un

d'eux était en frac, un autre ressemblait à un artelchtchik[17], le troisième avait l'air d'un rat d'église ; il y avait encore un garçon de seize ans qui se remuait beaucoup. Indépendamment des laquais, là se trouvait aussi, un tronc dans la main, un moine du couvent de Saint-Euthyme, homme à cheveux blancs et d'un extérieur respectable, malgré un embonpoint peut-être excessif. Sur une table bouillait un énorme samovar, à côté d'un plateau contenant environ deux douzaines de grands verres. En face, sur une autre table, s'étalaient les offrandes : quelques pains de sucre et quelques livres de la même denrée, deux livres de thé, une paire de pantoufles brodées, un foulard, une pièce de drap, une pièce de toile, etc. Les dons en argent entraient presque tous dans le tronc du moine. Il y avait beaucoup de monde dans la chambre, les visiteurs seuls se trouvaient au nombre d'une douzaine ; deux d'entre eux avaient pris place derrière le treillage, près de Sémen Iakovlévitch : l'un, vieux pèlerin aux cheveux blancs, était à coup sûr un homme du peuple ; l'autre, petit et maigre, était un religieux de passage dans notre ville ; assis modestement, il tenait ses yeux baissés. Le reste de l'assistance, debout devant le treillage, se composait presque exclusivement de moujiks ; on remarquait toutefois dans ce public un propriétaire, une vieille dame noble et pauvre, enfin un gros marchand venu d'une ville de district ; ce dernier était porteur d'une grande barbe et habillé à la russe, mais on lui connaissait une fortune de cent mille roubles. Tous attendaient leur bonheur en silence. Quatre individus s'étaient mis à genoux ; l'un d'eux occupait une place plus en vue que les autres et attirait particulièrement l'attention ; c'était le propriétaire, gros homme de quarante-cinq ans, qui restait pieusement agenouillé tout contre le grillage jusqu'à ce qu'il plût à Sémen Iakovlévitch d'honorer d'un regard ou d'une parole. Il était là depuis environ une heure, et le bienheureux n'avait pas encore semblé s'apercevoir de sa présence.

[17] Membre d'une association d'ouvriers ou d'employés.

Nos dames, qui chuchotaient gaiement, allèrent s'entasser contre la clôture, obligeant tous les autres visiteurs à s'effacer derrière elles ; seul le propriétaire ne se laissa pas déloger de sa place et même se cramponna des deux mains au treillage. Des regards badins se portèrent sur l'iourodivii ; les uns l'examinèrent avec leur monocle, les autres avec leur pince-nez ; Liamchine braqua même sur lui une lorgnette de théâtre. Sans s'émouvoir de la curiosité dont il était l'objet, Sémen Iakovlévitch promena ses petits yeux sur tout notre monde.

– Charmante société ! Charmante société ! fit-il d'une voix de basse assez forte.

Toute notre bande se mit à rire : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » Mais le bienheureux n'ajouta rien et continua à manger ses pommes de terre ; quand il eut fini, il s'essuya la bouche, et on lui apporta son thé.

D'ordinaire, il ne le prenait pas seul et en offrait aux visiteurs, non à tous, il est vrai, mais à ceux qui lui paraissaient dignes d'un tel honneur. Ces choix avaient toujours beaucoup d'imprévu. Tantôt, négligeant les hauts dignitaires et les gens riches, il régalait un moujik ou quelque vieille bonne femme ; tantôt, au contraire, c'était à un gros marchand qu'il donnait la préférence sur les pauvres diables. Il s'en fallait aussi que tous fussent servis de la même façon : pour les uns on sucrait le thé, à d'autres on donnait un morceau de sucre à sucer, d'autres enfin n'avaient de sucre sous aucune forme. Dans la circonstance présente, les favorisés furent le religieux étranger et le vieux pèlerin. Le premier eut un verre de thé sucré, le second n'eut pas de sucre du tout. Le gros moine du couvent de Saint-Euthyme, qui jusqu'à ce jour-là n'avait jamais été oublié, dut cette fois se contenter de voir boire les autres.

– Sémen Iakovlévitch, dites-moi quelque chose ; je désirais depuis longtemps faire votre connaissance, dit avec un sourire

et un clignement d'yeux la dame élégante qui avait déclaré qu'il ne fallait pas être difficile en fait de distractions. L'iourodivii ne la regarda même pas. Le propriétaire, agenouillé poussa un profond et bruyant soupir.

– Donnez-lui du thé sucré ! dit soudain Sémen Iakovlévitch en montrant le riche marchand.

Celui-ci s'approcha et vint se placer à côté du propriétaire.

– Encore du sucre à lui ! ordonna le bienheureux après qu'on eût versé le verre de thé. – On obéit. – Encore, encore à lui ! – On remit du sucre à trois reprises. Le marchand but son sirop sans murmurer.

– Seigneur ! chuchota l'assistance en se signant. Le propriétaire poussa un second soupir, non moins profond que le premier.

– Batuchka ! Sémen Iakovlévitch ! cria tout à coup d'une voix dolente mais en même temps très aigre la dame pauvre, que les nôtres avaient écartée du treillage. – Depuis une grande heure, mon bon ami, j'attends un mot de toi. Parle-moi, donne un conseil à l'orpheline.

– Interroge-là, dit Sémen Iakovlévitch au rat d'église. Celui-ci s'avança vers elle.

– Avez-vous fait ce que Sémen Iakovlévitch vous a ordonné la dernière fois ? demanda-t-il à la veuve d'un ton bas et mesuré.

– Que faire avec eux, Sémen Iakovlévitch ? glapit la vieille dame ; – ce sont des anthropophages ; ils portent plainte contre moi devant le tribunal de l'arrondissement ; ils me menacent du sénat : voilà comme ils traitent leur mère !...

– Donne-lui ! dit l'iourodivii en montrant un pain de sucre.

Le jeune garçon s'élança aussitôt vers l'objet indiqué, le prit et l'apporta à la veuve.

– Oh ! batuchka, tu es trop bon ! Que ferai-je de tout cela ? reprit-elle.

– Encore ! encore ! ordonna Sémen Iakovlévitch.

Un nouveau pain de sucre fut offert à la veuve.

– Encore ! encore ! répéta le bienheureux.

On apporta un troisième et, enfin, un quatrième pain de sucre ; la visiteuse en avait de tous les côtés. Le moine de notre couvent soupira : tout cela aurait pu aller au monastère comme les autres fois.

– C'est beaucoup trop pour moi ; qu'ai-je besoin d'en avoir autant ? observa la veuve, confuse. – Mais est-ce que ce n'est pas une prophétie, batuchka ?

– Si, c'est une prophétie, dit quelqu'un dans la foule.

– Qu'on lui en donne encore une livre, encore ! poursuivit Sémen Iakovlévitch.

Il restait encore sur la table un pain de sucre entier ; mais le bienheureux avait dit de donner une livre, et l'on donna une livre.

– Seigneur ! Seigneur ! soupiraient les gens du peuple en faisant le signe de la croix, c'est une évidente prophétie.

– Adoucissez d’abord votre cœur par la bonté et la miséricorde, et ensuite venez vous plaindre de vos enfants, l’os de vos os, voilà probablement ce que signifie cet emblème remarqua à voix basse, mais d’un air très satisfait de lui-même le gros moine, à qui on avait oublié d’offrir du thé et dont l’amour-propre blessé cherchait une consolation.

– Mais quoi, batuchka ! reprit soudain la veuve en colère, – quand le feu a pris chez les Verkhichine, ils m’ont passé un nœud coulant autour du corps pour me traîner dans les flammes. Ils ont fourré un chat mort dans mon coffre. C'est-à-dire qu’ils sont capables de toutes les vilenies…

– Qu’on la mette à la porte ! cria Sémen Iakovlévitch en agitant les bras.

Le rat d’église et le jeune gars s’élancèrent de l’autre côté du grillage. Le premier prit la veuve par le bras ; elle ne fit pas de résistance, et se laissa conduire vers la porte en se retournant pour considérer les pains de sucre que le jeune domestique portait derrière elle.

– Reprends-lui en un ! ordonna l’iourodivii à l’artelchtchik resté près de lui. Le laquais courut sur les pas de ceux qui venaient de sortir, et, quelque temps après, les trois domestiques revinrent, rapportant un des pains de sucre qui avaient été donnés à la veuve ; les trois autres demeurèrent en sa possession.

– Sémen Iakovlévitch, pourquoi donc ne m’avez-vous rien répondu ? il y a si longtemps que vous m’intéressez, dit celle de nos dames qui avait déjà pris la parole.

Le bienheureux ne l’écouta point, et s’adressa au moine de notre monastère :

– Interroge-le ! ordonna-t-il en lui montrant le propriétaire agenouillé.

Le moine s'approcha gravement du propriétaire.

– Quelle faute avez-vous commise ? Ne vous avait-on pas ordonné quelque chose ?

– De ne pas me battre, de m'abstenir de voies de fait, répondit d'une voix enrouée l'interpellé.

– Avez-vous obéi à cet ordre ? reprit le moine.

– Je ne puis pas ; c'est plus fort que moi.

Sémen Iakovlévitch agita les bras.

– Chasse-le, chasse-le ! Mets-le à la porte avec un balai !

Sans attendre que les faits suivissent les paroles, le propriétaire s'empressa de détaler.

– Il a laissé une pièce d'or à l'endroit où il était, dit le moine en ramassant sur le parquet une demi-impériale.

– Voilà à qui il faut la donner, fit Sémen Iakovlévitch ; et il indiqua du geste le riche marchand, qui n'osa pas refuser ce don.

– L'eau va toujours à la rivière, ne put s'empêcher d'observer le moine.

– À celui-ci du thé sucré, ordonna brusquement Sémen Iakovlévitch en montrant Maurice Nikolaïévitch.

Un domestique remplit un verre et l'offrit par erreur à un élégant qui avait un binocle sur le nez.

– Au grand, au grand ! reprit le bienheureux.

Maurice Nikolaïévitch prit le verre, salua, et se mit à boire. Tous les nôtres partirent d'un éclat de rire, je ne sais pourquoi.

– Maurice Nikolaïévitch ! dit soudain Élisabeth Nikolaïevna, – le monsieur qui était à genoux là tout à l'heure est parti ; mettez-vous à genoux à sa place.

Le capitaine d'artillerie la regarda d'un air ahuri.

– Je vous en prie ; vous me ferez un grand plaisir. Écoutez, Maurice Nikolaïévitch, poursuivit-elle avec un entêtement passionné, – il faut absolument que vous vous mettiez à genoux ; je tiens à voir comment vous serez. Si vous refusez, tout est fini entre nous. Je le veux absolument, je le veux !...

Je ne sais quelle était son intention, mais elle exigeait d'une façon pressante, implacable, on aurait dit qu'elle avait une attaque nerveuse. Ces caprices cruels qui depuis quelque temps surtout se renouvelaient avec une fréquence particulière, Maurice Nikolaïévitch se les expliquait comme des mouvements de haine aveugle, et il les attribuait non à la méchanceté, – il savait que la jeune fille avait pour lui de l'estime, de l'affection et du respect, – mais à une sorte d'intimité inconsciente dont par moments elle ne pouvait triompher.

Il remit silencieusement son verre à une vieille femme qui se trouvait derrière lui, ouvrit la porte du treillage et pénétra, sans y être invité, dans la partie de la chambre réservée à Sémen Iakovlévitch ; puis, en présence de tout le monde, il se mit à genoux. Je crois que son âme, simple et délicate, avait été très péniblement affectée par la brutale incartade que Lisa venait de se

permettre en public. Peut-être pensait-il qu'en voyant l'humiliation à laquelle elle l'avait condamné, elle aurait honte de sa conduite. Certes, il fallait être aussi naïf que Maurice Nikolaïévitch pour se flatter de corriger une femme par un tel moyen. À genoux, avec son grand corps dégingandé et son visage d'un sérieux imperturbable, il était fort drôle ; cependant aucun de nous ne rit ; au contraire, ce spectacle inattendu produisit une sensation de malaise. Tous les yeux se tournèrent vers Lisa.

– Esprit-Saint, Esprit-Saint ! murmura Sémen Iakovlévitch.

Lisa pâlit tout à coup, poussa un cri, et s'élança de l'autre côté du treillage. Là eut lieu une subite scène d'hystérie : la jeune fille saisit Maurice Nikolaïévitch par les avant-bras et le tira de toutes ses forces pour le relever.

– Levez-vous ! levez-vous ! criait-elle comme hors d'elle-même. Levez-vous tout de suite ! Comment avez-vous osé vous mettre à genoux ?

Maurice Nikolaïévitch obéit. Elle lui empoigna les bras au-dessus du coude, et le regarda en plein visage avec une expression de frayeur.

– Charmante société ! Charmante société ! répéta encore une fois le fou.

Lisa ramena enfin Maurice Nikolaïévitch dans l'autre partie de la chambre. Toute notre société était fort agitée. La dame dont j'ai déjà parlé voulut sans doute tenter une diversion, et, pour la troisième fois, s'adressa en minaudant à l'iourodivii :

– Eh bien, Sémen Iakovlévitch, est-ce que vous ne me direz pas quelque chose ? Je comptais tant sur vous.

– Va te faire f… ! lui répondit le bienheureux.

Ces mots, prononcés très distinctement et avec un accent de colère, provoquèrent chez les hommes un rire homérique ; quant aux dames, elles s'enfuirent en poussant de petits cris effarouchés. Ainsi se termina notre visite à Sémen Iakovlévitch.

Si je l'ai racontée avec tant de détails, c'est surtout, je l'avoue, à cause d'un incident très énigmatique qui se serait produit, dit-on, au moment de la sortie.

Tandis que tous se retiraient précipitamment, Lisa, qui donnait le bras à Maurice Nikolaïévitch, se rencontra soudain dans l'obscurité du corridor avec Nicolas Vsévolodovitch. Il faut dire que, depuis l'évanouissement de la jeune fille, ils s'étaient revus plus d'une fois dans le monde, mais sans jamais échanger une parole. Je fus témoin de leur rencontre près de la porte ; à ce qu'il me sembla, ils s'arrêtèrent pendant un instant et se regardèrent d'un air étrange. Mais il se peut que la foule m'ait empêché de bien voir. On assura, au contraire, qu'en apercevant Nicolas Vsévolodovitch, Lisa avait tout à coup levé la main, et qu'elle l'aurait certainement souffleté, s'il ne s'était écarté à temps. Peut-être avait-elle surpris une expression de moquerie sur le visage de Stavroguine, surtout après l'épisode dont Maurice Nikolaïévitch avait été le triste héros. J'avoue que moi-même je ne remarquai rien ; mais, en revanche, tout le monde prétendit avoir vu la chose, quoique, en tenant pour vrai le geste attribué à Élisabeth Nikolaïevna, peu de personnes seulement, dans la confusion du départ, eussent pu en être témoins. Je refusai alors d'ajouter foi à ces racontars. Je me rappelle pourtant qu'au retour Nicolas Vsévolodovitch fut un peu pâle.

III

Le même jour eut lieu à Skvorechniki l'entrevue que Barbara Pétrovna se proposait depuis longtemps d'avoir avec Stépan Trophimovitch. La générale arriva fort affairée à sa maison de campagne ; la veille, on avait définitivement décidé que la fête au profit des institutrices pauvres serait donnée chez la maréchale de la noblesse. Mais, avec sa promptitude de résolution, Barbara Pétrovna s'était dit tout de suite que rien ne l'empêchait, après cette fête, d'en donner à son tour une chez elle et d'y inviter toute la ville. La société pourrait alors juger en connaissance de cause qu'elle était des deux maisons la meilleure, celle où l'on savait le mieux recevoir et donner un bal avec le plus de goût. Barbara Pétrovna n'était plus à reconnaître. L'altière matrone qui, naguère encore, vivait dans une retraite si profonde, semblait maintenant passionnée pour les distractions mondaines. Du reste, ce changement était peut-être plus apparent que réel.

Son premier soin, en arrivant à Skvorechniki, fut de visiter toutes les chambres de la maison en compagnie du fidèle Alexis Égorovitch et de Fomouchka, qui était un habile décorateur. Alors commencèrent de graves délibérations : quels meubles, quels tableaux, quels bibelots ferait-on venir de la maison de ville ? Où les placerait-on ? Comment utiliserait-on le mieux l'orangerie et les fleurs ? Où poserait-on des tentures neuves ? En quel endroit le buffet serait-il installé ? N'y en aurait-il qu'un ou bien en organiserait-on deux ? etc., etc. Et voilà qu'au milieu de ces préoccupations l'idée vint tout à coup à Barbara Pétrovna d'envoyer sa voiture chercher Stépan Trophimovitch.

Celui-ci, depuis longtemps prévenu que son ancienne amie désirait lui parler, attendait de jour en jour cette invitation. Lorsqu'il monta en voiture, il fit le signe de la croix : son sort allait se décider. Il trouva Barbara Pétrovna dans la grande

salle ; assise sur un petit divan, en face d'un guéridon de marbre, elle avait à la main un crayon et un papier ; Fomouchka mesurait avec un mètre la hauteur des fenêtres et de la tribune ; la générale inscrivait les chiffres et faisait des marques sur le parquet. Sans interrompre sa besogne, elle inclina la tête du côté de Stépan Trophimovitch, et, quand ce dernier balbutia une formule de salutation, elle lui tendit vivement la main ; puis, sans le regarder, elle lui indiqua une place à côté d'elle.

Je m'assis et j'attendis pendant cinq minutes, « en comprimant les battements de mon cœur », me raconta-t-il ensuite. – J'avais devant moi une femme bien différente de celle que j'avais connue durant vingt ans. La profonde conviction que tout était fini me donna une force dont elle-même fut surprise. Je vous le jure, je l'étonnai par mon stoïcisme à cette heure dernière.

Barbara Pétrovna posa soudain son crayon sur la table et se tourna brusquement vers le visiteur.

– Stépan Trophimovitch, nous avons à parler d'affaires. Je suis sûre que vous avez préparé toutes vos phrases ronflantes et quantité de mots à effet ; mais il vaut mieux aller droit au fait, n'est-ce pas ?

Il se sentit fort mal à l'aise. Un pareil début n'avait rien de rassurant.

– Attendez, taisez-vous, laissez-moi parler ; vous parlerez après, quoique, à vrai dire, j'ignore ce que vous pourriez me répondre, poursuivit rapidement Barbara Pétrovna. – Je considère comme un devoir sacré de vous servir, votre vie durant, vos douze cent roubles de pension ; quand je dis « devoir sacré », je m'exprime mal ; disons simplement que c'est une chose convenue entre nous, ce langage sera beaucoup plus vrai, n'est-ce pas ? Si vous voulez, nous mettrons cela par écrit. Des disposi-

tions particulières ont été prises pour le cas où je viendrais à mourir. Mais, en sus de votre pension, vous recevez actuellement de moi le logement, le service et tout l'entretien. Nous convertirons cela en argent, ce qui fera quinze cents roubles, n'est-ce pas ? Je mets en outre trois cents roubles pour les frais imprévus, et vous avez ainsi une somme ronde de trois mille roubles. Ce revenu annuel vous suffira-t-il ? Il me semble que c'est assez pour vivre. Du reste, dans le cas de dépenses extraordinaires, j'ajouterai encore quelque chose. Eh bien, prenez cet argent, renvoyez-moi mes domestiques et allez demeurer où vous voudrez, à Pétersbourg, à Moscou, à l'étranger ; restez même ici, si bon vous semble, mais pas chez moi. Vous entendez ?

– Dernièrement, une autre mise en demeure non moins péremptoire et non moins brusque m'a été signifiée par ces mêmes lèvres, dit d'une voix lente et triste Stépan Trophimovitch. – Je me suis soumis et… j'ai dansé la cosaque pour vous complaire. – Oui, ajouta-t-il en français, la comparaison peut être permise : c'était comme un petit cosaque de Don qui sautait sur sa propre tombe. Maintenant…

– Cessez, Stépan Trophimovitch. Vous êtes terriblement verbeux. Vous n'avez pas dansé ; vous êtes venu chez moi avec une cravate neuve, du linge frais, des gants ; vous vous étiez pommadé et parfumé. Je vous assure que vous-même aviez grande envie de vous marier. Cela se lisait sur votre visage, et, croyez-le, ce n'était pas beau à voir. Si je ne vous en ai pas fait alors l'observation, ç'a été par pure délicatesse. Mais vous désiriez, vous désiriez ardemment vous marier, malgré les ignominies que vous écriviez confidentiellement sur moi et sur votre future. À présent, il ne s'agit plus de cela. Et que parlez-vous de cosaque du Don sautant sur sa tombe ? Je ne saisis pas la justesse de cette comparaison. Au contraire, ne mourez pas, vivez ; vivez le plus longtemps possible, j'en serai enchantée.

– Dans un hospice ?

– Dans un hospice ? On ne va pas à l'hospice avec trois mille roubles de revenu. Ah ! je me rappelle, fit-elle avec un sourire ; – en effet, une fois, par manière de plaisanterie, Pierre Stépanovitch m'a parlé d'un hospice. Au fait, il s'agit d'un hospice particulier qui n'est pas à dédaigner. C'est un établissement où ne sont admis que le gens les plus considérés ; il y a là des colonels, et même en ce moment un général y postule une place. Si vous entrez là avec tout votre argent, vous trouverez le repos, le confort, un nombreux domestique. Vous pourrez, dans cette maison, vous occuper de sciences, et, quand vous voudrez jouer aux cartes, les partenaires ne vous feront pas défaut…

– Passons.

– Passons ! répéta avec une grimace Barbara Pétrovna. – Mais, en ce cas, c'est tout ; vous êtes averti, dorénavant nous vivrons complètement séparés l'un de l'autre.

– Et c'est tout, tout ce qui reste de vingt ans ? C'est notre dernier adieu ?

– Vous êtes fort pour les exclamations, Stépan Trophimovitch. Cela est tout à fait passé de mode aujourd'hui. On parle grossièrement, mais simplement. Vous en revenez toujours à vos vingt ans ! ç'a été de part et d'autre vingt années d'amour-propre, et rien de plus. Chacune des lettres que vous m'adressiez était écrite non pour moi, mais pour la postérité. Vous êtes un styliste et non un ami ; l'amitié n'est qu'un beau mot pour désigner un mutuel épanchement d'eau sale…

– Mon Dieu, que de paroles qui ne sont pas de vous ! Ce sont des leçons apprises par cœur ! Et déjà ils vous ont fait revêtir leur uniforme ! Vous aussi, vous êtes dans la joie ; vous aussi,

vous êtes au soleil. Chère, chère, pour quel plat de lentilles vous leur avez vendu votre liberté !

– Je ne suis pas un perroquet pour répéter les paroles d'autrui, reprit avec colère Barbara Pétrovna. Soyez sûr que mon langage m'appartient. – Qu'avez-vous fait pour moi durant ces vingt ans ? Vous me refusiez jusqu'aux livres que je faisais venir pour vous, et dont les pages ne seraient pas encore coupées si on ne les avait donnés à relier. Quelles lectures me recommandiez-vous, quand, dans les premières années, je sollicitais vos conseils ? Capefigue, toujours Capefigue. Mon développement intellectuel vous faisait ombrage, et vous preniez vos mesures en conséquence. Mais cependant on rit de vous. Je l'avoue, je ne vous ai jamais considéré que comme un critique, pas autre chose. Pendant notre voyage à Pétersbourg, quand je vous ai déclaré que je me proposais de fonder un recueil périodique et de consacrer toute ma vie à cette publication, vous m'avez aussitôt regardée d'un air moqueur et vous êtes devenu tout d'un coup très arrogant.

– Ce n'était pas cela ; vous vous êtes méprise… nous craignions alors des poursuites…

– Si, c'était bien cela, car, à Pétersbourg, vous ne pouviez craindre aucune poursuite. Plus tard, en février, lorsque se répandit le bruit de la prochaine apparition de cet organe, vous vîntes me trouver tout effrayé et vous exigeâtes de moi une lettre certifiant que vous étiez tout à fait étranger à la publication projetée, que les jeunes gens se réunissaient chez moi et non chez vous, qu'enfin vous n'étiez qu'un simple précepteur à qui je donnais le logement dans ma maison pour lui compléter ses honoraires. Est-ce vrai ? Vous rappelez-vous cela ? Vous vous êtes toujours signalé par votre héroïsme, Stépan Trophimovitch.

– Ce n'a été qu'une minute de pusillanimité, une minute d'épanchement en tête-à-tête, gémit le visiteur ; – mais se peut-

il qu'une rupture complète résulte d'un ressentiment aussi mesquin ? Est-ce là, vraiment, le seul souvenir que vous aient laissé tant d'années passées ensemble ?

– Vous êtes un terrible calculateur ; vous voulez toujours me faire croire que c'est moi qui reste en dette avec vous. À votre retour de l'étranger, vous m'avez regardée du haut de votre grandeur, vous ne m'avez pas laissée placer un mot ; et quand moi-même, après avoir visité l'Europe, j'ai voulu vous parler de l'impression que j'avais gardée de la Madone Sixtine, vous ne m'avez pas écoutée, vous avez dédaigneusement souri dans votre cravate, comme si je ne pouvais pas avoir tout comme vous des sensations artistiques.

– Ce n'était pas cela ; vous devez vous être trompée… J'ai oublié…

– Si, c'était bien cela ; mais vous n'aviez pas besoin de tant vous poser en esthéticien devant moi, car vous ne disiez que de pures billevesées. Personne, aujourd'hui, ne perd son temps à s'extasier devant la Madone, personne ne l'admire, sauf de vieux encroûtés. C'est prouvé.

– Ah ! c'est prouvé ?

– Elle ne sert absolument à rien. Ce gobelet est utile, parce qu'on peut y verser de l'eau ; ce crayon est utile, parce qu'on peut s'en servir pour prendre des notes ; mais un visage de femme peint ne vaut aucun de ceux qui existent dans la réalité. Essayez un peu de dessiner une pomme, et mettez à côté une vraie pomme, – laquelle choisirez-vous ? Je suis sûre que vous ne vous tromperez pas. Voilà comment on juge à présent toutes vos théories ; le premier rayon de libre examen a suffi pour en montrer la fausseté.

– Oui, oui.

– Vous souriez ironiquement. Et que me disiez-vous, par exemple, de l'aumône ? Pourtant, le plaisir de faire la charité est un plaisir orgueilleux et immoral ; le riche le tire de sa fortune et de la comparaison qu'il établit entre son importance et l'insignifiance du pauvre. L'aumône déprave à la fois et le bienfaiteur et l'obligé ; de plus, elle n'atteint pas son but, car elle ne fait que favoriser la mendicité. Les paresseux qui ne veulent pas travailler se rassemblent autour des gens charitables comme les joueurs qui espèrent gagner se rassemblent autour du tapis vert. Et cependant les misérables grochs qu'on leur jette ne soulagent pas la centième partie de leur misère. Avez-vous donné beaucoup d'argent dans votre vie ? Pas plus de huit grivnas, souvenez-vous en. Tâchez un peu de vous rappeler la dernière fois que vous avez fait l'aumône ; c'était il y a deux ans, je me trompe, il va y en avoir quatre. Vous criez, et vous faites plus de mal que de bien. L'aumône, dans la société moderne, devrait même être interdite par la loi. Dans l'organisation nouvelle il n'y aura plus du tout de pauvres.

– Oh ! quel flux de paroles recueillies de la bouche d'autrui ! Ainsi vous en êtes déjà venue à rêver d'une organisation nouvelle ! Malheureuse, que Dieu vous assiste !

– Oui, j'en suis venue là, Stépan Trophimovitch ; vous me cachiez soigneusement toutes les idées nouvelles qui sont maintenant tombées dans le domaine public, et vous faisiez cela uniquement par jalousie, pour avoir une supériorité sur moi. Maintenant, il n'est pas jusqu'à cette Julie qui ne me dépasse de cent verstes. Mais, à présent, moi aussi, je vois clair. Je vous ai défendu autant que je l'ai pu, Stépan Trophimovitch : décidément tout le monde vous condamne.

– Assez ! dit-il en se levant, – assez ! Quels souhaits puis-je encore faire pour vous, à moins de vous souhaiter le repentir ?

– Asseyez-vous une minute, Stépan Trophimovitch ; j'ai encore une question à vous adresser. Vous avez été invité à prendre part à la matinée littéraire ; cela s'est fait par mon entremise. Dites-moi, que comptez-vous lire ?

– Eh bien, justement, quelque chose sur cette reine des reines, sur cet idéal de l'humanité, la Madone Sixtine, qui, à vos yeux, ne vaut pas un verre ou un crayon.

– Ainsi vous ne ferez pas une lecture historique ? reprit avec un pénible étonnement Barbara Pétrovna. – Mais on ne vous écoutera pas. Vous en tenez donc bien pour cette Madone ? Allons, pourquoi voulez-vous endormir tout votre auditoire ? Soyez sûr, Stépan Trophimovitch, que je parle uniquement dans votre intérêt. Qu'est-ce qui vous empêche d'emprunter au moyen âge ou à l'Espagne une petite historiette, courte mais attachante, une anecdote, si vous voulez, que vous trufferiez de petits mots spirituels ? Il y avait là des cours brillantes, de belles dames, des empoisonnements. Karmazinoff dit qu'il serait étrange qu'on ne trouvât pas dans l'histoire de l'Espagne le sujet d'une lecture intéressante.

– Karmazinoff, ce sot, ce vidé, cherche des thèmes pour moi !

– Karmazinoff est presque une intelligence d'homme d'État ; vous ne surveillez pas assez vos expressions, Stépan Trophimovitch.

– Votre Karmazinoff est une vieille pie-grièche ! Chère, chère, depuis quand, ô Dieu ! vous ont-ils ainsi transformée ?

– Maintenant encore je ne puis souffrir ses airs importants ; mais je rends justice à son intelligence. Je le répète, je vous ai défendu de toutes mes forces, autant que je l'ai pu. Et pourquoi tenir absolument à être ridicule et ennuyeux ? Au

contraire, montez sur l’estrade avec le sourire grave d’un représentant du passé et racontez trois anecdotes avec tout votre sel, comme vous seul parfois savez raconter. Soit, vous êtes un vieillard, un ci-devant, un arriéré ; mais vous-même vous commencerez par le reconnaître en souriant, et tout le monde verra que vous êtes un bon, aimable et spirituel débris… En un mot, un homme d’autrefois, mais dont l’esprit est assez ouvert pour comprendre toute la laideur des principes qui l’ont inspiré jusqu’à présent. Allons, faites-moi ce plaisir, je vous prie.

– Chère, assez ! N’insistez pas, c’est impossible. Je lirai mon étude sur la Madone, mais je soulèverai un orage qui crèvera sur eux tous, ou dont je serai la seule victime !

– Cette dernière conjecture est la plus probable, Stépan Trophimovitch.

– Eh bien, que mon destin s’accomplisse ! Je flétrirai le lâche esclave, le laquais infect et dépravé qui le premier se hissera sur un échafaudage pour mutiler avec des ciseaux la face divine du grand idéal, au nom de l’égalité, de l’envie et… de la digestion. Je ferai entendre une malédiction suprême, quitte ensuite à…

– À entrer dans une maison de fous ?

– Peut-être. Mais, en tout cas, vainqueur ou vaincu, le même soir je prendrai ma besace, ma besace de mendiant, j’abandonnerai tout ce que je possède, tout ce que je tiens de votre libéralité, je renoncerai à toutes vos pensions, à tous les biens promis par vous, et je partirai à pied pour achever ma vie comme précepteur chez un marchand, ou mourir de faim au pied d’un mur. J’ai dit. *Alea jacta est !*

Il se leva de nouveau.

Barbara Pétrovna, les yeux étincelants de colère, se leva aussi.

– J'en étais sûre ! dit-elle ; – depuis des années déjà j'étais convaincue que vous gardiez cela en réserve, que, pour finir, vous vouliez me déshonorer, moi et ma maison, par la calomnie ! Que signifie cette résolution d'entrer comme précepteur chez un marchand ou d'aller mourir de faim au pied d'un mur ? C'est une méchanceté, une façon de me noircir, et rien de plus !

– Vous m'avez toujours méprisé ; mais je finirai comme un chevalier fidèle à sa dame, car votre estime m'a toujours été plus chère que tout le reste. À partir de ce moment je n'accepterai plus rien, et mon culte sera désintéressé.

– Comme c'est bête !

– Vous ne m'avez jamais estimé. J'ai pu avoir une foule de faiblesses. Oui, je vous ai grugée ; je parle la langue du nihilisme ; mais vous gruger n'a jamais été le principe suprême de mes actes. Cela est arrivé ainsi, par hasard, je ne sais comment… J'ai toujours pensé qu'entre nous il y avait quelque chose de plus haut que la nourriture, et jamais, jamais je n'ai été un lâche ! Eh bien, je pars pour réparer ma faute ! Je me mets en route tardivement ; l'automne est avancé, le brouillard s'étend sur les plaines, le givre couvre mon futur chemin et le vent gémit sur une tombe qui va bientôt s'ouvrir… Mais en route, en route, partons :

« Plein d'un amour pur,
« Fidèle au doux rêve… »

– Oh ! adieu, mes rêves ! Vingt ans ! *Alea jacta est !*

Des larmes jaillirent brusquement de ses yeux et inondèrent son visage. Il prit son chapeau.

Je ne comprends pas le latin, dit Barbara Pétrovna, se roidissant de toutes ses forces contre elle-même.

– Qui sait ? peut-être avait-elle aussi envie de pleurer ; mais l'indignation et le caprice l'emportèrent encore une fois sur l'attendrissement.

– Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il n'y a rien de sérieux dans tout cela. Jamais vous ne serez capable de mettre à exécution vos menaces, dictées par l'égoïsme. Vous n'irez nulle part, chez aucun marchand, mais vous continuerez à vivre bien tranquillement à mes crochets, recevant une pension et réunissant chez vous, tous les mardis, vos amis, qui ne ressemblent à rien. Adieu, Stépan Trophimovitch.

– *Alea jacta est !* répéta-t-il ; puis il s'inclina profondément et revint chez lui plus mort que vif.

CHAPITRE VI

PIERRE STEPANOVITCH SE REMUE.

I

Le jour de la fête avait été définitivement fixé, mais Von Lembke allait s'assombrissant de plus en plus. Il était rempli de pressentiments étranges et sinistres, ce qui inquiétait fort Julie Mikhaïlovna. À la vérité, tout ne marchait pas le mieux du monde. Notre ancien gouverneur, l'aimable Ivan Osipovitch, avait laissé l'administration dans un assez grand désordre ; en ce moment on redoutait le choléra ; la peste bovine faisait de grands ravages dans certaines localités ; pendant tout l'été les villes et les villages avaient été désolés par une foule d'incendies où le peuple s'obstinait à voir la main d'une bande noire ; le brigandage avait pris des proportions vraiment anormales. Mais tout cela, bien entendu, était trop ordinaire pour troubler la sérénité d'André Antonovitch, s'il n'avait eu d'autres et plus sérieux sujets de préoccupation.

Ce qui frappait surtout Julie Mikhaïlovna, c'était la taciturnité croissante de son mari, qui, chose singulière, devenait de jour en jour plus dissimulé. Pourtant qu'avait-il à cacher ? Il est vrai qu'il faisait rarement de l'opposition à sa femme, et que la plupart du temps il lui obéissait en aveugle. Ce fut, par exemple, sur les instances de Julie Mikhaïlovna qu'on prit deux ou trois mesures très risquées et presque illégales qui tendaient à aug-

menter le pouvoir du gouverneur. On fit dans le même but plusieurs compromis fâcheux. On porta pour des récompenses telles gens qui méritaient de passer en jugement et d'être envoyés en Sibérie, on décida systématiquement d'écarter certaines plaintes, de jeter au panier certaines réclamations. Tous ces faits, aujourd'hui connus, furent dus à l'action prédominante de Julie Mikhaïlovna. Lembke non seulement signait tout, mais ne discutait même pas le droit de sa femme à s'immiscer dans l'exercice de ses fonctions. Parfois, en revanche, à propos de « pures bagatelles », il se rebellait d'une façon qui étonnait la gouvernante. Sans doute, après des jours de soumission, il sentait le besoin de se dédommager par de petits moments de révolte. Malheureusement, Julie Mikhaïlovna, malgré toute sa pénétration, ne pouvait comprendre ces résistances inattendues. Hélas ! elle ne s'en inquiétait pas, et il résulta de là bien des malentendus.

Je ne m'étendrai pas sur le chapitre des erreurs administratives, tel n'est pas l'objet que je me suis proposé en commençant cette chronique, mais il était nécessaire de donner quelques éclaircissements à ce sujet pour l'intelligence de ce qui va suivre. Je reviens à Julie Mikhaïlovna.

La pauvre dame (je la plains fort) aurait pu atteindre tout ce qu'elle poursuivait avec tant d'ardeur (la gloire et le reste), sans se livrer aux agissements excentriques par lesquels elle se signala dès son arrivée chez nous. Mais, soit surabondance de poésie, soit effet des longs et cruels déboires dont avait été remplie sa première jeunesse, toujours est-il qu'en changeant de fortune elle se crut soudain une mission, elle se figura qu'une « langue de feu » brillait sur sa tête. Par malheur, quand une femme s'imagine avoir ce rare chignon, il n'est pas de tâche plus ingrate que de la détromper, et au contraire rien n'est plus facile que de la confirmer dans son illusion. Tout le monde flatta à l'envi celle de Julie Mikhaïlovna. La pauvrette se trouva du coup le jouet des influences les plus diverses, alors même qu'elle pen-

sait être profondément originale. Pendant le peu de temps que nous l'eûmes pour gouvernante, nombre d'aigrefins surent exploiter sa naïveté au mieux de leurs intérêts. Et, déguisé sous le nom d'indépendance, quel incohérent pêle-mêle d'inclinations contradictoires ! Elle aimait à la fois la grande propriété, l'élément aristocratique, l'accroissement des pouvoirs du gouverneur, l'élément démocratique, les nouvelles institutions, l'ordre, la libre pensée, les idées sociales, l'étiquette sévère d'un salon du grand monde et le débraillé des jeunes gens qui l'entouraient. Elle rêvait de *donner le bonheur* et de concilier les inconciliables, plus exactement, de réunir tous les partis dans la commune adoration de sa personne. Elle avait aussi des favoris ; Pierre Stépanovitch qui l'accablait des plus grossières flatteries était vu par elle d'un très bon œil. Mais il lui plaisait encore pour une autre raison fort bizarre, et ici se montrait bien le caractère de la pauvre dame ; elle espérait toujours qu'il lui révèlerait un vaste complot politique ! Quelque étrange que cela puisse paraître, il en était ainsi. Il semblait, je ne sais pourquoi, à Julie Mikhaïlovna que dans la province se tramait une conspiration contre la sûreté de l'État. Pierre Stépanovitch, par son silence dans certains cas et par de petits mots énigmatiques dans d'autres, contribuait à enraciner chez elle cette singulière idée. Elle le supposait en relation avec tous les groupes révolutionnaires de la Russie, mais en même temps dévoué à sa personne jusqu'au fanatisme. Découvrir un complot, mériter la reconnaissance de Pétersbourg, procurer de l'avancement à son mari, « caresser » la jeunesse pour la retenir sur le bord de l'abîme, telles étaient les chimères dont se berçait l'esprit fanatique de la gouvernante. Puisqu'elle avait sauvé et conquis Pierre Stépanovitch (à cet égard elle n'avait pas le moindre doute), elle sauverait tout aussi bien les autres. Aucun d'eux ne périrait, elle les préserverait tous de leur perte, elle les remettrait dans la bonne voie, elle appellerait sur eux la bienveillance du gouvernement, elle agirait en s'inspirant d'une justice supérieure, peut-être même l'histoire et tout le libéralisme russe bé-

niraient son nom ; et cela n'empêcherait pas le complot d'être découvert. Tous les profits à la fois.

Mais il était nécessaire qu'au moment de la fête André Antonovitch eût un visage un peu plus riant. Il fallait absolument lui rendre le calme et la sérénité. À cette fin, Julie Mikhaïlovna envoya à son mari Pierre Stépanovitch, espérant que ce dernier, par quelque moyen connu de lui, peut-être même par quelque confidence officieuse, saurait triompher de l'abattement de gouverneur. Elle avait toute confiance dans l'habileté du jeune homme. Depuis longtemps Pierre Stépanovitch n'avait pas mis le pied dans le cabinet de Von Lembke. Lorsqu'il y entra, sa victime ordinaire était justement de fort mauvaise humeur.

II

Une complication avait surgi qui causait le plus grand embarras à M. Von Lembke. Dans un district (celui-là même que Pierre Stépanovitch avait visité dernièrement) un sous-lieutenant avait reçu devant toute sa compagnie un blâme verbal de son supérieur immédiat. L'officier, récemment arrivé de Pétersbourg, était un homme jeune encore ; toujours silencieux et morose, il ne laissait pas d'avoir un aspect assez imposant, quoiqu'il fût petit, gros et rougeaud. S'entendant réprimander, il avait poussé un cri qui avait stupéfié toute la compagnie, s'était jeté tête baissée sur son chef et l'avait furieusement mordu à l'épaule, on n'avait pu qu'à grand'peine lui faire lâcher prise. À n'en pas douter, ce sous-lieutenant était fou ; du moins l'enquête révéla que depuis quelques temps il faisait des choses fort étranges. Ainsi il avait jeté hors de son logement deux icônes appartenant à son propriétaire et brisé l'un d'eux à coups de hache ; dans sa chambre il avait placé sur trois supports disposés en forme de lutrins les ouvrages de Vogt, de Moleschott et

de Buchner ; devant chacun de ces lutrins il brûlait des bougies de cire comme on en allume dans les églises. Le nombre des livres trouvés chez lui donnait lieu de penser que cet homme lisait énormément. S'il avait eu cinquante mille francs, il se serait peut-être embarqué pour les îles Marquises, comme ce « cadet » dont M. Hertzen raconte quelque part l'histoire avec une verve si humoristique. Quand on l'arrêta, on saisit sur lui et dans son logement quantité de proclamations des plus subversives.

En soi cette découverte ne signifiait rien, et, à mon avis, elle ne méritait guère qu'on s'en préoccupât. Était-ce la première fois que nous voyions des écrits séditieux ? Ceux-ci, d'ailleurs, n'étaient pas nouveaux : c'étaient, comme on le dit plus tard, les mêmes qui avaient été répandus récemment dans la province de K…, et Lipoutine assurait avoir vu de petites feuilles toutes pareilles à celles-là pendant un voyage qu'il avait fait dans un gouvernement voisin six semaines auparavant. Mais il se produisit une coïncidence dont André Antonovitch fut très frappé : dans le même temps en effet l'intendant des Chpigouline apporta à la police deux ou trois liasses de proclamations qu'on avait introduites de nuit dans la fabrique, et qui étaient identiques avec celles du sous-lieutenant. Les paquets n'avaient pas encore été défaits, et aucun ouvrier n'en avait pris connaissance. La chose était sans importance, néanmoins elle parut louche au gouverneur et le rendit très soucieux.

Alors venait de commencer cette « affaire Chpigouline » dont on a tant parlé chez nous et que les journaux de la capitale ont racontée avec de telles variantes. Trois semaines auparavant, le choléra asiatique avait fait invasion parmi les ouvriers de l'usine ; il y avait eu un décès et plusieurs cas. L'inquiétude s'empara de notre ville, car le choléra sévissait déjà dans une province voisine. Je ferai remarquer qu'en prévision de l'arrivée du fléau notre administration avait pris des mesures prophylactiques aussi satisfaisantes que possible. Mais les Chpigouline

étant millionnaires et possédant de hautes relations, on avait négligé d'appliquer à leur fabrique les règlements sanitaires. Soudain des plaintes universelles s'élevèrent contre cette usine qu'on accusait d'être un foyer d'épidémie : elle était si mal tenue, disait-on, les locaux affectés aux ouvriers, notamment, étaient si sales, que cette malpropreté devait suffire, en l'absence de toute autre cause, pour engendrer le choléra. Des ordres furent immédiatement donnés en conséquence, et André Antonovitch veilla à ce qu'ils fussent promptement exécutés. Pendant trois semaines on nettoya la fabrique, mais les Chpigouline, sans qu'on sût pourquoi, y arrêtèrent le travail. L'un des deux frères résidait constamment à Pétersbourg ; l'autre, à la suite des mesures de désinfection prises par l'autorité, se rendit à Moscou. L'intendant chargé de régler les comptes vola effrontément les ouvriers ; ceux-ci commencèrent à murmurer, voulurent toucher ce qui leur était dû et allèrent bêtement se plaindre à la police ; du reste, ils ne criaient pas trop et présentaient leurs réclamations avec assez de calme. Ce fut sur ces entrefaites qu'on remit au gouvernement les proclamations trouvées par l'intendant.

Pierre Stépanovitch ne se fit point annoncer et pénétra dans le cabinet d'André Antonovitch avec le sans façon d'un ami, d'un intime ; d'ailleurs, en ce moment, c'était Julie Mikhaïlovna qui l'avait envoyé. En l'apercevant, Von Lembke laissa voir un mécontentement très marqué, et, au lieu d'aller au devant de lui, s'arrêta près de la table. Avant l'arrivée du visiteur, il se promenait dans la chambre, où il s'entretenait en tête-à-tête avec un employé de sa chancellerie, un gauche et maussade Allemand du nom de Blum, qu'il avait amené de Pétersbourg, malgré la très vive opposition de Julie Mikhaïlovna. À l'apparition de Pierre Stépanovitch, l'employé se dirigea vers la porte, mais il ne sortit pas. Le jeune homme crut même remarquer qu'il échangeait un regard d'intelligence avec son supérieur.

– Oh ! oh ! je vous y prends, administrateur sournois ! cria gaiement Pierre Stépanovitch, et il couvrit avec sa main une proclamation qui se trouvait sur la table, – cela va augmenter votre collection, hein ?

André Antonovitch rougit, et sa physionomie prit une expression de mauvaise humeur plus accentuée encore.

– Laissez, laissez cela tout de suite ! cria-t-il tremblant de colère, – et ne vous avisez pas, monsieur…

– Qu'est-ce que vous avez ? On dirait que vous êtes fâché ?

– Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que désormais je suis décidé à ne plus tolérer votre sans façon, je vous prie de vous en souvenir…

– Ah ! diable, c'est qu'il est fâché en effet !

– Taisez-vous donc, taisez-vous ! vociféra Von Lembke en frappant du pied, – n'ayez pas l'audace…

Dieu sait quelle tournure les choses menaçaient de prendre. Hélas ! il y avait ici une circonstance ignorée de Pierre Stépanovitch et de Julie Mikhaïlovna elle-même. Depuis quelques jours, le malheureux André Antonovitch avait l'esprit si dérangé qu'il en était venu à soupçonner *in petto* Pierre Stépanovitch d'être l'amant de sa femme. Lorsqu'il se trouvait seul, la nuit surtout, cette pensée le faisait cruellement souffrir.

– Je pensais que quand un homme vous retient deux soirs de suite jusqu'après minuit pour vous lire son roman en tête-à-tête, il oublie lui-même la distance qui le sépare de vous… Julie Mikhaïlovna me reçoit sur un pied d'intimité ; comment vous déchiffrer ? répliqua non sans dignité Pierre Stépanovitch. – À propos, voici votre roman, ajouta-t-il en déposant sur la table

un gros cahier roulé en forme de cylindre et soigneusement enveloppé dans un papier bleu.

Lembke rougit et se troubla.

– Où donc l'avez-vous trouvé ? demanda-t-il aussi froidement qu'il le put, mais sa joie était visible malgré tous les efforts qu'il faisait pour la cacher.

– Figurez-vous qu'il avait roulé derrière la commode. Quand je suis rentré l'autre jour, je l'aurai jeté trop brusquement sur ce meuble. C'est avant-hier seulement qu'on l'a retrouvé, en lavant les parquets, mais vous m'avez donné bien de l'ouvrage.

Le gouverneur, voulant conserver un air de sévérité, baissa les yeux.

– Vous êtes cause que depuis deux nuits je n'ai pas dormi. – Voilà déjà deux jours que le manuscrit est retrouvé ; si je ne vous l'ai pas rendu tout de suite, c'est parce que je tenais à le lire d'un bout à l'autre, et, comme je n'ai pas le temps pendant la journée, j'ai dû y consacrer mes nuits. Eh bien, je suis mécontent de ce roman : l'idée ne me plaît pas. Peu importe après tout, je n'ai jamais été un critique ; d'ailleurs, quoique mécontent, batuchka, je n'ai pas pu m'arracher à cette lecture ! Les chapitres IV et V, c'est… c'est… le diable sait quoi ! Et que d'humour vous avez fourré là-dedans ! j'ai bien ri. Comme vous savez pourtant provoquer l'hilarité sans que cela paraisse ! Dans les chapitres IX et X il n'est question que d'amour, ce n'est pas mon affaire, mais cela produit tout de même de l'effet. Pour ce qui est de la fin, oh ! je vous battrais volontiers. Voyons, quelle est votre conclusion ? Toujours l'éternelle balançoire, la glorification du bonheur domestique : vos personnages se marient, ont beaucoup d'enfants et font bien leurs affaires ! Vous enchantez le lecteur, car moi-même, je le répète, je n'ai pas pu

m'arracher à votre roman, mais vous n'en êtes que plus coupable. Le public est bête, les hommes intelligents devraient l'éclairer, et vous au contraire… Allons, assez, adieu. Une autre fois ne vous fâchez pas ; j'étais venu pour vous dire deux petits mots urgents ; mais vous êtes si mal disposé…

André Antonovitch, pendant ce temps, avait serré son manuscrit dans une bibliothèque en bois de chêne et fait signe à Blum de se retirer. L'employé obéit d'un air de chagrin.

– Je ne suis pas mal disposé, seulement… j'ai toujours des ennuis, grommela le gouverneur.

Quoiqu'il eût prononcé ces mots en fronçant les sourcils, sa colère avait disparu ; il s'assit près de la table.

– Asseyez-vous, continua-t-il, – et dites-moi vos deux mots. Je ne vous avais pas vu depuis longtemps, Pierre Stépanovitch ; seulement, à l'avenir, n'entrez plus brusquement comme cela… on est quelquefois occupé…

– C'est une habitude que j'ai…

– Je le sais et je crois que vous n'y mettez aucune mauvaise intention, mais parfois on a des soucis… Asseyez-vous donc.

Pierre Stépanovitch s'assit à la turque sur le divan.

III

– Ainsi vous avez des soucis ; est-il possible que ce soit à cause de ces niaiseries ? dit-il en montrant la proclamation. – Je vous apporterai de ces petites feuilles autant que vous en vou-

drez, j'ai fait connaissance avec elles dans le gouvernement de Kh…

– Pendant que vous étiez là ?

– Naturellement, ce n'était pas en mon absence. Elle a aussi une vignette, une hache est dessinée au haut de la page. Permettez (il prit la proclamation) ; en effet, la hache y est bien, c'est exactement la même.

– Oui, il y a une hache. Vous voyez la hache.

– Eh bien, c'est là ce qui vous fait peur ?

– Il ne s'agit pas de la hache… du reste, je n'ai pas peur, mais cette affaire… c'est une affaire telle, il y a ici des circonstances…

– Lesquelles ? Parce que cela a été apporté à la fabrique ? Hé, hé. Mais, vous savez, bientôt les ouvriers de cette fabrique rédigeront eux-mêmes des proclamations.

– Comment cela ? demanda sévèrement Von Lembke.

– C'est ainsi. Ayez l'œil sur eux. Vous êtes un homme trop mou, André Antonovitch ; vous écrivez des romans. Or, ici, il faudrait procéder à l'ancienne manière.

– Comment, à l'ancienne manière ? Que me conseillez-vous ? On a nettoyé la fabrique, j'ai donné des ordres, et ils ont été exécutés.

– Mais les ouvriers s'agitent. Vous devriez les faire fustiger tous, ce serait une affaire finie.

– Ils s’agitent ? C’est une absurdité ; j’ai donné des ordres, et l’on a désinfecté la fabrique.

– Eh ! André Antonovitch, vous êtes un homme mou !

– D’abord je suis loin d’être aussi mou que vous le dites, et ensuite… répliqua Von Lembke froissé. Il ne se prêtait à cette conversation qu’avec répugnance et seulement dans l’espoir que le jeune homme lui dirait quelque chose de nouveau.

– A-ah ! encore une vieille connaissance ! interrompit Pierre Stépanovitch en dirigeant ses regards vers un autre document placé sous un presse-papier ; c’était une petite feuille qui ressemblait aussi à une proclamation et qui avait été évidemment imprimée à l’étranger, mais elle était en vers ; – celle-là, je la sais par cœur : *Une personnalité éclairée !* Voyons un peu ; en effet, c’est la *Personnalité éclairée.* J’étais encore à l’étranger quand j’ai fait la connaissance de cette personnalité. Où l’avez-vous dénichée ?

– Vous dites que vous l’avez vue à l’étranger ? demanda vivement Von Lembke.

– Oui, il y a de cela quatre mois, peut-être même cinq.

– Que de choses vous avez vues à l’étranger ! observa avec un regard sondeur André Antonovitch.

Sans l’écouter, le jeune homme déplia le papier et lut tout haut la poésie suivante :

UNE PERSONNALITÉ ÉCLAIRÉE.

Issu d’une obscure origine,
Au milieu du peuple il grandit ;
Sur lui le tyran et le barine

Firent peser leur joug maudit.

Mais, bravant toutes les menaces
D'un gouvernement détesté,
Cet homme fut parmi les masses
L'apôtre de la liberté.

Dès le début de sa carrière,
Pour se dérober au bourreau,
Il dut sur la terre étrangère
Aller planter son fier drapeau.

Et le peuple rempli de haines
Depuis Smolensk jusqu'à Tachkent,
Attendait pour briser ses chaînes
Le retour de l'étudiant.

La multitude impatiente
N'attendait de lui qu'un appel
Pour engager la lutte ardente,
Renverser le trône et l'autel,

Puis, en tout lieu, village ou ville,
Abolir la propriété,
Le mariage et la famille,
Ces fléaux de l'humanité !

– Sans doute on a pris cela chez l'officier, hein ? demanda Pierre Stépanovitch.

– Vous connaissez aussi cet officier ?

– Certainement. J'ai banqueté avec lui pendant deux jours. Il faut qu'il soit devenu fou.

– Il n'est peut-être pas fou.

– Comment ne le serait-il pas, puisqu'il s'est mis à mordre ?

– Mais, permettez, si vous avez vu ces vers à l'étranger et qu'ensuite on les trouve ici chez cet officier…

– Eh bien ? C'est ingénieux ! Il me semble, André Antonovitch, que vous me faites subir un interrogatoire ? Écoutez, commença soudain Pierre Stépanovitch avec une gravité extraordinaire. – Ce que j'ai vu à l'étranger, je l'ai fait connaître à quelqu'un lorsque je suis rentré en Russie, et mes explications ont été jugées satisfaisantes, autrement votre ville n'aurait pas en ce moment le bonheur de me posséder. Je considère que mon passé est liquidé et que je n'ai de compte à rendre à personne. Je l'ai liquidé non en me faisant dénonciateur, mais en agissant comme ma situation me forçait d'agir. Ceux qui ont écrit à Julie Mikhaïlovna connaissent la chose, et ils m'ont représenté à elle comme un honnête homme… Allons, au diable tout cela ! J'étais venu pour vous entretenir d'une affaire sérieuse, et vous avez bien fait de renvoyer votre ramoneur. L'affaire a de l'importance pour moi, André Antonovitch ; j'ai une prière instante à vous adresser.

– Une prière ? Hum, parlez, je vous écoute, et, je l'avoue, avec curiosité. Et j'ajoute qu'en général vous m'étonnez passablement, Pierre Stépanovitch.

Von Lembke était assez agité. Pierre Stépanovitch croisa ses jambes l'une sur l'autre.

– À Pétersbourg, commença-t-il, – j'ai été franc sur beaucoup de choses, mais sur d'autres, celle-ci, par exemple (il frappa avec son doigt sur la *Personnalité éclairée),* j'ai gardé le silence, d'abord parce que ce n'était pas la peine d'en parler, ensuite parce que je me suis borné à donner les éclaircissements

qu'on m'a demandés. Je n'aime pas, en pareil cas, à aller moi-même au devant des questions ; c'est, à mes yeux, ce qui fait la différence entre le coquin et l'honnête homme obligé de céder aux circonstances… Eh bien, en un mot, laissons cela de côté. Mais maintenant… maintenant que ces imbéciles… puisque aussi bien cela est découvert, qu'ils sont dans vos mains et que, je le vois, rien ne saurait vous échapper, – car vous êtes un homme vigilant, – je… je… eh bien, oui, je… en un mot, je suis venu vous demander la grâce de l'un d'eux, un imbécile aussi, disons même un fou ; je vous la demande au nom de sa jeunesse, de ses malheurs, au nom de votre humanité… Ce n'est pas seulement dans vos romans que vous êtes humain, je suppose ! acheva-t-il avec une sorte d'impatience brutale.

Bref, le visiteur avait l'air d'un homme franc, mais maladroit, inhabile, trop exclusivement dominé par des sentiments généreux et par une délicatesse peut-être excessive ; surtout il paraissait borné : ainsi en jugea tout de suite Von Lembke. Depuis longtemps, du reste, c'était l'idée qu'il se faisait de Pierre Stépanovitch, et, durant ces derniers huit jours notamment, il s'était maintes fois demandé avec colère, dans la solitude de son cabinet, comment un garçon si peu intelligent avait pu si bien réussir auprès de Julie Mikhaïlovna.

– Pour qui donc intercédez-vous, et que signifient vos paroles ? questionna-t-il en prenant un ton majestueux pour cacher la curiosité qui le dévorait.

– C'est… c'est… diable… Ce n'est pas ma faute si j'ai confiance en vous ! Ai-je tort de vous considérer comme un homme plein de noblesse, et surtout sensé… je veux dire capable de comprendre… diable…

Le malheureux, évidemment, avait bien de la peine à accoucher.

– Enfin comprenez, poursuivit-il, – comprenez qu'en vous le nommant, je vous le livre ; c'est comme si je le dénonçais, n'est-ce pas ? N'est-il pas vrai ?

– Mais comment puis-je deviner, si vous ne vous décidez pas à parler plus clairement ?

– C'est vrai, vous avez toujours une logique écrasante, diable… eh bien, diable … cette « personnalité éclairée », cet « étudiant », c'est Chatoff… vous savez tout !

– Chatoff ? Comment, Chatoff ?

– Chatoff, c'est l' « étudiant » dont, comme vous voyez, il est question dans cette poésie. Il demeure ici ; c'est un ancien serf ; tenez, c'est lui qui a donné un soufflet…

– Je sais, je sais ! fit le gouverneur en clignant les yeux, – mais, permettez, de quoi donc, à proprement parler, est-il accusé, et quel est l'objet de votre démarche ?

– Eh bien, je vous prie de le sauver, comprenez-vous ? Il y a huit ans que je le connais, et j'ai peut-être été son ami, répondit avec véhémence Pierre Stépanovitch. – Mais je n'ai pas à vous rendre compte de ma vie passée, poursuivit-il en agitant le bras, – tout cela est insignifiant, ils sont au nombre de trois et demi, et en y ajoutant ceux de l'étranger, on n'arriverait pas à la dizaine. L'essentiel, c'est que j'ai mis mon espoir dans votre humanité, dans votre intelligence. Vous comprendrez la chose et vous la présenterez sous son vrai jour, comme le sot rêve d'un insensé… d'un homme égaré par le malheur, notez, par de longs malheurs, et non comme une redoutable conspiration contre la sûreté de l'État !…

Il étouffait presque.

– Hum. Je vois qu'il est coupable des proclamations qui portent une hache en frontispice, observa presque majestueusement André Antonovitch ; – permettez pourtant, s'il est seul, comment a-t-il pu les répandre tant ici que dans les provinces et même dans le gouvernement de Kh… ? Enfin, ce qui est le point le plus important, où se les est-il procurées ?

– Mais je vous dis que, selon toute apparence, ils se réduisent à cinq, mettons dix, est-ce que je sais ?

– Vous ne le savez pas ?

– Comment voulez-vous que je le sache, le diable m'emporte ?

– Cependant vous savez que Chatoff est un des conjurés ?

– Eh ! fit Pierre Stépanovitch avec un geste de la main comme pour détourner le coup droit que lui portait Von Lembke ; – allons, écoutez, je vais vous dire toute la vérité : pour ce qui est des proclamations, je ne sais rien, c'est-à-dire absolument rien, le diable m'emporte, vous comprenez ce qui signifie le mot rien ?… Eh bien, sans doute, il y a ce sous-lieutenant et un ou deux autres… peut-être aussi Chatoff et encore un cinquième, voilà tout, c'est une misère… Mais c'est pour Chatoff que je suis venu vous implorer, il faut le sauver parce que cette poésie est de lui, c'est son œuvre personnelle, et il l'a fait imprimer à l'étranger ; voilà ce que je sais de science certaine. Quant aux proclamations, je ne sais absolument rien.

– Si les vers sont de lui, les proclamations en sont certainement aussi. Mais sur quelles données vous fondez-vous pour soupçonner M. Chatoff ?

Comme un homme à bout de patience, Pierre Stépanovitch tira vivement de sa poche un portefeuille et y prit une lettre.

– Voici mes données ! cria-t-il en la jetant sur la table.

Le gouverneur la déplia ; c'était un simple billet écrit six mois auparavant et adressé de Russie à l'étranger ; il ne contenait que les deux lignes suivantes :

– « Je ne puis imprimer ici la *Personnalité éclairée,* pas plus qu'autre chose ; imprimez à l'étranger.

« Iv. Chatoff. »

Von Lembke regarda fixement Pierre Stépanovitch. Barbara Pétrovna avait dit vrai : les yeux du gouverneur ressemblaient un peu à ceux d'un mouton, dans certains moments surtout.

– C'est-à-dire qu'il a écrit ces vers ici il y a six mois, se hâta d'expliquer Pierre Stépanovitch, – mais qu'il n'a pu les y imprimer clandestinement, voilà pourquoi il demande qu'on les imprime à l'étranger… Est-ce clair ?

– Oui, c'est clair, mais à qui demande-t-il cela ? Voilà ce qui n'est pas encore clair, observa insidieusement Von Lembke.

– Mais à Kiriloff donc, enfin ; la lettre a été adressée à Kiriloff à l'étranger… Est-ce que vous ne le saviez pas ? Tenez, ce qui me vexe, c'est que peut-être vous faites l'ignorant vis-à-vis de moi, alors que vous êtes depuis longtemps instruit de tout ce qui concerne ces vers ! Comment donc se trouvent-ils sur votre table ? Vous avez bien su vous les procurer ! Pourquoi me mettez-vous à la question, s'il en est ainsi ?

Il essuya convulsivement avec son mouchoir la sueur qui ruisselait de son front.

– Je sais peut-être bien quelque chose… répondit vaguement André Antonovitch ; – mais qui donc est ce Kiriloff ?

– Eh bien ! mais c'est un ingénieur arrivé depuis peu ici, il a servi de témoin à Stavroguine, c'est un maniaque, un fou ; dans le cas de votre sous-lieutenant il n'y a peut-être, en effet, qu'un simple accès de fièvre chaude, mais celui-là, c'est un véritable aliéné, je vous le garantis. Eh ! André Antonovitch, si le gouvernement savait ce que sont ces gens, il ne sévirait pas contre eux. Ce sont tous autant d'imbéciles : j'ai eu l'occasion de les voir en Suisse et dans les congrès.

– C'est de là qu'ils dirigent le mouvement qui se produit ici ?

– Mais à qui donc appartient cette direction ? Ils sont là trois individus et demi. Rien qu'à les voir, l'ennui vous prend. Et qu'est-ce que ce mouvement d'ici ? Il se réduit à des proclamations, n'est-ce pas ? Quant à leurs adeptes, quels sont-ils ? Un sous-lieutenant atteint de *delirium tremens* et deux ou trois étudiants ! Vous êtes un homme intelligent, voici une question que je vous soumets : Pourquoi ne recrutent-ils pas des individualités plus marquantes ? Pourquoi sont-ce toujours des jeunes gens qui n'ont pas atteint leur vingt-deuxième année ? Et encore sont-ils nombreux ? Je suis sûr qu'on a lancé à leurs trousses un million de limiers, or combien en a-t-on découvert ? Sept. Je vous le dis, c'est ennuyeux.

Lembke écoutait attentivement, mais l'expression de son visage pouvait se traduire par ces mots : « On ne nourrit pas un rossignol avec des fables. »

– Permettez, pourtant : vous affirmez que le billet a été envoyé à l'étranger, mais il n'y a pas ici d'adresse, comment donc savez-vous que le destinataire était M. Kiriloff, que le billet a été

adressé à l'étranger et… et… qu'il a été écrit en effet par M. Chatoff ?

– Vous n'avez qu'à comparer l'écriture de ce billet avec celle de M. Chatoff. Quelque signature de lui doit certainement se trouver parmi les papiers de votre chancellerie. Quant à ce fait que le billet était adressé à Kiriloff, je n'en puis douter, c'est lui-même qui me l'a montré.

– Alors vous-même…

– Eh ! oui, moi-même… On m'a montré bien des choses pendant mon séjour là-bas. Pour ce qui est de ces vers, ils sont censés avoir été adressés par feu Hertzen à Chatoff, lorsque celui-ci errait à l'étranger. Hertzen les aurait écrits soit en mémoire d'une rencontre avec lui, soit par manière d'éloge, de recommandations, que sais-je ? Chatoff lui-même répand ce bruit parmi les jeunes gens : Voilà, dit-il, ce que Hertzen pensait de moi.

La lumière se fit enfin dans l'esprit du gouverneur.

– Te-te-te, je me disais : Des proclamations, cela se comprend, mais des vers, pourquoi ?

– Eh ! qu'y a-t-il là d'étonnant pour vous ? Et le diable sait pourquoi je me suis mis à jaser ainsi ! Écoutez, accordez-moi la grâce de Chatoff, et que le diable emporte tous les autres, y compris même Kiriloff qui, maintenant, se tient caché dans la maison Philippoff où Chatoff habite aussi. Ils ne s'aiment pas, parce que je suis revenu… mais promettez-moi le salut de Chatoff, et je vous les servirai tous sur la même assiette. Je vous serai utile, André Antonovitch ! J'estime que ce misérable petit groupe se compose de neuf ou dix individus. Moi-même, je les recherche, c'est une enquête que j'ai entreprise de mon propre chef. Nous en connaissons déjà trois : Chatoff, Kiriloff et le

sous-lieutenant. Pour les autres, je n'ai encore que des soupçons… du reste, je ne suis pas tout à fait myope. C'est comme dans le gouvernement de Kh… : les propagateurs d'écrits séditieux qu'on a arrêtés étaient deux étudiants, un collégien, deux gentilshommes de douze ans, un professeur de collège, et un ancien major, sexagénaire abruti par la boisson ; voilà tout, et croyez bien qu'il n'y en avait pas d'autres ; on s'est même étonné qu'ils fussent si peu nombreux… Mais il faut six jours. J'ai déjà tout calculé : six jours, pas un de moins. Si vous voulez arriver à un résultat, laissez-les tranquilles encore pendant six jours, et je vous les livrerai tous dans le même paquet ; mais si vous bougez avant l'expiration de ce délai, la nichée s'envolera. Seulement donnez-moi Chatoff. Je m'intéresse à Chatoff… Le mieux serait de le faire venir secrètement ici, dans votre cabinet, et d'avoir avec lui un entretien amical ; vous l'interrogeriez, vous lui déclareriez que vous savez tout… À coup sûr, lui-même se jettera à vos pieds en pleurant ! C'est un homme nerveux, accablé par le malheur ; sa femme s'amuse avec Stavroguine. Caressez-le, et il vous fera les aveux les plus complets, mais il faut six jours… Et surtout, surtout pas une syllabe à Julie Mikhaïlovna. Le secret. Pouvez-vous me promettre que vous vous tairez ?

– Comment ? fit Von Lembke en ouvrant de grands yeux, – mais est-ce que vous n'avez rien… révélé à Julie Mikhaïlovna ?

– À elle ? Dieu m'en préserve ! E-eh, André Antonovitch ! Voyez-vous, j'ai pour elle une grande estime, j'apprécie fort son amitié… tout ce que vous voudrez… mais je ne suis pas un niais. Je ne la contredis pas, car il est dangereux de la contredire, vous le savez vous-même. Je lui ai peut-être dit un petit mot, parce qu'elle aime cela ; mais quant à m'ouvrir à elle comme je m'ouvre maintenant à vous, quant à lui confier les noms et les circonstances, pas de danger, batuchka ! Pourquoi en ce moment m'adressé-je à vous ? Parce que, après tout, vous êtes un homme, un homme sérieux et possédant une longue expérience du service. Vous avez appris à Pétersbourg comment il faut pro-

céder dans de pareilles affaires. Mais si, par exemple, je révélais ces ceux noms à Julie Mikhaïlovna, elle se mettrait tout de suite à battre la grosse caisse… Elle veut esbroufer la capitale. Non, elle est trop ardente, voilà !

– Oui, il y a en elle un peu de cette fougue… murmura non sans satisfaction André Antonovitch, mais en même temps il trouvait de fort mauvais goût la liberté avec laquelle ce malappris s'exprimait sur le compte de Julie Mikhaïlovna. Cependant Pierre Stépanovitch jugea sans doute qu'il n'en avait pas encore dit assez, et qu'il devait insister davantage sur ce point pour achever la conquête de Lembke.

– Oui, comme vous le dites, elle a trop de fougue, reprit-il ; – qu'elle soit une femme de génie, une femme littéraire, c'est possible, mais elle effraye les moineaux. Elle ne pourrait attendre, je ne dis pas six jours, mais six heures. E-eh ! André Antonovitch, gardez-vous d'imposer à une femme un délai de six jours ! Voyons, vous me reconnaissez quelque expérience, du moins dans ces affaires-là ; je sais certaines choses, et vous-même n'ignorez pas que je puis les savoir. Si je vous demande six jours, ce n'est point par caprice, mais parce que la circonstance l'exige.

– J'ai ouï dire… commença avec hésitation le gouverneur, – j'ai ouï dire qu'à votre retour de l'étranger vous aviez témoigné à qui de droit… comme un regret de vos agissements passés ?

– Eh bien ?

– Naturellement, je n'ai pas la prétention de m'immiscer… mais il m'a toujours semblé qu'ici vous parliez dans un tout autre style, par exemple, sur la religion chrétienne, sur les institutions sociales, et, enfin, sur le gouvernement…

– Eh ! j’ai dit bien des choses ! Je suis toujours dans les mêmes idées, seulement je désapprouve la manière dont ces imbéciles les appliquent, voilà tout. Cela a-t-il le sens commun de mordre les gens à l’épaule ? Réserve faite de la question d’opportunité, vous avez reconnu vous-même que j’étais dans le vrai.

– Ce n’est pas sur ce point proprement dit que je suis tombé d’accord avec vous.

– Vous pesez chacune de vos paroles, hé, hé ! Homme circonspect ! observa gaiement Pierre Stépanovitch. – Écoutez, mon père, il fallait que j’apprisse à vous connaître, eh bien, voilà pourquoi je vous ai parlé dans mon style. Ce n’est pas seulement avec vous, mais avec bien d’autres que j’en use ainsi. J’avais peut-être besoin de connaître votre caractère.

– Pourquoi ?

– Est-ce que je sais pourquoi ? répondit avec un nouveau rire le visiteur. – Voyez-vous, cher et très estimé André Antonovitch, vous êtes rusé, mais pas encore assez pour deviner *cela*, comprenez-vous ? Peut-être que vous comprenez ? Quoique, à mon retour de l’étranger, j’aie donné des explications à qui de droit (et vraiment je ne sais pourquoi un homme dévoué à certaines idées ne pourrait pas agir dans l’intérêt de ses convictions…), cependant personne *là* ne m’a encore chargé d’étudier votre caractère, et je n’ai encore reçu *de là* aucune mission semblable. Examinez vous-même : au lieu de réserver pour vous la primeur de mes révélations, n’aurais-je pas pu les adresser directement *là*, c'est-à-dire aux gens à qui j’ai fait mes premières déclarations ? Certes, si j’avais en vue un profit pécuniaire ou autre, ce serait de ma part un bien sot calcul que d’agir comme je le fais, car, maintenant, c’est à vous et non à moi qu’on saura gré en haut lieu de la découverte du complot. Je ne me préoccupe ici que de Chatoff, ajouta noblement Pierre Stépanovitch,

– mon seul motif est l'intérêt que m'inspire un ancien ami… Mais n'importe, quand vous prendrez la plume pour écrire *là*, eh bien, louez-moi, si vous voulez… je ne vous contredirai pas, hé, hé ! Adieu pourtant, je me suis éternisé chez vous, et je n'aurais pas dû tant bavarder, s'excusa-t-il non sans grâce.

En achevant ces mots, il se leva.

– Au contraire, je suis enchanté que l'affaire soit, pour ainsi dire, précisée, répondit d'un air non moins aimable Von Lembke qui s'était levé aussi ; les dernières paroles de son interlocuteur l'avaient visiblement rasséréné. – J'accepte vos services avec reconnaissance, et soyez sûr que de mon côté je ne négligerai rien pour appeler sur votre zèle l'attention du gouvernement…

– Six jours, l'essentiel, c'est ce délai de six jours ; durant ce laps de temps ne bougez pas, voilà ce qu'il me faut.

– Bien.

– Naturellement, je ne vous lie pas les mains, je ne me le permettrais pas. Vous ne pouvez vous dispenser de faire des recherches ; seulement n'effrayez pas la nichée avant le moment voulu, je compte pour cela sur votre intelligence et votre habileté pratique. Mais vous devez avoir un joli stock de mouchards et de limiers de toutes sortes, hé, hé ! remarqua d'un ton badin Pierre Stépanovitch.

– Pas tant que cela, dit agréablement le gouverneur. – C'est un préjugé chez les jeunes gens de croire que nous en avons une si grande quantité… Mais, à propos, permettez-moi une petite question : si ce Kiriloff a été le témoin de Stavroguine, alors M. Stavroguine se trouve aussi dans le même cas…

– Pourquoi Stavroguine ?

– Puisqu'ils sont si amis ?

– Eh ! non, non, non ! Ici vous faites fausse route, tout malin que vous êtes. Et même vous m'étonnez. Je pensais que sur celui-là vous n'étiez pas sans renseignements… Hum, Stavroguine, c'est tout le contraire, je dis : tout le contraire… Avis au lecteur.

– Vraiment ! Est-ce possible ? fit Von Lembke d'un ton d'incrédulité. – Julie Mikhaïlovna m'a dit avoir reçu de Pétersbourg des informations donnant à croire qu'il a été envoyé ici, pour ainsi dire, avec certaines instructions…

– Je ne sais rien, rien, absolument rien. Adieu. Avis au lecteur !

Sur ce, le jeune homme s'élança vers la porte.

– Permettez, Pierre Stépanovitch, permettez, cria le gouverneur, – deux mots encore au sujet d'une niaiserie, ensuite je ne vous retiens plus.

Il ouvrit un des tiroirs de son bureau et y prit un pli.

– Voici un petit document qui se rapporte à la même affaire ; je vous prouve par cela même que j'ai en vous la plus grande confiance. Tenez, vous me direz votre opinion.

Ce pli était à l'adresse de Von Lembke qui l'avait reçu la veille, et il contenait une lettre anonyme fort étrange. Pierre Stépanovitch lut avec une extrême colère ce qui suit :

« Excellence !

«Car votre tchin vous donne droit à ce titre. Par la présente je vous informe d'un attentat tramé contre la vie des hauts fonctionnaires et de la patrie, car cela y mène directement. Moimême j'en ai distribué pendant une multitude d'années. C'est aussi de l'impiété. Un soulèvement se prépare, et il y a plusieurs milliers de proclamations, chacune d'elles mettra en mouvement cent hommes tirant la langue, si l'autorité ne prend des mesures, car on promet une foule de récompenses, et la populace est bête, sans compter l'eau-de-vie. Si vous voulez une dénonciation pour le salut de la patrie ainsi que des églises et des icônes, seul je puis la faire. Mais à condition que seul entre tous je recevrai immédiatement de la troisième section mon pardon par le télégraphe ; quant aux autres, qu'ils soient livrés à la justice. Pour signal, mettez chaque soir, à sept heures, une bougie à la fenêtre de la loge du suisse. En l'apercevant, j'aurai confiance et je viendrai baiser la main miséricordieuse envoyée de la capitale, mais à condition que j'obtiendrai une pension, car autrement avec quoi vivrai-je ? Vous n'aurez pas à vous en repentir, vu que le gouvernement vous donnera une plaque. Motus, sinon ils me tordront le cou.

« L'homme lige de Votre Excellence, qui baise la trace de vos pas, le libre penseur repentant,

« INCOGNITO. »

Von Lembke expliqua que la lettre avait été déposée la veille dans la loge en l'absence du suisse.

– Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda presque brutalement Pierre Stépanovitch.

– J'incline à la considérer comme l'œuvre d'un mauvais plaisant, d'un farceur anonyme.

– C’est la conjecture la plus vraisemblable. On ne vous monte pas le coup.

– Ce qui me fait croire cela, c’est surtout la bêtise de cette lettre.

– Vous en avez déjà reçu de semblables depuis que vous êtes ici ?

– J’en ai reçu deux, également sans signature.

– Naturellement, les auteurs de ces facéties ne tiennent pas à se faire connaître. D’écritures et de styles différents ?

– Oui.

– Et bouffonnes comme celles-ci ?

– Oui, bouffonnes, et, vous savez… dégoûtantes.

– Eh bien, puisque ce n’est pas la première fois qu’on vous adresse pareilles pasquinades, cette lettre doit sûrement provenir d’une officine analogue.

– D’autant plus qu’elle est idiote. Ces gens-là sont instruits, et, à coup sûr, ils n’écrivent pas aussi bêtement.

– Sans doute, sans doute.

–Mais si cette lettre émanait en effet de quelqu’un qui offrit réellement ses services comme dénonciateur ?

– C’est invraisemblable, répliqua sèchement Pierre Stépanovitch. – Ce pardon que la troisième section doit envoyer par le télégraphe, cette demande d’une pension, qu’est-ce que cela signifie ? La mystification est évidente.

– Oui, oui, reconnut Von Lembke honteux de la supposition qu'il venait d'émettre.

– Savez-vous ce qu'il faut faire ? Laissez-moi cette lettre. Je vous en découvrirai certainement l'auteur. Je le trouverai plus vite qu'aucun de vos agents.

– Prenez-là, consentit André Antonovitch, non sans quelque hésitation, il est vrai.

– Vous l'avez montrée à quelqu'un ?

– À personne ; comment donc ?

– Pas même à Julie Mikhaïlovna ?

– Ah ! Dieu m'en préserve ! Et, pour l'amour de Dieu, ne la lui montrez pas non plus ! s'écria Von Lembke effrayé. – Elle serait si agitée… et elle se fâcherait terriblement contre moi.

– Oui, vous seriez le premier à avoir sur les doigts, elle dirait que si l'on vous écrit ainsi, c'est parce que vous l'avez mérité. Nous connaissons la logique des femmes. Allons, adieu. D'ici à trois jours peut-être j'aurai découvert votre correspondant anonyme. Surtout n'oubliez pas de quoi nous sommes convenus !

IV

Pierre Stépanovitch n'était peut-être pas bête, mais Fedka l'avait bien jugé en disant qu'il « se représentait l'homme à sa façon, et qu'ensuite il ne démordait plus de son idée ». Le jeune

homme quitta le gouverneur, persuadé qu'il l'avait pleinement mis en repos au moins pour six jours, délai dont il avait absolument besoin. Or il se trompait, et cela parce que dès l'abord il avait décidé une fois pour toutes qu'André Antonovitch était un fieffé nigaud.

Comme tous les martyrs du soupçon, André Antonovitch croyait toujours volontiers dans le premier moment ce qui semblait de nature à fixer ses incertitudes. La nouvelle tournure des choses commença par s'offrir à lui sous un aspect assez agréable, malgré certaines complications qui ne laissaient pas de le préoccuper. Du moins ses anciens doutes s'évanouirent. D'ailleurs, depuis quelques jours il était si las, il sentait un tel accablement qu'en dépit d'elle-même, son âme avait soif de repos. Mais, hélas ! il n'était pas encore tranquille. Un long séjour à Pétersbourg avait laissé dans son esprit des traces ineffaçables. L'histoire officielle et même secrète de la « jeune génération » lui était assez connue, – c'était un homme curieux, et il collectionnait les proclamations, – mais jamais il n'en avait compris le premier mot. À présent il était comme dans un bois : tous ses instincts lui faisaient pressentir dans les paroles de Pierre Stépanovitch quelque chose d'absurde, quelque chose qui était en dehors de toutes les formes et de toutes les conventions, – « pourtant le diable sait ce qui peut arriver dans cette « nouvelle génération », et comment s'y font les affaires », se disait-il fort perplexe.

Sur ces entrefaites, Blum qui avait guetté le départ de Pierre Stépanovitch rentra dans le cabinet de son patron. Ce Blum appartenait à la catégorie, fort restreinte en Russie, des Allemands qui n'ont pas de chance. Parent éloigné et ami d'enfance de Von Lembke, il lui avait voué un attachement sans bornes. Du reste, André Antonovitch était le seul homme au monde qui aimât Blum ; il l'avait toujours protégé, et, quoique d'ordinaire très soumis aux volontés de son épouse, il s'était toujours refusé à lui sacrifier cet employé qu'elle détestait. Dans

les premiers temps de son mariage Julie Mikhaïlovna avait eu beau jeter feu et flamme, recourir même à l'évanouissement, Von Lembke était resté inébranlable.

Physiquement, Blum était un homme roux, grand, voûté, à la physionomie maussade et triste. Il joignait à une extrême humilité un entêtement de taureau. Chez nous il vivait fort retiré, ne faisait point de visites et ne s'était lié qu'avec un pharmacien allemand. Depuis longtemps Von Lembke l'avait mis dans la confidence de ses peccadilles littéraires. Durant des six heures consécutives le pauvre employé était condamné à entendre la lecture du roman de son supérieur, il suait à grosses gouttes, luttait de son mieux contre le sommeil et s'efforçait de sourire ; puis, de retour chez lui, il déplorait avec sa grande perche de femme la malheureuse faiblesse de leur bienfaiteur pour la littérature russe.

Lorsque Blum entra, André Antonovitch le regarda d'un air de souffrance.

– Je te prie, Blum, de me laisser en repos, se hâta-t-il de lui dire, voulant évidemment l'empêcher de reprendre la conversation que l'arrivée de Pierre Stépanovitch avait interrompue.

– Et pourtant cela pourrait se faire de la façon la plus discrète, sans attirer aucunement l'attention ; vous avez de pleins pouvoirs, insista avec une fermeté respectueuse l'employé qui, l'échine courbée, s'avançait à petits pas vers le gouverneur.

– Blum, tu m'es tellement dévoué que ton zèle m'épouvante.

– Vous dites toujours des choses spirituelles, et, satisfait de vos paroles, vous vous endormez tranquillement, mais par cela même vous vous nuisez.

– Blum, je viens de me convaincre que ce n'est pas du tout cela, pas du tout.

– N'est-ce pas d'après les paroles de ce jeune homme fourbe et dépravé que vous-même soupçonnez ? Il vous a amadoué en faisant l'éloge de votre talent littéraire.

– Blum, tu déraillles ; ton projet est une absurdité, te dis-je. Nous ne trouverons rien, nous provoquerons un vacarme terrible, ensuite on se moquera de nous, et puis Julie Mikhaïlovna…

L'employé, la main droite appuyée sur son cœur, s'approcha d'un pas ferme de Von Lembke.

– Nous trouverons incontestablement tout ce que nous cherchons, répondit-il ; – la descente se fera à l'improviste, de grand matin ; nous aurons tous les ménagements voulus pour la personne, et nous respecterons strictement les formes légales. Des jeunes gens qui sont allés là plus d'une fois, Liamchine et Téliatnikoff, assurent que nous y trouverons tout ce que nous désirons. Personne ne s'intéresse à M. Verkhovensky. La générale Stavroguine lui a ouvertement retiré sa protection, et tous les honnêtes gens, si tant est qu'il en existe dans cette ville de brutes, sont convaincus que là s'est toujours cachée la source de l'incrédulité et du socialisme. Il a chez lui tous les livres défendus, les *Pensées* de Ryléieff[18], les œuvres complètes de Hertzen… À tout hasard j'ai un catalogue approximatif…

– Ô mon Dieu, ces livres sont dans toutes les bibliothèques ; que tu es simple, mon pauvre Blum !

– Et beaucoup de proclamations, continua l'employé sans écouter son supérieur. – Nous finirons par découvrir infailli-

[18] Un des cinq conjurés qui furent pendus après l'insurrection du 14 décembre 1825.

blement l'origine des écrits séditieux qui circulent maintenant ici. Le jeune Verkhovensky me paraît très sujet à caution.

– Mais tu confonds le père avec le fils. Ils ne s'entendent pas ; le fils se moque du père au vu et au su de tout le monde.

– Ce n'est qu'une frime.

– Blum, tu as juré de me tourmenter ! songes-y, c'est un personnage en vue ici. Il a été professeur, il est connu, il criera, les plaisanteries pleuvront sur nous, et nous manquerons tout… pense un peu aussi à l'effet que cela produira sur Julie Mikhaïlovna !

Blum ne voulut rien entendre.

– Il n'a été que *docent,* rien que *docent,* et il a quitté le service sans autre titre que celui d'assesseur de collège, répliqua-t-il en se frappant la poitrine, – il ne possède aucune distinction honorifique, on l'a relevé de ses fonctions parce qu'on le soupçonnait de nourrir des desseins hostiles au gouvernement. Il a été sous la surveillance de la police, et il est plus que probable qu'il y est encore. En présence des désordres qui se produisent aujourd'hui, vous avez incontestablement le devoir d'agir. Au contraire, vous manqueriez aux obligations de votre charge si vous vous montriez indulgent pour le vrai coupable.

– Julie Mikhaïlovna ! Décampe, Blum ! cria tout à coup Von Lembke qui avait entendu la voix de sa femme dans la pièce voisine.

Blum frissonna, mais il tint bon.

– Autorisez-moi donc, autorisez-moi, insista-t-il en pressant ses deux mains contre sa poitrine.

– Décampe ! répéta en grinçant des dents André Antonovitch, – fais ce que tu veux… plus tard… Ô mon Dieu !

La portière se souleva, et Julie Mikhaïlovna parut. Elle s'arrêta majestueusement à la vue de Blum qu'elle toisa d'un regard dédaigneux et offensé, comme si la seule présence de cet homme en pareil lieu eût été une insulte pour elle. Sans rien dire, l'employé s'inclina profondément devant la gouvernante ; puis, le corps plié en deux, il se dirigea vers la porte en marchant sur la pointe des pieds et en écartant un peu les bras.

Blum interpréta-t-il comme une autorisation formelle la dernière parole échappée à l'impatience de Von Lembke, ou bien ce trop zélé serviteur crut-il pouvoir prendre sous sa propre responsabilité une mesure qui lui paraissait impérieusement recommandée par l'intérêt de son patron ? quoi qu'il en soit, comme nous le verrons plus loin, de cet entretien du gouverneur avec son subordonné résulta une chose fort inattendue qui fit scandale, suscita maintes railleries et exaspéra Julie Mikhaïlovna, bref, une chose qui eut pour effet de dérouter définitivement André Antonovitch, en le jetant, au moment le plus critique, dans la plus lamentable irrésolution.

V

Pierre Stépanovitch se donna beaucoup de mouvement durant cette journée. À peine eut-il quitté Von Lembke qu'il se mit en devoir d'aller rue de l'Épiphanie, mais, en passant rue des Bœufs devant la demeure où logeait Karmazinoff, il s'arrêta brusquement, sourit et entra dans la maison. On lui répondit qu'il était attendu, ce qui l'étonna fort, car il n'avait nullement annoncé sa visite.

Mais le grand écrivain l'attendait en effet et même depuis l'avant-veille. Quatre jours auparavant il lui avait confié son *Merci* (le manuscrit qu'il se proposait de lire à la matinée littéraire), et cela par pure amabilité, convaincu qu'il flattait agréablement l'amour-propre de Pierre Stépanovitch en lui donnant la primeur d'une grande chose. Depuis longtemps le jeune homme s'était aperçu que ce monsieur vaniteux, gâté par le succès et inabordable pour le commun des mortels, cherchait, à force de gentillesses, à s'insinuer dans ses bonnes grâces. Il avait fini, je crois, par se douter que Karmazinoff le considérait sinon comme le principal meneur de la révolution russe, du moins comme une des plus fortes têtes du parti et un des guides les plus écoutés de la jeunesse. Il n'était pas sans intérêt pour Pierre Stépanovitch de savoir ce que pensait « l'homme le plus intelligent de la Russie », mais jusqu'alors, pour certains motifs, il avait évité toute explication avec lui.

Le grand écrivain logeait chez sa sœur qui avait épousé un chambellan et qui possédait des propriétés dans notre province. Le mari et la femme étaient pleins de respect pour leur illustre parent, mais, quand il vint leur demander l'hospitalité, tous deux, à leur extrême regret, se trouvaient à Moscou, en sorte que l'honneur de le recevoir échut à une vieille cousine du chambellan, une parente pauvre qui depuis longtemps remplissait chez les deux époux l'office de femme de charge. Tout le monde dans la maison marchait sur la pointe du pied depuis l'arrivée de M. Karmazinoff. Presque chaque jour la vieille écrivait à Moscou pour faire savoir comment il avait passé la nuit et ce qu'il avait mangé ; un fois elle télégraphia qu'après un dîner chez le maire de la ville, il avait dû prendre une cuillerée d'un médicament. Elle se permettait rarement d'entrer dans la chambre de son hôte, il était cependant poli avec elle, mais il lui parlait d'un ton sec et seulement dans les cas de nécessité. Lorsque entra Pierre Stépanovitch, il était en train de manger sa côtelette du matin avec un demi-verre de vin rouge. Le jeune homme était déjà allé chez lui plusieurs fois et l'avait toujours

trouvé à table, mais jamais Karmazinoff ne l'avait invité à partager son repas. Après la côtelette, on apporta une toute petite tasse de café. Le domestique qui servait avait des gants, un frac et des bottes molles dont on n'entendait pas le bruit.

– A-ah ! fit Karmazinoff qui se leva, s'essuya avec sa serviette et, de la façon la plus cordiale en apparence, s'apprêta à embrasser le visiteur. Mais celui-ci savait par expérience que, quand le grand écrivain embrassait quelqu'un, il avait coutume de présenter la joue et non les lèvres[19] ; aussi lui-même, dans la circonstance présente, en usa de cette manière : le baiser se borna à une rencontre des deux joues. Sans paraître remarquer cela, Karmazinoff reprit sa place sur le divan et indiqua aimablement à Pierre Stépanovitch un fauteuil en face de lui. Le jeune homme s'assit sur le siège qu'on lui montrait.

– Vous ne… Vous ne voulez pas déjeuner ? demanda le romancier contrairement à son habitude, toutefois on voyait bien qu'il comptait sur un refus poli. Son attente fut trompée : Pierre Stépanovitch s'empressa de répondre affirmativement. L'expression d'une surprise désagréable parut sur le visage de Karmazinoff, mais elle n'eut que la durée d'un éclair ; il sonna violemment, et, malgré sa parfaite éducation, ce fut d'un ton bourru qu'il ordonna au domestique de dresser un second couvert.

– Que prendrez-vous : une côtelette ou du café ? crut-il devoir demander.

– Une côtelette et du café, faites aussi apporter du vin, j'ai une faim canine, répondit Pierre Stépanovitch qui examinait tranquillement le costume de son amphitryon. M. Karmazinoff portait une sorte de jaquette en ouate à boutons de nacre, mais

---

[19] On sait que les Russes ont l'habitude de s'embrasser sur la bouche.

trop courte, ce qui faisait un assez vilain effet, vu la rotondité de son ventre. Quoiqu'il fît chaud dans la chambre, sur ses genoux était déployé un plaid en laine, d'une étoffe quadrillée, qui traînait jusqu'à terre.

– Vous êtes malade ? observa Pierre Stépanovitch.

– Non, mais j'ai peur de le devenir dans ce climat, répondit l'écrivain de sa voix criarde ; du reste, il scandait délicatement chaque mot et susseyait à la façon des barines ; – je vous attendais déjà hier.

– Pourquoi donc ? je ne vous avais pas promis ma visite.

– C'est vrai, mais vous avez mon manuscrit. Vous… l'avez lu ?

– Un manuscrit ? Comment ?

Cette question causa le plus grand étonnement à Karmazinoff ; son inquiétude fut telle qu'il en oublia sa tasse de café.

– Mais pourtant vous l'avez apporté avec vous ? reprit-il en regardant Pierre Stépanovitch d'un air épouvanté.

– Ah ! c'est de ce *Bonjour* que vous parlez, sans doute…

– *Merci.*

– N'importe. Je l'avais tout à fait oublié et je ne l'ai pas lu, je n'ai pas le temps. Vraiment, je ne sais ce que j'en ai fait, il n'est pas dans mes poches… je l'aurai laissé sur ma table. Ne vous inquiétez pas, il se retrouvera.

– Non, j'aime mieux envoyer tout de suite chez vous. Il peut se perdre ou être volé.

– Allons donc, qui est-ce qui le volerait ? Mais pourquoi êtes-vous si inquiet ? Julie Mikhaïlovna prétend que vous avez toujours plusieurs copies de chaque manuscrit : l'une est déposée chez un notaire à l'étranger, une autre est à Pétersbourg, une troisième à Moscou ; vous envoyez aussi un exemplaire à une banque…

– Mais Moscou peut brûler, et avec elle mon manuscrit. Non, il vaut mieux que je l'envoie chercher tout de suite.

– Attendez, le voici ! dit Pierre Stépanovitch, et il tira d'une poche de derrière un rouleau de papier à lettres de petit format, – il est un peu chiffonné. Figurez-vous que depuis le jour où vous me l'avez donné, il est resté tout le temps dans ma poche avec mon mouchoir ; je n'y avais plus pensé du tout.

Karmazinoff saisit d'un geste rapide son manuscrit, l'examina avec sollicitude, s'assura qu'il n'y manquait aucune page, puis le déposa respectueusement sur une table particulière, mais assez près de lui pour l'avoir à chaque instant sous les yeux.

– À ce qu'il paraît, vous ne lisez pas beaucoup ? remarqua-t-il d'une voix sifflante.

– Non, pas beaucoup.

– Et en fait de littérature russe, – rien ?

– En fait de littérature russe ? Permettez, j'ai lu quelque chose… *Le long du chemin*… ou *En chemin*… ou *Au passage,* je ne me rappelle plus le titre. Il y a longtemps que j'ai lu cela, cinq ans. Je n'ai pas le temps de lire.

La conversation fut momentanément suspendue.

– À mon arrivée ici, j'ai assuré à tout le monde que vous étiez un homme extrêmement intelligent, et maintenant, paraît-il, toute la ville raffole de vous.

– Je vous remercie, répondit froidement le visiteur.

On apporta le déjeuner. Pierre Stépanovitch ne fit qu'une bouchée de sa côtelette ; quant au vin et au café, il n'en laissa pas une goutte.

– « Sans doute ce malappris a senti toute la finesse du trait que je lui ai décoché », se disait Karmazinoff en le regardant de travers ; « je suis sûr qu'il a dévoré avec avidité mon manuscrit, seulement il veut se donner l'air de ne l'avoir pas lu. Mais il se peut aussi qu'il ne mente pas, et qu'il soit réellement bête. J'aime chez un homme de génie un peu de bêtise. Au fait, parmi eux n'est-ce pas un génie ? Du reste, que le diable l'emporte ! »

Il se leva et commença à se promener d'un bout de la chambre à l'autre, exercice hygiénique auquel il se livrait toujours après son déjeuner.

Pierre Stépanovitch ne quitta point son fauteuil et alluma une cigarette.

– Vous n'êtes pas ici pour longtemps ? demanda-t-il.

– Je suis venu surtout pour vendre un bien, et maintenant je dépends de mon intendant.

– Il paraît que vous êtes revenu en Russie parce que vous vous attendiez à voir là-bas une épidémie succéder à la guerre ?

– N-non, ce n'est pas tout à fait pour cela, répondit placidement M. Karmazinoff qui, à chaque nouveau tour dans la

chambre, brandillait son pied droit d'un air gaillard. – Le fait est que j'ai l'intention de vivre le plus longtemps possible ajouta-t-il avec un sourire fielleux. – Dans la noblesse russe il y a quelque chose qui s'use extraordinairement vite sous tous les rapports. Mais je veux m'user le plus tard possible, et maintenant je vais me fixer pour toujours à l'étranger ; le climat y est meilleur et l'édifice plus solide. L'Europe durera bien autant que moi, je pense. Quel est votre avis ?

– Je n'en sais rien.

– Hum. Si là-bas, en effet, Babylone s'écroule, sa chute sera un grand événement (là-dessus je suis entièrement d'accord avec vous, quoique je ne voie pas la chose si prochaine) ; mais ici, en Russie, ce qui nous menace, ce n'est même pas un écroulement, c'est une dissolution. La sainte Russie est le pays du monde qui offre le moins d'éléments de stabilité. Le populaire reste encore plus ou moins attaché au dieu russe, mais, aux dernières nouvelles, le dieu russe était bien malade, à peine s'il a pu résister à l'affranchissement des paysans, du moins il a été fort ébranlé. Et puis les chemins de fer, et puis vous… je ne crois plus du tout au dieu russe.

– Et au dieu européen ?

– Je ne crois à aucun dieu. On m'a calomnié auprès de la jeunesse russe. J'ai toujours été sympathique à chacun de ses mouvements. On m'a montré les proclamations qui circulent ici. Leur forme effraye le public, mais il n'est personne qui, sans oser se l'avouer, ne soit convaincu de leur puissance ; depuis longtemps la société périclite, et depuis longtemps aussi elle sait qu'elle n'a aucun moyen de salut. Ce qui me fait croire au succès de cette propagande clandestine, c'est que la Russie est maintenant dans le monde entier la nation où un soulèvement rencontrerait le moins d'obstacles. Je comprends trop bien pourquoi tous les Russes qui ont de la fortune filent à l'étranger, et

pourquoi cette émigration prend d'année en année des proportions plus considérables. Il y a là un simple instinct. Quand un navire va sombrer, les rats sont les premiers à le quitter. La sainte Russie est un pays plein de maisons de bois, de mendiants et… de dangers, un pays où les hautes classes se composent de mendiants vaniteux et où l'immense majorité de la population crève de faim dans des chaumières. Qu'on lui montre n'importe quelle issue, elle l'accueillera avec joie, il suffit de la lui faire comprendre. Seul le gouvernement veut encore résister, mais il brandit sa massue dans les ténèbres et frappe sur les siens. Ici tout est condamné. La Russie, telle qu'elle est, n'a pas d'avenir. Je suis devenu Allemand, et je m'en fais honneur.

– Non, mais tout à l'heure vous parliez des proclamations, dites-moi ce que vous en pensez.

– On en a peur, cela prouve leur puissance. Elles déchirent tous les voiles et montrent que chez nous on ne peut s'appuyer sur rien. Elles parlent haut dans le silence universel. En laissant de côté la forme, ce qui doit surtout leur assurer la victoire, c'est l'audace, jusqu'ici sans précédent, avec laquelle leurs auteurs envisagent en face la vérité. C'est là un trait qui n'appartient qu'à la génération contemporaine. Non, en Europe on n'est pas encore aussi hardi, l'autorité y est solidement établie, il y a encore là des éléments de résistance. Autant que j'en puis juger, tout le fond de l'idée révolutionnaire russe consiste dans la négation de l'honneur. Je suis bien aise que ce principe soit aussi crânement affirmé. En Europe, ils ne comprendront pas encore cela, mais chez nous rien ne réussira mieux que cette idée. Pour le Russe l'honneur n'est qu'un fardeau superflu, et il en a toujours été ainsi à tous les moments de son histoire. Le plus sûr moyen de l'entraîner, c'est de revendiquer carrément le droit au déshonneur. Moi, je suis un homme de l'ancienne génération, et, je l'avoue, je tiens encore pour l'honneur, mais c'est seulement par habitude. Je garde un reste d'attachement aux vieilles formes ; mettons cela, si vous voulez, sur le compte de la pusil-

lanimité ; à mon âge on ne renonce pas facilement à des préjugés invétérés.

Il s'arrêta tout à coup.

– « Je parle, je parle », pensa-t-il, « et il écoute toujours sans rien dire. J'ai pourtant une question à lui adresser, c'est pour cela qu'il est venu. Je vais la lui faire. »

– Julie Mikhaïlovna m'a prié de vous interroger adroitement afin de savoir quelle est la surprise que vous préparez pour le bal d'après-demain, fit soudain Pierre Stépanovitch.

– Oui, ce sera en effet une surprise, et j'étonnerai… ; répondit Karmazinoff en prenant un air de dignité, – mais je ne vous dirai pas mon secret.

Pierre Stépanovitch n'insista pas.

– Il y a ici un certain Chatoff, poursuivit le grand écrivain, – et, figurez-vous, je ne l'ai pas encore vu.

– C'est un fort brave homme. Eh bien ?

– Oh ! rien ; il parle ici de certaines choses. C'est lui qui a donné un soufflet à Stavroguine ?

– Oui.

– Et Stavroguine, qu'est-ce que vous pensez de lui ?

– Je ne sais pas, c'est un viveur.

Karmazinoff haïssait Nicolas Vsévolodovitch, parce que ce dernier avait pris l'habitude de ne faire aucune attention à lui.

– Si ce qu'on prêche dans les proclamations se réalise un jour chez nous, observa-t-il en riant, – ce viveur sera sans doute le premier pendu à une branche d'arbre.

– Peut-être même le sera-t-il avant, dit brusquement Pierre Stépanovitch.

– C'est ce qu'il faudrait, reprit Karmazinoff, non plus en riant, mais d'un ton très sérieux.

– Vous avez déjà dit cela, et, vous savez, je le lui ai répété.

– Vraiment, vous le lui avez répété ? demanda avec un nouveau rire Karmazinoff.

– Il a dit que si on le pendait à un arbre, vous, ce serait assez de vous fesser, non pas, il est vrai, pour la forme, mais vigoureusement, comme on fesse un moujik.

Pierre Stépanovitch se leva et prit son chapeau. Karmazinoff lui tendit ses deux mains.

– Dites-moi donc, commença-t-il tout à coup d'une voix mielleuse et avec une intonation particulière, tandis qu'il tenait les mains du visiteur dans les siennes, – si tout ce qu'on… projette est destiné à se réaliser, eh bien… quand cela pourra-t-il avoir lieu ?

– Est-ce que je sais ? répondit d'un ton un peu brutal Pierre Stépanovitch.

Tous deux se regardèrent fixement.

– Approximativement ? À peu près ? insista Karmazinoff de plus en plus câlin.

– Vous aurez le temps de vendre votre bien et de filer, grommela le jeune homme avec un accent de mépris.

Les deux interlocuteurs attachèrent l'un sur l'autre un regard pénétrant. Il y eut une minute de silence.

– Cela commencera dans les premiers jours de mai, et pour la fête de l'Intercession[20] tout sera fini, déclara brusquement Pierre Stépanovitch.

– Je vous remercie sincèrement, dit d'un ton pénétré Karmazinoff en serrant les mains du visiteur.

– « Tu auras le temps de quitter le navire, rat ! » pensa Pierre Stépanovitch quand il fut dans la rue. « Allons, si cet « homme d'État » est si soucieux de connaître le jour et l'heure, si le renseignement que je lui ai donné lui a fait autant de plaisir, nous ne pouvons plus, après cela, douter de nous. (Il sourit.) Hum. Au fait, il compte parmi leurs hommes intelligents, et… il ne songe qu'à déguerpir ; ce n'est pas lui qui nous dénoncera ! »

Il courut à la maison de Philippoff, rue de l'Épiphanie.

VI

Pierre Stépanovitch passa d'abord chez Kiriloff. Celui-ci, seul comme de coutume, faisait cette fois de la gymnastique au milieu de la chambre, c'est-à-dire qu'il écartait les jambes et tournait les bras au-dessus de lui d'une façon particulière. La balle était par terre. Le déjeuner n'avait pas encore été desservi,

---

[20] 1/13 octobre.

et il restait du thé froid sur la table. Avant d'entrer, Pierre Stépanovitch s'arrêta un instant sur le seuil.

– Tout de même vous vous occupez beaucoup de votre santé, dit-il d'une voix sonore et gaie en pénétrant dans la chambre ; – quelle belle balle ! oh ! comme elle rebondit ! c'est aussi pour faire de la gymnastique ?

Kiriloff mit sa redingote.

– Oui, c'est pour ma santé, murmura-t-il d'un ton sec ; – asseyez-vous.

– Je ne resterai qu'une minute. Du reste, je vais m'asseoir, reprit Pierre Stépanovitch ; puis, sans transition, il passa à l'objet de sa visite : – C'est bien de soigner sa santé, mais je suis venu vous rappeler notre convention. L'échéance approche « en un certain sens ».

– Quelle convention ?

– Comment, quelle convention ? fit le visiteur inquiet.

– Ce n'est ni une convention, ni un engagement, je ne me suis pas lié, vous vous trompez.

– Écoutez, que comptez-vous donc faire ? demanda en se levant brusquement Pierre Stépanovitch.

– Ma volonté.

– Laquelle ?

– L'ancienne.

– Comment dois-je comprendre vos paroles ? C'est-à-dire que vous êtes toujours dans les mêmes idées ?

– Oui. Seulement il n'y a pas de convention et il n'y en a jamais eu, je ne me suis lié par rien. Maintenant, comme autrefois, je n'entends faire que ma volonté.

Kiriloff donna cette explication d'un ton roide et méprisant.

Pierre Stépanovitch se rassit satisfait.

– Soit, soit, dit-il, – faites votre volonté, du moment que cette volonté n'a pas varié. Vous vous fâchez pour un mot. Vous êtes devenu fort irascible depuis quelque temps. C'est pour cela que j'évitais de venir vous voir. Du reste, j'étais bien sûr que vous ne trahiriez pas.

– Je suis loin de vous aimer, mais vous pouvez être parfaitement tranquille, quoique pourtant je trouve les mots de trahison et de non-trahison tout à fait déplacés dans la circonstance.

– Cependant, répliqua Pierre Stépanovitch de nouveau pris d'inquiétude, – il faudrait préciser pour éviter toute erreur. C'est une affaire où l'exactitude est nécessaire, et votre langage m'abasourdit positivement. Voulez-vous me permettre de parler ?

– Parlez ! répondit l'ingénieur en regardant dans le coin.

– Depuis longtemps déjà vous avez résolu de vous ôter la vie… c'est-à-dire que vous aviez cette idée. Est-ce vrai ? N'y a-t-il pas d'erreur dans ce que je dis ?

– J'ai toujours la même idée.

– Très bien. Remarquez, en outre, que personne ne vous y a forcé.

– Il ne manquerait plus que cela ! quelle bêtise vous dites !

– Soit, soit ! Je me suis fort bêtement exprimé. Sans doute il aurait été très bête de vous forcer à cela. Je continue : Vous avez fait partie de la société dès sa fondation, et vous vous êtes ouvert de votre projet à un membre de la société.

– Je ne me suis pas ouvert, j'ai dit cela tout bonnement. Très bien.

– Non, ce n'est pas très bien, car je n'aime pas à vous voir éplucher ainsi mes actions. Je n'ai pas de compte à vous rendre, et vous ne pouvez comprendre mes desseins. Je veux m'ôter la vie parce que c'est mon idée, parce que je n'admets pas la peur de la mort, parce que… vous n'avez pas besoin de savoir pourquoi… Qu'est-ce qu'il vous faut ? Vous voulez boire du thé ? Il est froid. Laissez, je vais vous donner un autre verre.

Pierre Stépanovitch avait, en effet, saisi la théière et cherchait dans quoi il pourrait se verser à boire. Kiriloff alla à l'armoire et en rapporta un verre propre.

– J'ai déjeuné tout à l'heure chez Karmazinoff, et ses discours m'ont fait suer, observa le visiteur ; – ensuite j'ai couru ici, ce qui m'a de nouveau mis en sueur, je meurs de soif.

– Buvez. Le thé froid n'est pas mauvais.

Kiriloff reprit sa place et se remit à regarder dans le coin.

– La société a pensé, poursuivit-il du même ton, – que mon suicide pourrait être utile, et que, quand vous auriez fait ici quelques sottises dont on rechercherait les auteurs, si tout à

coup je me brûlais la cervelle en laissant une lettre où je me déclarerais coupable de tout, cela vous mettrait à l'abri du soupçon pendant toute une année.

– Du moins pendant quelques jours ; en pareil cas c'est déjà beaucoup que d'avoir vingt-quatre heures devant soi.

– Bien. On m'a donc demandé si je ne pouvais pas attendre. J'ai répondu que j'attendrais aussi longtemps qu'il plairait à la société, vu que cela m'était égal.

– Oui, mais rappelez-vous que vous avez pris l'engagement de rédiger de concert avec moi la lettre dont il s'agit, et de vous mettre, dès votre arrivée en Russie, à ma… en un mot, à ma disposition, bien entendu pour cette affaire seulement, car, pour tout le reste, il va de soi que vous êtes libre, ajouta presque aimablement Pierre Stépanovitch.

– Je ne me suis pas engagé, j'ai consenti parce que cela m'était égal.

– Très bien, très bien, je n'ai nullement l'intention de froisser votre amour-propre, mais…

– Il n'est pas question ici d'amour-propre.

– Mais souvenez-vous qu'on vous a donné cent vingt thalers pour votre voyage, par conséquent vous avez reçu de l'argent.

– Pas du tout, répliqua en rougissant Kiriloff, – l'argent ne m'a pas été donné à cette condition. On n'en reçoit pas pour cela.

– Quelquefois.

– Vous mentez. J'ai écrit de Pétersbourg une lettre très explicite à cet égard, et à Pétersbourg même je vous ai remboursé les cent vingt thalers, je vous les ai remis en mains propres… et ils ont reçu cet argent, si toutefois vous ne l'avez pas gardé dans votre poche.

– Bien, bien, je ne conteste rien, je leur ai envoyé l'argent. L'essentiel, c'est que vous soyez toujours dans les mêmes dispositions qu'auparavant.

– Mes dispositions n'ont pas changé. Quand vous viendrez me dire : « Il est temps », je m'exécuterai. Ce sera bientôt ?

– Le jour n'est plus fort éloigné… Mais rappelez-vous que nous devons faire la lettre ensemble la veille au soir.

– Quand ce serait le jour même ? Il faudra que je me déclare l'auteur des proclamations ?

– Et de quelques autres choses encore.

– Je ne prendrai pas tout sur moi.

– Pourquoi donc ? demanda Pierre Stépanovitch alarmé de ce refus.

– Parce que je ne veux pas ; assez. Je ne veux plus parler de cela.

Ces mots causèrent une vive irritation à Pierre Stépanovitch, mais il se contint et changea la conversation.

– Ma visite a encore un autre objet, reprit-il, – vous viendrez ce soir chez les nôtres ? C'est aujourd'hui la fête de Virguinsky, ils se réuniront sous ce prétexte.

– Je ne veux pas.

– Je vous en prie, venez. Il le faut. Nous devons imposer et par le nombre et par l'aspect… Vous avez une tête… disons le mot, une tête fatale.

– Vous trouvez ? dit en riant Kiriloff, – c'est bien, j'irai ; mais je ne poserai pas pour la tête. Quand ?

– Oh ! de bonne heure, à six heures et demie. Vous savez, vous pouvez entrer, vous asseoir et ne parler à personne, quelque nombreuse que soit l'assistance. Seulement n'oubliez pas de prendre avec vous un crayon et un morceau de papier.

– Pourquoi ?

– Cela vous est égal, et je vous le demande instamment. Vous n'aurez qu'à rester là sans parler à personne, vous écouterez et, de temps à autre, vous ferez semblant de prendre des notes ; libre à vous, d'ailleurs, de crayonner des croquis sur votre papier.

– Quelle bêtise ! À quoi bon ?

– Mais puisque cela vous est égal ? Vous ne cessez de dire que tout vous est indifférent.

– Non, je veux savoir pourquoi.

– Eh bien, voici : le membre de la société qui remplit la fonction de réviseur s'est arrêté à Moscou, et j'ai fait espérer sa visite à quelques uns des nôtres ; ils penseront que vous êtes ce réviseur ; or, comme vous vous trouvez ici déjà depuis trois semaines, l'effet sera encore plus grand.

– C'est de la farce. Vous n'avez aucun réviseur à Moscou.

– Allons, soit, nous n'en avons pas, mais qu'est-ce que cela vous fait, et comment ce détail peut-il vous arrêter ? Vous-même êtes membre de la société.

– Dites-leur que je suis le réviseur ; je m'assiérai et je me tiendrai coi, mais je ne veux ni papier ni crayon.

– Mais pourquoi ?

– Je ne veux pas.

Pierre Stépanovitch blêmit de colère ; néanmoins cette fois encore il se rendit maître de lui, se leva et prit son chapeau.

– L'*homme* est chez vous ? demanda-t-il soudain à demi-voix.

– Oui.

– C'est bien. Je ne tarderai pas à vous débarrasser de lui, soyez tranquille.

– Il ne me gêne pas. Je ne l'ai que la nuit. La vieille est à l'hôpital, sa belle-fille est morte ; depuis deux jours je suis seul. Je lui ai montré l'endroit de la cloison où il y a une planche facile à déplacer ; il s'introduit par là, personne ne le voit.

– Je le retirerai bientôt de chez vous.

– Il dit qu'il ne manque pas d'endroits où il peut aller coucher.

– Il ment, on le cherche, et ici, pour le moment, il est en sûreté. Est-ce que vous causez avec lui ?

– Oui, tout le temps. Il dit beaucoup de mal de vous. La nuit dernière, je lui ai lu l'Apocalypse et lui ai fait boire du thé. Il a écouté attentivement, fort attentivement même, toute la nuit.

– Ah ! diable, mais vous allez le convertir à la religion chrétienne !

– Il est déjà chrétien. Ne vous inquiétez pas, il tuera. Qui voulez-vous faire assassiner ?

– Non, ce n'est pas pour cela que j'ai besoin de lui… Chatoff sait-il que vous donnez l'hospitalité à Fedka ?

– Je ne vois pas Chatoff, et nous n'avons pas de rapports ensemble.

– Vous êtes fâchés l'un contre l'autre ?

– Non, nous ne sommes pas fâchés, mais nous ne nous parlons pas. Nous avons couché trop longtemps côte à côte en Amérique.

– Je passerai chez lui tout à l'heure.

– Comme vous voudrez.

– Vers les dix heures, en sortant de chez Virguinsky, je viendrai peut-être chez vous avec Stavroguine.

– Venez.

– Il faut que j'aie un entretien sérieux avec lui… Vous savez, donnez-moi donc votre balle ; quel besoin en avez-vous maintenant ? Je fais aussi de la gymnastique. Si vous voulez, je vous l'achèterai.

– Prenez-là, je vous la donne.

Pierre Stépanovitch mit la balle dans sa poche.

– Mais je ne vous fournirai rien contre Stavroguine, murmura Kiriloff en reconduisant le visiteur, qui le regarda avec étonnement et ne répondit pas.

Les dernières paroles de l'ingénieur agitèrent extrêmement Pierre Stépanovitch ; il y réfléchissait encore en montant l'escalier de Chatoff, quand il songea qu'il devait donner à son visage mécontent une expression plus avenante. Chatoff se trouvait chez lui ; un peu souffrant, il était couché, tout habillé, sur son lit.

– Quel guignon ! s'écria en entrant dans la chambre Pierre Stépanovitch ; – vous êtes sérieusement malade ?

Ses traits avaient tout à coup perdu leur amabilité d'emprunt, un éclair sinistre brillait dans ses yeux.

Chatoff sauta brusquement à bas de son lit.

– Pas du tout, répondit-il d'un air effrayé, – je ne suis pas malade, j'ai seulement un peu mal à la tête...

L'apparition inattendue d'un tel visiteur l'avait positivement effrayé.

– Je viens justement pour une affaire qui n'admet pas la maladie, commença d'un ton presque impérieux Pierre Stépanovitch ; – permettez-moi de m'asseoir (il s'assit), et vous, reprenez place sur votre lit, c'est bien. Aujourd'hui une réunion des nôtres aura lieu chez Virguinsky sous prétexte de fêter l'anniversaire de sa naissance ; les mesures sont prises pour qu'il n'y ait pas d'intrus. Je viendrai avec Nicolas Stavroguine.

Sans doute, connaissant vos opinions actuelles, je ne vous inviterais pas à assister à cette soirée… non que nous craignions d'être dénoncés par vous, mais pour vous épargner un ennui. Cependant votre présence est indispensable. Vous rencontrerez là ceux avec qui nous déciderons définitivement de quelle façon doit s'opérer votre sortie de la société, et entre quelles mains vous aurez à remettre ce qui se trouve chez vous. Nous ferons cela sans bruit, je vous emmènerai à l'écart, dans quelque coin ; l'assistance sera nombreuse, et il n'est pas nécessaire d'initier tout le monde à ces détails. J'avoue que j'ai eu beaucoup de peine à triompher de leur résistance ; mais maintenant, paraît-il, ils consentent, à condition, bien entendu, que vous vous dessaisirez de l'imprimerie et de tous les papiers. Alors vous serez parfaitement libre de vos agissements.

Tandis que Pierre Stépanovitch parlait, Chatoff l'écoutait les sourcils froncés. Sa frayeur de tantôt avait disparu pour faire place à la colère.

– Je ne me crois aucunement tenu de rendre des comptes le diable sait à qui, déclara-t-il tout net ; – je n'ai besoin de l'agrément de personne pour reprendre ma liberté.

– Ce n'est pas tout à fait exact. On vous a confié beaucoup de secrets. Vous n'aviez pas le droit de rompre de but en blanc. Et, enfin, vous n'avez jamais manifesté nettement l'intention de vous retirer, de sorte que vous les avez mis dans une fausse position.

– Dès mon arrivée ici j'ai fait connaître mes intentions par une lettre fort claire.

– Non, pas fort claire, contesta froidement Pierre Stépanovitch ; – par exemple, je vous ai envoyé, pour les imprimer ici, la *Personnalité éclairée,* ainsi que deux proclamations. Vous

m'avez retourné le tout avec une lettre équivoque, ne précisant rien.

– J'ai carrément refusé d'imprimer.

– Vous avez refusé, mais pas carrément. Vous avez répondu : « Je ne puis pas », sans expliquer pour quel motif. Or « je ne sais pas » n'a jamais voulu dire « je ne veux pas ». On pouvait supposer que vous étiez simplement empêché par des obstacles matériels, et c'est ainsi que votre lettre a été comprise. Ils ont cru que vous n'aviez pas rompu vos liens avec la société, dès lors ils ont pu vous continuer leur confiance et par suite se compromettre. Ici l'on croit que vous vous êtes servi avec intention de termes vagues : vous vouliez, dit-on, tromper vos coassociés, pour les dénoncer quand vous auriez reçu d'eux quelque communication importante. Je vous ai défendu de toutes mes forces, et j'ai montré comme pièce à l'appui de votre innocence les deux lignes de réponse que vous m'avez adressées. Mais j'ai dû moi-même reconnaître, après les avoir relues, que ces deux lignes ne sont pas claires et peuvent induire en erreur.

– Vous aviez conservé si soigneusement cette lettre par devers vous ?

– Qu'est-ce que cela fait que je l'aie conservée ? elle est encore chez moi.

– Peu m'importe ! cria Chatoff avec irritation. – Libre à vos imbéciles de croire que je les ai dénoncés, je m'en moque ! Je voudrais bien voir ce que vous pouvez me faire !

– On vous noterait, et, au premier succès de la révolution, vous seriez pendu.

– Quand vous aurez conquis le pouvoir suprême et que vous serez les maîtres de la Russie ?

– Ne riez pas. Je le répète, j'ai pris votre défense. Quoi qu'il en soit, je vous conseille de venir aujourd'hui à la réunion. À quoi bon de vaines paroles dictées par un faux orgueil ? Ne vaut-il pas mieux se séparer amicalement ? En tout cas, il faut que vous rendiez le matériel typographique, nous aurons aussi à parler de cela.

– J'irai, grommela Chatoff, qui, la tête baissée, semblait absorbé dans ses réflexions. Pierre Stépanovitch le considérait d'un œil malveillant.

– Stavroguine y sera ? demanda tout à coup Chatoff en relevant la tête.

– Il y sera certainement.

– Hé, hé !

Il y eut une minute de silence. Un sourire de colère et de mépris flottait sur les lèvres de Chatoff.

– Et votre misérable *Personnalité éclairée* dont j'ai refusé l'impression ici, elle est imprimée ?

– Oui.

– On fait croire aux collégiens que Hertzen lui-même a écrit cela sur votre album ?

– Oui, c'est Hertzen lui-même.

Ils se turent encore pendant trois minutes. À la fin, Chatoff quitta son lit.

– Allez-vous-en loin de moi, je ne veux pas me trouver avec vous.

Pierre Stépanovitch se leva aussitôt.

– Je m'en vais, dit-il avec une sorte de gaieté, – un mot seulement : Kiriloff, à ce qu'il paraît, est maintenant tout seul dans le pavillon, sans servante ?

– Il est tout seul. Allez-vous-en, je ne puis rester dans la même chambre que vous.

– « Allons, tu es très bien maintenant ! » pensa joyeusement Pierre Stépanovitch quand il fut hors de la maison ; « tu seras aussi très bien ce soir, j'ai justement besoin que tu sois comme cela, et je ne pourrais rien désirer de mieux ! Le dieu russe lui-même me vient en aide ! »

VII

Il fit beaucoup de courses durant cette journée et sans doute ne perdit pas ses peines, car sa figure était rayonnante quand le soir, à six heures précises, il se présenta chez Nicolas Vsévolodovitch. On ne l'introduisit pas tout de suite : Stavroguine se trouvait dans son cabinet en tête-à-tête avec Maurice Nikolaïévitch qui venait d'arriver. Cette nouvelle intrigua Pierre Stépanovitch. Il s'assit tout près de la porte du cabinet pour attendre le départ du visiteur. De l'antichambre on entendait le bruit de la conversation, mais sans pouvoir rien saisir des paroles prononcées. La visite ne dura pas longtemps ; bientôt retentit une voix extraordinairement forte et vibrante, immédiatement après la porte s'ouvrit, et Maurice Nikolaïévitch sortit avec un visage livide. Il ne remarqua pas Pierre Stépanovitch et passa

rapidement à côté de lui. Le jeune homme s'élança aussitôt dans la chambre.

Je me crois obligé de raconter en détail l'entrevue fort courte des deux « rivaux », – entrevue que tout semblait devoir rendre impossible, et qui eut lieu néanmoins.

Après son dîner, Nicolas Vsévolodovitch sommeillait sur une couchette dans son cabinet, lorsque Alexis Égorovitch lui annonça l'arrivée de Maurice Nikolaïévitch. À ce nom, Stavroguine tressaillit, il croyait avoir mal entendu. Mais bientôt se montra sur ses lèvres un sourire de triomphe hautain en même temps que de vague surprise. En entrant, Maurice Nikolaïévitch fut sans doute frappé de ce sourire du moins il s'arrêta tout à coup au milieu de la chambre et parut se demander s'il ferait un pas de plus en avant ou s'il se retirerait sur l'heure. À l'instant même la physionomie de Nicolas Vsévolodovitch changea d'expression, d'un air sérieux et étonné il s'avança vers le visiteur. Ce dernier ne prit pas la main qui lui était tendue, et, sans dire un mot, il s'assit avant que le maître de la maison lui en eût donné l'exemple ou lui eût offert un siège. Nicolas Vsévolodovitch s'assit sur le bord de sa couchette et attendit en silence, les yeux fixés sur Maurice Nikolaïévitch.

– Si vous le pouvez, épousez Élisabeth Nikolaïevna, commença brusquement le capitaine d'artillerie, et le plus curieux, c'est qu'on n'aurait pu deviner, d'après l'intonation de la voix, si ces mots étaient une prière, une recommandation, une concession ou un ordre.

Nicolas Vsévolodovitch resta silencieux, mais le visiteur, ayant dit évidemment tout ce qu'il avait à dire, le regardait avec persistance, dans l'attente d'une réponse.

– Si je ne me trompe (du reste, ce n'est que trop vrai), Élisabeth Nikolaïevna est votre fiancée, observa enfin Stavroguine.

– Oui, elle est ma fiancée, déclara d’un ton ferme le visiteur.

– Vous… vous êtes brouillés ensemble ?… Excusez-moi, Maurice Nikolaïévitch.

– Non, elle m’ « aime » et m’ « estime », dit-elle. Ses paroles sont on ne peut plus précieuses pour moi.

– Je n’en doute pas.

– Mais, sachez-le, elle serait sous la couronne et vous l’appelleriez, qu’elle me planterait là, moi ou tout autre, pour aller à vous.

– Étant sous la couronne ?

– Et après la couronne.

– Ne vous trompez-vous pas ?

– Non. Sous la haine incessante, sincère et profonde qu’elle vous témoigne, perce à chaque instant un amour insensé, l’amour le plus sincère, le plus excessif et… le plus fou ! Par contre, sous l’amour non moins sincère qu’elle ressent pour moi perce à chaque instant la haine la plus violente ! Je n’aurais jamais pu imaginer auparavant toutes ces… métamorphoses.

– Mais je m’étonne pourtant que vous veniez m’offrir la main d’Élisabeth Nikolaïevna ! En avez-vous le droit ? Vous y a-t-elle autorisé ?

Maurice Nikolaïévitch fronça le sourcil et pendant une minute baissa la tête.

– De votre part ce ne sont là que des mots, dit-il brusquement, – des mots où éclate la rancune triomphante ; je suis sûr que vous savez lire entre les lignes, et se peut-il qu'il y ait place ici pour une vanité mesquine ? N'êtes-vous pas assez victorieux ? Faut-il donc que je mette les points sur les i ? Soit, je les mettrai, si vous tenez tant à m'humilier : j'agis sans droit, je ne suis aucunement autorisé ; Élisabeth Nikolaïevna ne sait rien, mais son fiancé a complètement perdu la raison, il mérite d'être enfermé dans une maison de fous, et, pour comble, lui-même vient vous le déclarer. Seul dans le monde entier vous pouvez la rendre heureuse, et moi je ne puis que faire son malheur. Vous la lutinez, vous la pourchassez, mais, – j'ignore pourquoi, – vous ne l'épousez pas. S'il s'agit d'une querelle d'amoureux née à l'étranger, et si, pour y mettre fin, mon sacrifice est nécessaire, – immolez-moi. Elle est trop malheureuse, et je ne puis supporter cela. Mes paroles ne sont ni une permission ni une injonction, par conséquent elles n'ont rien d'offensant pour votre amour-propre. Si vous voulez prendre ma place sous la couronne, vous n'avez nul besoin pour cela de mon consentement, et, sans doute, il était inutile que je vinsse étaler ma folie à vos yeux. D'autant plus qu'après ma démarche actuelle notre mariage est impossible. Si à présent je la conduisais à l'autel, je serais un misérable. L'acte que j'accomplis en vous la livrant, à vous peut-être son plus irréconciliable ennemi, est, à mon point de vue, une infamie dont certainement je ne supporterai pas le fardeau.

– Vous vous brûlerez la cervelle, quand on nous mariera ?

– Non, beaucoup plus tard. À quoi bon mettre une éclaboussure de sang sur sa robe nuptiale ? Peut-être même ne me brûlerai-je la cervelle ni maintenant ni plus tard.

– Vous dites cela, sans doute, pour me tranquilliser ?

– Vous ? Ma mort doit vous être bien indifférente.

Un silence d'une minute suivit ces paroles. Maurice Nikolaïévitch était pâle, et ses yeux étincelaient.

– Pardonnez-moi les questions que je vous ai adressées, dit Stavroguine ; – plusieurs d'entre elles étaient fort indiscrètes, mais il est une chose que j'ai, je pense, parfaitement le droit de vous demander : pour que vous ayez pris sur vous de venir me faire une proposition aussi… risquée, il faut que vous soyez bien convaincu de mes sentiments à l'égard d'Élisabeth Nikolaïevna ; or, quelles données vous ont amené à cette conviction ?

– Comment ? fit avec un léger frisson Maurice Nikolaïévitch ; – est-ce que vous n'avez pas prétendu à sa main ? N'y prétendez-vous pas maintenant encore ?

– En général, je ne puis parler à un tiers de mes sentiments pour une femme ; excusez-moi, c'est une bizarrerie d'organisation. Mais, pour le reste, je vous dirai toute la vérité : je suis marié, il ne m'est donc plus possible ni d'épouser Élisabeth Nikolaïevna, ni de « prétendre à sa main ».

Maurice Nikolaïévitch fut tellement stupéfait qu'il se renversa sur le dossier de son fauteuil ; pendant un certain temps ses yeux ne quittèrent pas le visage de Stavroguine.

– Figurez-vous que cette idée ne m'était pas venue, balbutia-t-il ; – vous avez dit l'autre jour que vous n'étiez pas marié… je croyais que vous ne l'étiez pas…

Il pâlit affreusement et soudain déchargea un violent coup de poing sur la table.

– Si, après un tel aveu, vous ne laissez pas tranquille Élisabeth Nikolaïevna, si vous la rendez vous-même malheureuse, je vous tuerai à coups de bâton comme un chien !

Sur ce, il sortit précipitamment de la chambre. Pierre Stépanovitch, qui y entra aussitôt après, trouva le maître du logis dans une disposition d'esprit fort inattendue.

– Ah ! c'est vous ! fit Stavroguine avec un rire bruyant qui semblait n'avoir pour cause que la curiosité empressée de Pierre Stépanovitch. – Vous écoutiez derrière la porte ? Attendez, pourquoi êtes-vous venu ? Je vous avez promis quelque chose… Ah, bah ! je me rappelle : la visite « aux nôtres » ? Partons, je suis enchanté, vous ne pouviez rien me proposer de plus agréable en ce moment.

Il prit son chapeau, et tous deux sortirent immédiatement.

– Vous riez d'avance à l'idée de voir « les nôtres » ? observa avec enjouement Pierre Stépanovitch qui tantôt s'efforçait de marcher à côté de son compagnon sur l'étroit trottoir pavé en briques, tantôt descendait sur la chaussée et trottait en pleine boue, parce que Stavroguine, sans le remarquer, occupait à lui seul toute la largeur du trottoir.

– Je ne ris pas du tout, répondit d'une voix sonore et gaie Nicolas Vsévolodovitch ; – au contraire, je suis convaincu que je trouverai là les gens les plus sérieux.

– De « mornes imbéciles », comme vous les avez appelés un jour.

– Rien n'est parfois plus amusant qu'un morne imbécile.

– Ah ! vous dites cela à propos de Maurice Nikolaïévitch ! Je suis sûr qu'il est venu tout à l'heure vous offrir sa fiancée, hein ? Figurez-vous, c'est moi qui l'ai poussé indirectement à faire cette démarche. D'ailleurs, s'il ne la cède pas, nous la lui prendrons nous-mêmes, pas vrai ?

Sans doute Pierre Stépanovitch savait qu'il jouait gros jeu en mettant la conversation sur ce sujet ; mais lorsque sa curiosité était vivement excitée, il aimait mieux tout risquer que de rester dans l'incertitude. Nicolas Vsévolodovitch se contenta de sourire.

– Vous comptez toujours m'aider ? demanda-t-il.

– Si vous faites appel à mon aide. Mais vous savez qu'il n'y a qu'un bon moyen.

– Je connais votre moyen.

– Non, c'est encore un secret. Seulement rappelez-vous que ce secret coûte de l'argent.

– Je sais même combien il coûte, grommela à part soi Stavroguine.

Pierre Stépanovitch tressaillit.

– Combien ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

– J'ai dit : Allez-vous-en au diable avec votre secret ! Apprenez-moi plutôt qui nous verrons là. Je sais que Virguinsky reçoit à l'occasion de sa fête, mais quels sont ses invités ?

– Oh ! il y aura là une société des plus variées ! Kiriloff lui-même y sera.

– Tous membres de sections ?

– Peste, comme vous y allez ! Jusqu'à présent il n'existe pas encore ici une seule section organisée.

– Comment donc avez-vous fait pour répandre tant de proclamations ?

– Là où nous allons, il n'y aura en tout que quatre sectionnaires. En attendant, les autres s'espionnent à qui mieux mieux, et chacun d'eux m'adresse des rapports sur ses camarades. Ces gens-là donnent beaucoup d'espérances. Ce sont des matériaux qu'il faut organiser. Du reste, vous-même avez rédigé le statut, il est inutile de vous expliquer les choses.

– Eh bien, ça ne marche pas ? Il y a du tirage ?

– Ça marche on ne peut mieux. Je vais vous faire rire : le premier moyen d'action, c'est l'uniforme. Il n'y a rien de plus puissant que la livrée bureaucratique. J'invente exprès des titres et des emplois : j'ai des secrétaires, des émissaires secrets, des caissiers, des présidents, des registrateurs ; ce truc réussit admirablement. Vient ensuite, naturellement, la sentimentalité, qui chez nous est le plus efficace agent de la propagande socialiste. Le malheur, ce sont ces sous-lieutenants qui mordent. Et puis il y a les purs coquins ; ces derniers sont parfois fort utiles, mais avec eux on perd beaucoup de temps, car ils exigent une surveillance continuelle. Enfin la principale force, le ciment qui relie tout, c'est le respect humain, la peur d'avoir une opinion à soi. Oui, c'est justement avec de pareilles gens que le succès est possible. Je vous le dis, ils se jetteraient dans le feu à ma voix : je n'aurai qu'à leur dire qu'ils manquent de libéralisme. Des imbéciles me blâment d'avoir trompé tous mes associés d'ici en leur parlant de comité central et de « ramifications innombrables ». Vous-même vous m'avez une fois reproché cela, mais où est la tromperie ? Le comité central, c'est moi et vous ; quant aux ramifications, il y en aura autant qu'on voudra.

– Et toujours de la racaille semblable ?

– Ce sont des matériaux. Ils sont bons tout de même.

– Vous n'avez pas cessé de compter sur moi ?

– Vous serez le chef, la force dirigeante ; moi, je ne serai que votre second, votre secrétaire. Vous savez, nous voguerons portés sur un esquif aux voiles de soie, aux rames d'érable ; à la poupe sera assise une belle demoiselle, Élisabeth Nikolaïevna… est-ce qu'il n'y a pas une chanson comme cela ?…

Stavroguine se mit à rire.

– Non, je préfère vous donner un bon conseil. Vous venez d'énumérer les procédés dont vous vous servez pour cimenter vos groupes, ils se réduisent au fonctionnarisme et à la sentimentalité, tout cela n'est pas mauvais comme clystère, mais il y a quelque chose de meilleur encore : persuadez à quatre membres d'une section d'assassiner le cinquième sous prétexte que c'est un mouchard, et aussitôt le sang versé les liera tous indissolublement à vous. Ils deviendront vos esclaves, ils n'oseront ni se mutiner, ni vous demander des comptes. Ha, ha, ha !

– « Toi pourtant, il faudra que tu me payes cela », pensa à part soi Pierre Stépanovitch, « et pas plus tard que ce soir. Tu te permets beaucoup trop. »

Voilà ou à peu près ce que dut se dire Pierre Stépanovitch. Du reste, ils approchaient déjà de la maison de Virguinsky.

– Vous m'avez probablement fait passer auprès d'eux pour quelque membre arrivé de l'étranger, en rapport avec l'Internationale, pour un réviseur ? demanda tout à coup Stavroguine.

– Non, le réviseur, ce sera un autre ; vous, vous êtes un des membres qui ont fondé la société à l'étranger, et vous connais-

sez les secrets les plus importants – voilà votre rôle. Vous parlerez sans doute ?

– Où avez-vous pris cela ?

– Maintenant vous êtes tenu de parler.

Dans son étonnement, Nicolas Vsévolodovitch s'arrêta au milieu de la rue, non loin d'un réverbère. Pierre Stépanovitch soutint avec une tranquille assurance le regard de son compagnon. Celui-ci lança un jet de salive et se remit en marche.

– Et vous, est-ce que vous prendrez la parole ? demanda-t-il brusquement à Pierre Stépanovitch.

– Non, je vous écouterai.

– Que le diable vous emporte ! Au fait, vous me donnez une idée.

– Laquelle ? fit vivement Pierre Stépanovitch.

– Soit, je parlerai peut-être là, mais ensuite je vous flanquerai une rossée, et, vous savez, une rossée sérieuse.

– Dites-donc, tantôt j'ai répété à Karmazinoff le propos que vous avez tenu sur son compte, à savoir qu'il faudrait le fesser, non pas seulement pour la forme, mais vigoureusement, comme on fesse un moujik.

– Mais je n'ai jamais dit cela, ha, ha !

– N'importe. *Se non è vero…*

– Eh bien, merci, je vous suis très obligé.

– Savez-vous ce que dit Karmazinoff ? D’après lui, notre doctrine est, au fond, la négation de l’honneur, et affirmer franchement le droit au déshonneur, c’est le plus sûr moyen d’avoir les Russes pour soi.

– Paroles admirables ! Paroles d’or ! s’écria Stavroguine ; – il a dit le vrai mot ! Le droit au déshonneur, – mais, avec cela, tout le monde viendra à nous, il ne restera plus personne dans l’autre camp ! Écoutez pourtant, Verkhovensky, vous ne faites pas partie de la haute police, hein ?

– Celui qui se pose de pareilles questions les garde généralement pour lui.

– Sans doute, mais nous sommes entre nous.

– Non, jusqu’à présent je ne sers pas dans la haute police. Assez, nous voici arrivés. Composez votre physionomie, Stavroguine ; moi, j’ai toujours soin de me faire une tête quand je vais chez eux. Il faut se donner un air un peu sombre, voilà tout ; ce n’est pas bien malin.

CHAPITRE VII

CHEZ LES NÔTRES.

I

Virguinsky demeurait rue de la Fourmi, dans une maison à lui, ou plutôt à sa femme. C'était une construction en bois, à un seul étage, où n'habitaient que l'employé et sa famille. Une quinzaine de personnes s'étaient réunies là sous couleur de fêter le maître du logis ; mais la soirée ne ressemblait pas du tout à celles qu'on a coutume de donner en province à l'occasion d'un anniversaire de naissance. Dès les premiers temps de leur mariage, les époux Virguinsky avaient décidé d'un commun accord, une fois pour toutes, que c'était une grande sottise de recevoir en pareille circonstance, vu qu'il n'y avait pas là de quoi se réjouir. En quelques années ils avaient réussi à s'isoler complètement de la société. Quoique Virguinsky ne manquât pas de moyens et fût loin d'être ce qu'on appelle un « pauvre homme », il faisait à tout le monde l'effet d'un original, aimant la solitude et, de plus, parlant « avec hauteur ». Quant à madame Virguinsky, son métier de sage-femme suffisait pour la placer au plus bas degré de l'échelle sociale, au-dessous même d'une femme de pope, nonobstant la position que son mari occupait dans le service. Il est vrai que si sa profession était humble, on ne pouvait en dire autant de son caractère. Depuis sa liaison stupide et affichée effrontément (par principe) avec un coquin comme le capitaine Lébiadkine, les plus indulgentes de nos da-

mes l’avaient elles-mêmes mise à l’index et ne lui cachaient pas leur mépris. Mais tout cela était bien égal à madame Virguinsky. Chose à noter, les dames même les plus prudes, quand elles se trouvaient dans une position intéressante, s’adressaient de préférence à Arina Prokhorovna (madame Virguinsky), bien que notre ville possédât trois autres accoucheuses. Dans tout le district, les femmes des propriétaires ruraux la faisaient demander, tant elle était renommée pour son habileté professionnelle. Comme elle aimait beaucoup l’argent, elle avait fini par limiter sa clientèle aux personnes les plus riches. Se sentant nécessaire, elle ne se gênait pas du tout, et, dans les maisons les plus aristocratiques, elle semblait faire exprès d’agiter les nerfs délicats de ses clientes par un grossier oubli de toutes les convenances ou par des railleries sur les choses saintes. Notre chirurgien-major Rosanoff racontait à ce propos un fait curieux : un jour qu’une femme en couches invoquait avec force gémissements le secours divin, Arina Prokhorovna avait tout à coup lâché une grosse impiété qui, en épouvantant la malade, avait eu pour effet d’activer puissamment sa délivrance. Mais, quoique nihiliste, madame Virguinsky savait fort bien, lorsque ses intérêts le lui commandaient, transiger avec les préjugés vulgaires. Ainsi, elle ne manquait jamais d’assister au baptême des nouveaux-nés dont elle avait facilité la venue au monde ; dans ces occasions-là, elle se coiffait avec goût et mettait une robe de soie verte à traîne, alors qu’en tout autre temps sa mise était extrêmement négligée. Pendant la cérémonie religieuse, elle conservait « l’air le plus effronté », au point de scandaliser les ministres du culte ; mais, après le baptême, elle offrait toujours du champagne, et il n’aurait pas fallu, en prenant un verre de Cliquot, oublier les épingles de l’accoucheuse.

La société (presque exclusivement masculine) réunie cette fois chez Virguinsky présentait un aspect assez exceptionnel. Il n’y avait pas de collation, et l’on ne jouait pas aux cartes. Au milieu d’un spacieux salon dont les murs étaient garnis d’une vieille tapisserie bleue, se trouvaient deux tables rapprochées

l'une de l'autre de façon à n'en former qu'une seule ; une grande nappe, d'ailleurs d'une propreté douteuse, couvrait ces deux tables sur lesquelles bouillaient deux samovars ; au bout étaient placés un vaste plateau chargé de vingt-cinq verres et une corbeille contenant du pain blanc coupé par tranches, comme cela se pratique dans les pensionnats. Le thé était versé par la sœur d'Arina Prokhorovna, une fille de trente ans, blonde et privée de sourcils. Cette créature, taciturne et venimeuse, partageait les idées nouvelles ; Virguinsky lui-même, dans son ménage, avait grand'peur d'elle. Trois dames seulement se trouvaient dans la chambre : la maîtresse de la maison, sa sœur dont je viens de parler, et la sœur de Virguinsky, étudiante nihiliste, tout récemment arrivée de Pétersbourg. Arina Prokhorovna, belle femme de vingt-sept ans, n'avait pas fait toilette pour la circonstance ; elle portait une robe de laine d'une nuance verdâtre, et le regard hardi qu'elle promenait sur l'assistance semblait dire : « Voyez comme je me moque de tout. » On remarquait à côté d'elle sa belle-sœur qui n'était pas mal non plus ; petite et grassouillette, avec des joues très colorées, mademoiselle Virguinsky était encore, pour ainsi dire, en tenue de voyage ; elle avait à la main un rouleau de papier, et ses yeux allaient sans cesse d'un visiteur à l'autre. Ce soir-là, Virguinsky se sentait un peu souffrant ; néanmoins il avait quitté sa chambre, et maintenant il était assis sur un fauteuil devant la table autour de laquelle tous ses invités avaient pris place sur des chaises dans un ordre qui faisait prévoir une séance. En attendant, on causait à haute voix de choses indifférentes. Lorsque parurent Stavroguine et Verkhovensky, le silence s'établit soudain.

Mais je demande la permission de donner quelques explications préalables. Je crois que tous ces messieurs s'étaient réunis dans l'espoir d'apprendre quelque chose de particulièrement curieux. Ils représentaient la fine fleur du libéralisme local, et Virguinsky les avait triés sur le volet en vue de cette « séance ». Je remarquerai encore que plusieurs d'entre eux (un très petit nombre, du reste) n'étaient jamais allés chez lui aupa-

ravant. Sans doute la plupart ne se rendaient pas un compte bien clair de l'objet pour lequel on les avait convoqués. À la vérité, tous prenaient alors Pierre Stépanovitch pour un émissaire arrivé de l'étranger et muni de pleins pouvoirs ; dès le début, cette idée s'était enracinée dans leur esprit, et naturellement les flattait. Mais, parmi les citoyens rassemblés en ce moment chez Virguinsky sous prétexte de fêter l'anniversaire de sa naissance, il s'en trouvait quelques uns à qui des ouvertures précises avaient été faites. Pierre Stépanovitch avait réussi à créer chez nous un « conseil des cinq » à l'instar des quinquévirats déjà organisés par lui à Moscou, et (le fait est maintenant prouvé) parmi les officiers de notre district. On prétend qu'il en avait aussi institué un dans le gouvernement de Kh… Assis à la table commune, les quinquévirs mettaient tous leurs soins à dissimuler leur importance, en sorte que personne n'aurait pu les reconnaître. À présent, leurs noms ne sont plus un mystère : c'étaient d'abord Lipoutine, ensuite Virguinsky lui-même, puis Chigaleff, le frère de madame Virguinsky, Liamchine, et enfin un certain Tolkatchenko. Ce dernier, déjà quadragénaire, passait pour connaître à fond le peuple, surtout les filous et les voleurs de grand chemin, qu'il allait étudier dans les cabarets (du reste, il ne s'y rendait pas que pour cela). Avec sa mise incorrecte, ses bottes de roussi, ses clignements d'yeux malicieux et les phrases populaires dont il panachait sa conversation, Tolkatchenko était un type à part au milieu des nôtres. Une ou deux fois Liamchine l'avait mené aux soirées de Stépan Trophimovitch, mais il n'y avait pas produit beaucoup d'effet. On le voyait en ville de temps à autre, surtout quand il se trouvait sans place ; il était employé de chemin de fer. Ces cinq hommes d'action avaient constitué leur groupe, pleinement convaincus que celui-ci n'était qu'une unité parmi des centaines et des milliers d'autres quinquévirats semblables disséminés sur toute la surface de la Russie, et dépendant d'un mystérieux comité central en rapport lui-même avec la révolution européenne universelle. Malheureusement, je dois avouer que des froissements avaient déjà commencé à se manifester entre eux et Pierre Sté-

panovitch. Le fait est qu'ils l'avaient attendu depuis le printemps, sa prochaine arrivée leur ayant été annoncée d'abord par Tolkatchenko et ensuite par Chigaleff ; vu la haute opinion qu'ils se faisaient de lui, tous s'étaient docilement groupés à son premier appel ; mais à peine le quinquévirat venait-il d'être organisé, que la discorde éclatait dans son sein. Je suppose que ces messieurs regrettaient d'avoir donné si vite leur adhésion. Bien entendu, ils avaient cédé, dans cette circonstance, à un généreux sentiment de honte ; ils avaient craint qu'on ne les accusât plus tard d'avoir cané. Mais Pierre Stépanovitch aurait dû apprécier leur héroïsme et les en récompenser par quelque confidence importante. Or, loin de songer à satisfaire la légitime curiosité de ses associés, Verkhovensky les traitait en général avec une sévérité remarquable, et même avec mépris. C'était vexant, on en conviendra ; aussi le membre Chigaleff poussait ses collègues à « réclamer des comptes », pas maintenant, il est vrai, car il y avait en ce moment trop d'étrangers chez Virguinsky.

Si je ne me trompe, les quinquévirs déjà nommés soupçonnaient vaguement que parmi ces étrangers se trouvaient des membres d'autres groupes inconnus d'eux et secrètement organisés dans la ville par le même Verkhovensky ; aussi tous les visiteurs s'observaient-ils les uns les autres d'un air défiant, ce qui donnait à la réunion une physionomie fort énigmatique et jusqu'à un certain point romanesque. Du reste, il y avait aussi là des gens à l'abri de tout soupçon, par exemple, un major, proche parent de Virguinsky ; cet homme parfaitement inoffensif n'avait même pas été invité, mais il était venu de son propre mouvement fêter le maître de la maison, en sorte qu'il avait été impossible de ne pas le recevoir. Virguinsky savait, d'ailleurs, qu'il n'y avait à craindre aucune délation de la part du major, car ce dernier, tout bête qu'il était, avait toujours aimé à fréquenter les libéraux avancés ; sans sympathiser personnellement avec eux, il les écoutait très volontiers. Bien plus, lui-même avait été compromis : on s'était servi de lui pour répan-

dre des ballots de proclamations et de numéros de la *Cloche ;* il n’aurait pas osé jeter le moindre coup d’œil sur ces écrits, mais refuser de les distribuer lui eût paru le comble de la lâcheté. Encore à présent il ne manque pas en Russie de gens qui ressemblent à ce major. Les autres visiteurs offraient le type de l’amour-propre aigri ou de l’exaltation juvénile : c’étaient deux ou trois professeurs et un nombre égal d’officiers. Parmi les premiers se faisait surtout remarquer un boiteux âgé de quarante-cinq ans qui enseignait au gymnase ; cet homme était extrêmement venimeux et d’une vanité peu commune. Dans le groupe des officiers je dois signaler un très jeune enseigne d’artillerie sorti récemment de l’école militaire et arrivé depuis peu dans notre ville où il ne connaissait encore personne. Durant cette soirée il avait un crayon à la main, ne prenait presque aucune part à la conversation, et écrivait à chaque instant quelque chose sur son carnet. Tout le monde voyait cela, mais on feignait de ne pas s’en apercevoir. Au nombre des invités de Virguinsky figurait aussi le séminariste désœuvré qui, conjointement avec Liamchine, avait joué un si vilain tour à la colporteuse d’évangiles ; ce gros garçon, aux manières très dégagées, montrait dans toute sa personne la conscience qu’il avait de son mérite supérieur. À cette réunion assistait également, je ne sais pourquoi, le fils de notre maire, jeune homme prématurément usé par le vice, et dont le nom avait déjà été mêlé à des aventures scandaleuses. Il ne dit pas un mot de toute la soirée. Enfin, je ne puis passer sous silence un collégien de dix-huit ans qui paraissait très échauffé ; ce morveux, – on l’apprit plus tard avec stupéfaction, – était à la tête d’un groupe de conspirateurs recrutés parmi les *grands* du gymnase. Chatoff dont je n’ai pas encore parlé était assis à un coin de la table, un peu en arrière des autres ; silencieux, les yeux fixés à terre, il refusa de prendre du thé et garda tout le temps sa casquette à la main, comme pour montrer qu’il n’était pas venu en visiteur, mais pour affaire, et qu’il s’en irait quand il voudrait. Non loin de lui avait pris place Kiriloff ; muet aussi, l’ingénieur tenait son regard terne obstinément attaché sur chacun de ceux qui prenaient la

parole, et il écoutait tout sans donner la moindre marque d'émotion ou d'étonnement. Plusieurs des invités, qui ne l'avaient jamais vu auparavant, l'observaient à la dérobée d'un air soucieux. Madame Virguinsky connaissait-elle l'existence du quinquévirat ? Je suppose que son mari ne lui avait rien laissé ignorer. L'étudiante, naturellement, était étrangère à tout cela, mais elle avait aussi sa tâche ; elle comptait ne rester chez nous qu'un jour ou deux, ensuite son intention était de se rendre successivement dans toutes les villes universitaires pour « prendre part aux souffrances des pauvres étudiants et susciter chez eux l'esprit de protestation ». Dans ce but, elle avait rédigé un appel qu'elle avait fait lithographier à quelques centaines d'exemplaires. Chose curieuse, le collégien et l'étudiante qui ne s'étaient jamais rencontrés jusqu'alors se sentirent, à première vue, des plus mal disposés l'un pour l'autre. Le major était l'oncle de la jeune fille, et il ne l'avait pas vue depuis dix ans. Quand entrèrent Stavroguine et Verkhovensky, mademoiselle Virguinsky était rouge comme un coquelicot ; elle venait d'avoir une violente dispute avec son oncle au sujet de la question des femmes.

II

Sans presque dire bonjour à personne, Verkhovensky alla s'asseoir fort négligemment au haut bout de la table. Un insolent dédain se lisait sur son visage. Stavroguine s'inclina poliment. On n'attendait qu'eux ; néanmoins, comme si une consigne avait été donnée dans ce sens, tout le monde feignait de remarquer à peine leur arrivée. Dès que Nicolas Vsévolodovitch se fut assis, la maîtresse de la maison s'adressa à lui d'un ton sévère :

– Stavroguine, voulez-vous du thé ?

– Oui répondit-il.

– Du thé à Stavroguine, ordonna madame Virguinsky. – Et vous, est-ce que vous en voulez ? (Ces derniers mots étaient adressés à Verkhovensky.)

– Sans doute ; qui est-ce qui demande cela à ses invités ? Mais donnez aussi de la crème, ce qu'on sert chez vous sous le nom de thé est toujours quelque chose de si infect ; et un jour de fête encore…

– Comment, vous aussi vous admettez les fêtes ? fit en riant l'étudiante ; – on parlait de cela tout à l'heure.

– Vieillerie ! grommela le collégien à l'autre bout de la table.

– Qu'est-ce qui est une vieillerie ? Fouler aux pieds les préjugés, fussent-ils les plus innocents, n'est pas une vieillerie ; au contraire, il faut le dire à notre honte, c'est jusqu'à présent une nouveauté, déclara aussitôt la jeune fille qui, en parlant, gesticulait avec véhémence. – D'ailleurs, il n'y a pas de préjugés innocents, ajouta-t-elle d'un ton aigre.

– J'ai seulement voulu dire, répliqua avec agitation le collégien, – que, quoique les préjugés soient sans doute des vieilleries et qu'il faille les extirper, cependant, en ce qui concerne les anniversaires de naissance, la stupidité de ces fêtes est trop universellement reconnue pour perdre un temps précieux et déjà sans cela perdu par tout le monde, en sorte qu'on pourrait employer son esprit à traiter un sujet plus urgent…

– Vous n'en finissez plus, on ne comprend rien, cria l'étudiante.

– Il me semble que chacun a le droit de prendre la parole, et si je désire exprimer mon opinion, comme tout autre…

– Personne ne vous conteste le droit de prendre la parole, interrompit sèchement la maîtresse de la maison, – on vous invite seulement à ne pas mâchonner, attendu que personne ne peut vous comprendre.

– Pourtant permettez-moi de vous faire observer que vous me témoignez peu d'estime ; si je n'ai pas pu achever ma pensée, ce n'est pas parce que je n'ai pas d'idées, mais plutôt parce que j'en ai trop… balbutia le pauvre jeune homme qui pataugeait de plus en plus.

– Si vous ne savez pas parler, eh bien, taisez-vous, lui envoya l'étudiante.

À ces mots, le collégien se leva soudain, comme mû par un ressort.

– Je voulais seulement dire, vociféra-t-il rouge de honte et sans oser regarder autour de lui, – que si vous êtes tant pressée de montrer votre esprit, c'est tout bonnement parce que M. Stavroguine vient d'arriver – voilà !

– Votre idée est ignoble et immorale, elle prouve combien vous êtes peu développé. Je vous prie de ne plus m'adresser la parole, repartit violemment la jeune fille.

– Stavroguine, commença la maîtresse de la maison, – avant votre arrivée, cet officier (elle montra le major, son parent) parlait ici des droits de la famille. Sans doute, je ne vous ennuierai pas avec une sottise si vieille et depuis longtemps percée à jour. Mais, pourtant, où a-t-on pu prendre les droits et les devoirs de la famille, entendus dans le sens que le préjugé courant donne à ces mots ? Voilà la question. Quel est votre avis ?

– Comment, où l’on a pu les prendre ? demanda Nicolas Vsévolodovitch.

– Nous savons, par exemple, que le préjugé de Dieu est venu du tonnerre et de l’éclair, s’empressa d’ajouter l’étudiante en dardant ses yeux sur Stavroguine ; – personne n’ignore que les premiers hommes, effrayés par la foudre, ont divinisé l’ennemi invisible devant qui ils sentaient leur faiblesse. Mais d’où est né le préjugé de la famille ? D’où a pu provenir la famille elle-même ?

– Ce n’est pas tout à fait la même chose…, voulut faire observer madame Virguinsky.

– Je suppose que la réponse à une telle question serait indécente, dit Stavroguine.

– Allons donc ! protesta l’étudiante.

Dans le groupe des professeurs éclatèrent des rires auxquels firent écho, à l’autre bout de la table, Liamchine et le collégien ; le major pouffait.

– Vous devriez écrire des vaudevilles, remarqua la maîtresse de la maison en s’adressant à Stavroguine.

– Cette réponse ne vous fait guère honneur ; je ne sais comment on vous appelle, déclara l’étudiante positivement indignée.

– Mais, toi, ne saute pas comme cela ! cria le major à sa nièce, – tu es une demoiselle, tu devrais avoir un maintien modeste, et l’on dirait que tu es assise sur une aiguille.

– Veuillez vous taire et ne pas m'interpeller avec cette familiarité, épargnez-moi vos ignobles comparaisons. Je vous vois pour la première fois, et ne veux pas savoir si vous êtes mon parent.

– Mais, voyons, je suis ton oncle ; je t'ai portée dans mes bras quand tu n'étais encore qu'un enfant à la mamelle !

– Et quand même vous m'auriez portée dans vos bras, voilà-t-il pas une affaire ! Je ne vous l'avais pas demandé ; si donc vous l'avez fait, monsieur l'officier impoli, c'est que cela vous plaisait. Et permettez-moi de vous faire observer que vous ne devez pas me tutoyer, si ce n'est par civisme ; autrement je vous le défends une fois pour toutes.

Le major frappa du poing sur la table.

– Voilà comme elles sont toutes ! dit-il à Stavroguine assis en face de lui. – Non, permettez, j'aime le libéralisme et les idées modernes, je goûte fort les propos intelligents, mais, entendons-nous, ils ne me plaisent que dans la bouche des hommes, et le libéralisme en jupons fait mon supplice ! Ne te tortille donc pas ainsi ! cria-t-il à la jeune fille qui se démenait sur sa chaise. – Non, je demande aussi la parole, je suis offensé.

– Vous ne faites que gêner les autres, et vous-même vous ne savez rien dire, bougonna la maîtresse de la maison.

– Si, je vais m'expliquer, reprit en s'échauffant le major. – Je m'adresse à vous, monsieur Stavroguine, parce que vous venez d'arriver, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître. Sans les hommes, elles ne peuvent rien, – voilà mon opinion. Toute leur question des femmes n'est qu'un emprunt qu'elles nous ont fait ; je vous l'assure, c'est nous autres qui la leur avons inventée et qui nous sommes bêtement mis cette pierre au cou. Si je remercie Dieu d'une chose, c'est d'être resté célibataire !

Pas le plus petit grain d'originalité ; elles ne sont même pas capables de créer une façon de robe, il faut que les hommes inventent des patrons pour elles ! Tenez, celle-ci, je l'ai portée dans mes bras, j'ai dansé la mazurka avec elle quand elle avait dix ans ; aujourd'hui elle arrive de Pétersbourg, naturellement je cours l'embrasser, et quelle est la seconde parole qu'elle me dit ? « Dieu n'existe pas ! » Si encore ç'avait été la troisième ; mais non, c'est la seconde, la langue lui démangeait ! Allons, lui dis-je, j'admets que les hommes intelligents ne croient pas, cela peut tenir à leur intelligence ; mais toi, tête vide, qu'est-ce que tu comprends à la question de l'existence de Dieu ? Tu répètes ce qu'un étudiant t'a seriné ; s'il t'avait dit d'allumer des lampes devant les icônes, tu en allumerais.

– Vous mentez toujours, vous êtes un fort méchant homme, et tout à l'heure je vous ai péremptoirement démontré votre insolvabilité, répondit l'étudiante d'un ton dédaigneux, comme si elle trouvait au-dessous d'elle d'entrer dans de longues explications avec un pareil interlocuteur. – Tantôt je vous ai dit notamment qu'au catéchisme on nous avait à tous enseigné ceci : « Si tu honores ton père et tes parents, tu vivras longtemps, et la richesse te sera donnée. » C'est dans les dix commandements. Si Dieu a cru nécessaire de promettre à l'amour filial une récompense, alors votre Dieu est immoral. Voilà dans quels termes je me suis exprimée tantôt, et ce n'a pas été ma seconde parole ; c'est vous qui, en parlant de vos droits, m'avez amenée à vous tenir ce langage. À qui la faute si vous êtes bouché et si vous ne comprenez pas encore ? Cela vous vexe, et vous vous fâchez, – Voilà le mot de toute votre génération.

– Sotte ! proféra le major.

– Vous, vous êtes un imbécile.

– C'est cela, injurie-moi !

– Mais permettez, Kapiton Maximovitch, vous m’avez dit vous-même que vous ne croyez pas en Dieu, cria du bout de la table Lipoutine.

– Qu’importe que j’aie dit cela ? moi, c’est autre chose ! Peut-être même que je crois, seulement ma foi n’est pas entière. Mais, quoique je ne croie pas tout à fait, je ne dis pas qu’il faille fusiller Dieu. Déjà, quand je servais dans les hussards, cette question me préoccupait fort. Pour tous les poètes il est admis que le hussard est un buveur et un noceur. En ce qui me concerne, je n’ai peut-être pas fait mentir la légende ; mais, le croirez-vous ? je me relevais la nuit et j’allais m’agenouiller devant un icône, demandant à Dieu avec force signes de croix qu’il voulût bien m’envoyer la foi, tant j’étais, dès cette époque, tourmenté par la question de savoir si, oui ou non, Dieu existe. Le matin venu, sans doute, vous avez des distractions, et les sentiments religieux s’évanouissent ; en général, j’ai remarqué que la foi est toujours plus faible pendant la journée.

Pierre Stépanovitch bâillait à se décrocher la mâchoire.

– Est-ce qu’on ne va pas jouer aux cartes ? demanda-t-il à madame Virguinsky.

– Je m’associe entièrement à votre question ! déclara l’étudiante qui était devenue pourpre d’indignation en entendant les paroles du major.

– On perd un temps précieux à écouter des conversations stupides, observa la maîtresse de la maison, et elle regarda sévèrement son mari.

– Je me proposais, dit mademoiselle Virguinsky, – de signaler à la réunion les souffrances et les protestations des étudiants ; mais, comme le temps se passe en conversations immorales…

– Rien n’est moral, ni immoral ! interrompit avec impatience le collégien.

– Je savais cela, monsieur le gymnasiste, longtemps avant qu’on vous l’ait enseigné.

– Et moi, j’affirme, répliqua l’adolescent irrité, – que vous êtes un enfant venu de la capitale pour nous éclairer tous, alors que nous en savons autant que vous. Depuis Biélinsky, nul n’ignore en Russie l’immoralité du précepte : « Honore ton père et ta mère », que, par parenthèses, vous avez cité en l’estropiant.

– Est-ce que cela ne finira pas ? dit résolument Arina Prokhorovna à son mari.

Comme maîtresse de maison, elle rougissait de ces conversations insignifiantes, d’autant plus qu’elle remarquait des sourires et même des marques de stupéfaction parmi les invités qui n’étaient pas des visiteurs habituels.

Virguinsky éleva soudain la voix :

– Messieurs, si quelqu’un a une communication à faire ou désire traiter un sujet se rattachant plus directement à l’œuvre commune, je l’invite à commencer sans retard.

– Je prendrai la liberté de faire une question, dit d’une voix douce le professeur boiteux, qui jusqu’alors n’avait pas prononcé un mot et s’était distingué par sa bonne tenue : – je désirerais savoir si nous sommes ici en séance, ou si nous ne formons qu’une réunion de simples mortels venus en visite. Je demande cela plutôt pour l’ordre, et afin de ne pas rester dans l’incertitude.

Cette « malicieuse » question produisit son effet ; tous se regardèrent les uns les autres, chacun paraissant attendre une réponse de son voisin ; puis, brusquement, comme par un mot d'ordre, tous les yeux se fixèrent sur Verkhovensky et sur Stavroguine.

– Je propose simplement de voter sur la question de savoir si nous sommes, oui ou non, en séance, déclara madame Virguinsky.

– J'adhère complètement à la proposition, dit Lipoutine, – quoiqu'elle soit un peu indéterminée.

– Moi aussi, moi aussi, entendit-on de divers côtés.

– Il me semble en effet que ce sera plus régulier, approuva à son tour Virguinsky.

– Ainsi aux voix ! reprit Arina Prokhorovna. – Liamchine, mettez-vous au piano, je vous prie ; cela ne vous empêchera pas de voter au moment du scrutin.

– Encore ! cria Liamchine ; – j'ai déjà fait assez de tapage comme cela.

– Je vous en prie instamment, jouez ; vous ne voulez donc pas être utile à l'œuvre commune ?

– Mais je vous assure, Arina Prokhorovna, que personne n'est aux écoutes. C'est seulement une idée que vous avez. D'ailleurs, les fenêtres sont hautes, et lors même que quelqu'un chercherait à nous entendre, cela lui serait impossible.

– Nous ne nous entendons pas nous-mêmes, grommela un des visiteurs.

– Et moi, je vous dis que les précautions sont toujours bonnes. Pour le cas où il y aurait des espions, expliqua-t-elle à Verkhovensky, – il faut que nous ayons l'air d'être en fête et que la musique s'entende de la rue.

– Eh, diable ! murmura Liamchine avec colère, puis il s'assit devant le piano, et commença à jouer une valse en frappant sur les touches comme s'il eût voulu les briser.

– J'invite ceux qui désirent qu'il y ait séance à lever la main droite, proposa madame Virguinsky.

Les uns firent le mouvement indiqué, les autres s'en abstinrent. Il y en eut qui, ayant levé la main, la baissèrent aussitôt après ; plusieurs qui l'avaient baissée la relevèrent ensuite.

– Oh ! diable ! Je n'ai rien compris ! cria un officier.

– Moi non plus, ajouta un autre.

– Si, moi, je comprends, fit un troisième ; – si c'est *oui,* on lève la main.

– Mais qu'est-ce que signifie *oui ?*

– Cela signifie la séance.

– Non, cela signifie qu'on n'en veut pas.

– J'ai voté la séance, cria le collégien à madame Virguinsky.

– Alors, pourquoi n'avez-vous pas levé la main ?

– Je vous ai regardée tout le temps, vous n'avez pas levé la main, je vous ai imitée.

– Que c'est bête ! C'est moi qui ai fait la proposition, par conséquent je ne pouvais pas lever la main. Messieurs, je propose de recommencer l'épreuve inversement : que ceux qui veulent une séance restent immobiles, et que ceux qui n'en veulent pas lèvent la main droite.

– Qui est-ce qui ne veut pas ? demanda le collégien.

– Vous le faites exprès, n'est-ce pas ? répliqua avec irritation madame Virguinsky.

– Non, permettez, qui est-ce qui veut et qui est-ce qui ne veut pas ? Il faut préciser cela un peu mieux, firent deux ou trois voix.

– Celui qui ne veut pas ne veut pas.

– Eh ! oui, mais qu'est-ce qu'il faut faire si l'on ne veut pas ? Doit-on lever la main ou ne pas la lever ? cria un officier.

– Eh ! nous n'avons pas encore l'habitude du régime parlementaire ! observa le major.

– Monsieur Liamchine, ne faites pas tant de bruit, s'il vous plaît, on ne s'entend pas ici, dit le professeur boiteux.

Liamchine quitta brusquement le piano.

– En vérité, Arina Prokhorovna, il n'y a aucun espion aux écoutes, et je ne veux plus jouer ! C'est comme visiteur et non comme pianiste que je suis venu chez vous !

– Messieurs, proposa Virguinsky, – répondez tous verbalement : sommes-nous, oui ou non, en séance ?

– En séance, en séance ! cria-t-on de toutes parts.

– En ce cas, il est inutile de voter, cela suffit. N'est-ce pas votre avis, messieurs ? Faut-il encore procéder à un vote ?

– Non, non, c'est inutile, on a compris !

– Peut-être quelqu'un est-il contre la séance ?

– Non, non, nous la voulons tous !

– Mais qu'est-ce que c'est qu'une séance ? cria un des assistants. Il n'obtint pas de réponse.

– Il faut nommer un président, firent un grand nombre de voix.

– Le maître de la maison, naturellement, le maître de la maison !

Élu par acclamation, Virguinsky prit la parole :

– Messieurs, puisqu'il en est ainsi, je renouvelle ma proposition primitive : si quelqu'un a une communication à faire ou désire traiter un sujet se rapportant plus directement à l'œuvre commune, qu'il commence sans perdre de temps.

Silence général. Tous les regards se portèrent de nouveau sur Stavroguine et Pierre Stépanovitch.

– Verkhovensky, vous n'avez rien à déclarer ? demanda carrément Arina Prokhorovna.

L'interpellé s'étira sur sa chaise.

– Absolument rien, répondit-il en bâillant. – Du reste, je désirerais un verre de cognac.

– Et vous, Stavroguine ?

– Je vous remercie, je ne boirai pas.

– Je vous demande si vous désirez parler, et non si vous voulez du cognac.

– Parler ? Sur quoi ? Non, je n'y tiens pas.

– On va vous apporter du cognac, répondit madame Virguinsky à Pierre Stépanovitch.

L'étudiante se leva. Depuis longtemps on voyait qu'elle attendait avec impatience le moment de placer un discours.

– Je suis venue faire connaître les souffrances des malheureux étudiants et les efforts tentés partout pour éveiller en eux l'esprit de protestation…

Force fut à mademoiselle Virguinsky d'en rester là, car à l'autre bout de la salle surgit un concurrent qui attira aussitôt l'attention générale. Sombre et morne comme toujours, Chigaleff, l'homme aux longues oreilles, se leva lentement, et, d'un air chagrin, posa sur la table un gros cahier tout couvert d'une écriture extrêmement fine. Il ne se rassit point et garda le silence. Plusieurs jetaient des regards inquiets sur le volumineux manuscrit ; au contraire, Lipoutine, Virguinsky et le professeur boiteux paraissaient éprouver une certaine satisfaction.

– Je demande la parole, fit d'une voix mélancolique, mais ferme, Chigaleff.

– Vous l'avez, répondit Virguinsky.

L'orateur s'assit, se recueillit pendant une demi-minute et commença gravement :

– Messieurs…

– Voilà le cognac ! dit d'un ton méprisant la demoiselle sans sourcils qui avait servi le thé ; en même temps, elle plaçait devant Pierre Stépanovitch un carafon de cognac et un verre à liqueur qu'elle avait apportés sans plateau ni assiette, se contentant de les tenir à la main.

L'orateur interrompu attendit silencieux et digne.

– Cela ne fait rien, continuez, je n'écoute pas, cria Verkhovensky en se versant un verre de cognac.

– Messieurs, reprit Chigaleff, – en m'adressant à votre attention, et, comme vous le verrez plus loin, en sollicitant le secours de vos lumières sur un point d'une importance majeure, je dois commencer par une préface…

– Arina Prokhorovna, n'avez-vous pas des ciseaux ? demanda à brûle-pourpoint Pierre Stépanovitch.

Madame Virguinsky le regarda avec de grands yeux.

– Pourquoi vous faut-il des ciseaux ? voulu-t-elle savoir.

– J'ai oublié de me couper les ongles, voilà trois jours que je me propose de le faire, répondit-il tranquillement, les yeux fixés sur ses ongles longs et sales.

Arina Prokhorovna rougit de colère, mais mademoiselle Virguinsky parut goûter ce langage.

– Je crois en avoir vu tout à l'heure sur la fenêtre, dit-elle ; ensuite, quittant sa place, elle alla chercher les ciseaux et les apporta à Verkhovensky. Sans même accorder un regard à la jeune fille, il les prit et commença à se couper les ongles.

Arina Prokhorovna comprit que c'était du réalisme en action, et elle eut honte de sa susceptibilité. Les assistants se regardèrent en silence. Quant au professeur boiteux, il observait Pierre Stépanovitch avec des yeux où se lisaient la malveillance et l'envie. Chigaleff poursuivit son discours :

– Après avoir consacré mon activité à étudier la question de savoir comment doit être organisée la société qui remplacera celle d'aujourd'hui, je me suis convaincu que tous les créateurs de systèmes sociaux, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la présente année 187., ont été des rêveurs, des songe-creux, des niais, des esprits en contradiction avec eux-mêmes, ne comprenant absolument rien ni aux sciences naturelles, ni à cet étrange animal qu'on appelle l'homme. Platon, Rousseau, Fourier sont des colonnes d'aluminium ; leurs théories peuvent être bonnes pour des moineaux, mais non pour la société humaine. Or, comme il est nécessaire d'être fixé sur la future forme sociale, maintenant surtout que tous nous sommes enfin décidés à passer de la spéculation à l'action, je propose mon propre système concernant l'organisation du monde. Le voici. (Ce disant, il frappa avec un doigt sur son cahier). J'aurais voulu le présenter à la réunion sous une forme aussi succincte que possible ; mais je vois que, loin de comporter des abréviations, mon livre exige encore une multitude d'éclaircissements oraux ; c'est pourquoi l'exposé demandera au moins dix soirées, d'après le nombre de chapitres que renferme l'ouvrage. (Des rires se firent entendre.) De plus, j'avertis que mon système n'est pas achevé. (Nouveaux rires.). Je me suis embarrassé dans mes propres données, et ma conclusion est en contradiction directe avec mes prémisses. Partant de la liberté illimitée, j'aboutis au despotisme illimité.

J'ajoute pourtant qu'aucune solution du problème social ne peut exister en dehors de la mienne.

L'hilarité redoubla, mais les auditeurs qui riaient étaient surtout les plus jeunes et, pour ainsi dire, les profanes. Arina Prokhorovna, Lipoutine et le professeur boiteux laissaient voir sur leurs visages une certaine colère.

– Si vous-même n'avez pas su coordonner votre système, et si vous êtes arrivé au désespoir, qu'est-ce que nous y ferons ? se hasarda à observer un des militaires.

Chigaleff se tourna brusquement vers l'interrupteur.

– Vous avez raison, monsieur l'officier, d'autant plus raison que vous parlez de désespoir. Oui, je suis arrivé au désespoir. Néanmoins, je défie qui que ce soit de remplacer ma solution par aucune autre : on aura beau chercher, on ne trouvera rien. C'est pourquoi, sans perdre de temps, j'invite toute la société à émettre son avis, lorsqu'elle aura écouté durant dix soirées la lecture de mon livre. Si les membres refusent de m'entendre, nous nous séparerons tout de suite, – les hommes pour aller à leur bureau, les femmes pour retourner à leur cuisine, car, du moment que l'on repousse mon système, il faut renoncer à découvrir une autre issue, il n'en existe pas !

L'auditoire commençait à devenir tumultueux : « Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? Un fou, sans doute ? » se demandait-on à haute voix.

– En résumé, il ne s'agit que du désespoir de Chigaleff, conclut Liamchine, – toute la question est celle-ci : le désespoir de Chigaleff est-il ou non fondé ?

– Le désespoir de Chigaleff est une question personnelle, déclara le collégien.

– Je propose de mettre aux voix la question de savoir jusqu'à quel point le désespoir de Chigaleff intéresse l'œuvre commune ; le scrutin décidera en même temps si c'est, ou non, la peine de l'entendre, opina un loustic dans le groupe des officiers.

– Il y a ici autre chose, messieurs, intervint le boiteux ; un sourire équivoque errait sur ses lèvres, en sorte qu'on ne pouvait pas trop savoir s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement. – Ces lazzis sont déplacés ici. M. Chigaleff a étudié trop consciencieusement son sujet et, de plus, il est trop modeste. Je connais son livre. Ce qu'il propose comme solution finale de la question, c'est le partage de l'espèce humaine en deux groupes inégaux. Un dixième seulement de l'humanité possèdera les droits de la personnalité et exercera une autorité illimitée sur les neuf autres dixièmes. Ceux-ci perdront leur personnalité, deviendront comme un troupeau ; astreints à l'obéissance passive, ils seront ramenés à l'innocence première, et, pour ainsi dire, au paradis primitif, où, du reste, ils devront travailler. Les mesures proposées par l'auteur pour supprimer le libre arbitre chez les neuf dixièmes de l'humanité et transformer cette dernière en troupeau par de nouvelles méthodes d'éducation, – ces mesures sont très remarquables, fondées sur les données des sciences naturelles, et parfaitement logiques. On peut ne pas admettre certaines conclusions, mais il est difficile de contester l'intelligence et le savoir de l'écrivain. C'est dommage que les circonstances ne nous permettent pas de lui accorder les dix soirées qu'il demande, sans cela nous pourrions entendre beaucoup de choses curieuses.

Madame Virguinsky s'adressa au boiteux d'un ton qui trahissait une certaine inquiétude :

– Parlez-vous sérieusement ? Est-il possible que cet homme, ne sachant que faire des neuf dixièmes de l'humanité, les réduise en esclavage ? Depuis longtemps je le soupçonnais.

– C'est de votre frère que vous parlez ainsi ? demanda le boiteux.

– La parenté ? Vous moquez-vous de moi, oui ou non ?

– D'ailleurs, travailler pour des aristocrates et leur obéir comme à des dieux, c'est une lâcheté ! observa l'étudiante irritée.

– Ce que je propose n'est point une lâcheté, j'offre en perspective le paradis, un paradis terrestre, et il ne peut pas y en avoir un autre sur la terre, répliqua d'un ton d'autorité Chigaleff.

– Moi, cria Liamchine, – si je ne savais que faire des neuf dixièmes de l'humanité, au lieu de leur ouvrir le paradis, je les ferais sauter en l'air, et je ne laisserais subsister que le petit groupe des hommes éclairés, qui ensuite se mettraient à vivre selon la science.

– Il n'y a qu'un bouffon qui puisse parler ainsi ! fit l'étudiante pourpre d'indignation.

– C'est un bouffon, mais il est utile, lui dit tout bas madame Virguinsky.

Chigaleff se tourna vers Liamchine.

– Ce serait peut-être la meilleure solution du problème ! répondit-il avec chaleur ; – sans doute, vous ne savez pas vous-même, monsieur le joyeux personnage, combien ce que vous venez de dire est profond. Mais comme votre idée est presque

irréalisable, il faut se borner au paradis terrestre, puisqu'on a appelé cela ainsi.

– Voilà passablement d'absurdités ! laissa, comme par mégarde, échapper Verkhovensky. Du reste, il ne leva pas les yeux et continua, de l'air le plus indifférent, à se couper les ongles.

Le boiteux semblait n'avoir attendu que ces mots pour *empoigner* Pierre Stépanovitch.

– Pourquoi donc sont-ce des absurdités ? demanda-t-il aussitôt. – M. Chigaleff est jusqu'à un certain point un fanatique de philanthropie ; mais rappelez-vous que dans Fourier, dans Cabet surtout, et jusque dans Proudhon lui-même, on trouve quantité de propositions tyranniques et fantaisistes au plus haut degré. M. Chigaleff résout la question d'une façon peut-être beaucoup plus raisonnable qu'ils ne le font. Je vous assure qu'en lisant son livre il est presque impossible de ne pas admettre certaines choses. Il s'est peut-être moins éloigné de la réalité qu'aucun de ses prédécesseurs, et son paradis terrestre est presque le vrai, celui-là même dont l'humanité regrette la perte, si toutefois il a jamais existé.

– Allons, je savais bien que j'allais m'ennuyer ici, murmura Pierre Stépanovitch.

– Permettez, reprit le boiteux en s'échauffant de plus en plus, – les entretiens et les considérations sur la future organisation sociale sont presque un besoin naturel pour tous les hommes réfléchis de notre époque. Hertzen ne s'est occupé que de cela toute sa vie. Biélinsky, je le tiens de bonne source, passait des soirées entières à discuter avec ses amis les détails les plus minces, les plus terre-à-terre, pourrait-on dire, du futur ordre des choses.

– Il y a même des gens qui en deviennent fous, observa brusquement le major.

– Après tout, on arrive peut-être encore mieux à un résultat quelconque par ces conversations que par un majestueux silence du dictateur, glapit Lipoutine osant enfin ouvrir le feu.

– Le mot d'absurdité ne s'appliquait pas, dans ma pensée, à Chigaleff, dit en levant à peine les yeux Pierre Stépanovitch. – Voyez-vous, messieurs, continua-t-il négligemment, – à mon avis, tous ces livres, les Fourier, les Cabet, tous ces « droits au travail », le *Chigalévisme,* ce ne sont que des romans comme on peut en écrire des centaines de mille. C'est un passe-temps esthétique. Je comprends que vous vous ennuyiez dans ce méchant petit trou, et que, pour vous distraire, vous vous précipitiez sur le papier noirci.

– Permettez, répliqua le boiteux en s'agitant sur sa chaise, – quoique nous ne soyons que de pauvres provinciaux, nous savons pourtant que jusqu'à présent il ne s'est rien produit de si nouveau dans le monde que nous ayons beaucoup à nous plaindre de ne l'avoir pas vu. Voici que de petites feuilles clandestines imprimées à l'étranger nous invitent à former des groupes ayant pour seul programme la destruction universelle, sous prétexte que tous les remèdes sont impuissants à guérir le monde, et que le plus sûr moyen de franchir le fossé, c'est d'abattre carrément cent millions de têtes. Assurément l'idée est belle, mais elle est pour le moins aussi incompatible avec la réalité que le « chigavélisme » dont vous parliez tout à l'heure en termes si méprisants.

– Eh bien, mais je ne suis pas venu ici pour discuter, lâcha immédiatement Verkhovensky, et, sans paraître avoir conscience de l'effet que cette parole imprudente pouvait produire, il approcha de lui la bougie afin d'y voir plus clair.

– C'est dommage, grand dommage que vous ne soyez pas venu pour discuter, et il est très fâcheux aussi que vous soyez en ce moment si occupé de votre toilette.

– Que vous importe ma toilette ?

Lipoutine vint de nouveau à la rescousse du boiteux :

– Abattre cent millions de têtes n'est pas moins difficile que de réformer le monde par la propagande ; peut-être même est-ce plus difficile encore, surtout en Russie.

– C'est sur la Russie que l'on compte à présent, déclara un des officiers.

– Nous avons aussi entendu dire que l'on comptait sur elle, répondit le professeur. – Nous savons qu'un doigt mystérieux a désigné notre belle patrie comme le pays le plus propice à l'accomplissement de la grande œuvre. Seulement voici une chose : si je travaille à résoudre graduellement la question sociale, cette tâche me rapporte quelques avantages personnels ; j'ai le plaisir de bavarder, et je reçois du gouvernement un tchin en récompense de mes efforts pour le bien public. Mais si je me rallie à la solution rapide, à celle qui réclame cent millions de têtes, qu'est-ce que j'y gagne personnellement ? Dès que vous vous mettez à faire de la propagande, on vous coupe la langue.

– À vous on la coupera certainement, dit Verkhovensky.

– Vous voyez. Or, comme, en supposant les conditions les plus favorables, un pareil massacre ne sera pas achevé avant cinquante ans, n'en mettons que trente si vous voulez (vu que ces gens-là ne sont pas des moutons et ne se laisseront pas égorger sans résistance), ne vaudrait-il pas mieux prendre toutes ses affaires et se transporter dans quelque île de l'océan Pacifique pour y finir tranquillement ses jours ? Croyez-le, ajouta-

t-il en frappant du doigt sur la table, – par une telle propagande vous ne ferez que provoquer l'émigration, rien de plus !

Le boiteux prononça ces derniers mots d'un air triomphant. C'était une des fortes têtes de la province. Lipoutine souriait malicieusement, Virguinsky avait écouté avec une certaine tristesse ; tous les autres, surtout les dames et les officiers, avaient suivi très attentivement la discussion. Chacun comprenait que l'homme aux cent millions de têtes était collé au mur, et l'on se demandait ce qui allait résulter de là.

– Au fait, vous avez raison, répondit d'un ton plus indifférent que jamais, et même avec une apparence d'ennui, Pierre Stépanovitch. – L'émigration est une bonne idée. Pourtant, si, malgré tous les désavantages évidents que vous prévoyez, l'œuvre commune recrute de jour en jour un plus grand nombre de champions, elle pourra se passer de votre concours. Ici, batuchka, c'est une religion nouvelle qui se substitue à l'ancienne, voilà pourquoi les recrues sont si nombreuses, et ce fait a une grande importance. Émigrez. Vous savez, je vous conseillerais de vous retirer à Dresde plutôt que dans une île de l'océan Pacifique. D'abord, c'est une ville qui n'a jamais vu aucune épidémie, et, en votre qualité d'homme éclairé, vous avez certainement peur de la mort ; en second lieu, Dresde n'étant pas loin de la frontière russe, on peut recevoir plus vite les revenus envoyés de la chère patrie ; troisièmement, il y a là ce qu'on appelle des trésors artistiques, et vous êtes un esthéticien, un ancien professeur de littérature, si je ne me trompe ; enfin le paysage environnant est une Suisse en miniature qui vous fournira des inspirations poétiques, car vous devez faire des vers. En un mot, cette résidence vous offrira tous les avantages réunis.

Un mouvement se produisit dans l'assistance, surtout parmi les officiers. Un moment encore, et tout le monde aurait parlé à la fois. Mais, sous l'influence de l'irritation, le boiteux donna tête baissée dans le traquenard qui lui était tendu :

– Non, dit-il, – peut-être n'abandonnons-nous pas encore l'œuvre commune, il faut comprendre cela…

– Comment, est-ce que vous entreriez dans la section, si je vous le proposais ? répliqua soudain Verkhovensky, et il posa les ciseaux sur la table.

Tous eurent comme un frisson. L'homme énigmatique se démasquait trop brusquement, il n'avait même pas hésité à prononcer le mot de « section ».

Le professeur essaya de s'échapper par la tangente.

– Chacun se sent honnête homme, répondit-il, – et reste attaché à l'œuvre commune, mais…

– Non, il ne s'agit pas de *mais*, interrompit d'un ton tranchant Pierre Stépanovitch : – je déclare, messieurs, que j'ai besoin d'une réponse franche. Je comprends trop qu'étant venu ici et vous ayant moi-même rassemblés, je vous dois des explications (nouvelle surprise pour l'auditoire), mais je ne puis en donner aucune avant de savoir à quel parti vous vous êtes arrêtés. Laissant de côté les conversations, – car voilà trente ans qu'on bavarde, et il est inutile de bavarder encore pendant trente années, – je vous demande ce qui vous agrée le plus : êtes-vous partisans de la méthode lente qui consiste à écrire des romans sociaux et à régler sur le papier à mille ans de distance les destinées de l'humanité, alors que dans l'intervalle, le despotisme avalera les bons morceaux qui passeront à portée de votre bouche et que vous laisserez échapper ? Ou bien préférez-vous la solution prompte qui, n'importe comment, mettra enfin l'humanité à même de s'organiser socialement non pas sur le papier, mais en réalité ? On fait beaucoup de bruit à propos des « cent millions de têtes » ; ce n'est peut-être qu'une métaphore, mais pourquoi reculer devant ce programme si, en s'attardant

aux rêveries des barbouilleurs de papier, on permet au despotisme de dévorer durant quelques cent ans non pas cent millions de têtes, mais cinq cents millions ? Remarquez encore qu'un malade incurable ne peut être guéri, quelques remèdes qu'on lui prescrive sur le papier ; au contraire, si nous n'agissons pas tout de suite, la contagion nous atteindra nous-mêmes, elle empoisonnera toutes les forces fraîches sur lesquelles on peut encore compter à présent, et enfin c'en sera fait de nous tous. Je reconnais qu'il est extrêmement agréable de pérorer avec éloquence sur le libéralisme, et qu'en agissant on s'expose à recevoir des horions… Du reste, je ne sais pas parler, je suis venu ici parce que j'ai des communications à faire ; en conséquence, je prie l'honorable société, non pas de voter, mais de déclarer franchement et simplement ce qu'elle préfère : marcher dans le marais avec la lenteur de la tortue, ou le traverser à toute vapeur.

– Je suis positivement d'avis qu'on le traverse à toute vapeur ! cria le collégien dans un transport d'enthousiasme.

– Moi aussi, opina Liamchine.

– Naturellement le choix ne peut être douteux, murmura un officier ; un autre en dit autant, puis un troisième. L'assemblée, dans son ensemble, était surtout frappée de ce fait que Verkhovensky avait promis des « communications ».

– Messieurs, je vois que presque tous se décident dans le sens des proclamations, dit-il en parcourant des yeux la société.

– Tous, tous ! crièrent la plupart des assistants.

– J'avoue que je suis plutôt partisan d'une solution humaine, déclara le major, – mais comme l'unanimité est acquise à l'opinion contraire, je me range à l'avis de tous.

Pierre Stépanovitch s’adressa au boiteux :

– Alors, vous non plus, vous ne faites pas d’opposition ?

– Ce n’est pas que je… balbutia en rougissant l’interpellé, – mais si j’adhère maintenant à l’opinion qui a rallié tous les suffrages, c’est uniquement pour ne pas rompre…

– Voilà comme vous êtes tous ! Des gens qui discuteraient volontiers six mois durant pour faire de l’éloquence libérale, et qui, en fin de compte, votent avec tout le monde ! Messieurs, réfléchissez pourtant, est-il vrai que vous soyez tous prêts ?

(Prêts à quoi ? la question était vague, mais terriblement captieuse.)

– Sans doute, tous…

Du reste, tout en répondant de la sorte, les assistants ne laissaient pas de se regarder les uns les autres.

– Mais peut-être qu’après vous m’en voudrez d’avoir obtenu si vite votre consentement ? C’est presque toujours ainsi que les choses se passent avec vous.

L’assemblée était fort émue, et des courants divers commençaient à s’y dessiner. Le boiteux livra un nouvel assaut à Verkhovensky.

– Permettez-moi, cependant, de vous faire observer que les réponses à de semblables questions sont conditionnelles. En admettant même que nous ayons donné notre adhésion, remarquez pourtant qu’une question posée d’une façon si étrange…

– Comment, d’une façon étrange ?

– Oui, ce n’est pas ainsi qu’on pose de pareilles questions.

– Alors, apprenez-moi, s’il vous plaît, comment on les pose. Mais, vous savez, j’étais sûr que vous vous rebifferiez en premier.

– Vous avez tiré de nous une réponse attestant que nous sommes prêts à une action immédiate. Mais, pour en user ainsi, quels droits aviez-vous ? Quels pleins pouvoirs vous autorisaient à poser de telles questions ?

– Vous auriez dû demander cela plus tôt. Pourquoi donc avez-vous répondu ? Vous avez consenti, et maintenant vous vous ravisez.

– La franchise étourdie avec laquelle vous avez posé votre principale question me donne à penser que vous n’avez ni droits, ni pleins pouvoirs, et que vous avez simplement satisfait une curiosité personnelle.

– Mais qu’est-ce qui vous fait dire cela ? Pourquoi parlez-vous ainsi ? répliqua Pierre Stépanovitch, qui, semblait-il, commençait à être fort inquiet.

– C’est que, quand on pratique des affiliations, quelles qu’elles soient, on fait cela du moins en tête-à-tête et non dans une société de vingt personnes inconnues les unes aux autres ! lâcha tout net le professeur. Emporté par la colère, il mettait les pieds dans le plat. Verkhovensky, l’inquiétude peinte sur le visage, se retourna vivement vers l’assistance :

– Messieurs, je considère comme un devoir de déclarer à tous que ce sont là des sottises, et que notre conversation a dépassé la mesure. Je n’ai encore affilié absolument personne, et nul n’a le droit de dire que je pratique des affiliations, nous avons simplement exprimé des opinions. Est-ce vrai ? Mais,

n'importe, vous m'alarmez, ajouta-t-il en s'adressant au boiteux : – je ne pensais pas qu'ici le tête-à-tête fût nécessaire pour causer de choses si innocentes, à vrai dire. Ou bien craignez-vous une dénonciation ? Se peut-il que parmi nous il y ait en ce moment un mouchard ?

Une agitation extraordinaire suivit ces paroles ; tout le monde se mit à parler en même temps.

– Messieurs, s'il en est ainsi, poursuivit Pierre Stépanovitch, – je me suis plus compromis qu'aucun autre ; par conséquent, je vous prie de répondre à une question, si vous le voulez bien, s'entend. Vous êtes parfaitement libres.

– Quelle question ? quelle question ? cria-t-on de toutes parts.

– Une question après laquelle on saura si nous devons rester ensemble ou prendre silencieusement nos chapkas et aller chacun de son côté.

– La question, la question ?

– Si l'un de vous avait connaissance d'un assassinat politique projeté, irait-il le dénoncer, prévoyant toutes les conséquences, ou bien resterait-il chez lui à attendre les événements ? Sur ce point les manières de voir peuvent être différentes. La réponse à la question dira clairement si nous devons nous séparer ou rester ensemble, et pas seulement durant cette soirée. Permettez-moi de m'adresser d'abord à vous, dit-il au boiteux.

– Pourquoi d'abord à moi ?

– Parce que c'est vous qui avez donné lieu à l'incident. Je vous en prie, ne biaisez pas, ici les faux-fuyants seraient inutiles.

Mais, du reste, ce sera comme vous voudrez ; vous êtes parfaitement libre.

– Pardonnez-moi, mais une semblable question est offensante.

– Permettez, ne pourriez-vous pas répondre un peu plus nettement ?

– Je n'ai jamais servi dans la police secrète, dit le boiteux, cherchant toujours à éviter une réponse directe.

– Soyez plus précis, je vous prie, ne me faites pas attendre.

Le boiteux fut si exaspéré qu'il cessa de répondre. Silencieux, il regardait avec colère par-dessous ses lunettes le visage de l'inquisiteur.

– Un oui ou un non ? Dénonceriez-vous ou ne dénonceriez-vous pas ? cria Verkhovensky.

– Naturellement je ne dénoncerais pas ! cria deux fois plus fort le boiteux.

– Et personne ne dénoncera, sans doute, personne ! firent plusieurs voix.

– Permettez-moi de vous interroger, monsieur le major, dénonceriez-vous ou ne dénonceriez-vous pas ? poursuivit Pierre Stépanovitch. – Et, remarquez, c'est exprès que je m'adresse à vous.

– Je ne dénoncerais pas.

– Mais si vous saviez qu'un autre, un simple mortel, fût sur le point d'être volé et assassiné par un malfaiteur, vous préviendriez la police, vous dénonceriez ?

– Sans doute, parce qu'ici ce serait un crime de droit commun, tandis que dans l'autre cas, il s'agirait d'une dénonciation politique. Je n'ai jamais été employé dans la police secrète.

– Et personne ici ne l'a jamais été, déclarèrent nombre de voix. – Inutile de questionner, tous répondront de même. Il n'y a pas ici de délateurs !

– Pourquoi ce monsieur se lève-t-il ? cria l'étudiante.

– C'est Chatoff. Pourquoi vous êtes-vous levé, Chatoff ? demanda madame Virguinsky.

Chatoff s'était levé en effet, il tenait sa chapka à la main et regardait Verkhovensky. On aurait dit qu'il voulait lui parler, mais qu'il hésitait. Son visage était pâle et irrité. Il se contint toutefois, et, sans proférer un mot, se dirigea vers la porte.

– Cela ne sera pas avantageux pour vous, Chatoff ! lui cria Pierre Stépanovitch.

Chatoff s'arrêta un instant sur le seuil :

– En revanche, un lâche et un espion comme toi en fera son profit ! vociféra-t-il en réponse à cette menace obscure, après quoi il sortit.

Ce furent de nouveaux cris et des exclamations.

– L'épreuve est faite !

– Elle n'était pas inutile !

– N'est-elle pas venue trop tard ?

– Qui est-ce qui l'a invité ? – Qui est-ce qui l'a laissé entrer ? – Qui est-il ? – Qu'est-ce que ce Chatoff ? – Dénoncera-t-il ou ne dénoncera-t-il pas ?

On n'entendait que des questions de ce genre.

– S'il était un dénonciateur, il aurait caché son jeu au lieu de s'en aller, comme il l'a fait, en lançant un jet de salive, observa quelqu'un.

– Voilà aussi Stavroguine qui se lève. Stavroguine n'a pas répondu non plus à la question, cria l'étudiante.

Effectivement, Stavroguine s'était levé, et aussi Kiriloff, qui se trouvait à l'autre bout de la table.

– Permettez, monsieur Stavroguine, dit d'un ton roide Arina Prokhorovna, – tous ici nous avons répondu à la question, tandis que vous vous en allez sans rien dire ?

– Je ne vois pas la nécessité de répondre à la question qui vous intéresse, murmura Nicolas Vsévolodovitch.

– Mais nous nous sommes compromis, et vous pas, crièrent quelques uns.

– Et que m'importe que vous vous soyez compromis ? répliqua Stavroguine en riant, mais ses yeux étincelaient.

– Comment, que vous importe ? Comment, que vous importe ? s'exclama-t-on autour de lui. Plusieurs se levèrent précipitamment.

– Permettez, messieurs, permettez, dit très haut le boiteux, – M. Verkhovensky n'a pas répondu non plus à la question, il s'est contenté de la poser.

Cette remarque produisit un effet extraordinaire. Tout le monde se regarda. Stavroguine éclata de rire au nez du boiteux et sortit, Kiriloff le suivit. Verkhovensky s'élança sur leurs pas et les rejoignit dans l'antichambre.

– Que faites-vous de moi ? balbutia-t-il en saisissant la main de Nicolas Vsévolodovitch qu'il serra de toutes ses forces. Stavroguine ne répondit pas et dégagea sa main.

– Allez tout de suite chez Kiriloff, j'irai vous y retrouver… Il le faut pour moi, il le faut !

– Pour moi ce n'est pas nécessaire, répliqua Stavroguine.

– Stavroguine y sera, décida Kiriloff. – Stavroguine, cela est nécessaire pour vous. Je vous le prouverai quand vous serez chez moi.

Ils sortirent.

CHAPITRE VIII

LE TZAREVITCH IVAN.

Le premier mouvement de Pierre Stépanovitch fut de retourner à la « séance » pour y rétablir l'ordre, mais, jugeant que cela n'en valait pas la peine, il planta là tout, et, deux minutes après, il volait sur les traces de ceux qui venaient de partir. En chemin il se rappela un péréoulok qui abrégeait de beaucoup sa route ; enfonçant dans la boue jusqu'aux genoux, il prit cette petite rue et arriva à la maison Philippoff au moment même où Stavroguine et Kiriloff pénétraient sous la grand'porte.

– Vous êtes déjà ici ? observa l'ingénieur ; – c'est bien. Entrez.

– Comment donc disiez-vous que vous viviez seul ? demanda Stavroguine qui, en passant dans le vestibule, avait remarqué un samovar en train de bouillir.

– Vous verrez tout à l'heure avec qui je vis, murmura Kiriloff, – entrez.

– Dès qu'ils furent dans la chambre, Verkhovensky tira de sa poche la lettre anonyme qu'il avait emportée tantôt de chez Lembke, et la mit sous les yeux de Stavroguine. Tous trois s'assirent. Nicolas Vsévolodovitch lut silencieusement la lettre.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Ce que ce gredin écrit, il le fera, expliqua Pierre Stépanovitch. – Puisqu'il est dans votre dépendance, apprenez-lui comment il doit se comporter. Je vous assure que demain peut-être il ira chez Lembke.

– Eh bien, qu'il y aille.

– Comment, qu'il y aille ? Il ne faut pas tolérer cela, surtout si l'on peut l'empêcher.

– Vous vous trompez, il ne dépend pas de moi. D'ailleurs, cela m'est égal ; moi, il ne me menace nullement, c'est vous seul qui êtes visé dans sa lettre.

– Vous l'êtes aussi.

– Je ne crois pas.

– Mais d'autres peuvent ne pas vous épargner, est-ce que vous ne comprenez pas cela ? Écoutez, Stavroguine, c'est seulement jouer sur les mots. Est-il possible que vous regardiez à la dépense ?

– Est-ce qu'il faut de l'argent ?

– Assurément, deux mille roubles ou, au minimum, quinze cents. Donnez-les moi demain ou même aujourd'hui, et demain soir je vous l'expédie à Pétersbourg ; du reste, il a envie d'y aller. Si vous voulez, il partira avec Marie Timoféievna, notez cela.

Pierre Stépanovitch était fort troublé, il ne surveillait plus son langage, et des paroles inconsidérées lui échappaient. Stavroguine l'observait avec étonnement.

– Je n'ai pas de raison pour éloigner Marie Timoféievna.

– Peut-être même ne voulez-vous pas qu'elle s'en aille ? dit avec un sourire ironique Pierre Stépanovitch.

– Peut-être que je ne le veux pas.

Verkhovensky perdit patience et se fâcha.

– En un mot, donnerez-vous l'argent ou ne le donnerez-vous pas ? demanda-t-il en élevant la voix comme s'il eût parlé à un subordonné. Nicolas Vsévolodovitch le regarda sérieusement.

– Je ne le donnerai pas.

– Eh ! Stavroguine ! Vous savez quelque chose, ou vous avez déjà donné de l'argent ! Vous… vous amusez !

Le visage de Pierre Stépanovitch s'altéra, les coins de sa bouche s'agitèrent, et tout à coup il partit d'un grand éclat de rire qui n'avait aucune raison d'être.

– Vous avez reçu de votre père de l'argent pour votre domaine, observa avec calme Nicolas Vsévolodovitch. – Maman vous a versé six ou huit mille roubles pour Stépan Trophimovitch. Eh bien, payez ces quinze cents roubles de votre poche. Je ne veux plus payer pour les autres, j'ai déjà assez déboursé comme cela, c'est ennuyeux à la fin… acheva-t-il en souriant lui-même de ses paroles.

– Ah ! vous commencez à plaisanter…

Stavroguine se leva, Verkhovensky se dressa d'un bond et machinalement se plaça devant la porte comme s'il eût voulu en défendre l'approche. Nicolas Vsévolodovitch faisait déjà un geste pour l'écarter, quand soudain il s'arrêta.

– Je ne vous cèderai pas Chatoff, dit-il.

Pierre Stépanovitch frissonna ; ils se regardèrent l'un l'autre.

– Je vous ai dit tantôt pourquoi vous avez besoin du sang de Chatoff, poursuivit Stavroguine dont les yeux lançaient des flammes. – C'est le ciment avec lequel vous voulez rendre indissoluble l'union de vos groupes. Tout à l'heure vous vous y êtes fort bien pris pour expulser Chatoff : vous saviez parfaitement qu'il se refuserait à dire : « Je ne dénoncerai pas », et qu'il ne s'abaisserait point à mentir devant nous. Mais moi, pour quel objet vous suis-je nécessaire maintenant ? Depuis mon retour de l'étranger, je n'ai pas cessé d'être en butte à vos obsessions. Les explications que jusqu'à présent vous m'avez données de votre conduite sont de pures extravagances. En ce moment vous insistez pour que je donne quinze cents roubles à Lébiadkine, afin de fournir à Fedka l'occasion de l'assassiner. Je le sais, vous supposez que je veux en même temps me débarrasser de ma femme. En me liant par une solidarité criminelle, vous espérez prendre de l'empire sur moi, n'est-ce pas ? Vous comptez me dominer ? Pourquoi y tenez-vous ? À quoi, diable, vous suis-je bon ? Regardez-moi bien une fois pour toutes : est-ce que je suis votre homme ? Laissez-moi en repos.

– Fedka lui-même est allé vous trouver ? articula avec effort Pierre Stépanovitch.

– Oui, je l'ai vu ; son prix est aussi quinze cents roubles… Mais, tenez, il va lui-même le confirmer, il est là… dit en tendant le bras Nicolas Vsévolodovitch.

Pierre Stépanovitch se retourna vivement. Sur le seuil émergeait de l'obscurité une nouvelle figure, celle de Fedka. Le vagabond était vêtu d'une demi-pelisse, mais sans chapka, comme un homme qui est chez lui ; un large rire découvrait ses

dents blanches et bien rangées ; ses yeux noirs à reflet jaune furetaient dans la chambre et observaient les « messieurs ». Il y avait quelque chose qu'il ne comprenait pas ; évidemment Kiriloff était allé le chercher tout à l'heure ; Fedka l'interrogeait du regard et restait debout sur le seuil qu'il semblait ne pouvoir se résoudre à franchir.

– Sans doute il ne se trouve pas ici par hasard : vous vouliez qu'il nous entendît débattre notre marché, ou même qu'il me vît vous remettre l'argent, n'est-ce pas ? demanda Stavroguine, et, sans attendre la réponse, il sortit. En proie à une sorte de folie, Verkhovensky se mit à sa poursuite et le rejoignit sous la porte cochère.

– Halte ! Pas un pas ! cria-t-il en lui saisissant le coude.

Stavroguine essaya de se dégager par une brusque saccade, mais il n'y réussit point. La rage s'empara de lui : avec sa main gauche il empoigna Pierre Stépanovitch par les cheveux, le lança de toute sa force contre le sol et s'éloigna. Mais il n'avait pas fait trente pas que son persécuteur le rattrapait de nouveau.

– Réconcilions-nous, réconcilions-nous, murmura Pierre Stépanovitch d'une voix tremblante.

Nicolas Vsévolodovitch haussa les épaules, mais il continua de marcher sans retourner la tête.

– Écoutez, demain je vous amènerai Élisabeth Nikolaïevna, voulez-vous ? Non ? Pourquoi donc ne répondez-vous pas ? Parlez, ce que vous voudrez, je le ferai. Écoutez : je vous accorderai la grâce de Chatoff, voulez-vous ?

– C'est donc vrai que vous avez résolu de l'assassiner ? s'écria Nicolas Vsévolodovitch.

– Eh bien, que vous importe Chatoff ? De quel intérêt est-il pour vous ? répliqua Verkhovensky d'une voix étranglée ; il était hors de lui, et, probablement sans le remarquer, avait saisi Stavroguine par le coude. – Écoutez, je vous le cèderai, réconcilions-nous. Votre compte est fort chargé, mais… réconcilions-nous !

Nicolas Vsévolodovitch le regarda enfin et resta stupéfait. Combien Pierre Stépanovitch différait maintenant de ce qu'il avait toujours été, de ce qu'il était tout à l'heure encore dans l'appartement de Kiriloff ! Non seulement son visage n'était plus le même, mais sa voix aussi avait changé ; il priait, implorait. Il ressemblait à un homme qui vient de se voir enlever le bien le plus précieux et qui n'a pas encore eu le temps de reprendre ses esprits.

– Mais qu'avez-vous ? cria Stavroguine.

Pierre Stépanovitch ne répondit point, et continua à le suivre en fixant sur lui son regard suppliant, mais en même temps inflexible.

– Réconcilions-nous ! répéta-t-il de nouveau à voix basse. – Écoutez, j'ai, comme Fedka, un couteau dans ma botte, mais je veux me réconcilier avec vous.

– Mais pourquoi vous accrochez-vous ainsi à moi, à la fin, diable ? vociféra Nicolas Vsévolodovitch aussi surpris qu'irrité. – Il y a là quelque secret, n'est-ce pas ? Vous avez trouvé en moi un talisman ?

– Écoutez, nous susciterons des troubles, murmura rapidement et presque comme dans un délire Pierre Stépanovitch. – Vous ne croyez pas que nous en provoquions ? Nous produirons une commotion qui fera trembler jusque dans ses fondements tout l'ordre de choses. Karmazinoff a raison de dire qu'on ne

peut s'appuyer sur rien. Karmazinoff est fort intelligent. Que j'aie en Russie seulement dix sections comme celle-ci, et je suis insaisissable.

– Ces sections seront toujours composées d'imbéciles comme ceux-ci, ne put s'empêcher d'observer Stavroguine.

– Oh ! soyez vous-même un peu plus bête, Stavroguine ! Vous savez, vous n'êtes pas tellement intelligent qu'il faille vous souhaiter cela ; vous avez peur, vous ne croyez pas, les dimensions vous effrayent. Et pourquoi sont-ils des imbéciles ? Ils ne le sont pas tant qu'il vous plait de le dire ; à présent chacun pense d'après autrui, les esprits individuels sont infiniment rares. Virguinsky est un homme très pur, dix fois plus pur que les gens comme nous. Lipoutine est un coquin, mais je sais par où le prendre. Il n'y a pas de coquin qui n'ait son côté faible. Liamchine seul n'en a point ; en revanche, il est à ma discrétion. Encore quelques groupes pareils, et je suis en mesure de me procurer partout des passeports et de l'argent ; c'est toujours cela. Et des places de sûreté qui me rendront imprenable. Brûlé ici, je me réfugie là. Nous susciterons des troubles… Croyez-vous, vraiment, que ce ne soit pas assez de nous deux ?

– Prenez Chigaleff, et laissez-moi tranquille…

– Chigaleff est un homme de génie ! Savez-vous que c'est un génie dans le genre de Fourier, mais plus hardi, plus fort que Fourier ? Je m'occuperai de lui. Il a inventé l' « égalité » !

Pierre Stépanovitch avait la fièvre et délirait ; quelque chose d'extraordinaire se passait en lui ; Stavroguine le regarda encore une fois. Tous deux marchaient sans s'arrêter.

– Il y a du bon dans son manuscrit, poursuivit Verkhovensky, – il y a l'espionnage. Dans son système, chaque membre de la société a l'œil sur autrui, et la délation est un devoir. Cha-

cun appartient à tous, et tous à chacun. Tous sont esclaves et égaux dans l'esclavage. La calomnie et l'assassinat dans les cas extrêmes, mais surtout l'égalité. D'abord abaisser le niveau de la culture des sciences et des talents. Un niveau scientifique élevé n'est accessible qu'aux intelligences supérieures, et il ne faut pas d'intelligences supérieures ! Les hommes doués de hautes facultés se sont toujours emparés du pouvoir, et ont été des despotes. Ils ne peuvent pas ne pas être des despotes, et ils ont toujours fait plus de mal que de bien ; on les expulse ou on les livre au supplice. Couper la langue à Cicéron, crever les yeux à Copernic, lapider Shakespeare, voilà le chigalévisme ! Des esclaves doivent être égaux ; sans despotisme il n'y a encore eu ni liberté ni égalité, mais dans un troupeau doit régner l'égalité, et voilà le chigalévisme ! Ha, ha, ha ! vous trouvez cela drôle ? Je suis pour le chigalévisme !

Stavroguine hâtait le pas, voulant rentrer chez lui au plus tôt. « Si cet homme est ivre, où donc a-t-il pu s'enivrer ? » se demandait-il ; « serait-ce l'effet du cognac qu'il a bu chez Virguinsky ? »

– Écoutez, Stavroguine : aplanir les montagnes est une idée belle, et non ridicule. Je suis pour Chigaleff ! À bas l'instruction et la science ! Il y en a assez comme cela pour un millier d'années ; mais il faut organiser l'obéissance, c'est la seule chose qui fasse défaut dans le monde. La soif de l'étude est une soif aristocratique. Avec la famille ou l'auteur apparaît le désir de la propriété. Nous tuerons ce désir : nous favoriserons l'ivrognerie, les cancans, la délation ; nous propagerons une débauche sans précédents, nous étoufferons les génies dans leur berceau. Réduction de tout au même dénominateur, égalité complète. « Nous avons appris un métier et nous sommes d'honnêtes gens, il ne nous faut rien d'autre », voilà la réponse qu'ont faites dernièrement les ouvriers anglais. Le nécessaire seul est nécessaire, telle sera désormais la devise du globe terrestre. Mais il faut aussi des convulsions ; nous pourvoirons à cela, nous au-

tres gouvernants. Les esclaves doivent avoir des chefs. Obéissance complète, impersonnalité complète, mais, une fois tous les trente ans, Chigaleff donnera le signal des convulsions, et tous se mettront subitement à se manger les uns les autres, jusqu'à un certain point toutefois, à seule fin de ne pas s'ennuyer. L'ennui est une sensation aristocratique ; dans le chigalévisme il n'y aura pas de désirs. Nous nous réserverons le désir et la souffrance, les esclaves auront le chigalévisme.

– Vous vous exceptez ? laissa échapper malgré lui Nicolas Vsévolodovitch.

– Et vous aussi. Savez-vous, j'avais pensé à livrer le monde au pape. Qu'il sorte pieds nus de son palais, qu'il se montre à la populace en disant : « Voilà à quoi l'on m'a réduit ! » et tout, même l'armée, se prosternera à ses genoux. Le pape en haut, nous autour de lui, et au-dessous de nous le chigalévisme. Il suffit que l'Internationale s'entende avec le pape, et il en sera ainsi. Quant au vieux, il consentira tout de suite ; c'est la seule issue qui lui reste ouverte. Vous vous rappellerez mes paroles, ha, ha, ah ! C'est bête ? Dites, est-ce bête, oui ou non ?

– Assez, grommela avec colère Stavroguine.

– Assez ! écoutez, j'ai lâché le pape ! Au diable le chigalévisme ! Au diable le pape ! Ce qui doit nous occuper, c'est le mal du jour, et non le chigalévisme, car ce système est un article de bijouterie, un idéal réalisable seulement dans l'avenir. Chigaleff est un joaillier et il est bête comme tout philanthrope. Il faut faire le gros ouvrage, et Chigaleff le méprise. Écoutez : à l'Occident il y aura le pape, et ici, chez nous, il y aura vous !

– Laissez-moi, homme ivre ! murmura Stavroguine, et il pressa le pas.

– Stavroguine, vous êtes beau ! s'écria avec une sorte d'exaltation Pierre Stépanovitch, – savez-vous que vous êtes beau ? Ce qu'il y a surtout d'exquis en vous, c'est que parfois vous l'oubliez. Oh ! je vous ai bien étudié ! Souvent je vous observe du coin de l'œil, à la dérobée ! Il y a même en vous de la bonhomie. J'aime la beauté. Je suis nihiliste, mais j'aime la beauté. Est-ce que les nihilistes ne l'aiment pas ? Ce qu'ils n'aiment pas, c'est seulement les idoles ; eh bien, moi, j'aime les idoles ; vous êtes la mienne ! Vous n'offensez personne, et vous êtes universellement détesté ; vous considérez tous les hommes comme vos égaux, et tous ont peur de vous ; c'est bien. Personne n'ira vous frapper sur l'épaule. Vous êtes un terrible aristocrate, et, quand il vient à la démocratie, l'aristocrate est un charmeur ! Il vous est également indifférent de sacrifier votre vie et celle d'autrui. Vous êtes précisément l'homme qu'il faut. C'est de vous que j'ai besoin. En dehors de vous je ne connais personne. Vous êtes un chef, un soleil ; moi, je ne suis à côté de vous qu'un ver de terre…

Tout à coup il baisa la main de Nicolas Vsévolodovitch. Ce dernier sentit un froid lui passer dans le dos ; effrayé, il retira vivement sa main. Les deux hommes s'arrêtèrent.

– Insensé ! fit à voix basse Stavroguine.

– Je délire peut-être, reprit aussitôt Verkhovensky, – oui, je bats peut-être la campagne, mais j'ai imaginé de faire le premier pas. C'est une idée que Chigaleff n'aurait jamais eue. Il ne manque pas de Chigaleffs ! Mais un homme, un seul homme en Russie s'est avisé de faire le premier pas, et il sait comment s'y prendre. Cet homme, c'est moi. Pourquoi me regardez-vous ? Vous m'êtes indispensable ; sans vous, je suis un zéro, une mouche, je suis une idée dans un flacon, un Colomb sans Amérique.

Stavroguine regardait fixement les yeux égarés de son interlocuteur.

– Écoutez, nous commencerons par fomenter le désordre, poursuivit avec une volubilité extraordinaire Pierre Stépanovitch, qui, à chaque instant, prenait Nicolas Vsévolodovitch par la manche gauche de son vêtement. – Je vous l'ai déjà dit : nous pénètrerons dans le peuple même. Savez-vous que déjà maintenant nous sommes terriblement forts ? Les nôtres ne sont pas seulement ceux qui égorgent, qui incendient, qui font des coups classiques ou qui mordent. Ceux-là ne sont qu'un embarras. Je ne comprends rien sans discipline. Moi, je suis un coquin et non un socialiste, ha, ha ! Écoutez, je les ai tous comptés. Le précepteur qui se moque avec les enfants de leur dieu et de leur berceau, est des nôtres. L'avocat qui défend un assassin bien élevé en prouvant qu'il était plus instruit que ses victimes et que, pour se procurer de l'argent, il ne pouvait pas ne pas tuer, est des nôtres. Les écoliers qui, pour éprouver une sensation, tuent un paysan, sont des nôtres. Les jurés qui acquittent systématiquement tous les criminels sont des nôtres. Le procureur qui, au tribunal, tremble de ne pas se montrer assez libéral, est des nôtres. Parmi les administrateurs, parmi les gens de lettres un très grand nombre sont des nôtres, et ils ne le savent pas eux-mêmes ! D'un côté, l'obéissance des écoliers et des imbéciles a atteint son apogée ; chez les professeurs la vésicule biliaire a crevé ; partout une vanité démesurée, un appétit bestial, inouï… Savez-vous combien nous devrons rien qu'aux théories en vogue ? Quand j'ai quitté la Russie, la thèse de Littré qui assimile le crime à une folie faisait fureur ; je reviens, et déjà le crime n'est plus une folie, c'est le bon sens même, presque un devoir, à tout le moins une noble protestation. « Eh bien, comment un homme éclairé n'assassinerait-il pas, s'il a besoin d'argent ? » Mais ce n'est rien encore. Le dieu russe a cédé la place à la boisson. Le peuple est ivre, les mères sont ivres, les enfants sont ivres, les églises sont désertes, et, dans les tribunaux, on n'entend que ces mots : « Deux cents verges, ou bien paye un

védro[21]. » Oh ! laissez croître cette génération ! Il est fâcheux que nous ne puissions pas attendre, ils seraient encore plus ivres ! Ah ! quel dommage qu'il n'y ait pas de prolétaires ! Mais il y en aura, il y en aura, le moment approche…

– C'est dommage aussi que nous soyons devenus stupides, murmura Stavroguine, et il se remit en marche.

– Écoutez, j'ai vu moi-même un enfant de six ans qui ramenait au logis sa mère ivre, et elle l'accablait de grossières injures. Vous pensez si cela m'a fait plaisir ? Quand nous serons les maîtres, eh bien, nous les guérirons… si besoin est, nous les relèguerons pour quarante ans dans une Thébaïde… Mais maintenant la débauche est nécessaire pendant une ou deux générations, – une débauche inouïe, ignoble, sale, voilà ce qu'il faut ! Pourquoi riez-vous ? Je ne suis pas en contradiction avec moi-même, mais seulement avec les philanthropes et le chigalévisme. Je suis un coquin, et non un socialiste. Ha, ha, ha ! C'est seulement dommage que le temps nous manque. J'ai promis à Karmazinoff de commencer en mai et d'avoir fini pour la fête de l'Intercession. C'est bientôt ? Ha, ha ! Savez-vous ce que je vais vous dire, Stavroguine ? jusqu'à présent le peuple russe, malgré la grossièreté de son vocabulaire injurieux, n'a pas connu le cynisme. Savez-vous que le serf se respectait plus que Karmazinoff ne se respecte ? Battu, il restait fidèle à ses dieux, et Karmazinoff a abandonné les siens.

– Eh bien, Verkhovensky, c'est la première fois que je vous entends, et votre langage me confond, dit Nicolas Vsévolodovitch ; – ainsi, réellement, vous n'êtes pas un socialiste, mais un politicien quelconque… un ambitieux ?

– Un coquin, un coquin. Vous désirez savoir qui je suis ? Je vais vous le dire, c'est à cela que je voulais arriver. Ce n'est pas

---

[21] Mesure de capacité pour les liquides qui équivaut à 12 l. 2.

pour rien que je vous ai baisé la main. Mais il faut que le peuple croie que nous seuls avons conscience de notre but, tandis que le gouvernement « agite seulement une massue dans les ténèbres et frappe sur les siens ». Eh ! si nous avions le temps ! Le malheur, c'est que nous sommes pressés. Nous prêcherons la destruction… cette idée est si séduisante ! Nous appellerons l'incendie à notre aide… Nous mettrons en circulation des légendes… Ces « sections » de rogneux auront ici leur utilité. Dès qu'il y aura un coup de pistolet à tirer, je vous trouverai dans ces mêmes « sections » des hommes de bonne volonté qui même me remercieront de les avoir désignés pour cet honneur. Eh bien, le désordre commencera ! Ce sera un bouleversement comme le monde n'en a pas encore vu… La Russie se couvrira de ténèbres, la terre pleurera ses anciens dieux… Eh bien, alors nous lancerons… qui ?

– Qui ?

– Le tzarévitch Ivan.

– Qui ?

– Le tzarévitch Ivan ; vous, vous !

Stavroguine réfléchit une minute.

– Un imposteur ? demanda-t-il tout à coup en regardant avec un profond étonnement Pierre Stépanovitch. – Eh ! ainsi voilà enfin votre plan !

– Nous dirons qu'il « se cache », susurra d'une voix tendre Verkhovensky dont l'aspect était, en effet, celui d'un homme ivre. – Comprenez-vous la puissance de ces trois mots : « il se cache » ? Mais il apparaîtra, il apparaîtra. Nous créerons une

légende qui dégotera celle des Skoptzi[22]. Il existe, mais personne ne l'a vu. Oh ! quelle légende on peut répandre ! Et, surtout, ce sera l'avènement d'une force nouvelle dont on a besoin, après laquelle on soupire. Qu'y a-t-il dans le socialisme ? Il a ruiné les anciennes forces, mais il ne les a pas remplacées. Ici il y aura une force, une force inouïe même ! Il nous suffit d'un levier pour soulever la terre. Tout se soulèvera !

– Ainsi c'est sérieusement que vous comptiez sur moi ? fit Stavroguine avec un méchant sourire.

– Pourquoi cette amère dérision ? Ne m'effrayez pas. En ce moment je suis comme un enfant, c'est assez d'un pareil sourire pour me causer une frayeur mortelle. Écoutez, je ne vous montrerai à personne : il faut que vous soyez invisible. Il existe mais personne ne l'a vu, il se cache. Vous savez, vous pourrez vous montrer, je suppose, à un individu sur cent mille. « On l'a vu, on l'a vu », se répétera-t-on dans tout le pays. Ils ont bien vu « de leurs propres yeux » Ivan Philippovitch[23], le dieu Sabaoth, enlevé au ciel dans un char. Et vous, vous n'êtes pas Ivan Philippovitch, vous êtes un beau jeune homme, fier comme un dieu, ne cherchant rien pour lui, paré de l'auréole du sacrifice, « se cachant ». L'essentiel, c'est la légende ! Vous les fascinerez, un regard de vous fera leur conquête. Il apporte une vérité nouvelle et « il se cache ». Nous rendrons deux ou trois jugements de Salomon dont le bruit se répandra partout. Avec des sections et des quinquévirats, pas besoin de journaux ! Si, sur dix mille demandes, nous donnons satisfaction à une seule, tout le monde viendra nous solliciter. Dans chaque canton, chaque moujik saura qu'il y a quelque part un endroit écarté où les suppliques

---

[22] Les Skoptzi (Eunuques) prétendent avoir pour grand-prêtre le tzar Pierre III, toujours vivant et présent au milieu d'eux.

[23] Ivan Sousloff, paysan de Vladimir, fut adopté par Daniel Philippovitch, fondateur de la secte des Flagellants, et contribua puissamment aux progrès de cette hérésie.

sont bien accueillies. Et la terre saluera l'avènement de la « nouvelle loi », de la « justice nouvelle », et la mer se soulèvera, et la baraque s'écroulera, et alors nous aviserons au moyen d'élever un édifice de pierre, – le premier ! c'est *nous* qui le construirons, *nous,* nous seuls !

– Frénésie ! dit Stavroguine.

– Pourquoi, pourquoi ne voulez-vous pas ? Vous avez peur ? C'est parce que vous ne craignez rien que j'ai jeté les yeux sur vous. Mon idée vous paraît absurde, n'est-ce pas ? Mais, pour le moment, je suis encore un Colomb sans Amérique : est-ce qu'on trouvait Colomb raisonnable avant que le succès lui eût donné raison ?

Nicolas Vsévolodovitch ne répondit pas. Arrivés à la maison Stavroguine, les deux hommes s'arrêtèrent devant le perron.

– Écoutez, fit Verkhovensky en se penchant à l'oreille de Nicolas Vsévolodovitch : – je vous servirai sans argent : demain j'en finirai avec Marie Timoféievna... sans argent, et demain aussi je vous amènerai Lisa. Voulez-vous Lisa, demain ?

Stavroguine sourit : « Est-ce que réellement il serait devenu fou ? » pensa-t-il.

Les portes du perron s'ouvrirent.

– Stavroguine, notre Amérique ? dit Verkhovensky en saisissant une dernière fois la main de Nicolas Vsévolodovitch.

– À quoi bon ? répliqua sévèrement celui-ci.

– Vous n'y tenez pas, je m'en doutais ! cria Pierre Stépanovitch dans un violent transport de colère. – Vous mentez, aris-

tocrate vicieux, je ne vous crois pas, vous avez un appétit de loup !… Comprenez donc que votre compte est maintenant trop chargé et que je ne puis vous lâcher ! Vous n'avez pas votre pareil sur la terre ! Je vous ai inventé à l'étranger ; c'est en vous considérant que j'ai songé à ce rôle pour vous. Si je ne vous avais pas vu, rien ne me serait venu à l'esprit !…

Nicolas Vsévolodovitch monta l'escalier sans répondre.

– Stavroguine ! lui cria Verkhovensky, – je vous donne un jour… deux… allons, trois ; mais je ne puis vous accorder un plus long délai, il me faut votre réponse d'ici à trois jours !

CHAPITRE IX[24]

UNE PERQUISITION CHEZ STEPAN TROPHIMOVITCH.

Sur ces entrefaites se produisit un incident qui m'étonna, et qui mit sens dessus dessous Stépan Trophimovitch. À huit heures du matin, Nastasia accourut chez moi et m'apprit qu'une perquisition avait eu lieu dans le domicile de son maître. D'abord je ne pus rien comprendre aux paroles de la servante, sinon que des employés étaient venus saisir des papiers, qu'un soldat en avait fait un paquet et l'avait « emporté dans une brouette ». Je me rendis aussitôt chez Stépan Trophimovitch.

Je le trouvai dans un singulier état : il était défait et agité, mais en même temps son visage offrait une incontestable expression de triomphe. Sur la table, au milieu de la chambre, bouillait le samovar à côté d'un verre de thé auquel on n'avait pas encore touché. Stépan Trophimovitch allait d'un coin à l'autre sans se rendre compte de ses mouvements. Il portait sa camisole rouge accoutumée, mais, en m'apercevant, il se hâta de passer son gilet et sa redingote, ce qu'il ne faisait jamais quand un de ses intimes le surprenait en déshabillé. Il me serra chaleureusement la main.

– *Enfin un ami !* (il soupira profondément.) *Cher,* je n'ai envoyé que chez vous, personne ne sait rien. Il faut dire à Nasta-

---

[24] Toutes les phrases en italiques dans ce chapitre sont en français dans le texte.

sia de fermer la porte et de ne laisser entrer personne, excepté, bien entendu, ces gens-là… *Vous comprenez ?*

Il me regarda d'un œil inquiet, comme s'il eût attendu une réponse. Naturellement, je m'empressai de le questionner ; son récit incohérent, souvent interrompu et rempli de détails inutiles, m'apprit tant bien que mal qu'à sept heures du matin était « brusquement » arrivé chez lui un employé du gouverneur…

– *Pardon, j'ai oublié son nom. Il n'est pas du pays,* mais il paraît que Lembke l'a amené avec lui ; *quelque chose de bête et d'allemand dans la physionomie. Il s'appelle Rosenthal.*

– N'est-ce pas Blum ?

– Blum. En effet, c'est ainsi qu'il s'est nommé. *Vous le connaissez ? Quelque chose d'hébété et de très content dans la figure, pourtant très sévère, roide et sérieux.* Un type de policier subalterne, *je m'y connais.* Je dormais encore, et, figurez-vous, il a demandé à « jeter un coup d'œil » sur mes livres et sur mes manuscrits, *oui, je m'en souviens, il a employé ces mots.* Il ne m'a pas arrêté, il s'est borné à saisir des livres… *Il se tenait à distance,* et, quand il s'est mis à m'expliquer l'objet de sa visite, il paraissait craindre que je… *enfin il avait l'air de croire que je tomberais sur lui immédiatement, et que je commencerais à le battre comme plâtre. Tous ces gens de bas étage sont comme ça,* quand ils ont affaire à un homme comme il faut. Il va de soi que j'ai tout compris aussitôt. *Voilà vingt ans que je m'y prépare.* Je lui ai ouvert tous mes tiroirs et lui ai remis toutes mes clefs ; je les lui ai données moi-même, je lui ai tout donné. *J'étais digne et calme.* En fait de livres, il a pris les ouvrages de Hertzen publiés à l'étranger, un exemplaire relié de la « Cloche », quatre copies de mon poème, *et enfin tout ça.* Ensuite, des papiers, des lettres, *et quelques unes de mes ébauches historiques, critiques et politiques.* Ils se sont emparés de tout cela. Nastasia dit que le soldat a chargé sur une brouette les objets

saisis et qu'on a mis dessus la couverture du traîneau ; *oui, c'est cela,* la couverture.

C'était une hallucination. Qui pouvait y comprendre quelque chose ? De nouveau je l'accablai de questions : Blum était-il venu seul ou avec d'autres ? Au nom de qui avait-il agi ? De quel droit ? Comment s'était-il permis cela ? Quelles explications avait-il données ?

– *Il était seul, bien seul ;* du reste, il y avait encore quelqu'un *dans l'antichambre, oui, je m'en souviens, et puis…* Du reste, il me semble qu'il y avait encore quelqu'un, et que dans le vestibule se tenait un garde. Il faut demander à Nastasia ; elle sait tout cela mieux que moi. *J'étais surexcité, voyez-vous. Il parlait, parlait… un tas de choses ;* du reste, il a très peu parlé, et c'est moi qui ai parlé tout le temps… J'ai raconté ma vie, naturellement, à ce seul point de vue… *J'étais surexcité, mais digne, je vous l'assure.* Cependant je crois avoir pleuré, j'en ai peur. La brouette, ils l'ont prise chez un boutiquier, ici, à côté.

– Oh ! Seigneur, comment tout cela a-t-il pu se faire ! Mais, pour l'amour de Dieu, soyez plus précis, Stépan Trophimovitch ; voyons, c'est un rêve, ce que vous racontez là !

– *Cher,* je suis moi-même comme dans un rêve… *Savez-vous, il a prononcé le nom de Téliatnikoff,* et je pense que celui-là était aussi caché dans le vestibule. Oui, je me rappelle, il a parlé du procureur et, je crois, de Dmitri Mitritch… *qui me doit encore quinze roubles que je lui ai gagnées au jeu, soit dit en passant. Enfin je n'ai pas trop compris.* Mais j'ai été plus rusé qu'eux, et que m'importe Dmitri Mitritch ? Je crois que je l'ai instamment prié de ne pas ébruiter l'affaire, je l'ai sollicité à plusieurs reprises, je crains même de m'être abaissé, *comment croyez-vous ? Enfin il a consenti…* Oui, je me rappelle, c'est lui-même qui m'a demandé cela : il m'a dit qu'il valait mieux tenir la chose secrète, parce qu'il était venu seulement pour « jeter un

coup d'œil » *et rien de plus*…et que si l'on ne trouvait rien, il n'y aurait rien… Si bien que nous avons tout terminé *en amis, je suis tout à fait content.*

– Ainsi, il vous avait offert les garanties d'usage en pareil cas, et c'est vous-même qui les avez refusées ! m'écriai-je dans un accès d'amicale indignation.

– Oui, l'absence de garanties est préférable. Et pourquoi faire du scandale ? Jusqu'à présent, nous avons procédé *en amis,* cela vaut mieux… Vous savez, si l'on apprend dans notre ville… *mes ennemis… et puis à quoi bon ce procureur, ce cochon de notre procureur, qui deux fois m'a manqué de politesse et qu'on a rossé à plaisir l'autre année chez cette charmante et belle Nathalie Pavlovna, quand il se cacha dans son boudoir ? Et puis, mon ami,* épargnez-moi vos observations et ne me démoralisez pas, je vous prie, car, quand un homme est malheureux, il n'y a rien de plus insupportable pour lui que de s'entendre dire par cent amis qu'il a fait une sottise. Asseyez-vous pourtant, et buvez une tasse de thé ; j'avoue que je suis fort fatigué… si je me couchais pour un moment et si je m'appliquais autour de la tête un linge trempé dans du vinaigre, qu'en pensez-vous ?

– Vous ferez très bien, répondis-je, – vous devriez même vous mettre de la glace sur la tête. Vous avez les nerfs très agités, vous êtes pâle, et vos mains tremblent. Couchez-vous, reposez-vous un peu, vous reprendrez votre récit plus tard. Je resterai près de vous en attendant.

Il hésitait à suivre mon conseil, mais j'insistai. Nastasia apporta une tasse remplie de vinaigre, je mouillai un essuie-mains et j'en entourai la tête de Stépan Trophimovitch. Ensuite Nastasia monta sur la table et se mit en devoir d'allumer une lampe dans le coin devant l'icône. Le fait m'étonna, car rien de semblable n'avait jamais eu lieu dans la maison.

– J'ai donné cet ordre tantôt, immédiatement après leur départ, murmura Stépan Trophimovitch en me regardant d'un air fin : – *quand on a de ces choses là dans sa chambre et qu'on vient vous arrêter,* cela impose, et ils doivent rapporter ce qu'ils ont vu…

Lorsqu'elle eut allumé la lampe, la servante appuya sa main droite sur sa joue, et, debout sur le seuil, se mit à considérer son maître d'un air attristé…

Il m'appela d'un signe près du divan sur lequel il était couché :

– *Éloignez-là* sous un prétexte quelconque ; je ne puis souffrir cette pitié russe, *et puis ça m'embête.*

Mais Nastasia se retira sans qu'il fût besoin de l'inviter à sortir. Je remarquai qu'il avait toujours les yeux fixés sur la porte et qu'il prêtait l'oreille au moindre bruit arrivant de l'antichambre.

– *Il faut être prêt, voyez-vous,* me dit-il avec un regard significatif, – *chaque moment…* on vient, on vous prend, et ff…uit – voilà un homme disparu !

– Seigneur ! Qui est-ce qui viendra ? Qui est-ce qui peut vous prendre ?

– *Voyez-vous, mon cher,* quand il est parti, je lui ai carrément demandé ce qu'on allait faire de moi.

– Vous auriez mieux fait de lui demander où l'on vous déportera ! répliquai-je ironiquement.

– C’est aussi ce qui était sous-entendu dans ma question, mais il est parti sans répondre. *Voyez-vous :* en ce qui concerne le linge, les effets et surtout les vêtements chauds, c’est comme ils veulent : ils peuvent vous les laisser prendre ou vous emballer vêtu seulement d’un manteau de soldat. Mais, ajouta-t-il en baissant tout à coup la voix et en regardant vers la porte par où Nastasia était sortie, – j’ai glissé secrètement trente-cinq roubles dans la doublure de mon gilet, tenez, tâtez… Je pense qu’ils ne me feront pas ôter mon gilet ; pour la frime j’ai laissé sept roubles dans mon porte-monnaie, et il y a là, sur la table, de la monnaie de cuivre bien en évidence ; ils croiront que c’est là tout ce que je possède, et ils ne devineront pas que j’ai caché de l’argent. Dieu sait où je coucherai la nuit prochaine.

Je baissai la tête devant une telle folie. Évidemment on ne pouvait opérer ni perquisition ni saisie dans des conditions semblables, et à coup sûr il battait la campagne. Il est vrai que tout cela se passait avant la mise en vigueur de la législation actuelle. Il est vrai aussi (lui-même le reconnaissait) qu’on lui avait offert de procéder plus régulièrement ; mais, « par ruse », il avait repoussé cette proposition… Sans doute, il n’y a pas encore bien longtemps, le gouverneur avait le droit, dans les cas urgents, de recourir à une procédure expéditive… Mais, encore une fois, quel cas urgent pouvait-il y avoir ici ? Voilà ce qui me confondait.

– On aura certainement reçu un télégramme de Pétersbourg, dit soudain Stépan Trophimovitch.

– Un télégramme ? À votre sujet ? À cause de votre poème et des ouvrages de Hertzen ? Vous êtes fou : est-ce que cela peut motiver une arrestation ?

Je prononçai ces mots avec une véritable colère. Il fit la grimace, évidemment je l’avais blessé en lui disant qu’il n’y avait pas de raison pour l’arrêter.

– À notre époque on peut être arrêté sans savoir pourquoi, murmura-t-il d'un air mystérieux.

Une supposition saugrenue me vint à l'esprit.

– Stépan Trophimovitch, parlez-moi comme à un ami, criai-je, – comme à un véritable ami, je ne vous trahirai pas : oui ou non, appartenez-vous à quelque société secrète ?

Grande fut ma surprise en constatant l'embarras dans lequel le jeta cette question : il n'était pas bien sûr de ne pas faire partie d'une société secrète.

– Cela dépend du point de vue où l'on se place, *voyez-vous*...

– Comment, « cela dépend du point de vue » ?

– Quand on appartient de tout son cœur au progrès et... qui peut répondre... on croit ne faire partie de rien, et, en y regardant bien, on découvre qu'on fait partie de quelque chose.

– Comment est-ce possible ? On est d'une société secrète ou l'on n'en est pas !

– *Cela date de Pétersbourg,* du temps où elle et moi nous voulions fonder là une revue. Voilà le point de départ. Alors nous leur avons glissé dans les mains, et ils nous ont oubliés ; mais maintenant ils se souviennent. *Cher, cher,* est-ce que vous ne savez pas ? s'écria-t-il douloureusement : – on nous rendra à notre tour, on nous fourrera dans une kibitka, et en route pour la Sibérie ; ou bien on nous oubliera dans une casemate...

Et soudain il fondit en larmes. Portant à ses yeux son foulard rouge, il sanglota convulsivement pendant cinq minutes.

J'éprouvai une sensation pénible. Cet homme, depuis vingt ans notre prophète, notre oracle, notre patriarche, ce fier vétéran du libéralisme devant qui nous nous étions toujours inclinés avec tant de respect, voilà qu'à présent il sanglotait comme un enfant qui craint d'être fouetté par son précepteur en punition de quelque gaminerie. Il me faisait pitié. Nul doute qu'il ne crût à la « kibitka » aussi fermement qu'à ma présence auprès de lui ; il s'attendait à être transporté ce matin même, dans un instant, et tout cela à cause de son poème et des ouvrages de Hertzen ! Si touchante qu'elle fût, cette phénoménale ignorance de la réalité pratique avait quelque chose de crispant.

À la fin il cessa de pleurer, se leva et recommença à se promener dans la pièce en s'entretenant avec moi, mais à chaque instant il regardait par la fenêtre et tendait l'oreille dans la direction de l'antichambre. Nous causions à bâtons rompus. En vain je m'évertuais à lui remonter le moral, autant eût valu jeter des pois contre un mur. Quoi qu'il ne m'écoutât guère, il avait pourtant un besoin extrême de m'entendre lui répéter sans cesse des paroles rassurantes. Je voyais qu'en ce moment il ne pouvait se passer de moi, et que pour rien au monde il ne m'aurait laissé partir. Je prolongeai ma visite, et nous restâmes plus de deux heures ensemble. Au cours de la conversation, il se rappela que Blum avait emporté deux proclamations trouvées chez lui.

– Comment, des proclamations ? m'écriai-je pris d'une sotte inquiétude : – est-ce que vous…

– Eh ! on m'en a fait parvenir dix, répondit-il d'un ton vexé (son langage était tantôt dépité et hautain, tantôt plaintif et humble à l'excès), – mais huit avaient déjà trouvé leur emploi, et Blum n'en a saisi que deux…

La rougeur de l'indignation colora tout à coup son visage.

– *Vous me mettez avec ces gens là ?* Pouvez-vous supposer que je sois avec ces drôles, avec ces folliculaires, avec mon fils Pierre Stépanovitch, *avec ces esprits forts de la lâcheté ?* Ô Dieu !

– Bah, mais ne vous aurait-on pas confondu… Du reste, c'est absurde, cela ne peut pas être ? observai-je.

– *Savez-vous,* éclata-t-il brusquement, – il y a des minutes où je sens *que je ferai là-bas quelque esclandre.* Oh ! ne vous en allez pas, ne me laissez pas seul ! *Ma carrière est finie aujourd'hui, je le sens.* Vous savez, quand je serai là, je m'élancerai peut-être sur quelqu'un et je le mordrai, comme ce sous-lieutenant…

Il fixa sur moi un regard étrange où se lisaient à la fois la frayeur et le désir d'effrayer. À mesure que le temps s'écoulait sans qu'on vît apparaître la « kibitka », son irritation grandissait de plus en plus et devenait même de la fureur. Tout à coup un bruit se produisit dans l'antichambre : c'était Nastasia qui, par mégarde, avait fait tomber un portemanteau. Stépan Trophimovitch trembla de tous ses membres et pâlit affreusement ; mais, quand il sut à quoi se réduisait le fait qui lui avait causé une telle épouvante, peu s'en fallut qu'il ne renvoyât brutalement la servante à la cuisine. Cinq minutes après il reprit la parole en me regardant avec une expression de désespoir.

– Je suis perdu ! gémit-il, et il s'assit soudain à côté de moi ; *cher,* je ne crains pas la Sibérie, *oh ! je vous le jure,* ajouta-t-il les larmes aux yeux, – c'est autre chose qui me fait peur…

Je devinai à sa physionomie qu'une confidence d'une nature particulièrement pénible allait s'échapper de ses lèvres.

– Je crains la honte, fit-il à voix basse.

– Quelle honte ? Mais, au contraire, soyez persuadé, Stépan Trophimovitch, que tout cela s'éclaircira aujourd'hui même, et que cette affaire se terminera à votre avantage…

– Vous êtes si sûr qu'on me pardonnera ?

– Que vient faire ici le mot « pardonner » ? Quelle expression ! De quoi êtes-vous coupable pour qu'on vous pardonne ? Je vous assure que vous n'êtes coupable de rien !

– *Qu'en savez-vous ?* Toute ma vie a été… *cher*… Ils se rappelleront tout, et s'ils ne trouvent rien, ce sera encore pire, ajouta-t-il brusquement.

– Comment, encore pire ?

– Oui.

– Je ne comprends pas.

– Mon ami, mon ami, qu'on m'envoie en Sibérie, à Arkhangel, qu'on me prive de mes droits civils, soit – s'il faut périr, j'accepte ma perte ! Mais… c'est autre chose que je crains, acheva-t-il en baissant de nouveau la voix.

– Eh bien, quoi, quoi ?

– On me fouettera, dit-il, et il me considéra d'un air égaré.

– Qui vous fouettera ? Où ? Pourquoi ? répliquai-je, me demandant avec inquiétude s'il n'avait pas perdu l'esprit.

– Où ? Eh bien, là… où cela se fait.

– Mais où cela se fait-il ?

– Eh ! *cher*, répondit-il d'une voix qui s'entendait à peine, – une trappe s'ouvre tout à coup sous vos pieds et vous engloutit jusqu'au milieu du corps… Tout le monde sait cela.

– Ce sont des fables ! m'écriai-je, – se peut-il que jusqu'à présent vous ayez cru à ces vieux contes ?

Je me mis à rire.

– Des fables ! Pourtant il n'y a pas de fumée sans feu ; un homme qui a été fouetté ne va pas le raconter. Dix mille fois je me suis représenté cela en imagination !

– Mais vous, vous, pourquoi vous fouetterait-on ? Vous n'avez rien fait.

– Tant pis, on verra que je n'ai rien fait, et l'on me fouettera.

– Et vous êtes sûr qu'on vous emmènera ensuite à Pétersbourg ?

– Mon ami, j'ai déjà dit que je ne regrettais rien, *ma carrière est finie*. Depuis l'heure où elle m'a dit adieu à Skvorechniki, j'ai cessé de tenir à la vie… mais la honte, le déshonneur, *que dira-t-elle,* si elle apprend cela ?

Le pauvre homme fixa sur moi un regard navré. Je baissai les yeux.

– Elle n'apprendra rien, parce qu'il ne vous arrivera rien. En vérité, je ne vous reconnais plus, Stépan Trophimovitch, tant vous m'étonnez ce matin.

– Mon ami, ce n'est pas la peur. Mais en supposant même qu'on me pardonne, qu'on me ramène ici et qu'on ne me fasse

rien, – je n'en suis pas moins perdu. *Elle me soupçonnera toute sa vie*... moi, moi, le poète, le penseur, l'homme qu'elle a adoré pendant vingt-deux ans !

– Elle n'en aura même pas l'idée.

– Si, elle en aura l'idée, murmura-t-il avec une conviction profonde. – Elle et moi nous avons parlé de cela plus d'une fois à Pétersbourg pendant le grand carême, à la veille de notre départ, quand nous craignions tous deux... *Elle me soupçonnera toute sa vie*... et comment la détromper ? D'ailleurs, ici, dans cette petite ville, qui ajoutera foi à mes paroles ? Tout ce que je pourrai dire paraîtra invraisemblable... *Et puis les femmes*... Cela lui fera plaisir. Elle sera désolée, très sincèrement désolée, comme une véritable amie, mais au fond elle sera bien aise... Je lui fournirai une arme contre moi pour toute la vie. Oh ! c'en est fait de mon existence ! Vingt ans d'un bonheur si complet avec elle... et voilà !

Il couvrit son visage de ses mains.

– Stépan Trophimovitch, si vous faisiez savoir tout de suite à Barbara Pétrovna ce qui s'est passé ? conseillai-je.

Il se leva frissonnant.

– Dieu m'en préserve ! Pour rien au monde, jamais, après ce qui a été dit au moment des adieux à Skvorechniki, jamais !

Ses yeux étincelaient.

Nous restâmes encore une heure au moins dans l'attente de quelque chose. Il se recoucha sur le divan, ferma les yeux, et durant vingt minutes ne dit pas un mot ; je crus même qu'il s'était endormi. Tout à coup il se souleva sur son séant, arracha la compresse nouée autour de sa tête et courut à une glace. Ses

mains tremblaient tandis qu'il mettait sa cravate. Ensuite, d'une voix de tonnerre, il cria à Nastasia de lui donner son paletot, son chapeau et sa canne.

– Je ne puis plus y tenir, prononça-t-il d'une voix saccadée, – je ne le puis plus, je ne le puis plus !… J'y vais moi-même.

– Où ? demandai-je en me levant aussi.

– Chez Lembke. *Cher*, je le dois, j'y suis tenu. C'est un devoir. Je suis un citoyen, un homme, et non un petit copeau, j'ai des droits, je veux mes droits… Pendant vingt ans je n'ai pas réclamé mes droits, toute ma vie je les ai criminellement oubliés… mais maintenant je les revendique. Il faut qu'il me dise tout, tout. Il a reçu un télégramme. Qu'il ne s'avise pas de me faire languir dans l'incertitude, qu'il me mette plutôt en état d'arrestation, oui, qu'il m'arrête, qu'il m'arrête !

Il frappait du pied tout en proférant ces exclamations.

– Je vous approuve, dis-je aussi tranquillement que possible, quoique son état m'inspirât de vives inquiétudes, – après tout, cela vaut mieux que de rester dans une pareille angoisse, mais je n'approuve pas votre surexcitation ; voyez un peu à qui vous ressemblez et comment vous irez là. *Il faut être digne et calme avec Lembke.* Réellement vous êtes capable à présent de vous précipiter sur quelqu'un et de le mordre.

– J'irai me livrer moi-même. Je me jetterai dans la gueule du lion.

– Je vous accompagnerai.

– Je n'attendais pas moins de vous, j'accepte votre sacrifice, le sacrifice d'un véritable ami, mais jusqu'à la maison seulement, je ne souffrirai pas que vous alliez plus loin que la

porte : vous ne devez pas, vous n’avez pas le droit de vous compromettre davantage dans ma compagnie. *Oh ! croyez-moi, je serai calme !* Je me sens en ce moment *à la hauteur de ce qu’il y a de plus sacré…*

– Peut-être entrerai-je avec vous dans la maison, interrompis-je. – Hier, leur imbécile de comité m’a fait savoir par Vysotzky que l’on comptait sur moi et que l’on me priait de prendre part à la fête de demain en qualité de commissaire : c’est ainsi qu’on appelle les six jeunes gens désignés pour veiller au service des consommations, s’occuper des dames et placer les invités ; comme marque distinctive de leurs fonctions, ils porteront sur l’épaule gauche un nœud de rubans blancs et rouges. Mon intention était d’abord de refuser, mais maintenant cela me fournit un prétexte pour pénétrer dans la maison : je dirai que j’ai à parler à Julie Mikhaïlovna… Comme cela, nous entrerons ensemble.

Il m’écouta en inclinant la tête, mais sans paraître rien comprendre. Nous nous arrêtâmes sur le seuil.

– *Cher,* dit-il en me montrant la lampe allumée dans le coin, *cher*, je n’ai jamais cru à cela, mais… soit, soit ! (Il se signa.) *Allons.*

– « Au fait, cela vaut mieux », pensai-je, comme nous nous approchions du perron, – « l’air frais lui fera du bien, il se calmera un peu, rentrera chez lui et se couchera… »

Mais je comptais sans mon hôte. En chemin nous arriva une aventure qui acheva de bouleverser mon malheureux ami…

CHAPITRE X

LES FLIBUSTIERS. UNE MATINÉE FATALE.

I

Une heure avant que je sortisse avec Stépan Trophimovitch, on vit non sans surprise défiler dans les rues de notre ville une bande de soixante-dix ouvriers au moins, appartenant à la fabrique de Chpigouline, qui en comptait environ neuf cents. Ils marchaient en bon ordre, presque silencieusement. Plus tard on a prétendu que ces soixante-dix hommes étaient les mandataires de leurs camarades, qu'ils avaient été choisis pour aller trouver le gouverneur et lui demander justice contre l'intendant qui, en l'absence des patrons, avait fermé l'usine et volé effrontément le personnel congédié. D'autres chez nous se refusent à admettre que les soixante-dix aient été délégués par l'ensemble des travailleurs de la fabrique, ils soutiennent qu'une députation comprenant soixante-dix membres n'aurait pas eu le sens commun. À en croire les partisans de cette opinion, la bande se composait tout bonnement des ouvriers qui avaient le plus à se plaindre de l'intendant, et qui s'étaient réunis pour porter au gouverneur leurs doléances particulières et non celles de toute l'usine. Dans l'hypothèse que je viens d'indiquer, la « révolte » générale de la fabrique, dont on a tant parlé depuis, n'aurait été qu'une intervention de nouvellistes. Enfin, suivant une troisième version, il faudrait voir dans la manifestation ouvrière non le fait de simples tapageurs, mais un mouvement politique

provoqué par des écrits clandestins. Bref, on ne sait pas encore au juste si les excitations des nihilistes ont été pour quelque chose dans cette affaire. Mon sentiment personnel est que les ouvriers n'avaient pas lu les proclamations, et que, les eussent-ils lues, ils n'en auraient pas compris un mot, attendu que les rédacteurs de ces papiers, nonobstant la crudité de leur style, écrivent d'une façon extrêmement obscure. Mais les ouvriers de la fabrique se trouvant réellement lésés, et la police à qui ils s'étaient adressés d'abord refusant d'intervenir en leur faveur, il est tout naturel qu'ils aient songé à se rendre en masse auprès du « général lui-même » pour lui exposer respectueusement leurs griefs. Selon moi, on n'avait affaire ici ni à des séditieux, ni même à une députation élue, mais à des gens qui suivaient une vieille tradition russe : de tout temps, en effet, notre peuple a aimé les entretiens avec le « général lui-même », bien qu'il n'ait jamais retiré aucun avantage de ces colloques.

Des indices sérieux donnent à penser que Pierre Stépanovitch, Lipoutine et peut-être encore un autre, sans compter Fedka, avaient cherché au préalable à se ménager des intelligences dans l'usine ; mais je tiens pour certain qu'ils ne s'abouchèrent pas avec plus de deux ou trois ouvriers, mettons cinq, si l'on veut, et que ces menées n'aboutirent à aucun résultat. La propagande des agitateurs ne pouvait guère être comprise dans un pareil milieu. Fedka, il est vrai, semble avoir mieux réussi que Pierre Stépanovitch. Il est prouvé aujourd'hui que deux hommes de la fabrique prirent part, conjointement avec le galérien, à l'incendie de la ville survenu trois jours plus tard ; un mois après, on a aussi arrêté dans le district trois anciens ouvriers de l'usine sous l'inculpation d'incendie et de pillage. Mais ces cinq individus paraissent être les seuls qui aient prêté l'oreille aux instigations de Fedka.

Quoi qu'il en soit, arrivés sur l'esplanade qui s'étend devant la maison du gouverneur, les ouvriers se rangèrent silencieusement vis-à-vis du perron ; ensuite ils attendirent bouche béante.

On m'a dit qu'à peine en place ils avaient ôté leurs bonnets, et cela avant l'apparition de Von Lembke, qui, comme par un fait exprès, ne se trouvait pas chez lui en ce moment. La police se montra bientôt, d'abord par petites escouades, puis au grand complet. Comme toujours, elle commença par sommer les manifestants de se disperser. Ils n'en firent rien, et répondirent laconiquement qu'ils avaient à parler au « *général* lui-même » ; leur attitude dénotait une résolution énergique ; le calme dont ils ne se départaient point, et qui semblait l'effet d'un mot d'ordre, inquiéta l'autorité. Le maître de police crut devoir attendre l'arrivée de Von Lembke. Les faits et gestes de ce personnage ont été racontés de la façon la plus fantaisiste. Ainsi, il est absolument faux qu'il ait fait venir la troupe baïonnette au fusil, et qu'il ait télégraphié quelque part pour demander de l'artillerie et des Cosaques. Ce sont des fables dont se moquent à présent ceux même qui les ont inventées. Non moins absurde est l'histoire des pompes à incendie, avec lesquelles on aurait douché la foule. Ce qui a pu donner naissance à ce bruit, c'est qu'Ilia Ilitch, fort échauffé, criait aux ouvriers : « Pas un de vous ne sortira sec de l'eau[25]. » De là sans doute la légende des pompes à incendie, qui a trouvé un écho dans les correspondances adressées aux journaux de la capitale. En réalité, le maître de police se borna à faire cerner le rassemblement par tout ce qu'il avait d'hommes disponibles, et à dépêcher au gouverneur le commissaire du premier arrondissement ; celui-ci monta dans le drojki d'Ilia Ilitch et partit en tout hâte pour Skvorechniki, sachant qu'une demi-heure auparavant Von Lembke s'était mis en route dans cette direction…

Mais un point, je l'avoue, reste encore obscur pour moi : comment transforma-t-on tout d'abord une paisible réunion de solliciteurs en une émeute menaçante pour l'ordre social ? Comment Lembke lui-même, qui arriva au bout de vingt minu-

---

[25] Locution proverbiale qui revient à dire : « Pas un de vous ne sortira blanc de cette affaire. »

tes, adopta-t-il d'emblée cette manière de voir ? Je présume (mais c'est encore une opinion personnelle) qu'Ilia Ilitch, acquis aux intérêts de l'intendant, présenta exprès au gouverneur la situation sous un jour faux pour l'empêcher d'examiner sérieusement les réclamations des ouvriers. L'idée de donner le change à son supérieur fut sans doute suggérée au maître de police par André Antonovitch lui-même. La veille et l'avant-veille, dans deux entretiens confidentiels que ce dernier avait eus avec son subordonné, il s'était montré fort préoccupé des proclamations et très disposé à admettre l'existence d'un complot tramé par les nihilistes avec les ouvriers de l'usine Chpigouline ; il semblait même que Son Excellence aurait été désolée si l'événement avait donné tort à ses conjectures. « Il veut attirer sur lui l'attention du ministère », se dit notre rusé Ilia Ilitch en sortant de chez le gouverneur ; « eh bien cela tombe à merveille. »

Mais je suis persuadé que le pauvre André Antonovitch n'aurait pas désiré une émeute, même pour avoir l'occasion de se distinguer. C'était un fonctionnaire extrêmement consciencieux, et jusqu'à son mariage il avait été irréprochable. Était-ce même sa faute, à cet Allemand simple et modeste, si une princesse quadragénaire l'avait élevé jusqu'à elle ? Je sais à peu près positivement que de cette matinée fatale datent les premiers symptômes irrécusables du dérangement intellectuel pour lequel l'infortuné Von Lembke suit aujourd'hui un traitement dans un établissement psychiatrique de la Suisse ; mais on peut supposer que, la veille déjà, l'altération de ses facultés mentales s'était manifestée par certains signes. Je tiens de bonne source que la nuit précédente, à trois heures du matin, il se rendit dans l'appartement de sa femme, la réveilla et la somma d'entendre « son ultimatum ». Il parlait d'un ton si impérieux que Julie Mikhaïlovna dut obéir ; elle se leva indignée, s'assit sur une couchette sans prendre le temps de défaire ses papillotes, et s'apprêta à écouter d'un air sarcastique. Alors, pour la première fois, elle comprit dans quel état d'esprit se trouvait André Anto-

novitch, et elle s'en effraya à part soi. Mais, au lieu de rentrer en elle-même, de s'humaniser, elle affecta de se montrer plus intraitable que jamais. Chaque femme a sa manière de mettre son mari à la raison. Le procédé de Julie Mikhaïlovna consistait dans un dédaigneux silence qu'elle observait pendant une heure, deux heures, vingt-quatre heures, parfois durant trois jours ; André Antonovitch pouvait dire ou faire tout ce qu'il voulait, menacer même de se jeter par la fenêtre d'un troisième étage, sa femme n'ouvrait pas la bouche, – pour un homme sensible il n'y a rien d'insupportable comme un pareil mutisme ! La gouvernante était-elle fâchée contre un époux qui, non content d'accumuler depuis quelques jours bévues sur bévues, prenait ombrage des capacités administratives de sa femme ? Avait-elle sur le cœur les reproches qu'il lui avait adressés au sujet de sa conduite avec les jeunes gens et avec toute notre société, sans comprendre les hautes et subtiles considérations politiques dont elle s'inspirait ? Se sentait-elle offensée de la sotte jalousie qu'il témoignait à l'égard de Pierre Stépanovitch ? Quoi qu'il en soit, maintenant encore Julie Mikhaïlovna résolut de tenir rigueur à son mari, nonobstant l'agitation inaccoutumée à laquelle elle le voyait en proie.

Tandis qu'il arpentait de long en large le boudoir de sa femme, Von Lembke se répandit en récriminations aussi décousues que violentes. Il commença par déclarer que tout le monde se moquait de lui et le « menait par le nez ». – « Qu'importe la vulgarité de l'expression ! vociféra-t-il en surprenant un sourire sur les lèvres de sa femme, – le mot n'y fait rien, la vérité est qu'on me mène par le nez !...Non, madame, le moment est venu ; sachez qu'à présent il ne s'agit plus de rire et que les manèges de la coquetterie féminine ne sont plus de saison. Nous ne sommes pas dans le boudoir d'une petite-maîtresse, nous sommes en quelque sorte deux êtres abstraits se rencontrant en ballon pour dire la vérité. » (Comme on le voit, le trouble de ses idées se trahissait dans l'incohérence de ses images.) « C'est vous, vous, madame, qui m'avez fait quitter mon ancien poste :

je n'ai accepté cette place que pour vous, pour satisfaire votre ambition… Vous souriez ironiquement ? Ne vous hâtez pas de triompher. Sachez, madame, sachez que je pourrais, que je saurais me montrer à la hauteur de cette place, que dis-je ? de dix places semblables à celle-ci, car je ne manque pas de capacités ; mais avec vous, madame, c'est impossible, attendu que vous me faites perdre tous mes moyens. Deux centres ne peuvent coexister, et vous en avez organisé deux : l'un chez moi, l'autre dans votre boudoir, – deux centres de pouvoir, madame, mais je ne permets pas cela, je ne le permets pas ! Dans le service comme dans le ménage l'autorité doit être une, elle ne peut se scinder… Comment m'avez-vous récompensé ? s'écria-t-il ensuite, – quelle a été notre vie conjugale ? Sans cesse, à tout heure, vous me démontriez que j'étais un être nul, bête et même lâche ; moi, j'étais réduit à la nécessité de vous démontrer sans cesse, à toute heure, que je n'étais ni une nullité, ni un imbécile, et que j'étonnais tout le monde par ma noblesse : – eh bien, n'était-ce pas une situation humiliante de part et d'autre ? » En prononçant ces mots, il frappait du pied sur le tapis. Julie Mikhaïlovna se redressa d'un air de dignité hautaine. André Antonovitch se calma aussitôt ; mais sa colère fit place à un débordement de sensibilité. Pendant cinq minutes environ, il sanglota (oui, il sanglota) et se frappa la poitrine : le silence obstiné de sa femme le mettait hors de lui. À la fin, il s'oublia au point de laisser percer sa jalousie à l'endroit de Pierre Stépanovitch ; puis, sentant combien il avait été bête, il entra dans une violente colère. « Je ne permettrai pas la négation de Dieu, cria-t-il, – je fermerai votre salon aussi antinational qu'antireligieux ; croire en Dieu est une obligation pour un gouverneur, et par conséquent aussi pour sa femme ; je ne souffrirai plus de jeunes gens autour de vous… Par dignité personnelle, vous auriez dû, madame, vous intéresser à votre mari et ne pas laisser mettre en doute son intelligence, lors même qu'il aurait été un homme de peu de moyens (ce qui n'est pas du tout mon cas ; or vous êtes cause, au contraire, que tout le monde ici me méprise ; c'est vous qui avez ainsi disposé l'esprit public… Je supprimerai la question des

femmes, poursuivit-il avec véhémence, – je purifierai l'atmosphère de ce miasme ; demain, je vais interdire la sotte fête au profit des institutrices (que le diable les emporte !). Gare à la première qui se présentera demain matin, je la ferai reconduire à la frontière de la province par un Cosaque ! Exprès, exprès ! Savez-vous, savez-vous que vos vauriens fomentent le désordre parmi les ouvriers de l'usine, et que je n'ignore pas cela ? Savez-vous qu'ils distribuent exprès des proclamations, exprès ? Savez-vous que je connais les noms de quatre de ces vauriens, et que je perds la tête ; je la perds définitivement, définitivement ! ! !... »

À ces mots, Julie Mikhaïlovna, sortant soudain de son mutisme, déclara sèchement qu'elle-même était depuis longtemps instruite des projets de complot, et que c'était une bêtise à laquelle André Antonovitch attachait trop d'importance ; quant aux polissons, elle connaissait non-seulement ces quatre-là, mais tous les autres (en parlant ainsi, elle mentait) ; du reste, elle comptait bien ne pas perdre l'esprit à propos de cela ; au contraire, elle était plus sûre que jamais de son intelligence, et avait le ferme espoir de tout terminer heureusement, grâce à l'application de son programme : témoigner de l'intérêt aux jeunes gens, leur faire entendre raison, les surprendre en leur prouvant tout d'un coup qu'on a éventé leurs desseins, et ensuite offrir à leur activité un objectif plus sage.

Oh ! que devint en ce moment André Antonovitch ! Ainsi il avait encore été berné par Pierre Stépanovitch ; ce dernier s'était grossièrement moqué de lui, il n'avait révélé quelque chose au gouverneur qu'après avoir fait des confidences beaucoup plus détaillées à la gouvernante, et enfin ce même Pierre Stépanovitch était peut-être l'âme de la conspiration ! Cette pensée exaspéra Von Lembke. « Sache, femme insensée mais venimeuse, répliqua-t-il avec fureur, – sache que je vais faire arrêter à l'instant même ton indigne amant ; je le chargerai de chaînes et je l'enverrai dans un ravelin, à moins que... à moins

que moi-même, sous tes yeux, je ne me jette par la fenêtre ! » Julie Mikhaïlovna, blême de colère, accueillit cette tirade par un rire sonore et prolongé, comme celui qu'on entend au Théâtre-Français, quand une actrice parisienne, engagée aux appointements de cent mille roubles pour jouer les grandes coquettes, rit au nez du mari qui ose suspecter sa fidélité. André Antonovitch fit mine de s'élancer vers la fenêtre, mais il s'arrêta soudain comme cloué sur place ; une pâleur cadavérique couvrit son visage, il croisa ses bras sur sa poitrine, et regardant sa femme d'un air sinistre : « Sais-tu, sais-tu, Julie… proféra-t-il d'une voix étouffée et suppliante, – sais-tu, que dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre ? » À cette menace, l'hilarité de la gouvernante redoubla, ce que voyant, Von Lembke serra les lèvres et s'avança, le poing levé vers la rieuse. Mais, au moment de frapper, il sentit ses genoux se dérober sous lui, s'enfuit dans son cabinet et se jeta tout habillé sur son lit. Pendant deux heures, le malheureux resta couché à plat ventre, ne dormant pas, ne réfléchissant à rien, hébété par l'écrasant désespoir qui pesait sur son cœur comme une pierre. De temps à autre, un tremblement fiévreux secouait tout son corps. Des idées incohérentes, tout à fait étrangères à sa situation, traversaient son esprit : tantôt il se rappelait la vieille pendule qu'il avait à Pétersbourg quinze ans auparavant, et dont la grande aiguille était cassée ; tantôt il songeait au joyeux employé Millebois, avec qui il avait un jour attrapé des moineaux dans le parc Alexandrovsky : pendant que les deux fonctionnaires s'amusaient de la sorte, ils avaient observé en riant que l'un d'eux était assesseur de collège. À sept heures, André Antonovitch s'endormit, et des rêves agréables le visitèrent durant son sommeil. Il était environ dix heures quand il s'éveilla ; il sauta brusquement à bas de son lit, se rappela soudain tout ce qui s'était passé et se frappa le front avec force. On vint lui dire que le déjeuner était servi ; successivement se présentèrent Blum, le maître de police, et un employé chargé d'annoncer à Son Excellence que telle assemblée l'attendait. Le gouverneur ne voulut point déjeuner, ne reçut personne, et courut comme un fou à l'appartement de sa

femme. Là, Sophie Antropovna, vieille dame noble, qui depuis longtemps déjà demeurait chez Julie Mikhaïlovna, lui apprit que celle-ci, à dix heures, était partie en grande compagnie pour Skvorechniki : il avait été convenu avec Barbara Pétrovna qu'une seconde fête serait donnée dans quinze jours chez cette dame, et l'on était allé visiter la maison pour prendre sur les lieux les dispositions nécessaires. Cette nouvelle impressionna André Antonovitch ; il rentra dans son cabinet, et commanda aussitôt sa voiture. À peine même put-il attendre que les chevaux fussent attelés. Son âme avait soif de Julie Mikhaïlovna ; – s'il pouvait seulement la voir, passer cinq minutes auprès d'elle ! Peut-être qu'elle lui accorderait un regard, qu'elle remarquerait sa présence, lui sourirait comme autrefois, lui pardonnerait – o-oh ! « Mais pourquoi faire atteler ? » Machinalement il ouvrit un gros volume placé sur la table (parfois il cherchait des inspirations dans un livre en l'ouvrant au hasard, et en lisant les trois premières lignes de la page de droite). C'étaient les *Contes* de Voltaire qui se trouvaient sur la table. « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles… » lut le gouverneur. Il lança un jet de salive, et se hâta de monter en voiture. « À Skvorechniki ! » Le cocher raconta que pendant toute la route le barine s'était montré fort impatient d'arriver, mais qu'au moment où l'on approchait de la maison de Barbara Pétrovna, il avait brusquement donné l'ordre de le ramener à la ville. « Plus vite, je te prie, plus vite ! ne cessait-il de répéter. Nous n'étions plus qu'à une petite distance du rempart quand il fit arrêter, descendit et prit un chemin à travers champs. Ensuite, il s'arrêta et se mit à examiner de petites fleurs. Il les contempla si longtemps que je me demandai même ce que cela voulait dire. » Tel fut le récit du cocher. Je me rappelle le temps qu'il faisait ce jour-là ; c'était par une matinée de septembre, froide et claire, mais venteuse ; devant André Antonovitch s'étendait un paysage d'un aspect sévère ; la campagne, d'où l'on avait depuis longtemps enlevé les récoltes, n'offrait plus que quelques petites fleurs jaunes dont le vent agitait les tiges… Le gouverneur comparaît-il mentalement sa destinée à celle de ces pauvres plantes flétries

par le froid de l'automne ? Je ne le crois pas. Les objets qu'il avait sous les yeux étaient, je suppose, fort loin de son esprit, nonobstant le témoignage du cocher et celui du commissaire de police, qui déclara plus tard avoir trouvé Son Excellence tenant à la main un petit bouquet de fleurs jaunes. Ce commissaire, Basile Ivanovitch Flibustiéroff, était arrivé depuis peu chez nous ; mais il avait déjà su se distinguer par l'intempérance de son zèle. Lorsqu'il eut mis pied à terre, il ne douta point, en voyant ce à quoi s'occupait le gouverneur, que celui-ci ne fût fou ; néanmoins, il lui annonça de but en blanc que la ville n'était pas tranquille.

– Hein ? Quoi ? fit Von Lembke en tournant vers le commissaire de police un visage sévère, mais sans manifester le moindre étonnement ; il semblait se croire dans son cabinet, et avoir perdu tout souvenir de la voiture et du cocher.

– Le commissaire de police du premier arrondissement, Flibustiéroff, Excellence. Il y a une émeute en ville.

– Des flibustiers ? demanda André Antonovitch songeur.

– Précisément, Excellence. Les ouvriers de la fabrique des Chpigouline sont en insurrection.

– Les ouvriers des Chpigouline !

Ces mots parurent lui rappeler quelque chose. Il frissonna même et porta le doigt à son front : « Les ouvriers des Chpigouline ! » Silencieux, mais toujours songeur, il regagna lentement sa calèche, y monta et se fit conduire à la ville. Le commissaire de police le suivit en drojki.

J'imagine que nombre de choses fort intéressantes se présentèrent, durant la route, à la pensée du gouverneur, toutefois c'est bien au plus s'il avait pris une décision quelconque lorsqu'il

arriva sur la place située devant sa demeure. Mais tout son sang reflua vers son cœur dès qu'il eût vu le groupe résolu des « émeutiers », le cordon des sergents de ville, le désarroi (peut-être plus apparent que réel) du maître de police, enfin l'attente qui se lisait dans tous les regards fixés sur lui. Il était livide en descendant de voiture.

– Découvrez-vous ! dit-il d'une voix étranglée et presque inintelligible. – À genoux ! ajouta-t-il avec un emportement qui fut une surprise pour tout le monde et peut-être pour lui-même. Toute sa vie André Antonovitch s'était distingué par l'égalité de son caractère, jamais on ne l'avait vu tempêter contre personne, mais ces gens calmes sont les plus à craindre, si par hasard quelque chose les met hors des gonds. Tout commençait à tourner autour de lui.

– Flibustiers ! vociféra-t-il ; après avoir proféré cette exclamation insensée, il se tut et resta là, ignorant encore ce qu'il ferait, mais sachant et sentant dans tout son être qu'il allait immédiatement faire quelque chose.

– « Seigneur ! » entendit-on dans la foule. Un gars se signa, trois ou quatre hommes voulurent se mettre à genoux, mais tous les autres firent trois pas en avant et soudain remplirent l'air de leurs cris : « Votre Excellence… on nous a engagés à raison de quarante… l'intendant… tu ne peux pas dire… » etc., etc. Il était impossible de découvrir un sens à ces clameurs confuses.

D'ailleurs, André Antonovitch n'aurait rien pu y comprendre : le malheureux avait toujours les fleurs dans ses mains. L'émeute était évidente pour lui comme la kibitka l'avait été tout à l'heure pour Stépan Trophimovitch. Et dans la foule des « émeutiers » qui le regardaient en ouvrant de grands yeux il croyait voir aller et venir le « Boute-en-train » du désordre,

Pierre Stépanovitch dont la pensée ne l'avait pas quitté un seul instant depuis la veille, – l'exécré Pierre Stépanovitch…

– Des verges ! cria-t-il brusquement.

Ces mots furent suivis d'un silence de mort.

La relation qui a précédé a été écrite d'après les informations les plus exactes. Pour la suite, mes renseignements ne sont pas aussi précis. Cependant on possède certains faits.

D'abord, les verges firent leur apparition trop vite ; évidemment elles avaient été tenues en réserve, à tout hasard, par le prévoyant maître de police. Du reste, on ne fouetta pas plus de deux ou trois ouvriers. J'insiste sur ce point, car le bruit a couru que tous les manifestants ou du moins la moitié d'entre eux avaient été fustigés. Ce n'est pas le seul canard qui, de notre ville, se soit envolé dans les gazettes pétersbourgeoises. On a beaucoup parlé chez nous de l'aventure prétendument arrivée à une pensionnaire d'un hospice, Avdotia Pétrovna Tarapyguine : cette dame, pauvre, mais noble, était sortie, disait-on, pour aller faire des visites ; en passant sur la place elle se serait écrié avec indignation : « Quelle honte ! » sur quoi, on l'aurait arrêtée et fouettée. Non seulement l'histoire a été mise dans les journaux, mais encore on a organisé en ville une souscription au profit de la victime pour protester contre les agissements de la police. J'ai moi-même souscrit pour vingt kopeks. Eh bien, il est prouvé maintenant que cette dame Tarapyguine est un mythe ! Je suis allé m'informer à l'hospice où elle était censée habiter, et l'on m'a répondu que l'établissement n'avait jamais eu aucune pensionnaire de ce nom.

Dès que nous fûmes arrivés sur la place, Stépan Trophimovitch échappa, je ne sais comment, à ma surveillance. Ne pressentant rien de bon, je voulais l'empêcher de traverser la foule, et mon intention était de le conduire chez le gouverneur en lui

faisant faire le tour de la place. Mais, poussé par la curiosité, je m'arrêtai une minute pour questionner un badaud, et quand ensuite je promenai mes yeux autour de moi, je n'aperçus plus Stépan Trophimovitch. Instinctivement je me mis tout de suite à le chercher dans l'endroit le plus dangereux ; je devinais que lui aussi était hors de ses gonds. Je le découvris en effet au beau milieu de la bagarre. Je me rappelle que je le saisis par le bras, mais il me regarda avec une dignité calme et imposante :

– Cher, dit-il d'une voix où vibrait une corde prête à se briser, – si, ici, sur la place, devant nous, ils procèdent avec un tel sans gêne, qu'attendre de *ce*... dans le cas où il agirait sans contrôle ?

Et, tremblant d'indignation, il montra avec un geste de défi le commissaire de police qui, debout à deux pas, nous faisait de gros yeux.

– *De ce !* s'écria Flibustiéroff, ivre de colère. – Ce, quoi ? Et toi, qui es-tu ? En prononçant ces mots, il fermait les poings et s'avançait vers nous. – Qui es-tu ? répéta-t-il avec rage. (Je noterai que le visage de Stépan Trophimovitch était loin de lui être inconnu.) Encore un moment, et sans doute il aurait pris au collet mon audacieux compagnon ; par bonheur, Lembke tourna la tête de notre côté en entendant crier le commissaire de police. Le gouverneur attacha sur Stépan Trophimovitch un regard indécis, mais attentif, comme s'il eût cherché à recueillir ses idées, puis il fit tout à coup un geste d'impatience. Flibustiéroff ne dit plus mot. J'entraînai Stépan Trophimovitch hors de la foule. Du reste, lui-même peut-être avait envie de battre en retraite.

– Rentrez chez vous, rentrez chez vous, insistai-je, – si l'on ne nous a pas battus, c'est sans doute grâce à Lembke.

– Allez-vous en, mon ami, je me reproche de vous faire courir des dangers. Vous êtes jeune, vous avez de l'avenir ; moi, mon heure a sonné.

Il monta d'un pas ferme le perron de la maison du gouverneur. Le suisse me connaissait, je lui dis que nous nous rendions tous deux chez Julie Mikhaïlovna. Nous attendîmes dans le salon de réception. Je ne voulais pas abandonner mon ami, mais je jugeais inutile de lui faire encore des observations. Il avait l'air d'un homme qui se prépare à accomplir le sacrifice de Décius. Nous nous assîmes non à côté l'un de l'autre, mais chacun dans un coin différent, moi tout près de la porte d'entrée, lui du côté opposé. Tenant dans sa main gauche son chapeau à larges bords, il inclinait pensivement la tête et appuyait ses deux mains sur la pomme de sa canne. Nous restâmes ainsi pendant dix minutes.

II

Tout à coup Lembke accompagné du maître de police entra d'un pas rapide ; il nous regarda à peine, et, sans faire attention à nous, se dirigea vers son cabinet, mais Stépan Trophimovitch se campa devant lui pour lui barrer le passage. La haute mine de cet homme qui ne ressemblait pas au premier venu produisit son effet : Lembke s'arrêta.

– Qui est-ce ? murmura-t-il d'un air étonné ; quoique cette question parut s'adresser au maître de police, il ne tourna pas la tête vers lui et continua d'examiner Stépan Trophimovitch.

– L'ancien assesseur de collège Stépan Trophimovitch Verkhovensky, Excellence, répondit Stépan Trophimovitch en

s'inclinant avec dignité devant le gouverneur qui ne cessait de fixer sur lui un œil du reste complètement atone.

– De quoi ? fit avec un laconisme autoritaire André Antonovitch, et il tendit dédaigneusement l'oreille vers Stépan Trophimovitch qu'il avait fini par prendre pour un vulgaire solliciteur.

– Aujourd'hui un employé agissant au nom de Votre Excellence est venu faire une perquisition chez moi ; en conséquence je désirerais…

À ces mots, la lumière parut se faire dans l'esprit de Von Lembke.

– Le nom ? le nom ? demanda-t-il impatiemment.

Stépan Trophimovitch, plus digne que jamais, déclina de nouveau ses noms et qualités.

– A-a-ah ! C'est… c'est ce propagateur… Monsieur, vous vous êtes signalé d'une façon qui… Vous êtes professeur ? Professeur ?

– J'ai eu autrefois l'honneur de faire quelques leçons à la jeunesse à l'université de…

– À la jeunesse ! répéta Von Lembke avec une sorte de frisson, mais je parierais qu'il n'avait pas encore bien compris de quoi il s'agissait, ni même peut-être à qui il avait affaire.

– Monsieur, je n'admets pas cela, poursuivit-il pris d'une colère subite. – Je n'admets pas la jeunesse. Ce sont toujours des proclamations. C'est un assaut livré à la société, monsieur, c'est du flibustiérisme… Qu'est-ce que vous sollicitez ?

– C’est, au contraire, votre épouse qui m’a sollicité de faire une lecture demain à la fête organisée par elle. Moi, je ne sollicite rien, je viens réclamer mes droits…

– À la fête ? Il n’y aura pas de fête ! J’interdirai votre fête ! Des leçons ? Des leçons ? vociféra furieusement le gouverneur.

– Je vous prierais, Excellence, de me parler plus poliment, sans frapper du pied et sans faire la grosse voix comme si vous vous adressiez à un domestique.

– Savez-vous à qui vous parlez ? demanda Von Lembke devenu pourpre.

– Parfaitement, Excellence.

– Je fais à la société un rempart de mon corps, et vous la battez en brèche. Vous la ruinez !… Vous… Du reste, je n’ignore pas qui vous êtes : c’est vous qui avez été gouverneur dans la maison de la générale Stavroguine ?

– Oui, j’ai été… gouverneur… dans la maison de la générale Stavroguine.

– Et durant vingt ans vous avez propagé les doctrines dont nous voyons à présent… les fruits… Je crois vous avoir aperçu tout à l’heure sur la place. Craignez pourtant, monsieur, craignez ; votre manière de penser est connue. Soyez sûr que j’ai l’œil sur vous. Je ne puis pas, monsieur, tolérer vos leçons, je ne le puis pas. Ce n’est pas à moi qu’il faut adresser de pareilles demandes.

Pour la seconde fois il voulut passer dans son cabinet.

– Je répète que vous vous trompez, Excellence. C’est votre épouse qui m’a prié de faire non pas une leçon, mais une lecture

littéraire à la fête de demain. Maintenant, du reste, j'y renonce. Je vous prie très humblement de m'expliquer, si c'est possible, comment et pourquoi une perquisition a eu lieu aujourd'hui dans mon domicile. On m'a pris des livres, des papiers, des lettres privées auxquelles je tiens ; le tout a été emporté dans une brouette…

Lembke tressaillit.

– Qui a fait la perquisition ? demanda-t-il, et, tout rouge, il se tourna vivement vers le maître de police. En ce moment parut sur le seuil le personnage voûté, long et disgracieux, qui répondait au nom de Blum.

– Tenez, c'est cet employé, reprit Stépan Trophimovitch en le montrant. Blum s'approcha avec la mine d'un coupable qui ne se repent guère.

– Vous ne faites que des bêtises, dit d'un ton irrité le gouverneur à son âme damnée, et tout à coup un revirement complet s'opéra en lui.

– Excusez-moi… balbutia-t-il confus et rougissant, – tout cela… il n'y a eu dans tout cela qu'un malentendu… un simple malentendu.

– Excellence, repartit Stépan Trophimovitch, – j'ai été témoin dans ma jeunesse d'un fait caractéristique. Un jour, au théâtre, deux spectateurs se rencontrèrent dans un couloir, et, devant tout le public, l'un d'eux donna à l'autre un retentissant soufflet. Aussitôt après, l'auteur de cette voie de fait reconnut qu'il avait commis un regrettable quiproquo, mais en homme qui apprécie trop la valeur du temps pour le perdre en vaines excuses, il se contenta de dire d'un air vexé à sa victime exactement ce que je viens d'entendre de la bouche de Votre Excellence : « Je me suis trompé… pardonnez-moi, c'est un malen-

tendu, un simple malentendu. » Et comme, néanmoins, l’individu giflé continuait à récriminer, le gifleur ajouta avec colère : « Voyons, puisque je vous dis que c’est un malentendu, pourquoi donc criez-vous encore ? »

– C’est… c’est sans doute fort ridicule… répondit Von Lembke avec un sourire forcé, – mais… mais est-il possible que vous en voyiez pas combien je suis moi-même malheureux ?

Dans cette exclamation inattendue s’exhalait le désespoir d’un cœur navré. Qui sait ? encore un moment, et peut-être le gouverneur aurait éclaté en sanglots. Stépan Trophimovitch le considéra d’abord avec stupéfaction ; puis il inclina la tête et reprit d’un ton profondément pénétré :

– Excellence, ne vous inquiétez plus de ma sotte plainte ; faites-moi seulement rendre mes livres et mes lettres…

En ce moment un brouhaha se produisit dans la salle : Julie Mikhaïlovna arrivait avec toute sa société.

III

À gauche du perron, une entrée particulière donnait accès aux appartements de la gouvernante, mais cette fois toute la bande s’y rendit en traversant la salle, sans doute parce que dans cette pièce se trouvait Stépan Trophimovitch dont on connaissait déjà l’aventure. Le hasard avait voulu que Liamchine n’allât point avec les autres chez Barbara Pétrovna. Grâce à cette circonstance, le Juif apprit avant tout le monde ce qui s’était passé en ville ; pressé d’annoncer d’aussi agréables nouvelles, il loua un mauvais cheval de Cosaque et partit à la rencontre de la société qui revenait de Skvorechniki. Je présume

que Julie Mikhaïlovna, malgré sa fermeté, se troubla un peu en entendant le récit de Liamchine, mais cette impression dut être très fugitive. Par exemple, le côté politique de la question ne pouvait guère préoccuper la gouvernante : à quatre reprises déjà Pierre Stépanovitch lui avait assuré qu'il n'y avait qu'à fustiger en masse tous les tapageurs de la fabrique, et depuis quelque temps Pierre Stépanovitch était devenu pour elle un véritable oracle. « Mais… n'importe, il me payera cela », pensa-t-elle probablement à part soi : *il*, c'était à coup sûr son mari. Soit dit en passant, Pierre Stépanovitch ne figurait point dans la suite de Julie Mikhaïlovna lors de l'excursion à Skvorechniki, et durant cette matinée personne ne le vit nulle part. J'ajoute que Barbara Pétrovna, après avoir reçu ses visiteurs, retourna avec eux à la ville, voulant absolument assister à la dernière séance du comité organisateur de la fête. Selon toute apparence, ce ne fut pas sans agitation qu'elle apprit les nouvelles communiquées par Liamchine au sujet de Stépan Trophimovitch.

Le châtiment d'André Antonovitch ne se fit pas attendre. Dès le premier coup d'œil qu'il jeta sur son excellente épouse, le gouverneur sut à quoi s'en tenir. À peine entrée, Julie Mikhaïlovna s'approcha avec un ravissant sourire de Stépan Trophimovitch, lui tendit une petite main adorablement gantée et l'accabla des compliments les plus flatteurs : on aurait dit qu'elle était tout entière au bonheur de le voir enfin chez elle. Pas une allusion à la perquisition du matin, pas un mot, pas un regard à Von Lembke dont elle semblait ne pas remarquer la présence. Bien plus, elle confisqua immédiatement Stépan Trophimovitch et l'emmena au salon comme s'il n'avait pas eu à s'expliquer avec le gouverneur. Je le répète : toute femme de grand ton qu'elle était, je trouve que dans cette circonstance Julie Mikhaïlovna manqua complètement de tact. Karmazinoff rivalisa avec elle (sur la demande de la gouvernante il s'était joint aux excursionnistes ; tout au plus pouvait-on appeler cela une visite ; néanmoins cette politesse tardive et indirecte n'avait pas laissé de chatouiller délicieusement la petite vanité de Bar-

bara Pétrovna). Entré le dernier, il n'eut pas plus tôt aperçu Stépan Trophimovitch qu'il poussa un cri et courut à lui les bras ouverts en bousculant même Julie Mikhaïlovna.

– Combien d'étés, combien d'hivers ! Enfin… Excellent ami !

Il l'embrassa, c'est-à-dire qu'il lui présenta sa joue. Stépan Trophimovitch ahuri dut la baiser.

– Cher, me dit-il le soir en s'entretenant avec moi des incidents de la journée, – je me demandais dans ce moment-là lequel était le plus lâche, de lui qui m'embrassait pour m'humilier, ou de moi, qui, tout en le méprisant, baisais sa joue alors que j'aurais pu m'en dispenser… pouah !

– Eh bien, racontez-donc, racontez tout, poursuivit de sa voix sifflante Karmazinoff.

Prier un homme de faire au pied levé le récit de toute sa vie depuis vingt-cinq ans, c'était absurde, mais cette sottise avait bonne grâce.

– Songez que nous nous sommes vus pour la dernière fois à Moscou, au banquet donné en l'honneur de Granovsky, et que depuis lors vingt-cinq ans se sont écoulés… commença très sensément (et par suite avec fort peu de chic) Stépan Trophimovitch.

– Ce cher homme ! interrompit Karmazinoff en saisissant son interlocuteur par l'épaule avec une familiarité qui, pour être amicale, n'en était pas moins déplacée, – mais conduisez-nous donc au plus tôt dans votre appartement, Julie Mikhaïlovna, il s'assiéra là et racontera tout.

Et pourtant je n'ai jamais été intime avec cette irascible femmelette, me fit observer dans la soirée Stépan Trophimovitch qui tremblait de colère au souvenir de son entretien avec Karmazinoff, – déjà quand nous étions jeunes tous deux, nous n'éprouvions que de l'antipathie l'un pour l'autre…

Le salon de Julie Mikhaïlovna ne tarda pas à se remplir. Barbara Pétrovna était dans un état particulier d'excitation, bien qu'elle feignît l'indifférence ; à deux ou trois reprises je la vis regarder Karmazinoff avec malveillance et Stépan Trophimovitch avec colère. Cette irritation était prématurée, et elle provenait d'un amour inquiet : si, dans cette circonstance, Stépan Trophimovitch avait été terne, s'il s'était laissé éclipser devant tout le monde par Karmazinoff, je crois que Barbara Pétrovna se serait élancée sur lui et l'aurait battu. J'ai oublié de mentionner parmi les personnes présentes Élisabeth Nikolaïevna ; jamais encore je ne l'avais vue plus gaie, plus insouciante, plus joyeuse. Avec Lisa se trouvait aussi, naturellement, Maurice Nikolaïévitch. Puis, dans la foule des jeunes dames et des jeunes gens d'assez mauvais ton qui formaient l'entourage habituel de Julie Mikhaïlovna, je remarquai deux ou trois visages nouveaux : un Polonais de passage dans notre ville, un médecin allemand, vieillard très vert encore, qui riait brusquement à tout propos, et enfin un tout jeune prince arrivé de Pétersbourg, figure automatique engoncée dans un immense faux col. La gouvernante traitait ce dernier visiteur avec une considération visible et même paraissait inquiète de l'opinion qu'il pourrait avoir de son salon…

– Cher monsieur Karmazinoff, dit Stépan Trophimovitch qui s'assit sur un divan dans une attitude pittoresque et qui se mit soudain à susseyer tout comme le grand romancier, – cher monsieur Karmazinoff, la vie d'un homme de notre génération, quand il possède certains principes, doit, même pendant une durée de vingt-cinq ans, présenter un aspect uniforme…

Croyant sans doute avoir entendu quelque chose de fort drôle, l'Allemand partit d'un bruyant éclat de rire. Stépan Trophimovitch le considéra d'un air étonné qui, du reste, ne fit aucun effet sur le vieux docteur. Le prince se tourna aussi vers ce dernier et l'examina nonchalamment avec son pince-nez.

– …Doit présenter un aspect uniforme, répéta exprès Stépan Trophimovitch en traînant négligemment la voix sur chaque mot. – Telle a été ma vie durant tout ce quart de siècle, *et comme on trouve partout plus de moines que de raison,* la conséquence a été que durant ces vingt-cinq ans je…

– C'est charmant, les moines, murmura la gouvernante en se penchant vers Barbara Pétrovna assise à côté d'elle.

Un regard rayonnant de fierté fut la réponse de la générale Stavroguine. Mais Karmazinoff ne put digérer le succès de la phrase française, et il se hâta d'interrompre Stépan Trophimovitch.

– Quant à moi, dit-il de sa voix criarde, – je ne me tracasse pas à ce sujet, voilà déjà sept ans que j'ai élu domicile à Karlsruhe. Et quand, l'année dernière, le conseil municipal a décidé l'établissement d'une nouvelle conduite d'eau, j'ai senti que cette question des eaux de Karlsruhe me tenait plus fortement au cœur que toutes les questions de ma chère patrie… que toutes les prétendues réformes d'ici.

– On a beau faire, on s'y intéresse malgré soi, soupira Stépan Trophimovitch en inclinant la tête d'un air significatif.

Julie Mikhaïlovna était radieuse ; la conversation devenait profonde et manifestait une « tendance ».

– Un tuyau d'égout ? demanda d'une voix sonore le médecin allemand.

– Une conduite d'eau, docteur, et je les ai même aidés alors à rédiger le projet.

Le vieillard éclata de rire ; son exemple trouva de nombreux imitateurs, mais ce fut de lui qu'on rit ; du reste, il ne s'en aperçut pas, et l'hilarité générale lui fit grand plaisir.

– Permettez-nous de n'être pas de votre avis, Karmazinoff, s'empressa d'observer Julie Mikhaïlovna. – Il se peut que vous aimiez Karlsruhe, mais vous vous plaisez à mystifier les gens, et cette fois nous ne vous croyons pas. Quel est parmi les écrivains russes celui qui a mis en scène le plus de types contemporains, deviné avec la plus lumineuse prescience les questions actuelles ? C'est vous assurément. Et après cela vous viendrez nous parler de votre indifférence à l'endroit de la patrie, vous voudrez nous faire croire que vous ne vous intéressez qu'aux eaux de Karlsruhe ! Ha, ha !

– Oui, il est vrai, répondit en minaudant Karmazinoff, – que j'ai incarné dans le personnage de Pogojeff tous les défauts des slavophiles, et dans celui de Nikodimoff tous les défauts des zapadniki[26]...

– Oh ! il en a bien oublié quelques uns ! fit à demi-voix Liamchine.

– Mais je ne m'occupe de cela qu'à mes moments perdus, à seule fin de tuer le temps et... de donner satisfaction aux importunes exigences de mes compatriotes.

– Vous savez probablement, Stépan Trophimovitch, reprit avec enthousiasme Julie Mikhaïlovna, – que demain nous aurons la joie d'entendre un morceau charmant... une des derniè-

[26] Partisans de la civilisation occidentale.

res et des plus exquises productions de Sémen Égorovitch, – elle est intitulée *Merci*. Il déclare dans cette pièce qu'il n'écrira plus, pour rien au monde, lors même qu'un ange du ciel ou, pour mieux dire, toute la haute société le supplierait de revenir sur sa résolution. En un mot, il dépose la plume pour toujours, et ce gracieux *Merci* est adressé au public dont les ardentes sympathies n'ont jamais fait défaut durant tant d'années à Sémen Égorovitch.

La gouvernante jubilait.

– Oui, je ferai mes adieux ; je dirai mon *Merci,* et puis j'irai m'enterrer là-bas… à Karlsruhe, reprit Karmazinoff dont la fatuité s'épanouissait peu à peu. – Nous autres grands hommes, quand nous avons accompli notre œuvre, nous n'avons plus qu'à disparaître, sans chercher de récompense. C'est ce que je ferai.

– Donnez-moi votre adresse, et j'irai vous voir à Karlsruhe, dans votre tombeau, dit en riant à gorge déployée le docteur allemand.

– À présent on transporte les morts même par les voies ferrées, remarqua à brûle-pourpoint un des jeunes gens sans importance.

Toujours facétieux, Liamchine se récria d'admiration. Julie Mikhaïlovna fronça le sourcil. Entra Nicolas Stavroguine.

– Mais on m'avait dit que vous aviez été conduit au poste ? fit-il à haute voix en s'adressant tout d'abord à Stépan Trophimovitch.

– Non, répondit gaiement celui-ci, – ce n'a été qu'un cas *particulier*[27].

– Mais j'espère qu'il ne vous empêchera nullement d'accéder à ma demande, dit Julie Mikhaïlovna, – j'espère que vous oublierez ce fâcheux désagrément qui est encore inexplicable pour moi ; vous ne pouvez pas tromper notre plus chère attente et nous priver du plaisir d'entendre votre lecture à la matinée littéraire.

– Je ne sais pas, je… maintenant…

– Je suis bien malheureuse, vraiment, Barbara Pétrovna… figurez-vous, je me faisais un tel bonheur d'entrer personnellement en rapport avec un des esprits les plus remarquables et les plus indépendants de la Russie, et voilà que tout d'un coup Stépan Trophimovitch manifeste l'intention de nous fausser compagnie.

– L'éloge a été prononcé à si haute voix que sans doute je n'aurais pas dû l'entendre, observa spirituellement Stépan Trophimovitch, – mais je ne crois pas que ma pauvre personnalité soit si nécessaire à votre fête. Du reste, je…

– Mais vous le gâtez ! cria Pierre Stépanovitch entrant comme une trombe dans la chambre. – Moi, je lui tenais la main haute, et soudain, dans la même matinée, – perquisition, saisie, un policier le prend au collet, et voilà que maintenant les dames lui font des mamours dans le salon du gouverneur de la province ! Je suis sûr qu'en ce moment il est malade de joie ; même en rêve il n'avait jamais entrevu pareil bonheur. Et à présent il ira débiner les socialistes !

---

[27] Il y a ici un calembour intraduisible : l'auteur joue sur les mots *tchast* (poste de police) et *tchastni* (particulier).

– C'est impossible, Pierre Stépanovitch. Le socialisme est une trop grande idée pour que Stépan Trophimovitch ne l'admette pas, répliqua avec énergie Julie Mikhaïlovna.

– L'idée est grande, mais ceux qui la prêchent ne sont pas toujours des géants, et laissons là, mon cher, dit Stépan Trophimovitch en s'adressant à son fils.

Alors survint la circonstance la plus imprévue. Depuis quelque temps déjà Von Lembke était dans le salon, mais personne ne semblait remarquer sa présence, quoique tous l'eussent vu entrer. Toujours décidée à punir son mari, Julie Mikhaïlovna ne s'occupait pas plus de lui que s'il n'avait pas été là. Assis non loin de la porte, le gouverneur écoutait la conversation d'un air sombre et sévère. En entendant les allusions aux événements de la matinée, il commença à donner des signes d'agitation et fixa ses yeux sur le prince ; son attention était évidemment attirée par le faux col extraordinaire que portait ce visiteur ; puis il eut comme un frisson soudain lorsqu'il perçut la voix de Pierre Stépanovitch et qu'il vit le jeune homme s'élancer dans la chambre. Mais Stépan Trophimovitch venait à peine d'achever sa phrase sur les socialistes, que Von Lembke s'avançait brusquement vers lui ; il poussa même Liamchine qui se trouvait sur son passage ; le Juif se recula vivement, feignit la stupéfaction et se frotta l'épaule, comme si on lui avait fait beaucoup de mal.

– Assez ! dit Von Lembke, et, saisissant avec énergie la main de Stépan Trophimovitch effrayé, il la serra de toutes ses forces dans la sienne. – Assez, les flibustiers de notre temps sont connus. Pas un mot de plus. Les mesures sont prises…

Ces mots prononcés d'une voix vibrante retentirent dans tout le salon. L'impression fut pénible. Tout le monde eut le pressentiment d'un malheur. Je vis Julie Mikhaïlovna pâlir. Un sot accident ajouta encore à l'effet de cette scène. Après avoir

déclaré que des mesures étaient prises, Von Lembke tourna brusquement les talons et se dirigea vers la porte, mais, au second pas qu'il fit, son pied s'embarrassa dans le tapis, il perdit l'équilibre et faillit tomber. Pendant un instant le gouverneur s'arrêta pour considérer l'endroit du parquet où il avait bronché : « Il faudra changer cela », observa-t-il tout haut, et il sortit. Sa femme se hâta de le suivre. Dès que Julie Mikhaïlovna eût quitté la chambre, la société se mit à commenter l'incident. « Il a un grain », disaient les uns ; les autres exprimaient la même idée en portant le doigt à leur front ; on se racontait à l'oreille diverses particularités concernant l'existence domestique de Von Lembke. Personne ne prenait son chapeau, tous attendaient. Je ne sais ce que faisait pendant ce temps là Julie Mikhaïlovna, mais elle revint au bout de cinq minutes ; s'efforçant de paraître calme, elle répondit évasivement qu'André Antonovitch était un peu agité, mais que ce ne serait rien, qu'il était sujet à cela depuis l'enfance et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, qu'enfin la fête de demain lui fournirait une distraction salutaire. Puis, après avoir encore adressé, mais seulement par convenance, quelques mots flatteurs à Stépan Trophimovitch, elle invita les membres du comité à ouvrir immédiatement la séance. C'était une façon de congédier les autres ; ils le comprirent et se retirèrent. Toutefois une dernière péripétie devait clore cette journée déjà si mouvementée…

Au moment même où Nicolas Vsévolodovitch était entré, j'avais remarqué que Lisa avait fixé ses yeux sur lui ; elle le considéra si longuement que l'insistance de ce regard finit par attirer l'attention. Maurice Nikolaïévitch qui se tenait derrière la jeune fille se pencha vers elle avec l'intention de lui parler tout bas, mais sans doute il changea d'idée, car presque aussitôt il se redressa et promena autour de lui le regard d'un coupable. Nicolas Vsévolodovitch éveilla aussi la curiosité de l'assistance : son visage était plus pâle que de coutume, et son regard extraordinairement distrait. Il parut oublier Stépan Trophimovitch immédiatement après lui avoir adressé la question qu'on a lue

plus haut ; je crois même qu'il ne pensa pas à aller saluer la maîtresse de la maison. Quant à Lisa, il ne la regarda pas une seule fois, et ce n'était pas de sa part une indifférence affectée ; je suis persuadé qu'il n'avait pas remarqué la présence de la jeune fille. Et tout à coup, au milieu du silence qui succéda aux dernières paroles de Julie Mikhaïlovna, s'éleva la voix sonore d'Élisabeth Nikolaïevna interpellant Stavroguine.

– Nicolas Vsévolodovitch, un certain capitaine, du nom de Lébiadkine, se disant votre parent, le frère de votre femme, m'écrit toujours des lettres inconvenantes dans lesquelles il se plaint de vous, et offre de me révéler divers secrets qui vous concernent. S'il est, en effet, votre parent, défendez-lui de m'insulter et délivrez-moi de cette persécution.

Le terrible défi contenu dans ces paroles n'échappa à personne. Lisa provoquait Stavroguine avec une audace dont elle se serait peut-être effrayée elle-même, si elle avait été en état de la comprendre. Cela ressemblait à la résolution désespérée d'un homme qui se jette, les yeux fermés, du haut d'un toit.

Mais la réponse de Nicolas Vsévolodovitch fut encore plus stupéfiante.

C'était déjà une chose étrange que le flegme imperturbable avec lequel il avait écouté la jeune fille. Ni confusion, ni colère ne se manifesta sur son visage. À la question qui lui était faite, il répondit simplement, d'un ton ferme, et même avec une sorte d'empressement :

– Oui, j'ai le malheur d'être le parent de cet homme. Voilà bientôt cinq ans que j'ai épousé sa sœur, née Lébiadkine. Soyez sûre que je lui ferai part de vos exigences dans le plus bref délai, et je vous réponds qu'à l'avenir il vous laissera tranquille.

Jamais je n'oublierai la consternation dont la générale Stavroguine offrit alors l'image. Ses traits prirent une expression d'affolement, elle se leva à demi et étendit le bras droit devant elle comme pour se protéger. Nicolas Vsévolodovitch regarda à son tour sa mère, Lisa, l'assistance, et tout à coup un sourire d'ineffable dédain se montra sur ses lèvres ; il se dirigea lentement vers la porte. Le premier mouvement d'Élisabeth Nikolaïevna fut de courir après lui ; au moment où il sortit, tout le monde la vit se lever précipitamment, mais elle se ravisa, et, au lieu de s'élancer sur les pas du jeune homme, elle se retira tranquillement, sans rien dire à personne, sans regarder qui que ce fût. Comme de juste, Maurice Nikolaïévitch s'empressa de lui offrir son bras…

De retour à sa maison de ville, Barbara Pétrovna fit défendre sa porte. Quant à Nicolas Vsévolodovitch, on a dit qu'il s'était rendu directement à Skvorechniki, sans voir sa mère. Stépan Trophimovitch m'envoya le soir demander pour lui à « cette chère amie » la permission de l'aller voir, mais je ne fus pas reçu. Il était profondément désolé : « Un pareil mariage ! Un pareil mariage ! Quel malheur pour une famille ! » ne cessait-il de répéter les larmes aux yeux. Pourtant il n'oubliait pas Karmazinoff, contre qui il se répandait en injures. Il était aussi très occupé de la lecture qu'il devait faire, et – nature artistique ! – il s'y préparait devant une glace, en repassant dans sa mémoire pour les servir le lendemain au public tous les calembours et traits d'esprit qu'il avait faits pendant toute sa vie et dont il avait soigneusement tenu registre.

– Mon ami, c'est pour la grande idée, me dit-il en manière de justification. – Mon ami, je sors de la retraite où je vivais depuis vingt-cinq ans. Où vais-je ? je l'ignore, mais je pars…

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA FÊTE – PREMIÈRE PARTIE.

I

La fête eut lieu nonobstant les inquiétudes qu'avait fait naître la journée précédente. Lembke serait mort dans la nuit que rien, je crois, n'aurait été changé aux dispositions prises pour le lendemain, tant Julie Mikhaïlovna attachait d'importance à sa fête. Hélas ! jusqu'à la dernière minute elle s'aveugla sur l'état des esprits. Vers la fin, tout le monde était persuadé que la solennelle journée ne se passerait pas sans orage. « Ce sera le dénoûment », disaient quelques uns qui, d'avance, se frottaient les mains. Plusieurs, il est vrai, fronçaient le sourcil et affectaient des airs soucieux ; mais, en général, tout esclandre cause un plaisir infini aux Russes. À la vérité, il y avait chez nous autre chose encore qu'une simple soif de scandale : il y avait de l'agacement, de l'irritation, de la lassitude. Partout régnait un cynisme de commande. Le public énervé, dévoyé, ne se reconnaissait plus. Au milieu du désarroi universel, les dames seules ne perdaient pas la carte, réunies qu'elles étaient dans un sentiment commun : la haine de Julie Mikhaïlovna. Et la pauvrette ne se doutait de rien ; jusqu'à la dernière heure elle resta convaincue qu'elle avait groupé toutes les sympathies autour de sa personne et qu'on lui était « fanatiquement dévoué ».

J'ai déjà signalé l'avènement des petites gens dans notre ville. C'est un phénomène qui a coutume de se produire aux époques de trouble ou de transition. Je ne fais pas allusion ici aux hommes dits « avancés » dont la principale préoccupation en tout temps est de devancer les autres : ceux-là ont un but – souvent fort bête, il est vrai, mais plus ou moins défini. Non, je parle seulement de la canaille. Dans les moments de crise on voit surgir des bas-fonds sociaux un tas d'individus qui n'ont ni but, ni idée d'aucune sorte, et ne se distinguent que par l'amour du désordre. Presque toujours cette fripouille subit à son insu l'impulsion du petit groupe des « avancés », lesquels en font ce qu'ils veulent, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes de parfaits idiots, ce qui, du reste, arrive quelque fois. Maintenant que tout est passé, on prétend chez nous que Pierre Stépanovitch était un agent de l'Internationale, et l'on accuse Julie Mikhaïlovna d'avoir organisé la racaille conformément aux instructions qu'elle recevait de Pierre Stépanovitch. Nos fortes têtes s'étonnent à présent de n'avoir pas vu plus clair alors dans la situation. Ce qui se préparait, je l'ignore et je crois que personne ne le sait, sauf peut-être quelques hommes étrangers à notre ville. Quoi qu'il en soit, des gens de rien avaient pris une importance soudaine. Ils s'étaient mis à critiquer hautement toutes les choses respectables, eux qui naguère encore n'osaient pas ouvrir la bouche, et les plus qualifiés de nos concitoyens les écoutaient en silence, parfois même avec un petit rire approbateur. Des Liamchine, des Téliatnikoff, des propriétaires comme Tentetnikoff, des morveux comme Radichtcheff, des Juifs au sourire amer, de gais voyageurs, des poètes à tendance venus de la capitale, d'autres poètes qui, n'ayant ni tendance ni talent, remplaçaient cela par une poddevka et des bottes de roussi ; des majors et des colonels qui méprisaient leur profession et qui, pour gagner un rouble de plus, étaient tout prêts à troquer leur épée contre un rond de cuir dans un bureau de chemin de fer ; des généraux devenus avocats ; de juges de paix éclairés, des marchands en train de s'éclairer, d'innombrables séminaristes, des femmes de réputation équivoque, – voilà ce qui prit tout à coup

le dessus chez nous, et sur qui donc ? Sur le club, sur des fonctionnaires d'un rang élevé, sur des généraux à jambes de bois, sur les dames les plus estimables de notre société.

Je le répète, au début un petit nombre de gens sérieux avaient échappé à la contagion de cette folie et s'étaient même claquemurés dans leurs maisons. Mais quelle réclusion peut tenir contre une loi naturelle ? Dans les familles les plus rigoristes il y a, comme ailleurs, des fillettes pour qui la danse est un besoin. En fin de compte, ces personnes graves souscrivirent, elles aussi, pour la fête au profit des institutrices. Le bal promettait d'être si brillant ! d'avance on en disait merveille, le bruit courait qu'on y verrait des princes étrangers, des célébrités politiques de Pétersbourg, dix commissaires choisis parmi les plus fringants cavaliers et portant un nœud de rubans sur l'épaule gauche. On ajoutait que, pour grossir la recette, Karmazinoff avait consenti à lire son *Merci*, déguisé en institutrice provinciale. Enfin, dans le « quadrille de la littérature », chacun des danseurs serait costumé de façon à représenter une tendance. Comment résister à tant d'attractions ? Tout le monde souscrivit.

II

Les organisateurs de la fête avaient décidé qu'elle se composerait de deux parties : une matinée littéraire, de midi à quatre heures, et un bal qui commencerait à neuf heures pour durer toute la nuit. Mais ce programme même recélait déjà des éléments de désordre. Dès le principe le bruit se répandit en ville qu'il y aurait un déjeuner aussitôt après la matinée littéraire, ou même que celle-ci serait coupée par un entracte pour permettre aux auditeurs de se restaurer ; naturellement on comptait sur un déjeuner gratuit et arrosé de champagne. Le prix énorme du

billet (trois roubles) semblait autoriser jusqu'à un certain point cette conjecture. « Serait-ce la peine de souscrire, pour s'en retourner chez soi le ventre creux ? Si vous gardez les gens vingt-quatre heures, il faut les nourrir. Sinon, on mourra de faim », voilà comment raisonnait notre public. Je dois avouer que Julie Mikhaïlovna elle-même contribua par son étourderie à accréditer ce bruit fâcheux. Un mois auparavant, encore tout enthousiasmée du grand projet qu'elle avait conçu, la gouvernante parlait de sa fête au premier venu, et elle avait fait annoncer dans une feuille de la capitale que des toasts seraient portés à cette occasion. L'idée de ces toasts la séduisait tout particulièrement : elle voulait les porter elle-même, et, en attendant, elle composait des discours pour la circonstance. Ce devait être un moyen d'arborer notre drapeau (quel était-il ? je parierais que la pauvre femme n'était pas encore fixée sur ce point) ; ces discours seraient insérés sous forme de correspondances dans les journaux pétersbourgeois, ils rempliraient de joie l'autorité supérieure, ensuite ils se répandraient dans toutes les provinces où l'on ne manquerait pas d'admirer et d'imiter de telles manifestations. Mais pour les toasts il faut du champagne, et, comme on ne boit pas de champagne à jeun, le déjeuner s'imposait. Plus tard, quand, grâce aux efforts de la gouvernante, un comité eut été formé pour étudier les voies et moyens d'exécution, il prouva clair comme le jour à Julie Mikhaïlovna que, si l'on donnait un banquet, le produit net de la fête se réduirait à fort peu de chose, quelque abondante que fût la recette brute. On avait donc le choix entre deux alternatives : ou banqueter, toaster et encaisser quatre-vingt-dix roubles pour les institutrices, ou réaliser une somme importante avec une fête qui, à proprement parler, n'en serait pas une. Du reste, en tenant ce langage, le comité n'avait voulu que mettre la puce à l'oreille de Julie Mikhaïlovna, lui-même imagina une troisième solution qui conciliait tout : on donnerait une fête très convenable sous tous les rapports, mais sans champagne, et, de la sorte, il resterait, tous frais payés, une somme sérieuse, de beaucoup supérieure à quatre-vingt-dix roubles. Ce moyen terme était fort raisonnable ; malheureuse-

ment il ne plut pas à Julie Mikhaïlovna, dont le caractère répugnait aux demi-mesures. Dans un discours plein de feu elle déclara au comité que si la première idée était impraticable, il fallait se rabattre sur la seconde, savoir, la réalisation d'une recette colossale qui ferait de notre province un objet d'envie pour toutes les autres. « Le public doit enfin comprendre », acheva-t-elle, « que l'accomplissement d'un dessein humanitaire l'emporte infiniment sur les fugitives jouissances du corps, que la fête n'est au fond que la proclamation d'une grande idée ; il faut donc se contenter du bal le plus modeste, le plus économique, si l'on ne peut pas rayer absolument du programme un délassement inepte, mais consacré par l'usage ! » Elle avait soudain pris le bal en horreur. On réussit cependant à la calmer. Ce fut alors, par exemple, qu'on inventa le « quadrille de la littérature » et les autres choses esthétiques destinées à remplacer les jouissances du corps. Ce fut alors aussi que Karmazinoff, qui jusqu'à ce moment s'était fait prier, consentit définitivement à lire *Merci* pour étouffer tout velléité gastronomique dans l'esprit de notre gourmande population ; grâce à ces ingénieux expédients, le bal, d'abord très compromis, allait redevenir superbe, sous un certain rapport du moins. Toutefois, pour ne pas se perdre totalement dans les nuages, le comité admit la possibilité de servir quelques rafraîchissements : du thé au commencement du bal, de l'orgeat et de la limonade au milieu, des glaces à la fin, – rien de plus. Mais il y a des gens qui ont toujours faim et surtout soif : comme concession à ces estomacs exigeants, on résolut d'installer dans la pièce du fond un buffet spécial dont Prokhoritch (le chef du club) s'occuperait sous le contrôle sévère du comité ; moyennant finance, chacun pourrait là boire et manger ce qu'il voudrait ; un avis placardé sur la porte de la salle préviendrait le public que le buffet était en dehors du programme. De crainte que le bruit fait par les consommateurs ne troublât la séance littéraire, on décida que le buffet projeté ne serait pas ouvert pendant la matinée, quoique cinq pièces le séparassent de la salle blanche où Karmazinoff consentait à lire son manuscrit. Il était curieux de voir quelle

énorme importance le comité, sans en excepter les plus pratiques de ses membres, attachait à cet événement, c'est-à-dire à la lecture de *Merci*. Quant aux natures poétiques, leur enthousiasme tenait du délire ; ainsi la maréchale de la noblesse déclara à Karmazinoff qu'aussitôt après la lecture elle ferait encastrer dans le mur de sa salle blanche une plaque de marbre sur laquelle serait gravé en lettres d'or ce qui suit : « Le ... 187., le grand écrivain russe et européen, Sémen Égorovitch Karmazinoff, déposant la plume, a lu en ce lieu *Merci* et a ainsi pris congé, pour la première fois, du public russe dans la personne des représentants de notre ville. » Au moment du bal, c'est-à-dire cinq heures après la lecture, cette plaque commémorative s'offrirait à tous les regards. Je tiens de bonne source que Karmazinoff s'opposa plus que personne à l'ouverture du buffet pendant la matinée ; quelques membres du comité eurent beau faire observer que ce serait une dérogation à nos usages, le grand écrivain resta inflexible.

Les choses avaient été réglées de la sorte, alors qu'en ville on croyait encore à un festin de Balthazar, autrement dit, à un buffet où les consommations seraient gratuites. Cette illusion subsista jusqu'à la dernière heure. Les demoiselles rêvaient de friandises extraordinaires. Tout le monde savait que la souscription marchait admirablement, qu'on s'arrachait les billets, et que le comité était débordé par les demandes qui lui arrivaient de tous les coins de la province. On n'ignorait pas non plus qu'indépendamment du produit de la souscription, plusieurs personnes généreuses étaient largement venues en aide aux organisateurs de la fête. Barbara Pétrovna, par exemple, paya son billet trois cents roubles et donna toutes les fleurs de son orangerie pour l'ornementation de la salle. La maréchale de la noblesse, qui faisait partie du comité, prêta sa maison et prit à sa charge les frais d'éclairage ; le club, non content de fournir l'orchestre et les domestiques, céda Prokhoritch pour toute la journée. Il y eut encore d'autres dons qui, quoique moins considérables, ne laissèrent pas de grossir la recette, si bien qu'on

pensa à abaisser le prix du billet de trois roubles à deux. D'abord, en effet, le comité craignait que le tarif primitivement fixé n'écartât les demoiselles ; aussi fût-il question un moment de créer des billets dits de famille, combinaison grâce à laquelle il eût suffi à une demoiselle de prendre un billet de trois roubles pour faire entrer gratis à sa suite toutes les jeunes personnes de sa famille, quelque nombreuse qu'elles fussent. Mais l'événement prouva que les craintes du comité n'étaient pas fondées : la présence des demoiselles ne fit pas défaut à la fête. Les employés les plus pauvres vinrent accompagnés de leurs filles, et sans doute, s'ils n'en avaient pas eu, ils n'auraient même pas songé à souscrire. Un tout petit secrétaire amena, outre sa femme, ses sept filles et une nièce ; chacune de ces personnes avait en main son billet de trois roubles. Il ne faut pas demander si les couturières eurent de l'ouvrage ! La fête comprenant deux parties, les dames se trouvaient dans la nécessité d'avoir deux costumes : l'un pour la matinée, l'autre pour le bal. Dans la classe moyenne, beaucoup de gens, comme on le sut plus tard, mirent en gage chez des Juifs leur linge de corps et même leurs draps de lit. Presque tous les employés se firent donner leurs appointements d'avance ; plusieurs propriétaires vendirent du bétail dont ils avaient besoin, tout cela pour faire aussi bonne figure que les autres et produire leurs filles habillées comme des marquises. Le luxe des toilettes dépassa cette fois tout ce qu'il nous avait été donné de voir jusqu'alors dans notre localité. Pendant quinze jours on n'entendit parler en ville que d'anecdotes empruntées à la vie privée de diverses familles ; nos plaisantins servaient tout chauds ces racontars à Julie Mikhaïlovna et à sa cour. Il circulait aussi des caricatures. J'ai vu moi-même dans l'album de la gouvernante plusieurs dessins de ce genre. Malheureusement les gens tournés en ridicule étaient loin d'ignorer tout cela. Ainsi s'explique, à mon sens, la haine implacable que dans tant de maisons on avait vouée à Julie Mikhaïlovna. À présent c'est un *tollé* universel. Mais il était clair d'avance que, si le comité donnait la moindre prise sur lui, si le bal laissait quelque peu à désirer, l'explosion de la colère publi-

que atteindrait des proportions inouïes. Voilà pourquoi chacun *in petto* s'attendait à un scandale ; or, du moment que le scandale était dans les prévisions de tout le monde, comment aurait-il pu ne pas se produire ?

À midi précis, une ritournelle d'orchestre annonça l'ouverture de la fête. En ma qualité de commissaire, j'ai eu le triste privilège d'assister aux premiers incidents de cette honteuse journée. Cela commença par une effroyable bousculade à la porte. Comment se fait-il que les mesures d'ordre aient été si mal prises ? Je n'accuse pas le vrai public : les pères de famille attendaient patiemment leur tour ; si élevé que pût être leur rang dans la société, ils ne s'en prévalaient point pour passer avant les autres ; on dit même qu'en approchant du perron, ils furent déconcertés à la vue de la foule tumultueuse qui assiégeait l'entrée et se ruait à l'assaut de la maison. C'était un spectacle inaccoutumé dans notre ville. Cependant les équipages ne cessaient d'arriver ; bientôt la circulation devint impossible dans la rue. Au moment où j'écris, des données sûres me permettent d'affirmer que Liamchine, Lipoutine et peut-être un troisième commissaire laissèrent entrer sans billets des gens appartenant à la lie du peuple. On constata même la présence d'individus que personne ne connaissait et qui étaient venus de districts éloignés. Ces messieurs ne furent pas plus tôt entrés que, d'une commune voix (comme si on leur avait fait la leçon), ils demandèrent où était le buffet ; en apprenant qu'il n'y en avait pas, ils se mirent à clabauder avec une insolence jusqu'alors sans exemple chez nous. Il faut dire que plusieurs d'entre eux se trouvaient en état d'ivresse. Quelques uns, en vrais sauvages qu'ils étaient, restèrent d'abord ébahis devant la magnificence de la salle ; ils n'avaient jamais rien vu de pareil, et pendant un moment ils regardèrent autour d'eux, bouche béante. Quoique anciennement construite et meublée dans le goût de l'Empire, cette grande salle blanche était réellement superbe avec ses vastes dimensions, son plafond revêtu de peintures, sa tribune, ses trumeaux ornés de glaces, ses draperies

rouges et blanches, ses statues de marbre, son vieux mobilier blanc et or. Au bout de la chambre s’élevait une estrade destinée aux littérateurs qu’on allait entendre ; des rangs de chaises entre lesquels on avait ménagé de larges passages occupaient toute la salle et lui donnaient l’aspect d’un parterre de théâtre. Mais aux premières minutes d’étonnement succédèrent les questions et les déclarations les plus stupides. « Nous ne voulons peut-être pas de lecture… Nous avons payé… On s’est effrontément joué du public… Les maîtres ici, c’est nous et non Lembke !… » Bref, on les aurait laissés entrer exprès pour faire du tapage qu’ils ne se seraient pas conduits autrement. Je me rappelle en particulier un cas dans lequel se distingua le jeune prince à visage de bois que j’avais vu la veille parmi les visiteurs de Julie Mikhaïlovna. Cédant aux importunités de la gouvernante, il avait consenti à être des nôtres, c'est-à-dire à arborer sur son épaule gauche le nœud de rubans blancs et rouges. Il se trouva que ce personnage immobile et silencieux comme un mannequin savait, sinon parler, du moins agir. À la tête d’une bande de voyous, un ancien capitaine, remarquable par sa figure grêlée et sa taille gigantesque, le sommait impérieusement de lui indiquer le chemin du buffet. Le prince fit signe à un commissaire de police ; l’ordre fut exécuté immédiatement, et le capitaine qui était ivre eut beau crier, on l’expulsa de la salle. Peu à peu cependant les gens comme il faut arrivaient ; les tapageurs mirent une sourdine à leur turbulence, mais le public même le plus choisi avait l’air surpris et mécontent ; plusieurs dames étaient positivement inquiètes.

À la fin, on s’assit ; l’orchestre se tut. Tout le monde commença à se moucher, à regarder autour de soi. Les visages exprimaient une attente trop solennelle, – ce qui est toujours de mauvais augure. Mais « les Lembke » n’apparaissaient pas encore. La soie, le velours, les diamants resplendissaient de tous côtés ; des senteurs exquises embaumaient l’atmosphère. Les hommes étalaient toutes leurs décorations, les hauts fonctionnaires étaient venus en uniforme. La maréchale de la noblesse

arriva avec Lisa, dont la beauté rehaussée par une luxueuse toilette était plus éblouissante que jamais. L'entrée de la jeune fille fit sensation ; tous les regards se fixèrent sur elle ; on se murmurait à l'oreille qu'elle cherchait des yeux Nicolas Vsévolodovitch ; mais ni Stavroguine, ni Barbara Pétrovna ne se trouvaient dans l'assistance. Je ne comprenais rien alors à la physionomie d'Élisabeth Nikolaïevna : pourquoi tant de bonheur, de joie, d'énergie, de force se reflétait-il sur son visage ? En me rappelant ce qui s'était passé la veille, je ne savais que penser. Cependant « les Lembke » se faisaient toujours désirer. C'était déjà une faute. J'appris plus tard que, jusqu'au dernier moment, Julie Mikhaïlovna avait attendu Pierre Stépanovitch ; depuis quelques temps elle ne pouvait plus se passer de lui, et néanmoins jamais elle ne s'avoua l'influence qu'il avait prise sur elle. Je note, entre parenthèses, que la veille, à la dernière séance du comité, Pierre Stépanovitch avait refusé de figurer parmi les commissaires de la fête, ce dont Julie Mikhaïlovna avait été désolée au point d'en pleurer. Au grand étonnement de la gouvernante, il ne se montra pas de toute la matinée, n'assista pas à la solennité littéraire, et resta invisible jusqu'au soir. Le public finit par manifester hautement son impatience. Personne non plus n'apparaissait sur l'estrade. Aux derniers rangs, on se mit à applaudir comme au théâtre. « Les Lembke en prennent trop à leur aise », grommelaient, en fronçant le sourcil, les hommes d'âge et les dames. Des rumeurs absurdes commençaient à circuler, même dans la partie la mieux composée de l'assistance : « Il n'y aura pas de fête », chuchotait-on, « Lembke ne va pas bien », etc., etc. Enfin, grâce à Dieu, André Antonovitch arriva, donnant le bras à sa femme. J'avoue que moi-même ne comptais plus guère sur leur présence. À l'apparition du gouverneur et de la gouvernante, un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines. Lembke paraissait en parfaite santé ; telle fut, je m'en souviens, l'impression générale, car on peut s'imaginer combien de regards se portèrent sur lui. Je ferai observer que, dans la haute société de notre ville, fort peu de gens étaient disposés à admettre le dérangement intellectuel de

Lembke ; on trouvait, au contraire, ses actions tout à fait normales, et l'on approuvait même la conduite qu'il avait tenue la veille sur la place. « C'est ainsi qu'il aurait fallu s'y prendre dès le commencement, déclaraient les gros bonnets. Mais au début on veut faire le philanthrope, et ensuite on finit par s'apercevoir que les vieux errements sont encore les meilleurs, les plus philanthropiques même », – voilà, du moins, comme on en jugeait au club. On ne reprochait au gouverneur que de s'être emporté dans cette circonstance : « il aurait dû montrer plus de sang-froid, on voit qu'il manque encore d'habitude », disaient les connaisseurs.

Julie Mikhaïlovna n'attirait pas moins les regards. Sans doute il ne m'appartient pas, et personne ne peut me demander de révéler des faits qui n'ont eu pour témoin que l'alcôve conjugale ; je sais seulement une chose : le soir précédent, Julie Mikhaïlovna était allée trouver André Antonovitch dans son cabinet ; au cours de cette entrevue, qui se prolongea jusque bien après minuit, le gouverneur fut pardonné et consolé, une franche réconciliation eut lieu entre les époux, tout fut oublié, et quand Von Lembke se mit à genoux pour exprimer à sa femme ses profonds regrets de la scène qu'il lui avait faite l'avant-dernière nuit, elle l'arrêta dès les premiers mots en posant d'abord sa charmante petite main, puis ses lèvres sur la bouche du mari repentant…

Aucun nuage n'assombrissait donc les traits de la gouvernante ; superbement vêtue, elle marchait le front haut, le visage rayonnant de bonheur. Il semblait qu'elle n'eût plus rien à désirer ; la fête, – but et couronnement de sa politique, – était maintenant une réalité. En se rendant à leurs places vis-à-vis de l'estrade, les deux Excellences saluaient à droite et à gauche la foule des assistants qui s'inclinaient sur leur passage. La maréchale de la noblesse se leva pour leur souhaiter la bienvenue… Mais alors se produisit un déplorable malentendu : l'orchestre exécuta tout à coup, non une marche quelconque, mais une de

ces fanfares qui sont d'usage chez nous, au club, quand dans un dîner officiel on porte la santé de quelqu'un. Je sais maintenant que la responsabilité de cette mauvaise plaisanterie appartient à Liamchine ; ce fut lui qui, en sa qualité de commissaire, ordonna aux musiciens de jouer ce morceau, sous prétexte de saluer l'arrivée des « Lembke ». Sans doute il pouvait toujours mettre la chose sur le compte d'une bévue ou d'un excès de zèle… Hélas ! je ne savais pas encore que ces gens-là n'en étaient plus à chercher des excuses, et qu'ils jouaient leur va-tout dans cette journée. Mais la fanfare n'était qu'un prélude : tandis que le lapsus des musiciens provoquait dans le public des marques d'étonnement et des sourires, au fond de la salle et à la tribune retentirent soudain des hourras, toujours sensément pour faire honneur aux Lembke. Ces cris n'étaient poussés que par un petit nombre de personnes, mais ils durèrent assez longtemps. Julie Mikhaïlovna rougit, ses yeux étincelèrent. Arrivé à sa place, le gouverneur s'arrêta ; puis, se tournant du côté des braillards, il promena sur l'assemblée un regard hautain et sévère… On se hâta de le faire savoir. Je retrouvai, non sans appréhension, sur ses lèvres le sourire que je lui avais vu la veille dans le salon de sa femme, lorsqu'il considérait Stépan Trophimovitch avant de s'approcher de lui. Maintenant encore sa physionomie me paraissait offrir une expression sinistre et, – ce qui était pire, – légèrement comique : il avait l'air d'un homme s'immolant aux visées supérieures de son épouse… Aussitôt Julie Mikhaïlovna m'appela du geste : « Allez tout de suite trouver Karmazinoff, et suppliez-le de commencer », me dit-elle à voix basse. J'avais à peine tourné les talons quand survint un nouvel incident beaucoup plus fâcheux que le premier. Sur l'estrade vide vers laquelle convergeaient jusqu'à ce moment tous les regards et toutes les attentes, sur cette estrade inoccupée où l'on ne voyait qu'une chaise et une petite table, apparut soudain le colosse Lébiadkine en frac et en cravate blanche. Dans ma stupéfaction, je n'en crus pas mes yeux. Le capitaine semblait intimidé ; après avoir fait un pas sur l'estrade, il s'arrêta. Tout à coup, dans le public, retentit un cri : « Lébiadkine ! toi ? » À ces

mots, la sotte trogne rouge du capitaine (il était complètement ivre) s'épanouit, dilatée par un sourire hébété. Il se frotta le front, branla sa tête velue, et, comme décidé à tout, fit deux pas en avant… Soudain un rire d'homme heureux, rire non pas bruyant, mais prolongé, secoua toute sa massive personne et rétrécit encore ses petits yeux. La contagion de cette hilarité gagna la moitié de la salle ; une vingtaine d'individus applaudirent. Dans le public sérieux, on se regardait d'un air sombre. Toutefois, cela ne dura pas plus d'une demi-minute. Lipoutine, portant le nœud de rubans, insigne de ses fonctions, s'élança brusquement sur l'estrade, suivi de deux domestiques. Ces derniers saisirent le capitaine, chacun par un bras, sans aucune brutalité, du reste, et Lipoutine lui parla à l'oreille. Lébiadkine fronça le sourcil : « Allons, puisque c'est ainsi, soit ! » murmura-t-il en faisant un geste de résignation ; puis il tourna au public son dos énorme, et disparut avec son escorte. Mais, au bout d'un instant, Lipoutine remonta sur l'estrade. Son sourire, d'ordinaire miel et vinaigre, était cette fois plus doucereux que de coutume. Tenant à la main une feuille de papier à lettres, il s'avança à petits pas jusqu'au bord de l'estrade.

– Messieurs, commença-t-il, – il s'est produit par inadvertance un malentendu comique, qui d'ailleurs est maintenant dissipé ; mais j'ai pris sur moi de vous transmettre la respectueuse prière d'un poète de notre ville… Pénétré de la pensée élevée et généreuse… nonobstant son extérieur… de la pensée qui nous a tous réunis… essuyer les larmes des jeunes filles de notre province que l'instruction ne met pas à l'abri de la misère… ce monsieur, je veux dire, ce poète d'ici… tout en désirant garder l'incognito… serait très heureux de voir sa poésie lue à l'ouverture du bal… je me trompe, je voulais dire, à l'ouverture de la séance littéraire. Quoique ce morceau ne figure pas sur le programme… car on l'a remis il y a une demi-heure… cependant, en raison de la remarquable naïveté de sentiment qui s'y trouve jointe à une piquante gaieté, il *nous* a semblé (nous, qui ? Je transcris mot pour mot ce *speech* confus et péniblement dé-

bité), il nous a semblé que cette poésie pouvait être lue, non pas, il est vrai, comme œuvre sérieuse, mais comme à-propos, pièce de circonstance… Bref, à titre d'actualité… D'autant plus que certains vers… Et je suis venu solliciter la permission du bienveillant public.

– Lisez ! cria quelqu'un au fond de la salle.

– Ainsi il faut lire ?

– Lisez ! lisez ! firent plusieurs voix.

– Je vais lire, puisque le public le permet, reprit Lipoutine avec son sourire doucereux. Pourtant il semblait encore indécis, et je crus même remarquer chez lui une certaine agitation. L'aplomb de ces gens là n'égale pas toujours leur insolence. Sans doute, en pareil cas, un séminariste n'aurait pas hésité ; mais Lipoutine, en dépit de ses opinions avancées, était un homme des anciennes couches.

– Je préviens, pardon, j'ai l'honneur de prévenir qu'il ne s'agit pas ici, à proprement parler, d'une ode comme on en composait autrefois pour les fêtes ; c'est plutôt, en quelque sorte, un badinage, mais on y trouve une sensibilité incontestable, relevée d'une pointe d'enjouement ; j'ajoute que cette pièce offre au plus haut degré le cachet de la réalité.

– Lis, lis !

Il déplia son papier. Qui aurait pu l'en empêcher ? N'était-il pas dûment autorisé par l'insigne honorifique qu'il portait sur l'épaule gauche ? D'une voix sonore il lut ce qui suit :

– Le poète complimente l'institutrice russe de notre province à l'occasion de la fête :

Salut, salut, institutrice !
Réjouis-toi, chante : Évohé !
Radicale ou conservatrice,
N'importe, maintenant ton jour est arrivé !

– Mais c'est de Lébiadkine ! Oui, c'est de Lébiadkine ! observèrent à haute voix quelques auditeurs. Des rires se firent entendre, il y eut même des applaudissements ; ce fut, du reste, l'exception.

Tout en enseignant la grammaire,
Tu fais de l'œil soir et matin,
Dans l'espoir décevant de plaire,
Du moins à quelque sacristain.

– Hourra ! Hourra !

Mais dans ce siècle de lumière,
Le rat d'église est un malin :
Pour l'épouser faut qu'on l'éclaire ;
Sans quibus, pas de sacristain !

– Justement, justement, voilà du réalisme, sans quibus y a pas de mèche !

Mais maintenant qu'en une fête
Nous avons ramassé de quoi
T'offrir une dot rondelette,
Nos compliments volent vers toi :

Radicale ou conservatrice,
N'importe, chante : Évohé !
Avec ta dot, institutrice,
Crache sur tout, ton jour est arrivé !

J'avoue que je n'en crus pas mes oreilles. L'impudence s'étalait là avec un tel cynisme qu'il n'y avait pas moyen d'excuser Lipoutine en mettant son fait sur le compte de la bêtise. D'ailleurs, Lipoutine n'était pas bête. L'intention était claire, pour moi du moins : on avait hâte de provoquer des désordres. Certains vers de cette idiote composition, le dernier notamment, étaient d'une grossièreté qui devait frapper l'homme le plus niais. Son exploit accompli, Lipoutine lui-même parut sentir qu'il était allé trop loin : confus de sa propre audace, il ne quitta pas l'estrade, et resta là comme s'il eût voulu ajouter quelque chose. L'attitude de l'auditoire était évidemment pour lui une déception : le groupe même des tapageurs, qui avait applaudi pendant la lecture, devint tout à coup silencieux ; il semblait que là aussi on fût déconcerté. Le plus drôle, c'est que quelques-uns, prenant au sérieux la pasquinade de Lébiadkine, y avaient vu l'expression consciencieuse de la vérité concernant les institutrices. Toutefois, l'excessif mauvais ton de cette poésie finit par leur ouvrir les yeux. Quant au vrai public, il n'était pas seulement scandalisé, il considérait comme un affront l'incartade de Lipoutine. Je ne me trompe pas en signalant cette impression. Julie Mikhaïlovna a dit plus tard qu'elle avait été sur le point de s'évanouir. Un vieillard des plus respectés invita sa femme à se lever, lui offrit son bras, et tous deux sortirent de la salle. Leur départ fut très remarqué ; qui sait ? d'autres désertions auraient peut-être suivi, si, à ce moment, Karmazinoff lui-même, en frac et en cravate blanche, n'était monté sur l'estrade avec un cahier à la main. Julie Mikhaïlovna adressa à son sauveur un regard chargé de reconnaissance… Mais déjà j'étais dans les coulisses ; il me tardait d'avoir une explication avec Lipoutine.

– Vous l'avez fait exprès ? lui dis-je, et dans mon indignation je le saisis par le bras.

Il prit aussitôt un air désolé.

– Je vous assure que je n'y ai mis aucune intention, répondit-il hypocritement ; – les vers ont été apportés tout à l'heure, et j'ai pensé que, comme amusante plaisanterie…

– Vous n'avez nullement pensé cela. Se peut-il que cette ordure vous paraisse une amusante plaisanterie ?

– Oui, c'est mon avis.

– Vous mentez, et il est également faux que ces vers vous aient été apportés tout à l'heure. C'est vous-même qui les avez composés en collaboration avec Lébiadkine pour faire du scandale ; peut-être étaient-ils écrits depuis hier. Le dernier est certainement de vous, j'en dirai autant de ceux où il est question du sacristain. Pourquoi Lébiadkine est-il arrivé en frac ? Vous vouliez donc qu'il lût lui-même cette poésie, s'il n'avait pas été ivre ?

Lipoutine me lança un regard froid et venimeux.

– Qu'est-ce que cela vous fait ? demanda-t-il soudain avec un calme étrange.

– Comment, ce que cela me fait ? Vous portez aussi ce nœud de rubans… Où est Pierre Stépanovitch ?

– Je ne sais pas ; il est ici quelque part ; pourquoi ?

– Parce qu'à présent je vois clair dans votre jeu. C'est tout bonnement un coup monté contre Julie Mikhaïlovna. On veut troubler la fête…

De nouveau Lipoutine me regarda d'un air louche.

– Mais que vous importe ? répliqua-t-il avec un sourire, et il s'éloigna en haussant les épaules.

Je restai comme anéanti. Tous mes soupçons se trouvaient justifiés. Et j'espérais encore me tromper ! Que faire ? Un instant je pensais à consulter Stépan Trophimovitch, mais celui-ci, tout entier à la préparation de sa lecture qui devait suivre immédiatement celle de Karmazinoff, était en train d'essayer des sourires devant une glace : le moment aurait été mal choisi pour lui parler. Donner l'éveil à Julie Mikhaïlovna ? C'était trop tôt : la gouvernante avait besoin d'une leçon beaucoup plus sévère pour perdre ses illusions sur les « sympathies universelles » et le « dévouement fanatique » dont elle se croyait entourée. Loin d'ajouter foi à mes paroles, elle m'aurait considéré comme un visionnaire. « Eh ! me dis-je, après tout, que m'importe ? *Quand cela commencera,* j'ôterai mon nœud de rubans et je rentrerai chez moi. » Je me rappelle avoir prononcé textuellement ces mots : « Quand cela commencera. »

Mais il fallait aller entendre Karmazinoff. En jetant un dernier regard autour de moi, je vis circuler dans les coulisses un certain nombre de gens qui n'y avaient que faire ; parmi ces intrus se trouvaient même des femmes. Ces « coulisses » occupaient un espace assez étroit qu'un épais rideau dérobait à la vue du public ; un corridor postérieur les mettait en communication avec le reste de la maison. C'était là que nos lecteurs attendaient leur tour. Mais en ce moment mon attention fut surtout attirée par celui qui devait succéder sur l'estrade à Stépan Trophimovitch. Maintenant encore je ne suis pas bien fixé sur sa personnalité, j'ai entendu dire que c'était un professeur qui avait quitté l'enseignement à la suite de troubles universitaires. Arrivé depuis quelques jours seulement dans notre ville où l'avaient appelé je ne sais quelle affaire, il avait été présenté à Julie Mikhaïlovna ; et celle-ci l'avait accueilli comme un visiteur de distinction. Je sais maintenant qu'avant la lecture il n'était allé qu'une seule fois en soirée chez elle : il garda le silence tout le temps de sa visite, se bornant à écouter avec un sourire équivoque les plaisanteries risquées qui avaient cours dans l'entourage de la gouvernante ; le mélange d'arrogance et

d’ombrageuse susceptibilité qui se manifestait dans ses façons produisit sur tout le monde une impression désagréable. Ce fut Julie Mikhaïlovna elle-même qui le pria de prêter son concours à la solennité littéraire. À présent il se promenait d’un coin à l’autre et marmottait à part soi, comme Stépan Trophimovitch ; seulement, à la différence de ce dernier, il tenait ses yeux fixés à terre au lieu de se regarder dans une glace. Lui aussi souriait fréquemment, mais ses sourires avaient une expression féroce et ne ressemblaient nullement à des risettes préparées pour le public. Évidemment je n’aurais rien gagné à m’adresser à lui. Ce personnage, convenablement vêtu, paraissait âgé d’une quarantaine d’années ; il était petit, chauve, et porteur d’une barbe grisonnante. Je remarquai surtout qu’à chaque tour qu’il faisait dans la chambre, il levait le bras droit en l’air, brandissait son poing fermé au-dessus de sa tête, et l’abaissait brusquement comme pour assommer un ennemi imaginaire. Il exécutait ce geste à chaque instant. Une sensation de malaise commençait à m’envahir ; je courus entendre Karmazinoff.

III

Dans la salle, les choses semblaient devoir prendre une mauvaise tournure. Je le déclare d’avance : je m’incline devant la majesté du génie ; mais pourquoi donc nos grands hommes, arrivés au terme de leur glorieuse carrière, se comportent-ils parfois comme de vrais gamins ? Pourquoi Karmazinoff se présenta-t-il avec la morgue de cinq chambellans ? Est-ce qu’on peut tenir, une heure durant, un public comme le nôtre attentif à la lecture d’un seul article ? J’ai remarqué qu’en général, dans les matinées littéraires, un écrivain, quel que soit son mérite, joue très gros jeu s’il prétend se faire écouter plus de vingt minutes. À la vérité, lorsque le grand romancier se montra, il fut très respectueusement accueilli : les vieillards mêmes les plus

gourmés manifestèrent une curiosité sympathique, et chez les dames il y eut comme de l'enthousiasme. Toutefois on applaudit peu et sans conviction. En revanche, la foule assise aux derniers rangs se tint parfaitement tranquille jusqu'au moment où Karmazinoff prit la parole, et, si alors une manifestation inconvenante se produisit, elle resta isolée. J'ai déjà dit que l'écrivain avait une voix trop criarde, un peu féminine même, et que de plus il susseyait d'une façon tout aristocratique. À peine venait-il de prononcer quelques mots qu'un auditeur, probablement mal élevé et doué d'un caractère gai, se permit de rire aux éclats. Du reste, loin de faire chorus avec ce malappris, les assistants s'empressèrent de lui imposer le silence. Mais voilà que Karmazinoff déclare en minaudant que « d'abord il s'était absolument refusé à toute lecture » (il avait bien besoin de dire cela !). « Il y a des lignes qui jaillissent des plus intimes profondeurs de l'âme et qu'on ne peut sans profanation livrer au public » (eh bien, alors pourquoi les lui livrait-il ?) ; « mais force lui a été de céder aux instances dont on l'a accablé, et comme, de plus, il dépose la plume pour toujours et a juré de ne plus rien écrire, eh bien, il a écrit cette dernière chose ; et comme il a juré de ne plus rien lire en public, il lira au public ce dernier article » ; et patati et patata.

Mais tout cela aurait encore passé, car qui ne connaît les préfaces des auteurs ? J'observai pourtant que cet exorde était maladroit, alors qu'on s'adressait à un public comme le nôtre, c'est-à-dire peu cultivé et en partie composé d'éléments turbulents. N'importe, tout aurait été sauvé si Karmazinoff avait lu une petite nouvelle, un court récit dans le genre de ceux qu'il écrivait autrefois, et où, à côté de beaucoup de manière et d'afféterie, on trouvait souvent de l'esprit. Au lieu de cela, il nous servit une rapsodie interminable. Mon Dieu, que n'y avait-il pas là-dedans ? C'était à faire tomber en catalepsie le public même de Pétersbourg, à plus forte raison le nôtre. Figurez-vous près de deux feuilles d'impression remplies par le bavardage le plus prétentieux et le plus inutile ; pour comble, ce monsieur

avait l'air de lire à contre-cœur et comme par grâce, ce qui devait nécessairement froisser l'auditoire. Le thème… Mais qui pourrait en donner une idée ? C'étaient des impressions, des souvenirs. Impressions de quoi ? Souvenirs de quoi ? Nos provinciaux eurent beau se torturer l'esprit pendant toute la première partie de la lecture, ils n'y comprirent goutte ; aussi n'écoutèrent-ils la seconde que par politesse. À la vérité, il était beaucoup parlé d'amour, de l'amour du génie pour une certaine personne, mais j'avoue que cela n'avait pas très bonne grâce. À mon avis, ce petit homme bedonnant prêtait un peu au ridicule en racontant l'histoire de son premier baiser… Comme de juste, ces amours ne ressemblent pas à celles de tout le monde, elles sont encadrées dans un paysage tout particulier. Là croissent des genêts. (Étaient-ce bien des genêts ? En tout cas, c'était une plante qu'il fallait chercher dans un livre de botanique.) Le ciel a une teinte violette que sans doute aucun mortel n'a jamais vue, c'est-à-dire que tous l'ont bien vue, mais sans la remarquer, « tandis que moi », laisse entendre Karmazinoff, « je l'ai observée et je vous la décris, à vous autres imbéciles, comme la chose la plus ordinaire ». L'arbre sous lequel les deux amants sont assis est d'une couleur orange. Ils se trouvent quelque part en Allemagne. Soudain ils aperçoivent Pompée ou Cassius la veille d'une bataille, et le froid de l'extase pénètre l'intéressant couple. On entend le chalumeau d'une nymphe cachée dans les buissons. Glück, dans les roseaux, se met à jouer du violon. Le morceau qu'il joue est nommé en toutes lettres, mais personne ne le connaît, en sorte qu'il faut se renseigner à ce sujet dans un dictionnaire de musique. Sur ces entrefaites, le brouillard s'épaissit, il s'épaissit au point de ressembler plutôt à un million de coussins qu'à un brouillard. Tout d'un coup la scène change : le grand génie traverse le Volga en hiver au moment du dégel. Deux pages et demie de description. La glace cède sous les pas du génie qui disparaît dans le fleuve. Vous le croyez noyé ? Allons donc ! Tandis qu'il est en train de boire une tasse, devant lui s'offre un glaçon, un tout petit glaçon, pas plus gros qu'un pois, mais pur et transparent « comme une larme gelée », dans

lequel se reflète l'Allemagne, ou, pour mieux dire, le ciel de l'Allemagne. « À cette vue, je me rappelai la larme qui, tu t'en souviens, jaillit de tes yeux lorsque nous étions assis sous l'arbre d'émeraude et que tu t'écriais joyeusement : « Il n'y pas de crime ! » – Oui, dis-je à travers mes pleurs, mais s'il en est ainsi, il n'y a pas non plus de justes. Nous éclatâmes en sanglots et nous nous séparâmes pour toujours. » – Le glaçon continue sa route vers la mer, le génie descend dans des cavernes ; après un voyage souterrain de trois années, il arrive à Moscou, sous la tour de Soukhareff. Tout à coup, dans les entrailles du sol, il aperçoit une lampe, et devant la lampe un ascète. Ce dernier est en prière. Le génie se penche vers une petite fenêtre grillée, et soudain il entend un soupir. Vous pensez que c'est l'ascète qui a soupiré ? Il s'agit bien de votre ascète ! Non, ce soupir rappelle tout simplement au génie le premier soupir de la femme aimée, « trente-sept ans auparavant, lorsque, tu t'en souviens, en Allemagne, nous étions assis sous l'arbre d'agate, et que tu me disais : « À quoi bon aimer ? Regarde, l'ombre grandit autour de nous, et j'aime, mais l'ombre cessera de grandir et je cesserai d'aimer. » Alors le brouillard s'épaissit encore. Hoffmann apparaît, une nymphe exécute une mélodie de Chopin, et tout à coup à travers le brouillard on aperçoit, au-dessus des toits de Rome, Ancus Marcius couronné de lauriers… « Un frisson d'extase nous courut dans le dos, et nous nous séparâmes pour toujours », etc., etc. En un mot, il se peut que mon compte rendu ne soit pas d'une exactitude absolue, mais je suis sûr d'avoir reproduit fidèlement le fond de ce bavardage. Et enfin quelle passion chez nos grands esprits pour la calembredaine pompeuse ! Les grands philosophes, les grands savants, les grands inventeurs européens, – tous ces travailleurs intellectuels ne sont décidément pour notre grand génie russe que des marmitons qu'il emploie dans sa cuisine. Il est le maître dont ils attendent les ordres chapeau bas. À la vérité, sa raillerie hautaine n'épargne pas non plus son pays, et rien ne lui est plus agréable que de proclamer devant les grands esprits de l'Europe la banqueroute complète de la Russie, mais quant à lui-même – non,

il plane au-dessus de tous ces éminents penseurs européens ; ils ne sont bons qu'à lui fournir des matériaux pour ses concetti. Il prend une idée à l'un d'eux, l'accouple à son contraire et le tour est fait. Le crime existe, le crime n'existe pas ; il n'y a pas de justice, il n'y a pas de justes ; l'athéisme, le darwinisme, les cloches de Moscou… Mais, hélas ! il ne croit plus aux cloches de Moscou ; Rome, les lauriers… Mais il ne croit même plus aux lauriers… Ici l'accès obligé de spleen byronien, une grimace de Heine, une boutade Petchorine, – et la machine repart… « Du reste, louez-moi, louez-moi, j'adore les éloges ; si je dis que je dépose la plume, c'est pure coquetterie de ma part ; attendez, je vous ennuierai encore trois cents fois, vous vous fatiguerez de me lire… »

Comme bien on pense, cette élucubration ne fut pas écoutée jusqu'au bout sans murmures, et le pire, c'est que Karmazinoff provoqua lui-même les interruptions qui *égayèrent* la fin de sa lecture. Depuis longtemps déjà le public toussait, se mouchait, faisait du bruit avec ses pieds, bref, donnait les marques d'impatience qui ont coutume de se produire quand, dans une matinée littéraire, un lecteur, quel qu'il soit, occupe l'estrade plus de vingt minutes. Mais le grand écrivain ne remarquait rien de tout cela et continuait le plus tranquillement du monde à débiter ses jolies phrases. Tout à coup, au fond de la salle, retentit une voix isolée, mais forte :

– Seigneur, quelles fadaises !

Ces mots furent dits, j'en suis convaincu, sans aucune arrière-pensée de manifestation : c'était le cri involontaire d'un auditeur excédé. M. Karmazinoff s'arrêta, promena sur l'assistance un regard moqueur et demanda du ton d'un chambellan atteint dans sa dignité :

– Il paraît, messieurs, que je ne vous ai pas mal ennuyés ?

Parole imprudente au premier chef, car, en interrogeant ainsi le public, il donnait par cela même à n'importe quel goujat la possibilité et, en quelque sorte, le droit de lui répondre, tandis que s'il n'avait rien dit, l'auditoire l'aurait laissé achever sa lecture sans encombre, ou, du moins, se serait borné, comme précédemment, à de timides protestations. Peut-être espérait-il obtenir des applaudissements en réponse à sa question ; en ce cas, il se serait trompé : la salle resta muette, oppressée qu'elle était par un vague sentiment d'inquiétude.

– Vous n'avez jamais vu Ancus Marcius, tout cela, c'est du style, observa soudain quelqu'un d'une voix pleine d'irritation et même de douleur.

– Précisément, se hâta d'ajouter un autre : – maintenant que l'on connaît les sciences naturelles, il n'y a plus d'apparitions. Mettez-vous d'accord avec les sciences naturelles.

– Messieurs, j'étais fort loin de m'attendre à de telles critiques, répondit Karmazinoff extrêmement surpris.

Depuis qu'il avait élu domicile à Karlsruhe, le grand génie était tout désorienté dans sa patrie.

– À notre époque, c'est une honte de venir dire que le monde a pour support trois poissons, cria tout à coup une demoiselle. – Vous, Karmazinoff, vous n'avez pas pu descendre dans la caverne où vous prétendez avoir vu votre ermite. D'ailleurs, qui parle des ermites à présent ?

– Messieurs, je suis on ne peut plus étonné de vous voir prendre cela si sérieusement. Du reste… du reste, vous avez parfaitement raison. Personne plus que moi ne respecte la vérité, la réalité…

Bien qu'il sourît ironiquement, il était fort troublé. Sa physionomie semblait dire : « Je ne suis pas ce que vous pensez, je suis avec vous, seulement louez-moi, louez-moi le plus possible, j'adore cela… »

À la fin, piqué au vif, il ajouta :

– Messieurs, je vois que mon pauvre petit poème n'a pas atteint le but. Et moi-même, paraît-il, je n'ai pas été plus heureux.

– Il visait une corneille, et il a atteint une vache, brailla quelqu'un.

Mieux eût valu sans doute ne pas relever cette observation d'un imbécile probablement ivre. Il est vrai qu'elle fut suivie de rires irrespectueux.

– Une vache, dites-vous ? répliqua aussitôt Karmazinoff dont la voix devenait de plus en plus criarde. – Pour ce qui est des corneilles et des vaches, je prends, messieurs, la liberté de m'abstenir. Je respecte trop le public, quel qu'il soit, pour me permettre des comparaisons, même innocentes ; mais je pensais…

– Pourtant, monsieur, vous ne devriez pas tant… interrompit un des auditeurs assis aux derniers rangs.

– Mais je supposais qu'en déposant la plume et en prenant congé du lecteur, je serais écouté…

Au premier rang, quelques-uns osèrent enfin élever la voix :

– Oui, oui, nous désirons vous entendre, nous le désirons ! crièrent-ils.

– Lisez, lisez ! firent plusieurs dames enthousiastes, et à la fin retentirent quelques maigres applaudissements. Karmazinoff grimaça un sourire et se leva à demi.

– Croyez, Karmazinoff, que tous considèrent comme un honneur… ne put s'empêcher de dire la maréchale de la noblesse.

Soudain, au fond de la salle, se fit entendre une voix fraîche et juvénile. C'était celle d'un professeur de collège, noble et beau jeune homme arrivé récemment dans notre province.

– Monsieur Karmazinoff, dit-il en se levant à demi, – si j'étais assez heureux pour avoir un amour comme celui que vous nous avez dépeint, je me garderais bien d'y faire la moindre allusion dans un article destiné à une lecture publique.

Il prononça ces mots le visage couvert de rougeur.

– Messieurs, cria Karmazinoff, – j'ai fini. Je vous fais grâce des dernières pages et je me retire. Permettez-moi seulement de lire la conclusion : elle n'a que six lignes…

Sur ce, il prit son manuscrit, et, sans se rasseoir, commença :

– Oui, ami lecteur, adieu ! Adieu, lecteur ; je n'insiste même pas trop pour que nous nous quittions en amis : à quoi bon, en effet, t'importuner ? Bien plus, injurie-moi, oh ! injurie-moi autant que tu voudras, si cela peut t'être agréable. Mais le mieux est que nous nous oubliions désormais l'un l'autre. Et lors même que vous tous, lecteurs, vous auriez la bonté de vous mettre à mes genoux, de me supplier avec larmes, de me dire : « Écris, oh ! écris pour nous, Karmazinoff, pour la patrie, pour la postérité, pour les couronnes de laurier », alors encore je

vous répondrais, bien entendu en vous remerciant avec toute la politesse voulue : « Non, nous avons fait assez longtemps route ensemble, chers compatriotes, merci ! L'heure de la séparation est venue ! Merci, merci, merci ! »

Karmazinoff salua cérémonieusement et, rouge comme un homard, rentra dans les coulisses.

– Personne ne se mettra à ses genoux ; voilà une supposition bizarre !

– Quel amour-propre !

– C'est seulement de l'humour, observa un critique plus intelligent.

– Oh ! laissez-nous tranquille avec votre humour !

– Pourtant c'est de l'insolence, messieurs.

– Du moins à présent nous en sommes quittes.

– A-t-il été assez ennuyeux !

Les auditeurs des derniers rangs n'étaient pas les seuls à témoigner ainsi leur mauvaise humeur, mais les applaudissements du public comme il faut couvrirent la voix de ces malappris. On rappela Karmazinoff. Autour de l'estrade se groupèrent plusieurs dames ayant à leur tête la gouvernante et la maréchale de la noblesse. Julie Mikhaïlovna présenta au grand écrivain, sur un coussin de velours blanc, une magnifique couronne de lauriers et de roses naturelles.

– Des lauriers ! dit-il avec un sourire fin et un peu caustique ; – sans doute, je suis touché et je reçois avec une vive émotion cette couronne qui a été préparée d'avance, mais qui n'a pas

encore eu le temps de se flétrir ; toutefois, mesdames, je vous l'assure, je suis devenu tout d'un coup réaliste au point de croire qu'à notre époque les lauriers font beaucoup mieux dans les mains d'un habile cuisinier que dans les miennes…

– Oui, un cuisinier est plus utile, cria un séminariste, celui-là même qui s'était trouvé à la « séance » chez Virguinsky. Il régnait une certaine confusion dans la salle. Bon nombre d'individus avaient brusquement quitté leurs places pour se rapprocher de l'estrade où avait lieu la cérémonie du couronnement.

– Moi, maintenant, je donnerais bien encore trois roubles pour un cuisinier, ajouta un autre qui fit exprès de prononcer ces mots à très haute voix.

– Moi aussi.

– Moi aussi.

– Mais se peut-il qu'il n'y ait pas de buffet ici ?

– Messieurs, c'est une vraie flouerie…

Je dois du reste reconnaître que la présence des hauts fonctionnaires et du commissaire de police imposait encore aux tapageurs. Au bout de dix minutes tout le monde avait repris sa place, mais l'ordre n'était pas rétabli. La fermentation des esprits faisait prévoir une explosion, quand arriva, comme à point nommé, le pauvre Stépan Trophimovitch…

IV

J'allai pourtant le relancer encore une fois dans les coulisses pour lui faire part de mes craintes. Au moment où je l'accostai, il montait les degrés de l'estrade.

– Stépan Trophimovitch, lui dis-je vivement, – dans ma conviction un désastre est inévitable ; le mieux pour vous est de ne pas vous montrer ; prétextez une cholérine et retournez chez vous à l'instant même : je vais me débarrasser de mon nœud de rubans et je vous accompagnerai.

Il s'arrêta brusquement, me toisa des pieds à la tête et répliqua d'un ton solennel :

– Pourquoi donc, monsieur, me croyez-vous capable d'une pareille lâcheté ?

Je n'insistai pas. J'étais intimement persuadé qu'il allait déclencher une épouvantable tempête. Tandis que cette pensée me remplissait de tristesse, j'aperçus de nouveau le professeur qui devait succéder sur l'estrade à Stépan Trophimovitch. Comme tantôt, il se promenait de long en large, absorbé en lui-même et monologuant à demi-voix ; ses lèvres souriaient avec une expression de malignité triomphante. Je l'abordai, presque sans me rendre compte de ce que je faisais.

– Vous savez, l'avertis-je, – de nombreux exemples prouvent que l'attention du public ne résiste pas à une lecture prolongée au-delà de vingt minutes. Il n'y a pas de célébrité qui puisse se faire écouter pendant une demi-heure…

À ces mots, il interrompit soudain sa marche et tressaillit même comme un homme offensé. Une indicible arrogance se peignit sur son visage.

– Ne vous inquiétez pas, grommela-t-il d'un ton méprisant, et il s'éloigna. En ce moment retentit la voix de Stépan Trophimovitch.

– « Eh ! que le diable vous emporte tous ! » pensai-je, et je rentrai précipitamment dans la salle.

L'agitation provoquée par la lecture de Karmazinoff durait encore lorsque Stépan Trophimovitch prit possession du fauteuil. Aux belles places, les physionomies se refrognèrent sensiblement dès qu'il se montra. (Dans ces derniers temps, le club lui battait froid.) Du reste, il dut encore s'estimer heureux de n'être pas chuté. Depuis la veille, une idée étrange hantait obstinément mon esprit : il me semblait toujours que l'apparition de Stépan Trophimovitch serait accueillie par une bordée de sifflets. Tout d'abord cependant, par suite du trouble qui continuait à régner dans la ville, on ne remarqua même pas sa présence. Et que pouvait-il espérer, si l'on traitait ainsi Karmazinoff ? Il était pâle ; après une éclipse de dix ans, c'était la première fois qu'il reparaissait devant le public. Son émotion et certains indices très significatifs pour quelqu'un qui le connaissait bien, me prouvèrent qu'en montant sur l'estrade il se préparait à jouer la partie suprême de son existence. Voilà ce que je craignais. Cet homme m'était cher. Et que devins-je quand il ouvrit la bouche, quand j'entendis sa première phrase !

– Messieurs ! commença-t-il de l'air le plus résolu, quoique sa voix fût comme étranglée : – Messieurs ! ce matin encore j'avais devant moi une de ces petites feuilles clandestines qui depuis peu circulent ici, et pour la centième fois je me posais la question : « En quoi consiste son secret ? »

Instantanément le silence se rétablit dans toute la salle ; tous les regards se portèrent vers l'orateur, quelques-uns avec inquiétude. Il n'y a pas à dire, dès son premier mot il avait su conquérir l'attention. On voyait même des têtes émerger des

coulisses ; Lipoutine et Liamchine écoutaient avidement. Sur un nouveau signe que me fit la gouvernante, j'accourus auprès d'elle.

– Faites-le taire, coûte que coûte, arrêtez-le ! me dit tout bas Julie Mikhaïlovna angoissée.

Je me contentai de hausser les épaules ; est-ce qu'on peut faire taire un homme décidé à parler ? Hélas ! je comprenais Stépan Trophimovitch.

– Eh ! c'est des proclamations qu'il s'agit ! chuchotait-on dans le public ; l'assistance tout entière était profondément remuée.

– Messieurs, j'ai découvert le mot de l'énigme : tout le secret de l'effet que produisent ces écrits est dans leur bêtise ! poursuivit Stépan Trophimovitch dont les yeux lançaient des flammes. – Oui, messieurs, si cette bêtise était voulue, simulée par calcul, – oh ! ce serait du génie ! Mais il faut rendre justice aux rédacteurs de ces papiers : ils n'y mettent aucune malice. C'est la bêtise dans son essence la plus pure, quelque chose comme un simple chimique. Si cela était formulé d'une façon un peu plus intelligente, tout le monde en reconnaîtrait immédiatement la profonde absurdité. Mais maintenant on hésite à se prononcer : personne ne croit que cela soit si foncièrement bête. « Il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose là-dessous », se dit chacun, et l'on cherche un secret, on flaire un sens mystérieux, on veut lire entre les lignes, – l'effet est obtenu ! Oh ! jamais encore la bêtise n'avait reçu une récompense si éclatante, elle qui pourtant a si souvent mérité d'être récompensée… Car, soit dit entre parenthèses, la bêtise et le génie le plus élevé jouent un rôle également utile dans les destinées de l'humanité…

– Calembredaines de 1840 ! remarqua quelqu'un.

Quoique faite d'un ton très modeste, cette observation lâcha, pour ainsi dire, l'écluse à un déluge d'interruptions ; la salle se remplit de bruit.

L'exaltation de Stépan Trophimovitch atteignit les dernières limites.

– Messieurs, hourra ! Je propose un toast à la bêtise ! cria-t-il, bravant l'auditoire.

Je m'élançai vers lui sous prétexte de lui verser un verre d'eau.

– Stépan Trophimovitch, retirez-vous, Julie Mikhaïlovna vous en supplie…

– Non, laissez-moi, jeune homme désœuvré ! me répondit-il d'une voix tonnante.

Je m'enfuis.

– Messieurs ! continua-t-il, – pourquoi cette agitation, pourquoi les cris d'indignation que j'entends ? je me présente avec le rameau d'olivier. J'apporte le dernier mot, car dans cette affaire je l'aurai, – et nous nous réconcilierons.

– À bas ! crièrent les uns.

– Pas si vite, laissez-le parler, laissez-le s'expliquer, firent les autres. Un des plus échauffés était le jeune professeur qui, depuis qu'il avait osé prendre la parole, semblait ne plus pouvoir s'arrêter.

– Messieurs, le dernier mot de cette affaire, c'est l'amnistie. Moi, vieillard dont la carrière est terminée, je déclare haute-

ment que l'esprit de vie souffle comme par le passé, et que la sève vitale n'est pas desséchée dans la jeune génération. L'enthousiasme de la jeunesse contemporaine est tout aussi pur, tout aussi rayonnant que celui qui nous animait. Seulement l'objectif n'est plus le même, un culte a été remplacé par un autre ! Toute la question qui nous divise se réduit à ceci : lequel est le plus beau, de Shakespeare ou d'une paire de bottes, de Raphaël ou du pétrole ?

– C'est une dénonciation ! vociférèrent plusieurs.

– Ce sont des questions compromettantes !

– Agent provocateur !

– Et moi je déclare, reprit avec une véhémence extraordinaire Stépan Trophimovitch, – je déclare que Shakespeare et Raphaël sont au-dessus de l'affranchissement des paysans, au-dessus de la nationalité, au-dessus du socialisme, au-dessus de la jeune génération, au-dessus de la chimie, presque au-dessus du genre humain, car ils sont le fruit de toute l'humanité et peut-être le plus haut qu'elle puisse produire ! Par eux la beauté a été réalisée dans sa forme supérieure, et sans elle peut-être ne consentirais-je pas à vivre… Ô mon Dieu ! s'écria-t-il en frappant ses mains l'une contre l'autre, – ce que je dis ici, je l'ai dit à Pétersbourg exactement dans les mêmes termes il y a dix ans ; alors comme aujourd'hui ils ne m'ont pas compris, ils m'ont conspué et réduit au silence ; hommes bornés, que vous faut-il pour comprendre ? savez-vous que l'humanité peut se passer de l'Angleterre, qu'elle peut se passer de l'Allemagne, qu'elle peut, trop facilement, hélas ! se passer de la Russie, qu'à la rigueur elle n'a besoin ni de science ni de pain, mais que seule la beauté lui est indispensable, car sans la beauté il n'y aurait rien à faire dans le monde ! Tout le secret, toute l'histoire est là ! La science même ne subsisterait pas une minute sans la beauté, – savez-vous cela, vous qui riez ? – elle se transformerait en une routine

servile, elle deviendrait incapable d'inventer un clou !… Je tiendrai bon ! acheva-t-il d'un air d'égarement, et il déchargea un violent coup de poing sur la table.

Tandis qu'il divaguait de la sorte, l'effervescence ne faisait qu'augmenter dans la salle. Beaucoup quittèrent précipitamment leurs places ; un flot tumultueux se porta vers l'estrade. Tout cela se passa beaucoup plus rapidement que je ne le raconte, et l'on n'eut pas le temps de prendre des mesures. Peut-être aussi ne le voulut-on pas.

– Vous l'avez belle, polisson qui êtes défrayé de tout ! hurla le séminariste. Il s'était campé vis-à-vis de l'orateur, et se plaisait à l'invectiver. Stépan Trophimovitch s'en aperçut, et s'avança vivement jusqu'au bord de l'estrade.

– Ne viens-je pas de déclarer que l'enthousiasme de la jeune génération est tout aussi pur, tout aussi rayonnant que celui de l'ancienne, et qu'il a seulement le tort de se tromper d'objet ? Cela ne vous suffit pas ? Et si celui qui tient ce langage est un père outragé, tué, est-il possible, ô hommes bornés, est-il possible de donner l'exemple d'une impartialité plus haute, d'envisager les choses d'un œil plus froid et plus désintéressé ?… Hommes ingrats… injustes… pourquoi, pourquoi refusez-vous la réconciliation ?

Et tout à coup il se mit à sangloter convulsivement. De ses yeux jaillissaient des larmes qu'il essuyait avec ses doigts. Les sanglots secouaient ses épaules et sa poitrine. Il avait perdu tout souvenir du lieu où il se trouvait.

La plupart des assistants se levèrent épouvantés. Julie Mikhaïlovna elle-même se dressa brusquement, saisit André Antonovitch par le bras et l'obligea à se lever… Le scandale était à son comble.

– Stépan Trophimovitch ! cria joyeusement le séminariste. – Ici en ville et dans les environs rôde à présent un forçat évadé, le galérien Fedka. Il ne vit que de brigandage, et, dernièrement encore, il a commis un nouvel assassinat. Permettez-moi de vous poser une question : si, il y a quinze ans, vous ne l'aviez pas fait soldat pour payer une dette de jeu, en d'autres termes, si vous ne l'aviez pas joué aux cartes et perdu, dites-moi, serait-il allé aux galères ? Assassinerait-il les gens, comme il le fait aujourd'hui, dans la lutte pour l'existence ? Que répondrez-vous, monsieur l'esthéticien ?

Je renonce à décrire la scène qui suivit. D'abord éclatèrent des applaudissements frénétiques. Les claqueurs ne formaient guère que le cinquième de l'auditoire, mais ils suppléaient au nombre par l'énergie. Tout le reste du public se dirigea en masse vers la porte ; mais, comme le groupe qui applaudissait ne cessait de s'avancer vers l'estrade, il en résulta une cohue extraordinaire. Les dames poussaient des cris, plusieurs demoiselles demandaient en pleurant qu'on les ramenât chez elles. Debout, à côté de son fauteuil, Lembke promenait fréquemment autour de lui des regards d'une expression étrange. Julie Mikhaïlovna avait complètement perdu la tête, – pour la première fois depuis son arrivée chez nous. Quant à Stépan Trophimovitch, sur le moment il parut foudroyé par la virulente apostrophe du séminariste ; mais tout à coup, élevant ses deux bras en l'air comme pour les étendre au-dessus du public, il s'écria :

– Je secoue la poussière de mes pieds, et je maudis… C'est la fin… la fin…

Puis il fit un geste de menace et disparut dans les coulisses.

– Il a insulté la société !… Verkhovensky ! vociférèrent les forcenés ; ils voulurent même s'élancer à sa poursuite. Le désordre ne pouvait déjà plus être réprimé quand, pour l'attiser encore, fit tout à coup irruption sur l'estrade le troisième lec-

teur, ce maniaque qui brandissait toujours le poing dans les coulisses.

Son aspect était positivement celui d'un fou. Plein d'un aplomb sans bornes, ayant sur les lèvres un large sourire de triomphe, il considérait avec un plaisir évident l'agitation de la salle. Un autre se fût effrayé d'avoir à parler au milieu d'un tel tumulte ; lui, au contraire, s'en réjouissait visiblement. Cela était si manifeste que l'attention se porta aussitôt sur lui.

– Qu'est-ce encore que celui-là ? entendait-on dans l'assistance, – Qui est-il ? Tss ! Que va-t-il dire ?

– Messieurs ! cria à tue-tête le maniaque debout tout au bord de l'estrade (sa voix glapissante ressemblait fort au soprano aigu de Karmazinoff, seulement il ne susseyait pas) : – Messieurs ! Il y a vingt ans, à la veille d'entrer en lutte avec la moitié de l'Europe, la Russie réalisait l'idéal aux yeux de nos classes dirigeantes. Les gens de lettres remplissaient l'office de censeurs ; dans les universités, on enseignait la marche au pas ; l'armée était devenue une succursale du corps de ballet ; le peuple payait des impôts et se taisait sous le knout du servage. Le patriotisme consistait pour les fonctionnaires à pressurer les vivants et les morts. Ceux qui s'interdisaient les concussions passaient pour des factieux, car ils troublaient l'harmonie. Les forêts de bouleaux étaient dévastées pour assurer le maintien de l'ordre. L'Europe tremblait… Mais jamais la Russie, durant les mille années de sa stupide existence, n'avait encore connue une telle honte…

Il leva son poing, l'agita d'un air menaçant au-dessus de sa tête, et soudain le fit retomber avec autant de colère que s'il se fut agi pour lui de terrasser un ennemi. Des battements de mains, des acclamations enthousiastes retentirent de tous côtés. La moitié de la salle applaudissait à tout rompre. On était em-

poigné, et certes il y avait de quoi l'être : cet homme traînait la Russie dans la boue, comment n'aurait-on pas exulté ?

– Voilà l'affaire ! Oui, c'est cela ! Hourra ! Non, ce n'est plus de l'esthétique, cela !

– Depuis lors, poursuivit l'énergumène, – vingt ans se sont écoulés. On a rouvert les universités, et on les a multipliées. La marche au pas n'est plus qu'une légende ; il manque des milliers d'officiers pour que les cadres soient au complet. Les chemins de fer ont dévoré tous les capitaux, et, pareil à une immense toile d'araignée, le réseau des voies ferrées s'est étendu sur toute la Russie, si bien que dans quinze ans on pourra voyager n'importe où. Les ponts ne brûlent que de loin en loin, et quand les villes se permettent d'en faire autant, elles respectent du moins l'ordre établi : c'est régulièrement, chacune à son tour, dans la saison des incendies, qu'elles deviennent la proie des flammes. Les tribunaux rendent des jugements dignes de Salomon, et si les jurés trafiquent de leur verdict, c'est uniquement parce que le *struggle for life* les y oblige, sous peine de mourir de faim. Les serfs sont émancipés, et, au lieu d'être fouettés par leurs seigneurs, ils se fouettent maintenant les uns les autres. On absorbe des océans d'eau-de-vie au grand avantage du Trésor, et, comme nous avons déjà derrière nous dix siècles de stupidité, on élève à Novgorod un monument colossal en l'honneur de ce millénaire. L'Europe fronce les sourcils et recommence à s'inquiéter… Quinze ans de réformes ! Et pourtant jamais la Russie, même aux époques les plus grotesques de sa sotte histoire, n'était arrivée…

Les cris de la foule ne me permirent pas d'entendre la fin de la phrase. Je vis encore une fois le maniaque lever son bras et l'abaisser d'un air triomphant. L'enthousiasme ne connaissait plus de bornes : c'étaient des applaudissements, des bravos auxquels plusieurs dames ne craignaient pas de mêler leur voix. On aurait dit que tous ces gens étaient ivres. L'orateur parcou-

rut des yeux le public ; la joie qu'il éprouvait de son succès semblait lui avoir enlevé la conscience de lui-même. Lembke, en proie à une agitation inexprimable, donna un ordre à quelqu'un. Julie Mikhaïlovna, toute pâle, dit vivement quelques mots au prince qui était accouru auprès d'elle… Tout à coup, six appariteurs sortirent des coulisses, saisirent le maniaque et l'arrachèrent de l'estrade. Comment réussit-il à se dégager de leurs mains ? je ne puis le comprendre, toujours est-il qu'on le vit reparaître sur la plate-forme, brandissant le poing et criant de toute sa force :

– Mais jamais la Russie n'était encore arrivée…

De nouveau on s'empara de lui et on l'entraîna. Une quinzaine d'individus s'élancèrent dans les coulisses pour le délivrer, mais, au lieu d'envahir l'estrade, ils se ruèrent sur la mince cloison latérale qui séparait les coulisses de la salle et finirent par la jeter bas… Puis je vis sans en croire mes yeux l'étudiante (sœur de Virguinsky) escalader brusquement l'estrade : elle était là avec son rouleau de papier sous le bras, son costume de voyage, son teint coloré et son léger embonpoint ; autour d'elle se trouvaient deux ou trois femmes et deux ou trois hommes parmi lesquels son mortel ennemi, le collégien. Je pus même entendre la phrase :

– « Messieurs, je suis venue pour faire connaître les souffrances des malheureux étudiants et susciter partout l'esprit de protestation… »

Mais il me tardait d'être dehors. Je fourrai mon nœud de rubans dans ma poche et, grâce à ma connaissance des êtres de la maison, je m'esquivai par une issue dérobée. Comme bien on pense, mon premier mouvement fut de courir chez Stépan Trophimovitch.

CHAPITRE II

LA FÊTE – DEUXIÈME PARTIE.

I

Il ne me reçut pas. Il s'était enfermé et écrivait. Comme j'insistais pour qu'il m'ouvrît, il me répondit à travers la porte :

– Mon ami, j'ai tout terminé, qui peut exiger plus de moi ?

– Vous n'avez rien terminé du tout, vous n'avez fait qu'aider à la déroute générale. Pour l'amour de Dieu, pas de phrases, Stépan Trophimovitch ; ouvrez. Il faut prendre des mesures ; on peut encore venir vous insulter chez vous…

Je me croyais autorisé à lui parler sévèrement, et même à lui demander des comptes. J'avais peur qu'il n'entreprit quelque chose de plus fou encore. Mais, à mon grand étonnement, je rencontrai chez lui une fermeté inaccoutumée :

– Ne m'insultez pas vous-même le premier. Je vous remercie pour tout le passé ; mais je répète que j'en ai fini avec les hommes, aussi bien avec les bons qu'avec les mauvais. J'écris à Daria Pavlovna que j'ai eu l'inexcusable tort d'oublier jusqu'à présent. Demain, si vous voulez, portez-lui ma lettre, et, maintenant, merci.

– Stépan Trophimovitch, l'affaire, soyez-en sûr, est plus sérieuse que vous ne le pensez. Vous croyez avoir remporté là-bas une victoire écrasante ? Détrompez-vous, vous n'avez écrasé personne, et c'est vous-même qui avez été brisé comme verre (oh ! je fus incivil et grossier ; je me le rappelle avec tristesse !) Vous n'avez décidément aucune raison pour écrire à Daria Pavlovna… Et qu'allez-vous devenir maintenant sans moi ? Est-ce que vous entendez quelque chose à la vie pratique ? Vous avez certainement un nouveau projet dans l'esprit ? En ce cas, un second échec vous attend…

Il se leva et vint tout près de la porte.

– Quoique vous n'ayez pas longtemps vécu avec eux, vous avez déjà pris leur langage et leur ton. Dieu vous pardonne, mon ami, et Dieu vous garde ! Mais j'ai toujours reconnu en vous l'étoffe d'un homme comme il faut : vous viendrez peut-être à résipiscence, – avec le temps, bien entendu, comme nous tous en Russie. Quant à votre observation concernant mon défaut de sens pratique, je vous citerai une remarque faite par moi il y a longtemps : nous avons dans notre pays quantité de gens qui critiquent on ne peut plus violemment l'absence d'esprit pratique chez les autres, et qui ne font grâce de ce reproche qu'à eux-mêmes. Cher, songez que je suis agité, et ne me tourmentez pas. Encore une fois, merci pour tout ; séparons-nous l'un de l'autre, comme Karmazinoff s'est séparé du public, c'est-à-dire en nous faisant réciproquement l'aumône d'un oubli magnanime. Lui, il jouait une comédie quand il priait si instamment ses anciens lecteurs de l'oublier ; moi, je n'ai pas autant d'amour-propre, et je compte beaucoup sur la jeunesse de votre cœur : pourquoi conserveriez-vous le souvenir d'un vieillard inutile ? « Vivez davantage », mon ami, comme disait Nastasia la dernière fois qu'elle m'a adressé ses vœux à l'occasion de ma fête (ces pauvres gens ont quelquefois des mots charmants et pleins de philosophie). Je ne vous souhaite pas beaucoup de bonheur, ce serait fastidieux ; je ne vous souhaite pas de mal non plus, mais,

d'accord avec la philosophie populaire, je me borne à vous dire : « Vivez davantage », et tâchez de ne pas trop vous ennuyer ; ce frivole souhait, je l'ajoute de ma poche. Allons, adieu, sérieusement, adieu. Ne restez pas à ma porte, je n'ouvrirai pas.

Il s'éloigna, et je n'en pus rien tirer de plus. Malgré son « agitation », il parlait coulamment, sans précipitation, et avec une gravité qu'il s'efforçait visiblement de rendre imposante. Sans doute il était un peu fâché contre moi et, peut-être, me punissait d'avoir été, la veille, témoin de ses puériles frayeurs. D'un autre côté, il savait aussi que les larmes qu'il avait versées le matin devant tout le monde l'avaient placé dans une situation assez comique ; or personne n'était plus soucieux que Stépan Trophimovitch de conserver son prestige intact vis-à-vis de ses amis. Oh ! je ne le blâme pas ! Mais je me rassurai en voyant que cette humeur sarcastique et cette petite faiblesse subsistaient chez lui en dépit de toutes les secousses morales : un homme, en apparence si peu différent de ce qu'il avait toujours été, ne devait point être disposé à prendre en ce moment quelque résolution désespérée. Voilà comme j'en jugeai alors, et, mon Dieu, dans quelle erreur j'étais ! Je perdais de vue bien des choses…

Anticipant sur les événements, je reproduis les premières lignes de la lettre qu'il fit porter le lendemain à Daria Pavlovna :

– « Mon enfant, ma main tremble, mais j'ai tout fini. Vous n'avez pas assisté à mon dernier engagement avec les humains ; vous n'êtes pas venue à cette « lecture », et vous avez bien fait. Mais on vous racontera que dans notre Russie si pauvre en caractères un homme courageux s'est levé, et que, sourd aux menaces de mort proférées de tous côtés contre lui, il a dit à ces imbéciles leur fait, à savoir que ce sont des imbéciles. Oh ! ce sont de pauvres petits vauriens, et rien de plus, de petits imbéciles, – voilà le mot ! Le sort en est jeté ! je quitte cette ville pour toujours, et je ne sais où j'irai. Tous ceux que j'aimais se sont détournés de moi. Mais vous, vous, être si pur et naïf, vous,

douce créature dont le sort a failli être uni au mien par la volonté d'un cœur capricieux et despote ; vous qui peut-être m'avez vu avec mépris verser mes lâches larmes à la veille de notre mariage projeté ; vous qui, en tout état de cause, ne pouvez me considérer que comme un personnage comique, – oh ! à vous, à vous le dernier cri de mon cœur ! Envers vous seule j'ai un dernier devoir à remplir ! Je ne puis vous quitter pour toujours en vous laissant l'impression que je suis un ingrat, un sot, un rustre et un égoïste, comme probablement vous le répète chaque jour une personne ingrate et dure qu'il m'est, hélas ! impossible d'oublier…

Etc., etc. Il y avait quatre pages de phrases dans ce goût-là.

En réponse à son « je n'ouvrirai pas », je cognai trois fois à la porte. « J'aurai ma revanche », lui criai-je en m'en allant, « aujourd'hui même vous m'enverrez chercher trois fois par Nastasia, et je ne viendrai pas. » Je courus ensuite chez Julie Mikhaïlovna.

II

Là, je fus témoin d'une scène révoltante : on trompait effrontément la pauvre femme, et j'étais forcé de me taire. Qu'aurais-je pu lui dire, en effet ? Revenu à une plus calme appréciation des choses, je m'étais aperçu que tout se réduisait pour moi à des impressions, à des pressentiments sinistres, et qu'en dehors de cela je n'avais aucune preuve. Je trouvai la gouvernante en larmes, ses nerfs étaient très agités. Elle se frictionnait avec de l'eau de Cologne, et il y avait un verre d'eau à côté d'elle. Pierre Stépanovitch, debout devant Julie Mikhaïlovna, parlait sans discontinuer ; le prince était là aussi, mais il ne disait mot. Tout en pleurant, elle reprochait avec vivacité à Pierre

Stépanovitch ce qu'elle appelait sa « défection » : d'après elle, tous les déplorables incidents survenus dans la matinée n'avaient eu pour cause que l'absence de Pierre Stépanovitch.

Je remarquai en lui un grand changement : il semblait très préoccupé, presque grave. Ordinairement il n'avait pas l'air sérieux et riait toujours, même quand il se fâchait, ce qui lui arrivait souvent. Oh ! maintenant encore Pierre Stépanovitch était fâché ; il parlait d'un ton brutal, plein d'impatience et de colère. Il prétendait avoir été pris d'un mal de tête accompagné de nausées pendant une visite qu'il avait faite tout au matin à Gaganoff. Hélas ! la pauvre femme désirait tant être trompée encore ! Lorsque j'entrai, la principale question qu'on agitait était celle-ci : y aurait-il un bal ou n'y en aurait-il pas ? En un mot, c'était toute la seconde partie de la fête qui se trouvait remise en discussion. Julie Mikhaïlovna déclarait formellement qu'elle ne consentirait jamais à assister au bal « après les affronts de tantôt » ; au fond, elle ne demandait pas mieux que d'avoir la main forcée, et forcée précisément par Pierre Stépanovitch. Elle le considérait comme un oracle, et s'il l'avait tout à coup plantée là, je crois qu'elle en aurait fait une maladie. Mais il n'avait pas envie de s'en aller : il insistait de toutes ses forces pour que le bal eût lieu, et surtout pour que la gouvernante s'y montrât…

– Allons, pourquoi pleurer ? Vous tenez donc bien à faire une scène ? Il faut absolument que vous passiez votre colère sur quelqu'un ? Soit, passez-là sur moi ; seulement dépêchez-vous, car le temps presse, et il est urgent de prendre une décision. La séance littéraire a été un *four,* le bal réparera cela. Tenez, c'est aussi l'avis du prince. Tout de même, sans le prince, je ne sais pas comment l'affaire se serait terminée.

Au commencement, le prince s'était prononcé contre le bal (c'est-à-dire qu'il n'était pas d'avis que Julie Mikhaïlovna y parût ; quant au bal même, on ne pouvait en aucun cas le contremander) ; mais Pierre Stépanovitch ayant plusieurs fois fait

mine de s'en référer à son opinion, il changea peu à peu de sentiment.

Le ton impoli de Pierre Stépanovitch était aussi trop extraordinaire pour ne pas m'étonner. Oh ! j'oppose un démenti indigné aux bruits répandus plus tard concernant de prétendues relations intimes qui auraient existé entre Julie Mikhaïlovna et Pierre Stépanovitch. Ce sont là de pures calomnies. Non, l'empire que le jeune homme exerçait sur la gouvernante, il le devait exclusivement aux basses flagorneries dont il s'était mis à l'accabler dès le début : la voyant désireuse de jouer un grand rôle politique et social, il avait flatté sa manie, il avait feint de s'associer à ses rêves et d'en poursuivre la réalisation conjointement avec elle ; enfin il s'y était si bien pris pour l'entortiller, que maintenant elle ne pensait plus que par lui.

Lorsqu'elle m'aperçut, un éclair s'alluma dans ses yeux.

– Tenez, interrogez-le ! s'écria-t-elle : – lui aussi est resté tout le temps près de moi, comme le prince. Dites, n'est-il pas évident que tout cela est un coup monté, un coup bassement, perfidement monté pour me faire à moi et à André Antonovitch tout le mal possible ? Oh ! ils s'étaient concertés, ils avaient leur plan. C'est une cabale organisée de longue main.

– Vous exagérez, selon votre habitude. Vous avez toujours un poème dans la tête. Du reste, je suis bien aise de voir monsieur… (il fit semblant de ne pas se rappeler mon nom), il vous dira son opinion.

– Mon opinion, répondis-je aussitôt, – est de tout point conforme à celle de Julie Mikhaïlovna. Le complot n'est que trop évident. Je vous rapporte cette rosette, Julie Mikhaïlovna. Que le bal ait lieu ou non, ce n'est pas mon affaire, car je n'y puis rien, mais mon rôle en tant que commissaire de la fête est

terminé. Excusez ma vivacité, mais je ne puis agir au mépris du bon sens et de ma conviction.

– Vous entendez, vous entendez ! fit-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre.

– J'entends, et voici ce que je vous dirai, reprit en s'adressant à moi Pierre Stépanovitch, – je suppose que vous avez tous mangé quelque chose qui vous a fait perdre l'esprit. Selon moi, il ne s'est rien passé, absolument rien, qu'on n'ait déjà vu et qu'on n'ait pu toujours voir dans cette ville. Que parlez-vous de ce complot ? Cela a été fort laid, honteusement bête, mais où donc y a-t-il un complot ? Comment, ils auraient comploté contre Julie Mikhaïlovna qui les protège, qui les gâte, qui leur pardonne avec une indulgence inépuisable toutes leurs polissonneries ? Julie Mikhaïlovna ! Que vous ai-je répété à satiété depuis un mois ? De quoi vous ai-je prévenue ? Allons, quel besoin aviez-vous de tous ces gens-là ? Vous teniez donc bien à vous encanailler ? Pourquoi ? Dans quel but ? Pour fusionner les divers éléments sociaux ? Eh bien, elle est jolie, votre fusion !

– Quand donc m'avez-vous prévenue ? Au contraire, vous m'approuviez, vous exigiez même que j'agisse ainsi… Votre langage, je l'avoue, m'étonne à un tel point… Vous m'avez vous-même amené plusieurs fois d'étranges gens…

– Au contraire, loin de vous approuver, je disputais avec vous. Je reconnais que je vous ai présenté d'étranges gens, mais je ne l'ai fait que tout récemment, après avoir vu vos salons envahis déjà par des douzaines d'individus semblables ; je vous ai amené des danseurs pour le « quadrille de la littérature », et l'on n'aurait pas pu les recruter dans la bonne société. Du reste, je parie qu'à la séance littéraire d'aujourd'hui on a laissé entrer sans billets bien d'autres crapules.

– Certainement, confirmai-je.

– Vous voyez, vous en convenez. Vous rappelez-vous le ton qui régnait ici en ville dans ces derniers temps ? C'était l'effronterie la plus impudente, le cynisme le plus scandaleux. Et qui encourageait cela ? Qui couvrait cela de son patronage ? Qui a dévoyé l'esprit public ? Qui a jeté tout le fretin hors des gonds ? Est-ce que les secrets de toutes les familles ne s'étalent pas dans votre album ? Ne combliez-vous pas de caresses vos poètes et vos dessinateurs ? Ne donniez-vous pas votre main à baiser à Liamchine ? Un séminariste n'a-t-il pas, en votre présence, insulté un conseiller d'État actuel venu chez vous avec sa fille, et n'a-t-il pas gâté la robe de celle-ci en essuyant dessus ses grosses bottes goudronnées ? Pourquoi donc vous étonnez-vous que le public vous soit hostile ?

– Mais tout cela, c'est votre œuvre, je n'ai fait que suivre vos conseils ! Ô mon Dieu !

– Non, je vous ai avertie, je vous ai engagée à vous tenir sur vos gardes, nous avons eu des discussions ensemble à ce sujet, nous nous sommes querellés !

– Vous mentez effrontément.

– Allons, sans doute il est inutile de vous parler de cela. Maintenant vous êtes fâchée, il vous faut une victime ; eh bien, je le répète, passez votre colère sur moi. Mieux vaut que je m'adresse à vous, monsieur… (il feignait toujours d'avoir oublié mon nom) : en laissant de côté Lipoutine, j'affirme qu'il n'y a eu aucun complot, au-cun ! Je le prouverai, mais examinons d'abord le cas de Lipoutine. Il est venu lire les vers de l'imbécile Lébiadkine, et c'est cela que vous appelez un complot ? Mais savez-vous que Lipoutine a très bien pu trouver la chose spirituelle ? Sérieusement, sérieusement spirituelle. En faisant cette lecture, il comptait amuser la société, égayer tout le monde, à commencer par sa protectrice Julie Mikhaïlovna, voilà tout.

Vous ne le croyez pas ? Eh bien, cette facétie n'est-elle pas dans le goût de tout ce qui s'est fait ici depuis un mois ? Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Je suis sûr que dans un autre moment cela aurait passé comme une lettre à la poste ; on n'y aurait vu qu'une plaisanterie risquée, grossière peut-être, mais amusante.

– Comment ! Vous trouvez spirituelle l'action de Lipoutine ? s'écria dans un transport d'indignation Julie Mikhaïlovna ; – vous osez appeler ainsi une pareille sottise, une pareille inconvenance, un acte si bas, si lâche, si perfide ? Je vois bien maintenant que vous-même êtes du complot !

– Sans aucun doute, c'est moi qui, invisible et présent, faisais mouvoir tous les fils. Mais, voyons, si je prenais part à un complot, – comprenez du moins cela ! – ce serait pour aboutir à autre chose qu'à la lecture de quelques vers ridicules ! Pourquoi ne pas dire tout de suite que j'avais donné le mot à papa pour qu'il causât un pareil scandale ? À qui la faute si vous avez laissé papa s'exhiber en public ? Qui est-ce qui, hier, vous avait déconseillé cela, hier encore, hier ?

– Oh ! hier il avait tant d'esprit, je comptais tant sur lui ; il a, en outre, de si belles manières ; je me disais : lui et Karmazinoff… et voilà !

– Oui : et voilà. Mais, avec tout son esprit, papa s'est conduit bêtement. Je savais d'avance qu'il ferait des bêtises ; si donc j'étais entré dans une conspiration ourdie contre votre fête, est-ce que je vous aurais engagée à ne pas lâcher l'âne dans le potager ? Non, sans doute. Eh bien, hier je vous ai vivement sollicitée d'interdire la parole à papa, car je pressentais ce qui devait arriver. Naturellement il était impossible de tout prévoir, et lui-même, pour sûr, ne savait pas, une minute avant de monter sur l'estrade, quel brûlot il allait allumer. Est-ce que ces vieillards nerveux ressemblaient à des hommes ? Mais le mal

n'est pas sans remède : pour donner satisfaction au public, demain ou même aujourd'hui envoyez chez lui par mesure administrative deux médecins chargés d'examiner son état mental, et ensuite fourrez-le dans un asile d'aliénés. Tout le monde rira et comprendra qu'il n'y a pas lieu de se sentir offensé. En ma qualité de fils, j'annoncerai la nouvelle ce soir au bal. Karmazinoff, c'est une autre affaire : l'animal a mis son auditoire de mauvaise humeur en lisant pendant une heure entière. En voilà encore un qui, à coup sûr, s'entendait avec moi ! Il avait été convenu entre nous qu'il ferait des sottises afin de nuire à Julie Mikhaïlovna !

– Oh ! Karmazinoff, quelle honte ! J'en ai rougi pour notre public !

– Eh bien, moi, je n'aurais pas rougi, mais j'aurais étrillé d'importance le lecteur lui-même. C'est le public qui avait raison. Et, pour ce qui est de Karmazinoff, à qui la faute encore ? Est-ce moi qui l'ai jeté à votre tête ? Ai-je jamais été de ses adorateurs ? Allons, que le diable l'emporte ! Reste le troisième, la maniaque politique ; celui-là, c'est autre chose. Ici tout le monde a fait une boulette, et l'on ne peut pas mettre exclusivement en cause mes machinations.

– Ah ! taisez-vous, c'est terrible, terrible ! Sur ce point, c'est moi, moi seule qui suis coupable !

– Assurément, mais ici je vous excuse. Eh ! qui se défie de ces francs parleurs ? À Pétersbourg même on ne prend pas garde à eux. Il vous avait été recommandé, et dans quels termes encore ! Ainsi convenez que maintenant vous êtes même obligée de vous montrer au bal. La chose est grave, car c'est vous-même qui avez fait monter cet homme-là sur l'estrade. À présent vous devez donc décliner publiquement toute solidarité avec lui, dire que le gaillard est entre les mains de la police et que vous avez été trompée d'une façon inexplicable. Vous déclarerez avec indignation que vous avez été victime d'un fou, car c'est un fou et

rien de plus. Voilà comme il faut présenter le fait. Moi, je ne puis pas souffrir ces furieux. Il m'arrive parfois à moi-même d'en dire de plus roides encore, mais ce n'est pas *ex cathedra*. Et justement voici qu'on parle d'un sénateur.

– De quel sénateur ? Qui est-ce qui en parle ?

– Voyez-vous, moi-même je n'y comprends rien. Est-ce que vous n'avez point été avisée, Julie Mikhaïlovna, de la prochaine arrivée d'un sénateur ?

– D'un sénateur ?

– Voyez-vous, on est convaincu qu'un sénateur a reçu mission de se rendre ici, et que le gouvernement va vous destituer. Cela m'est revenu de plusieurs côtés.

– Je l'ai entendu dire aussi, observai-je.

– Qui a parlé de cela ? demanda la gouvernante toute rouge.

– Vous voulez dire : qui en a parlé le premier ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'on en parle, et même beaucoup. Le public ne s'est pas entretenu d'autre chose dans la journée d'hier. Tout le monde est très sérieux, quoiqu'on n'ait encore aucune donnée positive. Sans doute les personnes plus intelligentes, les gens plus compétents se taisent, mais parmi ceux-ci plusieurs ne laissent pas d'écouter.

– Quelle bassesse ! Et… quelle bêtise !

– Eh bien, vous voyez, il faut maintenant que vous vous montriez pour fermer la bouche à ces imbéciles.

– Je l'avoue, je sens moi-même que je ne puis faire autrement, mais… si une nouvelle humiliation m'était réservée ? Si j'allais me trouver seule à ce bal ? Car personne ne viendra, personne, personne !

– Quelle idée ? On n'ira pas au bal ! Et les robes qu'on a fait faire, et les toilettes des demoiselles ? Vraiment, après cela, je nie que vous soyez une femme ! Voilà comme vous connaissez votre sexe !

– La maréchale de la noblesse n'y sera pas !

– Mais enfin, qu'est-ce qui est arrivé ? Pourquoi n'ira-t-on pas au bal ? cria-t-il impatienté.

– Une ignominie, une honte, – voilà ce qui est arrivé. Qu'y a-t-il au fond de tout cela ? Je l'ignore, mais, après une telle affaire, je ne puis pas me montrer au bal…

– Pourquoi ? Mais, au bout du compte, quels sont vos torts ? De quoi êtes-vous coupable ? La faute n'est-elle pas plutôt au public, à vos hommes respectables, à vos pères de famille ? C'était à eux d'imposer silence aux vauriens et aux imbéciles, – car parmi les tapageurs il n'y avait que des imbéciles et des vauriens. Nulle part, dans aucune société, l'autorité ne maintient l'ordre à elle toute seule. Chez nous chacun, en entrant quelque part, exige qu'on détache un commissaire de police pour veiller à sa sûreté personnelle. On ne comprend pas que la société doit se protéger elle-même. Et que font en pareille circonstance vos pères de famille, vos hauts fonctionnaires, vos femmes mariées, vos jeunes filles ? Tous ces gens-là se taisent et boudent. Le public n'a pas même assez d'initiative pour mettre les braillards à la raison.

– Ah ! que cela est vrai ! Ils se taisent, boudent et… regardent autour d'eux.

– Eh bien, si cela est vrai, vous devez le déclarer hautement, fièrement, sévèrement. Il faut montrer que vous n'êtes pas brisée, et le montrer précisément à ces vieillards, à ces mères de famille. Oh ! vous saurez : vous ne manquez pas d'éloquence, lorsque votre tête est lucide. Vous les réunirez autour de vous et vous leur ferez un discours qui sera ensuite envoyé au *Golos* et à la *Gazette de la Bourse*. Attendez, je vais moi-même me mettre à l'œuvre, je me charge de tout organiser. Naturellement les mesures d'ordre devront être mieux prises ; il faudra surveiller le buffet, prier le prince, prier monsieur… Vous ne pouvez pas nous laisser en plan, monsieur, alors que tout est à recommencer. Et enfin vous ferez votre entrée au bras d'André Antonovitch. Comment va-t-il ?

– Oh ! quels jugements faux, injustes, outrageants vous avez toujours portés sur cet homme angélique ! s'écria avec un subit attendrissement Julie Mikhaïlovna, et peu s'en fallut qu'elle ne fondît en larmes. Sur le moment Pierre Stépanovitch déconcerté ne sut que balbutier :

– Allons donc, je… mais quoi ? J'ai toujours…

– Jamais, jamais ! vous ne lui avez jamais rendu justice !

– Il faut renoncer à comprendre la femme ! grommela Pierre Stépanovitch en grimaçant un sourire.

– C'est l'homme le plus droit, le plus délicat, le plus angélique ! L'homme le meilleur !

– Pour ce qui est de sa bonté, je l'ai toujours hautement reconnue…

– Jamais. Du reste, laissons cela. Je l'ai défendu fort maladroitement. Tantôt la sournoise maréchale de la noblesse a fait plusieurs allusions sarcastiques à ce qui s'est passé hier.

– Oh ! maintenant elle ne parlera plus de la journée d'hier, celle d'aujourd'hui doit la préoccuper bien davantage. Et pourquoi l'idée qu'elle n'assistera pas au bal vous trouble-t-elle à ce point ? Certainement elle n'y viendra pas, après la part qu'elle a eue à un tel scandale ! Ce n'est peut-être pas sa faute, mais sa réputation n'en souffre pas moins, elle a de la boue sur les mains.

– Qu'est-ce que c'est ? je ne comprends pas : pourquoi a-t-elle de la boue sur les mains ? demanda Julie Mikhaïlovna en regardant Pierre Stépanovitch d'un air étonné.

– Je n'affirme rien, mais en ville le bruit court qu'elle leur a servi d'entremetteuse.

– Comment ? À qui a-t-elle servi d'entremetteuse ?

– Eh ! mais est-ce que vous ne savez pas encore la chose ? s'écria-t-il avec une surprise admirablement jouée, – eh bien, à Stavroguine et à Élisabeth Nikolaïevna !

Nous n'eûmes tous qu'un même cri :

– Comment ? Quoi ?

– Vrai, on dirait que vous n'êtes encore au courant de rien ! Eh bien, il s'agit d'un événement tragico-romanesque : en plein jour Élisabeth Nikolaïevna a quitté la voiture de la maréchale de la noblesse pour monter dans celle de Stavroguine, et elle a filé avec « ce dernier » à Skvorechniki. Il y a de cela une heure tout au plus.

Ces paroles nous plongèrent dans une stupéfaction facile à comprendre. Naturellement, nous avions hâte d'en savoir davantage, et nous nous mîmes à interroger Pierre Stépanovitch. Mais, circonstance singulière, quoiqu'il eût été, « par hasard », témoin du fait, il ne put nous en donner qu'un récit très sommaire. Voici, d'après lui, comment la chose s'était passée : après la matinée littéraire, la maréchale de la noblesse avait ramené dans sa voiture Lisa et Maurice Nikolaïévitch à la demeure de la générale Drozdoff (celle-ci avait toujours les jambes malades) ; au moment où l'équipage venait de s'arrêter devant le perron, Lisa, sautant à terre, s'était élancée vers une autre voiture qui stationnait à vingt-cinq pas de là, la portière s'était ouverte et refermée : « Épargnez-moi ! » avait crié la jeune fille à Maurice Nikolaïévitch, et la voiture était partie à fond de train dans la direction de Skvorechniki. En réponse aux questions qui jaillirent spontanément de nos lèvres : Y a-t-il eu entente préalable ? Qui est-ce qui était dans la voiture ? – Pierre Stépanovitch déclara qu'il ne savait rien, que sans doute cette fugue avait été concertée à l'avance entre les deux jeunes gens, mais qu'il n'avait pas aperçu Stavroguine lui-même dans la voiture où peut-être se trouvait le vieux valet de chambre, Alexis Egoritch.

– Comment dont vous-même étiez-vous là ? lui demandâmes-nous, – et comment savez-vous de science certaine qu'elle est allée à Skvorechniki ?

– Je passais en cet endroit par hasard, répondit-il, – et, en apercevant Lisa, j'ai couru vers la voiture.

Et pourtant, lui si curieux, il n'avait pas remarqué qui était dans cette voiture !

– Quant à Maurice Nikolaïévitch, acheva le narrateur, – non seulement il ne s'est pas mis à la poursuite de la jeune fille, mais il n'a même pas essayé de la retenir, et il a fait taire la ma-

réchale de la noblesse qui s'époumonait à crier : « Elle va chez Stavroguine ! Elle va chez Stavroguine ! »

Je ne pus me contenir plus longtemps :

– C'est toi, scélérat, qui as tout organisé ! vociférai-je avec rage. – Voilà à quoi tu as employé ta matinée ! Tu as été le complice de Stavroguine, c'est toi qui étais dans la voiture et qui y a fait monter Lisa… toi, toi, toi ! Julie Mikhaïlovna, cet homme est votre ennemi, il vous perdra aussi ! Prenez garde !

Et je sortis précipitamment de la maison.

J'en suis encore à me demander aujourd'hui comment j'ai pu alors lancer une accusation si nette à la face de Pierre Stépanovitch. Mais j'avais deviné juste : on découvrit plus tard que les choses s'étaient passées à très peu près comme je l'avais dit. En premier lieu, j'avais trouvé fort louche la façon dont il s'y était pris pour entrer en matière. Une nouvelle aussi renversante, il aurait dû, ce semble, la raconter de prime abord, dès son arrivée dans la maison ; au lieu de cela, il avait fait mine de croire que nous la savions déjà, ce qui était impossible, vu le peu de temps écoulé depuis l'événement. Pour la même raison, il ne pouvait non plus avoir déjà entendu dire partout que la maréchale de la noblesse avec servi d'entremetteuse. En outre, pendant qu'il parlait, j'avais deux fois surpris sur ses lèvres le sourire malicieux du fourbe qui s'imagine en conter à des jobards. Mais peu m'importait Pierre Stépanovitch ; le fait principal n'était pas douteux à mes yeux, et, en sortant de chez Julie Mikhaïlovna, je ne me connaissais plus. Cette catastrophe m'atteignait à l'endroit le plus sensible du cœur ; j'avais envie de fondre en larmes et il se put même que j'aie pleuré. Je ne savais à quoi me décider. Je courus chez Stépan Trophimovitch, mais l'irritant personnage refusa encore de me recevoir. Nastasia eut beau m'assurer à voix basse qu'il était couché, je n'en crus rien. Chez Lisa, j'interrogeai les domestiques : ils me confirmèrent la fuite

de leur jeune maîtresse, mais eux-mêmes n'en savaient pas plus que moi. La consternation régnait dans cette demeure ; Prascovie Ivanovna avait déjà eu plusieurs syncopes, Maurice Nikolaïévitch se trouvait auprès d'elle ; je ne jugeai pas à propos de le demander. En réponse à mes questions, les gens de la maison m'apprirent que dans ces derniers temps Pierre Stépanovitch était venu très souvent chez eux : il lui arrivait parfois de faire jusqu'à deux visites dans la même journée. Les domestiques étaient tristes et parlaient de Lisa avec un respect particulier ; ils l'aimaient. Qu'elle fût perdue, irrévocablement perdue, – je n'en doutais pas, mais le côté psychologique de l'affaire restait incompréhensible pour moi, surtout après la scène que la jeune fille avait eue la veille avec Stavroguine. Courir la ville en quête de renseignements, m'informer auprès de personnes malveillantes que cette lamentable aventure devait réjouir, cela me répugnait, et, d'ailleurs, par égard pour Lisa, je ne l'aurais point voulu faire. Mais ce qui m'étonne, c'est que je sois allé chez Daria Pavlovna, où, du reste, je ne fus pas reçu (depuis la veille, la porte de la maison Stavroguine ne s'ouvrait pour aucun visiteur) ; je ne sais ce que j'aurais pu lui dire et quel motif m'avait déterminé à cette démarche. De chez Dacha, je me rendis au domicile de son frère. Je trouvai Chatoff plus sombre que jamais. Pensif et morne, il semblait faire un effort sur lui-même pour m'écouter ; tandis que je parlais, il se promenait silencieusement dans sa chambrette, et je pus à peine lui arracher une parole. J'étais déjà en bas de l'escalier quand il me cria du carré : « Passez chez Lipoutine, là vous saurez tout. » Mais je n'allais pas chez Lipoutine, et je revins plus tard chez Chatoff. Je me contentai d'entre-bâiller sa porte : « N'irez-vous pas aujourd'hui chez Marie Timoféievna ? » lui dis-je sans entrer. Il me répondit par des injures, et je me retirai. Je note, pour ne pas l'oublier, que, le même soir, il se rendit exprès tout au bout de la ville chez Marie Timoféievna qu'il n'avait pas vue depuis assez longtemps. Il la trouva aussi bien que possible, physiquement et moralement ; Lébiadkine ivre-mort dormait sur un divan dans la première pièce. Il était alors dix heures juste. Cha-

toff lui-même me fit part de ces détails le lendemain, en me rencontrant par hasard dans la rue. À neuf heures passées, je me décidai à me rendre au bal. Je ne devais plus y assister en qualité de commissaire, car j'avais laissé ma rosette chez Julie Mikhaïlovna, mais j'étais curieux de savoir ce qu'on disait en ville de tous ces événements. De plus, je voulais avoir l'œil sur la gouvernante, ne dussé-je la voir que de loin. Je me reprochais fort la précipitation avec laquelle je l'avais quittée tantôt.

III

Toute cette nuit avec ces incidents absurdes aboutissant à une épouvantable catastrophe me fait encore aujourd'hui l'effet d'un affreux cauchemar, et c'est ici que ma tâche de chroniqueur devient particulièrement pénible. Il était plus de dix heures quand j'arrivai chez la maréchale de la noblesse. Malgré le peu de temps dont on disposait, la vaste salle où s'était donnée la séance littéraire avait été convertie en salle de danse, et l'on espérait y voir toute la ville. Pour moi, depuis la matinée, je ne me faisais aucune illusion à cet égard, mais l'événement dépassa mes prévisions les plus pessimistes. Pas une famille de la haute société ne vint au bal, et tous les fonctionnaires de quelque importance firent également défaut. L'abstention presque générale du public féminin donna un démenti au pronostic de Pierre Stépanovitch (sans doute celui-ci avait sciemment trompé la gouvernante) : il y avait tout au plus une dame pour quatre cavaliers, et encore quelles dames ! Des femmes d'officiers subalternes, d'employés de la poste et de petits bureaucrates, trois doctoresses accompagnées de leurs filles, deux ou trois représentantes de la petite propriété, les sept filles et la nièce du secrétaire dont j'ai parlé plus haut, des boutiquières, – était-ce cela qu'attendait Julie Mikhaïlovna ? La moitié des marchands même restèrent chez eux. Du côté des hommes, quoique le gra-

tin tout entier brillât par son absence, la quantité, du moins, suppléait en un certain sens à la qualité, mais l'aspect de cette foule n'avait rien de rassurant. Çà et là on apercevait bien quelques officiers fort tranquilles, venus avec leurs femmes, et plusieurs pères de famille dont la condition et les manières étaient également modestes. Tous ces humbles se trouvaient au bal en quelque sorte « par nécessité », comme disait l'un d'eux. Mais, par contre, les mauvaises têtes et les gens entrés sans billets étaient en nombre plus considérable encore que le matin ; tout, à peine arrivés, se dirigeaient vers le buffet ; on aurait dit que quelqu'un leur avait assigné d'avance cet endroit comme lieu de réunion. Telle fut du moins l'impression que j'éprouvai. Prokhoritch s'était installé avec tout le matériel culinaire du club dans une vaste pièce située tout au bout d'une enfilade de chambres. Je remarquai là des gens fort débraillés, des pochards encore sous l'influence d'un reste d'ivresse, des individus sortis Dieu sait d'où, des hommes étrangers à notre ville. Sans doute je n'ignorais pas que Julie Mikhaïlovna s'était proposé de donner au bal le caractère le plus démocratique : « On recevra même les bourgeois, avait-elle dit, s'il en est qui veuillent prendre un billet. » La gouvernante l'avait belle à parler ainsi dans son comité, car elle était bien sûre, vu l'extrême misère de tous nos bourgeois, que l'idée de faire la dépense d'un billet ne viendrait à l'esprit d'aucun d'eux. N'importe, tout en tenant compte des intentions démocratiques du comité, je ne pouvais comprendre comment des toilettes si négligées n'avaient pas été refusées au contrôle. Qui donc les avait laissées entrer, et dans quel but s'était-on montré si tolérant ? Lipoutine et Liamchine avaient été relevés de leurs fonctions de commissaires (ils se trouvaient cependant au bal, devant figurer dans le « quadrille de la littérature »), mais, à mon grand étonnement, la rosette du premier ornait maintenant l'épaule du séminariste qui, en prenant violemment à partie Stépan Trophimovitch, avait plus que personne contribué au scandale de la matinée. Quant au commissaire nommé en remplacement de Liamchine, c'était Pierre Sté-

panovitch lui-même. À quoi ne pouvait-on pas s'attendre dans de pareilles conditions ?

Je me mis à écouter ce qui se disait. Certaines idées avaient un cachet d'excentricité tout à fait singulier. Par exemple, on assurait dans un groupe que l'histoire de Lisa avec Nicolas Vsévolodovitch était l'œuvre de Julie Mikhaïlovna qui avait reçu pour cela de l'argent de Stavroguine, on allait jusqu'à spécifier la somme. La fête même, affirmait-on, n'avait pas eu d'autre but dans la pensée de la gouvernante ; ainsi s'expliquait, au dire de ces gens bien informés, l'abstention de la moitié de la ville : on n'avait pas voulu venir au bal quand on avait su de quoi il retournait, et Lembke lui-même en avait été frappé au point de perdre la raison ; à présent c'était un fou que sa femme « conduisait ». J'entendis force rires étranges, gutturaux, sournois. Tout le monde faisait aussi d'amères critiques du bal et s'exprimait dans les termes les plus injurieux sur le compte de Julie Mikhaïlovna. En général, les conversations étaient si décousues, si confuses, si incohérentes, qu'on pouvait difficilement en dégager quelque chose de net.

Il y avait aussi au buffet des gens franchement gais, et parmi eux plusieurs dames fort aimables, de celles qui ne s'étonnent et ne s'effrayent de rien. C'étaient, pour la plupart, des femmes d'officiers, venues en compagnie de leurs maris. Chaque société s'asseyait à une table particulière où elle buvait gaiement du thé. À un moment donné, près de la moitié du public se trouva réunie au buffet.

Sur ces entrefaites, grâce aux soins du prince, trois pauvres petits quadrilles avaient été tant bien que mal organisés dans la salle blanche. Les demoiselles dansaient, et leurs parents les contemplaient avec bonheur. Mais, malgré le plaisir qu'ils éprouvaient à voir leurs filles s'amuser, beaucoup de ces gens respectables étaient décidés à filer en temps utile, c'est-à-dire avant l'ouverture du « chahut ».

La conviction qu'il y aurait du chahut était dans tous les esprits. Quant aux sentiments de Julie Mikhaïlovna elle-même, il me serait difficile de les décrire. Je ne lui parlais pas, quoique je fusse assez rapproché d'elle. Je l'avais saluée en entrant, et elle ne m'avait pas remarqué (je suis persuadé que, de sa part, ce n'était pas une feinte). Son visage était maladif ; son regard, bien que hautain et méprisant, errait de tous côtés avec une expression inquiète. Par un effort visiblement douloureux elle se roidissait contre elle-même, – pourquoi et pour qui ? Elle aurait dû se retirer, surtout emmener son mari, et elle restait !

Il suffisait de la voir en ce moment pour deviner que ses yeux « s'étaient ouverts », et qu'elle ne nourrissait plus aucune illusion. Elle n'appelait même pas auprès d'elle Pierre Stépanovitch (celui-ci, de son côté, semblait aussi l'éviter ; je l'aperçus au buffet, il était excessivement gai). Pourtant elle restait au bal et ne souffrait point qu'André Antonovitch fit un seul pas sans elle. Oh ! le matin encore, comme elle eût reçu l'imprudent qui se fût permis d'émettre en sa présence le moindre doute sur la santé intellectuelle de son époux ! Mais maintenant force lui était de se rendre à l'évidence. Pour moi, à première vue, l'état d'André Antonovitch me parut empiré depuis tantôt. Le gouverneur semblait inconscient, on aurait dit qu'il n'avait aucune idée du lieu où il était. Parfois il regardait tout à coup autour de lui avec une sévérité inattendue ; c'est ainsi qu'à deux reprises ses yeux se fixèrent sur moi. Une fois il ouvrit la bouche, prononça quelques mots d'une voix forte et n'acheva pas sa phrase ; un vieil employé, personnage fort humble, qui se trouvait par hasard à côté de lui, eut presque peur en l'entendant parler. Mais le public de la salle blanche lui-même, ce public composé en grande majorité de subalternes, s'écartait d'un air sombre et inquiet à l'approche de Julie Mikhaïlovna ; en même temps, ces gens d'ordinaire si timides vis-à-vis de leurs supérieurs tenaient leurs regards attachés sur Von Lembke avec une insistance d'autant plus étrange qu'ils n'essayaient nullement de la cacher.

– J'ai été saisie en remarquant cela, et c'est alors que l'état d'André Antonovitch m'a été révélé tout à coup, – m'avoua plus tard Julie Mikhaïlovna.

Oui, elle avait commis une nouvelle faute ! Tantôt, après avoir promis à Pierre Stépanovitch d'aller au bal, elle s'était, selon toute probabilité, rendue dans le cabinet d'André Antonovitch déjà complètement détraqué à la suite de la matinée littéraire, et, mettant en œuvre toutes ses séductions féminines, elle avait décidé le malheureux homme à l'accompagner. Mais combien elle devait souffrir à présent ! Et pourtant elle ne voulait pas s'en aller ! Était-ce par fierté qu'elle s'imposait ce supplice, ou bien avait-elle simplement perdu la tête ? – Je n'en sais rien. Nonobstant son orgueil, on la voyait aborder certaines dames humblement, le sourire aux lèvres, et ces avances étaient en pure perte. Julie Mikhaïlovna n'obtenait pour toute réponse qu'un oui ou un non, tant les femmes à qui elle adressait la parole avaient hâte de s'éloigner d'elle.

Parmi nos personnages de marque, un seul assistait au bal : c'était le général en retraite que le lecteur a déjà rencontré chez la maréchale de la noblesse. Toujours digne, comme le jour où il pérorait sur le duel de Stavroguine avec Gaganoff, le vieux débris circulait dans les salons, ouvrant l'œil, tendant l'oreille, et cherchant à se donner toutes les apparences d'un homme venu là pour étudier les mœurs plutôt que pour s'amuser. À la fin, il s'empara de la gouvernante et ne la lâcha plus. Évidemment il voulait la réconforter par sa présence et ses paroles. C'était à coup sûr un fort bon homme, très distingué de manières, et trop âgé pour que sa pitié même pût offenser. Il était néanmoins extrêmement pénible à Julie Mikhaïlovna de se dire que cette vieille baderne osait avoir compassion d'elle et se constituait en quelque sorte son protecteur. Cependant le général bavardait sans interruption.

– Une ville ne peut subsister, dit-on, que si elle possède sept justes… je crois que c'est sept, je ne me rappelle pas positivement le chiffre. Parmi les sept justes avérés que renferme notre ville, combien ont l'honneur de se trouver à votre bal ? je l'ignore, mais, malgré leur présence, je commence à me sentir un peu inquiet. Vous me pardonnerez, charmante dame, n'est-ce pas ? Je parle al-lé-go-ri-quement, mais je suis allé au buffet, et, ma foi ! je trouve que notre excellent Prokhoritch n'est pas là à sa place : il pourrait bien être razzié d'ici à demain matin. Du reste, je plaisante. J'attends seulement le « quadrille de la littérature », je tiens à savoir ce que ce sera, ensuite j'irai me coucher. Pardonnez à un vieux podagre, je me couche de bonne heure, et je vous conseillerais aussi d'aller « faire dodo », comme on dit aux enfants. Je suis venu pour les jeunes beautés… que votre bal m'offrait une occasion unique de voir en aussi grand nombre… Elles habitent toutes de l'autre côté de l'eau, et je ne vais jamais par là. La femme d'un officier… de chasseurs, paraît-il… elle n'est pas mal du tout et… ces fillettes sont fraîches aussi, mais voilà tout ; elles n'ont pour elles que la fraîcheur. Du reste, leur vue n'est pas désagréable. Ce sont des fleurs en boutons ; malheureusement les lèvres sont grosses. En général, chez les femmes russes, la beauté du visage laisse à désirer sous le rapport de la correction… Tant que dure la première jeunesse, pendant deux ans, même trois, ces petits minois sont ravissants, mais ensuite ils se fanent, d'où chez les maris ce triste indifférentisme qui contribue tant au développement de la question des femmes… si toutefois je comprends bien cette question… Hum. La salle est belle ; les chambres ne sont pas mal meublées. Cela pourrait être pire. La musique pourrait être beaucoup moins bonne… je ne dis pas qu'elle devrait l'être. Le coup d'œil n'est pas joli : cela manque de femmes. Quant aux toilettes, je n'en parle pas. Je trouve mauvais que ce monsieur en pantalon gris se permette de cancaner avec un tel sans gêne. Je lui pardonne, si c'est la joie qui lui fait oublier les convenances ; d'ailleurs, comme il est pharmacien ici… n'importe, danser le cancan avant onze heures, c'est commencer un peu tôt, même

pour un pharmacien… Là-bas, au buffet, deux hommes se sont battus à coups de poing, et on ne les a pas mis à la porte. Avant onze heures, on doit expulser les querelleurs, quelles que soient les mœurs du public… passé deux heures du matin, je ne dis pas : il y aura lieu alors de faire des concessions aux habitudes régnantes, – à supposer que ce bal dure jusqu'à deux heures du matin. Barbara Pétrovna avait promis d'envoyer des fleurs, et elle n'a pas tenu parole. Hum, il s'agit bien de fleurs pour elle maintenant, pauvre mère ! Et la pauvre Lisa, vous avez entendu parler de la chose ? C'est, dit-on, une histoire mystérieuse et… et voilà encore Stavroguine sur la cimaise… Hum. J'irais volontiers me coucher, je n'en puis plus. À quand donc ce « quadrille de la littérature » ?

Satisfaction fut enfin donnée au désir impatient du vieux guerrier. Dans ces derniers temps, quand on s'entretenait, en ville, du bal projeté, on ne manquait jamais de questionner au sujet de ce « quadrille de la littérature », et, comme personne ne pouvait s'imaginer ce que c'était, il avait éveillé une curiosité extraordinaire. Combien l'attente générale allait être déçue !

Une porte latérale jusqu'alors fermée s'ouvrit, et soudain parurent quelques masques. Aussitôt le public fit cercle autour d'eux. Tout le buffet se déversa instantanément dans la salle blanche. Les masques se mirent en place pour la danse. Ayant réussi à me faufiler au premier plan, je me trouvai juste derrière le groupe formé par Julie Mikhaïlovna, Von Lembke et le général. Pierre Stépanovitch, qui jusqu'à ce moment ne s'était pas montré, accourut alors auprès de la gouvernante.

– Je suis toujours en surveillance au buffet, lui dit-il à voix basse ; pour l'irriter encore plus, il avait pris, en prononçant ces mots, la mine d'un écolier fautif. Julie Mikhaïlovna rougit de colère.

– À présent, du moins, vous devriez renoncer à vos mensonges, homme effronté ! répliqua-t-elle.

Cette réponse fut faite assez haut pour que le public l'entendît. Pierre Stépanovitch s'esquiva tout content.

Il serait difficile de concevoir une allégorie plus plate, plus fade, plus misérable que ce « quadrille de la littérature ». On n'aurait rien pu imaginer qui fût moins approprié à l'esprit de nos provinciaux ; et pourtant la paternité de cette invention appartenait, disait-on, à Karmazinoff. Le divertissement, il est vrai, avait été réglé par Lipoutine aidé du professeur boiteux que nous avons vu chez Virguinsky. Mais l'idée venait de Karmazinoff, et l'on prétend même que le grand écrivain avait voulu figurer en costume parmi les danseurs. Ceux-ci étaient répartis en six couples et pouvaient à peine être appelés des masques, attendu que leur mise ne les distinguait pas des autres personnes présentes. Ainsi, par exemple, il y avait un vieux monsieur de petite taille qui était en habit comme tout le monde et dont le déguisement se réduisait à une barbe blanche postiche. Ce personnage remuait continuellement les pieds sans presque bouger de place et conservait toujours un air sérieux en dansant. Il proférait certains sons d'une voix de basse enrouée, histoire de représenter par cet enrouement un journal connu. À ce masque faisaient vis-à-vis deux géants : KH et Z, ces lettres étaient cousues sur leurs fracs, mais que signifiaient-elles ? – on n'en savait rien. L' « honnête pensée russe » était personnifiée par un monsieur entre deux âges qui portait des lunettes, un frac, des gants et – des chaînes (de vraies chaînes). Cette pensée avait sous le bras un portefeuille contenant une sorte de « dossier ». De la poche émergeait une lettre décachetée : c'était un certificat que quelqu'un avait envoyé de l'étranger pour attester à tous les sceptiques l'honnêteté de l' « honnête pensée russe ». Tout cela était expliqué de vive voix par les commissaires du bal, car il n'y avait pas moyen de déchiffrer le bout de lettre qui sortait de la poche. Dans sa main droite levée en l'air, l' « honnête pensée

russe » tenait une coupe, comme si elle eût voulu porter un toast. À sa droite et à sa gauche se trouvaient deux jeunes filles nihilistes, coiffées à la Titus, qui piétinaient sur place, et vis-à-vis dansait un autre vieux monsieur en habit, mais celui-ci était porteur d'une pesante massue, pour figurer le rédacteur en chef d'un terrible organe moscovite. « Numérote tes abatis », avait l'air de dire ce matamore. Toutefois, il avait beau être armé d'une massue, il ne pouvait soutenir le regard que l' « honnête pensée russe » dirigeait obstinément sur lui à travers ses lunettes ; il détournait les yeux, et, en esquissant un pas de deux, s'agitait, se tortillait, ne savait où se fourrer, – tant le tourmentait, évidemment, sa conscience... Du reste, je ne me rappelle pas toutes ces charges ; elles n'étaient pas plus spirituelles les unes que les autres, si bien qu'à la fin je me sentis honteux d'assister à un pareil spectacle. Cette même impression de honte se reflétait sur tous les visages, sans en excepter ceux des individus hétéroclites qui étaient venus du buffet. Pendant un certain temps le public resta silencieux, se demandant avec irritation ce que cela voulait dire. Peu à peu les langues se délièrent.

– Qu'est-ce que c'est que cela ? grommelait dans un groupe un sommelier.

– C'est une bêtise.

– C'est de la littérature. Ils blaguent le *Golas*.

– Mais qu'est-ce que ça me fait, à moi ?

Ailleurs, j'entendis le dialogue suivant :

– Ce sont des ânes !

– Non, les ânes, ce n'est pas eux, mais nous.

– Pourquoi es-tu un âne ?

– Je ne suis pas un âne.

– Eh bien, si tu n'es pas un âne, à plus forte raison je n'en suis pas un.

Dans un troisième groupe :

– On devrait leur flanquer à tous le pied au derrière !

– Chambarder toute la salle !

Dans un quatrième :

– Comment les Lembke n'ont-ils pas honte de regarder cela ?

– Pourquoi s'en priveraient-ils ? Tu le regardes bien, toi !

– Ce n'est pas ce que je fais de mieux, mais, après tout, moi, je ne suis pas gouverneur.

– Non, tu es un cochon.

– Jamais de ma vie je n'ai vu un bal aussi vulgaire, observa d'un ton aigre et avec le désir évident d'être entendue une dame qui se trouvait près de Julie Mikhaïlovna. C'était une robuste femme de quarante ans ; elle avait le visage fardé et portait une robe de soie d'une couleur criarde ; en ville presque tout le monde la connaissait, mais personne ne la recevait. Veuve d'un conseiller d'État qui ne lui avait laissé qu'une maison de bois et une maigre pension, elle vivait bien et avait équipage. Deux mois auparavant Julie Mikhaïlovna était allée lui faire visite, mais n'avait pas été reçue.

– Du reste, c'était facile à prévoir, ajouta-t-elle en regardant effrontément la gouvernante.

Celle-ci n'y tint plus.

– Si vous pouviez le prévoir, pourquoi êtes-vous venue ? demanda-t-elle.

– C'est le tort que j'ai eu, répliqua insolemment la dame qui ne cherchait qu'une dispute, mais le général intervint.

– Chère dame, en vérité, vous devriez vous retirer, dit-il en se penchant à l'oreille de Julie Mikhaïlovna. – Nous ne faisons que les gêner, et, sans nous, ils s'amuseront à merveille. Vous avez rempli toutes vos obligations, vous avez ouvert le bal ; eh bien, à présent, laissez-les en repos… D'ailleurs, André Antonovitch ne paraît pas dans un état très satisfaisant… Pourvu qu'il n'arrive pas de malheur !

Mais il était déjà trop tard.

Depuis que le quadrille était commencé, André Antonovitch considérait les danseurs avec un ahurissement mêlé d'irritation ; en entendant les premières remarques faites par le public, il se mit à regarder autour de lui d'un air inquiet. Alors, pour la première fois, ses yeux rencontrèrent certains hommes du buffet, et un étonnement extraordinaire se manifesta dans son regard. Tout à coup éclatèrent des rires bruyants parmi les spectateurs du quadrille : à la dernière figure, le rédacteur en chef du « terrible organe moscovite », voyant toujours braquées sur lui les lunettes de l' « honnête pensée russe » et ne sachant comment se dérober au regard qui le poursuivait, s'avisait soudain d'aller, les pieds en l'air, à la rencontre de son ennemie, manière ingénieuse d'exprimer que tout était sens dessus dessous dans l'esprit du terrible publiciste. Comme Liamchine seul savait faire le poirier, il s'était chargé de représenter le journa-

liste à la massue. Julie Mikhaïlovna ignorait complètement qu'on devait marcher les pieds en l'air. « Ils m'avaient caché cela, ils me l'avaient caché », me répétait-elle plus tard avec indignation. La facétie de Liamchine obtint un grand succès de rire ; à coup sûr le public se souciait fort peu de l'allégorie, mais il trouvait drôle ce monsieur en habit noir qui marchait sur les mains. Lembke frémit de colère.

– Le vaurien ! cria-t-il en montrant Liamchine, – qu'on empoigne ce garnement, qu'on le remette… qu'on le remette sur ses pieds… la tête… la tête en haut… en haut !

Liamchine reprit instantanément sa position normale. L'hilarité redoubla.

– Qu'on expulse tous les garnements qui rient ! ordonna brusquement Lembke.

Des murmures commencèrent à se faire entendre.

– Cela n'est pas permis, Excellence.

– Il n'est pas permis d'insulter le public.

– Lui-même est un imbécile ! fit une voix dans un coin de la salle.

– Flibustiers ! cria-t-on d'un autre coin.

Le gouverneur se tourna aussitôt vers l'endroit d'où ce cri était parti, et il devint tout pâle. Un vague sourire se montra sur ses lèvres, comme s'il s'était soudain rappelé quelque chose.

Julie Mikhaïlovna se mit en devoir de l'emmener.

– Messieurs, dit-elle en s’adressant à la foule qui se pressait vers elle et son mari, – messieurs, excusez André Antonovitch. André Antonovitch est souffrant… excusez… pardonnez-lui, messieurs !

J’ai entendu le mot « pardonnez » sortir de sa bouche. La scène ne dura que quelques instants. Mais je me souviens très bien qu’en ce moment même, c'est-à-dire après les paroles de Julie Mikhaïlovna, une partie du public, en proie à une sorte d’épouvante, gagna précipitamment la porte. Je me rappelle même qu’une femme cria avec des larmes dans la voix :

– Ah ! encore comme tantôt !

Elle ne croyait pas si bien dire ; de fait, alors qu’on se bousculait déjà pour sortir au plus vite, une bombe éclata soudain au milieu de la cohue, « encore comme tantôt » :

– Au feu ! Tout le Zariétchié[28] brûle !

Je ne saurais dire si ce cri fut tout d’abord poussé dans les salons, ou si quelque nouvel arrivant le jeta de l’antichambre ; quoi qu’il en soit, il produisit aussitôt une panique dont ma plume est impuissante à donner une idée. Plus de la moitié des personnes venues au bal habitaient le Zariétchié, soit comme propriétaires, soit comme locataires des maisons de bois qui abondent dans ce quartier. Courir aux fenêtres, écarter les rideaux, arracher les stores, fut l’affaire d’un instant. Tout le Zariétchié était en flammes. À la vérité, l’incendie venait seulement de commencer, mais on le voyait sévir dans trois endroits parfaitement distincts, et c’était là une circonstance alarmante.

– Le feu a été mis volontairement ! Ce sont les ouvriers des Chpigouline qui ont fait le coup ! vociférait-on dans la foule.

---

[28] Quartier situé au-delà de la rivière.

Je me rappelle quelques exclamations très caractéristiques :

– Mon cœur me l'avait dit, qu'on mettrait le feu ; tous ces jours-ci j'en avais le pressentiment !

– Ce sont les ouvriers de Chpigouline, il n'y a pas à chercher les coupables ailleurs.

– On nous a réunis ici exprès pour pouvoir allumer l'incendie là-bas !

Cette dernière parole, la plus étrange de toutes, fut proférée par une femme, une Korobotchka sans doute, qu'affolait la perspective de sa ruine. Le public tout entier s'élança vers la porte. Je ne décrirai pas l'encombrement de l'antichambre pendant que les hommes prenaient leurs paletots, les dames leurs mantilles et leurs mouchoirs ; je passerai également sous silence les cris des femmes effrayées, les larmes des jeunes filles. Longtemps après on a raconté en ville que plusieurs vols avaient été commis dans cette occasion. Le fait me semble peu croyable, mais il ne faut pas s'étonner si, au milieu d'une confusion pareille, quelques-uns durent s'en aller sans avoir retrouvé leur pelisse. Sur le seuil, la presse était telle que Lembke et Julie Mikhaïlovna faillirent être écrasés.

– Qu'on arrête tout le monde ! Qu'on ne laisse sortir personne ! tonna le gouverneur en étendant le bras pour empêcher la foule d'avancer, – qu'on les fouille tous minutieusement les uns après les autres, tout de suite !

Des clameurs injurieuses accueillirent ces paroles.

– André Antonovitch ! André Antonovitch ! s'écria Julie Mikhaïlovna au comble du désespoir.

– Qu'on l'arrête la première ! poursuivit-il en désignant sa femme d'un geste menaçant. – Qu'on la visite la première ! Le bal n'était qu'un moyen destiné à faciliter l'incendie…

Elle poussa un cri et tomba évanouie (oh ! certes, ce n'était pas un évanouissement pour rire). Le prince, le général et moi, nous courûmes à son secours ; d'autres personnes, des dames même, nous vinrent en aide dans ce moment critique. Nous emportâmes la malheureuse hors de cet enfer et la mîmes en voiture, mais elle ne reprit ses sens qu'en arrivant à sa demeure, et son premier cri fut encore pour André Antonovitch. Après l'écroulement de tous ses châteaux en Espagne, il ne restait plus devant elle que son mari. On envoya chercher un médecin. En l'attendant, le prince et moi, nous demeurâmes pendant une heure entière auprès de Julie Mikhaïlovna. Dans un élan de générosité le général (quoique fort effrayé lui-même) avait déclaré qu'il passerait toute la nuit au chevet de l' « infortunée », mais, au bout de dix minutes, il s'endormit sur un fauteuil dans la salle, et nous le laissâmes là.

À la première nouvelle de l'incendie, le maître de police s'était empressé de quitter le bal ; il réussit à faire sortir André Antonovitch aussitôt après nous, et voulut le décider à prendre place dans la voiture à côté de Julie Mikhaïlovna, répétant sur tous les tons que Son Excellence avait besoin de repos. Je ne comprends pas qu'il n'ait point insisté davantage encore. Sans doute André Antonovitch ne voulait pas entendre parler de repos et tenait à se rendre au plus tôt sur le lieu du sinistre, mais ce n'était pas une raison. En fin de compte, Ilia Ilitch le laissa monter dans son drojki et partit avec lui pour le Zariétchié. Il raconta ensuite que pendant toute la route le gouverneur n'avait fait que gesticuler en donnant des ordres trop extraordinaires pour pouvoir être exécutés. On sut plus tard que le saisissement avait provoqué chez Von Lembke un accès de *delirium tremens*.

Pas n'est besoin de raconter comment finit le bal. Quelques dizaines de joyeux noceurs et avec eux plusieurs dames restèrent dans les salons que la police avait complètement évacués. Ils prétendirent garder les musiciens, et ceux-ci persistant à vouloir s'en aller, ils les accablèrent de coups. Prokhoritch fut « razzié », comme l'avait prédit le général ; on but toutes les bouteilles du buffet, on se livra aux fantaisies chorégraphiques les plus risquées, on salit les chambres, et ce fut seulement à l'aurore qu'une partie des pochards quitta la maison pour aller recommencer au Zariétchié de nouvelles saturnales… Les autres, couchés par terre ou sur les divans de velours maculés par l'orgie, cuvèrent ainsi leur vin jusqu'au matin. Ensuite les domestiques les prirent par les pieds et les poussèrent dans la rue. Voilà comment se termina la fête au profit des institutrices de notre province.

IV

Notre public d'au-delà de la rivière s'était surtout ému de cette circonstance que l'incendie avait été évidemment allumé par des mains criminelles. Chose remarquable, le premier cri « Au feu ! » venait à peine d'être proféré que tout le monde accusait les ouvriers des Chpigouline. Maintenant on sait trop bien qu'en effet trois d'entre eux participèrent à l'incendie, mais tous les autres ont été reconnus innocents aussi bien par les tribunaux que par l'opinion publique. La culpabilité du forçat Fedka n'est pas moins bien établie que celle des trois gredins dont je viens de parler. Voilà toutes les données positives qu'on a recueillies jusqu'à présent concernant l'origine de l'incendie. Mais quel but se proposaient ces trois drôles ? Ont-ils agi de leur propre initiative ou à l'instigation de quelqu'un ? ce sont là des questions auxquelles maintenant encore il est impossible de répondre autrement que par des conjectures.

Allumé sur trois points et favorisé par un vent violent, le feu se propagea avec d'autant plus de rapidité que, dans cette partie de la ville, la plupart des maisons sont construites en bois (du reste, un des trois foyers de l'incendie fut éteint presque aussitôt, comme on le verra plus bas). On a cependant exagéré notre malheur dans les correspondances envoyées aux journaux de la capitale : un quart du Zariétchié, tout au plus, fut dévoré par les flammes. Notre corps de pompiers, quoique peu considérable eu égard à l'étendue et à la population de la ville, montra un courage et un dévouement au-dessus de tout éloge, mais ses efforts, même secondés, comme ils le furent, par ceux des habitants, n'auraient pas servi à grand'chose, si aux premières lueurs de l'aurore le vent n'était tombé tout à coup. Quand, une heure après avoir quitté le bal, j'arrivai sur les lieux, je trouvai l'incendie dans toute sa force. La rue parallèle à la rivière n'était qu'un immense brasier. Il faisait clair comme en plein jour. Inutile de retracer les divers détails d'un tableau que tout lecteur russe a eu bien des fois sous les yeux. Dans les péréouloks voisins de la rue en proie aux flammes régnait une agitation extraordinaire. Directement menacés par les progrès du feu, les habitants de ces ruelles se hâtaient d'opérer leur déménagement ; toutefois ils ne s'éloignaient pas encore de leurs logis ; après avoir transporté hors de chez eux leurs coffres et leurs lits de plume, ils s'asseyaient dessus en attendant. Une partie de la population mâle était occupée à un travail pénible : elle abattait à coups de hache les clôtures en planches et même les cabanes qui se trouvaient à proximité de l'endroit où l'incendie exerçait ses ravages. Les petits enfants réveillés en sursaut poussaient des cris auxquels se joignaient ceux des femmes qui avaient déjà réussi à déménager leurs meubles ; quant aux autres, elles procédaient silencieusement, mais avec la plus grande activité, au sauvetage de leur mobilier. Au loin volaient des étincelles et des flammèches, on les éteignait autant que possible. Sur le théâtre même du sinistre s'étaient groupés quantité de gens accourus de

tous les coins de la ville ; les uns aidaient à combattre le feu, les autres contemplaient ce spectacle en amateurs.

Emboîtant le pas à la foule curieuse, j'arrivai, sans questionner personne, à l'endroit le plus dangereux, et là j'aperçus enfin André Antonovitch à la recherche de qui m'avait envoyé Julie Mikhaïlovna elle-même. Le gouverneur était debout sur un monceau de planches provenant d'une clôture abattue. À sa gauche, à trente pas de distance, se dressait le noir squelette d'une maison de bois presque entièrement consumée déjà : aux deux étages les fenêtres étaient remplacées par des trous béants, la toiture s'effondrait, et des flammes serpentaient encore çà et là le long des solives carbonisées. Au fond d'une cour, à vingt pas de la maison incendiée, un pavillon composé aussi de deux étages commençait à brûler et on le disputait aux flammes du mieux que l'on pouvait. À droite, des pompiers et des gens du peuple s'efforçaient de préserver un assez grand bâtiment en bois que le feu n'avait pas encore atteint, mais qui courait un danger imminent. Le visage tourné vers le pavillon, Lembke criait, gesticulait et donnait des ordres qui n'étaient exécutés par personne. Je crus remarquer que tout le monde le délaissait. Autour de lui, la foule comprenait les éléments les plus divers : à côté de la populace il y avait des messieurs, entre autres l'archiprêtre de la cathédrale. On écoutait André Antonovitch avec surprise, mais personne ne lui adressait la parole et n'essayait de l'emmener ailleurs. Pâle, les yeux étincelants, Von Lembke disait les choses les plus stupéfiantes ; pour comble, il était nu-tête, ayant depuis longtemps perdu son chapeau.

– L'incendie est toujours dû à la malveillance ! C'est le nihilisme ! Si quelque chose brûle, c'est le nihilisme ! entendis-je avec une sorte d'épouvante, quoique ce langage ne fût plus une révélation pour moi.

– Excellence, observa un commissaire de police qui se trouvait près du gouverneur, – si vous consentiez à retourner

chez vous et à prendre du repos… Il y a même danger pour Votre Excellence à rester ici…

Comme je l'appris plus tard, ce commissaire de police avait été laissé par Ilia Ilitch auprès de Von Lembke avec mission expresse de veiller sur sa personne et de ne rien négliger pour le ramener chez lui ; en cas de besoin urgent, il devait même employer la force, mais comment aurait-il fait pour exécuter un pareil ordre ?

– Ils essuieront les larmes des sinistrés, mais ils brûleront la ville. Ce sont toujours les quatre coquins, les quatre coquins et demi. Qu'on arrête le vaurien ! Il s'introduit comme un ver dans l'honneur des familles. Pour brûler les maisons, on s'est servi des institutrices. C'est une lâcheté, une lâcheté ! Ah ! qu'est-ce qu'il fait ? cria André Antonovitch apercevant tout à coup sur le toit en partie consumé du pavillon un pompier que les flammes entouraient, – qu'on le fasse descendre, qu'on l'arrache de là ! La toiture va s'effondrer sous lui, et il tombera dans le feu, éteignez-le… Qu'est-ce qu'il fait là ?

– Il travaille à éteindre l'incendie, Excellence.

– C'est invraisemblable. L'incendie est dans les esprits, et non sur les toits des maisons. Tirez-le de là et ne vous occupez plus de rien ! C'est le mieux, c'est le mieux ! Que les choses s'arrangent comme elles pourront ! Ah ! qui est-ce qui pleure encore ? Une vieille femme ! Cette vieille crie, pourquoi l'a-t-on oubliée ?

En effet, au rez-de-chaussée du pavillon se faisaient entendre les cris d'une vieille femme de quatre-vingts ans, parente du maréchal à qui appartenait l'immeuble en proie aux flammes. Mais on ne l'avait pas oubliée : elle-même, avant que l'accès de la maison soit devenu impossible, avait fait la folie d'y rentrer pour sauver un lit de plume qui se trouvait dans une petite

chambre jusqu'alors épargnée par l'incendie. Sur ces entrefaites, le feu avait aussi envahi cette pièce. À demi asphyxiée par la fumée, sentant une chaleur insupportable, la malheureuse poussait des cris de terreur, tout en s'efforçant de faire passer son lit par la fenêtre. Lembke courut à son secours. Tout le monde le vit s'élancer vers la croisée, saisir le lit par un bout et le tirer à lui de toutes ses forces. Mais, dans ce moment même, une planche se détachant du toit atteignit le gouverneur au cou, et le renversa, privé de connaissance, sur le sol.

L'aube parut enfin, maussade et sombre. L'incendie perdit de sa violence ; le vent cessa de souffler et fut remplacé par une petite pluie fine. J'étais déjà dans un autre endroit du Zariétchié, très éloigné de celui où avait eu lieu l'accident survenu à Lembke. Là, dans la foule, j'entendis des conversations fort étranges : on avait constaté un fait singulier. Tout à l'extrémité du quartier, il y avait dans un terrain vague, derrière des jardins potagers, une maisonnette en bois, récemment construite, qui se trouvait bien à cinquante pas des autres habitations, et c'était dans cette maison écartée que le feu avait pris en premier lieu. Vu sa situation tout à fait excentrique, elle aurait pu brûler entièrement sans mettre en danger aucune autre construction, de même qu'elle aurait été seule épargnée par un incendie dévorant tout le Zariétchié. Évidemment il s'agissait ici d'un cas isolé, d'une tentative criminelle, et non d'un accident imputable aux circonstances. Mais voici où l'affaire se corsait : la maison avait pu être sauvée, et, quand on y était entré au lever du jour, on avait eu sous les yeux le spectacle le plus inattendu. Le propriétaire de cet immeuble était un bourgeois qui habitait non loin de là, dans le faubourg ; il avait couru en toute hâte à sa nouvelle maison dès qu'il y avait aperçu un commencement d'incendie, et, avec l'aide de quelques voisins, il était parvenu à éteindre le feu. Dans cette demeure logeaient un capitaine connu en ville, sa sœur et une vieille servante ; or, durant la nuit, tous trois avaient été assassinés, et, selon toute évidence, dévalisés. (Le maître de police était en train de visiter le lieu du

crime au moment où Lembke entreprenait le sauvetage du lit de plume.) Le matin, la nouvelle se répandit, et la curiosité attira bientôt aux abords de la maisonnette une multitude d'individus de toute condition, parmi lesquels se trouvaient même plusieurs des incendiés du Zariétchié. Il était difficile de se frayer un passage à travers une foule si compacte. On me raconta qu'on avait trouvé le capitaine couché tout habillé sur un banc avec la gorge coupée ; il était sans doute plongé dans le sommeil de l'ivresse lorsque le meurtrier l'avait frappé ; Lébiadkine, ajoutait-on, avait saigné « comme un bœuf » ; le corps de Marie Timoféievna était tout criblé de coups de couteau et gisait sur le seuil, ce qui prouvait qu'une lutte avait eu lieu entre elle et l'assassin ; la servante, dont la tête n'était qu'une plaie, devait aussi être éveillée au moment du crime. Au dire du propriétaire, Lébiadkine avait passé chez lui dans la matinée de la veille ; étant en état d'ivresse, il s'était vanté de posséder beaucoup d'argent et avait montré jusqu'à deux cents roubles. Son vieux portefeuille vert avait été retrouvé vide sur le parquet, mais on n'avait touché ni à ses vêtements, ni au coffre de Marie Timoféievna, pas plus qu'on n'avait enlevé la garniture en argent de l'icône. Évidemment le voleur s'était dépêché ; de plus, ce devait être un homme au courant des affaires du capitaine ; il n'en voulait qu'à l'argent, et il savait où le trouver. Si le propriétaire n'était pas arrivé à temps pour éteindre l'incendie, les cadavres auraient été réduits en cendres, et dès lors il eût été fort difficile de découvrir la vérité.

Tels furent les renseignements qu'on me donna. J'appris aussi que M. Stavroguine était venu lui-même louer ce logement pour le capitaine et sa sœur. Le propriétaire ne voulait pas d'abord entendre parler de location, parce qu'il songeait à faire de sa maison un cabaret ; mais Nicolas Vsévolodovitch n'avait pas regardé au prix, et il avait payé six mois d'avance.

– Ce n'est pas par hasard que le feu a pris, entendait-on dans la foule.

Mais la plupart restaient silencieux, et les visages étaient plutôt sombres qu'irrités. Cependant autour de moi on continuait à s'entretenir de Nicolas Vsévolodovitch : la femme tuée était son épouse ; la veille il avait attiré chez lui « dans des vues déshonnêtes » une jeune personne appartenant à la plus haute société, la fille de la générale Drozdoff ; on allait porter plainte contre lui à Pétersbourg ; si sa femme avait été assassinée, c'était évidemment pour qu'il pût épouser mademoiselle Drozdoff. Comme Skvorechniki n'était qu'à deux verstes et demie de là, je pensai un instant à aller y porter la nouvelle. À dire vrai, je ne vis personne exciter la foule, quoique j'eusse reconnu parmi les individus présents deux ou trois figures patibulaires rencontrées au buffet. Je dois seulement signaler un jeune homme dont l'attitude me frappa. Grand, maigre, anémique, il avait des cheveux crépus, et une épaisse couche de suie couvrait son visage. C'était, ainsi que je le sus plus tard, un bourgeois exerçant la profession de serrurier. Quoiqu'il ne fût pas ivre, son agitation contrastait avec la tranquillité morne de ceux qui l'entouraient. Il s'adressait sans cesse au peuple en faisant de grands gestes, mais tout ce que je pouvais saisir de ses paroles se réduisait à des phrases comme ceci : « Mes amis, qu'est-ce que c'est ? Est-il possible que cela se passe ainsi ? »

CHAPITRE III[29]

LA FIN D'UN ROMAN.

I

Dans la grande salle de Skvorechniki (la même où avait eu lieu la dernière entrevue de Barbara Pétrovna avec Stépan Trophimovitch), on embrassait d'un coup d'œil tout l'incendie. Il était plus de cinq heures, le jour naissait ; debout près de la dernière fenêtre à droite, Lisa contemplait la rougeur mourante du ciel. La jeune fille était seule dans la chambre. Elle avait encore la magnifique robe vert tendre garnie de dentelles qu'elle portait la veille à la matinée littéraire, mais ce vêtement était maintenant fripé, on voyait qu'il avait été mis au plus vite et sans soin. Remarquant tout à coup que son corsage n'était pas bien agrafé, Lisa rougit, se rajusta en toute hâte et passa à son cou un mouchoir rouge que la veille, en arrivant, elle avait jeté sur un fauteuil. Les boucles défaites de son opulente chevelure sortaient de dessous le mouchoir et flottaient sur l'épaule droite. Son visage était las et soucieux, mais les yeux brillaient sous les sourcils froncés. Elle revint près de la fenêtre et appuya son front brûlant contre la vitre froide. La porte s'ouvrit, entra Nicolas Vsévolodovitch.

---

[29] Les phrases en italiques dans ce chapitre sont en français dans le texte.

– J’ai envoyé un exprès qui est parti à bride abattue, dit-il, – dans dix minutes nous saurons tout ; en attendant, les gens disent que la partie du Zariétchié qui a brûlé est celle qui avoisine le quai, à droite du pont. L’incendie s’est déclaré entre onze heures et minuit ; à présent c’est la fin.

Il ne s’approcha pas de la fenêtre et s’arrêta à trois pas derrière la jeune fille ; mais elle ne se retourna pas vers lui.

– D’après le calendrier, on devrait voir clair depuis une heure, et il fait presque aussi noir qu’en pleine nuit, observa-t-elle d’un ton vexé.

– Tous les calendriers mentent, répondit avec un sourire aimable Nicolas Vsévolodovitch, mais, honteux d’avoir émis une observation aussi banale, il se hâta d’ajouter : – Il est ennuyeux de vivre d’après le calendrier, Lisa.

Et, s’avouant avec colère qu’il venait de dire une nouvelle platitude, il garda définitivement le silence. Lisa eut un sourire amer.

– Vous êtes dans une disposition d’esprit si chagrine que vous ne trouvez même rien à me dire. Mais rassurez-vous, votre remarque ne manquait pas d’à-propos : je vis toujours selon le calendrier, c’est lui qui règle chacune de mes actions. Vous vous étonnez de m’entendre parler ainsi ?

Elle quitta brusquement la fenêtre et prit place sur un fauteuil.

– Asseyez-vous aussi, je vous prie. Nous n’avons pas longtemps à être ensemble, et je veux dire tout ce qu’il me plaît… Pourquoi n’en feriez-vous pas autant ?

Nicolas Vsévolodovitch s'assit à côté de la jeune fille et doucement, presque craintivement, la prit par la main.

– Que signifie ce langage, Lisa ? Quelle peut en être la cause subite ? Pourquoi dire que « nous n'avons pas longtemps à être ensemble » ? Voilà déjà la seconde phrase énigmatique qui sort de ta bouche depuis une demi-heure que tu es éveillée.

– Vous vous mettez à compter mes phrases énigmatiques ? reprit-elle en riant. – Mais vous rappelez-vous quel a été mon premier mot hier, en arrivant ici ? Je vous ai dit que c'était un cadavre qui venait chez vous. Voilà ce que vous avez cru nécessaire d'oublier. Vous l'avez oublié, ou vous n'y avez pas fait attention.

– Je ne m'en souviens pas, Lisa. Pourquoi un cadavre ? Il faut vivre…

– Et c'est tout ? Vous avez perdu toute votre éloquence. J'ai eu mon heure de vie, c'est assez. Vous vous souvenez de Christophore Ivanovitch ?

– Non, je n'ai aucun souvenir de lui, répondit Nicolas Vsévolodovitch en fronçant le sourcil.

– Christophore Ivanovitch, dont nous avons fait la connaissance à Lausanne ? Vous le trouviez insupportable. En ouvrant la porte, il ne manquait jamais de dire : « Je viens pour une petite minute », et il restait toute la journée. Je ne veux pas ressembler à Christophore Ivanovitch et rester toute la journée.

Une impression de souffrance se manifesta sur le visage de Stavroguine.

– Lisa, s'écria-t-il, – je te le jure, je t'aime maintenant plus qu'hier quand tu es entrée chez moi !

– Quelle étrange déclaration ! Pourquoi prendre hier comme mesure et le mettre en comparaison avec aujourd'hui ?

– Tu ne me quitteras pas, poursuivit Stavroguine avec une sorte de désespoir, – nous partirons ensemble, aujourd'hui même, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

– Aïe ! ne me serrez pas si fort le bras, vous me faites mal ! Où aller ensemble aujourd'hui même ? Commencer quelque part une « vie nouvelle » ? Non, voilà déjà assez d'essais… d'ailleurs, c'est trop long pour moi, j'en suis incapable, je ne suis pas à la hauteur. Où j'irais volontiers, c'est à Moscou, pour y faire des visites et en recevoir, – tel est mon idéal, vous le savez ; déjà en Suisse, je vous ai révélé mon caractère. Comme vous êtes marié, il nous est impossible d'aller à Moscou et d'y faire des visites ; inutile, par conséquent, de parler de cela.

– Lisa, qu'est-ce qu'il y a donc eu hier ?

– Il y a eu ce qu'il y a eu.

– Cela ne se peut pas ! C'est cruel !

– Qu'importe ? Si c'est cruel, supportez-le.

– Vous vous vengez sur moi de votre fantaisie d'hier… grommela Nicolas Vsévolodovitch avec un méchant sourire. La jeune fille rougit.

– Quelle basse pensée !

– Alors, pourquoi donc m'avez-vous donné… « tant de bonheur » ? Ai-je le droit de le savoir ?

– Non, interrogez-moi sans demander si vous en avez le droit ; n'ajoutez pas une sottise à la bassesse de votre supposition. Vous n'êtes guère bien inspiré aujourd'hui. À propos, ne craignez-vous pas aussi l'opinion publique, et n'êtes-vous pas troublé par la pensée que ce « bonheur » vous attirera une condamnation ? Oh ! s'il en est ainsi, pour l'amour de Dieu, bannissez toute inquiétude. Vous n'êtes ici coupable de rien et n'avez de comptes à rendre à personne. Quand j'ai ouvert votre porte hier, vous ne saviez pas même qui allait entrer. Il n'y a eu là qu'une fantaisie de ma part, comme vous le disiez tout à l'heure, – rien de plus. Vous pouvez hardiment lever les yeux et regarder tout le monde en face !

– Tes paroles, cet enjouement factice qui dure déjà depuis une heure, me glacent d'épouvante. Ce « bonheur » dont tu parles avec tant d'irritation, me coûte… tout. Est-ce que je puis maintenant te perdre ? Je le jure, je t'aimais moins hier. Pourquoi donc m'ôtes-tu tout aujourd'hui ? Sais-tu ce qu'elle m'a coûté, cette nouvelle espérance ? Je l'ai payée d'une vie.

– De la vôtre ou d'une autre ?

Il tressaillit.

– Que veux-tu dire ? questionna-t-il en regardant fixement son interlocutrice.

– Je voulais vous demander si vous l'aviez payée de votre vie ou de la mienne. Est-ce qu'à présent vous ne comprenez plus rien ? répliqua en rougissant la jeune fille. – Pourquoi avez-vous fait ce brusque mouvement ? Pourquoi me regardez-vous avec cet air-là ? Vous m'effrayez. De quoi avez-vous toujours peur ? Voilà déjà longtemps que je m'en aperçois, vous avez peur, maintenant surtout… Seigneur, que vous êtes pâle !

– Si tu sais quelque chose, Lisa, je te jure que je ne sais rien… ce n'est nullement *de cela* que je parlais tout à l'heure, en disant que j'avais payé d'une vie…

– Je ne vous comprends pas du tout, répondit-elle avec un tremblement dans la voix.

À la fin, un sourire lent, pensif, se montra sur les lèvres de Nicolas Vsévolodovitch. Il s'assit sans bruit, posa ses coudes sur ses genoux et mit son visage dans ses mains.

– C'est un mauvais rêve et un délire… Nous parlions de deux choses différentes.

– Je ne sais pas du tout de quoi vous parliez… Pouviez-vous ne pas savoir hier que je vous quitterais aujourd'hui ? Le saviez-vous, oui ou non ? Ne mentez pas, le saviez-vous, oui ou non ?

– Je le savais… fit-il à voix basse.

– Eh bien, alors, de quoi vous plaignez-vous ? vous le saviez et vous avez mis l' « instant » à profit. Quelle déception y a-t-il ici pour vous ?

– Dis-moi toute la vérité, cria Stavroguine avec l'accent d'une profonde souffrance : – hier, quand tu as ouvert ma porte, savais-tu toi-même que tu n'entrais chez moi que pour une heure ?

Elle fixa sur lui un regard haineux.

– C'est vrai que l'homme le plus sérieux peut poser les questions les plus étonnantes. Et pourquoi tant vous inquiéter de cela ? Vous sentiriez-vous atteint dans votre amour-propre parce qu'une femme vous a quitté la première, au lieu d'attendre que vous lui donniez son congé ? Vous savez, Nicolas

Vsévolodovitch, je me suis convaincue, entre autres choses, de votre extrême magnanimité à mon égard, et, tenez, je ne puis pas souffrir cela chez vous.

Il se leva et fit quelques pas dans la chambre.

– C'est bien, j'admets que cela doive finir ainsi, soit… Mais comment tout cela a-t-il pu arriver ?

– Voilà ce qui vous intrigue ! Et le plus fort, c'est que vous êtes parfaitement édifié là-dessus, que vous comprenez la chose mieux que personne, et que vous-même l'aviez prévue. Je suis une demoiselle, mon cœur a fait son éducation à l'Opéra, tel a été le point de départ, tout est venu de là…

– Non.

– Il n'y a rien ici qui soit de nature à froisser votre amour-propre, et c'est l'exacte vérité. Cela a commencé par un beau moment qui a été plus fort que moi. Avant-hier, en rentrant chez moi après votre réponse si chevaleresque à l'insulte publique que je vous avais faite, j'ai deviné tout de suite que si vous me fuyiez, c'était parce que vous étiez marié, et nullement parce que vous me méprisiez, chose dont j'avais surtout peur en ma qualité de jeune fille mondaine. J'ai compris qu'en m'évitant vous me protégiez contre ma propre imprudence. Vous voyez comme j'apprécie votre grandeur d'âme. Alors est arrivé Pierre Stépanovitch, qui m'a tout expliqué. Il m'a révélé que vous étiez agité par une grande idée devant laquelle nous n'étions, lui et moi, absolument rien, mais que néanmoins j'étais un obstacle sur votre chemin. Il m'a dit qu'il était votre associé dans cette entreprise et m'a instamment priée de me joindre à vous deux ; son langage était tout à fait fantastique, il citait des vers d'une chanson russe où il est question d'un navire aux rames d'érable. Je l'ai complimenté sur son imagination poétique, et il a pris mes paroles pour des propos sans conséquence. Mais sachant

depuis longtemps que mes résolutions ne durent pas plus d'une minute, je me suis décidée tout de suite. Eh bien, voilà tout, ces explications suffisent, n'est-ce pas ? Je vous en prie, restons-en là ; autrement, qui sait ? nous nous fâcherions encore. N'ayez peur de personne, je prends tout sur moi. Je suis mauvaise, capricieuse, j'ai été séduite par un navire d'opéra, je suis une demoiselle… Et, vous savez, je croyais toujours que vous m'aimiez éperdument. Toute sotte que je suis, ne me méprisez pas et ne riez pas de cette petite larme que j'ai laissée couler tout à l'heure. J'aime énormément à pleurer, je m'apitoie volontiers sur moi. Allons, assez, assez. Je ne suis capable de rien, ni vous non plus ; chacun de nous a son pied de nez, que ce soit notre consolation. Au moins l'amour-propre est sauf.

– C'est un mensonge et un délire ! s'écria Nicolas Vsévolodovitch qui marchait à grands pas dans la chambre en se tordant les mains. – Lisa, pauvre Lisa, qu'as-tu fait ?

– Je me suis brûlée à la chandelle, rien de plus. Tiens, on dirait que vous pleurez aussi ? Soyez plus convenable, moins sensible…

– Pourquoi, pourquoi es-tu venue chez moi ?

– Mais ne comprendrez-vous pas enfin dans quelle situation comique vous vous placez aux yeux du monde par de pareilles questions ?

– Pourquoi t'es-tu si monstrueusement, si bêtement perdue ? Que faire maintenant ?

– Et c'est là Stavroguine, le « buveur de sang Stavroguine », comme vous appelle une dame d'ici qui est amoureuse de vous ! Écoutez, je vous l'ai déjà dit : j'ai mis ma vie dans une heure et je suis tranquille. Faites de même… ou plutôt, non,

pour vous c'est inutile ; vous aurez encore tant d' « heures » et de « moments » divers…

– Autant que toi ; je t'en donne ma parole d'honneur la plus sacrée, pas une heure de plus que toi !

Il continuait à se promener dans la chambre sans voir les regards pénétrants que Lisa attachait sur lui. Dans les yeux de la jeune fille brilla soudain comme un rayon d'espérance, mais il s'éteignit au même instant.

– Si tu savais le prix de mon *impossible* sincérité en ce moment, Lisa, si seulement je pouvais te révéler…

– Révéler ? Vous voulez me révéler quelque chose ? Dieu me préserve de vos révélations ! interrompit-elle avec une sorte d'effroi.

Il s'arrêta et attendit inquiet.

– Je dois vous l'avouer, en Suisse déjà je m'étais persuadée que vous aviez je ne sais quoi d'horrible sur la conscience : un mélange de boue et de sang, et… et en même temps quelque chose de profondément ridicule. Si je ne me suis pas trompée, gardez-vous de me faire votre confession, elle n'exciterait que ma risée. Toute votre vie je me moquerais de vous… Ah ! vous pâlissez encore ? Allons, c'est fini, je vais partir.

Et elle se leva soudain en faisant un geste de mépris.

– Tourmente-moi, supplicie-moi, assouvis sur moi ta colère ! cria Nicolas Vsévolodovitch désespéré. – Tu en as pleinement le droit ! Je savais que je ne t'aimais pas, et je t'ai perdue. Oui, « j'ai mis l'instant à profit » ; j'ai eu un espoir… il y a déjà longtemps… un dernier espoir… Je n'ai pas pu tenir contre la lumière qui a illuminé mon cœur quand hier tu es entrée chez

moi spontanément, seule, la première. J'ai cru tout à coup… peut-être même que je crois encore maintenant.

– Une si noble franchise mérite d'être payée de retour : je ne veux pas être une sœur de charité pour vous. Il se peut qu'après tout je me fasse garde-malade, si je n'ai pas l'heureuse chance de mourir aujourd'hui ; mais lors même que je me vouerais au service des infirmes, ce n'est pas à vous que je donnerais mes soins, quoique, sans doute, vous valiez bien un manchot ou un cul-de-jatte quelconque. Je me suis toujours figuré que vous m'emmèneriez dans quelque endroit habité par une gigantesque araignée de la grandeur d'un homme et méchante en proportion de sa taille ; nous passerions là toute notre vie à regarder cette bête en tremblant, et c'est ainsi que nous filerions ensemble le parfait amour. Adressez-vous à Dachenka ; celle-là vous suivra où vous voudrez.

– Ne pouviez-vous pas vous dispenser de prononcer son nom dans la circonstance présente ?

– Pauvre chienne ! Faites-lui mes compliments. Sait-elle qu'en Suisse déjà vous vous l'étiez réservée comme un en cas pour votre vieillesse ? Quelle prévoyance ! quel esprit pratique ! Ah ! qui est là ?

Au fond de la salle la porte s'était entrebâillée, laissant voir une tête qui disparut presque au même instant.

– C'est toi, Alexis Egoritch ? demanda Stavroguine.

– Non, ce n'est que moi, répondit Pierre Stépanovitch passant de nouveau sa tête et la moitié de son corps par l'ouverture de la porte. – Bonjour, Élisabeth Nikolaïevna ; en tout cas, bon matin. Je savais bien que je vous trouverai tous les deux dans cette salle. Je ne viens que pour un instant, Nicolas Vsévolodo-

vitch, – il faut, à tout prix, que je vous dise deux mots… c'est absolument nécessaire… deux petits mots, pas davantage !

Stavroguine se dirigea vers la porte, mais, après avoir fait trois pas, il revint vers Lisa.

– Si tout à l'heure tu entends quelque chose, Lisa, sache-le : je suis coupable !

Elle frissonna et le regarda d'un air effrayé, mais il sortit au plus vite.

II

La pièce dont Pierre Stépanovitch venait d'entrouvrir la porte était une grande antichambre de forme ovale. Alexis Egoritch s'y trouvait avant l'arrivée du visiteur, mais celui-ci l'avait fait sortir. Nicolas Vsévolodovitch, après avoir fermé sur lui la porte donnant accès à la salle, attendit ce qu'on avait à lui communiquer. Pierre Stépanovitch jeta sur lui un regard sondeur.

– Eh bien ?

– Si vous savez déjà les choses, répondit précipitamment Pierre Stépanovitch dont les yeux semblaient vouloir lire dans l'âme de Stavroguine, – je vous dirai que la faute n'est, bien entendu, à aucun de nous, et que vous êtes moins coupable que personne, attendu qu'il y a eu là un tel concours… une telle coïncidence d'événements… bref, au point de vue juridique, vous êtes tout à fait hors de cause, j'avais hâte de vous en informer.

– Ils ont été brûlés ? Assassinés ?

– Assassinés, mais pas brûlés, et c'est ce qu'il y a de vexant. Du reste, je vous donne ma parole d'honneur que moi non plus je ne suis pour rien dans l'affaire, quels que soient vos soupçons à mon endroit, – car peut-être vous me soupçonnez, hein ? Voulez-vous que je vous dise toute la vérité ? Voyez-vous, cette idée s'est bien offerte un instant à mon esprit, – vous-même me l'aviez suggérée, sans y attacher d'importance, il est vrai, et seulement pour me taquiner (car vous ne me l'auriez pas suggérée sérieusement), – mais je n'y ai pas donné suite, et je ne l'aurais voulu faire à aucun prix, pas même pour cent roubles, – d'autant plus que l'intérêt était nul, pour moi, entendons-nous, pour moi… (Tout ce discours était débité avec une volubilité extraordinaire.) Mais voyez comme les circonstances se sont rencontrées : j'ai de ma poche (vous entendez : de ma poche, pas un rouble n'est venu de vous, et vous-même le savez), j'ai de ma poche donné à l'imbécile Lébiadkine deux cent trente roubles dans la soirée d'avant-hier, – vous entendez, avant-hier, et non pas hier après la matinée littéraire, notez cela : j'appelle votre attention sur ce point parce qu'alors je ne savais pas encore qu'Élisabeth Nikolaïevna irait chez vous ; j'ai tiré cet argent de ma propre bourse, uniquement parce qu'avant-hier vous vous étiez distingué, la fantaisie vous était venue de révéler votre secret à tout le monde. Allons, je ne m'immisce pas là-dedans… c'est votre affaire… vous êtes un chevalier… j'avoue pourtant qu'un coup de massue sur le front ne m'aurait pas étourdi davantage. Mais comme ces tragédies m'ennuyaient fort, enfin comme tout cela nuisait à mes plans, je me suis juré d'expédier coûte que coûte et à votre insu les Lébiadkine à Pétersbourg, d'autant plus que le capitaine lui-même ne demandait qu'à y aller. Seulement je me suis trompé ; j'ai donné l'argent en votre nom ; est-ce ou non une erreur ? Ce n'en est peut-être pas une, hein ? Écoutez maintenant, écoutez quelle a été la conséquence de tout cela…

Dans le feu de la conversation, il se rapprocha de Stavroguine et le saisit par le revers de la redingote (peut-être le fit-il exprès), mais un coup violemment appliqué sur son bras l'obligea à lâcher prise.

– Eh bien, qu'est-ce que vous faites ?... Prenez garde, vous allez me casser le bras... Le principal ici, c'est la façon dont cela a tourné, – reprit Pierre Stépanovitch sans s'émouvoir aucunement du coup qu'il avait reçu. – Je remets l'argent dans la soirée en stipulant que le frère et la sœur partiront le lendemain à la première heure ; je confie à ce coquin de Lipoutine le soin de les mettre lui-même en wagon. Mais le vaurien tenait absolument à faire en public une farce d'écolier, – vous en avez peut-être entendu parler ? À la matinée littéraire ? Écoutez donc, écoutez : tous deux boivent ensemble et composent des vers. Lipoutine, qui en a écrit la moitié, fait endosser un frac au capitaine, et, tout en m'assurant qu'il l'a conduit le matin à la gare, il le tient sous sa main dans une petite chambre du fond, pour le pousser sur l'estrade au moment voulu. Mais l'autre s'enivre inopinément. Alors a lieu le scandale que l'on sait. Ensuite Lébiadkine est ramené chez lui ivre-mort, et Lipoutine lui subtilise deux cents roubles, ne laissant que la menue monnaie dans la poche du capitaine. Par malheur, celui-ci, le matin s'était vanté d'avoir le gousset bien garni, et il avait eu l'imprudence d'exhiber ces deux cents roubles dans les cabarets fréquentés par une clientèle suspecte. Or, comme Fedka attendait justement cela et qu'il avait entendu certains mots chez Kiriloff (vous vous rappelez ce que vous avez dit ?), il s'est décidé à profiter de l'occasion. Voilà toute la vérité. Je suis bien aise du moins que Fedka n'ait pas trouvé d'argent : le drôle comptait sur une recette de mille roubles ! Il s'est dépêché, et, parait-il, lui-même a eu peur de l'incendie... Soyez-en persuadé, cet incendie a été pour moi comme un coup de bûche que j'aurais reçu sur la tête. Non, c'est le diable sait quoi ! C'est une telle insubordination... Tenez, à vous de qui j'attends de si grandes choses, je n'ai rien à cacher : eh bien, oui, depuis longtemps je songeais à recourir au feu, car

cette idée est fort populaire, profondément nationale ; mais je tenais ce moyen en réserve pour l’heure critique, pour le moment décisif où nous nous lèverons tous et… Et voilà que tout à coup, sans ordre, de leur propre initiative, ils s’avisent de faire cela au moment où précisément il faudrait rester coi et retenir son souffle ! Non, c’est une telle indiscipline !… en un mot, je ne sais rien encore, on parle ici de deux ouvriers de l’usine Chpigouline… mais si les *nôtres* sont aussi pour quelque chose là-dedans, si l’un d’eux a pris une part quelconque à cet incendie, – malheur à lui ! Voyez ce que c’est que de les abandonner un seul instant à eux-mêmes ! Non, il n’y a rien à faire avec cette fripouille démocratique et ses quinquévirats ; ce qu’il faut, c’est une volonté puissante, despotique, ayant son point d’appui en dehors des sections et aveuglément obéie par celles-ci… Mais en tout cas on a beau maintenant trompeter partout que la ville a brûlé parce que Stavroguine avait besoin de l’incendie pour se débarrasser de sa femme, au bout du compte…

– Ah ! on trompette cela partout ?

– C'est-à-dire qu’on ne le trompette pas encore, j’avoue que rien de semblable n’est arrivé à mes oreilles, mais vous savez comment raisonne la foule, surtout quand elle vient d’être éprouvée par un sinistre. On a bientôt fait de mettre en circulation le bruit le plus idiot. Au fond, du reste, vous n’avez absolument rien à craindre. Vis-à-vis de la loi vous êtes complètement innocent, vis-à-vis de la conscience aussi, – vous ne vouliez pas cela, n’est-ce pas ? Vous ne le vouliez pas ? Il n’y a pas de preuves, il n’y a qu’une coïncidence… À moins que Fedka ne se rappelle les paroles imprudentes prononcées par vous l’autre jour chez Kiriloff (quel besoin aviez-vous de parler ainsi ?), mais cela ne prouve rien du tout, et, d’ailleurs, nous ferons taire Fedka. Je me charge de lui couper la langue aujourd’hui même…

– Les cadavres n’ont pas été brûlés ?

– Pas le moins du monde ; cette canaille n'a rien su faire convenablement. Mais du moins je me réjouis de vous voir si tranquille… car, bien que ce ne soit nullement votre faute et que vous n'ayez pas même une pensée à vous reprocher, n'importe… Avouez pourtant que tout cela arrange admirablement vos affaires : vous êtes, du coup, libre, veuf, en mesure d'épouser, quand vous voudrez, une belle et riche demoiselle, qui, par surcroît de veine, se trouve déjà dans vos mains. Voilà ce que peut faire un pur hasard, un concours fortuit de circonstances, – hein ?

– Vous me menacez, imbécile ?

– Allons, c'est cela, traitez-moi tout de suite d'imbécile, et quel ton ! Vous devriez être enchanté, et vous… Je suis accouru tout exprès pour vous apprendre au plus tôt… Et pourquoi vous menacerais-je ? Je me soucie bien d'obtenir quelque chose de vous par l'intimidation ! Il me faut votre libre consentement, je ne veux point d'une adhésion forcée. Vous êtes une lumière, un soleil… C'est moi qui vous crains de toute mon âme, et non vous qui me craignez ! Je ne suis pas Maurice Nikolaïévitch… Figurez-vous qu'au moment où j'arrivais ici à bride abattue, j'ai trouvé Maurice Nikolaïévitch près de la grille de votre jardin… il a dû passer là toute la nuit, son manteau était tout trempé ! C'est prodigieux ! Comment un homme peut-il être fou à ce point là ?

– Maurice Nikolaïévitch ? C'est vrai ?

– C'est l'exacte vérité. Il est devant la grille du jardin. À trois cents pas d'ici, si je ne me trompe. J'ai passé à côté de lui aussi rapidement que possible, mais il m'a vu. Vous ne le saviez pas ? En ce cas je suis bien aise d'avoir pensé à vous le dire. Tenez, celui-là est plus à craindre que personne, s'il a un revolver sur lui, et enfin la nuit, le mauvais temps, une irritation bien légitime, – car le voilà dans une drôle de situation, ha, ha ! Qu'est-ce qu'il fait là selon vous ?

– Il attend Élisabeth Nikolaïevna, naturellement.

– Bah ! Mais pourquoi irait-elle le retrouver ? Et… par une telle pluie… voilà un imbécile !

– Elle va le rejoindre tout de suite.

– Vraiment ! Voilà une nouvelle ! Ainsi… Mais écoutez, à présent la position d’Élisabeth Nikolaïevna est changée du tout au tout : que lui importe maintenant Maurice Nikolaïévitch ? Rendu libre par le veuvage, vous pouvez l’épouser dès demain, n’est-ce pas ? Elle ne le sait pas encore, – laissez-moi faire, et dans un instant j’aurai tout arrangé. Où est-elle ? Ce qu’elle va être contente en apprenant cela !

– Contente ?

– Je crois bien, allons lui porter la nouvelle.

– Et vous pensez que ces cadavres n’éveilleront chez elle aucun soupçon ? demanda Nicolas Vsévolodovitch avec un singulier clignement d’yeux.

– Non, certes, ils n’en éveilleront pas, répondit plaisamment Pierre Stépanovitch, – car au point de vue juridique… Eh ! quelle idée ! Et quand même elle se douterait de quelque chose ! Les femmes glissent si facilement là-dessus, vous ne connaissez pas encore les femmes ! D’abord, maintenant c’est tout profit pour elle de vous épouser, attendue qu’elle s’est perdue de réputation ; ensuite, je lui ai parlé du « navire » et j’ai remarqué qu’elle y mordait, voilà de quel calibre est cette demoiselle. N’ayez pas peur, elle enjambera ces petits cadavres avec aisance et facilité, d’autant plus que vous êtes tout à fait, tout à fait innocent, n’est-ce pas ? Seulement elle aura soin de conserver ces petits cadavres pour vous les servir plus tard, après un an de

mariage. Toute femme, en allant ceindre la couronne nuptiale, cherche ainsi des armes dans le passé de son mari, mais d'ici là… qu'y aura-t-il dans un an ? Ha, ha, ha !

– Si vous avez un drojki, conduisez-la tout de suite auprès de Maurice Nikolaïévitch. Elle m'a déclaré tout à l'heure qu'elle ne pouvait pas me souffrir et qu'elle allait me quitter ; assurément elle ne me permettrait pas de lui offrir une voiture.

– Ba-ah ! Est-ce que, réellement, elle veut s'en aller ? D'où cela pourrait-il venir ? demanda Pierre Stépanovitch en regardant Stavroguine d'un air stupide.

– Elle s'est aperçue cette nuit que je ne l'aimais pas du tout… ce que, sans doute, elle a toujours su.

– Mais est-ce que vous ne l'aimez pas ? répliqua le visiteur qui paraissait prodigieusement étonné ; – s'il en est ainsi, pourquoi donc hier, quand elle est entrée, l'avez-vous gardée chez vous au lieu de la prévenir loyalement dès l'abord que vous ne l'aimiez pas ? Vous avez commis une lâcheté épouvantable ; et quel rôle ignoble je me trouve, par votre fait, avoir joué auprès d'elle !

Stavroguine eut un brusque accès d'hilarité.

– Je ris de mon singe, se hâta-t-il d'expliquer.

– Ah ! vous avez deviné que je faisais le paillasse, reprit en riant aussi Pierre Stépanovitch ; – c'était pour vous égayer ! Figurez-vous, au moment où vous êtes entré ici, votre visage m'a appris que vous aviez du « malheur ». Peut-être même est-ce une déveine complète, hein ? Tenez, je parie, poursuivit-il en élevant gaiement la voix, – que pendant toute la nuit vous êtes resté assis à côté l'un de l'autre dans la salle, et que vous avez perdu un temps précieux à faire assaut de noblesse… Allons,

pardonnez-moi, pardonnez-moi ; cela m'est bien égal après tout : hier déjà j'étais sûr que le dénouement serait bête. Je vous l'ai amenée à seule fin de vous procurer un peu d'amusement, et pour vous prouver qu'avec moi vous ne vous ennuierez pas ; je suis fort utile sous ce rapport ; en général j'aime à faire plaisir aux gens. Si maintenant vous n'avez plus besoin d'elle, ce que je présumais en venant chez vous, eh bien… »

– Ainsi ce n'est que pour mon amusement que vous l'avez amenée ?

– Pourquoi donc aurait-ce été ?

– Ce n'était pas pour me décider à tuer ma femme ?

– En voilà une ! Mais est-ce que vous l'avez tuée ? Quel homme tragique !

–Vous l'avez tuée, cela revient au même.

– Mais est-ce que je l'ai tuée ? Je vous répète que je ne suis absolument pour rien dans cette affaire-là. Pourtant vous commencez à m'inquiéter…

– Continuez, vous disiez : « Si maintenant vous n'avez plus besoin d'elle, eh bien… »

– Eh bien, je vous prierai de me la rendre, naturellement ! Je la marierai à Maurice Nikolaïévitch ; soit dit en passant, ce n'est nullement moi qui l'ai mis en faction devant la grille de votre jardin, n'allez pas encore vous fourrer cela dans la tête ! Voyez-vous, j'ai peur de lui en ce moment. Vous parliez de drojki, mais j'avais beau rouler à toute vitesse, je n'étais pas rassuré tantôt en passant à côté de lui. « S'il était armé d'un revolver ?… » me disais-je. Heureusement que j'ai pris le mien. Le voici (il tira de sa poche un revolver qu'il s'empressa d'y remet-

tre aussitôt après l'avoir montré à Stavroguine), – je m'en suis muni à cause de la longueur de la route… Pour ce qui est d'Élisabeth Nikolaïevna, je vous aurai tout dit en deux mots : son petit cœur souffre maintenant à la pensée de Maurice… du moins il doit souffrir… et vous savez – vraiment, elle n'est pas sans m'inspirer quelque pitié ! Je vais la colloquer à Maurice, et aussitôt elle commencera à se souvenir de vous, à lui chanter vos louanges, à l'insulter en face, – tel est le cœur de la femme ! Eh bien, voilà que vous riez encore ? Je suis fort heureux que vous soyez redevenu gai. Allons la trouver. Je mettrai tout d'abord Maurice sur le tapis. Quant à ceux… qui ont été tués… peut-être vaut-il mieux ne pas lui en parler maintenant ? Elle apprendra toujours cela assez tôt.

– Qu'est-ce qu'elle apprendra ? Qui a été tué ? Qu'avez-vous dit de Maurice Nikolaïévitch ? demanda Lisa ouvrant tout à coup la porte.

– Ah ! vous étiez aux écoutes ?

– Que venez-vous de dire au sujet de Maurice Nikolaïévitch ? Il est tué ?

– Ah ! cette question prouve que vous n'avez pas bien entendu ! Tranquillisez-vous, Maurice Nikolaïévitch est vivant et en parfaite santé, ce dont vous allez pouvoir vous assurer à l'instant même, car il est ici, près de la grille du jardin… et je crois qu'il a passé là toute la nuit ; son manteau est tout trempé… Quand je suis arrivé, il m'a vu.

– Ce n'est pas vrai. Vous avez prononcé le mot « tué »… Qui est tué ? insista la jeune fille en proie à une douloureuse angoisse.

– Il n'y a de tué que ma femme, son frère Lébiadkine et leur servante, déclara d'un ton ferme Stavroguine.

Lisa frissonna et devint affreusement pâle.

– C'est un étrange cas de férocité, Élisabeth Nikolaïevna, un stupide cas de meurtre ayant eu le vol pour mobile, se hâta d'expliquer Pierre Stépanovitch, – un malfaiteur a profité de l'incendie, voilà tout ! Le coupable est le galérien Fedka, et il a été aidé par la sottise de Lébiadkine, lequel avait eu le tort de montrer son argent à tout le monde… Je me suis empressé d'apporter cette nouvelle à Stavroguine, et elle a produit sur lui l'effet d'un coup de foudre. Nous étions en train de nous demander s'il fallait vous apprendre cela tout de suite, ou s'il ne valait pas mieux remettre cette communication à plus tard.

– Nicolas Vsévolodovitch, dit-il la vérité ? articula péniblement Lisa.

– Non, il ne dit pas la vérité.

Pierre Stépanovitch eut un frisson.

– Comment, je ne dis pas la vérité ! vociféra-t-il, – qu'est-ce encore que cela ?

– Seigneur, je vais perdre la tête ! s'écria Lisa.

– Mais comprenez donc au moins qu'en ce moment il est fou ! cria de toute sa force Pierre Stépanovitch, – cela n'a rien d'étonnant, après tout : sa femme a été assassinée. Voyez comme il est pâle… Il a passé toute la nuit avec vous, il ne vous a pas quitté une minute, comment donc le soupçonner ?

– Nicolas Vsévolodovitch, parlez comme vous parleriez devant Dieu : êtes-vous coupable, oui ou non ? Je le jure, je croirai à votre parole comme à celle de Dieu et je vous accompagnerai

au bout du monde, oh ! oui, j'irai partout avec vous ! Je vous suivrai comme un chien…

– Pourquoi donc la tourmentez-vous, tête fantastique que vous êtes ? fit Pierre Stépanovitch exaspéré. – Élisabeth Nikolaïevna, pilez-moi dans un mortier, je dirai encore la même chose : il n'est pas coupable, loin de là, lui-même est tué, vous voyez bien qu'il a le délire. On ne peut rien lui reprocher, rien, pas même une pensée !… Le crime a été commis par des brigands qui, pour sûr, d'ici à huit jours, seront découverts et recevront le fouet… Les coupables ici sont le galérien Fedka et des ouvriers de l'usine Chpigouline, toute la ville le dit, je vous répète le bruit qui court.

– C'est vrai ? C'est vrai ? questionna Lisa tremblante comme si elle avait attendu son arrêt de mort.

– Je ne les ai pas tués et j'étais opposé à ce crime, mais je savais qu'on devait les assassiner et j'ai laissé faire les assassins. Allez-vous en loin de moi, Lisa, dit Nicolas Vsévolodovitch, et il rentra dans la salle.

La jeune fille couvrit son visage de ses mains et sortit de la maison. Le premier mouvement de Pierre Stépanovitch fut de courir après elle, mais, se ravisant tout à coup, il alla retrouver Stavroguine.

– Ainsi vous… Ainsi vous… Ainsi vous n'avez peur de rien ? hurla-t-il, l'écume aux lèvres ; sa fureur était telle qu'il pouvait à peine parler.

Debout au milieu de la salle, Nicolas Vsévolodovitch ne répondit pas un mot. Il avait pris dans sa main gauche une touffe de ses cheveux et souriait d'un air égaré. Pierre Stépanovitch le tira violemment par la manche.

– Vous vous dérobez, n'est-ce pas ? Ainsi voilà ce que vous avez en vue ? Vous dénoncerez tout le monde, après quoi vous entrerez dans un monastère ou vous irez au diable… Mais je saurai bien vous escoffier tout de même, quoique vous ne me craigniez pas !

À la fin, Stavroguine remarqua la présence de Pierre Stépanovitch.

– Ah ! c'est vous qui faites ce bruit ? observa-t-il, et, la mémoire lui revenant soudain, il ajouta : – Courez, courez donc ! Reconduisez-la jusque chez elle, que personne ne sache… et qu'elle n'aille pas là-bas… voir les corps… les corps… Mettez-la de force en voiture… Alexis Egoritch ! Alexis Egoritch !

– Attendez, ne criez pas ! À présent elle est déjà dans les bras de Maurice… Maurice ne montera pas dans votre voiture… Attendez donc ! Il s'agit bien de voiture en ce moment !

Il sortit de nouveau son revolver de sa poche ; Stavroguine le regarda sérieusement.

– Eh bien, tuez-moi ! dit-il à voix basse et d'un ton résigné.

– Ah ! diable, de quel mensonge un homme peut charger sa conscience ! reprit vivement Pierre Stépanovitch. – Vous voulez qu'on vous tue, n'est-ce pas ? Elle aurait dû, vraiment, vous cracher au visage !… Vous, un « navire » ! Vous n'êtes qu'une vieille barque trouée, bonne à débiter comme bois de chauffage… Allons, que du moins la colère vous réveille ! E-eh ! Cela devrait vous être égal, puisque vous-même demandez qu'on vous loge une balle dans le front ?

Stavroguine eut un sourire étrange.

– Si vous n’étiez pas un bouffon, peut-être qu’à présent je dirais : oui… Si seulement la chose était un tant soit peu plus intelligente…

– Je suis un bouffon, mais je ne veux pas que vous, la meilleure partie de moi-même, vous en soyez un ! Vous me comprenez ?

Nicolas Vsévolodovitch comprit ce langage qui aurait peut-être été incompréhensible pour tout autre. Chatoff avait été fort étonné en entendant Stavroguine lui dire qu’il y avait de l’enthousiasme chez Pierre Stépanovitch.

– Pour le moment laissez-moi et allez-vous-en au diable, mais d’ici à demain j’aurai pris une résolution. Venez demain.

– Oui ? C’est : oui ?

– Est-ce que je sais ?… Allez au diable, au diable !

Et il sortit de la salle.

– Après tout, cela vaut peut-être encore mieux, murmura à part soi Pierre Stépanovitch en remettant son revolver dans sa poche.

III

Il n’eut pas de peine à rattraper Élisabeth Nikolaïevna, qui n’était encore qu’à quelques mètres de la maison. Alexis Égorovitch, en frac et sans chapeau, la suivait à un pas de distance. Il avait pris une attitude respectueuse et suppliait instamment la

jeune fille d'attendre la voiture ; le vieillard était fort ému, il pleurait presque.

– Va-t-en, ton maître demande du thé, il n'y a personne pour le servir, dit Pierre Stépanovitch au domestique, et, après l'avoir ainsi renvoyé, il prit sans façon le bras d'Élisabeth Nikolaïevna.

Celle-ci le laissa faire, mais elle ne semblait pas en possession de toute sa raison, la présence d'esprit ne lui était pas encore revenue.

– D'abord, vous ne devez pas aller de ce côté, commença Pierre Stépanovitch, – c'est par ici qu'il faut prendre, au lieu de passer devant le jardin. Secondement, il est impossible, en tout cas, que vous fassiez la route à pied, il y a trois verstes d'ici chez vous, et vous êtes à peine vêtue. Si vous attendiez une minute ? Mon cheval est à l'écurie, je vais le faire atteler tout de suite, vous monterez dans mon drojki, et je vous ramènerai chez vous sans que personne vous voie.

– Que vous êtes bon… dit avec sentiment Lisa.

– Laissez donc ; à ma place tout homme humain en ferait autant…

Lisa regarda son interlocuteur, et ses traits prirent une expression d'étonnement.

– Ah ! mon Dieu, je pensais que ce vieillard était toujours là !

– Écoutez, je suis bien aise que vous preniez la chose de cette façon, parce qu'il n'y a là qu'un préjugé stupide ; puisqu'il en est ainsi, ne vaut-il pas mieux que j'ordonne tout de suite à ce vieillard de préparer la voiture ? C'est l'affaire de dix minutes,

nous rebrousserions chemin et nous attendrions devant le perron, hein ?

– Je veux auparavant… où sont ces gens qu'on a tués ?

– Allons, voilà encore une fantaisie ! C'est ce que je craignais… Non, trêve de fadaises ; vous n'avez pas besoin d'aller voir cela.

– Je sais où ils sont, je connais cette maison.

– Eh bien, qu'importe que vous la connaissiez ? Voyez donc, il pleut, il fait du brouillard (voilà, pourtant, j'ai assumé un devoir sacré !)… Écoutez, Élisabeth Nikolaïevna, de deux choses l'une : ou vous acceptez une place dans mon drojki, alors attendez et ne bougez pas d'ici, car si nous faisons encore vingt pas, Maurice Nikolaïévitch ne manquera pas de nous apercevoir…

– Maurice Nikolaïévitch ! Où ? Où ?

– Eh bien, si vous voulez l'aller retrouver, soit, je vous accompagnerai encore un moment et je vous montrerai où il est, mais ensuite je vous tirerai ma révérence ; je ne tiens pas du tout à m'approcher de lui pour le quart d'heure.

– Il m'attend, Dieu ! s'écria Lisa ; elle s'arrêta soudain, et une vive rougeur colora son visage.

– Mais qu'est-ce que cela fait, du moment que c'est un homme sans préjugés ? Vous savez, Élisabeth Nikolaïevna, tout cela n'est pas mon affaire, je suis tout à fait désintéressé dans la question, et vous le savez vous-même ; mais en somme je vous porte de l'intérêt… Si nous nous sommes trompés sur le compte de notre « navire », s'il se trouve n'être qu'une vieille barque pourrie, bonne à démolir…

– Ah ! parfait ! cria Lisa.

– Parfait, dit-elle, et elle pleure. Il faut ici de la virilité. Il faut ne le céder en rien à un homme. Dans notre siècle, quand une femme… fi, diable (Pierre Stépanovitch avait peine à se débarrasser de sa pituite) ! Mais surtout il ne faut rien regretter : l'affaire peut encore s'arranger admirablement. Maurice Nikolaïévitch est un homme… en un mot, c'est un homme sensible, quoique peu communicatif, ce qui, du reste, est bon aussi, bien entendu à condition qu'il soit sans préjugés…

– À merveille, à merveille ! répéta la jeune fille avec un rire nerveux.

– Allons, diable… Élisabeth Nikolaïevna, reprit Pierre Stépanovitch d'un ton piqué, – moi, ce que je vous en dis, c'est uniquement dans votre intérêt… Qu'est-ce que cela peut me faire, à moi ?… Je vous ai rendu service hier, j'ai déféré à votre désir, et aujourd'hui… Eh bien, tenez, d'ici l'on aperçoit Maurice Nikolaïévitch, le voilà, là-bas, il ne vous voit pas. Vous savez, Élisabeth Nikolaïevna, avez-vous lu *Pauline Sax ?*

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est une nouvelle ; je l'ai lue quand j'étais étudiant… Le héros est un certain Sax, un riche employé qui surprend sa femme en flagrant délit d'adultère à la campagne… Allons, diable, il faut cracher là-dessus. Vous verrez qu'avant de vous avoir ramenée chez vous, Maurice Nikolaïévitch vous aura déjà adressé une demande en mariage. Il ne vous voit pas encore.

– Ah ! qu'il ne me voie point ! cria tout à coup Lisa comme affolée ; – allons-nous-en, allons-nous-en ! Dans le bois, dans la plaine !

Et elle rebroussa chemin en courant.

– Pierre Stépanovitch s’élança à sa poursuite.

– Élisabeth Nikolaïevna, quelle pusillanimité ! Et pourquoi ne voulez-vous pas qu’il vous voie ? Au contraire, regardez-le en face, carrément, fièrement… Si vous êtes honteuse parce que vous avez perdu votre… virginité… c’est un préjugé si arriéré… Mais où allez-vous donc, où allez-vous donc ? Eh ! comme elle trotte ! Retournons plutôt chez Stavroguine, nous monterons dans mon drojki… Mais où allez-vous donc ? Par là ce sont les champs, allons, la voilà qui tombe !…

Il s’arrêta. Lisa volait comme un oiseau, sans savoir où elle allait ; déjà une distance de cinquante pas la séparait de Pierre Stépanovitch, quand elle choppa contre un petit monceau de terre et tomba. Au même instant un cri terrible retentit derrière elle. Ce cri avait été poussé par Maurice Nikolaïévitch qui, ayant vu la jeune fille s’enfuir à toutes jambes, puis tomber, courait après elle à travers champs. Aussitôt Pierre Stépanovitch battit en retraite vers la maison de Stavroguine pour monter au plus vite dans son drojki.

Mais Maurice Nikolaïévitch fort effrayé se trouvait déjà près de Lisa qui venait de se relever ; il s’était penché sur elle et lui avait pris la main, qu’il tenait dans les siennes. Cette rencontre se produisant dans des conditions si invraisemblables avait ébranlé la raison du capitaine d’artillerie, et des larmes coulaient sur ses joues. Il voyait celle qu’il aimait d’un amour si respectueux courir comme une folle à travers champs, à une pareille heure, par un temps pareil, n’ayant d’autre vêtement que sa robe, cette superbe robe de la veille, maintenant fripée et couverte de boue… Sans proférer un mot, car il n’en aurait pas eu la force, il ôta son manteau et le posa en tremblant sur les épaules de Lisa. Tout à coup un cri lui échappa : il avait senti sur sa main les lèvres de la jeune fille.

– Lisa, je ne sais rien, mais ne me repoussez pas loin de vous !

– Oh ! oui, allons-nous-en bien vite, ne m'abandonnez pas !

Et, le prenant elle-même par le bras, elle l'entraîna à sa suite. Puis elle baissa soudain la voix et ajouta d'un ton craintif :

– Maurice Nikolaïévitch, jusqu'à présent je m'étais toujours piquée de bravoure, mais ici j'ai peur de la mort. Je mourrai, je mourrai bientôt, mais j'ai peur, j'ai peur de mourir…

Et, tout en murmurant ces paroles, elle serrait avec force le bras de son compagnon.

– Oh ! s'il passait quelqu'un ! soupira Maurice Nikolaïévitch, qui promenait autour de lui des regards désespérés, – si nous pouvions rencontrer une voiture ! Vous vous mouillez les pieds, vous… perdez la raison !

– Non, non, ce n'est rien, reprit-elle, – là, comme cela, près de vous j'ai moins peur, tenez-moi par la main, conduisez-moi… Où allons-nous maintenant ? À la maison ? Non, je veux d'abord voir les victimes. Ils ont, dit-on, égorgé sa femme, et il déclare que c'est lui-même qui l'a assassinée ; ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? ce n'est pas vrai ? Je veux voir moi-même ceux qui ont été tués… à cause de moi… c'est en songeant à eux que, cette nuit, il a cessé de m'aimer… Je verrai et je saurai tout. Vite, vite, je connais cette maison… il y a là un incendie… Maurice Nikolaïévitch, mon ami, ne me pardonnez pas, je suis déshonorée ! Pourquoi me pardonner ? Pourquoi pleurez-vous ? Donnez-moi un soufflet et tuez-moi ici dans la campagne comme un chien !

– Il n'appartient à personne de vous juger maintenant, répondit d'un ton ferme Maurice Nikolaïévitch, – que Dieu vous pardonne ! Moins que tout autre je puis être votre juge !

Mais leur conversation serait trop étrange à rapporter. Pendant ce temps, tous deux, la main dans la main, cheminaient d'un pas rapide, on les aurait pris pour des aliénés. Ils marchaient dans la direction de l'incendie. Maurice Nikolaïévitch n'avait pas encore perdu l'espoir de rencontrer à tout le moins quelque charrette, mais on n'apercevait personne. Une petite pluie fine ne cessait de tomber, obscurcissant tout le paysage et noyant tous les objets dans une même teinte plombée qui ne permettait pas de les distinguer les uns des autres. Quoiqu'il fît jour depuis longtemps, il semblait que l'aube n'eût point encore paru. Et, soudain, de ce froid brouillard se détacha une figure étrange, falote, qui marchait à la rencontre des deux jeunes gens. Quand je me représente maintenant cette scène, je pense que je n'en aurais pas cru mes yeux si j'avais été à la place d'Élisabeth Nikolaïevna ; pourtant elle poussa un cri de joie et reconnut tout de suite l'homme qui s'avançait vers elle. C'était Stépan Trophimovitch. Par quel hasard se trouvait-il là ? Comment sa folle idée de fuite avait-elle pu se réaliser ? – on le verra plus loin. Je noterai seulement que, ce matin là, il avait déjà la fièvre, mais la maladie n'était pas un obstacle pour lui : il foulait d'un pas ferme le sol humide ; évidemment il avait combiné son entreprise du mieux qu'il avait pu, dans son isolement et avec toute son inexpérience d'homme de cabinet. Il était en « tenue de voyage », c'est-à-dire qu'il portait un manteau à manches, une large ceinture de cuir verni serrée autour de ses reins par une boucle, et de grandes bottes neuves dans lesquelles il avait fait rentrer son pantalon. Sans doute depuis fort longtemps déjà il s'était imaginé ainsi le type du voyageur ; la ceinture et les grandes bottes à la hussarde, qui gênaient considérablement sa marche, il avait dû se les procurer plusieurs jours à l'avance. Un chapeau à larges bords et une écharpe en poil de chameau enroulée autour du cou complétaient le costume de Stépan Tro-

phimovitch. Il tenait dans sa main droite une canne et un parapluie ouvert, dans sa main gauche un sac de voyage fort petit, mais plein comme un œuf. Ces trois objets, – la canne, le parapluie et le sac de voyage, étaient devenus, au bout d'une verste, très fatigants à porter.

À la joie irréfléchie du premier moment avait succédé chez Lisa un étonnement pénible.

– Est-il possible que ce soit bien vous ? s'écria-t-elle en considérant le vieillard avec tristesse.

En proie à une sorte d'exaltation délirante, il s'élança vers elle :

– *Lise ! Chère, chère,* se peut-il aussi que ce soit vous... au milieu d'un pareil brouillard ? Voyez : les lueurs de l'incendie rougissent le ciel ! *Vous êtes malheureuse, n'est-ce pas ?* Je le vois, je le vois, ne me racontez rien, mais ne m'interrogez pas non plus. *Nous sommes tous malheureux, mais il faut les pardonner tous. Pardonnons, Lise,* et nous serons libres à jamais. Pour en finir avec le monde et devenir pleinement libre, – *il faut pardonner, pardonner et pardonner !*

– Mais pourquoi vous mettez-vous à genoux ?

– Parce qu'en prenant congé du monde je veux dire adieu, dans votre personne, à tout mon passé ! – Il fondit en larmes, et prenant les deux mains de la jeune fille, il les posa sur ses yeux humides : – Je m'agenouille devant tout ce qu'il y a eu de beau dans mon existence, je l'embrasse et je le remercie ! Maintenant mon être est brisé en deux : – là, c'est un insensé qui a rêvé d'escalader le ciel, *vingt-deux ans !* Ici, c'est un vieillard tué, glacé, précepteur... *chez un marchand, s'il existe pourtant, ce marchand...* Mais comme vous êtes trempée, *Lise !* s'écria-t-il, et il se releva soudain, sentant que l'humidité du sol se commu-

niquait à ses genoux, – et comment se fait-il que je vous rencontre ainsi vêtue… à pied, dans cette plaine ?… Vous pleurez ? *Vous êtes malheureuse ?* Bah ! j'ai entendu parler de quelque chose… Mais d'où venez-vous donc maintenant ? demanda-t-il d'un air inquiet ; en même temps il regardait avec une profonde surprise Maurice Nikolaïévitch ; – *mais savez-vous l'heure qu'il est ?*

– Stépan Trophimovitch, avez-vous entendu parler là-bas de gens assassinés ?… C'est vrai ? C'est vrai ?

– Ces gens ! Toute la nuit j'ai vu l'incendie allumé par eux. Ils ne pouvaient pas finir autrement… (ses yeux étincelèrent de nouveau). Je m'arrache à un songe enfanté par la fièvre chaude, je cours à la recherche de la Russie, *existe-t-elle, la Russie ? Bah ! c'est vous, cher capitaine !* Je n'ai jamais douté que je vous rencontrerais dans l'accomplissement de quelque grande action… Mais prenez mon parapluie et – pourquoi donc allez-vous à pied ? Pour l'amour de Dieu, prenez du moins ce parapluie ; moi, je n'en ai pas besoin, je trouverai une voiture quelque part. Voyez-vous, je suis parti à pied parce que si *Stasie* (c'est-à-dire Nastasia) avait eu vent de mon dessein, ses cris auraient ameuté toute la rue ; je me suis donc esquivé aussi *incognito* que possible. Je ne sais pas, on ne lit dans le *Golos* que des récits d'attaques à main armée sur les grands chemins ; pourtant il n'est pas présumable qu'à peine en route je rencontre un brigand ? *Chère Lise,* vous disiez, je crois, qu'on avait tué quelqu'un ? *Ô mon Dieu,* vous vous trouvez mal !

– Allons-nous-en, allons-nous-en ! cria comme dans un accès nerveux Élisabeth Nikolaïevna, entraînant encore à sa suite Maurice Nikolaïévitch ; puis elle revint brusquement sur ses pas. – Attendez, Stépan Trophimovitch, attendez, pauvre homme, laissez-moi faire sur vous le signe de la croix. Peut-être faudrait-il plutôt vous lier, mais j'aime mieux faire le signe de la croix sur vous. Priez, vous aussi, pour la pauvre Lisa, – un peu,

pas beaucoup, pour autant que cela ne vous gênera pas. Maurice Nikolaïévitch, rendez à cet enfant son parapluie, rendez-le-lui tout de suite. Là, c'est bien… Partons donc, partons !

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison fatale, la foule considérable réunie en cet endroit avait déjà beaucoup entendu parler de Stavroguine et de l'intérêt qu'il était censé avoir à l'assassinat de sa femme. Cependant, je le répète, l'immense majorité continuait à écouter silencieuse et calme. Les quelques individus qui donnaient des signes d'agitation étaient, ou des gens ivres, ou des esprits très impressionnables comme le bourgeois dont j'ai parlé plus haut. Tout le monde le connaissait pour un homme plutôt doux que violent, mais sous le coup d'une émotion subite il perdait soudain tout sang-froid. Je ne vis pas arriver les deux jeunes gens. Quand, à mon extrême stupéfaction, j'aperçus Élisabeth Nikolaïevna, elle avait déjà pénétré fort avant dans la foule et se trouvait à une grande distance de moi ; je ne remarquai pas tout d'abord la présence de Maurice Nikolaïévitch : il est probable qu'à un certain moment la cohue l'avait séparé de sa compagne. Celle-ci, qui, semblable à une hypnotisée, traversait le rassemblement sans rien voir autour d'elle, ne tarda pas, comme bien on pense, à attirer l'attention. Sur son passage retentirent bientôt des vociférations menaçantes. « C'est la maîtresse de Stavroguine ! » cria quelqu'un. « Il ne leur suffit pas de tuer, ils viennent contempler leurs victimes ! » ajouta un autre. Tout à coup je vis un bras se lever derrière Lisa et s'abattre sur sa tête ; elle tomba. Poussant un cri terrible, Maurice Nikolaïévitch se précipita au secours de la malheureuse et frappa de toutes ses forces un homme qui l'empêchait d'arriver jusqu'à elle, mais au même instant le bourgeois, qui se trouvait derrière lui, le saisit à bras-le-corps. Durant quelques minutes il y eut une telle confusion que je ne pus rien distinguer nettement. Lisa se releva, paraît-il, mais un second coup la renversa de nouveau à terre. La foule s'écarta aussitôt, laissant un petit espace vide autour de la jeune fille étendue sur le sol. Debout au-dessus de son amie, Maurice Nikolaïévitch affolé, couvert de sang, criait,

pleurait, se tordait les mains. Je ne me rappelle pas bien ce qui se passa ensuite, je me souviens seulement que tout à coup on emporta Lisa. Je courus me joindre au lugubre cortège ; l'infortunée respirait encore et n'avait peut-être pas perdu connaissance. On arrêta dans la foule le bourgeois et trois autres individus. Ces derniers jusqu'à présent protestent de leur innocence : à les en croire, leur arrestation serait une erreur de la police ; c'est bien possible. Quant au bourgeois, bien que sa culpabilité soit évidente, il était alors dans un tel état de surexcitation qu'il n'a pu encore fournir un récit détaillé de l'événement. Appelé à déposer comme témoin au cours de l'instruction judiciaire, j'ai déclaré que, selon moi, ce crime n'avait été nullement prémédité, et qu'il fallait y voir le résultat d'un entraînement tout à fait accidentel. C'est ce que je pense aujourd'hui encore.

CHAPITRE IV

DERNIÈRE RÉSOLUTION.

I

Durant cette matinée, beaucoup de personnes virent Pierre Stépanovitch ; elles racontèrent plus tard qu'elles avaient remarqué chez lui une animation extraordinaire. À deux heures de l'après-midi, il se rendit chez Gaganoff, qui était arrivé la veille de la campagne. Une nombreuse société se trouvait réunie dans cette maison, et, bien entendu, chacun disait son mot sur les derniers événements. Pierre Stépanovitch tint le dé de la conversation et se fit écouter. Chez nous on l'avait toujours considéré comme « un étudiant bavard et un peu fêlé », mais cette fois le sujet qu'il traitait était intéressant, car il parlait de Julie Mikhaïlovna. Ayant été le confident intime de la gouvernante, il donna sur elle force détails très nouveaux et très inattendus ; comme par inadvertance, il révéla plusieurs propos piquants qu'elle avait tenus sur des personnalités connues de toute la ville. L'attitude du narrateur, pendant qu'il commettait ces indiscrétions, était celle d'un homme exempt de malice, mais obligé par son honnêteté d'éclaircir tout à coup une foule de malentendus, et en même temps si naïf, si maladroit, qu'il ne sait ni par où commencer, ni par où finir. Toujours sans avoir l'air de le faire exprès, il glissa dans la conversation que Julie Mikhaïlovna connaissait parfaitement le secret de Stavroguine et qu'elle avait mené tout l'intrigue. Il avait été, lui, Pierre Sté-

panovitch, mystifié par la gouvernante, car lui-même était amoureux de cette malheureuse Lisa, et pourtant on s'y était pris de telle sorte qu'il avait *presque* conduit la jeune fille chez Stavroguine. « Oui, oui, vous pouvez rire, messieurs », acheva-t-il, « mais si seulement j'avais su, si j'avais su comment cela finirait ! » On l'interrogea avec la plus vive curiosité au sujet de Stavroguine : il répondit carrément que, selon lui, la tragique aventure de Lébiadkine était un pur accident provoqué par l'imprudence de Lébiadkine lui-même, qui avait eu le tort de montrer son argent. Il donna à cet égard des explications très satisfaisantes. Un des auditeurs lui fit observer qu'il avait assez mauvaise grâce à venir maintenant débiner Julie Mikhaïlovna, après avoir mangé et bu, si pas couché, dans sa maison. Mais Pierre Stépanovitch trouva aussitôt une réplique victorieuse :

– Si j'ai mangé et bu chez elle, ce n'est pas parce que j'étais sans argent, et ce n'est pas ma faute si elle m'invitait à dîner. Permettez-moi d'apprécier moi-même dans quelle mesure j'en dois être reconnaissant.

En général, l'impression produite par ces paroles lui fut favorable : « Sans doute ce garçon-là est un écervelé », se disait-on, « mais est-ce qu'il en peut si Julie Mikhaïlovna a fait des sottises ? Au contraire, il a toujours cherché à la retenir… »

Vers deux heures, le bruit se répandit soudain que Stavroguine, dont on parlait tant, était parti à l'improviste pour Pétersbourg par le train de midi. Cette nouvelle fit sensation ; plusieurs froncèrent le sourcil. À ce qu'on raconte, Pierre Stépanovitch fut si consterné qu'il changea de visage ; sa stupeur se traduisit même par une exclamation étrange : « Mais qui donc a pu le laisser partir ? » Il quitta immédiatement la demeure de Gaganoff. Pourtant, on le vit encore dans deux ou trois maisons.

À la chute du jour, il trouva moyen de pénétrer jusqu'à Julie Mikhaïlovna, non sans difficulté toutefois, car elle ne voulait

pas le recevoir. Je n'eus connaissance du fait que trois semaines plus tard ; Julie Mikhaïlovna me l'apprit elle-même, à la veille de partir pour Pétersbourg. Elle n'entra dans aucun détail et se borna à me dire en frissonnant qu'il « l'avait alors étonnée au-delà de toute mesure ». Je suppose qu'il la menaça simplement de la présenter comme sa complice, au cas où elle s'aviserait de « parler ». Pierre Stépanovitch était obligé d'effrayer la gouvernante pour assurer l'exécution de ses projets, que, naturellement, elle ignorait, et ce fut seulement cinq jours après qu'elle comprit pourquoi il avait tant douté de son silence, et tant craint de sa part quelque nouvel élan d'indignation…

Entre sept et huit heures du soir, alors que déjà il faisait très sombre, les *nôtres* se réunirent au grand complet, c'est-à-dire tous les cinq, chez l'enseigne Erkel qui demeurait au bout de la ville, dans une petite maison borgne de la rue Saint-Thomas. Pierre Stépanovitch lui-même leur avait donné rendez-vous en cet endroit, mais il fut fort inexact, et l'on dut attendre pendant une heure. L'enseigne Erkel était cet officier qui, à la soirée chez Virguinsky, avait tout le temps fait mine de prendre des notes sur un agenda. Arrivé depuis peu dans notre ville, il vivait très retiré, logeant dans une impasse chez deux sœurs, deux vieilles bourgeoises, et il devait bientôt partir ; en se réunissant chez lui on ne risquait pas d'attirer l'attention. Ce garçon étrange se distinguait par une taciturnité remarquable. Il pouvait passer dix soirées consécutives au milieu d'une société bruyante et entendre les conversations les plus extraordinaires, sans proférer lui-même un seul mot : dans ces occasions, il se contentait d'écouter de toutes ses oreilles, en fixant ses yeux enfantins sur ceux qui parlaient. Sa figure était agréable et paraissait même indiquer de l'intelligence. Il n'appartenait pas au quinquévirat ; les nôtres supposaient qu'il avait reçu d'un certain endroit des instructions spéciales et qu'il était purement un homme d'exécution. On sait maintenant qu'il n'avait d'instruction d'aucune sorte, et c'est tout au plus si lui-même se rendait bien compte de sa position. Il n'était que le séide fanati-

que de Pierre Stépanovitch, dont il avait fait la connaissance peu de temps auparavant. S'il avait rencontré quelque monstre prématurément perverti, et que celui-ci lui eût demandé, comme un service à rendre à la cause sociale, d'organiser une bande de brigands et d'assassiner le premier moujik venu, Erkel se fût exécuté sans désemparer. Il avait quelque part une mère malade à qui il envoyait la moitié de sa maigre solde, – et comme, sans doute, la pauvre femme embrassait cette petite tête blonde, comme elle tremblait, comme elle priait pour sa conservation !

Une grande agitation régnait parmi les nôtres. Les événements de la nuit précédente les avaient stupéfiés, et ils se sentaient inquiets. À quelles conséquences inattendues avait abouti le scandale systématiquement organisé par eux, mais qui, dans leur pensée, ne devait pas dépasser les proportions d'un simple boucan ! L'incendie du Zariétchié, l'assassinat des Lébiadkine, le meurtre de Lisa, c'étaient là autant de surprises qu'ils n'avaient pas prévues dans leur programme. Ils accusaient hautement de despotisme et de dissimulation la main qui les avait fait mouvoir. Bref, en attendant Pierre Stépanovitch, tous s'excitaient mutuellement à réclamer de lui une explication catégorique ; si cette fois encore ils ne pouvaient l'obtenir, eh bien, ils se dissoudraient, sauf à remplacer le quinquévirat par une nouvelle société secrète, fondée, celle-ci, sur des principes égalitaires et démocratiques. Lipoutine, Chigaleff et l'homme versé dans la connaissance du peuple se montraient surtout partisans de cette idée ; Liamchine, silencieux, semblait approuver tacitement. Virguinsky hésitait ; sur sa proposition, on convint d'entendre d'abord Pierre Stépanovitch ; mais celui-ci n'apparaissait toujours pas, et ce sans gêne contribuait encore à irriter les esprits. Erkel servait ses hôtes sans proférer une parole ; pour plus de sûreté, l'enseigne était allé lui-même chercher le thé chez ses logeuses au lieu de le faire monter par la servante.

Pierre Stépanovitch n'arriva qu'à huit heures et demie. D'un pas rapide il s'avança vers la table ronde qui faisait face au divan sur lequel la compagnie avait pris place ; il garda à la main son bonnet fourré et refusa le thé qu'on lui offrit. Sa physionomie était courroucée, dure et hautaine. Sans doute, il lui avait suffi de jeter les yeux sur les nôtres pour deviner la révolte qui grondait au fond de leurs âmes.

– Avant que j'ouvre la bouche, dites ce que vous avez sur le cœur, commença-t-il en regardant autour de lui avec un sourire fielleux.

Lipoutine prit la parole au nom de tous, et, d'une voix tremblante de colère, il déclara que « si l'on continuait ainsi, on se briserait le front ». Oh ! ils ne redoutaient nullement cette éventualité, ils étaient même tout prêts à l'affronter, mais seulement pour l'œuvre commune (mouvement et approbation). En conséquence, on devait être franc avec eux et leur dire toujours d'avance où on les conduisait, « autrement, qu'arriverait-il ? » (Nouveau mouvement, quelques sons gutturaux.) Une pareille manière de procéder était pour eux aussi humiliante que dangereuse… « Ce n'est pas du tout que nous ayons peur, acheva l'orateur, – mais si un seul agit et fait manœuvrer les autres comme de simples pions, les erreurs d'un seul causeront la perte de tous. » (Cris : Oui, oui ! Assentiment général.)

– Le diable m'emporte, qu'est-ce qu'il vous faut donc ?

– Et quel rapport les petites intrigues de monsieur Stavroguine ont-elles avec l'œuvre commune ? répliqua violemment Lipoutine. – Qu'il appartienne d'une façon occulte au centre, si tant est que ce centre fantastique existe réellement, c'est possible, mais nous ne voulons pas savoir cela. Le fait est qu'un assassinat a été commis et que l'éveil est donné à la police ; en suivant le fil on arrivera jusqu'à notre groupe.

– Vous vous perdrez avec Stavroguine, et nous nous perdrons avec vous, ajouta l'homme qui connaissait le peuple.

– Et sans aucune utilité pour l'œuvre commune, observa tristement Virguinsky.

– Quelle absurdité ! L'assassinat est un pur accident, Fedka a tué pour voler.

– Hum ! Pourtant il y a là une coïncidence étrange, remarqua aigrement Lipoutine.

– Eh bien, si vous voulez que je vous le dise, c'est par votre propre fait que cela est arrivé.

– Comment, par notre fait ?

– D'abord vous, Lipoutine, avez vous-même pris part à cette intrigue, ensuite et surtout on vous avait ordonné d'expédier Lébiadkine à Pétersbourg, et l'on vous avait remis de l'argent à cet effet ; or, qu'avez-vous fait ? Si vous vous étiez acquitté de votre tâche, cela n'aurait pas eu lieu.

– Mais n'avez-vous pas vous-même émis l'idée qu'il serait bon de laisser Lébiadkine lire ses vers ?

– Une idée n'est pas un ordre. L'ordre, c'était de le faire partir.

– L'ordre ! Voilà un mot assez étrange… Au contraire, s'il n'est pas parti, c'est précisément en vertu d'un contrordre que vous avez donné.

– Vous vous êtes trompé et vous avez fait une sottise en même temps qu'un acte d'indiscipline. Quant au meurtre, c'est l'œuvre de Fedka, et il a agi seul, dans un but de pillage. Vous

avez entendu raconter des histoires et vous les avez crues. La peur vous a pris. Stavroguine n'est pas si bête, et la preuve, c'est qu'il est parti à midi, après avoir vu le vice-gouverneur ; si les bruits qui courent avaient le moindre fondement, on ne l'aurait pas laissé partir en plein jour pour la capitale.

– Mais nous sommes loin d'affirmer que monsieur Stavroguine personnellement ait assassiné, reprit d'un ton caustique Lipoutine, – il a pu même ignorer la chose, tout comme moi ; vous savez fort bien vous-même que je n'étais au courant de rien, quoique je me sois fourré là dedans comme un mouton dans la marmite.

– Qui donc accusez-vous ? demanda Pierre Stépanovitch en le regardant d'un air sombre.

– Ceux qui ont besoin de brûler les villes.

– Le pire, c'est que vous vous esquivez par la tangente. Du reste, voulez-vous lire ceci et le montrer aux autres ? C'est seulement pour votre édification.

Il tira de sa poche la lettre anonyme que Lébiadkine avait écrite à Lembke et la tendit à Lipoutine. Celui-ci la lut avec un étonnement visible, et, pensif, la donna à son voisin ; la lettre eut bientôt fait le tour de la société.

– Est-ce, en effet, l'écriture de Lébiadkine ? questionna Chigaleff.

– Oui, c'est son écriture, déclarèrent Lipoutine et Tolkatchenko (celui qui connaissait le peuple).

– J'ai seulement voulu vous édifier, voyant combien vous étiez sensible au sort de Lébiadkine, répéta Pierre Stépanovitch ; – ainsi, messieurs, continua-t-il après avoir repris la let-

tre, – un Fedka, sans s'en douter, nous débarrasse d'un homme dangereux. Voilà ce que fait parfois le hasard ! N'est-ce pas que c'est instructif ?

Les membres échangèrent entre eux un rapide regard.

– Et maintenant, messieurs, c'est à mon tour de vous interroger, poursuivit avec dignité Pierre Stépanovitch. – Puis-je savoir pourquoi vous avez cru devoir brûler la ville sans y être autorisés ?

– Comment ? Quoi ? C'est nous, nous qui avons brûlé la ville ? Voilà une idée de fou ! s'écrièrent les interpellés.

– Je comprends que vous ayez voulu vous amuser, continua sans s'émouvoir Pierre Stépanovitch, – mais il ne s'agit pas, dans l'espèce, des petits scandales qui ont égayé la fête de Julie Mikhaïlovna. Je vous ai convoqués ici pour vous révéler la gravité du danger que vous avez si bêtement attiré sur vous et qui menace bien autre chose encore que vos personnes.

Virguinsky, resté jusqu'alors silencieux, prit la parole d'un ton presque indigné :

– Permettez, nous avions, nous, l'intention de vous déclarer qu'une mesure si grave et en même temps si étrange, prise en dehors des membres, est le fait d'un despotisme qui ne tient aucun compte de nos droits.

– Ainsi vous niez ? Eh bien, moi, j'affirme que c'est vous, vous seuls, qui avez brûlé la ville. Messieurs, ne mentez pas, j'ai des renseignements précis. Par votre indiscipline vous avez mis en danger l'œuvre commune elle-même. Vous n'êtes qu'une des mailles d'un réseau immense, et vous devez obéir aveuglément au centre. Cependant trois d'entre vous, sans avoir reçu les

moindres instructions à cet égard, ont poussé les ouvriers de l'usine à mettre le feu, et l'incendie a eu lieu.

– Quels sont ces trois ? Nommez-les !

– Avant-hier, entre trois et quatre heures, vous, Tolkatchenko, vous avez tenu des propos incendiaires à Fomka Zavialoff au *Myosotis*.

L'homme qui connaissait le peuple bondit d'étonnement :

– Allons donc, je lui ai à peine dit un mot, et encore sans intention, je n'attachais à cela aucune importance ; il avait été fouetté le matin, voilà pourquoi je lui ai parlé ainsi ; du reste, je l'ai quitté tout de suite, il était trop ivre. Si vous ne m'aviez pas rappelé la chose, je ne m'en serais pas souvenu. Ce n'est pas un simple mot qui a pu occasionner l'incendie.

– Vous ressemblez à un homme qui s'étonnerait en voyant une petite étincelle provoquer l'explosion d'une poudrière.

– Fomka et moi, nous étions dans un coin, et je lui ai parlé tout bas dans le tuyau de l'oreille ; comment avez-vous pu savoir ce que je lui ai dit ? s'avisa brusquement de demander Tolkatchenko.

– J'étais là, sous la table. Soyez tranquilles, messieurs, je n'ignore aucune de vos actions. Vous souriez malignement, monsieur Lipoutine ? Mais je sais, par exemple, qu'il y a trois jours, dans votre chambre à coucher, au moment de vous mettre au lit, vous avez arraché les cheveux à votre femme.

Lipoutine resta bouche béante et pâlit.

(On sut plus tard comment ce détail était arrivé à la connaissance de Pierre Stépanovitch : il le tenait d'Agafia, la servante de Lipoutine, qu'il avait embauchée comme espionne.)

Chigaleff se leva soudain.

– Puis-je constater un fait ? demanda-t-il.

– Constatez.

Chigaleff se rassit.

– Si j'ai bien compris, et il était impossible de ne pas comprendre, commença-t-il, – vous-même nous avez fait à plusieurs reprises un tableau éloquent, – quoique trop théorique, – de la Russie enserrée dans un filet aux mailles innombrables. Chacune des sections, recrutant des prosélytes et se ramifiant à l'infini, a pour tâche de miner sans cesse par une propagande systématique le prestige de l'autorité locale ; elle doit semer le trouble dans les esprits, mettre le cynisme à la mode, faire naître des scandales, propager la négation de toutes les croyances, éveiller la soif des améliorations, enfin, si besoin est, recourir à l'incendie, comme à un procédé éminemment national, pour qu'au moment voulu le désespoir s'empare des populations. Je me suis efforcé de vous citer textuellement : reconnaissez-vous vos paroles dans cet exposé ? Est-ce bien là le programme d'action que vous nous avez communiqué, comme fondé de pouvoirs d'un comité central, du reste complètement inconnu de nous jusqu'à présent et presque fantastique à nos yeux ?

– C'est exact, seulement vous êtes bien long.

– Chacun a le droit de parler comme il veut. En nous donnant à croire que les mailles du réseau qui couvre la Russie se comptent déjà par centaines, et en nous faisant espérer que si

chacun s'acquitte avec succès de sa tâche, toute la Russie à l'époque fixée, lorsque le signal sera donné…

– Ah ! le diable m'emporte, vous nous faites perdre un temps précieux ! interrompit Pierre Stépanovitch en s'agitant sur son fauteuil.

– Soit, j'abrège et je me borne, pour finir, à une question : nous avons déjà vu des scandales, nous avons vu le mécontentement des populations, nous avons assisté à la chute de l'administration provinciale et nous y avons aidé, enfin nous avons été témoins d'un incendie. De quoi donc vous plaignez-vous ? N'est-ce pas votre programme. Que pouvez-vous nous reprocher ?

– Votre indiscipline ! répliqua avec colère Pierre Stépanovitch. – Tant que je suis ici, vous ne pouvez pas agir sans ma permission. Assez. Une dénonciation est imminente, et demain peut-être ou même cette nuit on vous arrêtera. Voilà ce que j'avais à vous dire. Tenez cette nouvelle pour sûre.

Ces mots causèrent une stupeur générale.

– On vous arrêtera non seulement comme instigateurs de l'incendie, mais encore comme membres d'une société secrète. Le dénonciateur connaît toute notre mystérieuse organisation. Voilà le résultat de vos incartades !

– C'est assurément Stavroguine ! cria Lipoutine.

– Comment… pourquoi Stavroguine ? reprit Pierre Stépanovitch qui, dans le premier moment, parut troublé. – Eh ! diable, c'est Chatoff ! ajouta-t-il se remettant aussitôt. – Maintenant, je crois, vous savez tous que, dans son temps, Chatoff a pris part à notre œuvre. Je dois vous le déclarer, en le faisant espionner par des gens qu'il ne soupçonne pas, j'ai appris non

sans surprise que le secret du réseau n'en était plus un pour lui et… en un mot, qu'il savait tout. Pour se faire pardonner son passé, il va dénoncer tous ses anciens camarades. Jusqu'à présent il hésitait encore, aussi je l'épargnais. Maintenant, par cet incendie, vous avez levé ses derniers scrupules, il est très impressionné et il n'hésitera plus. Demain donc nous serons arrêtés et comme incendiaires et comme criminels politiques.

– Est-ce sûr ? Comment Chatoff sait-il ?

Les membres étaient en proie à une agitation indescriptible.

– Tout est parfaitement sûr. Je n'ai pas le droit de vous révéler mes sources d'information, mais voici ce que je puis faire pour vous provisoirement : par l'intermédiaire d'une tierce personne je puis agir sur Chatoff à son insu et l'amener à retarder de vingt-quatre heures sa dénonciation, de vingt-quatre heures seulement. Il m'est impossible d'obtenir un plus long sursis. Vous n'avez donc rien à craindre jusqu'à après-demain.

Tous gardèrent le silence.

– Il faut l'expédier au diable, à la fin ! cria le premier Tolkatchenko.

– C'est ce qu'on aurait dû faire depuis longtemps ! ajouta avec colère Liamchine en frappant du poing sur la table.

– Mais comment s'y prendre ? murmura Lipoutine.

En réponse à cette question, Pierre Stépanovitch se hâta d'exposer son plan : sous prétexte de prendre livraison de l'imprimerie clandestine qui se trouvait entre les mains de Chatoff, on attirerait ce dernier demain à la tombée de la nuit dans l'endroit solitaire où le matériel typographique était enfoui et –

« là on lui ferait son affaire ». Le jeune homme donna tous les éclaircissements nécessaires et renseigna ses auditeurs sur la position équivoque que Chatoff avait prise vis-à-vis de la société centrale. Ces détails étant déjà connus du lecteur, je n'y reviens plus.

– Oui, observa avec hésitation Lipoutine, – mais après ce qui vient de se passer… une nouvelle aventure du même genre donnera l'éveil à l'opinion publique.

– Sans doute, reconnut Pierre Stépanovitch, – mais les mesures sont prises en conséquence. Il y a un moyen d'écarter tout soupçon.

Alors il raconta comme quoi Kiriloff décidé à se brûler la cervelle avait promis de remettre l'exécution de son dessein au moment qui lui serait fixé ; avant de mourir, l'ingénieur devait écrire une lettre qu'on lui dicterait et où il s'avouerait coupable de tout.

– Sa ferme résolution de se donner la mort, – résolution philosophique, mais selon moi insensée, – est arrivée à *leur* connaissance, poursuivit Pierre Stépanovitch. – *Là* on ne laisse rien perdre, tout est utilisé pour l'œuvre commune. Prévoyant la possibilité de mettre à profit le suicide de Kiriloff, et convaincu que son projet est tout à fait sérieux, *ils* lui ont offert de l'argent pour revenir en Russie (il tenait absolument, je ne sais pourquoi, à mourir dans son pays), ils lui ont confié une mission qu'il s'est chargé de remplir (et il l'a remplie) ; enfin, comme je vous l'ai dit, ils lui ont fait promettre de ne se tuer que quand on le jugerait opportun. Il a pris tous les engagements qu'on lui a demandés. Notez qu'il appartient dans une certaine mesure à notre société et qu'il désire être utile ; je ne puis être plus explicite. Demain, *après Chatoff,* je lui dicterai une lettre dans laquelle il se déclarera l'auteur du meurtre. Ce sera très vraisemblable : ils ont été amis et sont allés ensemble en Amérique, là

ils se sont brouillés, tout cela sera expliqué dans la lettre... et... suivant la tournure que prendront les circonstances, on pourra encore dicter à Kiriloff quelque autre chose, par exemple au sujet des proclamations ou même de l'incendie. Du reste, j'y penserai. Soyez tranquilles, c'est un homme sans préjugés ; il signera tout ce qu'on voudra.

Des marques d'incrédulité accueillirent ce récit qui paraissait fantastique. Du reste, tous avaient plus ou moins entendu parler de Kiriloff, et Lipoutine le connaissait un peu personnellement.

– Il changera d'idée tout d'un coup et il ne voudra plus, dit Chigaleff ; – au bout du compte, c'est un fou ; par conséquent il n'y a pas à faire fond sur ses résolutions.

– Ne vous inquiétez pas, messieurs, il voudra, répondit Pierre Stépanovitch. – D'après nos conventions, je dois le prévenir la veille, c'est-à-dire aujourd'hui même. J'invite Lipoutine à venir immédiatement chez lui avec moi, et, au retour, messieurs, il pourra vous certifier la vérité de mes paroles. Du reste, ajouta-t-il avec une irritation soudaine, comme s'il eût brusquement senti qu'il faisait à de pareilles gens beaucoup trop d'honneur en s'évertuant ainsi à les convaincre, – du reste, agissez comme il vous plaira. Si vous ne vous décidez pas, notre association est dissoute, – mais seulement par le fait de votre désobéissance et de votre trahison. Alors nous devons nous séparer à partir de ce moment. Sachez toutefois qu'en ce cas, sans parler des conséquences désagréables que peut avoir pour vous la dénonciation de Chatoff, vous vous attirerez un autre petit désagrément au sujet duquel on s'est nettement expliqué lors de la création du groupe. Quant à moi, messieurs, je ne vous crains guère... Ne croyez pas que ma cause soit tellement liée à la vôtre... Du reste, tout cela est indifférent.

– Non, nous sommes décidés, déclara Liamchine.

– Il n'y a pas d'autre parti à prendre, murmura Tolkatchenko, – et si Lipoutine nous donne toutes les assurances désirables en ce qui concerne Kiriloff, alors…

– Je suis d'un avis contraire ; je proteste de toutes les forces de mon âme contre une décision si sanguinaire ! dit Virguinsky en se levant.

– Mais ? questionna Pierre Stépanovitch.

– Comment, *mais ?*

– Vous avez dit *mais*… et j'attends.

– Je ne croyais pas avoir prononcé ce mot… J'ai seulement voulu dire que si l'on était décidé, eh bien…

– Eh bien ?

Virguinsky n'acheva pas sa phrase.

– On peut, je crois, négliger le soin de sa sécurité personnelle, observa soudain Erkel, – mais j'estime que cette négligence n'est plus permise, lorsqu'elle risque de compromettre l'œuvre commune…

Il se troubla et rougit. Nonobstant les réflexions qui occupaient l'esprit de chacun, tous regardèrent l'enseigne avec surprise, tant ils s'attendaient peu à le voir donner aussi son avis.

– Je suis pour l'œuvre commune, fit brusquement Virguinsky.

Tous les membres se levèrent. Pierre Stépanovitch fit connaître l'endroit où le matériel typographique était enfoui, il distribua les rôles entre ses affidés, et, accompagné de Lipoutine, se rendit chez Kiriloff.

II

Le projet de dénonciation prêté à Chatoff ne faisait doute pour aucun des nôtres, mais ils croyaient non moins fermement que Pierre Stépanovitch jouait avec eux comme avec des pions. De plus, ils savaient que le lendemain ils se trouveraient tous à l'endroit convenu et que le sort de Chatoff était décidé. Ils se sentaient pris comme des mouches dans la toile d'une énorme araignée, et leur irritation n'avait d'égale que leur frayeur.

Pierre Stépanovitch s'était incontestablement donné des torts envers eux. Si, du moins, par égard pour des scrupules délicats, il avait quelque peu gazé l'entreprise à laquelle il les conviait, s'il la leur avait représentée comme un acte de civisme à la Brutus ! Mais non, il s'était tout bonnement adressé au grossier sentiment de la peur, il les avait fait trembler pour leur peau, ce qui était fort impoli. Sans doute, il n'y a pas d'autre principe que la lutte pour l'existence, tout le monde sait cela, cependant…

Mais il s'agissait bien pour Pierre Stépanovitch de dorer la pilule aux nôtres ! Lui-même était déraillé. La fuite de Stavroguine lui avait porté un coup terrible. Il avait menti en disant qu'avant de quitter notre ville Nicolas Vsévolodovitch avait vu le vice-gouverneur ; en réalité, le jeune homme était parti sans voir personne, pas même sa mère, et l'on pouvait à bon endroit s'étonner qu'il n'eût pas été inquiété. (Plus tard les autorités furent mises en demeure de s'expliquer sur ce point.) Pendant

toute la journée, Pierre Stépanovitch était allé aux renseignements, mais sans succès, et jamais il n'avait été aussi alarmé. Pouvait-il ainsi tout d'un coup faire son deuil de Stavroguine ? Voilà pourquoi il lui était impossible d'être fort aimable avec les nôtres. D'ailleurs, ils lui liaient les mains : son désir était de se mettre au plus tôt à la poursuite de Stavroguine, et Chatoff le retenait. Il fallait, à tout hasard, cimenter l'union des cinq de façon à la rendre indissoluble. « Ce serait absurde de les lâcher, ils peuvent être utiles. » Tel devait être, si je ne me trompe, son raisonnement.

Quant à Chatoff, il le tenait positivement pour un délateur. Ce qu'il avait dit aux nôtres de la dénonciation était un mensonge : jamais il ne l'avait vue, et jamais il n'en avait entendu parler, mais il croyait à son existence comme il croyait que deux et deux font quatre. Il lui semblait que les événements qui venaient de s'accomplir, – la mort de Lisa, la mort de Marie Timoféievna, – mettraient nécessairement fin aux dernières hésitations de l'ex-révolutionnaire. Qui sait ? peut-être certaines donnés l'autorisaient à penser de la sorte. De plus, on n'ignore pas qu'il détestait personnellement Chatoff. Ils avaient eu autrefois ensemble une violente altercation, et Pierre Stépanovitch ne pardonnait jamais une injure. Je suis même persuadé que ce fut là son motif déterminant.

Chez nous, les trottoirs, qu'ils soient en briques ou en planches, sont fort étroits. Pierre Stépanovitch marchait au milieu du trottoir et l'occupait tout entier, sans faire la moindre attention à Lipoutine, qui, faute de pouvoir trouver place à ses côtés, était obligé, ou de lui emboîter le pas, ou de trotter sur le pavé boueux. Soudain Pierre Stépanovitch se rappela que, peu auparavant, il avait ainsi pataugé dans la boue, tandis que Stavroguine, comme lui-même maintenant, cheminait au milieu du trottoir et en occupait toute la largeur. Au souvenir de cette scène, la colère faillit l'étrangler.

Lipoutine, lui aussi, étouffait de rage en se voyant traiter si cavalièrement. Passe encore si Pierre Stépanovitch s'était contenté d'être incivil avec les autres sectionnaires, mais en user ainsi avec lui ! Il *en savait* plus que tous ses collègues, il était plus intimement associé à l'affaire qu'aucun d'eux, et jusqu'à ce moment il y avait participé d'une façon constante, quoique indirecte. Oh ! il n'ignorait pas que maintenant même Pierre Stépanovitch pouvait le perdre ; mais depuis longtemps il le détestait, moins encore comme un homme dangereux que comme un insolent personnage. À présent qu'il fallait se résoudre à une pareille chose, il était plus irrité que tous les autres pris ensemble. Hélas ! il savait que « comme un esclave » il serait demain le premier au rendez-vous, que même il y amènerait les autres, et si, avant cette fatale journée, il avait pu, d'une façon quelconque, faire périr Pierre Stépanovitch, – sans se perdre lui-même, bien entendu, – il l'aurait certainement tué.

Absorbé dans ses réflexions, il se taisait et suivait timidement son bourreau. Ce dernier semblait avoir oublié sa présence ; de temps à autre seulement il le poussait du coude avec le sans gêne le plus grossier. Dans la plus belle rue de la ville, Pierre Stépanovitch interrompit brusquement sa marche et entra dans un restaurant.

–Où allez-vous donc ? demanda vivement Lipoutine ; – mais c'est un traktir.

– Je veux manger un beefsteak.

– Vous n'y pensez pas ! cet établissement est toujours plein de monde.

– Eh bien, qu'est-ce que cela fait ?

– Mais… cela va nous mettre en retard. Il est déjà dix heures.

– Où nous allons, on n'arrive jamais trop tard.

– Mais c'est moi qui serai en retard. Ils m'attendent, je dois retourner auprès d'eux après cette visite.

– Qu'importe ? Pourquoi retourner auprès d'eux ? Ce sera une bêtise de votre part. Avec l'embarras que vous m'avez donné, je n'ai pas dîné aujourd'hui. Mais, chez Kiriloff, plus tard on se présente, mieux cela vaut.

Pierre Stépanovitch se fit servir dans un cabinet particulier. Lipoutine, toujours fâché, s'assit sur un fauteuil un peu à l'écart et regarda manger son compagnon. Plus d'une demi-heure se passa ainsi. Pierre Stépanovitch ne se pressait pas et dînait de bon appétit ; il sonna pour demander une autre moutarde, ensuite il se fit apporter de la bière, et toujours sans dire un seul mot à son acolyte. Il était fort préoccupé, mais chez lui les soucis de l'homme politique ne faisaient aucun tort aux jouissances du gastronome. Lipoutine finit par le haïr au point de ne plus pouvoir détacher de lui ses regards. C'était quelque chose comme un accès nerveux. Il comptait toutes les bouchées de beefsteak que Pierre Stépanovitch mangeait, il s'irritait en le voyant ouvrir la bouche, mâcher la viande et l'humecter de salive, il en vint à prendre en haine le beefsteak lui-même. À la fin, une sorte de brouillard se répandit sur ses yeux, la tête commençait à lui tourner, des sensations de chaleur brûlante et de froid glacial parcouraient alternativement son dos.

– Puisque vous ne faites rien, lisez cela, dit soudain Pierre Stépanovitch en lui jetant une petite feuille de papier.

Lipoutine s'approcha de la lumière et se mit en devoir de déchiffrer ce papier qui était couvert d'une écriture horriblement fine, avec des ratures à chaque ligne. Quand il en eut

achevé la lecture, Pierre Stépanovitch régla son addition et sortit. Sur le trottoir, Lipoutine voulut lui rendre le papier.

– Gardez-le ; je vous dirai ensuite pourquoi. Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez ?

Lipoutine trembla de tout son corps.

– À mon avis… une pareille proclamation… n'est qu'une absurdité ridicule.

Sa colère ne pouvait plus se contenir.

– Si nous nous décidons à répandre de pareils écrits, poursuivit-il tout frémissant, – nous nous ferons mépriser : on dira que nous sommes des sots et que nous n'entendons rien à l'affaire.

– Hum ! Ce n'est pas mon avis, dit Pierre Stépanovitch, qui marchait à grands pas sur le trottoir.

– Moi, c'est le mien ; est-il possible que ce soit vous-même qui ayez rédigé cela ?

– Ce n'est pas votre affaire.

– Je pense aussi que les vers de la *Personnalité éclairée* sont les plus mauvais que l'on puisse lire, et que jamais ils n'ont pu être écrits par Hertzen.

– Vous ne savez pas ce que vous dites ; ces vers-là sont fort bons.

– Par exemple, il y a encore une chose qui m'étonne, reprit Lipoutine, qui s'essoufflait à suivre Pierre Stépanovitch, – c'est qu'on nous propose de travailler à la destruction universelle. En

Europe, il est naturel de désirer un effondrement général, parce que là le prolétariat existe, mais ici nous ne sommes que des amateurs et, à mon avis, nous ne faisons que de la poussière.

– Je vous croyais fouriériste.

– Il n'y a rien de pareil dans Fourier.

– Je sais qu'il ne s'y trouve que des sottises.

– Non, il n'y a pas de sottises dans Fourier… Excusez-moi, je ne puis pas croire à un soulèvement pour le mois de mai.

Lipoutine avait si chaud qu'il dut déboutonner son vêtement.

– Allons, assez, dit Pierre Stépanovitch avec un sang-froid terrible. – Maintenant, pour ne pas l'oublier, vous aurez à composer et à imprimer de vos propres mains cette proclamation. Nous allons déterrer la typographie de Chatoff, et demain vous la recevrez. Vous composerez la feuille le plus promptement possible, vous en tirerez autant d'exemplaires que vous pourrez, et ensuite vous les répandrez pendant tout l'hiver. Les moyens vous seront indiqués. Il faut un très grand nombre d'exemplaires, parce qu'on vous en demandera de différents côtés.

– Non, pardonnez-moi, je ne puis pas me charger d'une telle… je refuse.

– Il faudra pourtant bien que vous vous en chargiez.

– J'agis en vertu des instructions du comité central, et vous devez obéir.

– Eh bien, j'estime que nos centres organisés à l'étranger ont oublié la réalité russe et rompu tout lien avec la patrie, voilà pourquoi ils ne font qu'extravaguer… Je crois même que les quelques centaines de sections, censément éparpillées sur toute la surface de la Russie, se réduisent en définitive à une seule : la nôtre, et que le prétendu réseau est un mythe, répliqua Lipoutine, suffoqué de colère.

– Votre conduite n'en est que plus vile si vous vous êtes mis au service d'une œuvre à laquelle vous ne croyez pas… maintenant encore, vous courez derrière moi comme un chien couchant.

– Non, je ne cours pas. Nous avons pleinement le droit de nous retirer et de fonder une nouvelle société.

– Imbécile ! fit soudain d'une voix tonnante Pierre Stépanovitch en lançant un regard foudroyant à son interlocuteur.

Pendant quelque temps, tous deux s'arrêtèrent en face l'un de l'autre. Pierre Stépanovitch tourna sur ses talons et se remit en marche avec une assurance imperturbable.

Une idée traversa comme un éclair le cerveau de Lipoutine : « Je vais rebrousser chemin, c'est le moment ou jamais de prendre cette détermination. » Il fit dix pas en songeant à cela, mais, au onzième, une idée nouvelle, désespérée, surgit dans son esprit : il ne revint pas en arrière.

Avant d'arriver à la maison Philippoff, ils prirent un péréoulok ou, pour mieux dire, une étroite ruelle qui longeait le mur de l'immeuble. À l'angle le plus sombre de la clôture, Pierre Stépanovitch détacha une planche : une ouverture se forma, par laquelle il se glissa aussitôt. Cette manière de s'introduire dans la maison étonna Lipoutine, néanmoins il imita l'exemple de son compagnon ; ensuite, ils bouchèrent l'ouverture en remet-

tant la planche à son ancienne place. C'était par cette entrée secrète que Fedka avait pénétré chez Kiriloff.

– Chatoff ne doit pas savoir que nous sommes ici, murmura d'un ton sévère Pierre Stépanovitch à l'oreille de Lipoutine.

III

Comme toujours à cette heure-là, Kiriloff était assis sur son divan de cuir et buvait du thé à l'arrivée des visiteurs, il ne se leva point, mais il eut une sorte de tressaillement et regarda d'un air effaré ceux qui entraient chez lui.

– Vous ne vous êtes pas trompé, dit Pierre Stépanovitch, – c'est pour cela même que je viens.

– Aujourd'hui ?

– Non, non, demain… vers cette heure-ci.

Et il se hâta de s'asseoir près de la table tout en observant avec une certaine inquiétude Kiriloff, dont le trouble ne lui avait pas échappé. Du reste, l'ingénieur ne tarda pas à se remettre et à reprendre sa physionomie accoutumée.

– Voyez-vous, ils ne veulent pas le croire. Vous n'êtes pas fâché que j'aie amené Lipoutine ?

– Aujourd'hui je ne me fâcherai pas, mais demain je veux être seul.

– Mais auparavant il faut que j'aille chez vous, par conséquent je serai là.

– J'aimerais mieux me passer de votre présence.

– Vous vous rappelez que vous avez promis d'écrire et de signer tout ce que je vous dicterais.

– Cela m'est égal. Et maintenant serez-vous longtemps ?

– J'ai à voir quelqu'un avec qui je dois passer une demi-heure ; ainsi, faites comme vous voudrez, je resterai une demi-heure.

Kiriloff ne répondit pas. Pendant ce temps, Lipoutine s'était assis un peu à l'écart, au-dessous du portrait de l'évêque. La pensée désespérée qui lui était venue tantôt s'emparait de plus en plus de son esprit. Kiriloff l'avait à peine remarqué. Lipoutine connaissait depuis longtemps déjà la théorie de l'ingénieur, et il s'était toujours moqué de ce dernier, mais maintenant il se taisait et regardait autour de lui d'un air sombre.

– J'accepterais bien du thé, dit Pierre Stépanovitch, – je viens de manger un beefsteak, et je comptais trouver du thé chez vous.

– Soit, buvez.

– Auparavant vous n'attendiez pas que je vous en demandasse pour m'en offrir, observa quelque peu aigrement Pierre Stépanovitch.

– Cela ne fait rien. Que Lipoutine boive aussi.

– Non, je… je ne peux pas.

– Je ne veux pas ou je ne peux pas ? questionna Pierre Stépanovitch en se tournant brusquement vers lui.

– Je ne prendrai rien chez lui, répondit Lipoutine d'un ton significatif.

Pierre Stépanovitch fronça le sourcil.

– Cela sent le mysticisme ; le diable sait quelles gens vous êtes tous !

Personne ne releva cette observation ; le silence régna pendant une minute.

– Mais je sais une chose, ajouta d'un ton impérieux Pierre Stépanovitch, – c'est qu'en dépit de tous les préjugés chacun de nous accomplira son devoir.

– Stavroguine est parti ? demanda Kiriloff.

– Oui.

– Il a bien fait.

Une flamme brilla dans les yeux de Pierre Stépanovitch, mais il se contint.

– Peu m'importe votre manière de voir, pourvu que chacun tienne sa parole.

– Je tiendrai ma parole.

– Du reste, j'ai toujours été convaincu que vous accompliriez votre devoir comme un homme indépendant et progressiste.

– Vous êtes plaisant.

– Tant mieux, je suis bien aise de vous amuser. Je me réjouis toujours quand il m'est donné d'égayer les gens.

– Vous tenez beaucoup à ce que je me brûle la cervelle, et vous avez peur que je ne revienne sur ma résolution.

– Voyez-vous, c'est vous-même qui avez associé votre projet à nos agissements. Comptant que vous accompliriez votre dessein, nous avons entrepris quelque chose, en sorte qu'à présent un refus de votre part équivaudrait à une trahison.

– Vous n'avez aucun droit.

– Je comprends, je comprends, vous êtes parfaitement libre, et nous ne sommes rien ; tout ce que nous vous demandons, c'est d'accomplir votre volonté.

– Et je devrai prendre à mon compte toutes vos infamies ?

– Écoutez, Kiriloff, vous ne canez pas ? Si vous voulez vous dédire, déclarez-le tout de suite.

– Je ne cane pas.

– Je dis cela parce que vous faites beaucoup de questions.

– Partirez-vous bientôt ?

– Vous voilà encore à demander cela ?

Kiriloff le considéra avec mépris.

– Voyez-vous, poursuivit Pierre Stépanovitch, qui, de plus en plus irrité et inquiet, ne trouvait pas le ton convenable, –

vous voulez que je m'en aille et que je vous laisse à vos réflexions ; mais tout cela, c'est mauvais signe pour vous-même, pour vous le premier. Vous voulez trop méditer. À mon avis, il vaudrait mieux faire tout cela d'un coup, sans réfléchir. Et vraiment vous m'inquiétez.

– Il n'y a qu'une chose qui me répugne, c'est d'avoir à ce moment-là une canaille comme vous à côté de moi.

– Eh bien, qu'à cela ne tienne, je sortirai quand il le faudra et j'attendrai sur le perron. Si vous vous donnez la mort et que vous soyez si peu indifférent… tout cela est fort dangereux. Je me retirerai sur le perron, vous serez libre de supposer que je ne comprends rien et que je suis un homme infiniment au-dessous de vous.

– Non, vous n'êtes pas infiniment au-dessous de moi ; vous avez des moyens, mais il y a beaucoup de choses que vous ne comprenez pas, parce que vous êtes un homme bas.

– Enchanté, enchanté. Je vous ai déjà dit que j'étais bien aise de vous procurer une distraction… dans un pareil moment.

– Vous ne comprenez rien.

– C'est-à-dire que je… en tout cas je vous écoute avec respect.

– Vous ne pouvez rien ; maintenant même vous ne pouvez pas cacher votre mesquine colère, quoiqu'il soit désavantageux pour vous de la laisser voir. Vous allez me fâcher, et je m'accorderai six mois de répit.

Pierre Stépanovitch regarda sa montre.

– Je n'ai jamais rien compris à votre théorie, mais je sais que, ne l'ayant pas inventée pour nous, vous la mettrez en pratique, que nous vous demandions ou non de le faire. Je sais aussi que ce n'est pas vous qui avez absorbé l'idée, mais que c'est l'idée qui vous a absorbé, par conséquent vous ne remettrez pas à plus tard l'exécution de votre dessein.

– Comment ? L'idée m'a absorbé ?

– Oui.

– Et ce n'est pas moi qui ai absorbé l'idée ? C'est bien. Vous avez un petit esprit. Mais vous ne savez que taquiner, et moi, j'ai de l'orgueil.

– Très bien, très bien. C'est précisément ce qu'il faut.

– Assez ; vous avez bu, allez-vous-en.

– Le diable m'emporte, il faut s'en aller, dit Pierre Stépanovitch en se levant à demi. – Pourtant il est encore trop tôt. Écoutez, Kiriloff, trouverai-je cet homme-là chez la bouchère, vous comprenez ? Ou bien est-ce qu'elle a menti ?

– Vous ne l'y trouverez pas, car il est ici et non là.

– Comment, ici ? Le diable m'emporte, où donc ?

– Il est à la cuisine, il mange et boit.

– Mais comment a-t-il osé ?... cria Pierre Stépanovitch rouge de colère. – Il devait attendre... c'est absurde ! Il n'a ni passeport, ni argent !

– Je ne sais pas. Il est venu en costume de voyage me faire ses adieux. Il part sans esprit de retour. Il dit que vous êtes un coquin et qu'il ne veut pas attendre votre argent.

– A-ah ! Il a peur que je… Eh bien, mais je puis maintenant encore le…, si… Où est-il ? À la cuisine ?

Kiriloff ouvrit une porte latérale donnant accès à une chambre toute petite et plongée dans l'obscurité. En descendant un escalier de trois marches, on passait de ce réduit dans la partie de la cuisine où couchait habituellement la cuisinière, et qu'une cloison séparait du reste de la pièce. Là, dans un coin, au-dessous des icônes, Fedka était attablé devant une demi-bouteille, une assiette de pain, un morceau de bœuf froid et des pommes de terre. L'ex-forçat, déjà à moitié ivre, portait une pelisse de mouton et semblait tout prêt à se mettre en route. Derrière la cloison un samovar bouillait, mais non à l'intention de Fedka ; c'était ce dernier qui, connaissant les habitudes d'Alexis Nilitch, avait l'obligeance de lui préparer du thé chaque nuit, depuis une semaine au moins. Quant au bœuf et aux pommes de terre, je suis très disposé à croire que Kiriloff, n'ayant pas de cuisinière, les avait fait cuire lui-même pour son hôte dans la matinée.

– Qu'est-ce que tu as imaginé ? cria Pierre Stépanovitch en faisant irruption dans la cuisine. – Pourquoi n'as-tu pas attendu à l'endroit où l'on t'avait ordonné de te trouver ?

Et il déchargea un violent coup de poing sur la table.

Fedka prit un air digne.

– Une minute, Pierre Stépanovitch, une minute ! commença-t-il en détachant chaque mot avec une netteté qui visait à l'effet, – ton premier devoir est de comprendre que tu as l'honneur d'être en visite ici chez M. Kiriloff, Alexis Nilitch, dont

tu pourras toujours nettoyer les bottes, car c'est une intelligence cultivée, tandis que toi… pouah !

Là-dessus, il lança un jet de salive. Le ton arrogant et résolu du galérien était de nature à inquiéter Pierre Stépanovitch, si celui-ci avait eu assez de liberté d'esprit pour remarquer le danger qui le menaçait. Mais il était dérouté, abasourdi par les malencontreux événements de la journée… Debout sur l'escalier, Lipoutine regardait avec curiosité dans la cuisine.

– Veux-tu ou ne veux-tu pas avoir un passeport et de l'argent pour aller où l'on t'a dit ? Oui ou non ?

– Vois-tu Pierre Stépanovitch, depuis le premier moment tu n'as pas cessé de me tromper ; aussi je te considère comme un vrai coquin. Tu es à mes yeux un païen, une vermine humaine, – voilà mon opinion sur ton compte. Pour m'amener à verser le sang innocent, tu m'as promis une grosse somme et tu m'as juré que M. Stavroguine était dans l'affaire, bien que ce fût un impudent mensonge. Au lieu des quinze cents roubles que tu m'avais fait espérer, je n'ai rien eu du tout, et tantôt M. Stavroguine t'a souffleté sur les deux joues, ce qui est déjà arrivé à notre connaissance. Maintenant tu recommences à me menacer et tu me promets de l'argent sans me dire ce que tu attends de moi. Mais je devine de quoi il s'agit : comptant sur ma crédulité, tu veux m'envoyer à Pétersbourg pour assassiner M. Stavroguine, Nicolas Vsévolodovitch, dont tu as juré de tirer vengeance. Par conséquent, tu es, tout le premier, un assassin. Et sais-tu de quoi tu t'es rendu digne par ce seul fait que, dans ta dépravation, tu as cessé de croire en Dieu, le vrai Créateur ? Tu t'es placé sur la même ligne qu'un idolâtre, qu'un Tatare ou un Morduan. Alexis Nilitch, qui est un philosophe, t'a plusieurs fois expliqué le vrai Dieu, l'auteur de toutes choses ; il t'a parlé de la création du monde, ainsi que des destinées futures et de la transfiguration de toute créature et de toute bête d'après le livre de l'Apocalypse. Mais tu restes sourd et muet comme une idole

stupide, et, semblable à ce pervers tentateur qu'on appelle athée, tu as fait partager tes erreurs à l'enseigne Ertéleff…

– Ah ! quelle caboche d'ivrogne ! Il dépouille les icônes et il prêche sur l'existence de Dieu !

– Vois-tu, Pierre Stépanovitch, c'est vrai que j'ai volé comme tu le dis, mais je me suis contenté de prendre des perles, et puis, qu'en sais-tu ? peut-être en ce moment même mes larmes m'ont obtenu le pardon du Très-Haut pour un péché auquel j'étais poussé par la misère, car je suis un orphelin sans asile. Sais-tu que, jadis, dans les temps anciens, il s'est passé un fait du même genre ? Un marchand fondant en larmes et poussant de gros soupirs déroba une des perles du nimbe qui entourait la tête de la très sainte mère de Dieu ; plus tard il vint s'agenouiller publiquement devant l'image et déposa toute la somme sur le tapis ; alors, à la vue de tout le monde, la sainte Vierge le bénit en le couvrant de son voile. Ce miracle a été consigné dans les archives de l'État par ordre du gouvernement. Mais toi, tu as glissé une souris dans la niche de l'icône, c'est-à-dire que tu t'es moqué du doigt divin lui-même. Et si tu n'étais pas mon barine, si je ne t'avais pas porté dans mes bras autrefois, j'en finirais avec toi tout maintenant, sans sortir d'ici.

Pierre Stépanovitch entra en fureur.

– Parle, as-tu vu aujourd'hui Stavroguine ?

– Ne te permets jamais de me demander cela. M. Stavroguine est on ne peut plus étonné de tes inventions : non seulement il n'a pas organisé la chose et n'y a point contribué pécuniairement, mais il ne désirait même pas qu'elle eût lieu. Tu t'es joué de moi.

– Je vais te donner de l'argent, et, quand tu seras à Pétersbourg, je t'enverrai en une seule fois deux mille roubles, sans parler de ce que tu recevras encore après.

– Tu mens, mon très cher, et cela m'amuse de voir les illusions que tu te fais. M. Stavroguine est vis-à-vis de toi comme sur une échelle du haut de laquelle il te crache dessus, tandis que toi, en bas, tu aboies après lui, pareil à un chien stupide.

– Sais-tu, vaurien cria Pierre Stépanovitch exaspéré, – que je ne te laisserai pas sortir d'ici et que je vais incontinent te livrer à la police ?

Fedka se dressa d'un bond, une lueur sinistre brillait dans ses yeux. Pierre Stépanovitch prit son revolver dans sa poche. La scène qui suivit fut aussi rapide que répugnante. Avant que Pierre Stépanovitch eût pu faire usage de son arme, Fedka se pencha vivement de côté, et de toute sa force le frappa au visage. Dans le même instant retentit un second coup non moins terrible que le premier, puis un troisième et un quatrième, tous assénés sur la joue. Étourdi par la violence de cette attaque, Pierre Stépanovitch ouvrit de grands yeux, grommela quelques mots inintelligibles et soudain s'abattit de tout son long sur le parquet.

– Voilà, prenez-le ! cria Fedka triomphant ; en un clin d'œil il saisit sa casquette, ramassa son paquet qui se trouvait sous un banc et détala. Des sons rauques sortaient de la poitrine de Pierre Stépanovitch ; il avait perdu connaissance, et Lipoutine croyait même que c'en était fait de lui. Kiriloff accourut précipitamment à la cuisine.

– Il faut lui jeter de l'eau au visage ! dit vivement l'ingénieur, et, puisant de l'eau dans un seau avec une jatte de fer, il la versa sur la tête de Pierre Stépanovitch. Celui-ci tres-

saillit et releva un peu la tête, puis il se mit sur son séant et regarda devant lui d'un air hébété.

– Eh bien, comment vous sentez-vous ? demanda Kiriloff.

Pierre Stépanovitch n'avait pas encore recouvré l'usage de ses sens, il considéra longuement celui qui parlait. Mais, à la vue de Lipoutine, un sourire venimeux lui vint aux lèvres. Il se leva brusquement, ramassa son revolver resté sur le parquet et, blême de rage, s'élança sur Kiriloff.

– Si demain vous vous avisez de déguerpir, comme ce coquin de Stavroguine, articula-t-il d'une voix convulsive, – j'irai vous chercher à l'autre bout de la terre… je vous écraserai comme une mouche… vous comprenez !

Et il braqua son revolver sur le front de Kiriloff ; mais, presque aussitôt, reprenant enfin possession de lui-même, il remit l'arme dans sa poche et s'esquiva sans ajouter un mot. Lipoutine se retira aussi. Tous deux se glissèrent hors de la maison par l'issue secrète que nous connaissons déjà. Une fois dans la rue, Pierre Stépanovitch commença à marcher d'un pas si rapide que son compagnon eut peine à le suivre. Arrivé au premier carrefour, il s'arrêta tout à coup.

– Eh bien ? fit-il d'un ton de défi en se retournant vers Lipoutine.

Celui-ci songeait au revolver, et le souvenir de la scène précédente le faisait encore trembler de tous ses membres ; mais la réponse jaillit de ses lèvres, pour ainsi dire, spontanément :

– Je pense… je pense que « de Smolensk à Tachkent on n'attend plus l'étudiant avec tant d'impatience ».

– Et avez-vous vu ce que Fedka buvait à la cuisine ?

– Ce qu'il buvait ? c'était de la vodka.

– Eh bien, sachez qu'il a bu de la vodka pour la dernière fois de sa vie. Je vous prie de vous rappeler cela pour votre gouverne. Et maintenant allez-vous-en au diable, je n'ai plus besoin de vous d'ici à demain… Mais prenez garde à vous : pas de bêtise !

Lipoutine revint chez lui en toute hâte.

IV

Depuis longtemps il s'était muni d'un faux passeport. Chose qu'on aura peine à s'expliquer, cet homme aux instincts bourgeois, ce petit tyran domestique resté fonctionnaire nonobstant son fouriérisme, enfin ce capitaliste adonné à l'usure avait prévu de longue date qu'il pourrait avoir besoin de ce passeport pour filer à l'étranger, si… Il admettait la possibilité de ce *si*, quoique, bien entendu, il l'eût toujours fait suivre mentalement d'une ligne de points…

Mais maintenant l'énigmatique particule prenait soudain un sens précis. Une idée désespérée, ai-je dit, était venue à Lipoutine pendant qu'il se rendait chez Kiriloff, après s'être entendu traiter d'imbécile par Pierre Stépanovitch : cette idée, c'était de planter là tout et de partir pour l'étranger le lendemain à la première heure ! Celui qui, en lisant ces lignes, serait tenté de crier à l'exagération, n'a qu'à consulter la biographie de tous les réfugiés russes : pas un n'a émigré dans des conditions moins fantastiques.

De retour chez lui, il commença par s'enfermer dans sa chambre, ensuite il procéda fiévreusement à ses préparatifs de départ. Sa principale préoccupation, c'était la somme d'argent à emporter. Quant au voyage, il n'était pas encore fixé sur la manière dont il l'entreprendrait, il songeait vaguement à aller prendre le train à la seconde ou à la troisième station avant notre ville, dût-il faire la route à pied jusque-là. Tout en roulant ces pensées dans sa tête, il empaquetait machinalement ses effets, quand soudain il interrompit sa besogne, poussa un profond soupir et s'étendit sur le divan.

Il sentait tout à coup, il s'avouait clairement que sans doute il prendrait la fuite, mais qu'il ne lui appartenait plus de décider si ce serait *avant* ou *après* l'affaire de Chatoff ; qu'il était maintenant un corps brut, une masse inerte mue par une force étrangère ; qu'enfin, bien qu'ayant toute facilité de s'enfuir avant le meurtre de Chatoff, il ne partirait qu'*après*. Jusqu'au lendemain matin il resta en proie à une angoisse insupportable, tremblant, gémissant, ne se comprenant pas lui-même. À onze heures, lorsqu'il quitta son appartement, les gens de la maison lui firent part d'une nouvelle qui courait déjà toute la ville : le fameux Fedka, la terreur de la contrée, le forçat évadé que la police recherchait en vain depuis si longtemps, avait été trouvé assassiné le matin à sept verstes de la ville, au point de jonction de la grande route avec le chemin conduisant à Zakharino. Avide d'en savoir davantage, Lipoutine sortit immédiatement de chez lui et alla aux informations ; il apprit bientôt que Fedka avait été trouvé avec la tête fracassée, et que tous les indices donnaient à penser qu'on l'avait dévalisé ; d'après les renseignements recueillis par la police, le meurtrier devait être un ouvrier de l'usine Chpigouline, un certain Femka qui avait pris part conjointement avec le galérien à l'incendie de la demeure des Lébiadkine et à l'assassinat de ceux-ci : sans doute une querelle s'était élevée entre les deux scélérats pour le partage du butin… Lipoutine courut au logement de Pierre Stépanovitch et questionna les gens de service ; ils lui dirent que leur maître,

rentré chez lui à une heure du matin, avait dormi fort paisiblement jusqu'à huit heures. Certes, rien ne pouvait paraître extraordinaire dans la mort de Fedka, c'était en quelque sorte le dénouement naturel d'une existence de brigand. Mais, la veille, Pierre Stépanovitch avait dit « Fedka a bu de la vodka pour la dernière fois de sa vie » : comment ne pas rapprocher cette parole de l'événement qui l'avait suivie de si près ? Frappé d'une telle coïncidence, Lipoutine n'hésita plus. Rentré chez lui, il poussa du pied son sac de voyage sous son lit, et, le soir, à l'heure fixée, il se trouva le premier à l'endroit où l'on devait se rencontrer avec Chatoff : à la vérité, il avait toujours son passeport dans sa poche…

CHAPITRE V

LA VOYAGEUSE.

I

Le malheur de Lisa et la mort de Marie Timoféievna terrifièrent Chatoff. J'ai déjà dit que je l'avais rencontré ce matin-là ; il me parut bouleversé. Entre autres choses, il m'apprit que la veille, à neuf heures du soir (c'est-à-dire trois heures avant l'incendie), il s'était rendu chez Marie Timoféievna. Il alla dans la matinée visiter les cadavres, mais, d'après ce que je puis savoir, il ne fit part de ses soupçons à personne. Cependant, vers la fin de la journée, une violente tempête éclata dans son âme et… et je crois pouvoir l'affirmer, à la tombée de la nuit il y eut un moment où il voulut se lever, se rendre à la police et révéler tout. Ce qu'était ce *tout*, – lui-même ne le savait. Naturellement cette démarche n'eût eu d'autre résultat que de le faire arrêter comme conspirateur. Il n'avait aucune preuve contre ceux à qui il imputait les crimes récemment commis, il n'avait que de vagues conjectures qui, pour lui seul, équivalaient à une certitude. Mais, ainsi qu'il le disait lui-même, il était prêt à se perdre pourvu qu'il pût « écraser les coquins ». En prévoyant chez Chatoff cette explosion de colère, Pierre Stépanovitch avait donc deviné juste, et il n'ignorait pas qu'il risquait gros à différer d'un jour l'exécution de son terrible dessein. Sans doute, en cette circonstance comme toujours, il obéit aux inspirations de sa présomptueuse confiance en soi et de son mépris pour toutes ces

« petites gens », notamment pour Chatoff dont, à l'étranger déjà, il raillait l' « idiotisme pleurnicheur ». Un homme aussi dénué de malice paraissait évidemment à Pierre Stépanovitch un adversaire fort peu redoutable. Et pourtant, si les « coquins » échappèrent à une dénonciation, ils ne le durent qu'à un incident tout à fait inattendu…

Entre sept et huit heures du soir (au moment même où les « nôtres » réunis chez Erkel attendaient avec colère l'arrivée de Pierre Stépanovitch), Chatoff, souffrant d'une migraine accompagnée de légers frissons, était couché sur son lit au milieu de l'obscurité ; aucune bougie n'éclairait sa chambre. Il ne savait à quoi se décider, et cette irrésolution était pour lui un cruel supplice. Peu à peu il s'endormit, et durant son court sommeil il eut une sorte de cauchemar : il lui semblait qu'il était garrotté sur son lit, incapable de mouvoir un membre ; sur ces entrefaites, un bruit terrible faisait trembler toute la maison : des coups violents étaient frappés contre le mur, contre la grand'porte ; on cognait aussi chez Chatoff et chez Kiriloff ; en même temps le dormeur s'entendait appeler avec un accent plaintif par une voix lointaine qui lui était connue, mais dont le son l'affectait douloureusement. Il s'éveilla en sursaut, se souleva un peu sur son lit, et s'aperçut avec étonnement que l'on continuait de cogner à la grand'porte ; sans être à beaucoup près aussi forts qu'ils le lui avaient paru en rêve, les coups étaient fréquents et obstinés ; en bas, sous la porte cochère, retentissait toujours la voix étrange et « douloureuse » ; à la vérité, elle n'était pas du tout plaintive, mais au contraire impatiente et irritée ; par intervalles se faisait entendre une autre voix plus contenue et plus ordinaire. Chatoff sauta à bas de son lit, alla ouvrir le vasistas et passa sa tête en dehors.

– Qui est là ? cria-t-il, littéralement glacé d'effroi.

– Si vous êtes Chatoff, fit-on d'en bas, – veuillez répondre franchement et honnêtement : consentez-vous, oui ou non, à me recevoir chez vous ?

La voix était ferme, coupante ; il la reconnut !

– Marie !… C'est toi ?

– Oui, c'est moi, Marie Chatoff, et je vous assure que je ne puis garder mon cocher une minute de plus.

– Tout de suite… le temps d'allumer une bougie… put à peine articuler Chatoff, qui se hâta de chercher des allumettes. Comme il arrive le plus souvent en pareil cas, il n'en trouva point et laissa choir par terre le chandelier avec la bougie. En bas retentirent de nouveaux cris d'impatience. Il abandonna tout, descendit l'escalier quatre à quatre et courut ouvrir la porte.

– Faites-moi le plaisir de tenir cela un instant, pendant que je réglerai avec cette brute, dit madame Marie Chatoff à son mari en lui tendant un sac à main assez léger ; c'était un de ces articles de peu de valeur qu'on fabrique à Dresde avec de la toile à voiles.

– J'ose vous assurer que vous demandez plus qu'il ne vous est dû, poursuivit-elle avec véhémence en s'adressant au cocher. – Si depuis une heure vous me promenez dans les sales rues d'ici, c'est votre faute, parce que vous ne saviez pas trouver cette sotte rue et cette stupide maison. Prenez vos trente kopeks et soyez sûr que vous n'aurez pas davantage.

– Eh ! madame, tu m'as toi-même indiqué la rue de l'Ascension, tandis que tu voulais aller rue de l'Épiphanie. Le péréoulok de l'Ascension, c'est fort loin d'ici ; cette course-là a éreinté mon cheval.

– Ascension, Épiphanie, – toutes ces sottes dénominations doivent vous être plus familières qu'à moi, vu que vous êtes de la ville. D'ailleurs, vous n'êtes pas juste : j'ai commencé par vous dire de me conduire à la maison Philippoff, et vous m'avez assuré que vous connaissiez cette maison. En tout cas, vous pourrez demain m'appeler devant le juge de paix, mais maintenant je vous prie de me laisser en repos.

– Tenez, voilà encore cinq kopeks ! intervint Chatoff, qui se hâta de prendre un piatak dans sa poche et le donna au cocher.

– Ne vous avisez pas de faire cela, je vous prie ! protesta la voyageuse, mais l'automédon fouetta son cheval, et Chatoff, prenant sa femme par la main, l'introduisit dans la maison.

– Vite, Marie, vite… tout cela ne signifie rien et – comme tu es trempée ! Prends garde, il y a ici un escalier, – quel dommage qu'on ne voit pas clair ! – l'escalier est roide, tiens-toi à la rampe, tiens-toi bien ; voilà ma chambrette. Excuse-moi, je n'ai pas de feu… Tout de suite !

Il ramassa le chandelier, mais cette fois encore les allumettes furent longues à trouver. Silencieuse et immobile, madame Chatoff attendait debout au milieu de la chambre.

– Grâce à Dieu, enfin ! s'écria-t-il joyeusement quand il eut allumé la bougie. Marie Chatoff parcourut le local d'un rapide regard.

– J'avais bien entendu dire que vous viviez dans un taudis, pourtant je ne m'attendais pas à vous trouver ainsi logé, observa-t-elle d'un air de dégoût, et elle s'avança vers le lit.

– Oh ! je n'en puis plus ! poursuivit la jeune femme en se laissant tomber avec accablement sur la dure couche de Chatoff.

– Débarrassez-vous de ce sac, je vous prie, et prenez une chaise. Du reste, faites comme vous voulez. Je suis venue vous demander un asile provisoire, en attendant que je me sois procuré du travail, parce que je ne connais rien ici et que je n'ai pas d'argent. Mais, si je vous gêne, veuillez, s'il vous plaît, le déclarer tout de suite, comme c'est même votre devoir de le faire, si vous êtes un honnête homme. J'ai quelques objets que je puis vendre demain, cela me permettra de me loger en garni quelque part ; vous aurez la bonté de me conduire dans un hôtel… Oh ! mais que je suis fatiguée !

Chatoff était tout tremblant.

– Tu n'as pas besoin d'aller à l'hôtel, Marie ! Pourquoi ? À quoi bon ? supplia-t-il les mains jointes.

– Eh bien, si l'on peut se passer d'aller à l'hôtel, il faut pourtant expliquer la situation. Vous vous rappelez, Chatoff, que nous avons vécu maritalement ensemble à Genève pendant un peu plus de quinze jours ; voilà trois ans que nous nous sommes séparés, à l'amiable du reste. Mais ne croyez pas que je sois revenue pour recommencer les sottises d'autrefois. Mon seul but est de chercher du travail, et si je me suis rendue directement dans cette ville, c'est parce que cela m'était égal. Ce n'est nullement le repentir qui me ramène auprès de vous, je vous prie de ne pas vous fourrer cette bêtise là dans la tête.

– Oh ! Marie ! C'est inutile, tout à fait inutile ! murmura Chatoff.

Que voulait-il dire par ces mots ?

– Eh bien, puisqu'il en est ainsi, puisque vous êtes assez développé pour comprendre cela, je me permettrai d'ajouter que si maintenant je m'adresse tout d'abord à vous, si je viens vous demander l'hospitalité, c'est en partie parce que je ne vous ai

jamais considéré comme un drôle ; loin de là, j'ai toujours pensé que vous valiez peut-être beaucoup mieux qu'un tas de… coquins !…

Ses yeux étincelèrent. Sans doute elle avait eu grandement à se plaindre de certains « coquins ».

– Et veuillez être persuadé qu'en parlant de votre bonté je ne me moque nullement de vous. Je dis les choses carrément, sans y mettre d'éloquence ; d'ailleurs, je ne puis pas souffrir les phrases. Mais tout cela est absurde. Je vous ai toujours supposé assez d'esprit pour ne pas trouver mauvais… Oh ! assez, je n'en puis plus !

Et elle le regarda longuement, d'un air las. Debout à cinq pas d'elle, Chatoff l'avait écoutée timidement, mais il était comme rajeuni, son visage rayonnait d'un éclat inaccoutumé. Cet homme fort, rude, toujours hérissé, sentait son âme s'ouvrir tout à coup à la tendresse. En lui vibrait une corde nouvelle. Trois années de séparation n'avaient rien arraché de son cœur. Et peut-être chaque jour durant ces trois ans il avait rêvé à elle, à la chère créature qui lui avait dit autrefois : « Je t'aime. » Tel que j'ai connu Chatoff, je ne crois pas me tromper en affirmant que s'entendre adresser par une femme une parole d'amour devait lui paraître une impossibilité. Chaste et pudique jusqu'à la sauvagerie, il se considérait comme un jeu de la nature, détestait sa figure et son caractère, se faisait l'effet d'un de ces monstres que l'on promène dans les foires. En conséquence de tout cela, il n'estimait rien à l'égal de l'honnêteté, poussait jusqu'au fanatisme l'attachement à ses convictions, se montrait sombre, fier, irascible et peu communicatif. Mais voilà que cette créature unique qui pendant deux semaines l'avait aimé (il le crut toute sa vie !), – cet être dont il était loin d'ignorer les fautes et que néanmoins il avait toujours placé infiniment au-dessus de lui, cette femme à qui il pouvait *tout* pardonner (que dis-je ? il lui semblait que lui-même avait tous les torts vis-à-vis d'elle), cette

Marie Chatoff rentrait soudain chez lui, dans sa maison… c’était presque impossible à comprendre ! Il n’en revenait pas ; un tel événement lui paraissait si heureux qu’il n’osait y croire et que, le prenant pour un rêve, il avait peur de s’éveiller. Mais, lorsqu’elle le regarda avec cette expression de lassitude, il devina aussitôt que la bien-aimée créature souffrait, qu’elle était offensée peut-être. Le cœur défaillant, il se mit à l’examiner. Quoique le visage fatigué de Marie Chatoff eût depuis longtemps perdu la fraîcheur de la première jeunesse, elle était encore fort bien de sa personne, – son mari la trouva aussi belle qu’autrefois. C’était une femme de vingt-cinq ans, d’une complexion assez robuste et d’une taille au-dessus de la moyenne (elle était plus grande que Chatoff) ; son opulente chevelure châtain foncé faisait ressortir la pâleur de son visage ovale ; ses grands yeux sombres brillaient maintenant d’un éclat fiévreux. Mais cet intrépidité étourdie, naïve et ingénue que son époux lui avait connue jadis était remplacée à présent par une irritabilité morose ; désenchantée de tout, elle affectait une sorte de cynisme qui lui pesait à elle-même parce qu’elle n’en avait pas encore l’habitude. Ce qui surtout se remarquait en elle, c’était un état maladif. Chatoff en fut frappé. Malgré la crainte qu’il éprouvait en présence de sa femme, il se rapprocha brusquement d’elle et lui saisit les deux mains :

– Marie… tu sais… tu es peut-être très fatiguée, pour l’amour de Dieu ne te fâche pas… si tu consentais, par exemple, à prendre du thé, hein ? Le thé fortifie, hein ? Si tu consentais !…

– Pourquoi demander si je consens ? Cela va sans dire ; vous êtes aussi enfant que jamais. Si vous pouvez me donner du thé, donnez-m’en. Que c’est petit chez vous ! Comme il fait froid ici !

– Oh ! je vais tout de suite chercher du bois, j’en ai !… reprit Chatoff fort affairé ; – du bois… c'est-à-dire, mais… du

reste, il va aussi y avoir du thé tout de suite, ajouta-t-il avec un geste indiquant une résolution désespérée, et il prit vivement sa casquette.

– Où allez-vous donc ? Ainsi vous n'avez pas de thé chez vous ?

– Il y en aura, il y en aura, il y en aura, tout va être prêt tout de suite… je…

Il prit son revolver sur le rayon.

– Je vais à l'instant vendre ce revolver… ou le mettre en gage…

– Quelles bêtises, et comme ce sera long ! Tenez, voilà mon porte-monnaie, puisque vous n'avez rien chez vous ; il y a là huit grivnas, je crois ; c'est tout ce que j'ai. On dirait qu'on est ici dans une maison de fous.

– C'est inutile, je n'ai pas besoin de ton argent, je reviens tout de suite, dans une seconde ; je puis même me dispenser de vendre le revolver…

Et il courut tout droit chez Kiriloff. Cette visite eut lieu deux heures avant celle de Pierre Stépanovitch et de Lipoutine que j'ai racontée plus haut. Quoique habitant la même maison, Chatoff et Kiriloff ne se voyaient pas ; quand ils se rencontraient dans la cour, ils n'échangeaient ni une parole ni même un salut : ils avaient trop longtemps couché ensemble en Amérique.

– Kiriloff, vous avez toujours du thé ; y a-t-il chez vous du thé et un samovar ?

L'ingénieur se promenait de long en large dans sa chambre, comme il avait l'habitude de le faire chaque nuit ; il s'arrêta

soudain et regarda fixement Chatoff, sans du reste témoigner trop de surprise.

– Il y a du thé, du sucre et un samovar. Mais vous n'avez pas besoin de samovar, le thé est chaud. Mettez-vous à table et buvez.

– Kiriloff, nous avons vécu ensemble en Amérique… Ma femme est arrivée chez moi… Je… Donnez-moi du thé… il faut un samovar.

– Si c'est pour votre femme, il faut un samovar. Mais le samovar après. J'en ai deux. Maintenant prenez la théière qui est sur la table. Le thé chaud, le plus chaud. Prenez du sucre, tout le sucre. Du pain… Beaucoup de pain ; tout. Il y a du veau. Un rouble d'argent.

– Donne, ami, je te le rendrai demain ! Ah ! Kiriloff !

– C'est votre femme qui était en Suisse ? C'est bien. Et vous avez bien fait aussi d'accourir chez moi.

– Kiriloff ! s'écria Chatoff qui tenait la théière sous son bras tandis qu'il avait dans les mains le pain et le sucre, – Kiriloff ! si… si vous pouviez renoncer à vos épouvantables fantaisies et vous défaire de votre athéisme… oh ! quel homme vous seriez, Kiriloff !

– On voit que vous aimez votre femme après la Suisse. C'est bien de l'aimer après la Suisse. Quand il faudra du thé, venez encore. Venez toute la nuit, je ne me coucherai pas. Il y aura un samovar. Tenez, prenez ce rouble. Allez auprès de votre femme, je resterai et je penserai à vous et à votre femme.

Marie Chatoff parut fort contente en voyant le thé arriver si vite, et elle se jeta avidement sur ce breuvage, mais on n'eut pas

besoin d'aller chercher le samovar : la voyageuse ne but qu'une demi-tasse et ne mangea qu'un tout petit morceau de pain. Elle repoussa le veau avec un dégoût mêlé de colère.

– Tu es malade, Marie ; tout cela est chez toi l'effet de la maladie… observa timidement Chatoff, qui, d'un air craintif, s'empressait autour d'elle.

– Certainement je suis malade. Asseyez-vous, je vous prie. Où avez-vous pris ce thé, si vous n'en aviez pas ?

Il dit quelques mots de Kiriloff. Elle avait déjà entendu parler de lui.

– Je sais que c'est un fou ; de grâce, assez là-dessus ; les imbéciles ne sont pas une rareté, n'est-ce pas ? Ainsi vous avez été en Amérique ? Je l'ai entendu dire, vous avez écrit.

– Oui, je… j'ai écrit à Paris.

– Assez, parlons d'autre chose, s'il vous plaît. Vous appartenez à l'opinion slavophile ?

– Je… ce n'est pas que je… Faute de pouvoir être Russe, je suis devenu slavophile, répondit Chatoff avec le sourire forcé de l'homme qui plaisante à contre-temps et sans en avoir envie.

– Ah ! vous n'êtes pas Russe ?

– Non, je ne suis pas Russe.

– Eh bien, tout cela, ce sont des bêtises. Pour la dernière fois, asseyez-vous. Pourquoi vous trémoussez-vous toujours ainsi ? Vous pensez que j'ai le délire ? Peut-être bien. Vous n'êtes que deux, dites-vous, dans la maison ?

– Oui… Au rez-de-chaussée…

– Et, pour l'intelligence, les deux font la paire. Qu'est-ce qu'il y a au rez-de-chaussée ? Vous avez dit : au rez-de-chaussée…

– Non, rien.

– Quoi, rien ? Je veux savoir.

– Je voulais dire seulement qu'autrefois les Lébiadkine demeuraient au rez-de-chaussée…

Marie Chatoff fit un brusque mouvement.

– Celle qu'on a assassinée la nuit dernière ? J'ai entendu parler de cela. C'est la première nouvelle que j'ai apprise en arrivant ici. Il y a eu un incendie chez vous ?

Chatoff se leva soudain.

– Oui, Marie, oui, et je commets peut-être une infamie épouvantable en ce moment où je pardonne à des infâmes…

Il marchait à grands pas dans la chambre en levant les bras en l'air et en donnant les signes d'une violente agitation.

Mais Marie ne comprenait pas du tout ce qui se passait en lui. Elle était distraite pendant qu'il parlait ; elle questionnait et n'écoutait pas les réponses.

– On en fait de belles chez vous. Oh ! quelles gredineries partout ! Quel monde de vauriens ! Mais asseyez-vous donc enfin, oh ! que vous m'agacez ! répliqua la jeune femme qui, vaincue par la fatigue, laissa tomber sa tête sur l'oreiller.

– Marie, je t’obéis… Tu te coucherais peut-être volontiers, Marie ?

Elle ne répondit pas, et, à bout de forces, ferma ses paupières. Son visage pâle ressemblait à celui d’une morte. Elle s’endormit presque instantanément. Chatoff promena ses yeux autour de lui, raviva la flamme de la bougie, et, après avoir jeté encore une fois un regard inquiet sur sa femme, après avoir joins ses mains devant elle, il sortit tout doucement de la chambre. Quand il fut sur le palier, il se fourra dans un coin, où il resta pendant dix minutes sans bouger, sans faire le moindre bruit. Tout à coup des pas légers et discrets retentirent dans l’escalier. Quelqu’un montait. Chatoff se rappela qu’il avait oublié de fermer la porte de la maison.

– Qui est là ? demanda-t-il à voix basse.

Le visiteur ne répondit pas et continua de monter sans se presser. Arrivé sur le carré, il s’arrêta ; l’obscurité ne permettait pas de distinguer ses traits.

– Ivan Chatoff ? fit-il mystérieusement.

Le maître du logis se nomma, mais en même temps il étendit le bras pour écarter l’inconnu ; ce dernier lui saisit la main, et Chatoff frissonna comme au contact d’un reptile.

– Restez ici, murmura-t-il rapidement, – n’entrez pas, je ne puis vous recevoir maintenant. Ma femme est revenue chez moi. Je vais chercher de la lumière.

Quand il reparut avec la bougie, il aperçut devant lui un officier tout jeune dont il ignorait le nom, mais qu’il se souvenait d’avoir rencontré quelque part.

Le visiteur se fit connaître :

– Erkel. Vous m'avez vu chez Virguinsky.

– Je me rappelle ; vous étiez assis et vous écriviez, reprit Chatoff ; ce disant, il s'avança vers le jeune homme, puis, avec une fureur subite, mais toujours sans élever la voix, il poursuivit : – Écoutez, vous m'avez fait tout à l'heure un signe de reconnaissance quand vous m'avez pris la main. Mais sachez que je crache sur tous ces signes ! Je les repousse… je n'en veux pas… je puis à l'instant vous jeter en bas de l'escalier, savez-vous cela ?

– Non, je n'en sais rien et j'ignore complètement pourquoi vous êtes si fâché, répondit l'enseigne dont le ton calme ne témoignait d'aucune irritation. – Je suis seulement chargé d'une commission pour vous, et j'ai voulu m'en acquitter sans perdre de temps. Vous avez entre les mains une presse qui ne vous appartient pas et dont vous êtes tenu de rendre compte, ainsi que vous le savez vous-même. Suivant l'ordre que j'ai reçu, je dois vous demander de la remettre à Lipoutine demain à sept heures précises du soir. En outre, il m'est enjoint de vous déclarer qu'à l'avenir on n'exigera plus rien de vous.

– Rien ?

– Absolument rien. Votre demande a été prise en considération, et désormais vous ne faites plus partie de la société. J'ai été positivement chargé de vous l'apprendre.

– Qui vous a chargé de cela ?

– Ceux qui m'ont révélé le signe de reconnaissance.

– Vous arrivez de l'étranger ?

– Cela… cela, je crois, doit vous être indifférent.

– Eh ! diable ! Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt, si l'on vous a donné cet ordre ?

– Je me conformais à certaines instructions et je n'étais pas seul.

– Je comprends, je comprends que vous n'étiez pas seul. Eh… diable ! Mais pourquoi Lipoutine n'est-il pas venu lui-même ?

– Ainsi, je viendrai vous prendre demain à six heures précises du soir, et nous irons là à pied. Il n'y aura que nous trois.

– Verkhovensky y sera ?

– Non, il n'y sera pas. Verkhovensky part d'ici demain à onze heures du matin.

– Je m'en doutais, fit Chatoff d'une voix sourde et irritée ; – il s'est sauvé, le misérable ! ajouta-t-il en frappant du poing sur sa cuisse.

Des pensées tumultueuses l'agitaient. Erkel le regardait fixement et attendait sa réponse en silence.

– Comment donc ferez-vous ? Une presse n'est pas un objet si facile à emporter.

– Il ne sera pas nécessaire de la prendre. Vous nous indiquerez seulement l'endroit, et nous nous bornerons à nous assurer qu'elle s'y trouve en effet. Nous savons où elle est enterrée, sans connaître exactement la place. Vous ne l'avez révélée à personne encore ?

Les yeux de Chatoff se fixèrent sur l'enseigne.

– Comment un blanc-bec comme vous s'est-il aussi fourré là dedans ? Eh ! mais il leur en faut aussi de pareils ? Allons, retirez-vous ! E-eh ! Ce coquin-là vous a tous trompés et a pris la fuite.

Erkel considérait son interlocuteur avec un calme imperturbable, mais il ne paraissait pas comprendre.

– Verkhovensky s'est enfui, Verkhovensky ! poursuivit Chatoff en grinçant des dents.

– Mais non, il est encore ici, il n'est pas parti. C'est seulement demain qu'il s'en va, observa Erkel d'un ton doux et persuasif. – Je tenais tout particulièrement à ce qu'il se trouvât là comme témoin ; mes instructions l'exigeaient (il parlait avec l'abandon d'un jouvenceau sans expérience). Mais il a refusé, sous prétexte qu'il devait partir, et le fait est qu'il est très pressé de s'en aller.

Le regard de Chatoff se porta de nouveau avec une expression de pitié sur le visage du nigaud, puis soudain il agita le bras comme pour chasser ce sentiment.

– Bien, j'irai, déclara-t-il brusquement, – et maintenant décampez !

– Je passerai donc chez vous à six heures précises, répondit Erkel, qui, après un salut poli, se retira tranquillement.

– Petit imbécile ! ne put s'empêcher de lui crier Chatoff du haut de l'escalier.

– Quoi ? demanda l'enseigne, déjà arrivé en bas.

– Rien, allez-vous-en.

– Je croyais que vous aviez dit quelque chose.

II

Erkel était un « petit imbécile » en ce sens qu'il se laissait influencer par la pensée d'autrui, mais, comme agent subalterne, comme homme d'exécution, il ne manquait pas d'intelligence, ni même d'astuce. Fanatiquement dévoué à « l'œuvre commune », c'est-à-dire, au fond, à Pierre Stépanovitch, il agissait suivant les instructions qu'il avait reçues de celui-ci à la séance où les rôles avaient été distribués aux *nôtres* pour le lendemain. Entre autres recommandations, il avait été enjoint à l'enseigne de bien observer, pendant qu'il accomplirait son mandat, dans quelle conditions se trouvait Chatoff, et lorsque ce dernier, en causant sur le carré, s'échappa à dire que sa femme était revenue chez lui, Erkel, avec un machiavélisme instinctif, ne témoigna aucun désir d'en savoir davantage, bien qu'il comprit que ce fait contribuerait puissamment à la réussite de leur entreprise.

Ce fut, en effet, ce qui arriva : cette circonstance seule sauva les « coquins » de la dénonciation qui les menaçait, et leur permit de se débarrasser de leur ennemi. Le retour de Marie, en changeant le cours des préoccupations de Chatoff, lui ôta sa sagacité et sa prudence accoutumées. Il eut dès lors bien autre chose en tête que l'idée de sa sécurité personnelle. Quand Erkel lui dit que Pierre Stépanovitch partait le lendemain, il n'hésita pas à le croire ; cela d'ailleurs s'accordait si bien avec ses propres conjectures ! Rentrés dans la chambre, il s'assit dans un coin, appuya ses coudes sur ses genoux et couvrit son visage de ses mains. D'amères pensées le tourmentaient…

Tout à coup il releva la tête, s'approcha du lit en marchant sur le pointe du pied et se mit à contempler sa femme : « Seigneur ! Mais demain matin elle se réveillera avec la fièvre, peut-être même l'a-t-elle déjà ! Elle aura sans doute pris un refroidissement. Elle n'est pas habituée à cet affreux climat, et voyager dans un compartiment de troisième classe, subir le vent, la pluie, quand on n'a sur soi qu'un méchant burnous… Et la laisser là, l'abandonner sans secours ! Quel petit sac ! qu'il est léger ! Il ne pèse pas plus de dix livres ! La pauvrette, comme ses traits sont altérés ! combien elle a souffert ! Elle est fière, c'est pour cela qu'elle ne se plaint pas. Mais elle est irritable, fort irritable ! C'est la maladie qui en est cause : un ange même, s'il tombait malade, deviendrait irascible. Que son front est sec ! Il doit être brûlant. Elle a un cercle bistré au-dessous des yeux et… et pourtant que ce visage est beau ! quelle magnifique chevelure ! quel…

Il s'arracha brusquement à cette contemplation et alla aussitôt se rasseoir dans son coin ; il était comme effrayé à la seule idée de voir dans Marie autre chose qu'une créature malheureuse, souffrante, ayant besoin de secours. – Quoi ! je concevrais en ce moment des *espérances !* Oh ! quel homme bas et vil je suis ! pensa-t-il, le visage caché dans ses mains, et de nouveau des rêves, des souvenirs revinrent hanter son esprit… et puis encore des espérances.

Il se rappela l'exclamation : « Oh ! je n'en puis plus », que sa femme avait proférée à plusieurs reprises d'une voix faible, râlante. « Seigneur ! L'abandonner maintenant, quand elle ne possède que huit grivnas ; elle m'a tendu son vieux porte-monnaie ! Elle est venue chercher du travail, – mais qu'est-ce qu'elle entend à cela ? qu'est-ce qu'ils comprennent à la Russie ? Ils n'ont pas plus de raison que des enfants, les fantaisies créées par leur imagination sont tout pour eux, et ils se fâchent, les pauvres gens, parce que la Russie ne ressemble pas aux chimè-

res dont ils rêvaient à l'étranger. Ô malheureux, ô innocents !… Tout de même il ne fait pas chaud ici… »

Il se souvint qu'elle s'était plainte du froid, qu'il avait promis d'allumer le poêle. « Il y a ici du bois, on peut en aller chercher, seulement il ne faudrait pas l'éveiller. Du reste, cela n'est pas impossible. Mais que faire du veau ? Quand elle se lèvera, elle voudra peut-être manger… Eh bien, nous verrons plus tard ; Kiriloff ne se couchera pas de la nuit. Il faudrait la couvrir avec quelque chose, elle dort d'un profond sommeil, mais elle a certainement froid ; ah ! qu'il fait froid ! »

Et, encore une fois, il s'approcha d'elle pour l'examiner ; la robe avait un peu remonté, la jambe droite était découverte jusqu'au genou. Il se détourna par un mouvement brusque, presque effrayé ; puis il ôta le chaud paletot qu'il portait par-dessus sa vieille redingote, et, s'efforçant de ne pas regarder, il étendit ce vêtement sur la place nue.

Tandis qu'il faisait du feu, contemplait la dormeuse ou rêvait dans un coin, deux ou trois heures s'écoulèrent, et ce fut pendant ce temps que Kiriloff reçut la visite de Verkhovensky et de Lipoutine. À la fin, Chatoff s'endormit aussi dans son coin. Il venait à peine de fermer les yeux, quand un gémissement se fit entendre ; Marie s'était éveillée et appelait son époux. Il s'élança vers elle, troublé comme un coupable.

– Marie ! Je m'étais endormi… Ah ! quel vaurien je suis, Marie !

Elle se souleva un peu, promena un regard étonné autour de la chambre, comme si elle n'eût pas reconnu l'endroit où elle se trouvait, et tout à coup la colère, l'indignation s'empara d'elle :

– J’ai occupé votre lit, je tombais de fatigue et je me suis endormie sans le vouloir ; pourquoi ne m’avez-vous pas éveillée ? Comment avez-vous osé croire que j’aie l’intention de vous être à charge ?

– Comment aurais-je pu t’éveiller, Marie ?

– Vous le pouviez ; vous le deviez ! Vous n’avez pas d’autre lit que celui-ci, et je l’ai occupé. Vous ne deviez pas me mettre dans une fausse position. Ou bien, pensez-vous que je sois venue ici pour recevoir vos bienfaits ? Veuillez reprendre votre lit tout de suite, je coucherai dans un coin sur des chaises.

– Marie, il n’y a pas assez de chaises, et, d’ailleurs, je n’ai rien à mettre dessus.

– Eh bien, alors je coucherai par terre tout simplement. Je ne puis pas vous priver de votre lit. Je vais coucher sur le plancher, tout de suite, tout de suite !

Elle se leva, voulut marcher, mais soudain une douleur spasmodique des plus violentes lui ôta toute force, toute résolution ; un gémissement profond sortit de sa poitrine, et elle retomba sur le lit. Chatoff s’approché vivement ; la jeune femme, enfonçant son visage dans l’oreiller, saisit la main de son mari et la serra à lui faire mal. Une minute se passa ainsi.

– Marie, ma chère, s’il le faut, il y a ici un médecin que je connais, le docteur Frenzel… je puis courir chez lui.

– C’est absurde !

– Comment, absurde ? Dis-moi ce que tu as, Marie ! On pourrait te mettre un cataplasme… sur le ventre, par exemple… Je puis faire cela sans médecin… Ou bien des sinapismes.

– Qu’est-ce que c’est que cela ? reprit-elle en relevant la tête et en regardant son mari d’un air effrayé.

Chatoff chercha en vain le sens de cette étrange question.

– De quoi parles-tu, Marie ? À quel propos demandes-tu cela ? Ô mon Dieu, je m’y perds ! Pardonne-moi, Marie, mais je ne comprends pas du tout ce que tu veux dire.

– Eh ! laissez donc, ce n’est pas votre affaire de comprendre. Et même cela serait fort drôle… répondit-elle avec un sourire amer. – Dites-moi quelque chose. Promenez-vous dans la chambre et parlez. Ne restez pas près de moi et ne me regardez pas, je vous en prie pour la centième fois !

Chatoff se mit à marcher dans la chambre en tenant ses yeux baissés et en faisant tous ses efforts pour ne pas les tourner vers sa femme.

– Il y a ici, – ne te fâche pas, Marie, je t’en supplie, – il y a ici du veau et du thé… Tu as si peu mangé tantôt…

Elle fit avec la main un geste de violente répugnance. Chatoff au désespoir se mordit la langue.

– Écoutez, j’ai l’intention de monter ici un atelier de reliure, cet établissement serait fondé sur les principes relationnels de l’association. Comme vous habitez la ville, qu’en pensez-vous ? Ai-je des chances de succès ?

– Eh ! Marie, chez nous on ne lit pas ; il n’y a même pas de livres. Et il en ferait relier ?

– Qui ? il :

– Le lecteur d’ici, l’habitant de la ville en général, Marie.

– Eh bien, alors exprimez-vous plus clairement, au lieu de dire : *il*, on ne sait pas à qui se rapporte ce pronom. Vous ne connaissez pas la grammaire.

– C'est dans l'esprit de la langue, Marie, balbutia Chatoff.

– Ah ! laissez-moi tranquille avec votre esprit, vous m'ennuyez. Pourquoi le lecteur ou l'habitant de la ville ne fera-t-il pas relier ses livres ?

– Parce que lire un livre et le faire relier sont deux opérations qui correspondent à deux degrés de civilisation très différents. D'abord, il s'habitue peu à peu à lire, ce qui, bien entendu, demande des siècles ; mais il n'a aucun soin du livre, le considérant comme un objet sans importance. Le fait de donner un livre à relier suppose déjà le respect du livre ; cela indique que non seulement, il a pris goût à la lecture, mais encore qu'il la tient en estime. L'Europe depuis longtemps fait relier ses livres, la Russie n'en est pas encore là.

– Quoique dit d'une façon pédantesque, cela, du moins, n'est pas bête et me reporte à trois ans en arrière ; vous aviez parfois assez d'esprit il y a trois ans.

Elle prononça ces mots du même ton dédaigneux que toutes les phrases précédentes.

– Marie, Marie, reprit avec émotion Chatoff, – Ô Marie ! Si tu savais tout ce qui s'est passé durant ces trois ans ! J'ai entendu dire que tu me méprisais à cause du changement survenu dans mes opinions. Qui donc ai-je quitté ? Des ennemis de la vraie vie, des libérâtres arriérés, craignant leur propre indépendance ; des laquais de la pensée, hostiles à la personnalité et à la liberté ; des prédicateurs décrépits de la charogne et de la pourriture ! Qu'y a-t-il chez eux ? La sénilité, la médiocrité dorée,

l'incapacité la plus bourgeoise et la plus plate, une égalité envieuse, une égalité sans mérite personnel, l'égalité comme l'entend un laquais ou comme la comprenait un Français de 93… Mais le pire, c'est qu'ils sont tous des coquins !

– Oui, il y a beaucoup de coquins, observa Marie d'une voix entrecoupée et avec un accent de souffrance. Couchée un peu sur le côté, immobile comme si elle eût craint de faire le moindre mouvement, elle avait la tête renversée sur l'oreiller et fixait le plafond d'un regard fatigué, mais ardent. Son visage était pâle, ses lèvres desséchées.

– Tu en conviens, Marie, tu en conviens ! s'écria Chatoff.

Elle allait faire de la tête un signe négatif quand soudain une nouvelle crampe la saisit. Cette fois encore elle cacha son visage dans l'oreiller et pendant toute une minute serra, presque à la briser, la main de son mari qui, fou de terreur, s'était élancé vers elle.

– Marie, Marie ! Mais ce que tu as est peut-être très grave, Marie !

– Taisez-vous… Je ne veux pas, je ne veux pas, répliqua-t-elle violemment, en reprenant sa position primitive ; – ne vous permettez pas de me regarder avec cet air de compassion ! Promenez-vous dans la chambre, dites quelque chose, parlez…

Chatoff qui avait à peu près perdu la tête, commença à marmotter je ne sais quoi.

Sa femme l'interrompit avec impatience :

– Quelle est votre occupation ici ?

– Je tiens les livres chez un marchand. Si je voulais, Marie, je pourrais gagner ici pas mal d'argent.

– Tant mieux pour vous…

– Ah ! ne va rien t'imaginer, Marie, j'ai dit cela comme j'aurai dit autre chose…

– Et qu'est-ce que vous faites encore ? Que prêchez-vous ? Car il est impossible que vous ne prêchiez pas, c'est dans votre caractère.

– Je prêche Dieu, Marie.

– Sans y croire vous-même. Je n'ai jamais pu comprendre cette idée.

– Pour le moment laissons cela, Marie.

– Qu'était-ce que cette Marie Timoféievna qu'on a tuée ?

– Nous parlerons aussi de cela plus tard, Marie.

– Ne vous avisez pas de me faire de pareilles observations ! Est-ce vrai qu'on peut attribuer sa mort à la scélératesse de… de ces gens-là ?

– Certainement, répondit Chatoff avec un grincement de dents.

Marie leva brusquement la tête et cria d'une voix douloureuse :

– Ne me parlez plus de cela, ne m'en parlez jamais, jamais !

Et elle retomba sur le lit, en proie à de nouvelles convulsions. Durant ce troisième accès, la souffrance arracha à la malade non plus des gémissements, mais de véritables cris.

– Oh ! homme insupportable ! Oh ! homme insupportable ! répétait-elle en se tordant et en repoussant Chatoff, qui s'était penché sur elle.

– Marie, je ferai ce que tu m'as ordonné… je vais me promener, parler…

– Mais ne voyez-vous pas que ça a commencé ?

– Qu'est-ce qui a commencé, Marie ?

– Et qu'en sais-je ? Est-ce que j'y connais quelque chose ?… Oh ! maudite ! Oh ! que tout soit maudit d'avance !

– Marie, si tu disais ce qui commence, alors je… mais, sans cela, comment veux-tu que je comprenne ?

– Vous êtes un homme abstrait, un bavard inutile. Oh ! malédiction sur tout !

– Marie, Marie !

Il croyait sérieusement que sa femme devenait folle.

Elle se souleva sur le lit, et tournant vers Chatoff un visage livide de colère :

– Mais est-ce que vous ne voyez pas, enfin, vociféra-t-elle, – que je suis dans les douleurs de l'enfantement ? Oh ! qu'il soit maudit avant de naître, cet enfant !

– Marie ! s'écria Chatoff comprenant enfin la situation, – Marie… Mais que ne le disais-tu plus tôt ? ajouta-t-il brusquement, et, prompt comme l'éclair, il saisit sa casquette.

– Est-ce que je savais cela en entrant ici ? Serais-je venue chez vous si je l'avais su ? On m'avait dit que j'en avais encore pour dix jours ! Où allez-vous donc ? Où allez-vous donc ? Voulez-vous bien ne pas sortir !

– Je vais chercher une accoucheuse ! Je vendrai le revolver ; maintenant c'est de l'argent qu'il faut avant tout.

– Gardez-vous bien de faire venir une accoucheuse, il ne me faut qu'une bonne femme, une vieille quelconque ; j'ai huit grivnas dans mon porte-monnaie… À la campagne les paysannes accouchent sans le secours d'une sage-femme… Et si je crève, eh bien, ce sera tant mieux…

– Tu auras une bonne femme, et une vieille. Mais comment te laisser seule, Marie ?

Pourtant, s'il ne la quittait pas maintenant, elle serait privée des soins d'une accoucheuse quand viendrait le moment critique. Cette considération l'emporta dans l'esprit de Chatoff sur tout le reste, et, sourd aux gémissements comme aux cris de colère de Marie, il descendit l'escalier de toute la vitesse de ses jambes.

III

En premier lieu il passa chez Kiriloff. Il pouvait être alors une heure du matin. L'ingénieur était debout au milieu de la chambre.

– Kiriloff, ma femme accouche !

– C'est-à-dire… comment ?

– Elle accouche, elle va avoir un enfant.

– Vous… vous ne vous trompez pas ?

– Oh ! non, non, elle est dans les douleurs !… Il faut une femme, une vieille quelconque ; cela presse… Pouvez-vous m’en procurer une maintenant ? Vous aviez chez vous plusieurs vieilles…

– C’est grand dommage que je ne sache pas enfanter, répondit d’un air songeur Kiriloff, – c'est-à-dire, je ne regrette pas de ne pas savoir enfanter, mais de ne pas savoir comment il faut faire pour… Non, l’expression ne me vient pas.

– Vous voulez dire que vous ne sauriez pas vous-même assister une femme en couches, mais ce n’est pas cela que je vous demande, je vous prie seulement d’envoyer chez moi une bonne vieille, une garde-malade, une servante.

– Vous aurez une vieille, mais ce ne sera peut-être pas tout de suite. Si vous voulez, je puis, en attendant…

– Oh ! c’est impossible ; je vais de ce pas chez madame Virguinsky, l’accoucheuse.

– Une coquine !

– Oh ! oui, Kiriloff, mais c’est la meilleure sage-femme de la ville ! Oh ! oui, tout cela se passera sans joie, sans piété ; ce grand mystère, la venue au monde d’une créature nouvelle, ne

sera saluée que par des paroles de dégoût et de colère, par des blasphèmes !... Oh ! elle maudit déjà son enfant !...

– Si vous voulez, je...

– Non, non, mais en mon absence (oh ! de gré ou de force je ramènerai madame Virguinsky !), venez de temps en temps près de mon escalier et prêtez l'oreille sans faire de bruit, seulement ne pénétrez pas dans la chambre, vous l'effrayeriez, gardez-vous bien d'entrer, bornez-vous à écouter... dans le cas où il arriverait un accident. Pourtant, s'il survenait quelque chose de grave, alors vous entreriez.

– Je comprends. J'ai encore un rouble d'argent. Tenez. Je voulais demain une poule, mais maintenant je ne veux plus. Allez vite, dépêchez-vous. J'aurai du thé toute la nuit.

Kiriloff n'avait aucune connaissance des projets formés contre Chatoff, il savait seulement que son voisin avait de vieux comptes à régler avec « ces gens-là ». Lui-même s'était trouvé mêlé en partie à cette affaire par suite des instructions qui lui avaient été données à l'étranger (instructions, d'ailleurs très superficielles, car il n'appartenait qu'indirectement à la société), mais depuis quelque temps il avait abandonné toute occupation, à commencer par « l'œuvre commune », et il menait une vie exclusivement contemplative. Quoique Pierre Verkhovensky eût, au cours de la séance, invité Lipoutine à venir avec lui chez Kiriloff pour se convaincre qu'au moment voulu l'ingénieur endosserait l' « affaire Chatoff », il n'avait cependant pas soufflé mot de ce dernier dans sa conversation avec Kiriloff. Jugeant sans doute imprudent de révéler ses desseins à un homme dont il n'était pas sûr, il avait cru plus sage de ne les lui faire connaître qu'après leur mise à exécution, c'est-à-dire le lendemain : quand ce sera chose faite, pensait Pierre Stépanovitch, Kiriloff prendra cela avec son indifférence accoutumée. Lipoutine avait fort bien remarqué le silence gardé par son compagnon sur

l’objet même qui motivait leur visite chez l’ingénieur, mais il était trop troublé pour faire aucune observation à ce sujet.

Chatoff courut tout d’une haleine rue de la Fourmi ; il maudissait la distance, et il lui semblait qu’il n’arriverait jamais.

Il dut cogner longtemps chez Virguinsky : tout le monde dans la maison était couché depuis quelques heures. Mais Chatoff n’y alla pas de main morte et frappa à coups redoublés contre le volet. Le chien de garde enchaîné dans la cour fit entendre de furieux aboiements auxquels répondirent ceux de tous les chiens du voisinage ; ce fut un vacarme dans toute la rue.

À la fin le volet s’entr’ouvrit, puis la fenêtre, et Virguinsky lui-même prit la parole :

– Pourquoi faites-vous ce bruit ? Que voulez-vous ? demanda-t-il doucement à l’inconnu qui troublait le repos de sa maison.

– Qui est-là ? Quel est ce drôle ? ajouta avec colère une voix féminine.

La personne qui venait de prononcer ces mots était la vieille demoiselle, parente de Virguinsky.

– C’est moi, Chatoff ; ma femme est revenue chez moi, et elle va accoucher d’un moment à l’autre.

– Eh bien, qu’elle accouche ! Fichez le camp !

– Je suis venu chercher Arina Prokhorovna, et je ne m’en irai pas sans elle !

– Elle ne peut pas aller chez tout le monde. Elle ne visite la nuit qu’une clientèle particulière. Adressez-vous à madame

Makchéeff et laissez-nous tranquilles ! reprit la voix féminine toujours irritée.

De la rue on entendait Virguinsky parlementer avec la vieille fille pour lui faire quitter la place, mais elle ne voulait pas se retirer.

– Je ne m'en irai pas ! répliqua Chatoff.

– Attendez, attendez donc ! cria Virguinsky, après avoir enfin réussi à éloigner sa parente, – je vous demande cinq minutes, Chatoff, le temps d'aller réveiller Arina Prokhorovna, mais, je vous en prie, cessez de cogner et de crier ainsi… Oh ! que tout cela est terrible !

Au bout de cinq minutes, – cinq siècles ! – madame Virguinsky se montra à la fenêtre.

– Votre femme est revenue chez vous ? questionna-t-elle d'un ton qui, au grand étonnement de Chatoff, ne trahissait aucune colère et n'était qu'impérieux ; mais Arina Prokhorovna avait naturellement le verbe haut, en sorte qu'il lui était impossible de parler autrement.

– Oui, ma femme est revenue, et elle va accoucher.

– Marie Ignatievna ?

– Oui, Marie Ignatievna. Ce ne peut être que Marie Ignatievna !

Il y eut un silence. Chatoff attendait. Dans la maison l'on causait à voix basse.

– Quand est-elle arrivée ? demanda ensuite madame Virguinsky.

– Ce soir, à huit heures. Vite, je vous prie.

Nouveaux chuchotements ; il semblait qu'on délibérât.

– Écoutez, vous ne vous trompez pas ? C'est elle-même qui vous a envoyé chez moi ?

– Non, ce n'est pas elle qui m'a envoyé chez vous : pour m'occasionner moins de frais, elle voudrait n'être assistée que par une bonne femme quelconque, mais ne vous inquiétez pas, je vous payerai.

– C'est bien, j'irai, que vous me payiez ou non. J'ai toujours apprécié les sentiments indépendants de Marie Ignatievna, quoique peut-être elle ne se souvienne plus de moi. Avez-vous ce qu'il faut chez vous ?

– Je n'ai rien, mais tout se trouvera, tout sera prêt, tout…

– « Il y a donc de la générosité même chez ces gens-là ! » pensait Chatoff en se dirigeant vers la demeure de Liamchine. « Les opinions et l'homme sont, paraît-il, deux choses fort différentes. J'ai peut-être bien des torts envers eux !… Tout le monde a des torts, tout le monde, et… si chacun était convaincu de cela !… »

Chez Liamchine il n'eut pas à frapper longtemps. Le Juif sauta immédiatement à bas de son lit, et, pieds nus, en chemise, courut ouvrir le vasistas, au risque d'attraper un rhume, lui qui était toujours très soucieux de sa santé. Mais il y avait une cause particulière à cet empressement si étrange : pendant toute la soirée Liamchine n'avait fait que trembler, et jusqu'à ce moment il lui avait été impossible de s'endormir, tant il était inquiet depuis la séance ; sans cesse il croyait voir arriver certains visiteurs dont l'apparition ne fait jamais plaisir. La nouvelle que

Chatoff allait dénoncer les nôtres l’avait mis au supplice… Et voilà qu’il entendait frapper violemment à la fenêtre !…

Il fut si effrayé en apercevant Chatoff qu’il ferma aussitôt le vasistas et regagna précipitamment son lit. Le visiteur se mit à cogner et à crier de toutes ses forces.

– Comment osez-vous faire un pareil tapage au milieu de la nuit ? gronda le maître du logis, mais, quoiqu’il essayât de prendre un ton menaçant, Liamchine se mourait de peur : il avait attendu deux minutes au moins avant de rouvrir le vasistas, et il ne s’y était enfin décidé qu’après avoir acquis la certitude que Chatoff était venu seul.

– Voilà le revolver que vous m’avez vendu ; reprenez-le et donnez-moi quinze roubles.

– Qu’est-ce que c’est ? Vous êtes ivre ? C’est du brigandage ; vous êtes cause que je vais prendre un refroidissement. Attendez, je vais m’envelopper dans un plaid.

– Donnez-moi tout de suite quinze roubles. Si vous refusez, je cognerai et je crierai jusqu’à l’aurore ; je briserai votre châssis.

– J’appellerai la garde, et l’on vous conduira au poste.

– Et moi, je suis un muet, vous croyez ? Je n’appellerai pas la garde ? Lequel de nous deux doit la craindre, vous ou moi ?

– Et vous pouvez avoir des principes si bas… Je sais à quoi vous faites allusion… Attendez, attendez, pour l’amour de Dieu, tenez-vous tranquille ! Voyons, qui est-ce qui a de l’argent la nuit ? Eh bien, pourquoi vous faut-il de l’argent, si vous n’êtes pas ivre ?

– Ma femme est revenue chez moi. Je vous fais un rabais de dix roubles ; je ne me suis pas servi une seule fois de ce revolver, reprenez-le tout de suite.

Machinalement Liamchine tendit la main par le vasistas et prit l'arme ; il attendit un moment, puis soudain, comme ne se connaissant plus, il passa sa tête en dehors de la fenêtre et balbutia, tandis qu'un frisson lui parcourait l'épine dorsale :

– Vous mentez, votre femme n'est pas du tout revenue chez vous. C'est… c'est-à-dire que vous voulez tout bonnement vous sauver.

– Imbécile que vous êtes, où voulez-vous que je me sauve ? C'est bon pour votre Pierre Stépanovitch de prendre la fuite ; moi, je ne fais pas cela. J'ai été tout à l'heure trouver madame Virguinsky, la sage-femme, et elle a immédiatement consenti à venir chez moi. Vous pouvez vous informer. Ma femme est dans les douleurs, il me faut de l'argent ; donnez-moi de l'argent !

Il se produisit comme une illumination subite dans l'esprit de Liamchine ; les choses prenaient soudain une autre tournure, toutefois sa crainte était encore trop vive pour lui permettre de raisonner.

– Mais comment donc… vous ne vivez pas avec votre femme ?

– Je vous casserai la tête pour de pareilles questions.

– Ah ! mon Dieu, pardonnez-moi, je comprends, seulement j'ai été si abasourdi… Mais je comprends, je comprends. Mais… mais est-il possible qu'Arina Prokhorovna aille chez vous ? Tout à l'heure vous disiez qu'elle y était allée ? Vous savez, ce n'est pas vrai. Voyez, voyez, voyez comme vous mentez à chaque instant.

– Pour sûr elle est maintenant près de ma femme, ne me faites pas languir, ce n'est pas ma faute si vous êtes bête.

– Ce n'est pas vrai, je ne suis pas bête. Excusez-moi, il m'est tout à fait impossible…

Le Juif avait complètement perdu la tête, et, pour la troisième fois, il ferma la fenêtre, mais Chatoff se mit à pousser de tels cris qu'il la rouvrit presque aussitôt.

– Mais c'est un véritable attentat à la personnalité ! Qu'exigez-vous de moi ? allons, voyons, précisez. Et remarquez que vous venez me faire cette scène en pleine nuit !

– J'exige quinze roubles, tête de mouton !

– Mais je n'ai peut-être pas envie de reprendre ce revolver. Vous n'avez pas le droit de m'y forcer. Vous avez acheté l'objet – c'est fini, vous ne pouvez pas m'obliger à le reprendre. Je ne saurais pas, la nuit, vous donner une pareille somme ; où voulez-vous que je la prenne ?

– Tu as toujours de l'argent chez toi. Je t'ai payé ce revolver vingt-cinq roubles et je te le recède pour quinze, mais je sais bien que j'ai affaire à un Juif.

– Venez après-demain, – écoutez, après-demain matin, à midi précis, et je vous donnerai toute la somme ; n'est-ce pas, c'est entendu ?

Pour la troisième fois Chatoff cogna avec violence contre le châssis.

– Donne dix roubles maintenant, et cinq demain à la première heure.

– Non, cinq après-demain matin ; demain je ne pourrais pas, je vous l'assure. Vous ferez mieux de ne pas venir.

– Donne dix roubles ; oh ! misérable !

– Pourquoi donc m'injuriez-vous comme cela ? Attendez, il faut y voir clair ; tenez, vous avez cassé un carreau… Qui est-ce qui injurie ainsi les gens pendant la nuit ? Voilà !

Chatoff prit le papier que Liamchine lui tendait par la fenêtre ; c'était un assignat de cinq roubles.

– En vérité, je ne puis pas vous donner davantage ; quand vous me mettriez le couteau sous la gorge, je ne le pourrais pas ; après-demain, oui, mais maintenant c'est impossible.

– Je ne m'en irai pas ! hurla Chatoff.

– Allons, tenez, en voilà encore un, et encore un, mais c'est tout ce que je donnerai. À présent criez tant que vous voudrez, je ne donnerai plus rien ; quoiqu'il advienne, vous n'aurez plus rien, plus rien, plus rien !

Il était furieux, désespéré, ruisselant de sueur. Les deux assignats qu'il venait encore de donner étaient des billets d'un rouble chacun. Chatoff se trouvait donc n'avoir obtenu en tout que sept roubles.

– Allons, que le diable t'emporte, je viendrai demain. Je t'assommerai, Liamchine, si tu ne me complètes pas la somme.

« Demain, je ne serai pas chez moi, imbécile ! » pensa à part soi le Juif.

– Arrêtez ! arrêtez ! cria-t-il comme déjà Chatoff s'éloignait au plus vite. – Arrêtez, revenez. Dites-moi, je vous prie, c'est bien vrai que votre femme est revenue chez vous ?

– Imbécile ! répondit Chatoff en lançant un jet de salive, et il raccourut chez lui aussi promptement que possible.

IV

Arina Prokhorovna ne savait rien des dispositions arrêtées à la séance de la veille. Rentré chez lui fort troublé, fort abattu, Virguinsky n'avait pas osé confier à sa femme la résolution prise par les *nôtres,* mais il n'avait pu s'empêcher de lui répéter les paroles de Verkhovensky au sujet de Chatoff, tout en ajoutant qu'il ne croyait pas le moins du monde à ce prétendu projet de délation. Grande fut l'inquiétude d' Arina Prokhorovna. Voilà pourquoi, lorsque Chatoff vint solliciter ses services, elle n'hésita pas à se rendre immédiatement chez lui, quoiqu'elle fût très fatiguée, un accouchement laborieux l'ayant tenue sur pied pendant toute la nuit précédente. Madame Virguinsky avait toujours été convaincue qu' « une drogue comme Chatoff était capable d'une lâcheté civique » ; mais l'arrivée de Marie Ignatievna présentait les choses sous un nouveau point de vue. L'émoi de Chatoff, ses supplications désespérées dénotaient un revirement dans les sentiments du traître : un homme décidé à se livrer pour perdre les autres n'aurait eu, semblait-il, ni cet air, ni ce ton. Bref, Arina Prokhorovna résolut de tout voir par ses propres yeux. Cette détermination fit grand plaisir à Virguinsky, – ce fut comme si on lui eût ôté de dessus la poitrine un poids de cinq pouds ! Il se prit même à espérer : l'aspect du prétendu dénonciateur lui paraissait s'accorder aussi peu que possible avec les soupçons de Verkhovensky.

Chatoff ne s’était pas trompé ; lorsqu’il rentra dans ses pénates, Arina Prokhorovna était déjà près de Marie. Le premier soin de la sage-femme en arrivant avait été de chasser avec mépris Kiriloff qui faisait le guet au bas de l’escalier ; ensuite elle s’était nommée à Marie, celle-ci ne semblant pas la reconnaître. Elle trouva la malade dans « une très vilaine position », c'est-à-dire irritable, agitée, et « en proie au désespoir le plus pusillanime ». Mais dans l’espace de cinq minutes madame Virguinsky réfuta victorieusement toutes les objections de sa cliente.

– Pourquoi toujours rabâcher que vous ne voulez pas d’une accoucheuse chère ? disait-elle au moment où entra Chatoff, – c’est une pure sottise, ce sont des idées fausses résultant de votre situation anormale. Avec une sage-femme inexpérimentée, une bonne vieille quelconque, vous avez cinquante chances d’accident, et, en ce cas, ce sera bien plus d’embarras, bien plus de dépenses que si vous aviez pris une accoucheuse chère. Comment savez-vous que je prends cher ? Vous payerez plus tard, je ne salerai pas ma note, et je réponds du succès ; avec moi vous ne mourrez pas, je ne connais pas cela. Quant à l’enfant, dès demain je l’enverrai dans un asile, ensuite à la campagne, et ce sera une affaire finie. Vous recouvrerez la santé, vous vous mettrez à un travail rationnel, et d’ici à très peu de temps vous indemniserez Chatoff de son hospitalité et de ses débours, lesquels d’ailleurs ne seront pas si considérables…

– Il ne s’agit pas de cela… Je n’ai pas le droit de déranger…

– Ce sont là des sentiments rationnels et civiques, mais soyez sûre que Chatoff ne dépensera presque rien si, au lieu d’être un monsieur fantastique, il veut se montrer quelque peu raisonnable. Il suffit qu’il ne fasse pas de bêtises, qu’il n’aille pas tambouriner à la porte des maisons et qu’il ne coure pas comme un perdu par toute la ville. Si on ne le retenait pas, il irait éveiller tous les médecins de la localité ; quand il est venu me trouver, il a mis en émoi tous les chiens de la rue. Pas n’est besoin de

médecins, j'ai déjà dit que je répondais de tout. À la rigueur on peut appeler une vieille femme, une garde-malade, cela ne coûte rien. Du reste, Chatoff lui-même est en mesure de rendre quelques services, il peut faire autre chose encore que des bêtises. Il a des bras et des jambes, il courra chez le pharmacien, sans que vous voyiez là un bienfait pénible pour votre délicatesse. En vérité, voilà un fameux bienfait ! Si vous êtes dans cette situation, n'est-ce pas lui qui en est la cause ? Est-ce que, dans le but égoïste de vous épouser, il ne vous a pas brouillée avec la famille qui vous avait engagée comme institutrice ?... Nous avons entendu parler de cela... Du reste, lui-même tout à l'heure est accouru comme un insensé et a rempli toute la rue de ses cris. Je ne m'impose à personne, je suis venue uniquement pour vous, par principe, parce que tous les nôtres sont tenus de s'entraider ; je le lui ai déclaré avant même de sortir de chez moi. Si vous jugez ma présence inutile, eh bien, adieu ! Puissiez-vous seulement n'avoir pas à vous repentir de votre résolution !

Et elle se leva pour s'en aller.

Marie était si brisée, si souffrante, et, pour dire la vérité, l'issue de cette crise lui causait une telle appréhension, qu'elle n'eût pas le courage de renvoyer la sage-femme. Mais madame Virguinsky lui devint tout à coup odieuse : son langage était absolument déplacé et ne répondait en aucune façon aux sentiments de Marie. Toutefois la crainte de mourir entre les mains d'une accoucheuse inexpérimentée triompha des répugnances de la malade. Elle passa sa mauvaise humeur sur Chatoff qu'elle tourmenta plus impitoyablement que jamais par ses caprices et ses exigences. Elle en vint jusqu'à lui défendre non seulement de la regarder, mais même de tourner la tête de son côté. À mesure que les douleurs prenaient un caractère plus aigu, Marie se répandait en imprécations et en injures de plus en plus violentes.

– Eh ! mais nous allons le faire sortir, observa Arina Prokhorovna, – il a l’air tout bouleversé, et, avec sa pâleur cadavérique, il n’est bon qu’à vous effrayer ! Qu’est-ce que vous avez, dites-moi, plaisant original ? Voilà une comédie !

Chatoff ne répondit pas ; il avait résolu de garder le silence.

– J’ai vu des pères bêtes en pareil cas, ils perdaient aussi l’esprit, mais ceux-là du moins…

– Taisez-vous ou allez-vous-en, j’aime mieux crever ! Ne dites plus un mot, je ne veux pas, je ne veux pas ! cria Marie.

– Il est impossible de ne pas dire un mot, vous le comprendriez si vous n’étiez pas vous-même privée de raison. Il faut au moins parler de l’affaire : dites, avez-vous quelque chose de prêt ? Répondez, vous, Chatoff, elle ne s’occupe pas de cela.

– Que faut-il, dites-moi ?

– Alors, c’est que rien n’a été préparé.

Elle indiqua tout ce dont on avait besoin, et je dois ici rendre cette justice qu’elle se limita aux choses les plus indispensables. Quelques-unes se trouvaient dans la chambre. Marie tendit sa clef à son mari pour qu’il fouillât dans son sac de voyage. Comme les mains de Chatoff tremblaient, il mit beaucoup de temps à ouvrir la serrure. La malade se fâcha, mais Arina Prokhorovna s’étant vivement avancée vers Chatoff pour lui prendre la clef, Marie ne voulut pas permettre à la sage-femme de visiter son sac, elle insista en criant et en pleurant pour que son époux seul se chargeât de ce soin.

Il fallut aller chercher certains objets chez Kiriloff. Chatoff n’eut pas plus tôt quitté la chambre que sa femme le rappela à grands cris ; il ne put la calmer qu’en lui disant pourquoi il sor-

tait, et en lui jurant que son absence ne durerait pas plus d'une minute.

– Eh bien, vous êtes difficile à contenter, madame, ricana l'accoucheuse : – tout à l'heure la consigne était : tourne-toi du côté du mur et ne te permets pas de me regarder ; à présent, c'est autre chose : ne t'avise pas de me quitter un seul instant, et vous vous mettez à pleurer. Pour sûr, il va penser quelque chose. Allons, allons, ne vous fâchez pas, je plaisante.

– Il n'osera rien penser.

– Ta-ta-ta, s'il n'était pas amoureux de vous comme un bélier, il n'aurait pas couru les rues à perdre haleine et fait aboyer tous les chiens de la ville. Il a brisé un châssis chez moi.

V

Chatoff trouva Kiriloff se promenant encore d'un coin de la chambre à l'autre, et tellement absorbé qu'il avait même oublié l'arrivée de Marie Ignatievna ; il écoutait sans comprendre.

– Ah ! oui, fit-il soudain, comme s'arrachant avec effort et pour un instant seulement à une idée qui le fascinait, – oui, … la vieille… Votre femme ou la vieille ? Attendez ; votre femme et la vieille n'est-ce pas ? Je me rappelle ; j'ai passé chez elle ; la vieille viendra, seulement ce ne sera pas tout de suite. Prenez le coussin. Quoi encore ? Oui… Attendez, avez-vous quelquefois, Chatoff, la sensation de l'harmonie éternelle ?

– Vous savez, Kiriloff, vous ne pouvez plus passer les nuits sans dormir.

L'ingénieur revint à lui, et, chose étrange, se mit à parler d'une façon beaucoup plus coulante qu'il n'avait coutume de le faire ; évidemment, les idées qu'il exprimait étaient depuis longtemps formulées dans son esprit, et il les avait peut-être couchées par écrit :

– Il y a des moments, – et cela ne dure que cinq ou six secondes de suite, où vous sentez soudain la présence de l'harmonie éternelle. Ce phénomène n'est ni terrestre, ni céleste, mais c'est quelque chose que l'homme, sous son enveloppe terrestre, ne peut supporter. Il faut se transformer physiquement ou mourir. C'est un sentiment clair et indiscutable. Il vous semble tout à coup être en contact avec toute la nature, et vous dites : Oui, cela est vrai. Quand Dieu a créé le monde, il a dit à la fin de chaque jour de la création : « Oui, cela est vrai, cela est bon. » C'est… ce n'est pas de l'attendrissement, c'est de la joie. Vous ne pardonnez rien, parce qu'il n'y a plus rien à pardonner. Vous n'aimez pas non plus, oh ! ce sentiment est supérieur à l'amour ! Le plus terrible, c'est l'effrayante netteté avec laquelle il s'accuse, et la joie dont il vous remplit. Si cet état dure plus de cinq secondes, l'âme ne peut y résister et doit disparaître. Durant ces cinq secondes, je vis toute une existence humaine, et pour elles je donnerais toute ma vie, car ce ne serait pas les payer trop cher. Pour supporter cela pendant dix secondes, il faut se transformer physiquement. Je crois que l'homme doit cesser d'engendrer. Pourquoi des enfants, pourquoi le développement si le but est atteint ? Il est dit dans l'Évangile qu'après la résurrection on n'engendrera plus, mais qu'on sera comme les anges de Dieu. C'est une figure. Votre femme accouche ?

– Kiriloff, est-ce que ça vous prend souvent ?

– Une fois tous les trois jours, une fois par semaine.

– Vous n'êtes pas épileptique ?

– Non.

– Alors vous le deviendrez. Prenez garde, Kiriloff, j’ai entendu dire que c’est précisément ainsi que cela commence. Un homme sujet à cette maladie m’a fait la description détaillée de la sensation qui précède l’accès, et, en vous écoutant, je croyais l’entendre. Lui aussi m’a parlé des cinq secondes, et m’a dit qu’il était impossible de supporter plus longtemps cet état. Rappelez-vous la cruche de Mahomet : pendant qu’elle se vidait, le prophète chevauchait dans le paradis. La cruche, ce sont les cinq secondes ; le paradis, c’est votre harmonie, et Mahomet était épileptique. Prenez garde de le devenir aussi, Kiriloff !

– Je n’en aurai pas le temps, répondit l’ingénieur avec un sourire tranquille.

VI

La nuit se passa. On renvoyait Chatoff, on l’injuriait, on l’appelait. Marie en vint à concevoir les plus grandes craintes pour sa vie. Elle criait qu’elle voulait vivre « absolument, absolument ! » et qu’elle avait peur de mourir : « Il ne faut pas, il ne faut pas ! » répétait-elle. Sans Arina Prokhorovna les choses auraient été fort mal. Peu à peu, elle se rendit complètement maîtresse de sa cliente, qui finit par lui obéir avec la docilité d’un enfant. La sage-femme procédait par la sévérité et non par les caresses ; en revanche elle entendait admirablement son métier. L’aurore commençait à poindre. Arina Prokhorovna imagina tout à coup que Chatoff était allé prier Dieu sur le palier, et elle se mit à rire. La malade rit aussi, d’un rire méchant, amer, qui paraissait la soulager. À la fin, le mari fut expulsé pour tout de bon. La matinée était humide et froide. Debout sur le carré, le visage tourné contre le mur, Chatoff se trouvait exactement

dans la même position que la veille, au moment de la visite d'Erkel. Il tremblait comme une feuille et n'osait penser ; des rêves incohérents, aussi vite interrompus qu'ébauchés, occupaient son esprit. De la chambre arrivèrent enfin jusqu'à lui non plus des gémissements, mais des hurlements affreux, inexprimables, impossibles. En vain il voulut se boucher les oreilles, il ne put que tomber à genoux en répétant sans savoir ce qu'il disait : « Marie, Marie ! » Et voilà que soudain retentit un cri nouveau, faible, inarticulé, – un vagissement. Chatoff frissonnant se releva d'un bond, fit le signe de la croix et s'élança dans la chambre. Entre les bras d'Arina Prokhorovna s'agitait un nouveau-né, un petit être rouge, ridé, sans défense, à la merci du moindre souffle, mais qui criait comme pour attester son droit à la vie… Étendue sur le lit, Marie semblait privée de sentiment ; toutefois, au bout d'une minute, elle ouvrit les yeux et regarda son mari d'une façon étrange : jusqu'alors, jamais il ne lui avait vu ce regard, et il ne pouvait le comprendre.

– Un garçon ? Un garçon ? demanda-t-elle d'une voix brisée à l'accoucheuse.

– Oui, répondit celle-ci en train d'emmailloter le baby.

Pendant un instant elle le donna à tenir à Chatoff, tandis qu'elle se disposait à le mettre sur le lit, entre deux oreillers. La malade fit à son mari un petit signe à la dérobée, comme si elle eût craint d'être vue par Arina Prokhorovna. Il comprit tout de suite et vint lui montrer l'enfant.

La mère sourit.

– Qu'il est… joli… murmura-t-elle faiblement.

Madame Virguinsky était triomphante.

– Oh ! comme il le regarde ! fit-elle avec un rire gai en considérant le visage de Chatoff ; – voyez donc cette tête !

– Égayez-vous, Arina Prokhorovna… C'est une grande joie… balbutia-t-il d'un air de béatitude idiote ; il était radieux depuis les quelques mots prononcés par Marie au sujet de l'enfant.

– Quelle si grande joie y a-t-il là pour vous ? répliqua en riant Arina Prokhorovna, qui n'épargnait pas sa peine et travaillait comme une esclave.

– Le secret de l'apparition d'un nouvel être, un grand, un inexplicable mystère, Arina Prokhorovna, et quel dommage que vous ne compreniez pas cela !

Dans son exaltation Chatoff bégayait des paroles confuses qui semblaient jaillir de son âme en dépit de lui-même ; on aurait dit que quelque chose était détraqué dans son cerveau.

– Il y avait deux êtres humains, et en voici tout à coup un troisième, un nouvel esprit, entier, achevé, comme ne le sont pas les œuvres sortant des mains de l'homme ; une nouvelle pensée et un nouvel amour, c'est même effrayant… Et il n'y a rien au monde qui soit au-dessus de cela !

La sage-femme partit d'un franc éclat de rire.

– Eh ! qu'est-ce qu'il jabote ! C'est tout simplement le développement ultérieur de l'organisme, et il n'y a là rien de mystérieux. Alors n'importe quelle mouche serait un mystère. Mais voici une chose : les gens qui sont de trop ne devraient pas venir au monde. Commencez par vous arranger de façon qu'ils ne soient pas de trop, et ensuite engendrez-les. Autrement, qu'arrive-t-il ? Celui-ci, par exemple, après-demain on devra l'envoyer dans un asile… Du reste, il faut cela aussi.

– Je ne souffrirai jamais qu'il soit envoyé dans un asile ! dit d'un ton ferme Chatoff qui regardait fixement le plancher.

– Vous l'adopterez ?

– Il est déjà mon fils.

– Sans doute c'est un Chatoff ; aux yeux de la loi vous êtes son père, et vous n'avez pas lieu de vous poser en bienfaiteur du genre humain. Il faut toujours qu'ils fassent des phrases. Allons, allons, c'est bien, seulement, messieurs, il est temps que je m'en aille, dit madame Virguinsky quand elle eut fini tous ses arrangements. – Je viendrai encore dans la matinée, et, si besoin est, je passerai ce soir, mais maintenant, comme tout est terminé à souhait, je dois courir chez d'autres qui m'attendent depuis longtemps. Vous avez une vieille qui demeure dans votre maison, Chatoff ; autant elle qu'une autre, mais ne quittez pas pour cela votre femme, cher mari ; restez près d'elle, vous pourrez peut-être vous rendre utile ; je crois que Marie Ignatievna ne vous chassera pas… allons, allons, je ris…

Chatoff reconduisit Arina Prokhorovna jusqu'à la grand'porte. Avant de sortir, elle lui dit :

– Vous m'avez amusée pour toute ma vie, je ne vous demanderai pas d'argent ; je rirai encore en rêve. Je n'ai jamais rien vu de plus drôle que vous cette nuit.

Elle s'en alla très contente. La manière d'être et le langage de Chatoff lui avaient prouvé clair comme le jour qu'une pareille « lavette », un homme chez qui la bosse de la paternité était si développée, ne pouvait pas être un dénonciateur. Quoiqu'elle eût une cliente à visiter dans le voisinage de la rue de l'Épiphanie, Arina Prokhorovna retourna directement chez elle, pressée qu'elle était de faire part de ses impressions à son mari.

– Marie, elle t'a ordonné de dormir pendant un certain temps, bien que ce soit fort difficile, je le vois… commença timidement Chatoff. – Je vais me mettre là près de la fenêtre et je veillerai sur toi, n'est-ce pas ?

Il s'assit près de la fenêtre, derrière le divan, de sorte qu'elle ne pouvait pas le voir. Mais moins d'une minute après elle l'appela et, d'un ton dédaigneux, le pria d'arranger l'oreiller. Il obéit. Elle regardait le mur avec colère.

– Pas ainsi, oh ! pas ainsi… Quel maladroit !

Chatoff se remit à l'œuvre.

La malade eut une fantaisie étrange :

– Baissez-vous vers moi, dit-elle soudain à son mari en faisant tous ses efforts pour ne pas le regarder.

Il eut un frisson, néanmoins il se pencha vers elle.

– Encore… pas comme cela, plus près…

Elle passa brusquement son bras gauche autour du cou de Chatoff, et il sentit sur son front le baiser brûlant de la jeune femme.

– Marie !

Elle avait les lèvres tremblantes et se roidissait contre elle-même, mais tout à coup elle se souleva un peu, ses yeux étincelèrent :

– Nicolas Stavroguine est un misérable ! s'écria-t-elle.

Puis elle retomba sans force sur le lit, cacha son visage dans l'oreiller et se mit à sangloter, tout en tenant la main de Chatoff étroitement serrée dans la sienne.

À partir de ce moment elle ne le laissa plus s'éloigner, elle voulut qu'il restât assis à son chevet. Elle ne pouvait pas parler beaucoup, mais elle ne cessait de le contempler avec un sourire de bienheureuse. Il semblait qu'elle fût devenue une petite sotte. C'était, pour ainsi dire, une renaissance complète. Quant à Chatoff, tantôt il pleurait comme un petit enfant, tantôt il disait Dieu sait quelles extravagances en baisant les mains de Marie. Elle écoutait avec ivresse, peut-être sans comprendre, tandis que ses doigts alanguis lissaient et caressaient amoureusement les cheveux de son époux. Il parlait de Kiriloff, de la vie nouvelle qui allait maintenant commencer pour eux, de l'existence de Dieu, de la bonté de tous les hommes… Ensuite, d'un œil ravi, ils se remirent à considérer le baby.

– Marie ! cria Chatoff, qui tenait l'enfant dans ses bras, – nous en avons fini, n'est-ce pas, avec l'ancienne démence, avec l'infamie et la charogne ? Laisse-moi faire, et nous entrerons à trois dans une nouvelle route, oui, oui !… Ah ! mais comment donc l'appellerons-nous, Marie ?

– Lui ? Comment nous l'appellerons ? fit-elle avec étonnement, et soudain ses traits prirent une expression d'affreuse souffrance.

Elle frappa dans ses mains, jeta à Chatoff un regard de reproche et enfouit sa tête dans l'oreiller.

– Marie, qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il épouvanté.

– Et vous avez pu, vous avez pu… Oh ! Ingrat !

– Marie, pardonne, Marie… je désirais seulement savoir comment on le nommerait. Je ne sais pas…

– Ivan, Ivan, répondit-elle avec feu en relevant son visage trempé de larmes ; – vraiment, avez-vous pu soupçonner qu'on lui donnerait quelque autre nom, un nom *odieux ?*

– Marie, calme-toi, oh ! que tu es nerveuse !

– Encore une grossièreté ; pourquoi attribuez-vous cela aux nerfs ? Je parie que si j'avais dit de l'appeler de ce nom odieux, vous auriez consenti tout de suite, vous n'y auriez même pas fait attention ! Oh ! les ingrats, les hommes bas ! Tous, tous !

Inutile de dire qu'un instant après ils se réconcilièrent. Chatoff persuada à Marie de prendre du repos. Elle s'endormit, mais toujours sans lâcher la main de son mari ; de temps à autre elle s'éveillait, le regardait comme si elle avait peur qu'il ne s'en allât, puis fermait de nouveau les yeux.

Kiriloff envoya la vieille présenter ses « félicitations » ; elle apporta en outre, de la part de l'ingénieur, du thé chaud, des côtelettes qui venaient d'être grillées, et du pain blanc avec du bouillon pour « Marie Ignatievna ». La malade but avidement le bouillon et obligea son mari à manger une côtelette. La vieille s'occupa de l'enfant.

Le temps se passait. Vaincu par la fatigue, Chatoff s'endormit lui-même sur la chaise et laissa tomber sa tête sur l'oreiller de Marie. Arina Prokhorovna, fidèle à sa promesse, arriva sur ces entrefaites. Elle éveilla gaiement les époux, fit à Marie les recommandations nécessaires, examina l'enfant et défendit encore à Chatoff de s'éloigner. La sage-femme décocha ensuite à l' « heureux couple » quelques traits moqueurs ; après quoi elle se retira aussi contente que tantôt.

L'obscurité était venue quand Chatoff s'éveilla. Il se hâta d'allumer une bougie et courut chercher la vieille ; mais il s'était à peine mis en devoir de descendre l'escalier qu'il entendit, non sans stupeur, quelqu'un gravir les marches d'un pas léger et tranquille. Le visiteur était Erkel.

– N'entrez pas ! dit Chatoff à voix basse, et, prenant vivement le jeune homme par le bras, il lui fit rebrousser chemin jusqu'à la grand'porte. – Attendez ici, je vais sortir tout de suite, je vous avais complètement oublié ! Oh ! comme vous savez vous rappeler à l'attention !

Il était si pressé qu'il ne passa même pas chez Kiriloff et se contenta d'appeler la vieille. Marie fut au désespoir, s'indigna : comment pouvait-il seulement avoir l'idée de la quitter ?

– Mais c'est pour en finir ! criait-il avec exaltation ; – après cela nous entrerons dans une nouvelle voie, et plus jamais, plus jamais nous ne songerons aux horreurs d'autrefois !

Tant bien que mal il parvint à lui faire entendre raison, promettant d'être de retour à neuf heures précises ; il l'embrassa tendrement, il embrassa le baby et courut retrouver Erkel.

Tous deux devaient se rendre dans le parc des Stavroguine à Skvorechniki, où, dix-huit mois auparavant, Chatoff avait enterré la presse remise entre ses mains. Situé assez loin de l'habitation, le lieu était sauvage, solitaire et des mieux choisis pour servir de cachette. De la maison Philippoff à cet endroit on pouvait compter trois verstes et demie, peut-être même quatre.

– Est-il possible que nous fassions toute la route à pied ? Je vais prendre une voiture.

– N’en faites rien, je vous prie, répondit Erkel, – ils ont formellement insisté là-dessus. Un cocher est un témoin.

– Allons… diable ! Peu importe, le tout est d’en finir !

Ils se mirent en marche d’un pas rapide.

– Erkel, vous êtes encore tout jeune ! cria Chatoff : – avez-vous jamais été heureux ?

– Vous, il paraît qu’à présent vous l’êtes fort, observa l’enseigne intrigué.

CHAPITRE VI

UNE NUIT LABORIEUSE.

I

Dans la journée, Virguinsky passa deux heures à courir chez tous les *nôtres* : il voulait leur dire que Chatoff ne dénoncerait certainement pas, attendu que sa femme était revenue chez lui, qu'un enfant lui était né, et que, « connaissant le cœur humain », on ne pouvait pas en ce moment le considérer comme un homme dangereux. Mais, à son extrême regret, il trouva buisson creux presque partout ; seuls Erkel et Liamchine étaient chez eux. Le premier fixa ses yeux clairs sur le visiteur et l'écouta en silence. Lorsque Virguinsky lui demanda nettement s'il irait au rendez-vous à six heures, il répondit avec le plus franc sourire que cela ne pouvait faire aucun doute.

Liamchine était couché et paraissait très sérieusement malade ; il avait tiré la couverture sur sa tête. L'arrivée de Virguinsky l'épouvanta ; dès que celui-ci eut pris la parole, le Juif sortit brusquement ses bras du lit et se mit à les agiter en suppliant qu'on le laissât en repos. Néanmoins il écouta jusqu'au bout tout ce qu'on lui dit de Chatoff, et la nouvelle que Virguinsky avait vainement cherché à voir les *nôtres* produisit sur lui une impression extraordinaire. Il savait déjà (par Lipoutine) la mort de Fedka, et il en parla avec agitation au visiteur qui, à son tour, fut très frappé de cet événement. À la question :

« Faut-il ou non aller là ? » Liamchine répondit, en remuant de nouveau les bras, qu'il était en dehors de tout, qu'il ne savait rien, et qu'on devait le laisser tranquille.

Virguinsky revint chez lui fort oppressé, fort inquiet ; il lui en coûtait aussi de ne pouvoir se confier à sa famille, car il avait coutume de tout dire à sa femme, et si en ce moment une nouvelle idée, un nouveau moyen d'arranger les choses à l'amiable ne s'était fait jour dans son cerveau échauffé, il se serait peut-être mis au lit comme Liamchine. Mais la pensée qui venait de s'offrir à son esprit lui donna des forces, et même, dans son impatience de mettre ce projet à exécution, il partit avant l'heure pour le lieu du rendez-vous.

C'était un endroit très sombre situé à l'extrémité de l'immense parc des Stavroguine. Plus tard je suis allé exprès le visiter ; qu'il devait paraître morne par cette humide soirée d'automne ! Là commençait un ancien bois de réserve ; les énormes pins séculaires formaient des tâches noires dans l'obscurité. Celle-ci était telle qu'à deux pas on pouvait à peine se voir, mais Pierre Stépanovitch et Lipoutine arrivèrent avec des lanternes ; ensuite Erkel en apporta une aussi. À une époque fort reculée et pour un motif que j'ignore, on avait construit dans ce lieu, avec des pierres de roche non équarries, une grotte d'un aspect assez bizarre. La table et les petits bancs qui se trouvaient dans l'intérieur de cette grotte étaient depuis longtemps en proie à la pourriture. À deux cents pas à droite finissait le troisième étang du parc. Les trois pièces d'eau se faisaient suite : entre la première qui commençait tout près de l'habitation et la dernière qui se terminait tout au bout du parc il y avait plus d'une verste de distance. Il n'était pas à présumer qu'un bruit quelconque, un cri ou même un coup de feu pût parvenir aux oreilles des quelques personnes résidant encore dans la maison Stavroguine. Depuis le départ de Nicolas Vsévolodovitch et celui d'Alexis Egoritch, il ne restait plus là que cinq ou six individus, des domestiques invalides, pour ainsi dire. En

tout cas, à supposer même que ces gens entendissent des cris, des appels désespérés, on pouvait être presque sûr que pas un ne quitterait son poêle pour courir au secours.

À six heures vingt, tous se trouvèrent réunis, à l'exception d'Erkel, qui avait été chargé d'aller chercher Chatoff. Cette fois, Pierre Stépanovitch ne se fit pas attendre ; il vint accompagné de Tolkatchenko. Ce dernier était fort soucieux ; sa résolution de parade, sa jactance effrontée avaient complètement disparu. Il ne quittait pas Pierre Stépanovitch, à qui tout d'un coup il s'était mis à témoigner un dévouement sans bornes : à chaque instant il s'approchait de lui d'un air affairé et lui parlait à voix basse, mais l'autre ne répondait pas ou grommelait d'un ton fâché quelques mots pour se débarrasser de son interlocuteur.

Chigaleff et Virguinsky arrivèrent plusieurs minutes avant Pierre Stépanovitch, et, dès que celui-ci parut, ils se retirèrent un peu à l'écart sans proférer un seul mot ; ce silence était évidemment prémédité. Verkhovensky leva sa lanterne et alla les regarder sous le nez avec un sans façon insultant. « Ils veulent parler », pensa-t-il.

– Liamchine n'est pas là ? demanda ensuite Pierre Stépanovitch à Virguinsky. – Qui est-ce qui a dit qu'il était malade ?

Liamchine, qui se tenait caché derrière un arbre, se montra soudain.

– Présent ! fit-il.

Le Juif avait revêtu un paletot d'hiver, et un plaid l'enveloppait des pieds à la tête, en sorte que, même avec une lanterne, il n'était pas facile de distinguer ses traits.

– Alors il ne manque que Lipoutine ?

À ces mots, Lipoutine sortit silencieusement de la grotte. Pierre Stépanovitch leva de nouveau sa lanterne.

– Pourquoi vous étiez-vous fourré là ? Pourquoi ne sortiez-vous pas ?

– Je suppose que nous conservons tous la liberté… de nos mouvements, murmura Lipoutine qui, du reste, ne se rendait pas bien compte de ce qu'il voulait dire.

– Messieurs, commença Pierre Stépanovitch en élevant la voix, ce qui fit sensation, car jusqu'alors tous avaient parlé bas ; – vous comprenez bien, je pense, que l'heure des délibérations est passée. Tout a été dit, réglé, arrêté dans la séance d'hier. Mais peut-être, si j'en juge par les physionomies, quelqu'un de vous désire prendre la parole ; en ce cas je le prie de se dépêcher. Le diable m'emporte, nous n'avons pas beaucoup de temps, et Erkel peut l'amener d'un moment à l'autre…

– Il l'amènera certainement, observa Tolkatchenko.

– Si je ne me trompe, tout d'abord devra avoir lieu la remise de la typographie ? demanda Lipoutine sans bien savoir pourquoi il posait cette question.

– Eh bien, naturellement, on ne laisse pas perdre ses affaires, répondit Pierre Stépanovitch en dirigeant un jet de lumière sur le visage de Lipoutine. – Mais hier il a été décidé d'un commun accord qu'on n'emporterait pas la presse aujourd'hui. Qu'il vous indique seulement l'endroit où il l'a enterrée ; plus tard nous l'exhumerons nous-mêmes. Je sais qu'elle est enfouie ici quelque part, à dix pas d'un des coins de cette grotte… Mais, le diable m'emporte, comment donc avez-vous oublié cela, Lipoutine ? Il a été convenu que vous iriez seul à sa rencontre et qu'ensuite nous sortirions… Il est étrange que vous fassiez cette question, ou bien est-ce que vous parlez pour ne rien dire ?

La figure de Lipoutine s'assombrit, mais il ne répliqua pas. Tous se turent. Le vent agitait les cimes des pins.

– J'espère pourtant, messieurs, que chacun accomplira son devoir, déclara impatiemment Pierre Stépanovitch.

– Je sais que la femme de Chatoff est arrivée chez lui et qu'elle vient d'avoir un enfant, dit soudain Virguinsky, dont l'émotion était telle qu'il pouvait à peine parler. – Connaissant le cœur humain… on peut être sûr qu'à présent il ne dénoncera pas… car il est heureux… En sorte que tantôt je suis allé chez tout le monde, mais je n'ai trouvé personne… en sorte que maintenant il n'y a peut-être plus rien à faire…

La respiration lui manquant, il dut s'arrêter.

Pierre Stépanovitch s'avança vivement vers lui.

– Si vous, monsieur Virguinsky, vous deveniez heureux tout d'un coup, renonceriez-vous, – je ne dis pas à dénoncer, il ne peut être question de cela, – mais à accomplir un dangereux acte de civisme dont vous auriez conçu l'idée avant d'être heureux, et que vous considéreriez comme un devoir, comme une obligation pour vous, quelques risques qu'il dût faire courir à votre bonheur ?

– Non, je n'y renoncerais pas ! Pour rien au monde je n'y renoncerais ! répondit avec une chaleur fort maladroite Virguinsky.

– Plutôt que d'être un lâche, vous préféreriez redevenir malheureux ?

– Oui, oui… Et même tout au contraire… je voudrais être un parfait lâche… c'est-à-dire non… pas un lâche, mais au contraire être tout à fait malheureux plutôt que lâche.

– Eh bien, sachez que Chatoff considère cette dénonciation comme un exploit civique, comme un acte impérieusement exigé par ses principes, et la preuve, c’est que lui-même se met dans un assez mauvais cas vis-à-vis du gouvernement, quoique sans doute, comme délateur, il doive s’attendre à beaucoup d’indulgence. Un pareil homme ne renoncera pour rien au monde à son dessein. Il n’y a pas de bonheur qui puisse le fléchir ; d’ici à vingt-quatre heures il rentrera en lui-même, s’accablera de reproches et exécutera ce qu’il a projeté. D’ailleurs je ne vois pas que Chatoff ait lieu d’être si heureux parce que sa femme, après trois ans de séparation, est venue chez lui accoucher d’un enfant dont Stavroguine est le père.

– Mais personne n’a vu la dénonciation, objecta d’un ton ferme Chigaleff.

– Je l’ai vue, moi, cria Pierre Stépanovitch, – elle existe, et tout cela est terriblement bête, messieurs !

– Et moi, fit Virguinsky s’échauffant tout à coup, – je proteste… je proteste de toutes mes forces… Je veux… Voici ce que je veux : quand il arrivera, je veux que nous allions tous au-devant de lui et que nous l’interrogions : si c’est vrai, on l’en fera repentir, et s’il donne sa parole d’honneur, on le laissera aller. En tout cas, qu’on le juge, qu’on observe les formes juridiques. Il ne faut pas de guet-apens.

– Risquer l’œuvre commune sur une parole d’honneur, c’est le comble de la bêtise ! Le diable m’emporte, que c’est bête, messieurs, à présent ! Et quel rôle vous assumez au moment du danger !

– Je proteste, je proteste, ne cessait de répéter Virguinsky.

– Du moins, ne criez pas, nous n'entendrons pas le signal. Chatoff, messieurs… (Le diable m'emporte, comme c'est bête à présent !) Je vous ai déjà dit que Chatoff est un slavophile, c'est-à-dire un des hommes les plus bêtes… Du reste, cela ne signifie rien, vous êtes cause que je perds le fil de mes idées !… Chatoff, messieurs, était un homme aigri, et comme, après tout, il appartenait à la société, j'ai voulu jusqu'à la dernière minute espérer qu'on pourrait utiliser ses ressentiments dans l'intérêt de l'œuvre commune. Je l'ai épargné, je lui ai fait grâce, nonobstant les instructions les plus formelles… J'ai eu pour lui cent fois plus d'indulgence qu'il n'en méritait ! Mais il a fini par dénoncer, eh bien, tant pis pour lui !… Et maintenant essayez un peu de lâcher ! Pas un de vous n'a le droit d'abandonner l'œuvre ! Vous pouvez embrasser Chatoff, si vous voulez, mais vous n'avez pas le droit de livrer l'œuvre commune à la merci d'une parole d'honneur ! Ce sont les cochons et les gens vendus au gouvernement qui agissent de la sorte !

– Qui donc ici est vendu au gouvernement ? demanda Lipoutine.

– Vous peut-être. Vous feriez mieux de vous taire, Lipoutine, vous ne parlez que pour parler, selon votre habitude. J'appelle vendus, messieurs, tous ceux qui canent à l'heure du danger. Il se trouve toujours au dernier moment un imbécile, qui saisi de frayeur, accourt en criant : « Ah ! pardonnez-moi, et je les livrerai tous ! » Mais sachez, messieurs, que maintenant il n'y a plus de dénonciation qui puisse vous valoir votre grâce. Si même on abaisse la peine de deux degrés, c'est toujours la Sibérie pour chacun, sans parler d'une autre punition à laquelle vous n'échapperez pas. Il y a un glaive plus acéré que celui du gouvernement.

Pierre Stépanovitch était furieux et la colère lui faisait dire beaucoup de paroles inutiles. Chigaleff s'avança hardiment vers lui.

– Depuis hier, j'ai réfléchi à l'affaire, commença-t-il sur un ton froid, méthodique et assuré qui lui était habituel (la terre se serait entr'ouverte sous ses pieds qu'il n'aurait pas, je crois, haussé la voix d'une seule note, ni changé un iota à son discours) ; après avoir réfléchi à l'affaire, je me suis convaincu que non seulement le meurtre projeté fera perdre un temps précieux qui pourrait être employé d'une façon plus pratique, mais encore qu'il constitue une funeste déviation de la voie normale, déviation qui a toujours nui considérablement à l'œuvre et qui en a retardé le succès de plusieurs dizaines d'années, en substituant à l'influence des purs socialistes celle des hommes légers et des politiciens. Mon seul but en venant ici était de protester, pour l'édification commune, contre l'entreprise projetée, et ensuite de refuser mon concours dans le moment présent que vous appelez, je ne sais pourquoi, le moment de votre danger. Je me retire – non par crainte de ce danger, non par sympathie pour Chatoff ; que je ne veux nullement embrasser, mais uniquement parce que toute cette affaire est d'un bout à l'autre en contradiction formelle avec mon programme. Quant à être un délateur, un homme vendu au gouvernement, je ne le suis pas, et vous pouvez être parfaitement tranquilles en ce qui me concerne : je ne vous dénoncerai pas.

Il fit volte-face et s'éloigna.

– Le diable m'emporte, il va les rencontrer et il avertira Chatoff ! s'écria Pierre Stépanovitch ; en même temps il prit son revolver et l'arma. À ce bruit, Chigaleff se retourna.

– Vous pouvez être sûr que, si je rencontre Chatoff en chemin, je le saluerai peut-être, mais je ne l'avertirai pas.

– Savez-vous qu'on pourrait vous faire payer cela, monsieur Fourier ?

– Je vous prie de remarquer que je ne suis pas Fourier. En me confondant avec ce fade abstracteur de quintessence, vous prouvez seulement que mon manuscrit vous est totalement inconnu, quoique vous l'ayez eu entre les mains. Pour ce qui est de votre vengeance, je vous dirai que vous avez eu tort d'armer votre revolver ; en ce moment cela ne peut que vous être tout à fait nuisible. Si vous comptez réaliser votre menace demain ou après-demain, ce sera la même chose ; en me brûlant la cervelle vous ne ferez que vous attirer des embarras inutiles ; vous me tuerez, mais tôt ou tard vous arriverez à mon système. Adieu.

Soudain on entendit siffler à deux cents pas de là, dans le parc, du côté de l'étang. Suivant ce qui avait été convenu la veille, Lipoutine répondit aussitôt à ce signal (ayant la bouche assez dégarnie de dents, il avait le matin même acheté dans un bazar un petit sifflet d'un kopek comme ceux dont les enfants se servent). En chemin, Erkel avait prévenu Chatoff que des coups de sifflet seraient échangés, en sorte que celui-ci ne conçut aucun soupçon.

– Ne vous inquiétez pas, à leur approche je me rangerai sur le côté et ils ne m'apercevront pas, dit à voix basse Chigaleff, puis tranquillement, sans se presser, il retourna chez lui en traversant le parc plongé dans l'obscurité.

On connaît maintenant jusqu'aux moindres détails de cet affreux drame. Les deux arrivants trouvèrent tout près de la grotte Lipoutine venu au-devant d'eux : sans le saluer, sans lui tendre la main, Chatoff entra brusquement en matière.

– Eh bien ! où est donc votre bêche, fit-il d'une voix forte, – et n'avez-vous pas une autre lanterne encore ? Mais n'ayez pas peur, nous sommes absolument seuls, et un coup de canon tiré

ici et maintenant ne serait pas entendu à Skvorechniki. Tenez, c'est ici, voyez-vous, à cette place même.

L'endroit qu'il indiquait en frappant du pied se trouvait en effet à dix pas d'un des coins de la grotte, du côté du bois. Au même instant Tolkatchenko, jusqu'alors masqué par un arbre, fondit sur lui, et Erkel lui empoigna les bras ; tandis que ceux-ci le saisissaient par derrière, Lipoutine l'assaillit par devant. En un clin d'œil Chatoff fut terrassé, et ses trois ennemis le tinrent renversé contre le sol. Alors s'élança Pierre Stépanovitch, le revolver au poing. On raconte que Chatoff eut le temps de tourner la tête vers lui et put encore le reconnaître. Trois lanternes éclairaient cette scène. Le malheureux poussa un cri désespéré, mais on le fit taire aussitôt : d'une main ferme Pierre Stépanovitch lui appliqua sur le front le canon de son revolver et pressa la détente. Sans doute la détonation ne fut pas très forte, car à Skvorechniki on n'entendit rien. Chigaleff ne se trouvait encore qu'à trois cents pas de là : naturellement il entendit et le cri de Chatoff et le coup de feu, mais, comme lui-même le déclara plus tard, il ne se retourna pas et continua son chemin. La mort fut presque instantanée. Seul Pierre Stépanovitch conserva la plénitude de sa présence d'esprit, sinon de son sang-froid ; il s'accroupit sur sa victime et se mit à la fouiller ; il accomplit cette besogne précipitamment, mais sans trembler. Le défunt n'avait pas d'argent sur lui (le porte-monnaie était resté sous l'oreiller de Marie Ignatievna) : la perquisition opérée dans ses vêtements n'amena que la découverte de trois insignifiants chiffons de papier : une note de comptabilité, le titre d'un livre, enfin une vieille addition de restaurant qui datait du séjour de Chatoff à l'étranger, et qu'il conservait depuis deux ans, Dieu sait pourquoi. Pierre Stépanovitch fourra ces papiers dans sa poche, puis, remarquant l'inaction de ses complices qui, groupés autour du cadavre, le contemplaient sans rien faire, il entra en fureur et les invectiva grossièrement. Tolkatchenko et Erkel, rappelés à eux-mêmes, coururent chercher dans la grotte deux pierres pesant chacune vingt livres, qu'ils y avaient déposées le

matin toutes préparées, c'est-à-dire solidement entourées de cordes. Comme il avait été décidé d'avance qu'on jetterait le corps dans l'étang le plus proche (le troisième), il s'agissait maintenant d'attacher ces pierres, l'une aux pieds, l'autre au cou du cadavre. Ce fut Pierre Stépanovitch qui se chargea de ce soin ; Tolkatchenko et Erkel se bornèrent à tenir les pierres et à les lui passer. Tout en maugréant, Verkhovensky lia d'abord avec une corde les pieds de la victime, ensuite il y attacha la pierre que lui présenta Erkel. Cette opération fut assez longue, et, tant qu'elle dura, Tolkatchenko n'eut pas même une seule fois l'idée de déposer son fardeau à terre : respectueusement incliné, il tenait toujours sa pierre dans ses mains afin de pouvoir la donner à la première réquisition. Quand enfin tout fut terminé et que Pierre Stépanovitch se releva pour observer les physionomies des assistants, alors se produisit soudain un fait complètement inattendu, dont l'étrangeté stupéfia presque tout le monde.

Ainsi que le lecteur l'a remarqué, seuls parmi les *nôtres,* Tolkatchenko et Erkel avaient aidé Pierre Stépanovitch dans sa besogne. Au moment où tous s'étaient élancés vers Chatoff, Virguinsky avait fait comme les autres, mais il s'était abstenu de toute agression. Quant à Liamchine, on ne l'avait vu qu'après le coup de revolver. Ensuite, pendant les dix minutes environ que dura le travail de Pierre Stépanovitch et de ses deux auxiliaires, on aurait dit que les trois autres étaient devenus en partie inconscients. Aucun trouble, aucune inquiétude ne les agitait encore : ils ne semblaient éprouver qu'un sentiment de surprise. Lipoutine se tenait en avant de ses compagnons, tout près du cadavre. Debout derrière lui, Virguinsky regardait par-dessus son épaule avec une curiosité de badaud, il se haussait même sur la pointe des pieds pour mieux voir. Liamchine était caché derrière Virguinsky, de temps à autre seulement il levait la tête et jetait un coup d'œil furtif, après quoi il se dérobait vivement. Mais lorsque les pierres eurent été attachées et que Verkhovensky se fut relevé, Virguinsky se mit soudain à trembler de

tous ses membres. Il frappa ses mains l'une contre l'autre et d'une voix retentissante s'écria douloureusement :

– Ce n'est pas cela, pas cela ! Non, ce n'est pas cela du tout !

Il aurait peut-être ajouté quelque chose à cette exclamation si tardive, mais Liamchine ne lui en laissa pas le temps : le Juif, qui se trouvait derrière lui, le prit soudain à bras-le-corps, et, le serrant de toutes ses forces, commença à proférer des cris véritablement inouïs. Il y a des moments de grande frayeur, par exemple, quand on entend tout à coup un homme crier d'une voix qui n'est pas la sienne et qu'on n'aurait jamais pu lui soupçonner auparavant. La voix de Liamchine n'avait rien d'humain et semblait appartenir à une bête fauve. Tandis qu'il étreignait Virguinsky de plus en plus fort, il ne cessait de trembler, regardant tout le monde avec de grands yeux, ouvrant démesurément la bouche et trépignant des pieds. Virguinsky fut tellement épouvanté que lui-même se mit à crier comme un insensé ; en même temps, avec une colère qu'on n'aurait pas attendue d'un homme aussi doux, il s'efforçait de se dégager en frappant et en égratignant Liamchine autant qu'il pouvait le faire, ce dernier se trouvant derrière lui. Erkel vint à son aide et donna au Juif une forte secousse qui l'obligea à lâcher prise ; dans son effroi Virguinsky courut se réfugier dix pas plus loin. Mais alors Liamchine aperçut tout à coup Verkhovensky et s'élança vers lui en criant de nouveau. Son pied s'étant heurté contre le cadavre, il tomba sur Pierre Stépanovitch, le saisit dans ses bras, et lui appuya sa tête sur la poitrine avec une force contre laquelle, dans le premier moment, ni Pierre Stépanovitch, ni Tolkatchenko, ni Lipoutine ne purent rien. Le premier poussait des cris, vomissait des injures et accablait de coups de poing la tête obstinément appuyée contre sa poitrine ; ayant enfin réussi à se dégager quelque peu, il prit son revolver et le braqua sur la bouche toujours ouverte de Liamchine ; déjà Tolkatchenko, Erkel et Lipoutine avaient saisi celui-ci par les bras, mais il continuait de

crier, malgré le revolver qui le menaçait. Il fallut pour le réduire au silence qu'Erkel fit de son foulard une sorte de tampon et le lui fourrât dans la bouche. Quand le Juif eut été ainsi bâillonné, Tolkatchenko lui lia les mains avec le restant de la corde.

– C'est fort étrange, dit Pierre Stépanovitch en considérant le fou avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

Sa stupéfaction était visible.

– J'avais de lui une opinion tout autre, ajouta-t-il d'un air songeur.

On confia pour le moment Liamchine à la garde d'Erkel. Force était d'en finir au plus tôt avec le cadavre, car les cris avaient été si perçants et si prolongés qu'on pouvait les avoir entendus quelque part. Tolkatchenko et Pierre Stépanovitch, s'étant munis de lanternes, prirent le corps par la tête ; Lipoutine et Virguinsky saisirent les pieds ; puis tout le monde se mit en marche. Les deux pierres rendaient le fardeau pesant, et la distance à parcourir était de deux cents pas. Tolkatchenko était le plus fort des quatre. Il proposa d'aller au pas, mais personne ne lui répondit, et chacun marcha à sa façon. Pierre Stépanovitch, presque plié en deux, portait sur son épaule la tête du mort, et avec sa main gauche tenait la pierre par en bas. Comme pendant la moitié du chemin Tolkatchenko n'avait pas pensé à l'aider dans cette partie de sa tâche, Pierre Stépanovitch finit par éclater en injures contre lui. Les autres porteurs gardèrent le silence, et ce fut seulement quand on arriva au bord de l'étang que Virguinsky, qui paraissait exténué, répéta soudain d'une voix désolée son exclamation précédente :

– Ce n'est pas cela, non, non, ce n'est pas cela du tout !

L'endroit où finissait cette pièce d'eau était l'un des plus solitaires et des moins visités du parc, surtout à cette époque de

l'année. On déposa les lanternes à terre, et après avoir donné un branle au cadavre, on le lança dans l'étang. Un bruit sourd et prolongé se fit entendre. Pierre Stépanovitch reprit sa lanterne ; tous s'avancèrent curieusement, mais le corps, entraîné par les deux pierres, avait déjà disparu au fond de l'eau, et ils ne virent rien. L'affaire était terminée.

– Messieurs, dit Pierre Stépanovitch, – nous allons maintenant nous séparer. Sans doute, vous devez sentir cette libre fierté qui est inséparable de l'accomplissement d'un libre devoir. Si, par malheur, vous êtes trop agités en ce moment pour éprouver un sentiment semblable, à coup sûr vous l'éprouverez demain : il serait honteux qu'il en fût autrement. Je veux bien considérer l'indigne effarement de Liamchine comme un cas de fièvre chaude, d'autant plus qu'il est, dit-on, réellement malade depuis ce matin. Pour vous, Virguinsky, une minute seulement de libre réflexion vous montrera qu'on ne pouvait, sans compromettre l'œuvre commune, se contenter d'une parole d'honneur, et que nous avons fait précisément ce qu'il fallait faire. Vous verrez par la suite que la dénonciation existait. Je consens à oublier vos exclamations. Quant au danger, il n'y en a pas à prévoir. L'idée de soupçonner quelqu'un d'entre nous ne viendra à personne, surtout si vous-mêmes savez vous conduire ; le principal dépend donc de vous et de la pleine conviction dans laquelle, je l'espère, vous vous affermirez dès demain. Si vous vous êtes réunis en groupe, c'est, entre autres choses, pour vous infuser réciproquement de l'énergie à un moment donné et, au besoin, pour vous surveiller les uns les autres. Chacun de vous a une lourde responsabilité. Vous êtes appelés à reconstruire sur de nouveaux fondements un édifice décrépit et vermoulu ; ayez toujours cela sous les yeux pour stimuler votre vaillance. Actuellement votre action ne doit tendre qu'à tout détruire : et l'État et sa moralité. Nous resterons seuls, nous qui nous serons préparés d'avance à prendre le pouvoir : nous nous adjoindrons les hommes intelligents et nous passerons sur le ventre des imbéciles. Cela ne doit pas vous déconcer-

ter. Il faut refaire l'éducation de la génération présente pour la rendre digne de la liberté. Les Chatoff se comptent encore par milliers. Nous nous organisons pour prendre en main la direction des esprits : ce qui est vacant, ce qui s'offre de soi-même à nous, il serait honteux de ne pas le saisir. Je vais de ce pas chez Kiriloff ; demain matin on trouvera sur sa table la déclaration qu'il doit écrire avant de se tuer et par laquelle il prendra tout sur lui. Cette combinaison a pour elle toutes les vraisemblances. D'abord, il était mal avec Chatoff ; ils ont vécu ensemble en Amérique, par suite ils ont eu le temps de se brouiller. En second lieu, on sait que Chatoff a changé d'opinion : on trouvera donc tout naturel que Kiriloff ait assassiné un homme qu'il devait détester comme renégat, et par qui il pouvait craindre d'être dénoncé. D'ailleurs tout cela sera indiqué dans la lettre ; enfin elle révèlera aussi que Fedka a logé dans l'appartement de Kiriloff. Ainsi voilà qui écartera de vous jusqu'au moindre soupçon, car toutes ces têtes de mouton seront complètement déroutées. Demain, messieurs, nous ne nous verrons pas ; je dois faire un voyage – très court, du reste, – dans le district. Mais après demain vous aurez de mes nouvelles. Je vous conseillerais de passer la journée de demain chez vous. À présent nous allons retourner à la ville en suivant des routes différentes. Je vous prie, Tolkatchenko, de vous occuper de Liamchine et de le ramener à son logis. Vous pouvez agir sur lui et surtout lui remontrer qu'il sera la première victime de sa pusillanimité. Monsieur Virguinsky, je ne veux pas plus douter de votre parent Chigaleff que de vous-même : il ne dénoncera pas. On doit assurément déplorer sa conduite ; mais, comme il n'a pas encore manifesté l'intention de quitter la société, il est trop tôt pour l'enterrer. Allons, du leste, messieurs ; quoique nous ayons affaire à des têtes de mouton, la prudence ne nuit jamais…

Virguinsky partit avec Erkel. L'enseigne, après avoir remis Liamchine entre les mains de Tolkatchenko, déclara à Pierre Stépanovitch que l'insensé avait repris ses esprits, qu'il se repentait, qu'il demandait pardon et ne se rappelait même pas ce

qu'il avait fait. Pierre Stépanovitch s'en alla seul et fit un détour qui allongeait de beaucoup sa route. À mi-chemin de la ville, il ne fut pas peu surpris de se voir rejoint par Lipoutine.

– Pierre Stépanovitch, mais Liamchine dénoncera !

– Non, il réfléchira et il comprendra qu'en dénonçant il se ferait envoyer le tout premier en Sibérie. Maintenant personne ne dénoncera, pas même vous.

– Et vous ?

– Bien entendu, je vous ferai coffrer tous, pour peu que vous vous avisiez de trahir, et vous le savez. Mais vous ne trahirez pas. C'est pour me dire cela que vous avez fait deux verstes à ma poursuite ?

– Pierre Stépanovitch, Pierre Stépanovitch, nous ne nous reverrons peut-être jamais !

– Où avez-vous pris cela ?

– Dites-moi seulement une chose.

– Eh bien, quoi ? Du reste, je désire que vous décampiez.

– Une seule réponse, mais véridique : sommes-nous le seul quinquévirat en Russie, ou y en a-t-il réellement plusieurs centaines ? J'attache à cette question la plus haute importance, Pierre Stépanovitch.

– Votre agitation me le prouve. Savez-vous, Lipoutine, que vous êtes plus dangereux que Liamchine ?

– Je le sais, je le sais, mais – une réponse, votre réponse !

– Vous êtes un homme stupide ! Voyons, qu'il n'y ait qu'un quinquévirat ou qu'il y en ait mille, ce devrait être pour vous la même chose à présent, me semble-t-il.

– Alors il n'y en a qu'un ! Je m'en doutais ! s'écria Lipoutine. – J'avais toujours pensé qu'en effet nous étions le seul…

Sans attendre une autre réponse, il rebroussa chemin et se perdit bientôt dans l'obscurité.

Pierre Stépanovitch resta un moment pensif.

– Non, personne ne dénoncera, dit-il résolument, – mais le groupe doit conserver son organisation et obéir, ou je les… Quelle drogue tout de même que ces gens-là !

II

Il passa d'abord chez lui et, méthodiquement, sans se presser, fit sa malle. Un train express partait le lendemain à six heures du matin. C'était un essai que faisait depuis peu l'administration du chemin de fer, et elle n'organisait encore ce train matinal qu'une fois par semaine. Quoique Pierre Stépanovitch eût dit aux *nôtres* qu'il allait se rendre pour quelque temps dans le district, tout autres étaient ses intentions, comme l'événement le montra. Ses préparatifs de départ terminés, il régla sa logeuse déjà prévenue par lui, prit un fiacre et se fit conduire chez Erkel qui demeurait dans le voisinage de la gare. Ensuite, vers une heure du matin, il alla chez Kiriloff, dans le domicile de qui il s'introduisit de la même façon clandestine que lors de sa précédente visite.

Pierre Stépanovitch était de très mauvaise humeur. Sans parler d'autres contrariétés qui lui étaient extrêmement sensibles (il n'avait encore rien pu apprendre concernant Stavroguine), dans le courant de la journée, paraît-il – car je ne puis rien affirmer positivement – il avait été secrètement avisé qu'un danger prochain le menaçait. (D'où avait-il reçu cette communication ? Il est probable que c'était de Pétersbourg.) Aujourd'hui sans doute il circule dans notre ville une foule de légendes au sujet de ce temps-là ; mais si quelqu'un possède des données certaines, ce ne peut être que l'autorité judiciaire. Mon opinion personnelle est que Pierre Stépanovitch pouvait avoir entrepris quelque chose ailleurs encore que chez nous, et que, par suite, des avertissements ont pu lui venir de là. Je suis même persuadé, quoi qu'en ai dit Lipoutine dans son désespoir, qu'indépendamment du quinquévirat organisé chez nous, il existait deux ou trois autres groupes créés par l'agitateur, par exemple dans les capitales ; si ce n'étaient pas des quinquévirats proprement dits, cela devait y ressembler. Trois jours après le départ de Pierre Stépanovitch, l'ordre de l'arrêter immédiatement fut envoyé de Pétersbourg aux autorités de notre ville. Cette mesure avait-elle été prise à raison des faits survenus chez nous ou bien pour d'autres causes ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il n'en fallut pas plus pour mettre le comble à la terreur presque superstitieuse qui pesait sur tous les esprits depuis qu'un nouveau crime, le mystérieux assassinat de l'étudiant Chatoff, était venu s'ajouter à tant d'autres encore inexpliqués. Mais l'ordre arriva trop tard : Pierre Stépanovitch se trouvait déjà à Pétersbourg ; il y vécut quelque temps sous un faux nom, et, à la première occasion favorable, fila à l'étranger… Du reste, n'anticipons pas.

Il semblait irrité lorsqu'il entra chez Kiriloff. On aurait dit qu'en outre du principal objet de sa visite, il avait un besoin de vengeance à satisfaire. L'ingénieur parut bien aise de le voir ; évidemment il l'attendait depuis fort longtemps et avec une impatience pénible. Son visage était plus pâle que de coutume, le

regard de ses yeux noirs avait une fixité lourde. Assis sur un coin du divan, il ne bougea pas de sa place à l'apparition du visiteur.

– Je pensais que vous ne viendriez pas, articula-t-il pesamment.

Pierre Stépanovitch alla se camper devant lui et l'observa attentivement avant de prononcer un seul mot.

– Alors c'est que tout va bien et que nous persistons dans notre dessein ; à la bonne heure, vous êtes un brave ! répondit-il avec un sourire protecteur et par conséquent outrageant. – Allons, qu'est-ce que cela fait ? ajouta-t-il d'un ton enjoué, – si je suis en retard, vous n'avez pas à vous en plaindre : je vous ai fait cadeau de trois heures.

– Je n'entends pas tenir ces heures de votre générosité, et tu ne peux pas m'en faire cadeau… imbécile !

– Comment ? reprit Pierre Stépanovitch tremblant de colère, mais il se contint aussitôt, – voilà de la susceptibilité ! Eh ! mais nous sommes fâchés ? poursuivit-il avec une froide arrogance, – dans un pareil moment il faudrait plutôt du calme. Ce que vous avez de mieux à faire maintenant, c'est de voir en vous un Colomb et de me considérer comme une souris dont les faits et gestes ne peuvent vous offenser. Je vous l'ai recommandé hier.

– Je ne veux pas te considérer comme une souris.

– Est-ce un compliment ? Du reste, le thé même est froid, – c'est donc que tout est sens dessus dessous. Non, il y a ici quelque chose d'inquiétant. Bah ! Mais qu'est-ce que j'aperçois là sur la fenêtre, sur une assiette ? (Il s'approcha de la fenêtre.) O-oh ! une poule au riz !… Mais pourquoi n'a-t-elle pas été en-

tamée ? Ainsi nous nous sommes trouvés dans une disposition d'esprit telle que même une poule…

– J'ai mangé, et ce n'est pas votre affaire ; taisez-vous !

– Oh ! sans doute, et d'ailleurs cela n'a pas d'importance. Je me trompe, cela en a pour moi en ce moment : figurez-vous que j'ai à peine dîné ; si donc, comme je le suppose, cette poule vous est inutile à présent… hein ?

– Mangez, si vous pouvez.

– Je vous remercie ; ensuite je vous demanderai du thé.

Il s'assit aussitôt à l'autre bout du divan, en face de la table, et se mit à manger avec un appétit extraordinaire, mais en même temps il ne perdait pas de vue sa victime. Kiriloff ne cessait de le regarder avec une expression de haine et de dégoût ; il semblait ne pouvoir détacher ses yeux du visage de Pierre Stépanovitch.

– Pourtant, il faut parler de notre affaire, dit brusquement celui-ci, sans interrompre son repas. – Ainsi nous persistons dans notre résolution, hein ? Et le petit papier ?

– J'ai décidé cette nuit que cela m'était égal. J'écrirai. Au sujet des proclamations ?

– Oui, il faudra aussi parler des proclamations. Du reste, je dicterai. Cela vous est égal. Se peut-il que dans un pareil moment vous vous inquiétiez du contenu de cette lettre ?

– Ce n'est pas ton affaire.

– Sans doute, cela ne me regarde pas. Du reste, quelques lignes suffiront : vous écrirez que conjointement avec Chatoff

vous avez répandu des proclamations, et que, à cet effet, vous vous serviez notamment de Fedka, lequel avait trouvé un refuge chez vous. Ce dernier point, celui qui concerne Fedka et son séjour dans votre logis, est très important, le plus important même. Voyez, je suis on ne peut plus franc avec vous.

– Chatoff ? Pourquoi Chatoff ? Pour rien au monde je ne parlerai de Chatoff.

– Vous voilà encore ! Qu'est-ce que cela vous fait ? Vous ne pouvez plus lui nuire.

– Sa femme est revenue chez lui. Elle s'est éveillée et a envoyé chez moi pour savoir où il est.

– Elle vous a fait demander où il est ? Hum ! voilà qui ne vaut rien. Elle est dans le cas d'envoyer de nouveau ; personne ne doit savoir que je suis ici…

L'inquiétude s'était emparée de Pierre Stépanovitch.

– Elle ne le saura pas, elle s'est rendormie ; Arina Prokhorovna, la sage-femme, est chez elle.

– Et… elle n'entendra pas, je pense ? Vous savez, il faudrait fermer en bas.

– Elle n'entendra rien. Et, si Chatoff vient, je vous cacherai dans l'autre chambre.

– Chatoff ne viendra pas ; vous écrirez qu'à cause de sa trahison et de sa dénonciation, vous avez eu une querelle avec lui… ce soir… et que vous êtes l'auteur de sa mort.

– Il est mort ! s'écria Kiriloff bondissant de surprise.

– Aujourd’hui, vers huit heures du soir, ou plutôt hier, car il est maintenant une heure du matin.

– C’est toi qui l’as tué !... Hier déjà je prévoyais cela !

– Comme c’était difficile à prévoir ! Tenez, c’est avec ce revolver (il sortit l’arme de sa poche comme pour la montrer, mais il ne l’y remit plus et continua à la tenir dans sa main droite). Vous êtes étrange pourtant, Kiriloff, vous saviez bien vous-même qu’il fallait en finir ainsi avec cet homme stupide. Qu’y avait-il donc à prévoir là ? Je vous ai plus d’une fois mis les points sur les i. Chatoff se préparait à dénoncer, j’avais l’œil sur lui, on ne pouvait pas le laisser faire. Vous étiez aussi chargé de le surveiller, vous me l’avez dit vous-même, il y a trois semaines...

– Tais-toi ! Tu l’as assassiné, parce qu’à Genève il t’a craché au visage !

– Et pour cela, et pour autre chose encore. Pour bien autre chose ; du reste, sans aucune animosité. Pourquoi donc sauter en l’air ? Pourquoi ces grimaces ? O-oh ! Ainsi, voilà comme nous sommes !...

Il se leva brusquement et se couvrit avec son revolver. Le fait est que Kiriloff avait tout à coup saisi le sien chargé depuis le matin et posé sur l’appui de la fenêtre. Pierre Stépanovitch se mit en position et braqua son arme sur Kiriloff. Celui-ci eut un sourire haineux.

– Avoue, lâche, que tu as pris ton revolver parce que tu croyais que j’allais te brûler la cervelle... Mais je ne te tuerai pas... quoique... quoique...

Et de nouveau il fit mine de coucher en joue Pierre Stépanovitch ; se figurer qu’il allait tirer sur son ennemi était un plai-

sir auquel il semblait n’avoir pas la force de renoncer. Toujours en position, Pierre Stépanovitch attendit jusqu’au dernier moment, sans presser la détente de son revolver, malgré le risque qu’il courait de recevoir lui-même auparavant une balle dans le front : de la part d’un « maniaque » on pouvait tout craindre. Mais à la fin le « maniaque » haletant, tremblant, hors d’état de proférer une parole, laissa retomber son bras.

À son tour, Pierre Stépanovitch abaissa son arme.

– Vous vous êtes un peu amusé, en voilà assez, dit-il. – Je savais bien que c’était un jeu ; seulement, il n’était pas sans danger pour vous : j’aurais pu presser la détente.

Là-dessus, il se rassit assez tranquillement et, d’une main un peu tremblante, il est vrai, se versa du thé. Kiriloff, après avoir déposé son revolver sur la table, commença à se promener de long en large.

– Je n’écrirai pas que j’ai tué Chatoff, et… à présent je n’écrirai rien. Il n’y aura pas de papier !

– Il n’y en aura pas ?

– Non !

– Quelle lâcheté et quelle bêtise ! s’écria Pierre Stépanovitch blême de colère. – D’ailleurs, je le pressentais. Sachez que vous ne me surprenez pas. Comme vous voudrez, pourtant. Si je pouvais employer la force, je l’emploierais. Mais vous êtes un drôle, poursuivit-il avec une fureur croissante. – Jadis, vous nous avez demandé de l’argent, vous nous avez fait toutes sortes de promesses… seulement, je ne m’en irai pas d’ici sans avoir obtenu un résultat quelconque, je verrai du moins comment vous vous ferez sauter la cervelle.

– Je veux que tu sortes tout de suite, dit Kiriloff allant se placer résolument vis-à-vis du visiteur.

– Non, je ne sortirai pas, répondit ce dernier qui saisit de nouveau son revolver, – maintenant peut-être, par colère et par poltronnerie, vous voulez différer l'accomplissement de votre projet, et demain vous irez nous dénoncer pour vous procurer encore un peu d'argent, car cette délation vous sera payée. Le diable m'emporte, les petites gens comme vous sont capables de tout ! Seulement, soyez tranquille, j'ai tout prévu : si vous canez, si vous n'exécutez pas immédiatement votre résolution, je ne m'en irai pas d'ici sans vous avoir troué le crâne avec ce revolver, comme je l'ai fait au misérable Chatoff, que le diable vous écorche !

– Tu veux donc à toute force voir aussi mon sang ?

– Ce n'est pas par haine, comprenez-le bien ; personnellement, je n'y tiens pas. Je veux seulement sauvegarder notre œuvre. On ne peut pas compter sur l'homme, vous le voyez vous-même. Votre idée de vous donner la mort est une fantaisie à laquelle je ne comprends rien. Ce n'est pas moi qui vous l'ai fourrée dans la tête, vous aviez déjà formé ce projet avant d'entrer en rapport avec moi et, quand vous en avez parlé pour la première fois, ce n'est pas à moi, mais à nos coreligionnaires politiques réfugiés à l'étranger. Remarquez en outre qu'aucun d'eux n'a rien fait pour provoquer de votre part une semblable confidence ; aucun d'eux même ne vous connaissait. C'est vous-même qui, de votre propre mouvement, êtes allé leur faire part de la chose. Eh bien, que faire, si, prenant en considération votre offre spontanée, on a alors fondé là-dessus, avec votre consentement, – notez ce point ! – un certain plan d'action qu'il n'y a plus moyen maintenant de modifier ? La position que vous avez prise vis-à-vis de nous vous a mis en mesure d'apprendre beaucoup de nos secrets. Si vous vous dédisez, et que demain vous alliez nous dénoncer, il nous en cuira, qu'en pensez-vous ?

Non, vous vous êtes engagé, vous avez donné votre parole, vous avez reçu de l'argent. Il vous est impossible de nier cela…

Pierre Stépanovitch parlait avec beaucoup de véhémence, mais depuis longtemps déjà Kiriloff ne l'écoutait plus. Il était devenu rêveur et marchait à grands pas dans la chambre.

– Je plains Chatoff, dit-il en s'arrêtant de nouveau en face de Pierre Stépanovitch.

– Eh bien, moi aussi, je le plains, est-il possible que…

– Tais-toi, infâme ! hurla l'ingénieur avec un geste dont la terrible signification n'était pas douteuse, – je vais te tuer !

Pierre Stépanovitch recula par un mouvement brusque en même temps qu'il avançait le bras pour se protéger.

– Allons, allons, j'ai menti, j'en conviens, je ne le plains pas du tout ; allons, assez donc, assez !

Kiriloff se calma soudain et reprit sa promenade dans la chambre.

– Je ne remettrai pas à plus tard ; c'est maintenant même que je veux me donner la mort : tous les hommes sont des coquins !

– Eh bien ! voilà, c'est une idée : sans doute tous les hommes sont des coquins, et comme il répugne à un honnête homme de vivre dans un pareil milieu, alors…

– Imbécile, je suis un coquin comme toi, comme tout le monde, et non un honnête homme. Il n'y a d'honnêtes gens nulle part.

– Enfin il s'en est douté ? Est-il possible, Kiriloff, qu'avec votre esprit vous ayez attendu si longtemps pour comprendre que tous les hommes sont les mêmes, que les différences qui les distinguent tiennent non au plus ou moins d'honnêteté, mais seulement au plus ou moins d'intelligence, et que si tous sont des coquins (ce qui, du reste, ne signifie rien), il est impossible, par conséquent, de n'être pas soi-même un coquin ?

– Ah ! mais est-ce que tu ne plaisantes pas ? demanda Kiriloff en regardant son interlocuteur avec une certaine surprise. – Tu t'échauffes, tu as l'air de parler sérieusement… Se peut-il que des gens comme toi aient des convictions ?

– Kiriloff, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi vous voulez vous tuer. Je sais seulement que c'est par principe… par suite d'une conviction très arrêtée. Mais si vous éprouvez le besoin, pour ainsi dire, de vous épancher, je suis à votre disposition… Seulement il ne faut pas oublier que le temps passe…

– Quelle heure est-il ?

– Juste deux heures, répondit Pierre Stépanovitch après avoir regardé sa montre, et il alluma une cigarette.

« On peut encore s'entendre, je crois », pensait-il à part soi.

– Je n'ai rien à te dire, grommela Kiriloff.

– Je me rappelle qu'une fois vous m'avez expliqué quelque chose à propos de Dieu ; deux fois même. Si vous voulez vous brûler la cervelle, vous deviendrez dieu, c'est cela, je crois ?

– Oui, je deviendrai dieu.

Pierre Stépanovitch ne sourit même pas ; il attendait un éclaircissement. Kiriloff fixa sur lui un regard fin.

– Vous êtes un fourbe et un intrigant politique, votre but en m'attirant sur le terrain de la philosophie est de dissiper ma colère, d'amener une réconciliation entre nous et d'obtenir de moi, quand je mourrai, une lettre attestant que j'ai tué Chatoff.

– Eh bien, mettons que j'aie cette pensée canaille, répondit Pierre Stépanovitch avec une bonhomie qui ne semblait guère feinte, – qu'est-ce que tout cela peut vous faire à vos derniers moments, Kiriloff ? Voyons, pourquoi nous disputons-nous, dites-le moi, je vous prie ? Chacun de nous est ce qu'il est : eh bien, après ? De plus, nous sommes tous deux…

– Des vauriens.

– Oui, soit, des vauriens. Vous savez que ce ne sont là que des mots.

– Toute ma vie j'ai voulu que ce ne fussent pas seulement des mots. C'est pour cela que j'ai vécu. Et maintenant encore je désire chaque jour que ce ne soient pas des mots.

– Eh bien, quoi ? chacun cherche à être le mieux possible. Le poisson… je veux dire que chacun cherche le confort à sa façon ; voilà tout. C'est archiconnu depuis longtemps.

– Le confort, dis-tu ?

– Allons, ce n'est pas la peine de discuter sur les mots.

– Non, tu as bien dit ; va pour le confort. Dieu est nécessaire et par conséquent doit exister.

– Allons, très bien.

– Mais je sais qu'il n'existe pas et ne peut exister.

– C’est encore plus vrai.

– Comment ne comprends-tu pas qu’avec ces deux idées-là il est impossible à l’homme de continuer à vivre ?

– Il doit se brûler la cervelle, n’est-ce pas ?

– Comment ne comprends-tu pas que c’est là une raison suffisante pour se tuer ? Tu ne comprends pas que parmi des milliers de millions d’hommes il puisse s’en rencontrer un seul qui ne veuille pas, qui soit incapable de supporter cela ?

– Tout ce que je comprends, c’est que vous hésitez, me semble-t-il… C’est ignoble.

Kiriloff ne parut pas avoir entendu ces mots.

– L’idée a aussi dévoré Stavroguine, observa-t-il d’un air morne en marchant dans la chambre.

Pierre Stépanovitch dressa l’oreille.

– Comment ? Quelle idée ? Il vous a lui-même dit quelque chose ?

– Non, mais je l’ai deviné. Si Stavroguine croit, il ne croit pas qu’il croie. S’il ne croit pas, il ne croit pas qu’il ne croie pas.

– Il y a autre chose encore chez Stavroguine, quelque chose d’un peu plus intelligent que cela… bougonna Pierre Stépanovitch inquiet du tour qu’avait pris la conversation et de la pâleur de Kiriloff.

« Le diable m'emporte, il ne se tuera pas », songeait-il, « je l'avais toujours pressenti ; c'est une extravagance cérébrale et rien de plus ; quelles fripouilles que ces gens-là ! »

– Tu es le dernier qui sers avec moi : je désire que nous ne nous séparions pas en mauvais termes, fit Kiriloff avec une sensibilité soudaine.

Pierre Stépanovitch ne répondit pas tout de suite. « Le diable m'emporte, qu'est-ce encore que cela ? » se dit-il.

– Croyez, Kiriloff, que je n'ai rien contre vous comme homme privé, et que toujours…

– Tu es un vaurien et un esprit faux. Mais je suis tel que toi et je me tuerai, tandis que toi, tu continueras à vivre.

– Vous voulez dire que j'ai trop peu de cœur pour me donner la mort ?

Était-il avantageux ou nuisible de continuer dans un pareil moment une conversation semblable ? Pierre Stépanovitch n'avait pas encore pu décider cette question, et il avait résolu de « s'en remettre aux circonstances ». Mais le ton de supériorité pris par Kiriloff et le mépris nullement dissimulé avec lequel l'ingénieur ne cessait de lui parler l'irritaient maintenant plus encore qu'au début de leur entretien. Peut-être un homme qui n'avait plus qu'une heure à vivre (ainsi en jugeait, malgré tout, Pierre Stépanovitch) lui apparaissait-il déjà comme un demi cadavre dont il était impossible de tolérer plus longtemps les impertinences.

– À ce qu'il me semble, vous prétendez m'écraser de votre supériorité parce que vous allez vous tuer ?

Kiriloff n'entendit pas cette observation.

– Ce qui m'a toujours étonné, c'est que tous les hommes consentent à vivre.

– Hum, soit, c'est une idée, mais…

– Singe, tu acquiesces à mes paroles pour m'amadouer. Tais-toi, tu ne comprendras rien. Si Dieu n'existe pas, je suis dieu.

– Vous m'avez déjà dit cela, mais je n'ai jamais pu le comprendre : pourquoi êtes-vous dieu ?

– Si Dieu existe, tout dépend de lui, et je ne puis rien en dehors de sa volonté. S'il n'existe pas, tout dépend de moi, et je suis tenu d'affirmer mon indépendance.

– Votre indépendance ? Et pourquoi êtes-vous tenu de l'affirmer ?

– Parce que je suis devenu entièrement libre. Se peut-il que, sur toute l'étendue de la planète, personne, après avoir supprimé Dieu et acquis la certitude de son indépendance, n'ose se montrer indépendant dans le sens le plus complet du mot ? C'est comme si un pauvre, ayant fait un héritage, n'osait s'approcher du sac et craignait d'être trop faible pour l'emporter. Je veux manifester mon indépendance. Dussé-je être le seul, je le ferai.

– Eh bien, faites-le.

– Je suis tenu de me brûler la cervelle, parce que c'est en me tuant que j'affirmerai mon indépendance de la façon la plus complète.

– Mais vous ne serez pas le premier qui se sera tué ; bien des gens se sont suicidés.

– Ils avaient des raisons. Mais d'hommes qui se soient tués sans aucun motif et uniquement pour attester leur indépendance, il n'y en a pas encore eu : je serai le premier.

« Il ne se tuera pas », pensa de nouveau Pierre Stépanovitch.

– Savez-vous une chose ? observa-t-il d'un ton agacé, – à votre place, pour manifester mon indépendance, je tuerais un autre que moi. Vous pourriez de la sorte vous rendre utile. Je vous indiquerai quelqu'un, si vous n'avez pas peur. Alors, soit, ne vous brûlez pas la cervelle aujourd'hui. Il y a moyen de s'arranger.

– Tuer un autre, ce serait manifester mon indépendance sous la forme la plus basse, et tu es là tout entier. Je ne te ressemble pas : je veux atteindre le point culminant de l'indépendance et je me tuerai.

« Il a trouvé ça tout seul », grommela avec colère Pierre Stépanovitch.

– Je suis tenu d'affirmer mon incrédulité, poursuivit Kiriloff en marchant à grands pas dans la chambre. – À mes yeux, il n'y a pas de plus haute idée que la négation de Dieu. J'ai pour moi l'histoire de l'humanité. L'homme n'a fait qu'inventer Dieu, pour vivre sans se tuer : voilà le résumé de l'histoire universelle jusqu'à ce moment. Le premier, dans l'histoire du monde, j'ai repoussé la fiction de l'existence de Dieu. Qu'on le sache une fois pour toutes.

« Il ne se tuera pas », se dit Pierre Stépanovitch angoissé.

– Qui est-ce qui saura cela ? demanda-t-il avec une nuance d'ironie. – Il n'y a ici que vous et moi ; peut-être voulez-vous parler de Lipoutine ?

– Tous le sauront. Il n'y a pas de secret qui ne se découvre. *Celui-là* l'a dit.

Et, dans un transport fébrile, il montra l'image du Sauveur, devant laquelle brûlait une lampe. Pierre Stépanovitch se fâcha pour tout de bon.

– Vous croyez donc toujours en Lui, et vous avez allumé une lampe ; « à tout hasard », sans doute ?

L'ingénieur ne répondit pas.

– Savez-vous que, selon moi, vous croyez encore plus qu'un pope ?

– En qui ? En *Lui ?* Écoute, dit en s'arrêtant Kiriloff dont les yeux immobiles regardaient devant lui avec une expression extatique. – Écoute une grande idée : il y a eu un jour où trois croix se sont dressées au milieu de la terre. L'un des crucifiés avait une telle foi qu'il dit à l'autre : « Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. » La journée finit, tous deux moururent, et ils ne trouvèrent ni paradis, ni résurrection. La prophétie ne se réalisa pas. Écoute : cet homme était le plus grand de toute la terre, elle lui doit ce qui la fait vivre. La planète tout entière, avec tout ce qui la couvre, – sans cet homme, – n'est que folie. Ni avant, ni après lui, son pareil ne s'est jamais rencontré, et cela même tient du prodige. Oui, c'est un miracle que l'existence unique de cet homme dans la suite des siècles. S'il en est ainsi, si les lois de la nature n'ont même pas épargné *Celui-là*, si elles n'ont pas même eu pitié de leur chef-d'œuvre, mais l'ont fait vivre lui aussi au milieu du mensonge et mourir pour un mensonge, c'est donc que la planète est un mensonge et repose sur

un mensonge, sur une sotte dérision. Par conséquent les lois de la nature sont elles-mêmes une imposture et une farce diabolique. Pourquoi donc vivre, réponds, si tu es un homme ?

– C'est un autre point de vue. Il me semble que vous confondez ici deux causes différentes, et c'est très fâcheux. Mais permettez, eh bien, mais si vous êtes dieu ? Si vous êtes détrompé, vous avez compris que toute l'erreur est dans la croyance à l'ancien dieu.

– Enfin tu as compris ! s'écria Kiriloff enthousiasmé. – On peut donc comprendre, si même un homme comme toi a compris ! Tu comprends maintenant que le salut pour l'humanité consiste à lui prouver cette pensée. Qui la prouvera ? Moi ! Je ne comprends pas comment jusqu'à présent l'athée a pu savoir qu'il n'y a point de Dieu et ne pas se tuer tout de suite ! Sentir que Dieu n'existe pas, et ne pas sentir du même coup qu'on est soi-même devenu dieu, c'est une absurdité, autrement on ne manquerait pas de se tuer. Si tu sens cela, tu es un tzar, et, loin de te tuer, tu vivras au comble de la gloire. Mais celui-là seul, qui est le premier, doit absolument se tuer ; sans cela, qui donc commencera et le prouvera ? C'est moi qui me tuerai absolument, pour commencer et prouver. Je ne suis encore dieu que par force et je suis malheureux, car je suis *obligé* d'affirmer ma liberté. Tous sont malheureux parce que tous ont peur d'affirmer leur liberté. Si l'homme jusqu'à présent a été si malheureux et si pauvre, c'est parce qu'il n'osait pas se montrer libre dans la plus haute acception du mot, et qu'il se contentait d'une insubordination d'écolier. Je suis terriblement malheureux, car j'ai terriblement peur. La crainte est la malédiction de l'homme… Mais je manifesterai mon indépendance, je suis tenu de croire que je ne crois pas. Je commencerai, je finirai, et j'ouvrirai la porte. Et je sauverai. Cela seul sauvera tous les hommes et transformera physiquement la génération suivante ; car, autant que j'en puis juger, sous sa forme physique actuelle il est impossible à l'homme de se passer de l'ancien dieu. J'ai

cherché pendant trois ans l'attribut de ma divinité et je l'ai trouvé : l'attribut de ma divinité, c'est l'indépendance ! C'est tout ce par quoi je puis montrer au plus haut degré mon insubordination, ma nouvelle et terrible liberté. Car elle est terrible. Je me tuerai pour affirmer mon insubordination, ma nouvelle et terrible liberté.

Son visage était d'une pâleur étrange, et son regard avait une fixité impossible à supporter. Il semblait être dans un accès de fièvre chaude. Pierre Stépanovitch crut qu'il allait s'abattre sur le parquet.

Dans cet état d'exaltation, Kiriloff prit soudain la résolution la plus inattendue.

– Donne une plume ! cria-t-il ; – dicte, je signerai tout. J'écrirai même que j'ai tué Chatoff. Dicte pendant que cela m'amuse. Je ne crains pas les pensées d'esclaves arrogants ! Tu verras toi-même que tout le mystère se découvrira ! Et tu seras écrasé… Je crois ! Je crois !

Pierre Stépanovitch, qui tremblait pour le succès de son entreprise, saisit l'occasion aux cheveux ; quittant aussitôt sa place, il alla chercher de l'encre et du papier, puis se mit à dicter :

« Je soussigné, Alexis Kiriloff, déclare… »

– Attends ! Je ne veux pas ! À qui est-ce que je déclare ?

Une sorte de frisson fiévreux agitait les membres de Kiriloff. Il était absorbé tout entier par cette déclaration et par une idée subite qui, au moment de l'écrire, venait de s'offrir à lui : c'était comme une issue vers laquelle s'élançait, pour un instant du moins, son esprit harassé.

– À qui est-ce que je déclare ? Je veux savoir à qui !

– À personne, à tout le monde, au premier qui lira cela. À quoi bon préciser ? À l'univers entier !

–À l'univers entier ? Bravo ! Et qu'il n'y ait pas de repentir. Je ne veux pas faire amende honorable ; je ne veux pas m'adresser à l'autorité !

– Mais non, non, il ne s'agit pas de cela, au diable l'autorité ! Eh bien, écrivez donc, si votre résolution est sérieuse !… répliqua vivement Pierre Stépanovitch impatienté.

– Arrête ! Je veux dessiner d'abord une tête qui leur tire la langue.

– Eh ! quelle niaiserie ! Pas besoin de dessin, on peut exprimer tout cela rien que par le ton.

– Par le ton ? C'est bien. Oui, par le ton, par le ton ! Dicte par le ton !

« Je soussigné, Alexis Kiriloff, – commença d'une voix ferme et impérieuse Pierre Stépanovitch ; en même temps, penché sur l'épaule de l'ingénieur, il suivait des yeux chaque lettre que celui-ci traçait d'une main frémissante, – je soussigné, Alexis Kiriloff, déclare qu'aujourd'hui, – octobre, entre sept et huit heures du soir, j'ai assassiné dans le parc l'étudiant Chatoff comme traître et auteur d'une dénonciation au sujet des proclamations et de Fedka, lequel a logé pendant dix jours chez nous, dans la maison Philippoff. Moi-même aujourd'hui je me brûle la cervelle, non que je me repente ou que j'aie peur de vous, mais parce que, déjà à l'étranger, j'avais formé le dessein de mettre fin à mes jours. »

– Rien que cela ? s'écria Kiriloff étonné, indigné même.

– Pas un mot de plus ! répondit Pierre Stépanovitch, et il voulut lui arracher le document.

– Attends ! reprit l'ingénieur, appuyant avec force sa main sur le papier. – Attends ! c'est absurde ! Je veux dire avec qui j'ai tué. Pourquoi Fedka ? Et l'incendie ? Je veux tout, et j'ai envie de les insulter encore par le ton, par le ton !

– C'est assez, Kiriloff, je vous assure que cela suffit ! dit d'une voix presque suppliante Pierre Stépanovitch tremblant que l'ingénieur ne déchirât le papier : – pour qu'ils ajoutent foi à la déclaration, elle doit être conçue en termes aussi vagues et aussi obscurs que possible. Il ne faut montrer qu'un petit coin de la vérité, juste assez pour mettre leur imagination en campagne. Ils se tromperont toujours mieux eux-mêmes que nous ne pourrions les tromper, et, naturellement, ils croiront plus à leurs erreurs qu'à nos mensonges. C'est pourquoi ceci est on ne peut mieux, on ne peut mieux ! Donnez ! Il n'y a rien à ajouter, c'est admirable ainsi ; donnez, donnez !

Il fit une nouvelle tentative pour prendre le papier. Kiriloff écoutait en écarquillant ses yeux ; il avait l'air d'un homme qui tend tous les ressorts de son esprit, mais qui n'est plus en état de comprendre.

– Eh ! diable ! fit avec une irritation soudaine Pierre Stépanovitch, – mais il n'a pas encore signé ! Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi ? Signez !

– Je veux les injurier… grommela Kiriloff, pourtant il prit la plume et signa.

– Mettez au-dessous : Vive la République ! cela suffira.

– Bravo ! s’écria l’ingénieur enthousiasmé. – Vive la République démocratique, sociale et universelle, ou la mort !… Non, non, pas cela. – Liberté, égalité, fraternité, ou la mort ! Voilà, c’est mieux, c’est mieux.

Et il écrivit joyeusement cette devise au-dessous de sa signature.

– Assez, assez, ne cessait de répéter Pierre Stépanovitch.

– Attends, encore quelque chose… Tu sais, je vais signer une seconde fois, en français : « de Kiriloff, gentilhomme russe et citoyen du monde » Ha, ha, ha ! Non, non, non, attends ! poursuivit-il quand son hilarité se fut calmée, – j’ai trouvé mieux que cela, *eurêka :* « Gentilhomme séminariste russe et citoyen du monde civilisé ! » Voilà qui vaut mieux que tout le reste…

Puis, quittant tout à coup le divan sur lequel il était assis, il courut prendre son revolver sur la fenêtre et s’élança dans la chambre voisine où il s’enferma. Pierre Stépanovitch, les yeux fixés sur la porte de cette pièce, resta songeur pendant une minute.

« Dans l’instant présent il peut se tuer, mais s’il se met à penser, c’est fini, il ne se tuera pas. »

En attendant, il prit un siège et examina le papier. Cette lecture faite à tête reposée le confirma dans l’idée que la rédaction du document était très satisfaisante :

– « Qu’est-ce qu’il faut pour le moment ? Il faut les dérouter, les lancer sur une fausse piste. Le parc ? Il n’y en a pas dans la ville ; ils finiront par se douter qu’il s’agit du parc de Skvorechniki, mais il se passera du temps avant qu’ils arrivent à cette conclusion. Les recherches prendront aussi du temps. Voilà

qu'ils découvrent le cadavre : c'est la preuve que la déclaration ne mentait pas. Mais si elle est vraie pour Chatoff, elle doit l'être aussi pour Fedka. Et qu'est-ce que Fedka ? Fedka, c'est l'incendie, c'est l'assassinat des Lébiadkine ; donc, tout est sorti d'ici, de la maison Philippoff, et ils ne s'étaient aperçus de rien, tout leur avait échappé – voilà qui va leur donner le vertige ! Ils ne penseront même pas aux *nôtres* ; ils ne verront que Chatoff, Kiriloff, Fedka et Lébiadkine. Et pourquoi tous ces gens là se sont-ils tués les uns les autres ? – encore une petite question que je leur dédie. Eh ! diable, mais on n'entend pas de détonation !... »

Tout en lisant, tout en admirant la beauté de son travail littéraire, il ne cessait d'écouter, en proie à des transes cruelles, et – tout à coup la colère s'empara de lui. Dévoré d'inquiétude, il regarda l'heure à sa montre : il se faisait tard ; dix minutes s'étaient écoulées depuis que Kiriloff avait quitté la chambre... Il prit la bougie et se dirigea vers la porte de la pièce où l'ingénieur s'était enfermé. Au moment où il s'en approchait, l'idée lui vint que la bougie tirait à sa fin, que dans vingt minutes elle serait entièrement consumée, et qu'il n'y en avait pas d'autre. Il colla tout doucement son oreille à la serrure et ne perçut pas le moindre bruit. Tout à coup il ouvrit la porte et haussa un peu la bougie : quelqu'un s'élança vers lui en poussant une sorte de rugissement. Il claqua la porte de toute sa force et se remit aux écoutes, mais il n'entendit plus rien – de nouveau régnait un silence de mort.

Il resta longtemps dans cette position, ne sachant à quoi se résoudre et tenant toujours le chandelier à la main. La porte n'avait été ouverte que durant une seconde, aussi n'avait-il presque rien vu ; pourtant le visage de Kiriloff qui se tenait debout au fond de la chambre, près de la fenêtre, et la fureur de bête fauve avec laquelle ce dernier avait bondi vers lui, – cela, Pierre Stépanovitch avait pu le remarquer. Un frisson le saisit, il déposa en toute hâte la bougie sur la table, prépara son revolver,

et, marchant sur la pointe des pieds, alla vivement se poster dans le coin opposé, de façon à n'être pas surpris par Kiriloff, mais au contraire à le prévenir, si celui-ci, animé de sentiments hostiles, faisait brusquement irruption dans la chambre.

Quant au suicide, Pierre Stépanovitch à présent n'y croyait plus du tout ! « Il était au milieu de la chambre et réfléchissait », pensait-il. « D'ailleurs, cette pièce sombre, terrible… il a poussé un cri féroce et s'est précipité vers moi – cela peut s'expliquer de deux manières : ou bien je l'ai dérangé au moment où il allait presser la détente, ou… ou bien il était en train de se demander comment il me tuerait. Oui, c'est cela, voilà à quoi il songeait. Il sait que je ne m'en irai pas d'ici avant de lui avoir fait son affaire, si lui-même n'a pas le courage de se brûler la cervelle, – donc, pour ne pas être tué par moi, il faut qu'il me tue auparavant… Et le silence qui règne toujours là ! C'est même effrayant : il ouvrira tout d'un coup la porte… Ce qu'il y a de dégoûtant, c'est qu'il croit en Dieu plus qu'un pope… Jamais de la vie il ne se suicidera !… Il y a beaucoup de ces esprits-là maintenant. Fripouille ! Ah ! diable, la bougie, la bougie ! dans un quart d'heure elle sera entièrement consumée… Il faut en finir ; coûte que coûte, il faut en finir… Eh bien, à présent je peux le tuer… Avec ce papier, on ne me soupçonnera jamais de l'avoir assassiné : je pourrai disposer convenablement le cadavre, l'étendre sur le parquet, lui mettre dans la main un revolver déchargé ; tout le monde croira qu'il s'est lui-même… Ah ! diable, comment donc le tuer ? Quand j'ouvrirai la porte, il s'élancera encore et me tirera dessus avant que j'aie pu faire usage de mon arme. Eh, diable, il me manquera, cela va s'en dire ! »

Sa situation était atroce, car il ne pouvait se résoudre à prendre un parti dont l'urgence, l'inéluctable nécessité s'imposait à son esprit. À la fin pourtant il saisit la bougie et de nouveau s'approcha de la porte, le revolver au poing. Sa main gauche se posa sur le bouton de la serrure ; cette main tenait le chandelier ; le bouton rendit un son aigre. « Il va tirer ! » pensa

Pierre Stépanovitch. Il poussa la porte d'un violent coup de pied, leva la bougie et tendit son revolver devant lui ; mais ni détonation, ni cri… Il n'y avait personne dans la chambre.

Il frissonna. La pièce ne communiquait avec aucune autre, toute évasion était impossible. Il haussa davantage la bougie et regarda attentivement : personne. « Kiriloff ! » fit-il, d'abord à demi-voix, puis plus haut ; cet appel resta sans réponse.

« Est-ce qu'il se serait sauvé par la fenêtre ? »

Le fait est qu'un vasistas était ouvert. « C'est absurde, il n'a pas pu s'esquiver par là. » Il traversa toute la chambre, alla jusqu'à la fenêtre : « Non, c'est impossible. » Il se retourna brusquement, et un spectacle inattendu le fit tressaillir.

Contre le mur opposé aux fenêtres, à droite de la porte, il y avait une armoire. À droite de cette armoire, dans l'angle qu'elle formait avec le mur se tenait debout Kiriloff, et son attitude était des plus étranges : roide, immobile, il avait les mains sur la couture du pantalon, la tête un peu relevée, la nuque collée au mur ; on aurait dit qu'il voulait s'effacer, se dissimuler tout entier dans ce coin. D'après tous les indices, il se cachait, mais il n'était guère possible de s'en assurer. Se trouvant un peu sur le côté, Pierre Stépanovitch ne pouvait distinguer nettement que les parties saillantes de la figure. Il hésitait encore à s'approcher pour mieux examiner l'ingénieur et découvrir le mot de cette énigme. Son cœur battait avec force… Tout à coup à la stupeur succéda chez lui une véritable rage : il s'arracha de sa place, se mit à crier et courut furieux vers l'effrayante vision.

Mais quand il fut arrivé auprès d'elle, il s'arrêta plus terrifié encore que tout à l'heure. Une circonstance surtout l'épouvantait : il avait crié, il s'était élancé ivre de colère vers Kiriloff, et, malgré cela, ce dernier n'avait pas bougé, n'avait pas remué un seul membre, – une figure de cire n'aurait pas gardé

une immobilité plus complète. La tête était d'une pâleur invraisemblable, les yeux noirs regardaient fixement un point dans l'espace. Baissant et relevant tour à tour la bougie, Pierre Stépanovitch promena la lumière sur le visage tout entier ; soudain il s'aperçut que Kiriloff, tout en regardant devant lui, le voyait du coin de l'œil, peut-être même l'observait. Alors l'idée lui vint d'approcher la flamme de la frimousse du « coquin » et de le brûler pour voir ce qu'il ferait. Tout à coup il lui sembla que le menton de Kiriloff s'agitait et qu'un sourire moqueur glissait sur ses lèvres, comme si l'ingénieur avait deviné la pensée de son ennemi. Tremblant, ne se connaissant plus, celui-ci empoigna avec force l'épaule de Kiriloff.

La scène suivante fut si affreuse et se passa si rapidement qu'elle ne laissa qu'un souvenir confus et incertain dans l'esprit de Pierre Stépanovitch. Il n'avait pas plus tôt touché Kiriloff que l'ingénieur, se baissant par un mouvement brusque, lui appliqua sur les mains un coup de tête qui l'obligea à lâcher la bougie. Le chandelier tomba avec bruit sur le parquet, et la lumière s'éteignit. Au même instant un cri terrible fut poussé par Pierre Stépanovitch qui sentait une atroce douleur au petit doigt de sa main gauche. Hors de lui, il se servit de son revolver comme d'une massue et de toute sa force en asséna trois coups sur la tête de Kiriloff qui s'était serré contre lui et lui mordait le doigt. Voilà tout ce que put se rappeler plus tard le héros de cette aventure. À la fin, il dégagea son doigt et s'enfuit comme un perdu en cherchant à tâtons son chemin dans l'obscurité. Tandis qu'il se sauvait, de la chambre arrivaient à ses oreilles des cris effrayants :

– Tout de suite, tout de suite, tout de suite, tout de suite !...

Dix fois cette exclamation retentit, mais Pierre Stépanovitch courait toujours, et il était déjà dans le vestibule quand éclata une détonation formidable. Alors il s'arrêta, réfléchit pendant cinq minutes, puis rentra dans l'appartement. Il fallait

en premier lieu se procurer de la lumière. Retrouver le chandelier n'était pas le difficile, il n'y avait qu'à chercher par terre, à droite de l'armoire ; mais avec quoi rallumer le bout de bougie ? Un vague souvenir s'offrit tout à coup à l'esprit de Pierre Stépanovitch : il se rappela que la veille, lorsqu'il s'était précipité dans la cuisine pour s'expliquer avec Fedka, il lui semblait avoir aperçu une grosse boîte d'allumettes chimiques placée sur une tablette dans un coin. S'orientant de son mieux à travers les ténèbres, il finit par trouver l'escalier qui conduisait à la cuisine. Sa mémoire ne l'avait pas trompé : la boîte d'allumettes était juste à l'endroit où il croyait l'avoir vue la veille ; elle n'avait pas encore été entamée, il la découvrit en tâtonnant. Sans prendre le temps de s'éclairer, il remonta en toute hâte. Quand il fut de nouveau près de l'armoire, à la place même où il avait frappé Kiriloff avec son revolver pour lui faire lâcher prise, alors seulement il se rappela son doigt mordu, et au même instant il y sentit une douleur presque intolérable. Serrant les dents, il ralluma tant bien que mal le bout de bougie, le remit dans le chandelier et promena ses regards autour de lui : près du vasistas ouvert, les pieds tournés vers le coin droit de la chambre, gisait le cadavre de Kiriloff. L'ingénieur s'était tiré un coup de revolver dans la tempe droite, la balle avait traversé le crâne, et elle était sortie au-dessus de la tempe gauche. Ça et là on voyait des éclaboussures de sang et de cervelle. L'arme était restée dans la main du suicidé. La mort avait dû être instantanée. Quand il eût tout examiné avec le plus grand soin, Pierre Stépanovitch sortit sur la pointe des pieds, ferma la porte et, de retour dans la première pièce, déposa la bougie sur la table. Après réflexion, il se dit qu'elle ne pouvait causer d'incendie, et il se décida à ne pas la souffler. Une dernière fois il jeta les yeux sur la déclaration du défunt, et un sourire machinal lui vient aux lèvres. Ensuite, marchant toujours sur la pointe des pieds, il quitta l'appartement et se glissa hors de la maison par l'issue dérobée.

III

À six heures moins dix, Pierre Stépanovitch et Erkel se promenaient sur le quai de la gare bordé en ce moment par une assez longue suite de wagons. Verkhovensky allait partir, et Erkel était venu lui dire adieu. Le voyageur avait fait enregistrer ses bagages et choisi son coin dans un compartiment de seconde classe où il avait déposé son sac. La sonnette avait déjà retenti une fois, on attendait le second coup. Pierre Stépanovitch regardait ostensiblement de côté et d'autre, observant les individus qui montaient dans le train. Presque tous lui étaient inconnus ; il n'eut à saluer que deux personnes : un marchand qu'il connaissait vaguement et un jeune prêtre de campagne qui retournait à sa paroisse. Dans ces dernières minutes, Erkel aurait voulu évidemment s'entretenir avec son ami de quelque objet important, bien que peut-être lui-même ne sût pas au juste de quoi ; mais il n'osait pas entrer en matière. Il lui semblait toujours que Pierre Stépanovitch avait hâte d'être débarrassé de lui et attendait avec impatience le second coup de sonnette.

– Vous regardez bien hardiment tout le monde, observa-t-il d'une voix un peu timide et comme en manière d'avis.

– Pourquoi pas ? Je n'ai pas encore lieu de me cacher, il est trop tôt. Ne vous inquiétez pas. Tout ce que je crains, c'est que le diable n'envoie ici Lipoutine ; s'il se doute de quelque chose, nous allons le voir accourir.

– Pierre Stépanovitch, il n'y a pas à compter sur eux, n'hésita point à faire remarquer Erkel.

– Sur Lipoutine ?

– Sur personne, Pierre Stépanovitch.

– Quelle niaiserie ! À présent ils sont tous liés par ce qui s'est fait hier. Pas un ne trahira. Qui donc va au-devant d'une perte certaine, à moins d'avoir perdu la tête ?

– Pierre Stépanovitch, mais c'est qu'ils perdront la tête.

Cette crainte était déjà venue évidemment à l'esprit de Pierre Stépanovitch lui-même, de là son mécontentement lorsqu'il en retrouva l'expression dans la bouche de l'enseigne.

– Est-ce que vous auriez peur aussi, Erkel ? J'ai plus de confiance en vous qu'en aucun d'eux. Je vois maintenant ce que chacun vaut. Transmettez-leur tout de vive voix aujourd'hui même, je les remets entre vos mains. Passez chez eux dans la matinée. Quant à mon instruction écrite, vous la leur lirez demain ou après-demain, vous les réunirez pour leur en donner connaissance lorsqu'ils seront devenus capables de l'entendre… mais soyez sûr que vous n'aurez pas à attendre plus tard que demain, car la frayeur les rendra obéissants comme la cire… Surtout, vous, ne vous laissez pas abattre.

– Ah ! Pierre Stépanovitch, vous feriez mieux de ne pas vous en aller !

– Mais je ne pars que pour quelques jours, mon absence sera très courte.

– Et quand même vous iriez à Pétersbourg ! répliqua Erkel d'un ton mesuré mais ferme. – Est-ce que je ne sais pas que vous agissez exclusivement dans l'intérêt de l'œuvre commune ?

– Je n'attendais pas moins de vous, Erkel. Si vous avez deviné que je vais à Pétersbourg, vous avez dû comprendre aussi que je ne pouvais le leur dire hier ; dans un pareil moment ils auraient été épouvantés d'apprendre que j'allais me rendre si loin. Vous avez vu vous-même dans quel état ils se trouvaient.

Mais vous comprenez que des motifs de la plus haute importance, que l'intérêt même de l'œuvre commune nécessitent mon départ, et qu'il n'est nullement une fuite, comme pourrait le supposer un Lipoutine.

– Pierre Stépanovitch, mais, voyons, lors même que vous iriez à l'étranger, je le comprendrais ; je trouve parfaitement juste que vous mettiez votre personne en sûreté, attendu que vous êtes tout, et que nous ne sommes rien. Je comprends très bien cela, Pierre Stépanovitch.

En parlant ainsi, le pauvre garçon était si ému que sa voix tremblait.

– Je vous remercie, Erkel… Aïe, vous avez oublié que j'ai mal au doigt. (Erkel venait de serrer avec une chaleur maladroite la main de Pierre Stépanovitch ; le doigt mordu était proprement entouré d'un morceau de taffetas noir.) – Mais je vous le répète encore une fois, je ne vais à Pétersbourg que pour prendre le vent, peut-être même n'y resterai-je que vingt-quatre heures. De retour ici, j'irai, pour la forme, demeurer dans la maison de campagne de Gaganoff. S'ils se croient menacés d'un danger quelconque, je serai le premier à venir le partager avec eux. Dans le cas où, par impossible, mon séjour à Pétersbourg devrait se prolonger au-delà de mes prévisions, je vous en informerais tout de suite… par la voie que vous savez, et vous leur en donneriez avis.

Le second coup de sonnette se fit entendre.

– Ah ! le train va partir dans cinq minutes. Vous savez, je ne voudrais pas que le groupe formé ici vint à se dissoudre. Je n'ai pas peur, ne vous inquiétez pas de moi : le réseau est déjà suffisamment étendu, une maille de plus ou de moins n'est pas une affaire, mais on n'en a jamais trop. Du reste, je ne crains rien pour vous, quoique je vous laisse presque seul avec ces

monstres : soyez tranquille, ils ne dénonceront pas, ils n'oseront pas… A-ah ! vous partez aussi aujourd'hui ? cria-t-il soudain du ton le plus gai à un tout jeune homme qui s'approchait pour lui dire bonjour : – je ne savais pas que vous preniez aussi l'express. Où allez-vous ? Vous retournez chez votre maman ?

La maman en question était une dame fort riche, qui possédait des propriétés dans un gouvernement voisin ; le jeune homme, parent éloigné de Julie Mikhaïlovna, venait de passer environ quinze jours dans notre ville.

– Non, je vais un peu plus loin, à R… C'est un voyage de huit heures. Et vous, vous allez à Pétersbourg ? fit en riant le jeune homme.

– Qu'est-ce qui vous fait supposer que je vais à Pétersbourg ? demanda de plus en plus gaiement Pierre Stépanovitch.

Le jeune homme leva en signe de menace le petit doigt de sa main finement gantée.

– Eh bien ! oui, vous avez deviné juste, répondit d'un ton confidentiel Pierre Stépanovitch, – j'emporte des lettres de Julie Mikhaïlovna et je suis chargé d'aller voir là-bas trois ou quatre personnages, vous savez qui ; pour dire la vérité, je les enverrais volontiers au diable. Fichue commission !

– Mais, dites-moi, de quoi a-t-elle donc peur ? reprit le jeune homme en baissant aussi la voix : – je n'ai même pas été reçu hier par elle ; à mon avis, elle n'a pas à être inquiète pour son mari ; au contraire, il s'est si bien montré lors de l'incendie, on peut même dire qu'il a risqué sa vie.

Pierre Stépanovitch se mit à rire.

– Eh ! il s’agit bien de cela ! Vous n’y êtes pas ! Voyez-vous, elle craint qu’on n’ait déjà écrit d’ici… Je veux parler de certains messieurs… En un mot, c’est surtout Stavroguine ; c'est-à-dire le prince K… Eh ! il y a ici toute une histoire ; en route je vous raconterai peut-être quelque chose – autant, du moins, que les lois de la chevalerie le permettent… C’est mon parent, l’enseigne Erkel, qui habite dans le district…

Le jeune homme accorda à peine un regard à Erkel, il se contenta de porter la main à son chapeau sans se découvrir ; l’enseigne s’inclina.

– Mais vous savez, Verkhovensky, huit heures à passer en wagon, c’est terrible. Nous avons là, dans notre compartiment de première, Bérestoff, un colonel fort drôle, mon voisin de campagne ; il a épousé une demoiselle Garine, et, vous savez, c’est un homme comme il faut. Il a même des idées. Il n’est resté que quarante-huit heures ici. C’est un amateur enragé du whist ; si nous organisions une petite partie, hein ? J’ai déjà trouvé le quatrième – Pripoukhloff, un marchant de T…, barbu comme il sied à un homme de sa condition. C’est un millionnaire, j’entends un vrai millionnaire… Je vous ferai faire sa connaissance, il est très intéressant, ce sac d’écus, nous rirons.

– J’aime beaucoup à jouer au whist en voyage, mais j’ai pris un billet de seconde.

– Eh ! qu’est-ce que cela fait ? Montez donc avec nous. Je vais tout de suite faire changer votre billet. Le chef du train n’a rien à me refuser. Qu’est-ce que vous avez ? Un sac ? Un plaid ?

– Allons-y gaiement !

Pierre Stépanovitch prit son sac, son plaid, un livre, et se transporta aussitôt en première classe. Erkel l’aida à installer ses affaires dans le compartiment.

La sonnette se fit entendre pour la troisième fois.

– Eh bien, Erkel, dit Pierre Stépanovitch tendant la main à l'enseigne par la portière du wagon, – vous voyez, je vais jouer avec eux.

– Mais à quoi bon me donner des explications, Pierre Stépanovitch ? Je comprends, je comprends tout, Pierre Stépanovitch.

– Allons, au plaisir… dit celui-ci.

Il se détourna brusquement, car le jeune homme l'appelait pour le présenter à leurs compagnons de route. Et Erkel ne vit plus son Pierre Stépanovitch !

L'enseigne retourna chez lui fort triste. Certes l'idée ne pouvait lui venir que Pierre Stépanovitch fût un lâcheur, mais… mais il lui avait si vite tourné le dos dès que ce jeune élégant l'avait appelé et… il aurait pu lui dire autre chose que ce « au plaisir… » ou… ou du moins lui serrer la main un peu plus fort.

Autre chose aussi commençait à déchirer le pauvre cœur d'Erkel, et, sans qu'il le comprît encore lui-même, l'événement de la soirée précédente n'était pas étranger à cette souffrance.

CHAPITRE VII

LE DERNIER VOYAGE DE STEPAN TROPHIMOVITCH[30].

I

Je suis convaincu que Stépan Trophimovitch eut grand'peur en voyant arriver le moment qu'il avait fixé pour l'exécution de sa folle entreprise. Je suis sûr qu'il fut malade de frayeur, surtout dans la nuit qui précéda sa fuite. Nastenka a raconté depuis qu'il s'était couché tard et qu'il avait dormi. Mais cela ne prouve rien ; les condamnés à mort dorment, dit-on, d'un sommeil très profond la veille même de leur supplice. Quoiqu'il fît déjà clair quand il partit et que le grand jour remonte un peu le moral des gens nerveux (témoin le major, parent de Virguinsky, dont la religion s'évanouissait aux premiers rayons de l'aurore), je suis néanmoins persuadé que jamais auparavant il n'aurait pu se représenter sans épouvante la situation qui était maintenant la sienne. Sans doute, surexcité comme il l'était, il est probable qu'il ne sentit pas dès l'abord toute l'horreur de l'isolement auquel il se condamnait en quittant *Stasie* et la maison où il avait vécu au chaud durant vingt ans. Mais n'importe, lors même qu'il aurait eu la plus nette

---

[30] Les mots en italiques dans ce chapitre sont en français dans le texte.

conscience de toutes les terreurs qui l'attendaient, il n'en aurait pas moins persisté dans sa résolution. Elle avait quelque chose de fier qui, malgré tout, le séduisait. Oh ! il aurait pu accepter les brillantes propositions de Barbara Pétrovna et rester à ses crochets « comme un simple parasite », mais non ! Dédaigneux d'une aumône, il fuyait les bienfaits de la générale, il arborait « le drapeau d'une grande idée » et, pour ce drapeau, il s'en allait mourir sur un grand chemin ! Tels durent être les sentiments de Stépan Trophimovitch ; c'est à coup sûr sous cet aspect que lui apparut sa conduite.

Il y a encore une question que je me suis posée plus d'une fois : pourquoi s'enfuit-il à pied au lieu de partir en voiture, ce qui eût été beaucoup plus simple ? À l'origine, je m'expliquais le fait par la fantastique tournure d'esprit de ce vieil idéaliste. Il est à supposer, me disais-je, que l'idée de prendre des chevaux de poste lui aura semblé trop banale et trop prosaïque : il a dû trouver beaucoup plus beau de voyager pédestrement comme un pèlerin. Mais maintenant je crois qu'il ne faut pas chercher si loin l'explication. La première raison qui empêcha Stépan Trophimovitch de prendre une voiture fut la crainte de donner l'éveil à Barbara Pétrovna : instruite de son dessein, elle l'aurait certainement retenu de force ; lui, de son côté, se serait certainement soumis, et, dès lors, c'en eût été fait de la grande idée. Ensuite, pour prendre des chevaux de poste, il faut au moins savoir où l'on va. Or, la question du lieu où il allait constituait en ce moment la principale souffrance de notre voyageur. Pour rien au monde, il n'eût pu se résoudre à indiquer une localité quelconque, car s'il s'y était décidé, l'absurdité de son entreprise lui aurait immédiatement sauté aux yeux, et il pressentait très bien cela. Pourquoi en effet se rendre dans telle ville plutôt que dans telle autre ? Pour chercher *ce marchand ?* Mais quel *marchand ?* C'était là le second point qui inquiétait Stépan Trophimovitch. Au fond, il n'y avait rien de plus terrible pour lui que *ce marchand* à la recherche de qui il courait ainsi, tête baissée, et que, bien entendu, il avait une peur atroce de découvrir. Non,

mieux valait marcher tout droit devant soi, prendre la grande route et la suivre sans penser à rien, aussi longtemps du moins qu'on pourrait ne pas penser. La grande route, c'est quelque chose de si long, si long qu'on n'en voit pas le bout – comme la vie humaine, comme le rêve humain. Dans la grande route il y a une idée, mais dans un passeport de poste quelle idée y a-t-il ?… *Vive la grande route !* advienne que pourra.

Après sa rencontre imprévue avec Élisabeth Nikolaïevna, Stépan Trophimovitch poursuivit son chemin en s'oubliant de plus en plus lui-même. La grande route passait à une demi-verste de Skvorechniki, et, chose étrange, il la prit sans s'en douter. Réfléchir, se rendre un compte quelque peu net de ses actions lui était insupportable en ce moment. La pluie tantôt cessait, tantôt recommençait, mais il ne la remarquait pas. Ce fut aussi par un geste machinal qu'il mit son sac sur son épaule, et il ne s'aperçut pas que de la sorte il marchait plus légèrement. Quand il eut fait une verste ou une verste et demie, il s'arrêta tout à coup et promena ses regards autour de lui. Devant ses yeux s'allongeait à perte de vue, comme un immense fil, la route noire, creusée d'ornières et bordée de saules blancs ; à droite s'étendaient des terrains nus ; la moisson avait été fauchée depuis longtemps ; à gauche c'étaient des buissons et au-delà un petit bois. Dans le lointain l'on devinait plutôt qu'on ne distinguait le chemin de fer, qui faisait un coude en cet endroit ; une légère fumée au-dessus de la voie indiquait le passage d'un train, mais la distance ne permettait pas d'entendre le bruit. Durant un instant, le courage de Stépan Trophimovitch faillit l'abandonner. Il soupira vaguement, posa son sac à terre et s'assit afin de reprendre haleine. Au moment où il s'asseyait, il se sentit frissonner et s'enveloppa dans son plaid ; alors aussi il s'aperçut qu'il pleuvait et déploya son parapluie au-dessus de lui. Pendant assez longtemps il resta dans cette position, remuant les lèvres de loin en loin, tandis que sa main serrait avec force le manche du parapluie. Diverses images, effet de la fièvre, flottaient dans son esprit, bientôt remplacées par d'autres.

« *Lise, lise,* songeait-il, et avec elle ce *Maurice*…Étranges gens… Eh bien, mais cet incendie, n'était-il pas étrange aussi ? Et de quoi parlaient-ils ? Quelles sont ces victimes ?… Je suppose que *Stasie* ignore encore mon départ et m'attend avec le café… En jouant aux cartes ? Est-ce que j'ai perdu des gens aux cartes ? Hum… chez nous en Russie, à l'époque du servage… Ah ! mon Dieu, et Fedka ? »

Il frémit de tout son corps et regarda autour de lui : « Si ce Fedka était caché là quelque part, derrière un buisson ? On dit qu'il est à la tête d'une bande de brigands qui infestent la grande route. Oh ! mon Dieu, alors je… alors je lui avouerai toute la vérité, je lui dirai que je suis coupable… que pendant dix ans son souvenir a déchiré mon cœur et m'a rendu plus malheureux qu'il ne l'a été au service et… et je lui donnerai mon porte-monnaie. Hum, *j'ai en tout quarante roubles ; il prendra les roubles et il me tuera tout de même !* »

Dans sa frayeur il ferma, je ne sais pourquoi, son parapluie et le posa à côté de lui. Au loin sur la route se montrait un chariot venant de la ville ; Stépan Trophimovitch se mit à l'examiner avec inquiétude :

« *Grâce à Dieu,* c'est un chariot, et – il va au pas ; cela ne peut être dangereux. Ces rosses efflanquées d'ici… J'ai toujours parlé de la race… Non, c'était Pierre Ilitch qui en parlait au club, et je lui ai alors fait faire la remise, *et puis,* mais il y a quelque chose derrière et… on dirait qu'une femme se trouve dans le chariot. Une paysanne et un moujik, – *cela commence à être rassurant.* La femme est sur le derrière et l'homme sur le devant, – *c'est très rassurant.* Une vache est attachée par les cornes derrière le chariot, *c'est rassurant au plus haut degré.* »

À côté de lui passa le chariot, une télègue de paysan assez solidement construite et d'un aspect convenable. Un sac bourré à crever servait de siège à la femme, et l'homme était assis, les

jambes pendantes, sur le rebord du véhicule, faisant face à Stépan Trophimovitch. À leur suite se traînait, en effet, une vache rousse attachée par les cornes. Le moujik et la paysanne regardèrent avec de grands yeux le voyageur qui leur rendit la pareille, mais, quand ils furent à vingt pas de lui, il se leva brusquement et se mit en marche pour les rejoindre. Il lui semblait qu'il serait plus en sûreté près d'un chariot. Toutefois, dès qu'il eût rattrapé la télègue, il oublia encore tout et retomba dans ses rêveries. Il marchait à grands pas, sans soupçonner assurément que, pour les deux villageois, il était l'objet le plus bizarre et le plus énigmatique que l'on pût rencontrer sur une grande route. À la fin, la femme ne fut plus maîtresse de sa curiosité.

– Qui êtes-vous, s'il n'est pas impoli de vous demander cela ? commença-t-elle soudain, au moment où Stépan Trophimovitch la regardait d'un air distrait. C'était une robuste paysanne de vingt-sept ans, aux sourcils noirs et au teint vermeil ; ses lèvres rouges entr'ouvertes par un sourire gracieux laissaient voir des dents blanches et bien rangées.

– Vous… c'est à moi que vous vous adressez ? murmura le voyageur désagréablement étonné.

– Vous devez être un marchand, dit avec assurance le moujik ; ce dernier âgé de quarante ans, était un homme de haute taille, porteur d'une barbe épaisse et rougeâtre ; sa large figure ne dénotait pas la bêtise.

– Non, ce n'est pas que je sois un marchand, je… je… *moi, c'est autre chose,* fit entre ses dents Stépan Trophimovitch qui, à tout hasard, laissa passer le chariot devant lui et se mit à marcher derrière côte à côte avec la vache.

Les mots étrangers que le paysan venaient d'entendre furent pour lui un trait de lumière.

– Vous êtes sans doute un seigneur, reprit-il, et il activa la marche de sa rosse.

– Vous êtes en promenade ? questionna de nouveau la femme.

– C'est… c'est moi que vous interrogez ?

– Le chemin de fer amène chez nous des voyageurs étrangers ; à en juger d'après vos bottes, vous ne devez pas être de ce pays-ci…

– Ce sont des bottes de militaire, déclara sans hésiter le moujik.

– Non, ce n'est pas que je sois militaire, je…

« Quelle curieuse commère ! maugréait à part soi Stépan Trophimovitch, et comme ils me regardent… *mais enfin*… En un mot, c'est étrange, on dirait que j'ai des comptes à leur rendre, et pourtant il n'en est rien. »

La femme s'entretenait tout bas avec le paysan.

– Si cela peut vous être agréable, nous vous conduirons.

La mauvaise humeur de Stépan Trophimovitch disparut aussitôt.

– Oui, oui, mes amis, j'accepte avec grand plaisir, car je suis bien fatigué, seulement comment vais-je m'introduire là ?

« Que c'est singulier ! se disait-il, je marche depuis si longtemps côte à côte avec cette vache, et l'idée ne m'était pas venue de leur demander une place dans leur chariot… Cette « vie réelle » a quelque chose de très caractéristique… »

Pourtant le moujik n'arrêtait pas son cheval.

– Mais où ? questionna-t-il avec une certaine défiance.

Stépan Trophimovitch ne comprit pas tout de suite.

– Vous allez sans doute jusqu'à Khatovo ?

– À Khatovo ? Non, ce n'est pas que j'aille à Khatovo… Je ne connais même pas du tout cet endroit ; j'en ai entendu parler cependant.

– Khatovo est un village, à neuf verstes d'ici.

– Un village ? *C'est charmant,* je crois bien en avoir entendu parler…

Stépan Trophimovitch marchait toujours, et les paysans ne se pressaient pas de le prendre dans leur chariot. Une heureuse inspiration lui vint tout à coup.

– Vous pensez peut-être que je… J'ai mon passeport et je suis professeur, c'est-à-dire, si vous voulez, précepteur… mais principal. Je suis précepteur principal. *Oui, c'est comme ça qu'on peut traduire*. Je voudrais bien m'asseoir à côté de vous et je vous payerais… je vous payerais pour cela une demi-bouteille d'eau-de-vie.

– Donnez-nous cinquante kopeks, monsieur, le chemin est difficile.

– Nous ne pouvons pas vous demander moins sans nous faire tort, ajouta la femme.

– Cinquante kopeks ! Allons, va pour cinquante kopeks. *C'est encore mieux, j'ai en tout quarante roubles, mais…*

Le moujik s'arrêta ; aidé par les deux paysans, Stépan Trophimovitch parvint à grimper dans le chariot et s'assit sur le sac, à côté de la femme. Sa pensée continuait à vagabonder. Parfois lui-même s'apercevait avec étonnement qu'il était fort distrait et que ses idées manquaient totalement d'à-propos. Cette conscience de sa maladive faiblesse d'esprit lui était, par moments, très pénible et même le fâchait.

– Comment donc cette vache est-elle ainsi attachée par derrière ? demanda-t-il à la paysanne.

– On dirait que vous n'avez jamais vu cela, monsieur, fit-elle en riant.

– Nous avions acheté nos bêtes à cornes à la ville, observa l'homme, – et, va te promener, au printemps le typhus s'est déclaré parmi elles, et presque toutes ont succombé, il n'en est pas resté la moitié.

En achevant ces mots, il fouetta de nouveau son cheval qui avait mis le pied dans une ornière.

– Oui, cela arrive chez nous en Russie… et, en général, nous autres Russes… eh bien, oui, il arrive…

Stépan Trophimovitch ne finit pas sa phrase.

– Si vous êtes précepteur, qu'est-ce qui vous appelle à Khatovo ? Vous allez peut-être plus loin ?

– Je… c'est-à-dire, ce n'est pas que j'aille plus loin… Je vais chez un marchand.

– Alors c'est à Spassoff que vous allez ?

– Oui, oui, justement, à Spassoff. Du reste, cela m'est égal.

– Si vous allez à pied à Spassoff avec vos bottes, vous mettrez huit jours pour y arriver, remarqua en riant la femme.

– Oui, oui, et cela m'est égal, *mes amis,* cela m'est égal, reprit impatiemment Stépan Trophimovitch.

« Ces gens-là sont terriblement curieux ; la femme, du reste, parle mieux que le mari : je remarque que depuis le 19 février leur style s'est un peu modifié et… qu'importe que j'aille à Spassoff ou ailleurs ? Du reste, je les payerai, pourquoi donc me persécutent-ils ainsi ? »

– Si vous allez à Spassoff, il faut prendre le bateau à vapeur, dit le moujik.

– Certainement, ajouta avec animation la paysanne : – en prenant une voiture et en suivant la rive, vous allongeriez votre route de trente verstes.

– De quarante.

– Demain, à deux heures, vous trouverez le bateau à Oustiévo, reprit la femme.

Mais Stépan Trophimovitch s'obstina à ne pas répondre, et ses compagnons finirent par le laisser tranquille. Le moujik était occupé avec son cheval de nouveau engagé dans une ornière ; de loin en loin les deux époux échangeaient de courtes observations. Le voyageur commençait à sommeiller. Il fut fort étonné quand la paysanne le poussa en riant et qu'il se vit dans un assez gros village ; le chariot était arrêté devant une izba à trois fenêtres.

– Vous dormiez, monsieur ?

– Qu'est-ce que c'est ? Où suis-je ? Ah ! Allons ! Allons… cela m'est égal, soupira Stépan Trophimovitch, et il mit pied à terre.

Il regarda tristement autour de lui, se sentant tout désorienté dans ce milieu nouveau.

– Mais je vous dois cinquante kopeks, je n'y pensais plus ! dit-il au paysan vers lequel il s'avança avec un empressement extraordinaire ; évidemment, il n'osait plus se séparer de ses compagnons de route.

– Vous règlerez dans la chambre, entrez, répondit le moujik.

– Oui, c'est cela, approuva la femme.

Stépan Trophimovitch monta un petit perron aux marches branlantes.

« Mais comment cela est-il possible ? » murmurait-il non moins inquiet que surpris, pourtant il entra dans la maison. « *Elle l'a voulu* », se dit-il avec un déchirement de cœur, et soudain il oublia encore tout, même le lieu où il se trouvait.

C'était une cabane de paysan, claire, assez propre, et comprenant deux chambres. Elle ne méritait pas, à proprement parler, le nom d'auberge, mais les voyageurs connus des gens de la maison avaient depuis longtemps l'habitude d'y descendre. Sans penser à saluer personne, Stépan Trophimovitch alla délibérément s'asseoir dans le coin de devant, puis il s'abandonna à ses réflexions. Toutefois il ne laissa pas d'éprouver l'influence bienfaisante de la chaleur succédant à l'humidité dont il avait souf-

fert pendant ses trois heures de voyage. Comme il arrive toujours aux hommes nerveux quand ils ont la fièvre, en passant brusquement du froid au chaud Stépan Trophimovitch sentit un léger frisson lui courir le long de l'épine dorsale, mais cette sensation même était accompagnée d'un étrange plaisir. Il leva la tête, et une délicieuse odeur chatouilla son nerf olfactif : la maîtresse du logis était en train de faire des blines. Il s'approcha d'elle avec un sourire d'enfant et se mit tout à coup à balbutier :

– Qu'est-ce que c'est ? Ce sont des blines ? *Mais… c'est charmant.*

– En désirez-vous, monsieur ? demanda poliment la femme.

– Oui, justement, j'en désire, et… je vous prierais aussi de me donner du thé, répondit avec empressement Stépan Trophimovitch.

– Vous voulez un samovar ? Très volontiers.

On servit les blines sur une grande assiette ornée de dessins bleus. Ces savoureuses galettes de village qu'on fait avec de la farine de froment et qu'on arrose de beurre frais furent trouvées exquises par Stépan Trophimovitch.

– Que c'est bon ! Que c'est onctueux ! Si seulement on pouvait avoir *un doigt d'eau-de-vie ?*

– Ne désirez-vous pas un peu de vodka, monsieur ?

– Justement, justement, une larme, *un tout petit rien*.

– Pour cinq kopeks alors ?

– Pour cinq, pour cinq, pour cinq, pour cinq, *un tout petit rien,* acquiesça avec un sourire de béatitude Stépan Trophimovitch.

– Demandez à un homme du peuple de faire quelque chose pour vous : s'il le peut et le veut, il vous servira de très bonne grâce. Mais priez-le d'aller vous chercher de l'eau-de-vie, et à l'instant sa placide serviabilité accoutumée fera place à une sorte d'empressement joyeux : un parent ne montrerait pas plus de zèle pour vous être agréable. En allant chercher la vodka, il sait fort bien que c'est vous qui la boirez et non lui, – n'importe, il semble prendre sa part de votre futur plaisir. Au bout de trois ou quatre minutes (il y avait un cabaret à deux pas de la maison) le flacon demandé se trouva sur la table, ainsi qu'un grand verre à patte.

– Et c'est tout pour moi ! s'exclama d'étonnement Stépan Trophimovitch – j'ai toujours eu de l'eau-de-vie chez moi, mais j'ignorais encore qu'on pouvait en avoir tant que cela pour cinq kopeks.

Il remplit le verre, se leva et se dirigea avec une certaine solennité vers l'autre coin de la chambre, où était assise sa compagne de voyage, la femme aux noirs sourcils, dont les questions l'avaient excédé pendant la route. Confuse, la paysanne commença par refuser, mais, après ce tribut payé aux convenances, elle se leva, but l'eau-de-vie à petits coups, comme boivent les femmes, et, tandis que son visage prenait une expression de souffrance extraordinaire, elle rendit le verre en faisant une révérence à Stépan Trophimovitch. Celui-ci, à son tour, la salua gravement et retourna non sans fierté à sa place.

Il avait agi ainsi par une sorte d'inspiration subite : une seconde auparavant il ne savait pas encore lui-même qu'il allait régaler la paysanne.

« Je sais à merveille comment il faut en user avec le peuple », pensait-il tout en se versant le reste de l'eau-de-vie ; il n'y en avait plus un verre, néanmoins la liqueur le réchauffa et l'entêta même un peu.

« *Je suis malade tout à fait, mais ce n'est pas trop mauvais d'être malade.* »

– Voulez-vous acheter ?... fit près de lui une douce voix de femme.

Levant les yeux, il aperçut avec surprise devant lui une dame – *une dame, et elle en avait l'air* – déjà dans la trentaine et dont l'extérieur était fort modeste. Vêtue comme à la ville, elle portait une robe de couleur foncée, et un grand mouchoir gris couvrait ses épaules. Sa physionomie avait quelque chose de très affable qui plut immédiatement à Stépan Trophimovitch. Elle venait de rentrer dans l'izba où ses affaires étaient restées sur un banc, près de la place occupée par le voyageur. Ce dernier se rappela que tout à l'heure, en pénétrant dans la chambre, il avait remarqué là, entre autres objets, un portefeuille et un sac en toile cirée. La jeune femme tira de ce sac deux petits livres élégamment reliés, avec des croix en relief sur les couvertures, et les offrit à Stépan Trophimovitch.

– Eh... *mais je crois que c'est l'Évangile ;* avec le plus grand plaisir... Ah ! maintenant je comprends... *Vous êtes ce qu'on appelle* une colporteuse de livres ; j'ai lu à différentes reprises... C'est cinquante kopeks ?

– Trente-cinq, répondit la colporteuse.

– Avec le plus grand plaisir. *Je n'ai rien contre l'Évangile, et...* Depuis longtemps je me proposais de le relire...

Il songea soudain que depuis trente ans au moins il n'avait pas lu l'Évangile et qu'une seule fois, sept ans auparavant, il avait eu un vague souvenir de ce livre, en lisant la *Vie de Jésus* de Renan. Comme il était sans monnaie, il prit dans sa poche ses quatre billets de dix roubles – tout son avoir. Naturellement, la maîtresse de la maison se chargea de les lui changer ; alors seulement il s'aperçut, en jetant un coup d'œil dans l'izba, qu'il s'y trouvait un assez grand nombre de gens, lesquels depuis quelque temps déjà l'observaient et paraissaient s'entretenir de lui. Ils causaient aussi de l'incendie du Zariétchié ; le propriétaire du chariot et de la vache, arrivant de la ville, parlait plus qu'aucun autre. On disait que le sinistre était dû à la malveillance, que les incendiaires étaient des ouvriers de l'usine Chpigouline.

« C'est singulier », pensa Stépan Trophimovitch, « il ne m'a pas soufflé un mot de l'incendie pendant la route, et il a parlé de tout. »

– Batuchka, Stépan Trophimovitch, est-ce vous que je vois, monsieur ? Voilà une surprise !... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? s'écria un homme âgé qui rappelait le type du domestique serf d'autrefois ; il avait le visage rasé et portait un manteau à long collet. Stépan Trophimovitch eut peur en entendant prononcer son nom.

– Excusez-moi, balbutia-t-il, – je ne vous remets pas du tout...

– Vous ne vous souvenez pas de moi ? Mais je suis Anisim Ivanoff. J'étais au service de feu M. Gaganoff, et que de fois, monsieur, je vous ai vu avec Barbara Pétrovna chez la défunte Avdotia Serguievna ! Elle m'envoyait vous porter des livres, et deux fois je vous ai remis de sa part des bonbons de Pétersbourg...

– Ah ! oui, je te reconnais, Anisim, fit en souriant Stépan Trophimovitch. – Tu demeures donc ici ?

– Dans le voisinage de Spassoff, près du monastère de V…, chez Marfa Serguievna, la sœur d'Avdotia Serguievna, vous ne l'avez peut-être pas oubliée ; elle s'est cassé la jambe en sautant à bas de sa voiture un jour qu'elle se rendait au bal. Maintenant elle habite près du monastère, et je reste chez elle. Voyez-vous, si je me trouve ici en ce moment, c'est que je suis venu voir des proches…

– Eh bien, oui, eh bien, oui.

– Je suis bien aise de vous rencontrer, vous étiez gentil pour moi, poursuivit avec un joyeux sourire Anisim. – Mais où donc allez-vous ainsi tout seul, monsieur ?… Il me semble que vous ne sortiez jamais seul ?

Stépan Trophimovitch regarda son interlocuteur d'un air craintif.

– Ne comptez-vous pas venir nous voir à Spassoff ?

– Oui, je vais à Spassoff. *Il me semble que tout le monde va à Spassoff…*

– Et n'irez-vous pas chez Fédor Matviévitch ? Il sera charmé de votre visite. En quelle estime il vous tenait autrefois ! Maintenant encore il parle souvent de vous…

– Oui, oui, j'irai aussi chez Fédor Matviévitch.

– Il faut y aller absolument. Il y a ici des moujiks qui s'étonnent : à les en croire, monsieur, on vous aurait rencontré sur la grande route voyageant à pied. Ce sont de sottes gens.

– Je… c'est que je… Tu sais, Anisim, j'avais parié, comme font les Anglais, que j'irais à pied, et je…

La sueur perlait sur son front et sur ses tempes.

– Sans doute, sans doute, … allait continuer l'impitoyable Anisim ; Stépan Trophimovitch ne put supporter plus longtemps ce supplice. Sa confusion était telle qu'il voulut se lever et quitter l'izba. Mais on apporta le samovar, et au même instant la colporteuse, qui était sortie, rentra dans la chambre. Voyant en elle une suprême ressource, Stépan Trophimovitch s'empressa de lui offrir du thé. Anisim se retira.

Le fait est que les paysans étaient fort intrigués. « Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? » se demandaient-ils, « on l'a trouvé faisant route à pied, il se dit précepteur, il est vêtu comme un étranger, et son intelligence ne paraît pas plus développée que celle d'un petit enfant ; il répond d'une façon si louche qu'on le prendrait pour un fugitif, et il a de l'argent ! » On pensait déjà à prévenir la police – « attendu qu'avec tout cela la ville était loin d'être tranquille ». Mais Anisim ne tarda pas à calmer les esprits. En arrivant dans le vestibule, il raconta à qui voulut l'entendre que Stépan Trophimovitch n'était pas, à vrai dire, un précepteur, mais « un grand savant, adonné aux hautes sciences et en même temps propriétaire dans le pays ; depuis vingt-deux ans il demeurait chez la grosse générale Stavroguine dont il était l'homme de confiance, et tout le monde en ville avait pour lui une considération extraordinaire ; au club de la noblesse, il lui arrivait de perdre en une soirée des centaines de roubles ; son rang dans le tchin était celui de secrétaire, titre correspondant au grade de lieutenant-colonel dans l'armée. Ce n'était pas étonnant qu'il eût de l'argent, car la grosse générale Stavroguine ne comptait pas avec lui », etc., etc.

« *Mais c'est une dame, et très comme il faut* », se disait Stépan Trophimovitch à peine remis du trouble que lui avait

causé la rencontre d'Anisim, et il considérait d'un œil charmé sa voisine la colporteuse, qui pourtant avait sucré son thé à la façon des gens du peuple. « *Ce petit morceau de sucre, ce n'est rien…* Il y a en elle quelque chose de noble, d'indépendant et, en même temps, de doux. *Le comme il faut tout pur,* seulement avec une nuance *sui generis.* »

Elle lui apprit qu'elle s'appelait Sophie Matvievna Oulitine et qu'elle avait son domicile à K…, où habitait sa sœur, une veuve appartenant à la classe bourgeoise ; elle-même était veuve aussi : son mari, ancien sergent-major promu sous-lieutenant, avait été tué à Sébastopol.

– Mais vous êtes encore si jeune, *vous n'avez pas trente ans*.

– J'en ai trente-quatre, répondit en souriant Sophie Matvievna.

– Comment, vous comprenez le français ?

– Un peu ; après la mort de mon mari, j'ai passé quatre ans dans une maison noble, et là j'ai appris quelques mots de français en causant avec les enfants.

Elle raconta que, restée veuve à l'âge de dix-huit ans, elle avait été quelque temps ambulancière à Sébastopol, qu'ensuite elle avait vécu dans différents endroits, et que maintenant elle allait çà et là vendre l'Évangile.

– *Mais, mon Dieu,* ce n'est pas à vous qu'est arrivée dans notre ville une histoire étrange, fort étrange même ?

Elle rougit ; c'était elle, en effet, qui avait été la triste héroïne de l'aventure à laquelle Stépan Trophimovitch faisait allusion.

– *Ces vauriens, ces malheureux !*...commença-t-il d'une voix tremblante d'indignation ; cet odieux souvenir avait rouvert une plaie dans son âme. Pendant une minute il resta songeur.

« Tiens, mais elle est encore partie », fit-il à part soi en s'apercevant que Sophie Matvievna n'était plus à côté de lui. « Elle sort souvent, et quelque chose la préoccupe : je remarque qu'elle est même inquiète... *Bah ! je deviens égoïste !* »

Il leva les yeux et aperçut de nouveau Anisim, mais cette fois la situation offrait l'aspect le plus critique. Toute l'izba était remplie de paysans qu'Anisim évidemment traînait à sa suite. Il y avait là le maître du logis, le propriétaire du chariot, deux autres moujiks (des cochers), et enfin un petit homme à moitié ivre qui parlait plus que personne ; ce dernier, vêtu comme un paysan, mais rasé, semblait être un bourgeois ruiné par l'ivrognerie. Et tous s'entretenaient de Stépan Trophimovitch. Le propriétaire du chariot persistait dans son dire, à savoir qu'en suivant le rivage on allongeait la route de quarante verstes et qu'il fallait absolument prendre le bateau à vapeur. Le bourgeois à moitié ivre et le maître de la maison répliquaient avec vivacité :

– Sans doute, mon ami, Sa Haute Noblesse aurait plus court à traverser le lac à bord du bateau, mais maintenant le service de la navigation est suspendu.

– Non, le bateau fera encore son service pendant huit jours ! criait Anisim plus échauffé qu'aucun autre.

– C'est possible, mais à cette saison-ci il n'arrive pas exactement, quelquefois on est obligé de l'attendre pendant trois jours à Oustiévo.

– Il viendra demain, il arrivera demain à deux heures précises. Vous serez rendu à Spassoff avant le soir, monsieur ! vociféra Anisim hors de lui.

– Mais qu'est-ce qu'il a cet homme ? gémit Stépan Trophimovitch qui tremblait de frayeur en attendant que son sort de décidât.

Ensuite les cochers prirent aussi la parole : pour conduire le voyageur jusqu'à Oustiévo, ils demandaient trois roubles. Les autres criaient que ce prix n'avait rien d'exagéré, et que pendant tout l'été tel était le tarif en vigueur pour ce parcours.

– Mais… il fait bon ici aussi… Et je ne veux pas… articula faiblement Stépan Trophimovitch.

– Vous avez raison, monsieur, il fait bon maintenant chez nous à Spassoff, et Fédor Matviévitch sera si content de vous voir !

– Mon Dieu, mes amis, tout cela est si inattendu pour moi !

À la fin, Sophie Matvievna reparut, mais, quand elle revint s'asseoir sur le banc, son visage exprimait la désolation la plus profonde.

– Je ne puis pas aller à Spassoff ! dit-elle à la maîtresse du logis.

Stépan Trophimovitch tressaillit.

– Comment, est-ce que vous deviez aussi aller à Spassoff ? demanda-t-il.

La colporteuse raconta que la veille une propriétaire, Nadejda Egorovna Svietlitzine, lui avait donné rendez-vous à Kha-

tovo, promettant de la conduire de là à Spassoff. Et voilà que cette dame n'était pas venue !

– Que ferai-je maintenant ? répéta Sophie Matvievna.

– *Mais, ma chère et nouvelle amie,* voyez-vous, je viens de louer une voiture pour me rendre à ce village – comment l'appelle-t-on donc ? je puis vous y conduire tout aussi bien que la propriétaire, et demain, – eh bien, demain nous partirons ensemble pour Spassoff.

– Mais est-ce que vous allez aussi à Spassoff ?

– *Mais que faire ? Et je suis enchanté !* Je vous conduirai avec la plus grande joie ; voyez-vous, ils veulent… j'ai déjà loué… J'ai fait prix avec l'un de vous, ajouta Stépan Trophimovitch qui maintenant brûlait d'aller à Spassoff.

Un quart d'heure après, tous deux prenaient place dans une britchka couverte, lui très animé et très content, elle à côté de lui avec son sac et un reconnaissant sourire. Anisim les aida à monter en voiture.

– Bon voyage, monsieur, cria l'empressé personnage ; – combien j'ai été heureux de vous rencontrer !

– Adieu, adieu, mon ami, adieu.

– Vous irez voir Fédor Matviévitch, monsieur…

– Oui, mon ami, oui… Fédor Matviévitch… seulement, adieu.

II

– Voyez-vous, mon amie, vous me permettez de m'appeler votre ami, *n'est-ce pas ?* commença précipitamment le voyageur, dès que la voiture se fut mise en marche. – Voyez-vous, je… *J'aime le peuple, c'est indispensable, mais il me semble que je ne l'avais jamais vu de près. Stasie… cela va sans dire qu'elle est aussi du peuple… mais le vrai peuple,* j'entends celui qu'on rencontre sur la grande route, celui-là n'a, à ce qu'il paraît, d'autre souci que de savoir où je vais… Mais, trêve de récriminations. Je divague un peu, dirait-on ; cela tient sans doute à ce que je parle vite.

Sophie Matvievna fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant, quoique respectueux.

– Vous êtes souffrant, je crois, observa-t-elle.

– Non, non, je n'ai qu'à m'emmitoufler ; le vent est frais, il est même très frais, mais laissons cela. *Chère et incomparable amie,* il me semble que je suis presque heureux, et la faute en est à vous. Le bonheur ne me vaut rien, parce que je me sens immédiatement porté à pardonner à tous mes ennemis…

– Eh bien ! c'est ce qu'il faut.

– Pas toujours, *chère innocente. L'Évangile… Voyez-vous, désormais nous le prêcherons ensemble,* et je vendrai avec plaisir vos beaux livres. Oui, je sens que c'est une idée, *quelque chose de très nouveau dans ce genre.* Le peuple est religieux, *c'est admis,* mais il ne connaît pas encore l'Évangile. Je le lui ferai connaître… Dans une exposition orale on peut corriger les erreurs de ce livre remarquable que je suis disposé, bien entendu, à traiter avec un respect extraordinaire. Je serai utile même sur la grande route. J'ai toujours été utile, je le leur ai toujours

dit, *à eux et à cette chère ingrate*…Oh ! pardonnons, pardonnons, avant tout pardonnons à tous et toujours… Nous pourrons espérer que l'on nous pardonnera aussi. Oui, car nous sommes tous coupables les uns envers les autres. Nous sommes tous coupables !…

– Tenez, ce que vous venez de dire est fort bien, me semble-t-il.

– Oui, oui… Je sens que je parle très bien. Je leur parlerai très bien, mais, mais que voulais-je donc dire d'important ? Je perds toujours le fil et je ne me rappelle plus… Me permettez-vous de ne pas vous quitter ? Je sens que votre regard et… j'admire même vos façons : vous êtes naïve, votre langage est ingénu, et vous versez votre thé dans la soucoupe… avec ce vilain petit morceau de sucre ; mais il y a en vous quelque chose de charmant, et je vois à vos traits… Oh ! ne rougissez et n'ayez pas peur de moi parce que je suis un homme. *Chère et incomparable, pour moi une femme, c'est tout.* Il faut absolument que je vive à côté d'une femme, mais seulement à côté… Je sors complètement du sujet… Je ne sais plus du tout ce que je voulais dire. Oh ! heureux celui à qui Dieu envoie toujours une femme et… je crois que je suis comme en extase. Dans la grande route même il y a une haute pensée ! Voilà, voilà ce que je voulais dire, voilà l'idée que je cherchais et que je ne retrouvais plus. Et pourquoi nous ont-ils emmenés plus loin ? Là aussi l'on était bien, ici *cela devient trop froid. À propos, j'ai en tout quarante roubles, et voilà cet argent,* prenez, prenez, je ne saurais pas le garder, je le perdrais, ou l'on me le volerait, et… Il me semble que j'ai envie de dormir, il y a quelque chose qui tourne dans ma tête. Oui, ça tourne, ça tourne, ça tourne. Oh ! que vous êtes bonne ! Avec quoi me couvrez-vous ainsi ?

– Vous avez une forte fièvre, et j'ai mis sur vous ma couverture, mais, pour ce qui est de l'argent, je ne…

– Oh ! de grâce, *n'en parlons plus, parce que cela me fait mal ;* oh ! que vous êtes bonne !

À ce flux de paroles succéda tout à coup un sommeil fiévreux, accompagné de frissons. Les voyageurs firent ces dix-sept verstes sur un chemin raboteux où la voiture cahotait fort. Stépan Trophimovitch s'éveillait souvent, il se soulevait brusquement de dessus le petit coussin que Sophie Matvievna lui avait placé sous la tête, saisissait la main de sa compagne et lui demandait : « Vous êtes ici ? » comme s'il craignait qu'elle ne l'eût quitté. Il lui assurait aussi qu'il voyait en songe une mâchoire ouverte, et que cela l'impressionnait très désagréablement. Son état inquiétait fort la colporteuse.

Les voituriers arrêtèrent devant une grande izba à quatre fenêtres, flanquée de bâtiments logeables. S'étant réveillé, Stépan Trophimovitch se hâta d'entrer et alla droit à la seconde pièce, la plus grande et la plus belle de la maison. Son visage ensommeillé avait pris une expression très soucieuse. La maîtresse du logis était une grande et robuste paysanne de quarante ans, qui avait des cheveux très noirs et un soupçon de moustache. Le voyageur lui déclara incontinent qu'il voulait avoir pour lui toute la chambre. « Fermez la porte », ajouta-t-il, « et ne laissez plus entrer personne ici, *parce que nous avons à parler. Oui, j'ai beaucoup à vous dire, chère amie.* Je vous payerai, je payerai ! » acheva-t-il en s'adressant à la logeuse avec un geste de la main.

Quoiqu'il parlât précipitamment, il paraissait avoir quelque peine à remuer la langue. La femme l'écouta d'un air peu aimable ; elle ne fit aucune objection, mais son acquiescement muet était gros de menaces. Stépan Trophimovitch ne le remarqua pas et, du ton le plus pressant, demanda qu'on lui servît tout de suite à dîner.

Cette fois la maîtresse de la maison rompit le silence.

– Vous n'êtes pas ici à l'auberge, monsieur, nous ne donnons pas à dîner aux voyageurs. On peut vous cuire des écrevisses ou vous faire du thé, mais c'est tout ce que nous avons. Il n'y aura pas de poisson frais avant demain.

Mais Stépan Trophimovitch ne voulut rien entendre. « Je payerai, seulement dépêchez-vous, dépêchez-vous ! » répétait-il en gesticulant avec colère. Il demanda une soupe au poisson et une poule rôtie. La femme assura que dans tout le village il était impossible de se procurer une poule ; elle consentit néanmoins à aller voir si elle n'en trouverait pas une, mais sa mine montrait qu'elle croyait par là faire preuve d'une complaisance extraordinaire.

Dès qu'elle fut sortie, Stépan Trophimovitch s'assit sur le divan et invita Sophie Matvievna à prendre place auprès de lui. Il y avait dans la chambre un divan et des fauteuils, mais ces meubles étaient en fort mauvais état. La pièce, assez spacieuse, était coupée en deux par une cloison derrière laquelle se trouvait un lit. Une vieille tapisserie jaune, très délabrée, couvrait les murs. Avec son mobilier acheté d'occasion, ses affreuses lithographies mythologiques et ses icônes rangés dans le coin de devant, cette chambre offrait un disgracieux mélange de la ville et de la campagne. Mais Stépan Trophimovitch ne donna pas un coup d'œil à tout cela et n'alla même pas à la fenêtre pour contempler l'immense lac qui commençait à dix sagènes de l'izba.

– Enfin nous voici seuls, et nous ne laisserons entrer personne ! Je veux vous raconter tout, tout depuis le commencement…

Sophie Matvievna, qui paraissait fort inquiète, se hâta de l'interrompre :

– Savez-vous, Stépan Trophimovitch…

– *Comment, vous savez déjà mon nom ?* fit-il avec un joyeux sourire.

– Tantôt j'ai entendu Anisim Ivanovitch vous nommer, pendant que vous causiez avec lui.

Et, après avoir regardé vers la porte pour s'assurer qu'elle était fermée et que personne ne pouvait entendre, la colporteuse, baissant soudain la voix, apprit à son interlocuteur quel danger l'on courait dans ce village. « Quoique, dit-elle, tous les paysans d'ici soient pêcheurs et vivent principalement de ce métier, cela ne les empêche pas chaque été de rançonner abominablement les voyageurs. Cette localité n'est pas un lieu de passage, on n'y vient que parce que le bateau à vapeur s'y arrête, mais celui-ci fait très irrégulièrement son service : pour peu que le temps soit mauvais, on est obligé d'attendre plusieurs jours l'arrivée du bateau ; pendant ce temps-là le village se remplit de monde, toutes les maisons sont pleines, et les habitants profitent de la circonstance pour vendre chaque objet le triple de sa valeur. »

Tandis que Sophie Matvievna parlait avec une animation extrême, quelque chose comme un reproche se lisait dans le regard que Stépan Trophimovitch fixait sur elle ; plusieurs fois il essaya de la faire taire, mais la jeune femme n'en poursuivait pas moins le cours de ses récriminations contre l'avidité des gens d'Oustiévo : déjà précédemment elle était venue dans ce village avec une « dame très noble », elles y avaient logé pendant deux jours en attendant l'arrivée du bateau à vapeur, et ce qu'on les avait écorchées ! C'était même terrible de se rappeler cela… « Voyez-vous, Stépan Trophimovitch, vous avez demandé cette chambre pour vous seul… moi, ce que je vous en dis, c'est uniquement pour vous prévenir… Là, dans l'autre pièce, il y a déjà des voyageurs : un vieillard, un jeune homme, une dame

avec des enfants ; mais demain l'izba sera pleine jusqu'à deux heures, parce que le bateau à vapeur n'étant pas venu depuis deux jours arrivera certainement demain. Eh bien, pour la chambre particulière que vous avez louée et pour le dîner que vous avez commandé, ils vous demanderont un prix qui serait inouï même dans une capitale… »

Mais ce langage le faisait souffrir, il était vraiment affligé :

– *Assez, mon enfant,* je vous en supplie ; *nous avons notre argent et après – et après le bon Dieu.* Je m'étonne même que vous, avec votre élévation d'idées… *Assez, assez, vous me tourmentez,* dit-il, pris d'une sorte d'impatience hystérique : – l'avenir est grand ouvert devant nous, et vous… vous m'inquiétez pour l'avenir…

Il se mit aussitôt à raconter toute son histoire, parlant si vite qu'au commencement il était même difficile de le comprendre. Ce récit dura fort longtemps. On servit la soupe au poisson, on servit la poule, on apporta enfin le samovar, et Stépan Trophimovitch parlait toujours… Cette étrange loquacité avait quelque chose de morbide, et, en effet, le pauvre homme était malade. En l'écoutant, Sophie Matvievna prévoyait avec angoisse qu'à cette brusque tension des forces intellectuelles succéderait immédiatement un affaiblissement extraordinaire de l'organisme. Il narra d'abord ses premières années, ses « courses enfantines dans la campagne » ; au bout d'une heure seulement, il arriva à ses deux mariages et à son séjour à Berlin. Du reste, je ne me permets pas de rire. Il y avait là réellement pour lui un intérêt supérieur en jeu, et, comme on dit aujourd'hui, presque une lutte pour l'existence. Il voyait devant lui celle dont il rêvait déjà de faire la compagne de sa route future, et il était pressé de l'initier, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le génie de Stépan Trophimovitch ne devait plus être un secret pour Sophie Matvievna. Peut-être se faisait-il d'elle une opinion fort exagérée, toujours est-il qu'il l'avait choisie. Il ne pouvait se passer de

femme. En considérant le visage de la colporteuse, force lui fut de s'avouer que nombre de ses paroles, des plus importantes même, restaient lettre close pour elle.

« *Ce n'est rien, nous attendrons ;* maintenant déjà elle peut comprendre par la divination du sentiment. »

– Mon amie ! fit-il avec élan, – il ne me faut que votre cœur, et, tenez, ce charmant, cet adorable regard que vous fixez sur moi en ce moment ! Oh ! ne rougissez pas ! Je vous ai déjà dit…

Ce qui parut surtout obscur à la pauvre Sophie Matvievna, ce fut une longue dissertation destinée à prouver que personne n'avait jamais compris Stépan Trophimovitch et que « chez nous, en Russie, les talents sont étouffés ». « C'était bien trop fort pour moi », disait-elle plus tard avec tristesse. Elle écoutait d'un air de compassion profonde, en écarquillant un peu les yeux. Lorsqu'il se répandit en mots piquants à l'adresse de nos « hommes d'avant-garde », elle essaya à deux reprises de sourire, mais son visage exprimait un tel chagrin que cela finit par déconcerter Stépan Trophimovitch. Changeant de thème, il tomba violemment sur les nihilistes et les « hommes nouveaux ». Alors son emportement effraya la colporteuse, et elle ne respira un peu que quand le narrateur aborda le chapitre de ses amours. La femme, fût-elle nonne, est toujours femme. Sophie Matvievna souriait, hochait la tête ; parfois elle rougissait et baissait les yeux, ce qui réjouissait Stépan Trophimovitch, si bien qu'il ajouta à son histoire force enjolivements romanesques. Dans son récit, Barbara Pétrovna devint une délicieuse brune (« fort admirée à Pétersbourg et dans plusieurs capitales de l'Europe »), dont le mari « s'était fait tuer à Sébastopol », uniquement parce que, se sentant indigne de l'amour d'une telle femme, il voulait la laisser à son rival, lequel, bien entendu, n'était autre que Stépan Trophimovitch… « Ne vous scandalisez pas, ma douce chrétienne ! » s'écria-t-il presque dupe lui-même

de ses propres inventions, – « c'était quelque chose d'élevé, quelque chose de si platonique que pas une seule fois, durant toute notre vie, nous ne nous sommes avoué nos sentiments l'un à l'autre. » Comme la suite l'apprenait, la cause d'un pareil état de choses était une blonde (s'il ne s'agissait pas ici de Daria Pavlovna, – je ne sais à qui Stépan Trophimovitch faisait allusion). Cette blonde devait tout à la brune, qui, en qualité de parente éloignée, l'avait élevée chez elle. La brune, remarquant enfin l'amour de la blonde pour Stépan Trophimovitch, avait imposé silence à son cœur. La blonde, de son côté, en avait fait autant lorsque, à son tour, elle s'était aperçue qu'elle avait une rivale dans la brune. Et ces trois êtres, victimes chacun de sa magnanimité, s'étaient tus ainsi pendant vingt années, renfermant tout en eux-mêmes. « Oh ! quelle passion c'était ! quelle passion c'était ! » sanglota-t-il, très sincèrement ému. – « Je la voyais (la brune) dans le plein épanouissement de ses charmes ; cachant ma blessure au fond de moi-même, je la voyais chaque jour passer à côté de moi, comme honteuse de sa beauté. » (Une fois il lui échappa de dire : « comme honteuse de son embonpoint. ») À la fin, il avait pris la fuite, s'arrachant à ce rêve, à ce délire qui avait duré vingt ans. – *Vingt ans !* Et voilà que maintenant, sur la grande route… Puis, en proie à une sorte de surexcitation cérébrale, il entreprit d'expliquer à Sophie Matvievna ce que devait signifier leur rencontre d'aujourd'hui, « cette rencontre si imprévue et si fatidique ». Extrêmement agitée, la colporteuse finit par se lever ; il voulut se jeter à ses genoux, elle fondit en larmes. Les ténèbres s'épaississaient ; tous deux avaient déjà passé plusieurs heures enfermés ensemble…

– Non, il vaut mieux que je loge dans cette pièce-là, balbutia-t-elle, – autrement, qu'est-ce que les gens penseraient ?

Elle réussit enfin à s'échapper ; il la laissa partir après lui avoir juré qu'il se coucherait tout de suite. En lui disant adieu, il se plaignit d'un violent mal de tête. Sophie Matvievna avait laissé son sac et ses affaires dans la première chambre ; elle comp-

tait passer la nuit là avec les maîtres de la maison, mais il lui fut impossible de reposer un instant.

À peine au lit, Stépan Trophimovitch eut une de ces cholérines que tous ses amis et moi nous connaissions si bien ; ainsi que le lecteur le sait, cet accident se produisait presque régulièrement chez lui à la suite de toute tension nerveuse, de toute secousse morale. La pauvre Sophie Matvievna fut sur pied toute la nuit. Comme, pour donner ses soins au malade, elle était obligée de traverser assez souvent la pièce voisine où couchaient les voyageurs et les maîtres de l'izba, ceux-ci, troublés dans leur sommeil par ces allées et venues, manifestaient tout haut leur mécontentement ; ils en vinrent même aux injures lorsque, vers le matin, la colporteuse s'avisa de faire chauffer du thé. Pendant toute la durée de son accès, Stépan Trophimovitch resta dans un état de demi-inconscience ; parfois il lui semblait qu'on mettait le samovar sur le feu, qu'on lui faisait boire quelque chose (du sirop de framboises), qu'on lui frictionnait le ventre, la poitrine. Mais, presque à chaque instant, il sentait qu'*elle* était là, près de lui ; que c'était elle qui entrait et qui sortait, elle qui l'aidait à se lever et ensuite à se recoucher. À trois heures du matin le malade se trouva mieux ; il quitta son lit, et, par un mouvement tout spontané, se prosterna sur le parquet devant Sophie Matvievna. Ce n'était plus la génuflexion de tout à l'heure ; il était tombé aux pieds de la colporteuse et il baisait le bas de sa robe.

– Cessez, je ne mérite pas tout cela, bégayait-elle, et en même temps elle s'efforçait d'obtenir de lui qu'il regagnât son lit.

– Vous êtes mon salut, dit-il en joignant pieusement les mains devant elle ; – *vous êtes noble comme une marquise !* Moi, je suis un vaurien ! oh ! toute ma vie j'ai été un malhonnête homme !

– Calmez-vous, suppliait Sophie Matvievna.

– Tantôt je ne vous ai dit que des mensonges, – pour la gloriole, pour le chic, pour le désœuvrement, – tout est faux, tout jusqu'au dernier mot, oh ! vaurien, vaurien !

Comme on le voit, après la cholérine, Stépan Trophimovitch éprouvait un besoin hystérique de se condamner luimême. J'ai déjà mentionné ce phénomène en parlant de ses lettres à Barbara Pétrovna. Il se souvint tout à coup de *Lise,* de sa rencontre avec elle le matin précédent : « C'était si terrible et – sûrement il y a eu là un malheur, mais je ne l'ai pas questionnée, je ne me suis pas informé ! Je ne pensais qu'à moi ! Oh ! qu'est ce qui lui est arrivé ? Vous ne le savez pas ? » demandait-il d'un ton suppliant à Sophie Matvievna.

Ensuite il jura qu' « il n'était pas un infidèle », qu'il reviendrait *à elle* (c'est-à-dire à Barbara Pétrovna). « Nous nous approcherons chaque jour de son perron (Sophie Matvievna était comprise dans ce « nous ») ; nous viendrons à l'heure où elle monte en voiture pour sa promenade du matin, et nous regarderons sans faire de bruit… Oh ! je veux qu'elle me frappe sur l'autre joue ; je le veux passionnément ! Je lui tendrai mon autre joue *comme dans votre livre !* Maintenant, maintenant seulement j'ai compris ce que signifient ces mots : « tendre l'autre joue. » Jusqu'à ce moment je ne les avais jamais compris ! »

Cette journée et la suivante comptent parmi les plus cruelles que Sophie Matvievna ait connues dans sa vie ; à présent encore elle ne se les rappelle qu'en frissonnant. Stépan Trophimovitch était trop souffrant pour pouvoir prendre le bateau à vapeur qui, cette fois, arriva exactement à deux heures de l'après-midi. La colporteuse n'eut pas le courage de le laisser seul, et elle n'alla pas non plus à Spassoff. D'après ce qu'elle a raconté, le malade témoigna une grande joie quand il apprit que le bateau était parti :

– Allons, c'est parfait ; allons, très bien, murmura-t-il couché dans son lit ; – j'avais toujours peur que nous ne nous en allassions. On est si bien ici, on est mieux ici que n'importe où… Vous ne me quitterez pas ? Oh ! vous ne m'avez pas quitté !

Pourtant on était loin d'être si bien « ici ». Stépan Trophimovitch ne voulait rien savoir des embarras de sa compagne ; sa tête n'était pleine que de chimères. Quant à sa maladie, il la regardait comme une petite indisposition sans conséquence et il n'y songeait pas du tout. Sa seule idée, c'était d'aller vendre « ces petits livres » avec la colporteuse. Il la pria de lui lire l'Évangile :

Il y a longtemps que je l'ai lu… dans l'original. Si par hasard on me questionnait, je pourrais me tromper ; il faut se mettre en mesure de répondre.

Elle s'assit à côté de lui et ouvrit le livre.

Il l'interrompit dès la première ligne :

– Vous lisez très bien. Je vois, je vois, que je ne me suis pas trompé ! ajouta-t-il. Ces derniers mots, obscurs en eux-mêmes, furent prononcés d'un ton enthousiaste. Du reste, l'exaltation était en ce moment la caractéristique de Stépan Trophimovitch.

Sophie Matvievna lut le sermon sur la montagne.

– *Assez, assez, mon enfant,* assez !… Pouvez-vous penser que *cela* ne suffit pas ?

Et il ferma les yeux avec accablement. Il était très faible, mais n'avait pas encore perdu connaissance. La colporteuse allait se lever, supposant qu'il avait envie de dormir ; il la retint :

– Mon amie, j'ai menti toute ma vie. Même quand je disais des choses vraies. Je n'ai jamais parlé pour la vérité, mais pour moi ; je le savais déjà autrefois, maintenant seulement je le vois… Oh ! où sont les amis que, toute ma vie, j'ai blessés par mon amitié ? Et tous, tous ! *Savez-vous*, je mens peut-être encore maintenant ; oui, à coup sûr, je mens encore. Le pire, c'est que moi-même je suis dupe de mes paroles quand je mens. Dans la vie il n'y a rien de plus difficile que de vivre sans mentir… et… et sans croire à son propre mensonge, oui, oui, justement ! Mais attendez, nous parlerons de tout cela plus tard… Nous sommes ensemble, ensemble ! acheva-t-il avec enthousiasme.

– Stépan Trophimovitch, demanda timidement Sophie Matvievna, – ne faudrait-il pas envoyer chercher un médecin au chef-lieu ?

Ces mots firent sur lui une impression terrible.

– Pourquoi ? *Est-ce que je suis si malade ? Mais rien de sérieux*. Et quel besoin avons-nous des étrangers ? On me reconnaîtra encore et – qu'arrivera-t-il alors ? Non, non, pas d'étrangers, nous sommes ensemble, ensemble !

– Vous savez, dit-il après un silence, – lisez-moi encore quelque chose, n'importe quoi, ce qui vous tombera sous les yeux.

Sophie Matvievna ouvrit le livre et se mit en devoir de lire.

– Au hasard, le premier passage venu, répéta-t-il.

– « Écris aussi à l'ange de l'église de Laodicée… »

– Qu'est-ce que c'est ? Quoi ? Où cela se trouve-t-il ?

– C’est dans l’Apocalypse.

– Oh ! je m’en souviens, oui, l’Apocalypse. Lisez, lisez, je conjecturerai notre avenir d’après ce livre, je veux savoir ce qu’il en dit ; lisez à partir de l’ange, à partir de l’ange…

– « Écris aussi à l’ange de l’église de Laodicée : voici ce que dit celui qui est la vérité même, le témoin fidèle et véritable, le principe des œuvres de Dieu. Je sais quelles sont tes œuvres ; tu n’es ni froid ni chaud ; oh ! si tu étais froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède et que tu n’es ni froid ni chaud, je te vomirai de ma bouche. Car tu dis : Je suis riche, je suis comblé de biens et je n’ai besoin de rien, et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. »

Stépan Trophimovitch se souleva sur son oreiller, ses yeux étincelaient.

– C’est… et c’est dans votre livre ? s’écria-t-il ; – je ne connaissais pas encore ce beau passage ! Ecoutez : plutôt froid, oui, froid que tiède, que *seulement* tiède. Oh ! je prouverai : seulement ne me quittez pas, ne me laissez pas seul ! Nous prouverons, nous prouverons !

– Mais je ne vous quitterai pas, Stépan Trophimovitch, je ne vous abandonnerai jamais ! répondit Sophie Matvievna.

Elle lui prit les mains, les serra dans les siennes et les posa sur son cœur en le regardant avec des yeux pleins de larmes. « Il me faisait vraiment pitié en ce moment-là ! » a-t-elle raconté plus tard.

Un tremblement convulsif agita les lèvres du malade.

– Pourtant, Stépan Trophimovitch, qu'est-ce que nous allons faire ? Si l'on prévenait quelqu'un de vos amis ou de vos proches ?

Mais il fut si effrayé que la colporteuse regretta de lui avoir parlé de la sorte. Il la supplia en tremblant de n'appeler personne, de ne rien entreprendre ; il exigea d'elle une promesse formelle à cet égard. « Personne, personne ! répétait-il, – nous deux, rien que nous deux ! *Nous partirons ensemble.* »

Pour comble de disgrâce, les logeurs commençaient aussi à s'inquiéter ; ils bougonnaient, harcelaient de leurs réclamations Sophie Matvievna. Elle les paya et s'arrangea de façon à leur prouver qu'elle avait de l'argent, ce qui lui procura un peu de répit. Toutefois le maître de l'izba demanda à voir les « papiers » de Stépan Trophimovitch. Avec un sourire hautain celui-ci indiqua du geste son petit sac où se trouvait un document qui lui avait toujours tenu lieu de passeport : c'était un certificat constatant sa sortie du service. Sophie Matvievna montra cette pièce au logeur, mais il ne s'humanisa guère : « Il faut, dit-il, transporter le malade ailleurs, car notre maison n'est pas un hôpital, et s'il venait à mourir ici, cela nous attirerait beaucoup de désagréments. » Sophie Matvievna lui parla aussi d'envoyer chercher un médecin au chef-lieu, mais c'eût été une trop grosse dépense, et force fut de renoncer à cette idée. La colporteuse angoissée revint auprès de Stépan Trophimovitch. Ce dernier s'affaiblissait à vue d'œil.

– Maintenant lisez-moi encore quelque chose… l'endroit où il est question des cochons, dit-il tout à coup.

– Quoi ? fit avec épouvante Sophie Matvievna.

– L'endroit où l'on parle des cochons… C'est aussi dans votre livre… *ces cochons*… je me rappelle, des diables entrèrent dans des cochons, et tous se noyèrent. Lisez-moi cela, j'y tiens

absolument ; je vous dirai ensuite pourquoi. Je veux me remettre en mémoire le texte même.

Sophie Matvievna connaissait bien les évangiles ; elle n'eut pas de peine à trouver dans celui de saint Luc le passage qui sert d'épigraphe à ma chronique. Je le transcris de nouveau ici :

– « Or il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur une montagne, et les démons Le priaient qu'*Il* leur permît d'entrer dans ces pourceaux, et il le leur permit. Les démons étant donc sortis de cet homme entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita de la montagne dans le lac, et y fut noyé. Et ceux qui les paissaient, voyant ce qui était arrivé, s'enfuirent et le racontèrent dans la ville et à la campagne. Alors les gens sortirent pour voir ce qui s'était passé, et, étant venus vers Jésus, ils trouvèrent l'homme, duquel les démons étaient sortis, assis aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens, et ils furent saisis de frayeur. Et ceux qui avaient vu la chose leur racontèrent comment le démoniaque avait été délivré. »

– Mon amie, dit Stépan Trophimovitch fort agité, – *savez-vous*, ce passage merveilleux et… extraordinaire a été pour moi toute ma vie une pierre d'achoppement… aussi en avais-je gardé le souvenir depuis l'enfance. Mais maintenant il m'est venu une idée ; *une comparaison*. J'ai à présent une quantité effrayante d'idées : voyez-vous, c'est trait pour trait l'image de notre Russie. Ces démons qui sortent du malade et qui entrent dans des cochons – ce sont tous les poisons, tous les miasmes, toutes les impuretés, tous les diables accumulés depuis des siècles dans notre grande et chère malade, dans notre Russie ! *Oui, cette Russie, que j'aimais toujours*. Mais sur elle, comme sur ce démoniaque insensé, veille d'en haut une grande pensée, une grande volonté qui expulsera tous ces démons, toutes ces impuretés, toute cette corruption suppurant à la surface… et eux-mêmes demanderont à entrer dans des cochons. Que dis-je !

peut-être y sont-ils déjà entrés ! C'est nous, nous et eux, et Pétroucha… *et les autres avec lui,* et moi peut-être le premier : affolés, furieux, nous nous précipiterons du rocher dans la mer, nous nous noierons tous, et ce sera bien fait, car nous ne méritons que cela. Mais la malade sera sauvée, et « elle s'assiéra aux pieds de Jésus… » et tous la contempleront avec étonnement… Chère, *vous comprendrez après,* maintenant cela m'agite trop… *Vous comprendrez après… Nous comprendrons ensemble.*

Le délire s'empara de lui, et à la fin il perdit connaissance. Toute la journée suivante se passa de même. Sophie Matvievna pleurait, assise auprès du malade ; depuis trois nuits elle avait à peine pris un instant de repos, et elle évitait la présence des logeurs qui, elle le pressentait, songeaient déjà à les mettre tous deux à la porte. La délivrance n'arriva que le troisième jour. Le matin, Stépan Trophimovitch revint à lui, reconnut la colporteuse et lui tendit la main. Elle fit le signe de la croix avec confiance. Il voulut regarder par la fenêtre : « *Tiens, un lac,* dit-il ; ah ! mon Dieu, je ne l'avais pas encore vu… » En ce moment un équipage s'arrêta devant le perron de l'izba, et dans la maison se produisit un remue-ménage extraordinaire.

III

C'était Barbara Pétrovna elle-même qui arrivait dans une voiture à quatre places, avec Daria Pavlovna et deux laquais. Cette apparition inattendue s'expliquait le plus naturellement du monde : Anisim, qui se mourait de curiosité, était allé chez la générale dès le lendemain de son arrivée à la ville et avait raconté aux domestiques qu'il avait rencontré Stépan Trophimovitch seul dans un village, que des paysans l'avaient vu voyageant seul à pied sur la grande route, qu'enfin il était parti en compagnie de Sophie Matvievna pour Oustiévo, d'où il devait se

rendre à Spassoff. Comme, de son côté, Barbara Pétrovna était déjà fort inquiète et cherchait de son mieux le fugitif, on l'avertit immédiatement de la présence d'Anisim. Après que celui-ci l'eût mise au courant des faits rapportés plus haut, elle donna ordre d'atteler et partit en toute hâte pour Oustiévo. Quant à la maladie de son ami, elle n'en avait encore aucune connaissance.

Sa voix dure et impérieuse intimida les logeurs eux-mêmes. Elle ne s'était arrêtée que pour demander des renseignements, persuadée que Stépan Trophimovitch se trouvait depuis longtemps déjà à Spassoff ; mais, en apprenant qu'il n'avait pas quitté la maison et qu'il était malade, elle entra fort agitée dans l'izba.

– Eh bien, où est-il ? Ah ! c'est toi ! cria-t-elle à la vue de Sophie Matvievna, qui justement se montrait sur le seuil de la seconde pièce ; – à ton air effronté, j'ai deviné que c'était toi ! Arrière, coquine ! Qu'elle ne reste pas une minute de plus ici ! Chasse-la, ma mère, sinon je te ferai mettre en prison pour toute ta vie ! Qu'on la garde pour le moment dans une autre maison ! À la ville, elle a déjà été emprisonnée et elle le sera encore. Je te prie, logeur, de ne laisser entrer personne ici, tant que j'y serai. Je suis la générale Stavroguine, et je prends pour moi toute la maison. Mais toi, ma chère, tu me rendras compte de tout.

Le son de cette voix qu'il connaissait bien effraya Stépan Trophimovitch. Il se mit à trembler. Mais déjà Barbara Pétrovna était dans la chambre. Ses yeux lançaient des flammes ; avec son pied elle attira à elle une chaise, se renversa sur le dossier et interpella violemment Daria Pavlovna :

– Retire-toi pour le moment, reste avec les logeurs. Qu'est-ce que cette curiosité ? Aie soin de bien fermer la porte en t'en allant.

Pendant quelque temps elle garda le silence et attacha sur le visage effaré du malade un regard d'oiseau de proie.

– Eh bien, comment vous portez-vous, Stépan Trophimovitch ? Vous faisiez un petit tour de promenade ? commença-t-elle soudain avec une ironie pleine de colère.

– *Chère,* balbutia-t-il dans son émoi, – j'étudiais la vraie vie russe… *et je prêcherais l'Évangile…*

– Ô homme effronté, ingrat ! vociféra-t-elle tout à coup en frappant ses mains l'une contre l'autre. – Ce n'était pas assez pour vous de me couvrir de honte, vous vous êtes lié… Oh ! vieux libertin, homme sans vergogne !

– *Chère…*

La voix lui manqua, tandis qu'il considérait la générale avec des yeux dilatés par la frayeur.

–Qui est-*elle ?*

– *C'est un ange… c'était plus qu'un ange pour moi, toute la nuit elle… Oh !* ne criez pas, ne lui faites pas peur, *chère, chère…*

Barbara Pétrovna se dressa brusquement sur ses pieds : « De l'eau, de l'eau ! » fit-elle d'un ton d'épouvante ; quoique Stépan Trophimovitch eût repris ses sens, elle continuait à regarder, pâle et tremblante, son visage défait ; maintenant seulement elle se doutait de la gravité de sa maladie.

– Daria, dit-elle tout bas à la jeune fille, – il faut faire venir immédiatement le docteur Zaltzfisch ; qu'Alexis Égorovitch parte tout de suite ; il prendra des chevaux ici, et il ramènera de la ville une autre voiture. Il faut que le docteur soit ici ce soir.

Dacha courut transmettre l'ordre de la générale. Le regard de Stépan Trophimovitch avait toujours la même expression d'effroi, ses lèvres blanches frémissaient, Barbara Pétrovna lui parlait comme à un enfant :

– Attends, Stépan Trophimovitch, attends, mon chéri ! Eh bien, attends donc, attends, Daria Pavlovna va revenir et… Ah ! mon Dieu, ajouta-t-elle, – logeuse, logeuse, mais viens donc, toi du moins, matouchka !

Dans son impatience, elle alla elle-même trouver la maîtresse de la maison.

– Fais revenir *celle-là* tout de suite, à l'instant. Ramène-la, ramène-la !

Par bonheur, Sophie Matvievna n'était pas encore sortie de la maison ; elle allait franchir le seuil de la porte avec son sac et son petit paquet, quand on lui fit rebrousser chemin. Sa frayeur fut telle qu'elle se mit à trembler de tous ses membres. Barbara Pétrovna la saisit par le bras comme un milan fond sur un poulet, et, d'un mouvement impétueux, l'entraîna auprès de Stépan Trophimovitch.

– Eh bien, tenez, la voilà. Je ne l'ai pas mangée. Vous pensiez que je l'avais mangée.

Stépan Trophimovitch prit la main de Barbara Pétrovna, la porta à ses yeux, puis, dans un accès d'attendrissement maladif, commença à pleurer et à sangloter.

– Allons, calme-toi, calme-toi, allons, mon cher, allons, batuchka ! Ah ! mon Dieu, mais calmez-vous donc ! cria avec colère la générale. – Oh ! bourreau, mon éternel bourreau !

– Chère, balbutia enfin Stépan Trophimovitch en s'adressant à Sophie Matvievna, – restez-là, chère, j'ai quelque chose à dire ici…

Sophie Matvievna se retira aussitôt.

– *Chérie… chérie…* fit il d'une voix haletante.

– Ne parlez pas maintenant, Stépan Trophimovitch, attendez un peu, reposez-vous auparavant. Voici de l'eau. Mais attendez donc !

Barbara Pétrovna se rassit sur la chaise. Le malade lui serrait la main avec force. Pendant longtemps elle l'empêcha de parler. Il se mit à baiser la main de la générale tandis que celle-ci, les lèvres serrées, regardait dans le coin.

– *Je vous aimais !* laissa-t-il échapper à la fin. Jamais encore Barbara Pétrovna ne l'avait entendu proférer une telle parole.

– Hum, grommela-t-elle.

–Je vous aimais toute ma vie… vingt ans !

Elle se taisait toujours. Deux minutes, trois minutes s'écoulèrent ainsi.

– Et comme il s'était fait beau pour Dacha, comme il s'était parfumé !… dit-elle tout à coup d'une voix sourde mais menaçante, qui stupéfia Stépan Trophimovitch.

– Il avait mis une cravate neuve…

Il y eut de nouveau un silence pendant deux minutes.

– Vous vous rappelez le cigare ?

– Mon amie, bégaya-t-il terrifié.

– Le cigare, le soir, près de la fenêtre… au clair de la lune… après notre entrevue sous la charmille… à Skvorechniki ? T'en souviens-tu ? T'en souviens-tu ?

En même temps, Barbara Pétrovna se levait d'un bond, saisissait l'oreiller par les deux coins et le secouait sans égards pour la tête qui reposait dessus.

– T'en souviens-tu, homme vain, homme sans gloire, homme pusillanime, être éternellement futile ? poursuivit-elle d'un ton bas, mais où perçait l'irritation la plus violente. À la fin elle lâcha l'oreiller, se laissa tomber sur sa chaise et couvrit son visage de ses mains. – Assez ! acheva-t-elle en se redressant. – Ces vingt ans sont passés, ils ne reviendront plus ; moi aussi je suis une sotte.

– *Je vous aimais*, répéta en joignant les mains Stépan Trophimovitch.

De nouveau, la générale se leva brusquement.

– « *Je vous aimais… je vous aimais…* » pourquoi me chanter toujours cette antienne ? Assez ! répliqua-t-elle. – Et maintenant si vous ne vous endormez pas tout de suite, je… Vous avez besoin de repos ; dormez, dormez tout de suite, fermez les yeux. Ah ! mon Dieu, il veut peut-être déjeuner ! Qu'est-ce que vous mangez ? Qu'est-ce qu'il mange ? Ah ! mon Dieu, où est-elle celle-là ? Où est-elle ?

Elle allait se mettre en quête de Sophie Matvievna, quand Stépan Trophimovitch balbutia d'une voix à peine distincte qu'il dormirait en effet *une heure*, et ensuite – *un bouillon, un thé…*

enfin il est si heureux ! Il s'endormit, comme il l'avait dit, ou plutôt il feignit de dormir. Après avoir attendu un moment, Barbara Pétrovna sortit sur la pointe du pied.

Elle s'installa dans la chambre des logeurs, mit ces derniers à la porte et ordonna à Dacha d'aller lui chercher *celle-là*. Alors commença un interrogatoire sérieux.

– À présent, matouchka, raconte-moi tout en détail ; assieds-toi près de moi, c'est cela. Eh bien ?

– J'ai rencontré Stépan Trophimovitch…

– Un instant, tais-toi. Je t'avertis que si tu me mens ou si tu caches quelque chose, tu auras beau ensuite te réfugier dans les entrailles de la terre, tu n'échapperas pas à ma vengeance. Eh bien ?

– J'ai rencontré Stépan Trophimovitch… dès mon arrivée à Khatovo… déclara Sophie Matvievna presque suffoquée par l'émotion…

– Attends un peu, une minute, pourquoi te presses-tu ainsi ? D'abord, toi-même, quelle espèce d'oiseau es-tu ?

La colporteuse donna, du reste, aussi brièvement que possible, quelques renseignements sur sa vie passée, à partir de son séjour à Sébastopol. Barbara Pétrovna écouta en silence, se redressant sur sa chaise et tenant ses yeux fixés avec une expression sévère sur le visage de la jeune femme.

– Pourquoi es-tu si effrayée ? Pourquoi regardes-tu à terre ? J'aime les gens qui me regardent en face et qui disputent avec moi. Continue.

Sophie Matvievna fit le récit détaillé de la rencontre, parla des livres, raconta comme quoi Stépan Trophimovitch Stépan Trophimovitch avait offert de l'eau-de-vie à une paysanne…

– Bien, bien, approuva Barbara Pétrovna, – n'omets pas le moindre détail.

– Quand nous sommes arrivés ici, poursuivit la colporteuse, – il était déjà très malade et parlait toujours ; il m'a raconté toute sa vie depuis le commencement, cela a duré plusieurs heures.

– Raconte-moi ce qu'il t'a dit de sa vie.

Cette exigence mit Sophie Matvievna dans un grand embarras.

– Je ne saurais pas reproduire ce récit, fit-elle les larmes aux yeux, – je n'y ai presque rien compris.

– Tu mens ; il est impossible que tu n'y aies pas compris quelque chose.

– Il m'a longuement parlé d'une dame de la haute société, qui avait les cheveux noirs, reprit Sophie Matvievna, rouge comme une pivoine ; du reste, elle avait remarqué que Barbara Pétrovna était blonde et n'offrait aucune ressemblance avec la « brune ».

– Une dame qui avait les cheveux noirs ? – Qu'est-ce que c'est bien que cela ? Allons, parle !

– Il m'a dit que cette dame l'avait passionnément aimé pendant toute sa vie, pendant vingt années entières ; mais que jamais elle n'avait osé lui avouer son amour et qu'elle se sentait honteuse devant lui, parce qu'elle était trop grosse…

– L’imbécile ! déclara sèchement Barbara Pétrovna qui cependant paraissait songeuse.

Sophie Matvievna n’était plus en état de retenir ses larmes.

– Je ne saurais pas bien raconter, car, pendant qu’il parlait, j’étais moi-même fort inquiète pour lui, et puis je ne pouvais pas comprendre, parce que c’est un homme si spirituel…

– Ce n’est pas une corneille comme toi qui peut juger de son esprit. Il t’a offert sa main ?

La narratrice se mit à trembler.

– Il s’est amouraché de toi ? – Parle ! Il t’a proposé le mariage ? cria Barbara Pétrovna.

– À peu près, répondit en pleurant Sophie Matvievna. – Mais j’ai pris tout cela pour l’effet de la maladie et n’y ai attaché aucune importance, ajouta-t-elle en relevant hardiment les yeux.

– Comment t’appelle-t-on : ton prénom et ta dénomination patronymique ?

– Sophie Matvievna.

– Eh bien, sache, Sophie Matvievna, que c’est l’homme le plus vain, le plus mauvais… Seigneur ! Seigneur ! Me prends-tu pour une vaurienne ?

La colporteuse ouvrit de grands yeux.

– Pour une vaurienne, pour un tyran ? Crois-tu que j’aie fait le malheur de sa vie ?

– Comment cela serait-il possible, alors que vous-même pleurez ?

Des larmes mouillaient, en effet, les paupières de Barbara Pétrovna.

– Eh bien, assieds-toi, assieds-toi, n'aie pas peur. – Regarde-moi encore une fois en face, entre les deux yeux ; pourquoi rougis-tu ? Dacha, viens ici, regarde-la : qu'en penses-tu ? son cœur est pur…

Et soudain la générale tapota la joue de Sophie Matvievna, chose qui effraya celle-ci plus encore peut-être qu'elle ne l'étonna.

– C'est dommage seulement que tu sois sotte. – On n'est pas sotte comme cela à ton âge. C'est bien, ma chère, je m'occuperai de toi. Je vois que tout cela ne signifie rien. Pour le moment reste ici, je me charge de ton logement et de ta nourriture ; tu seras défrayée de tout… en attendant, je prendrai des informations.

La colporteuse fit remarquer timidement qu'elle était forcée de partir au plus tôt.

– Rien ne te force à partir. – J'achète en bloc tous tes livres, mais je veux que tu restes ici. Tais-toi, je n'admets aucune observation. Voyons, si je n'étais pas venue, tu ne l'aurais pas quitté, n'est-ce pas ?

– Pour rien au monde je ne l'aurais quitté, répondit d'une voix douce, mais ferme, Sophie Matvievna qui s'essuyait les yeux.

Le docteur Zaltzfisch n'arriva qu'à une heure avancée de la nuit. C'était un vieillard qui jouissait d'une grande considération, et un praticien expérimenté. Peu de temps auparavant, une disgrâce administrative lui avait valu la perte de sa position dans le service, et, depuis lors, Barbara Pétrovna s'était mise à le « protéger » de tout son pouvoir. Il examina longuement Stépan Trophimovitch, questionna, puis déclara avec ménagement à la générale que, par suite d'une complication survenue dans l'état du malade, celui-ci se trouvait en grand danger : « Il faut, dit-il, s'attendre au pire. » Durant ces vingt ans Barbara Pétrovna avait insensiblement perdu l'habitude de prendre au sérieux quoi que ce fût qui concernât Stépan Trophimovitch ; les paroles du médecin la bouleversèrent.

– Se peut-il qu'il n'y ait plus aucun espoir ? demanda-t-elle en pâlissant.

– Il n'en reste plus guère, mais…

Elle ne se coucha pas de la nuit et attendit impatiemment le lever du jour. Dès que le malade eut ouvert les yeux (il avait toujours sa connaissance, quoiqu'il s'affaiblît d'heure en heure), elle l'interpella du ton le plus résolu :

– Stépan Trophimovitch, il faut tout prévoir. – J'ai envoyé chercher un prêtre. Vous êtes tenu d'accomplir le devoir…

Connaissant les convictions de celui à qui elle s'adressait, la général craignait fort que sa demande ne fût repoussée. Il la regarda d'un air surpris.

– C'est absurde, c'est absurde ! vociféra-t-elle, croyant déjà à un refus ; – à présent il ne s'agit plus de jouer à l'esprit fort, le temps de ces gamineries est passé.

– Mais… est-ce que je suis malade ?

Il devint pensif et consentit. Je fus fort étonné quand plus tard Barbara Pétrovna m’apprit que la mort ne l’avait nullement effrayé. Peut-être ne la croyait-il pas si prochaine, et continuait-il à regarder sa maladie comme une bagatelle.

Il se confessa et communia de très bonne grâce. Tout le monde, y compris Sophie Matvievna et les domestiques eux-mêmes, vint le féliciter d’avoir reçu les sacrements. Tous, jusqu’au dernier, avaient peine à retenir leurs larmes en voyant le visage décharné, les lèvres blêmes et tremblantes du moribond.

– *Oui, mes amis,* et je m’étonne seulement que vous soyez si… préoccupés. Demain sans doute je me lèverai, et nous… partirons… *Toute cette cérémonie…* que je considère, cela va sans dire, avec tout le respect voulu… était…

Le pope s’était déjà dépouillé de ses ornements sacerdotaux, Barbara Pétrovna le retint :

– Je vous prie instamment, batuchka, de rester avec le malade ; on va servir le thé ; parlez-lui, s’il vous plaît, des choses divines pour l’affermir dans la foi.

L’ecclésiastique prit la parole ; tous étaient assis ou debout autour du lit de Stépan Trophimovitch.

– À notre époque de péché, commença le pope en tenant à la main sa tasse de thé, – la foi au Très Haut est l’unique refuge du genre humain dans toutes les épreuves et tribulations de la vie, aussi bien que dans l’espoir du bonheur éternel promis aux justes…

Stépan Trophimovitch parut tout ranimé ; un fin sourire glissa sur ses lèvres.

– Mon père, je vous remercie, et vous êtes bien bon, mais…

– Pas de *mais,* pas de *mais !* s'écria Barbara Pétrovna bondissant de dessus son siège. – Batuchka, dit-elle au pope, – c'est un homme qui… dans une heure il faudra encore le confesser ! Voilà l'homme qu'il est !

Le malade eut un sourire contenu.

– Mes amis, déclara-t-il, – Dieu m'est nécessaire, parce que c'est le seul être qu'on puisse aimer éternellement…

Croyait-il réellement, ou bien l'imposante solennité du sacrement qui venait de lui être administré agissait-elle sur sa nature artistique ? Quoi qu'il en soit, il prononça d'une voix ferme et, dit-on, avec beaucoup de sentiment quelques mots qui étaient la négation formelle de ses anciens principes.

– Mon immortalité est nécessaire, parce que Dieu ne voudrait pas commettre une iniquité, éteindre à tout jamais la flamme de l'amour divin, une fois qu'elle s'est allumée dans mon cœur. Et qu'y a-t-il de plus précieux que l'amour ? L'amour est supérieur à l'existence, l'amour est la couronne de la vie, et comment se pourrait-il que la vie ne lui fût pas soumise ? Si j'ai aimé Dieu, si je me suis réjoui de mon amour, est-il possible qu'il nous éteigne, moi et ma joie, qu'il nous fasse rentrer l'un et l'autre dans le néant ? Si Dieu existe, je suis immortel ! *Voilà ma profession de foi.*

– Dieu existe, Stépan Trophimovitch, je vous assure qu'il existe, fit d'un ton suppliant Barbara Pétrovna, – rétractez-vous, renoncez à toutes vos sottises au moins une fois dans votre vie ! (Évidemment elle n'avait pas du tout compris la « profession de foi » du malade.)

– Mon amie, reprit-il avec une animation croissante, quoique sa voix s'arrêtât souvent dans son gosier, – mon amie, quand j'ai compris… cette joue tendue… alors aussi j'ai compris plusieurs autres choses… *J'ai menti toute ma vie,* toute, toute ma vie ! Je voudrais… du reste demain… Demain nous partirons tous.

Barbara Pétrovna fondit en larmes. Stépan Trophimovitch cherchait des yeux quelqu'un.

– La voilà, elle est ici, dit la générale qui, prenant Sophie Matvievna par la main, l'amena auprès du lit. Le malade eut un sourire attendri.

– Oh ! je voudrais vivre encore ! s'écria-t-il avec une énergie extraordinaire. – Chaque minute, chaque instant de la vie doit être un bonheur pour l'homme… oui, cela doit être ! C'est le devoir de l'homme même d'organiser ainsi son existence ; c'est sa loi – loi cachée, mais qui n'en existe pas moins… Oh ! je voudrais voir Pétroucha… et tous les autres… et Chatoff !

Je note que ni Daria Pavlovna, ni Barbara Pétrovna, ni même Zaltzfisch, arrivé le dernier de la ville ne savaient encore rien au sujet de Chatoff.

L'agitation fébrile de Stépan Trophimovitch allait toujours en augmentant et achevait d'épuiser ses forces.

– La seule pensée qu'il existe un être infiniment plus juste, infiniment plus heureux que moi, me remplit tout entier d'un attendrissement immense, et, qui que je sois, quoi que j'aie fait, cette idée me rend glorieux ! Son propre bonheur est pour l'homme un besoin bien moindre que celui de savoir, de croire à chaque instant qu'il y a quelque part un bonheur parfait et calme, pour tous et pour tout. Toute la loi de l'existence humaine consiste à toujours pouvoir s'incliner devant l'infiniment

grand. Ôtez aux hommes la grandeur infinie, ils cesseront de vivre et mourront dans le désespoir. L'immense, l'infini est aussi nécessaire à l'homme que la petite planète sur laquelle il habite… Mes amis, tous, tous : vive la Grande Pensée ! L'immense, l'éternelle Pensée ! Tout homme, quel qu'il soit, a besoin de s'incliner devant elle. Quelque chose de grand est nécessaire même à l'homme le plus bête. Pétroucha… Oh ! que je voudrais les voir tous encore une fois ! Ils ne savent pas, ils ne savent pas qu'en eux aussi réside cette grande, cette éternelle Pensée !

Le docteur Zaltzfisch qui n'avait pas assisté à la cérémonie entra à l'improviste et fut épouvanté de trouver là tant de monde. Il mit aussitôt cette foule à la porte, insistant pour qu'on épargnât toute agitation au malade.

Stépan Trophimovitch expira trois jours après, mais la connaissance l'avait déjà complètement abandonné lorsqu'il mourut. Il s'éteignit doucement, comme une bougie consumée. Barbara Pétrovna fit célébrer un service funèbre à Oustiévo, puis elle ramena à Skvorechniki les restes de son pauvre ami. Le défunt repose maintenant dans le cimetière qui avoisine l'église ; une dalle de marbre a déjà été placée sur sa tombe ; au printemps prochain, on mettra une inscription et un grillage.

L'absence de Barbara Pétrovna dura huit jours. La générale revint ensuite à la ville, ramenant dans sa voiture Sophie Matvievna qui, sans doute, restera désormais chez elle. Détail à noter, dès que Stépan Trophimovitch eut perdu l'usage de ses sens, Barbara Pétrovna ordonna de nouveau à la colporteuse de quitter l'izba et demeura seule auprès du malade pour lui donner des soins. Mais sitôt qu'il eût rendu le dernier soupir, elle se hâta de rappeler Sophie Matvievna et lui proposa ou plutôt la somma de venir se fixer à Skvorechniki. En vain la jeune femme effrayée balbutia un timide refus, la générale ne voulut rien entendre.

– Tout cela ne signifie rien ! J’irai moi-même vendre l’Évangile avec toi. Maintenant, je n’ai plus personne sur la terre.

– Pourtant vous avez un fils, observa Zaltzfisch.

– Je n’ai plus de fils, répondit Barbara Pétrovna.

L’événement allait bientôt lui donner raison.

CHAPITRE VIII

CONCLUSION.

Toute les vilenies et tous les crimes dont on a lu le récit se découvrirent fort vite, beaucoup plus vite que ne l'avait prévu Pierre Stépanovitch. La nuit où son mari fut assassiné, la malheureuse Marie Ignatievna s'éveilla avant l'aurore, le chercha à ses côtés, et, ne le trouvant pas, fut prise d'une inquiétude indicible. Dans la chambre couchait la garde envoyée par Arina Prokhorovna. Elle essaya vainement de calmer la jeune femme, et, dès qu'il commença à faire jour, elle courut chercher l'accoucheuse après avoir assuré à la malade que madame Virguinsky savait où était son mari et quand il reviendrait. En ce moment, Arina Prokhorovna était elle-même fort soucieuse, car elle venait d'apprendre de la bouche de son mari ce qui s'était passé cette nuit-là à Skvorechniki. Il était rentré chez lui entre dix et onze heures du soir dans un état d'agitation effrayant. Se tordant les mains, il s'était jeté à plat ventre sur son lit et ne cessait de répéter à travers les sanglots qui secouaient convulsivement tout son corps : « Ce n'est pas cela, pas cela ; ce n'est pas du tout cela ! » À la fin, naturellement, pressé de questions par sa femme, il lui avoua tout, mais il ne révéla rien à aucune personne de la maison. Lorsque Arina Prokhorovna eut décidé son mari à se mettre au lit, elle le quitta en lui disant d'un ton sévère : « Si tu veux braire, brais du moins dans ton oreiller pour qu'on ne t'entende pas, et demain, si tu n'es pas un imbécile, ne fais semblant de rien ». Puis, en prévision d'une descente de police, elle cacha ou détruisit tout ce qui pouvait être compromettant : des papiers, des livres, des proclamations peut-être. Cela fait, madame Virguinsky se dit que personnellement elle

n’avait pas grand chose à craindre, pas plus que sa sœur, sa tante, l’étudiante et peut-être aussi son frère, l’homme aux longues oreilles. Le matin, quand la garde malade vint la trouver, elle ne se fit pas prier pour aller voir Marie Ignatievna. D’ailleurs, un motif particulier la décida à se rendre à la maison Philippoff : la veille son mari lui avait parlé des calculs fondés par Pierre Stépanovitch sur le suicide de Kiriloff ; or, n’ajoutant qu’une foi médiocre aux propos d’un homme que la terreur semblait avoir affolé, elle était pressée de s’assurer s’il y avait là autre chose que les rêves d’un esprit en délire.

Mais quand elle arriva chez Marie Ignatievna, il était trop tard : après le départ de la garde malade, la jeune femme restée seule n’avait pu y tenir, elle avait quitté son lit, avait jeté sur elles les premières nippes venues, – des vêtements fort légers pour la saison, – et s’était rendue au pavillon de Kiriloff, pensant que l’ingénieur pouvait mieux que personne lui donner des nouvelles de son mari.

Il est facile de se représenter l’effet que produisit sur l’accouchée le spectacle qui s’offrit à ses yeux. Chose à remarquer, elle ne lut pas la lettre laissée en évidence sur la table par le suicidé, sans doute son trouble ne lui permit pas de l’apercevoir. Elle revint en courant à sa chambrette, prit l’enfant et sortit de la maison. La matinée était humide, il faisait du brouillard. Dans cette rue écartée, on ne rencontrait aucun passant. Marie Ignatievna s’essoufflait à courir dans la boue froide ; à la fin elle alla frapper de porte en porte ; la première resta inexorablement fermée ; la seconde tardant à s’ouvrir, l’impatience la prit, et elle s’en fut cogner à la suivante. Là demeurait notre marchand Titoff. Les lamentations incohérentes de Marie Ignatievna jetèrent l’émoi dans cette maison ; elle assurait qu’ « on avait tué son mari », mais sans fournir aucun détail précis à ce sujet. Les Titoff connaissaient un peu Chatoff et son histoire : ils furent saisis à la vue de cette femme accouchée, disait-elle, depuis vingt-quatre heures seulement, qui, par

un froid pareil, courait les rues à peine vêtue, avec un baby presque nu sur les bras. Leur première idée fut qu'elle avait le délire, d'autant plus qu'ils ne pouvaient s'expliquer, d'après ses paroles, qui avait été tué : si c'était son mari ou Kiriloff. S'apercevant qu'ils ne la croyaient pas, elle voulut s'en aller, mais ils la retinrent de force ; elle cria, dit-on, et se débattit d'une façon terrible. On se rendit à la maison Philippoff ; au bout de deux heures le suicide de Kiriloff et son écrit posthume furent connus de toute la ville. La police interrogea l'accouchée, qui n'avait pas encore perdu l'usage de ses sens ; ses réponses prouvèrent qu'elle n'avait pas lu la lettre de Kiriloff, mais alors d'où concluait-elle que son mari était tué aussi ? – À cet égard, on ne put tirer d'elle aucun éclaircissement. Elle ne savait que répéter : « Puisque celui-là est tué, mon mari doit l'être aussi ; ils étaient ensemble ! » Vers midi elle eut une syncope et ne recouvra plus sa connaissance, trois jours après elle expira. L'enfant, victime du froid, était mort avant sa mère. Ne trouvant plus à la maison Philippoff ni Marie Ignatievna, ni le baby, Arina Prokhorovna comprit que c'était mauvais signe et songea à retourner chez elle au plus vite ; mais, avant de s'éloigner, elle envoya la garde malade « demander au monsieur du pavillon si Marie Ignatievna était chez lui et s'il savait quelque chose d'elle ». Cette femme revint en poussant des cris épouvantables. Après lui avoir demandé de se taire au moyen du fameux argument : « On vous appellera devant la justice », madame Virguinsky s'esquiva sans bruit.

Il va de soi que ce matin même elle fut invitée à fournir des renseignements, comme ayant donné des soins à l'accouchée ; mais sa déposition se réduisit à fort peu de chose ; elle raconta très nettement et avec beaucoup de sang-froid tout ce qu'elle-même avait vu et entendu chez Chatoff ; quant au reste, elle déclara n'en avoir aucune connaissance et n'y rien comprendre.

On peut se figurer quel vacarme ce fut dans la ville. Une nouvelle « histoire », encore un meurtre ! Mais ici il y avait au-

tre chose : on commençait à s'apercevoir qu'il existait réellement une société secrète d'assassins, de boute-feu révolutionnaires, d'émeutiers. La mort terrible de Lisa, l'assassinat de la femme Stavroguine, la fuite de Stavroguine lui-même, l'incendie, le bal au profit des institutrices, la licence qui régnait dans l'entourage de Julie Mikhaïlovna… Il n'y eut pas jusqu'à la disparition de Stépan Trophimovitch où l'on ne voulût absolument voir une énigme. Dans les propos qu'on échangeait à voix basse, le nom de Nicolas Vsévolodovitch revenait sans cesse. À la fin de la journée, on apprit aussi le départ de Pierre Stépanovitch et, chose singulière, ce fut de lui qu'on parla le moins. En revanche on s'entretint beaucoup, ce jour-là, du « sénateur ». Pendant presque toute la matinée, une foule nombreuse stationna devant la maison Philippoff. La lettre de Kiriloff trompa effectivement l'autorité. On crut et à l'assassinat de Chatoff par l'ingénieur, et au suicide de l' « assassin ». Toutefois l'erreur ne fut pas de longue durée. Par exemple, le « parc » dont il était parlé en termes si vagues dans la lettre de Kiriloff ne dérouta personne, contrairement aux prévisions de Pierre Stépanovitch. La police se transporta aussitôt à Skvorechniki. Outre qu'il n'y avait pas d'autre parc que celui-là dans nos environs, une sorte d'instinct fit diriger les investigations de ce côté : Skvorechniki était, en effet, mêlé directement ou indirectement à toutes les horreurs des derniers jours. C'est ainsi, du moins, que je m'explique le fait. (Je note que, dès le matin, Barbara Pétrovna ne sachant rien encore était partie à la recherche de Stépan Trophimovitch.) Grâce à certains indices, le soir du même jour, le corps fut découvert dans l'étang ; on avait trouvé sur le lieu du crime la casquette de Chatoff, oubliée avec une étourderie singulière par les assassins. L'examen médical du cadavre et différentes présomptions donnèrent à penser, dès le premier moment, que Kiriloff devait avoir eu des complices. Il était hors de doute que Chatoff et Kiriloff avaient fait partie d'une société secrète non étrangère aux proclamations. Mais quels étaient ces complices ? Personne, ce jour-là, ne songea à soupçonner quelqu'un des *nôtres* On savait que Kiriloff vivait en reclus et dans

une solitude telle que, comme le disait la lettre, Fedka, si activement recherché partout, avait pu loger chez lui pendant dix jours… Ce qui surtout énervait l'esprit public, c'était l'impossibilité de tirer au clair ce sinistre imbroglio. Il serait difficile d'imaginer à quelles conclusions fantastiques serait arrivée notre société en proie à l'affolement de la peur, si tout ne s'était brusquement expliqué le lendemain, grâce à Liamchine.

Il ne put y tenir et donna raison au pressentiment qui, dans les derniers temps, avait fini par inquiéter Pierre Stépanovitch lui-même. Placé sous la surveillance de Tolkatchenko, le Juif passa dans son lit toute la journée qui suivit le crime et, en apparence, il fut très calme : le visage tourné du côté du mur, il ne disait pas un mot et répondait à peine, si on lui adressait la parole. De la sorte, il ne sut rien de ce qui avait eu lieu ce jour-là en ville. Mais ces événements parvinrent à la connaissance de Tolkatchenko ; en conséquence, le soir venu, il renonça au rôle que Pierre Stépanovitch lui avait confié auprès de Liamchine, et quitta la ville pour se rendre dans le district ; autrement dit, il prit la fuite. Comme l'avait prédit Erkel, tous perdirent la tête. Je note en passant que, dans l'après-midi de ce même jour, Lipoutine disparut aussi. Toutefois, le départ de celui-ci ne fut connu de l'autorité que le lendemain soir ; on alla interroger sa famille qui, fort inquiète de cette fugue, n'avait pas osé en parler dans la crainte de le compromettre.

Mais je reviens à Liamchine. À peine eut-il été laissé seul qu'il s'élança hors de chez lui et, naturellement, ne tarda pas à apprendre l'état des choses. Sans même repasser à son domicile, il se mit à fuir en courant tout droit devant lui. Mais l'obscurité était si épaisse et l'entreprise offrait tant de difficultés, qu'après avoir enfilé successivement deux ou trois rues, il regagna sa demeure, où il s'enferma pour la nuit. Le matin, paraît-il, il essaya de se tuer, mais cette tentative ne réussit pas. Jusqu'à midi il resta chez lui, portes closes ; puis tout d'un coup il alla se dénoncer. Ce fut, dit-on, en se traînant sur ses genoux qu'il se pré-

senta à la police ; il sanglotait, poussait des cris, baisait le parquet et se déclarait indigne même de baiser les bottes des hauts fonctionnaires qu'il avait devant lui. On le calma, on fit plus, on lui prodigua des caresses. Son interrogatoire dura trois heures. Il avoua tout, révéla le dessous des événements, ne cacha rien de ce qu'il savait, devançant les questions et entrant même dans des détails inutiles. Bref, sa déposition montra les choses sous leur vrai jour : le meurtre de Chatoff, le suicide de Kiriloff, l'incendie, la mort des Lébiadkine, etc., passèrent au second plan, tandis qu'au premier apparurent Pierre Stépanovitch, la société secrète, l'organisation, le réseau. Quand on demanda à Liamchine quel avait été le mobile de tant d'assassinats, de scandales et d'abominations, il s'empressa de répondre que « le but était l'ébranlement systématique des bases, la décomposition sociale, la ruine de tous les principes : quand on aurait semé l'inquiétude dans les esprits, jeté le trouble partout, amené la société vacillante et sceptique à un état de malaise, d'affaiblissement et d'impuissance qui lui fit désirer de toute ses forces une idée dirigeante, alors on devait lever l'étendard de la révolte en s'appuyant sur l'ensemble des sections déjà instruites de tous les points faibles sur lesquels il y avait lieu de porter l'attaque ». Il acheva en disant que Pierre Stépanovitch n'avait fait dans notre ville qu'un essai de ce désordre systématique et comme une *répétition* d'un programme d'action ultérieure, c'était son opinion personnelle (à lui, Liamchine), et il priait qu'on lui tînt compte de la franchise de ses déclarations : elle prouvait qu'il pouvait rendre dans l'avenir des services à l'autorité. À la question : Y a-t-il beaucoup de sections ? il répondit qu'il y en avait une multitude innombrable, que leur réseau couvrait toute la Russie, et, quoiqu'il ne fournît aucune preuve à l'appui de son dire, je pense qu'il parlait en toute sincérité. Seulement il ne faisait que citer le programme de la société imprimé à l'étranger et le projet d'action ultérieure dont Pierre Stépanovitch avait rédigé le brouillon. Le passage de la déposition de Liamchine concernant « l'ébranlement des bases » était emprunté mot pour mot à cet écrit, quoique le Juif prétendit

n'émettre que des considérations personnelles. Sans attendre qu'on l'interrogeât au sujet de Julie Mikhaïlovna, il déclara avec un empressement comique « qu'elle était innocente et qu'on s'était seulement joué d'elle ». Mais il est à noter qu'il ne négligea rien pour disculper Nicolas Vsévolodovitch de toute participation à la société secrète, de toute entente avec Pierre Stépanovitch. (Les mystérieuse et fort ridicules espérances que ce dernier avait fondées sur Stavroguine, Liamchine était bien loin de les soupçonner.) À l'en croire, Pierre Stépanovitch seul avait fait périr les Lébiadkine, dans le but machiavélique d'asseoir sa domination sur Nicolas Vsévolodovitch en le mêlant à un crime. Mais, au lieu de la reconnaissance sur laquelle il comptait, Pierre Stépanovitch n'avait provoqué que l'indignation et même le désespoir dans l'âme du « noble » Nicolas Vsévolodovitch. Toujours sans qu'on le questionnât, Liamchine laissa entendre, évidemment à dessein, que Stavroguine était probablement un oiseau de très haute volée, mais qu'il y avait là un secret ; « il a vécu chez nous, pour ainsi dire, incognito », observa le Juif, « et il est fort possible qu'il vienne encore de Pétersbourg ici (Liamchine était sûr que Stavroguine se trouvait à Pétersbourg), seulement ce sera dans de tout autres conditions et à la suite de personnages dont on entendra peut-être bientôt parler chez nous ». Il ajouta qu'il tenait ces renseignements de Pierre Stépanovitch, « l'ennemi secret de Nicolas Vsévolodovitch ».

(N.B. Deux mois après, Liamchine avoua que c'était en vue de s'assurer la protection de Stavroguine qu'il avait mis tous ses soins à le disculper : il espérait qu'à Pétersbourg Nicolas Vsévolodovitch lui obtiendrait une commutation de peine, et qu'il ne le laisserait pas partir pour la Sibérie sans lui donner de l'argent et des lettres de recommandation. On voit par là combien Liamchine s'exagérait l'importance de Stavroguine.)

Le même jour, naturellement, on arrêta Virguinsky et avec lui toutes les personnes de sa famille. (Arina Prokhorovna, sa sœur, sa tante et l'étudiante ont été mises en liberté depuis

longtemps ; on dit même que Chigaleff ne tardera pas à être relâché, lui aussi, attendu qu'aucun des chefs d'accusation ne le vise ; du reste, ce n'est encore qu'un bruit.) Virguinsky fit immédiatement les aveux les plus complets ; il était au lit avec la fièvre lorsque la police pénétra dans son domicile, et on prétend qu'il la vit arriver avec une sorte de plaisir : « Cela me soulage le cœur », aurait-il dit. Dans les interrogatoires, il paraît qu'il répond franchement et non sans une certaine dignité. Il ne renonce à aucune de ses « lumineuses espérances », tout en maudissant le fatal « concours de circonstances », qui lui a fait déserter la voie du socialisme pour celle de la politique. L'enquête semble démontrer qu'il n'a pris au crime qu'une part fort restreinte, aussi peut-il s'attendre à une condamnation relativement légère. Voilà du moins ce qu'on assure chez nous.

Quant à Erkel, il est peu probable que le bénéfice des circonstances atténuantes lui soit accordé. Depuis son arrestation, il se renferme dans un mutisme absolu, ou ne parle que pour altérer la vérité. Jusqu'à présent on n'a pas pu obtenir de lui un seul mot de repentir. Et pourtant il inspire une certaine sympathie même aux magistrats les plus sévères ; sans parler de l'intérêt qu'éveillent sa jeunesse et son malheur, on sait qu'il n'a été que la victime d'un suborneur politique. Mais c'est surtout sa piété filiale, aujourd'hui connue, qui dispose les esprits en sa faveur. Sa mère est maintenant dans notre ville. C'est une femme faible, malade, vieillie avant l'âge ; elle pleure et se roule littéralement aux pieds des juges en implorant la pitié pour son fils. Il en adviendra ce qu'il pourra, mais chez nous beaucoup de gens plaignent Erkel.

Lipoutine séjournait depuis deux semaines à ¨Pétersbourg, quand il y fut arrêté. Sa conduite est difficile à expliquer. Il s'était muni, dit-on, d'un faux passeport et d'une somme d'argent considérable ; rien ne lui aurait été plus aisé que de filer à l'étranger. Cependant il resta à Pétersbourg. Après avoir cherché pendant quelque temps Stavroguine et Pierre Stépano-

vitch, il s'adonna soudain à la débauche la plus effrénée, comme un homme qui a perdu tout bon sens et n'a plus aucune idée de sa situation. On l'arrêta dans une maison de tolérance, où il fut trouvé en état d'ivresse. Maintenant s'il faut en croire les on dit, Lipoutine n'est nullement abattu. Il prodigue les mensonges dans ses interrogatoires, et se prépare avec une certaine solennité à passer en jugement ; l'issue du procès ne paraît pas l'inquiéter ; il a l'intention de prendre la parole au cours des débats. Infiniment plus convenable est l'attitude de Tolkatchenko, qui a été arrêté dans le district dix jours après son départ de notre ville : il ne ment pas, ne biaise pas, dit tout ce qu'il sait, ne cherche pas à se justifier et reconnaît ses torts en toute humilité. Seulement il aime aussi à poser pour l'orateur, il parle beaucoup et s'écoute parler ; sa grande prétention est de connaître le peuple et les éléments révolutionnaires (?) qu'il contient ; sur ce chapitre il est intarissable ; lui aussi compte, dit-on, prononcer un discours à l'audience. De même que Lipoutine, Tolkatchenko semble espérer un acquittement, et cela ne laisse pas d'être étrange.

Je le répète, cette affaire n'est pas encore finie. Maintenant que trois mois se sont écoulés, notre société, remise de ses alarmes, envisage les choses avec beaucoup plus de sang-froid. C'est à ce point qu'aujourd'hui plusieurs considèrent Pierre Stépanovitch sinon tout à fait comme un génie, du moins comme un homme « doué de facultés géniales ». « Une organisation ! » disent-ils au club, en levant le doigt en l'air. Du reste, tout cela est fortement innocent, et ceux qui parlent ainsi sont le petit nombre. Au contraire, les autres, sans nier l'intelligence de Pierre Stépanovitch, voient en lui un esprit totalement ignorant de la réalité, féru d'abstractions, développé dans un sens exclusif et, par suite, extrêmement léger.

Je ne sais vraiment de qui parler encore pour n'oublier personne. Maurice Nikolaïévitch nous a quittés définitivement. La vieille générale Drozdoff est tombée en enfance… Mais il me

reste à raconter une histoire très sombre. Je m'en tiendrai aux faits.

En arrivant d'Oustiévo, Barbara Pétrovna descendit à sa maison de ville. Elle apprit brusquement tout ce qui s'était passé chez nous en son absence, et ces nouvelles la bouleversèrent. Elle s'enferma seule dans sa chambre. Il était tard, tout le monde était fatigué, on alla bientôt se coucher.

Le lendemain matin, la femme de chambre remit d'un air mystérieux à Daria Pavlovna une lettre qui, dit-elle, était arrivée dans la soirée de la veille, mais, comme mademoiselle était déjà couchée, elle n'avait pas osé l'éveiller. Cette lettre n'était pas venue par la poste, un inconnu l'avait apportée à Skvorechniki et donnée à Alexis Egoritch ; celui-ci s'était aussitôt rendu à la ville, avait remis le pli à la femme de chambre, et immédiatement après était retourné à Skvorechniki.

Daria Pavlovna, dont le cœur battait avec force, regarda longtemps la lettre sans pouvoir se résoudre à la décacheter. Elle en avait deviné l'expéditeur : c'était Nicolas Stavroguine. Sur l'enveloppe la jeune fille lut l'adresse suivante : « À Alexis Egoritch, pour remettre en secret à Daria Pavlovna ».

Voici cette lettre :

« Chère Daria Pavlovna,

« Jadis vous vouliez être ma « garde-malade », et vous m'avez fait promettre que je vous appellerais quand il le faudrait. Je pars dans deux jours et je ne reviendrai plus. Voulez-vous venir avec moi ?

« L'an dernier, comme Hertzen, je me suis fait naturaliser citoyen du canton d'Uri, et personne ne le sait. J'ai acheté dans ce pays une petite maison. Je possède encore douze mille rou-

bles ; nous nous transporterons là-bas et nous y resterons éternellement. Je ne veux plus aller nulle part désormais.

« Le lieu est fort ennuyeux ; c'est un vallon resserré entre des montagnes qui gênent la vue et la pensée ; il y fait fort sombre. Je me suis décidé pour cet endroit parce qu'il s'y trouvait une maisonnette à vendre. Si elle ne vous plaît pas, je m'en déferai et j'en achèterai une autre ailleurs.

« Je ne me porte pas bien, mais j'espère que l'air de la Suisse me guérira de mes hallucinations. Voilà pour le physique ; quant au moral, vous savez tout ; seulement, est-ce bien tout ?

« Je vous ai raconté beaucoup de ma vie, mais pas tout. Même à vous je n'ai pas tout dit ! À propos, je vous certifie qu'en conscience je suis coupable de la mort de ma femme. Je ne vous ai pas vue depuis lors, c'est pourquoi je vous déclare cela. Du reste, j'ai été coupable aussi envers Élisabeth Nikolaïevna, mais sur ce point je n'ai rien à vous apprendre ; tout ce qui est arrivé, vous l'aviez en quelque sorte prédit.

« Il vaut mieux que vous ne veniez pas. C'est une terrible bassesse que je fais en vous appelant auprès de moi. Et pourquoi enseveliriez-vous votre vie dans ma tombe ? Vous êtes gentille pour moi et, dans mes accès d'hypocondrie, j'étais bien aise de vous avoir à mes côtés : devant vous, devant vous seule je pouvais parler tout haut de moi-même. Mais ce n'est pas une raison. Vous vous êtes définie vous-même une « garde-malade », – tel est le mot dont vous vous êtes servie ; pourquoi vous immoler ainsi ? Remarquez encore qu'il faut n'avoir pas pitié de vous pour vous appeler, et ne pas vous estimer pour vous attendre. Cependant je vous appelle et je vous attends. En tout cas il me tarde d'avoir votre réponse, car je dois partir très prochainement. Si vous ne me répondez pas, je partirai seul.

« Je n’espère rien de l’Uri ; je m’en vais tout bonnement. Je n’ai pas choisi exprès un site maussade. Rien ne m’attache à la Russie où, comme partout, je suis un étranger. À la vérité, ici plus qu’en un autre endroit j’ai trouvé la vie insupportable ; mais, même ici, je n’ai rien pu détester !

« J’ai mis partout ma force à l’épreuve. Vous m’aviez conseillé de faire cela, « pour apprendre à me connaître ». Dans ces expériences, comme dans toute ma vie précédente, je me suis révélé immensément fort. Vous m’avez vu recevoir impassible le soufflet de votre frère ; j’ai rendu mon mariage public. Mais à quoi bon appliquer cette force, – voilà ce que je n’ai jamais vu, ce que je ne vois pas encore, malgré les encouragements que vous m’avez donnés en Suisse et auxquels j’ai prêté l’oreille. Je puis, comme je l’ai toujours pu, éprouver le désir de faire une bonne action et j’en ressens du plaisir ; à côté de cela je désire aussi faire du mal et j’en ressens également de la satisfaction. Mais ces impressions, quand elles se produisent, ce qui arrive fort rarement, sont, comme toujours, très légères. Mes désirs n’ont pas assez de force pour me diriger. On peut traverser une rivière sur une poutre et non sur un copeau. Ceci pour que vous ne croyiez pas que j’aille dans l’Uri avec des espérances quelconques.

« Selon ma coutume, je n’accuse personne. J’ai expérimenté la débauche sur une grande échelle et j’y ai épuisé mes forces, mais je ne l’aime pas et elle n’était pas mon but. Vous m’avez suivi dans ces derniers temps. Savez-vous que j’avais pris en grippe nos négateurs eux-mêmes, jaloux que j’étais de leurs espérances ? Mais vous vous alarmiez à tort : ne partageant aucune de leurs idées, je ne pouvais être leur associé. Une autre raison encore m’empêchait de me joindre à eux, ce n’était pas la peur du ridicule, – je suis au-dessus de cela, – mais la haine et le mépris qu’ils m’inspiraient ; j’ai, malgré tout, les habitudes d’un homme comme il faut, et leur commerce me répugnait. Mais si j’avais éprouvé à leur égard plus de haine et de jalousie,

peut-être me serais-je mis avec eux. Jugez si j'en ai pris à mon aise !

« Chère amie, créature tendre et magnanime que j'ai devinée ! Peut-être attendez-vous de votre amour un miracle, peut-être vous flattez-vous qu'à force de répandre sur moi les trésors de votre belle âme, vous finirez par devenir vous-même le but qui manque à ma vie ? Non, mieux vaut ne pas vous bercer de cette illusion : mon amour sera aussi mesquin que je le suis moi-même, et vous n'avez pas de chance. Quand on n'a plus d'attache à son pays, m'a dit votre frère, on n'a plus de dieux, c'est-à-dire plus de but dans l'existence. On peut discuter indéfiniment sur tout, mais de moi il n'est sorti qu'une négation sans grandeur et sans force. Encore me vanté-je en parlant ainsi. Tout est toujours faible et mou. Le magnanime Kiriloff a été vaincu par une idée, et – il s'est brûlé la cervelle ; mais je vois sa magnanimité dans ce fait qu'il a perdu la tête. Jamais je ne pourrai en faire autant. Jamais je ne pourrai croire aussi passionnément à une idée. Bien plus, il m'est impossible de m'occuper d'idées à un tel point. Jamais, jamais je ne pourrai me brûler la cervelle !

« Je sais que je devrais me tuer, me balayer de la surface de la terre comme un misérable insecte ; mais j'ai peur du suicide, car je crains de montrer de la grandeur d'âme. Je vois que ce serait encore une tromperie, – un dernier mensonge venant s'ajouter à une infinité d'autres. Quel avantage y a-t-il donc à se tromper soi-même, uniquement pour jouer à l'homme magnanime ? Devant toujours rester étranger à l'indignation et à la honte, jamais non plus je ne pourrai connaître le désespoir.

« Pardonnez-moi de vous écrire si longuement. Dix lignes suffisaient pour appeler ma « garde-malade ».

« Après avoir pris le train l'autre jour, je suis descendu à la sixième station, et j'habite là incognito chez un employé dont

j'ai fait la connaissance il y a cinq ans, au temps de mes folies pétersbourgeoises. Écrivez-moi à l'adresse de mon hôte, vous la trouverez ci-jointe.

« Nicolas Stavroguine. »

Daria Pavlovna alla aussitôt montrer cette lettre à Barbara Pétrovna. La générale en prit connaissance et, voulant être seule pour la relire, pria Dacha de se retirer, mais un instant après elle rappela la jeune fille.

– Tu pars ? demanda-t-elle presque timidement.

– Oui.

– Va tout préparer pour le voyage, nous partons ensemble !

Dacha regarda avec étonnement sa bienfaitrice.

– Mais que ferais-je ici maintenant ? N'est-ce pas la même chose ? Je vais aussi élire domicile dans le canton d'Uri et habiter au milieu de ces montagnes… Sois tranquille, je ne serai pas gênante.

On se mit à hâter les préparatifs de départ afin d'être prêts pour le train de midi. Mais une demi-heure ne s'était pas encore écoulée, quand parut Alexis Egoritch. Le domestique venait de Skvorechniki, où, dit-il, Nicolas Vsévolodovitch était arrivé « brusquement » par un train du matin ; le barine avait un air qui ne donnait pas envie de l'interroger, il avait tout de suite passé dans son appartement, où il s'était enfermé.

– Quoiqu'il ne m'en ait pas donné l'ordre, j'ai cru devoir vous informer de la chose, ajouta Alexis Egoritch, dont le visage était très sérieux.

Sa maîtresse s'abstint de le questionner et se contenta de fixer sur lui un regard pénétrant. En un clin d'œil la voiture fut attelée. Barbara Pétrovna partit avec Dacha. Pendant la route, elle fit souvent, dit-on, le signe de la croix.

On eut beau chercher Nicolas Vsévolodovitch dans toutes les pièces de son appartement, on ne le trouva nulle part.

– Est-ce qu'il ne serait pas dans la mezzanine ? observa avec réserve Fomouchka.

Il est à noter que plusieurs domestiques avaient pénétré à la suite de Barbara Pétrovna dans l'appartement de son fils ; les autres attendaient dans la salle. Jamais auparavant ils ne se seraient permis une telle violation de l'étiquette. La générale voyait cela et ne disait rien.

On monta à la mezzanine ; il y avait là trois chambres, on ne trouva personne dans aucune.

– Mais est-ce qu'il n'est pas allé là ? hasarda quelqu'un en montrant la porte d'une petite pièce au haut d'un escalier de bois long, étroit et excessivement roide. Le fait est que cette porte toujours fermée était maintenant grande ouverte.

– Je n'irai pas là. Pourquoi aurait-il grimpé là-haut ? dit Barbara Pétrovna, qui, affreusement pâle, semblait interroger des yeux les domestiques. Ceux-ci la considéraient en silence. Dacha tremblait.

Barbara Pétrovna monta vivement l'escalier ; Dacha la suivit, mais la générale ne fut pas plutôt entrée dans la chambre qu'elle poussa un cri et tomba sans connaissance.

Le citoyen du canton d'Uri était pendu derrière la porte. Sur la table se trouvait un petit bout de papier contenant ces

mots écrits au crayon : « Qu'on n'accuse personne de ma mort, c'est moi qui me suis tué ». À côté de ce billet il y avait un marteau, un morceau de savon et un gros clou, dont sans doute le défunt s'était muni pour être prêt à tout événement. Le solide lacet de soie, évidemment choisi d'avance, que Nicolas Vsévolodovitch s'était passé au cou, avait été au préalable savonné avec soin. Tout indiquait que la préméditation et la conscience avaient présidé jusqu'à la dernière minute à l'accomplissement du suicide.

Après l'autopsie du cadavre, nos médecins ont complètement écarté l'hypothèse de l'aliénation mentale.

FIN

À propos de cette édition électronique